



LE LOTUS BLEU

Fondée par

H. P. BLAVATSKY



NEUVIÈME ANNÉE

MARS — FÉVRIER

1898-1899

Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare

Prix du Numéro, **1** *fr.* — *Abonnements : France*, **10** *fr.* — *Etranger*, **12 fr.**

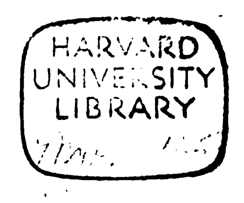


TABLE DES MATIÈRES

De la Neuvième Année

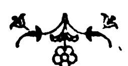
MARS 1898 — FÉVRIER 1899

		Pages
Besant (Annie).	— Sur la voie	2
»	— Comment on peut se protéger	107, 136
»	— Résultats produits par l'évolution	113
»	— De la prière	158
»	— L'homme et ses corps.	177, 217, 249, 300,
»		335, 360, 400
»	— Connaissance et sagesse	347
»	— Spiritisme et théosophie	385
Balfour (F. H.).	— Le Boudhisme au Japon	168
Blavatsky (H. P.).	— Glossaire théosophique	41, 108, 137, 232
»	— Doctrine secrète (1er vol. en fascicules).	255 à 295

Pages

» » idem (2e volume. . . . . . . 1 à 96
» — Les animaux ont-ils une âme . . 241, 292, 326
Bezobazow (de) — Le Congrès de l'Humanité de 1900. . . . 283
Castro (de) — Symbolisme de la Bible 34, 65, 95
Chatterji (J. C.).— La religion au point de vue scientifique. 321, 365
Courmes (D. A.).— De l'incinération des morts 37
» — Echos du monde théosophique. 44, 75, 109, 140
» — Bibliographie. 111
» — Une mystique chrétienne 184
» — A propos de « spiritisme et théosophie » . 396
Courmes (Henry). — Bibliographie. 432
Direction (La). — XXIIIe anniversaire de la société théoso-
» phique 417
Gillard (Paul). — De l'usage de la parole. 31
» — Le jour du Lotus Blanc à Paris. 138
» — Bibliographie. 143, 383, 430
» — Echos du monde théosophique . 171, 204, 237
» 285, 316, 348, 378, 425
Guymiot — Science et religion 93
» — Dieux et Forces 192
Glaneur (le) — Parole et Pensée. 289
Hemdji — Possession 164
Keightley (Bertram)— Réponse à plusieurs demandes 420
Largeris (Maurice).— Dialogue de Krishna et Arjouna 42
» — Atma-Budhi-Manas 204
» — Distiques végétariens 425
Leadbeater (C.W.)— Le Dévachan. 49, 87, 118, 145
» — De la vision éthérique 170
» — Les clichés akashiques 2 9, 258
» — Un meurtre astral. 225, 276
» — Sur les esprits désincarnés. 230, 281
Lespinois (Dr de).— Visions prophétiques 132
Luxâme — Sous l'arbre Bodhi 272
Marques (A.). — Corroborations scientifiques de la théoso-
» phie 353
Millot (G.). — Madji 370
Olcott (H. S.). — Possession par des entités étrangères . 68, 102

		Pages
Pascal (Dr Th.).	— Le sensitivisme	22
»	— L'esprit et la lettre dans le Christianisme.	81, 127
»	— Convention de la Section européenne. . .	202
»	— Les races préhistoriques. . . .	267, 312, 339
»	— Les dompteurs du feu	373, 412
»	— Qui est-ce qui dompte le feu ?	415
Pahon (Ch.).	— L'enseignement théosophique	398
Pyne (Evelyn).	— Uue fausse main droite	195
X.	— Commentaires de la lumière sur le sentier.	59



27 MARS 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 1

LE LOTUS BLEU

A NOS LECTEURS

Avec le présent numéro, premier de la neuvième année, notre feuille prend le titre principal de REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE, tout en conservant, au second rang, celui de *Lotus Bleu*.

Cette simple modification a pour but de préciser davantage la ligne spéciale à laquelle appartiennent les beaux aperçus de la *Connaissance* qui se trouvent dans nos colonnes.

C'est ainsi que nous publions ci-dessous, sous le titre de « *Sur la voie* », un enseignement magistral d'Annie Besant où cette grande théosophe a tiré, non pas de sa simple intellectualité, si haute qu'elle soit, mais de sa vraie mentalité propre, ce qui n'est pas la même chose, parce que celle-ci dérive de *Manas*, « qui sait », tandis que la première n'est que son reflet réfracté, qu'elle a tiré, disons-nous, les traits principaux de l'esquisse de la situation présente.

L'auteur, en effet, tout en parlant à des Hindous, dans le texte de cette conférence, peut être considéré comme s'adressant tout aussi bien à nous autres, Occidentaux, dépeignant les misères de nos sociétés et les règles individuelles pour y remédier d'abord et ensuite pour entrer résolument *sur la voie* assignée à l'humanité.

En plusieurs endroits de ce substantiel discours, quelques mots suffisent pour définir, en termes généraux, telle question qui nous atteint aussi, en ce moment, en France, comme ailleurs, et pour en donner la solution normale.

Nous osons dire que rien de plus saisissant, de plus profond et de plus utile n'a encore été dit de nos jours. L'avenir, à défaut des adhésions du présent, ratifiera certainement notre opinion.

Eh bien, la donnée théosophique possède beaucoup de pages analogues, dues aux membres principaux de la société théosophique.

Nous continuerons de les présenter aux lecteurs de notre revue, très heureux si elles recueillent la moindre partie des suffrages qu'elles nous semblent mériter.

La perte, due à la poste, des premiers manuscrits destinés à former le numéro de ce mois, n'a pas seulement retardé sa publication, elle a apporté un trouble passager dans sa composition définitive, et nous avons dû ajourner la suite des intéressants travaux sur le *Devachan*, sur la *Lumière sur le sentier* et sur la *Doctrine Secrète*.

Nous les reprendrons le plus prochainement possible.

La Direction.

SUR LA VOIE (1)

PREMIERS PAS

Karma Yoga — Purification.

Il y a deux ans, lorsque j'ai parlé pour la première fois dans cette salle, j'ai appelé votre attention sur l'édification du Kosmos, en général, sur les phases par lesquelles a passé cette évolution et, en quelque sorte, sur les méthodes suivies au cours de cette vaste succession de phénomènes. L'année dernière, j'ai traité de l'évolution du Soi, du Soi humain plutôt que du Soi kosmique, et j'ai tâché de vous expliquer comment le Soi amassait de l'expérience en s'élevant d'enveloppe en enveloppe et arrivait à dominer absolument ses véhicules inférieurs. Pour l'homme comme pour l'univers, pour l'individu comme pour le Kosmos, le but est le même : un effort constant pour se réunir au Soi, pour remonter à ce dont on émane. Cependant, on m'a parfois dit, dans des discussions sur ces sujets sublimes : « Quel rapport cela a-t-il avec la vie que les hommes mènent en ce monde, entourés comme ils le sont par les nécessités de la vie et par les activités du monde phénoménal, continuellement arrachés à la pensée du Soi, continuellement

(1) Conférence faite par madame Annie Besant, dans l'Inde, en décembre 1895.

forcés par leur Karma à participer à des activités de toutes natures? Quel rapport a donc l'enseignement supérieur avec la vie des hommes, et comment des hommes de ce monde peuvent-ils s'élever assez haut pour que la vie supérieure devienne possible pour eux aussi ? » C'est à cette question que je vais m'efforcer de répondre cette année.

Je vais tâcher de vous expliquer comment un homme de ce monde, soumis à des obligations d'individu, à des obligations de famille, à des devoirs sociaux, aux multiples activités de la vie, peut cependant se préparer à l' « union », et faire les premiers pas sur la voie qui doit le mener à l'*Un*. Je vais tâcher de vous décrire les progrès à faire sur cette voie, en commençant par la vie que mène un homme quelconque en partant de la situation où la plupart d'entre vous se trouvent en ce moment, de telle sorte que vous puissiez reconnaître qu'il y a un but à atteindre et une voie à parcourir, — cette voie qui a son point de départ, ici bas, dans la vie de la famille, de la communauté, de l'état, et son point d'arrivée dans un lointain qui défie toute pensée ; cette voie qui finit par conduire le voyageur dans la demeure qui sera à jamais la sienne. Voilà le but de ces quatre conférences ; voilà les échelons que vous voudrez bien, j'en suis sûre, gravir avec moi.

Afin de bien nous pénétrer de notre sujet, examinons rapidement le cours de l'évolution, sa signification et son but, afin que ce coup d'œil à vol d'oiseau, jeté sur l'ensemble, nous mette à même de l'apprécier et nous fasse comprendre l'opportunité de la marche en avant que nous allons effectuer pas à pas. Nous admettons que l'Unité soit devenue la multiplicité. Jetons un regard en arrière et considérons les ténèbres primordiales qui enveloppent tout ; nous entendrons comme un murmure jaillir de ces ténèbres : « *Je me multiplierai* ». Cette multiplication n'est autre chose que la construction de l'univers et des individus qui y vivent. Dans cette volonté de se multiplier, exprimée par « l'*Un* qui n'a pas de second », nous voyons la source de toute manifestation, nous reconnaissons, en quelque sorte, le germe primordial du Kosmos.

Et lorsque nous avons compris de quelle façon a commencé l'Univers, que nous nous rendons compte de la complexité et de la multiplicité qui naissent de la simplicité et de l'Unité primordiales, nous comprenons également que chacune de ces manifestations phénoménales doit être entachée d'imperfection, et que le fait même qu'un phénomène ne soit possible qu'à la condition d'être limité est la preuve irréfutable qu'il est inférieur à l'*Un* et, par conséquent, imparfait. Cela nous donne le pourquoi de la variété, de la vaste multiplicité des choses et des êtres vivants. Nous commençons alors à comprendre que la perfection de l'univers manifesté réside dans cette variété même ; que là où il y a plus que l'Un il faut cette multiplicité infinie, afin que l'Un, qui est comme un puissant soleil projetant ses radieux rayons dans toutes les directions, puisse en



projeter partout, et que c'est dans la totalité de ces rayons que réside la perfection et l'illumination du monde. Plus les objets seront nombreux, remarquables et variés, plus sera fidèle, quoique toujours imparfaite, cette réflexion, par l'univers, de l'Un d'où il émane.

Le premier effort de l'évolution vitale doit être de produire de nombreuses existences distinctes — distinctes en apparence, du moins, — de façon à ce que, vues de l'extérieur, elles nous paraissent nombreuses, tandis qu'en les considérant dans leur essence, nous voyions que le *Soi* de toutes est Un. Lorsque nous nous sommes rendu compte de cela, nous comprenons qu'au cours de ces multiples individualisations, l'individu entre en manifestation comme un reflet, pâle et incomplet, du Soi. Nous commençons aussi à comprendre à quoi doit aboutir cet univers, pourquoi l'évolution de ces nombreux individus est nécessaire, pourquoi cette séparativité joue un rôle indispensable dans l'évolution de l'ensemble. Nous reconnaissons, en effet, que cet univers doit avoir pour but d'évoluer le Logos d'un autre univers, les puissants Dévas qui devront servir de guides à toutes les forces kosmiques de cet univers et les divins Maîtres qui auront pour devoir d'instruire l'humanité naissante d'un autre Kosmos. Tous ces mondes peuplés d'existences individuelles sont entraînés aujourd'hui dans un courant d'évolution ferme et constant, grâce auquel chaque univers est à même de fournir à un futur univers son Logos, ses Dévas, les premiers de ses Manous (1) et toutes les puissantes entités qui seront indispensables pour édifier, former, gouverner et instruire cet univers qui n'est pas encore né. C'est ainsi que les univers sont enchaînés les uns aux autres, que les Manvantaras se suivent, que la récolte d'un univers sert de semence à l'univers qui lui succède. Au milieu de toute cette multiplicité évolue une unité encore plus vaste qui servira de charpente au Kosmos à naître, qui sera la Puissance qui dirigera et gouvernera ce futur Kosmos.

A ce moment une question se pose — je sais qu'elle préoccupe bien des cerveaux, car elle m'a été posée maintes et maintes fois, tant en Orient qu'en Occident — pourquoi l'évolution est-elle entourée de tant de difficultés, pourquoi sa mise en œuvre laisse-t-elle voir la trace de tant d'insuccès apparents, pourquoi les hommes se conduisent-ils si souvent mal avant de se bien conduire, pourquoi poursuivent-ils le mal qui les dégrade, au lieu de s'attacher au bien qui les ennoblirait ? N'était-il pas possible au Logos de notre univers, aux Dévas qui sont ses Agents, aux grands Manous qui sont venus guider les premiers pas de notre humanité, ne leur était-il pas possible de faire en sorte que la mise en œuvre ne présentât aucune apparence d'insuccès ? Ne leur était-il pas pos-

(1) De hauts esprits planétaires, des humains arrivés à un adeptat très élevé qui guident l'évolution des races et des rondes. N.D.T.



sible de diriger le monde de manière à ce que la voie fût droite et directe, au lieu d'être si tortueuse et si indirecte ?

Nous sommes arrivés au moment où l'évolution de l'humanité devient si difficile, étant donné le but qui doit être atteint.

Il eût été facile, en effet, de façonner une humanité qui eût pu être parfaite, facile de donner à ses pouvoirs naissants une direction qui les eût fait marcher sans cesse vers ce que nous appelons le bien, sans jamais se détourner pour aller vers ce que nous appelons le mal. Mais quelle eût été la caractéristique d'une œuvre aussi facile ? C'eût été, assurément, de faire de l'homme un automate, mis en mouvement par une force extérieure qui lui aurait impérieusement imposé une loi qu'il eût été impossible d'échapper. Le monde minéral est soumis à une loi de ce genre ; les affinités, qui relient les atomes entre eux, obéissent à cette impérieuse impulsion. Mais, au fur et à mesure que nous nous élevons, nous voyons se développer graduellement une liberté de plus en plus grande, jusqu'à ce que nous trouvions chez l'homme une énergie spontanée, un liberté de choix qui n'est autre chose que l'aurore de la manifestation de la Divinité, du Soi qui commence à transparaître dans l'être humain. Or le but à atteindre, le réel objectif, n'était pas de construire des automates destinés à suivre aveuglément une voie tracée pour eux, mais d'édifier une réflexion du Logos lui-même, de constituer un puissant groupe d'hommes, éclairés et accomplis, susceptibles de préférer le bien parce qu'ils le connaissent et le comprennent, et de repousser le mal après avoir appris à connaître, par expérience, son impuissance et les douleurs auxquelles il conduit. De sorte que, parmi les hautes Entités qui dirigeront l'univers futur, comme parmi celles qui dtrigent l'univers actuel, il y ait une unité conquise par un concours de volontés fondues en une seule, grâce au savoir et au libre arbitre, mues par un même désir parce qu'elles savent tout, identifiées avec la Loi, parce qu'elles ont appris que la Loi est juste, ayant voulu s'unifier avec la Loi, non sous l'impulsion d'une force extérieure, mais sous celle d'un sentiment de consentement interne. Dans cet univers futur, la Loi sera Une, comme elle l'est dans l'univers actuel, et sera exécutée grâce au concours de Ceux qui en sont la personnification, à cause de l'unité de leur vues, de leur savoir, de l'unité de leur puissance ; cette loi ne sera point aveugle et inconsciente, mais un groupe d'Entités vivantes qui sont la Loi, parce qu'elles sont devenues divines. Il n'y a pas d'autre voie permettant d'atteindre un tel but, permettant au libre-arbitre du plus grand nombre de s'identifier avec l'unique et grande Nature, avec l'unique et grande Loi ; il n'y a pas d'autre voie, dis-je, en dehors de celle au cours de laquelle l'expérience s'acquiert, au cours de laquelle on arrive à connaître le mal tout autant que le bien, l'insuccès tout autant que le triomphe. Les hommes deviennent alors des Dieux et, grâce



à l'expérience qu'ils ont acquise, ils veulent, ils pensent, ils ressentent tous de la même façon.

Dans leurs efforts pour atteindre ce but, les divins Maîtres et Guides de notre humanité ont jeté les bases de bien des civilisations, constituées toutes en vue du but à atteindre. Le temps me manque pour remonter à la haute civilisation de la quatrième Race qui précéda la naissance du puissant peuple Aryen. Je me bornerai à dire, en passant, qu'une haute civilisation fut mise à l'essai et donna pendant un certain temps de bons résultats, sous la direction de ses divins Gouvernants. Ceux-ci, alors, supprimèrent leur direction immédiate — comme fait une mère qui cesse de soutenir son enfant, lorsque celui-ci apprend à marcher, afin de voir s'il est capable de faire des pas, de se servir de ses membres sans le secours de son bras. Pour la même raison, Ils rentrèrent dans l'ombre — les divins Guides et Gouvernants — pour voir si l'humanité naissante marcherait ou tomberait en faisant ses premiers pas. Et cette jeune humanité trébucha et tomba, et la haute civilisation — puissante et parfaite dans ses institutions sociales, glorieuse par la force et le savoir qui avaient présidé à sa formation — succomba sous le poids de l'égoïsme humain, sous le poids des instincts inférieurs de l'humanité qui n'avaient pas encore été dominés. Il fallait faire une nouvelle tentative et la grande race Aryenne fut fondée, — toujours avec de divins Gouvernants, toujours avec de divins Guides, avec un Manou qui lui donna ses lois, fonda sa civilisation, esquissa sa constitution, avec les Richis qui se groupèrent autour de Lui, qui assurèrent l'exécution de ses lois et guidèrent la jeune civilisation. De la sorte, un exemple fut de nouveau donné à l'humanité, le modèle vers lequel elle devait évoluer fut de nouveau montré à la race. Puis les grands Maîtres se retirèrent encore pour quelque temps, afin de permettre à l'humanité d'essayer ses forces, de s'assurer si elle était capable de marcher seule, en ne comptant que sur elle-même, dirigée par le Soi interne et non plus par des manifestations extérieures. Cette fois encore, comme nous le savons, la tentative aboutit à un insuccès complet. Cette fois encore, ainsi que nous pouvons nous en assurer en jetant un coup d'œil en arrière, nous voyons cette civilisation d'origine divine dégénérer graduellement sous le poids des instincts inférieurs que l'homme n'avait pas encore appris à dominer, s'affaisser momentanément sous la pression des passions indomptées de l'humanité.

En nous reportant, comme nous le faisons, à l'Inde de jadis, nous voyons sa constitution parfaite, sa merveilleuse spiritualité, et nous suivons de l'œil sa dégradation de siècle en siècle, au fur et à mesure que la main dirigeante se retire au delà de la portée visuelle de l'homme. Nous constatons que, dans chaque cas, la tentative de réalisation de l'idéal divin a abouti à un échec. Nous jetons un coup d'œil sur le monde moderne et nous voyons jusqu'à quel point la nature inférieure de l'homme a triomphé de l'idéal

divin qui lui avait été donné comme modèle à l'origine de la race Aryenne. Nous voyons qu'à cette époque il y avait l'idéal du Brahmane, un idéal que l'on peut décrire comme étant celui de l'âme approchant de la libération, ne réclament plus rien des biens de la terre, n'aspirant plus aux plaisirs de la chair, ni à aucun des dons de la richesse, du pouvoir, de l'autorité, des joies terrestres ; la caractéristique du Brahmane était d'être pauvre et éclairé, tandis que nous ne trouvons que trop souvent aujourd'hui, chez l'homme qui porte le nom de Brahmane, richesse et ignorance, au lieu de pauvreté et sagesse. Là, dans cette caste, vous trouverez une des preuves de la dégénérescence par suite de laquelle l'ancienne constitution est tombée et ii en est de même dans chacune des autres castes.

Voyons maintenant comment les Maîtres se proposèrent d'amener les hommes à préférer librement et volontairement l'idéal qui leur avait été proposé et dont ils s'étaient détournés : comment les grands Maîtres s'efforcèrent à diriger l'évolution de l'humanité si imparfaite vers le parfait idéal qui avait été manifesté au début pour servir d'exemple à la race et que l'évolution n'avait pu atteindre à cause de la faiblesse et de l'enfance des hommes.

Afin que ce résultat pût être atteint au cours des siècles, ce que l'on appelle la *Karma-Yoga* fut enseignée aux hommes, c'est-à-dire l'union par l'action. C'est la forme de Yoga qui convient aux hommes du monde, assaillis par les activités de la vie ; c'est grâce à ces activités mêmes, grâce à l'entraînement qu'elles procurent, que l'on doit arriver à faire les premiers pas qui mènent à « l'union ». Et c'est pourquoi la *Karma-Yoga* a été établie pour l'entraînement des hommes.

Remarquez la juxtaposition des mots « action » et « union » : action exécutée de façon à avoir l'union pour résultat, action dirigée de manière à produire l'union. Il faut se souvenir que ce sont nos activités qui nous divisent, nos actions qui nous séparent, que c'est cette multiple et changeante activité qui nous entraîne et nous maintient isolés. Cela semble donc paradoxal que de parler d'union par l'action, d'union au moyen de ce qui a toujours été une cause de division, d'union grâce à ce qui a amené la séparation. Mais la sagesse des divins Maîtres était à la hauteur de la tâche qui leur incombait, la tâche de concilier, d'expliquer cet apparent paradoxe. Suivons attentivement l'explication et voyons de quoi il s'agit.

L'homme court effaré dans toutes les directions, sous l'influence des trois énergies de la nature, les *gunas* (1). L'Ego renfermé dans le corps se trouve dominé par ces *gunas*. Elles travaillent, elles sont actives, elles constituent l'univers manifesté et il s'identifie lui-même avec ces activités. Il croit agir, alors que ce sont elles qui agissent ; il croit être occupé, alors que ce sont elles qui produisent

(1) Voir la note de la page 21.

des résultats. Vivant au milieu d'elles, aveuglé par elles, soumis aux illusions qu'elles créent, il perd entièrement toute connaissance de lui-même et il est tiraillé de ci de là, poussé par ci par là, emporté par les courants, de sorte que l'activité des *gunas* est tout ce que l'homme voit dans la vie; évidemment, dans ces conditions, il n'est pas apte à pratiquer les formes supérieures de la Yoga. Evidemment, tant que ces illusions ne sont pas dissipées, au moins en partie, les degrés les plus élevés de la « Voie » seront au delà de son atteinte. Il doit donc commencer par comprendre les *gunas*, par se séparer de ces activités du monde phénoménal. Et les Ecritures de cette Yoga, — car nous pouvons nous servir de ce mot — les Ecritures de cette *Karma-Yoga*, c'est ce qui a été proclamé par Shri Krishna, sur le champ de bataille de Kurukshetra(1), lorsqu'il enseignait cette forme de la Yoga à Arjuna, le prince, le guerrier, l'homme appelé à vivre dans le monde, à combattre dans le monde, à gouverner l'Etat et à prendre sa part de toutes les activités extérieures ; c'est là que se trouve l'éternelle leçon pour les hommes qui vivent en ce monde, leçon qui leur enseigne comment ils peuvent s'élever graduellement au dessus des *gunas* et arriver ainsi à l'union avec le suprême.

Cette *Karma-Yoga* consistera donc, d'abord, dans l'assouplissement et la règlementation de ces activités. Il y a, comme vous le savez, trois gunas, *Sattua, Rajas et Tamas*, les trois gunas par lesquelles tout ce qui nous entoure a été édifié, combiné et mélangé de mille manières. L'une agit ici, l'autre travaille dans d'autres directions. On doit leur imposer un équilibre, on doit les soumettre. L'Ego incarné, le possesseur du corps, doit devenir maître souverain et établir une distinction entre lui et les gunas. Ce qu'il faut donc faire, c'est de s'expliquer leurs fonctions et de contrôler et diriger leurs activités. Vous ne pouvez pas vous élever d'un seul coup au-dessus d'elles, ou les contrecarrer — pas plus qu'un enfant ne peut exécuter le travail d'un homme fait. L'humanité peut-elle, dans son état d'imparfaite évolution, atteindre à la perfection de la Yoga? Non, et ce ne serait même pas sage de la part de l'homme que de l'essayer. En effet, si l'on imposait à l'enfant le travail de l'homme, non seulement il ne réussirait pas à en venir à bout, mais il outrepasserait la limite de ses forces dans cette tentative et cela aurait pour résultat un insuccès, aussi bien dans l'avenir que dans le présent, car cette tâche trop lourde pour ses forces les déformerait et les altérerait. Il faut que les hommes exercent leurs forces avant de pouvoir réussir, comme il faut que l'enfant atteigne l'âge d'homme avant d'être apte à un travail viril. — Examinons pour un moment la fonction de *Tamas* — que l'on traduit par obscurité, paresse, inertie, négligence, etc... Quelle fonction cette guna peut-elle remplir, si l'on en fait usage pour

(1) *Bhagavad-gita.*



aider à l'évolution humaine? De quelle utilité cette guna peut-elle être, au point de vue du développement de l'homme et de la libération de l'âme? Dans la Karma-Yoga, cette guna n'est utilisée que comme une puissance contre laquelle on doit lutter, que l'on doit vaincre, afin de développer les forces dans cette lutte, de développer la puissance de la volonté dans cet effort, de conquérir dans cette tentative le contrôle et la discipline de soi-même. On peut dire que cette guna est utile à l'évolution de l'homme, au même titre que le sont les massues et les haltères aux exercices de l'athlète. Celui ci ne pourrait pas fortifier ses muscles s'il n'avait pas quelque chose pour les exercer. Il n'arriverait pas à la vigueur musculaire si ses muscles ne se fortifiaient pas dans les efforts qu'il leur impose pour soulever des poids. Ce n'est pas le poids lui-même qui est important, mais l'usage que l'on en fait, et si un homme veut que ses muscles physiques, les muscles de ses bras par exemple, deviennent très puissants, le mieux qu'il puisse faire c'est de prendre une massue ou des haltères et de les exercer journellement contre cette force de résistance. C'est de cette façon que *Tamas*, c'est-à-dire la négligence ou l'obscurité, joue son rôle dans l'évolution de l'homme; celui-ci doit vaincre cette guna et développer ses forces. Dans la lutte les muscles de l'âme gagnent en puissance, à mesure qu'il se rend maître de la négligence, de la paresse, de l'indifférence, c'est-à-dire des qualités *tamasiques* inhérentes à sa nature.

Vous reconnaîtrez que les rites et les cérémonies de la religion ont été prescrits pour dominer ces qualités tamasiques; leur but étant, du moins en partie, d'exercer l'homme à vaincre la lenteur, la paresse et l'indolence de sa nature inférieure, — et de le mettre en présence de certains devoirs à remplir à un moment donné, — qu'il soit à ce moment désireux, ou non, de les remplir, qu'il se sente à ce moment actif ou paresseux — de le mettre, dis-je, en présence de devoirs à remplir à un moment donné, c'est-à-dire de l'exercer à surmonter la lenteur, la légèreté et l'opiniâtreté de sa nature inferieure et de l'obliger à suivre la voie que l'on a voulu lui tracer.

Il en est de même si nous prenons *Rajas*, Nous verrez que les activités de l'homme sont dirigées, dans la Karma-Yoga, suivant certains voies définies que je me propose de suivre avec vous, de façon à ce que vous puissiez comprendre comment ces activités, si constamment mises en œuvre dans le monde moderne, qui se manifestent dans toutes les directions, qui mènent à la hâte, au mouvement et à l'effort constant en vue d'obtenir des manifestations, des résultats, des phénomènes matériels, — comment ces activités sont graduellement dirigées, exercées, purifiées, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus gêner la réelle manifestation du Soi. Le but de la Karma-Yoga est de substituer le devoir à la jouissance personnelle. L'homme agit pour satisfaire ses instincts inférieurs : il agit parce



qu'il veut obtenir quelque chose. Il agit pour le gain, pour une chose qu'il désire, pour une récompense. Il travaille parce qu'il veut de l'argent, afin de pouvoir se procurer des jouissances. Il travaille parce qu'il aspire au pouvoir qui donnera satisfaction à son soi inférieur. Toutes ces activités, toutes ces qualités « rajasiques », sont mises en ce mouvement pour aider ses instincts inférieurs. Afin de discipliner et de régulariser ces activités, afin de les utiliser pour les desseins du Soi Supérieur, il faut amener l'homme à substituer le devoir à la jouissance personnelle, à travailler parce que le travail est l'un de ses devoirs, à tourner la roue de la vie parce que c'est son emploi et afin de pouvoir faire ce que Shri Krishna a déclaré faire Lui-Même. Il n'agit pas parce qu'il y a quelque chose à gagner pour Lui dans ce monde ou dans un autre, mais parce que sans Son action la roue ne tournerait plus. Et ceux qui accomplissent la Yoga doivent agir dans le même esprit que Lui, agir pour le tout et non pour la partie, agir pour l'accomplissement de la volonté divine dans le Kosmos et non pour le plaisir d'une entité distincte, qui se croit indépendante alors qu'elle devrait travailler sous Ses ordres. On atteindra ce but en haussant graduellement la sphère de ses activités. Le devoir doit être substitué à la jouissance personnelle, et les rites religieux, ainsi que les cérémonies, sont prescrits pour amener graduellement les hommes à la vraie vie qui doit être la leur. Toutes les cérémonies religieuses ne sont qu'un moyen d'amener l'homme à la vraie vie, à la vie supérieure. Un homme commence par méditer le matin de bonne heure et au coucher du soleil, mais, à la fin, sa vie ne sera qu'une longue méditation. Il médite durant une heure pour se préparer à méditer toujours. Toutes les activités créatrices sont le résultat de la méditation et vous n'oublierez pas que c'est par les *Tapas* (1) que tous les mondes sont créés. Pour que l'homme puisse atteindre à cette grande puissance créatrice de la méditation, pour qu'il puisse aussi devenir apte à exercer cette puissance divine, il doit s'y être exercé par les cérémonies religieuses, par la méditation intermittente, par les *Tapas* pris et quittés. La méditation prescrite est le premier pas vers la méditation constante ; elle prélève une portion de la vie journalière, dans le but de finir par l'imprégner toute, et les hommes la pratiquent journellement afin qu'elle puisse absorber graduellement la vie toute entière. Il arrive un moment où le Yogi n'a plus d'heures fixes pour méditer, car sa vie n'est plus qu'une longue méditation. Quelle que soit l'occupation extérieure à laquelle il se livre, il médite et il est toujours aux pieds du Maître, même si le cerveau et le corps sont actifs dans le monde des hommes. Il en est de même de tous les autres genres d'action ; l'homme apprend d'abord à accomplir nne action comme un sacrifice au devoir, comme le paiement de sa dette envers le monde

(1) Tapas, méditation religieuse.

dans lequel il vit, comme le remboursement aux différentes parties de la Nature de ce qu'elles lui fournissent. Puis, plus tard, le sacrifice devient plus que le paiement d'une dette; il devient le joyeux don de tout ce que l'homme peut donner. Le sacrifice partiel, c'est la dette qui est payée, le sacrifice parfait, c'est le don du tout. Un homme se donne, avec toutes ses activités, avec tous ses pouvoirs, ne se contentant plus de verser une partie de ce qu'il possède, comme on paie une dette, mais versant tout ce qu'il possède, comme on fait une largesse. Quand on en est arrivé là, la Yoga est accomplie et la leçon de la *Karma-Yoga* est apprise.

Considérez comme un pas vers ce but les cinq sacrifices journaliers, dont les noms, au moins, vous sont familiers à tous, et rendez-vous compte du pourquoi de chacun d'eux. Chacun des cinq est le paiement d'une dette, la reconnaissance de ce dont l'homme, pris individuellement, est débiteur envers le tout au milieu duquel il vit. Et si vous les détaillez un instant séparément, si rapidement que ce soit, vous verrez à quel point chacun d'eux est réellement le paiement d'une dette. Prenons le premier: le sacrifice aux *Dévas.* Pourquoi ce sacrifice est-il prescrit ? C'est parce que l'homme doit apprendre qu'il est le débiteur de la terre et des Intelligences qui dirigent les fonctions de la Nature, grâce auxquelles la terre porte des fruits et fournit à l'homme sa nourriture. L'homme prélevant de quoi nourrir son corps, celui-ci doit, pour s'acquitter, restituer à la Nature un équivalent de ce qui lui a été fourni grâce à la coopération de ces Intelligences cosmiques, de ces Dévas, qui dirigent les forces du monde inférieur. On a appris à l'homme qu'il devait répandre son sacrifice dans le feu. Pourquoi ? La réponse qui a été faite, en guise d'explication, était celle-ci : « *Agni* est la bouche des dieux », et les gens répètent cette phrase sans chercher à en comprendre la signification, sans chercher à aller au delà du nom du Déva, afin d'arriver à Sa fonction dans le monde. La vraie signification de la phrase est que partout, autour de nous, se trouvent les conscients et sub-conscients artisans de la Nature, groupés par hiérarchies, avec un grand Déva kosmique à la tête de ce que l'on pourrait appeler chaque division de cette vaste armée ; de sorte qu'au dessous du Déva qui gouverne le feu, l'air, l'eau et la terre, se trouvent un grand nombre de dieux inférieurs, chargés de mettre en œuvre les différentes sortes d'activités des forces naturelles du monde, comme la pluie, les facultés productrices de la terre, les influences fertilisantes de diverses sortes. Or le sacrifice dont nous parlons a pour but de nourrir ces agents inférieurs, de leur fournir des aliments par le feu ; et le feu est appelé « la bouche des Dieux » parce qu'il produit la désagrégation, parce qu'il change et transforme les solides et les liquides qui y sont jetés, les fait passer à l'état de vapeur, les désagrège en matières moins denses et les transforme ainsi en matière éthérique, pour devenir, sous cette forme, la nourriture des élémentals inférieurs



qui exécutent les ordres du Déva cosmique. C'est ainsi qu'un homme leur paie sa dette et, en retour, la pluie tombe dans les régions inférieures de l'atmosphère, la terre produit et l'homme reçoit sa nourriture. C'est ce que voulait dire Shri Krishna lorsqu'il disait à l'homme : « nourris les dieux et les dieux te nouriront ». C'est cette sorte de cycle inférieur d'alimentation que l'homme doit apprendre à connaître. Au début, il regardait cela comme un enseignement religieux, puis vint le moment où cela ne lui sembla être qu'une superstition, dans son ignorance des motifs réels, car il ne voyait que le côté extérieur. Une connaissance plus approfondie vient ensuite, lorsque la science, qui commence par tendre vers le matérialisme, s'élève, par une étude plus approfondie, jusqu'à la connaissance du royaume spirituel. La science commence à dire, en termes scientifiques, ce que les Richis ont dit en termes mystiques, c'est-à-dire que l'homme a le pouvoir de diriger et de régulariser, par ses propres actes, l'action des forces inférieures de la Nature et, de cette façon, la science grandissante donne raison aux enseignements du passé, démontre à l'intelligence ce que l'homme spirituel voit par intuition directe, par la vision spirituelle.

Nous avons ensuite le *Sacrifice aux ancêtres* : la reconnaissance de ce que l'homme doit à ceux qui l'ont précédé dans le monde, le paiement de sa dette envers ceux qui ont travaillé dans le monde avant qu'il n'y vienne, la gratitude et la vénération auxquelles ont droit ceux qui ont, en partie, fait le monde pour nous, et y ont introduit des améliorations dont nous devions hériter. Ce service est une dette de reconnaissance due à ceux qui nous ont immédiatement précédé dans l'évolution humaine, qui en ont pris leur part durant leurs vies terrestres et qui nous ont légué le résultat de leur travaux. Puisque nous recueillons le fruit de leurs travaux, nous nous acquittons en leur témoignant de la reconnaissance. C'est pourquoi l'un des sacrifices journaliers est la reconnaissance de la dette de gratitude que nous devons à ceux qui sont partis avant nous.

Ensuite vient, naturellement, le *Sacrifice du savoir*, de l'étude, afin que, par l'étude des écrits sacrés, les hommes deviennent capables d'aider et de former ceux qui sont plus ignorants qu'eux et puissent aussi évoluer en eux-mêmes le savoir indispensable pour rendre possible la manifestation du Soi intérieur.

Quatrièmement, le *Sacrifice aux hommes*, le fait de s'acquitter envers un homme de ses devoirs envers l'humanité, le fait de nourrir un homme pour proclamer que les hommes se doivent mutuellement toutes sortes de services amicaux dans le monde physique, se doivent toute l'assistance qu'un frère peut donner à son frère. Le sacrifice aux hommes est la reconnaissance formelle de ce devoir et, en nourrissant ceux qui ont faim, en donnant l'hospitalité à ceux qui en ont besoin, bien, qu'en fait, vous ne nour-

rissiez qu'un homme, au point de vue idéal et en raison de votre intention, c'est l'humanité entière que vous nourrissez. Lorsque vous offrez l'hospitalité à un homme qui passe devant votre porte, vous accueillez l'humanité considérée comme une grande entité; en aidant et en abritant un individu, c'est à l'humanité en général que vous offrez aide et abri.

Il en est de même du dernier des cinq sacrifices, celui fait aux *animaux*. Le chef de la famille doit placer des aliments sur le sol, afin que tout animal qui passe puisse en prendre. C'est là votre devoir envers le monde inférieur : on lui doit aide, nourriture et éducation. Le sacrifice aux animaux a pour but de graver dans notre mémoire que nous sommes ici-bas pour former, diriger et aider les créatures inférieures à nous dans l'échelle de l'évolution. Chaque fois que nous nous rendons coupables de cruauté, de rudesse et de brutalité envers les animaux, nous péchons, en réalité, contre Celui qui réside en eux et dont ils sont, eux aussi, les manifestations inférieures. Et c'est afin que l'homme apprenne à discerner ce qu'il y a de bon dans la brute, afin qu'il puisse comprendre que Shri Kréshna réside dans les animaux inférieurs, bien qu'Il y réside sous une forme plus voilée que dans l'homme ,c'est pour cela, dis-je, que l'homme a été incité à sacrifier aux animaux, non pas à leurs formes extérieures, mais au Dieu qui s'y trouve caché. Le seul moyen que nous ayons de sacrifier aux animaux, c'est de les traiter avec bonté, douceur et compassion, de de les former, d'aider leur évolution, au lieu de les repousser avec la brutalité et la cruauté dont nous voyons tant d'exemples autour de nous.

C'est ainsi que l'homme a appris, grâce à ces rites et à ces cérémonies extérieures, les vérités spirituelles dont sa vie devait être imprégnée. Et après avoir accompli les cinq sacrifices, il avait à aller dans le monde des hommes pour sacrifier encore par des actes d'un autre genre, pour sacrifier en s'acquittant de ses devoirs quotidiens. Et sa journée qui avait commencé par ces cinq sacrifices, s'écoulait, sanctifiée, dans la vie extérieure des hommes. L'insouciance du devoir, dans cette vie extérieure des hommes, a grandi simultanément avec la graduelle insouciance pour ces cinq sacrifices. Non que ces sacrifices soient, par eux-mêmes, à jamais nécessaires, car il arrive un moment où l'homme s'élève au-dessus d'eux, mais souvenez-vous de ceci : il ne s'élève au-dessus d'eux que lorsque sa vie tout entière est devenue un long sacrifice. Jusqu'à ce moment, cette reconnaissance formelle de ses devoirs est nécessaire pour qu'il puisse rendre sa vie plus élevée. Et malheureusement, dans l'Inde d'aujourd'hui, on tient bien peu compte de ces sacrifices, non parce que les hommes se sont élevés au-dessus d'eux, ni parce que leurs vies sont assez pures, spirituelles et élevées, pour qu'ils n'aient plus besoin de l'éducation inférieure et du rappel constant à la mémoire, mais parce qu'ils sont devenus in-

soucients et matérialistes et sont tombés bien au-dessous de l'idéal de leur Manou. Ils refusent de reconnaître ce qu'ils doivent aux Forces qui sont au-dessus d'eux et, par suite, ils n'accomplissent pas leur devoir envers les hommes qui les entourent.

Examinons maintenant la vie extérieure journalière, le devoir qui incombe à l'individu dans le monde. Quel qu'il soit, il est né dans une famille distincte ; ce fait crée ses devoirs de famille. Il appartient à un groupe de la société : cela détermine ses devoirs sociaux. Il fait partie d'une nation ; cela lui impose des devoirs nationaux. La limite des devoirs de chaque homme est déterminée par le milieu dans lequel il est né, milieu qui, grâce à la Loi, grâce à l'impulsion Karmique, constitue pour chaque homme son champ de labeur, le terrain d'exercice sur lequel il doit s'instruire. C'est pourquoi il est dit que chaque homme doit accomplir son propre devoir, son propre Dharma (1). Il est préférable de s'acquitter de son propre devoir, fût-ce d'une façon imparfaite, que de chercher à accomplir le Dharma supérieur d'un autre, parce que celui qui vous est imposé par votre naissance est précisément celui dont vous avez besoin et constitue votre meilleur champ d'exercice. Faites votre devoir sans vous préoccuper des résultats et vous apprendrez la leçon de la vie, vous entrerez dans la vie de la Yoga. Au début, chaque action sera naturellement accomplie en vue de ses résultats ; les hommes agiront parce qu'ils voudront mériter une récompense. Cela vous explique les premiers enseignements qu'ils ont reçus, lorsqu'on leur apprenait à agir en vue des résultats à obtenir dans le monde de Svarga (2). Le développement de l'homme-enfant était obtenu au moyen de la récompense promise au mérite, on lui montrait Svarga comme un but à atteindre par le travail ; en s'acquittant de ses devoirs religieux, il s'assurait la récompense dévachanique. Et c'est ainsi qu'il était amené à pratiquer la morale, exactement comme vous amenez un enfant à apprendre ses leçons, en lui promettant une récompense ou un prix. Mais si l'action à accomplir doit avoir pour but la Yoga, et non l'obtention d'une récompense, il faut qu'elle soit accomplie uniquement parce qu'elle constitue un devoir.

Etudiez pour un instant les grandes castes et rendez-voux compte du but que l'on se proposait en les constituant. Le Brahmane avait pour devoir d'enseigner, afin qu'il y eût toujours des maîtres éclairés pour guider l'évolution de la race. Il ne devait pas enseigner pour gagner de l'argent, pour s'assurer le pouvoir, pour obtenir quoi ce fut pour lui-même ; il devait enseigner pour s'acquitter de son Dharma, et il devait posséder le savoir afin d'être apte à le transmettre aux autres. De cette façon, une nation bien constituée devait toujours avoir des maîtres pour enseigner, des

(1) La Loi qui lui est propre.
(2) Le monde spirituel.

maîtres aptes à diriger, à donner des conseils désintéressés, sans jamais poursuivre un but égoïste ; de cette façon, le maître ne devait rien gagner pour lui-même, mais tout gagner pour le peuple et, en faisant cela, il s'aquittait de son Dharma et obtenait la libération de l'âme.

Ensuite venait le genre de Yoga destiné à l'homme plein d'activité, appelé à gouverner et à maintenir le bon ordre, le genre de Yoga destiné à l'éducation de la classe dominante; celle des Kshatriya. Le Kshaltriya devait gouverner. Pourquoi? Non pas pour satisfaire sa soif de pouvoir, mais afin que justice fût faite, afin que le pauvre se sentît en sécurité et que le riche ne pût excercer de tyrannie, afin de faire prévaloir la loyauté et une impartiale justice dans ce monde de luttes constantes entre les hommes. Et cela, parce qu'au milieu même de ce monde de luttes, de colères et de contestations, de ce monde où les hommes cherchaient à satisfaire leur esprit d'égoïsme, au lieu de poursuivre l'intérêt commun, il fallait leur enseigner que justice devait être faite, que, si l'homme robuste abusait de ses forces, l'autorité impartiale réprimerait ce déloyal abus, que le faible ne devait être ni foulé aux pieds, ni opprimé. Et le devoir du roi était de distribuer la justice parmi les hommes, afin que ceux-ci pussent considérer le trône comme la source de la justice divine. Tel est l'idéal de la royauté divine, tel est l'idéal du divin Maître. Rama vint pour l'enseigner, Shri Krishna vint pour l'enseigner, mais les hommes étaient si bornés qu'ils ne voulurent pas apprendre cette leçon. Le Kshatriya employa sa puissance à satisfaire ses propres désirs et à opprimer les autres; il s'appropria leurs biens et les força à travailler pour lui. Il perdit de vue l'idéal du divin Maître, idéal qui était l'incarnation de la justice dans ce monde de luttes entre les hommes. Mais sa seule raison d'être était de faire de la réalisation de cet idéal le but de toute sa vie, et son devoir, par conséquent, était d'administrer la contrée, de l'administrer dans l'intérêt de la nation et non dans son propre intérêt. Il en était de même lorsqu'il était appelé à remplir son devoir de soldat. Le peuple devait pouvoir vaquer en paix à ses travaux. Les gens pauvres et inoffensifs devaient pouvoir vivre en sécurité, entourés de leurs familles heureuses et prospères. Le commerçant devait pouvoir s'occuper tranquillement de son commerce. Toutes les occupations de ce monde devaient pouvoir s'accomplir sans crainte, à l'abri de toute agression. Aussi enseignait-on au Kshatriya, que, lorsqu'il avait à combattre, c'était en qualité de défenseur des faibles; que s'il donnait librement sa vie, c'était afin qu'ils pussent jouir en paix de la leur. Il ne devait pas combattre par désir du gain. Il ne devait pas combattre pour acquérir des territoires. Il ne devait pas combattre par amour du pouvoir et de la souveraineté. Sa fonction était de constituer une sorte de mur d'airain autour de la nation, afin que toute attaque vînt se briser contre son corps et que, dans



l'intérieur du cercle qu'il avait tracé, les hommes pussent vivre heureux, dans la paix et la sécurité. Pour pratiquer la Yoga, tout en remplissant son devoir de Kshatriya, il devait se considérer comme l'agent du divin Acteur, et c'est pour cela que Shri Krishna a enseigné qu'Il avait fait tout cela, et qu'Arjuna ne faisait que reproduire cette action dans le monde des hommes. Et lorsque l'on retrouve le divin Acteur dans chacune des actions de l'homme, celui-ci peut alors les accomplir uniquement comme devoir, sans aucun désir, et elles perdent tout pouvoir d'entraver son âme.

Il en était de même du Vaishya dont le devoir était d'accumuler des richesses. Il devait le faire, non point pour son propre plaisir, mais pour l'entretien de la nation. Il devait être riche afin que tous les genres d'activité qui nécessitent des richesses pussent en trouver une réserve à leur portée et pussent être déployés dans toutes les directions ; afin qu'il y eut partout des demeures pour les pauvres, des maisons de repos pour les voyageurs, des hôpitaux pour les hommes comme pour les animaux, des temples pour l'exercice du culte et partout enfin les richesses qui sont indispensables pour entretenir les activités d'une existence nationale parfaite. Son Dharma comportait donc l'accumulation de ces richesses, dans l'intérêt commun et non dans celui de sa satisfaction personnelle. De cette façon il pouvait, lui aussi, pratiquer la Yoga et, par la Karma-Yoga, se préparer en vue de la vie supérieure.

De même aussi pour le Shûdra qui devait s'acquitter de son Dharma dans l'intérêt de la chose publique. Il devait représenter, en quelque sorte, la grande main de la nation, lui apportant tout ce dont elle avait besoin et s'acquittant des activités domestiques extérieures. Sa Yoga, s'il la pratiquait, résidait dans le joyeux accomplissement de ses devoirs, devoirs qu'il devait remplir pour eux-mêmes et non pas en vue de la récompense qu'il voulait mériter en s'en acquittant.

D'abord les hommes n'agissent que pour leur satisfaction personnelle et leur expérience ne produit que du progrès ; ils apprennent ensuite à agir par devoir et commencent ainsi à pratiquer la Yoga durant leur vie journalière ; enfin ils agissent par esprit de joyeux sacrifice, sans rien réclamer en retour, et en appliquant, au contraire, toutes les forces qu'ils possèdent à la bonne exécution de leur devoir. Et c'est ainsi que l'Union est accomplie.

Nous comprenons ce que l'on entend par purification, lorsque nous observons ces phases successives de la jouissance personnelle, du devoir accompli pour lui-même, et enfin du don de tout ce que l'on possède, sous forme du sacrifice volontaire. Ce sont les phases que l'on traverse sur la voie de la purification. Mais comment atteindre le genre de purification qui conduit aux degrés supérieurs, qui confère cette qualité de disciple que toutes les activités de ce monde doivent servir à préparer ? L'homme tout entier doit être purifié, physiquement aussi bien qu'intellectuellement. Je n'ai pas



le temps de m'appesantir sur la purification du corps, mais il est bon que je vous rappelle les enseignements de la *Bhagavad Gîtâ*. Ils disent qu'on arrive à cette purification par la modération en tout, et non par un ascétisme qui torture, qui torture le corps et Celui qui l'habite, comme dit Shri Krishna. La Yoga s'accomplit au moyen d'un contrôle modéré sur soi-même, d'un entraînement réfléchi de ses instincts inférieurs, du choix, fait avec calme, d'une alimentation pure, de l'exercice modéré de toutes les activités physiques, de façon à exercer, à régulariser et à modérer les fonctions du corps tout entier, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à le placer sous le contrôle de la volonté et du Soi. C'est pourquoi la vie de famille était prescrite, car les hommes, à part quelques rares exceptions, n'étaient pas mûrs pour le rude sentier du célibat. La Brahmacharya (1) n'était pas pour tous. Grâce à la vie de famille, les hommes apprenaient à modérer leurs passions sexuelles, non pas à les anéantir, — chose impossible à la majorité des hommes et qui, si l'on tente de l'obtenir avec une imprudente énergie, aboutit souvent à une réaction qui précipite l'imprudent dans les pires excès d'une vie déréglée, — non pas à tenter de les déraciner ou de les tuer, sur le champ, d'un seul effort, mais en s'exerçant graduellement à la modération, en pratiquant le renoncement aux joies de l'intérieur, où les instincts inférieurs devraient être rompus à la modération, habitués à se laisser diriger par les instincts supérieurs, amenés à renoncer à leur suractivité pour se subordonner entièrement à l'Un. Voici comment débute cette Karma-Yoga. — Le chef de famille doit apprendre graduellement à se contrôler lui-même ; en apportant de la modération en tout, il amène ses instincts inférieurs à se soumettre aux instincts supérieurs et les exerce journellement jusqu'aux voies supérieures de la Yoga. Il doit alors purifier de nouveau, complètement, les passions de sa nature inférieure. Prenons des exemples — je veux vous en donner trois, afin que vous puissiez les employer dans votre vie. — Prenons la passion de la colère et voyons comment elle peut être façonnée, dans la Karma-Yoga, afin d'être transformée en qualité. La colère est une force, une force qui jaillit de l'homme pour produire son effet dans l'ambiance. Chez l'homme peu développé et peu exercé, elle se montre à l'état de passion revêtant diverses formes brutales, brisant les résistances et s'inquiétant peu des moyens qu'elle emploie, pourvu qu'elle écarte de son chemin tout ce qui s'oppose à la satisfaction de sa volonté. Dans cet état, cette force de la nature est indisciplinée et destructive, et celui qui désire pratiquer la Karma-Yoga doit assurément la subjuguer. Comment s'y prendra-t-il pour subjuguer et discipliner la colère ? Il se débarrassera tout d'abord de l'élément personnel. Lorsqu'une injure personnelle lui sera adressée, ou lorsqu'un préjudice per-

(1) L'état ascétique.

sonnel lui sera causé, il s'exercera à ne pas le ressentir. Voilà le devoir en présence duquel se trouvent beaucoup d'entre vous. Si quelqu'un vous fait du tort, commet une injustice à votre égard, que ferez-vous ? Vous pourrez vous laisser emporter par la colère et le frapper. Quelqu'un vous a-t-il trompé : vous chercherez, en revanche, à lui faire du tort et à l'exploiter. Vous a-t-il pris en traître : vous l'attaquerez aussi par derrière et chercherez à lui faire du mal. De cette façon la colère exerce des ravages et l'on ne voit, de tous côtés, que des destructions dans ce qui devrait être la société des hommes. Comment purifier cette passion ? La réponse vous est donnée par tous les grands Maîtres qui ont enseigné la Karma-Yoga, qui ont enseigné comment les actions accomplies dans le monde des hommes peuvent servir aux desseins du Soi. Rappelez-vous que le pardon des injures fait partie des dix devoirs que nous imposent les lois de Manou. Rappelez-vous les paroles prononcées par le Bouddha, lorsqu'il enseignait : « La haine n'a jamais été domptée par la haine ; la haine est domptée par l'amour. » Rappelez-vous que le Maître chrétien s'inspirait de la même pensée lorsqu'il disait : « Ne vous laissez pas maîtriser par le mal, mais maîtrisez le mal par le bien. » Voilà la Karma-Yoga. Pardonnez les offenses ; répondez à la haine par de l'amour ; domptez le mal par le bien. De cette façon vous éliminerez l'élément personuel ; vous n'éprouverez plus de colère lorsque l'on vous fera du tort ; vous étant dépouillés de l'élément personnel, la colère ne revêtira plus, chez vous, cette forme inférieure. Mais un genre de colère, d'une nature plus élevée, peut subsister encore. Vous êtes témoin d'une injustice commise envers un faible et vous éprouvez de la colère contre son auteur ; vous voyez maltraiter un animal et vous êtes irrité contre celui qui se montre cruel ; vous voyez opprimer un pauvre homme et vous êtes en colère contre l'oppresseur. C'est la colère impersonnelle, — elle est bien plus noble que l'autre et constitue un stage nécessaire dans l'évolution humaine. Il est mille fois préférable, il est bien plus noble d'éprouver de la colère contre l'auteur du mal que de passer, sottement indifférent, sous prétexte que la souffrance qui est infligée n'excite pas votre sympathie. Cette colère impersonnelle et d'une nature élevée a plus de noblesse que l'indifférence, mais ce n'est pas encore la forme la plus haute. Elle doit être modifiée à son tour et être transformée en cette disposition naturelle qui vous pousse à rendre justice au fort comme au faible ; qui vous fait plaindre l'oppresseur et l'opprimé, qui vous fait comprendre que l'oppresseur se fait encore plus de mal à lui-même qu'il n'en fait à celui qu'il opprime ; qui vous porte à le plaindre, comme vous plaignez celui qui souffre de son fait : qui vous fait envelopper l'oppresseur et l'opprimé dans une même étreinte d'amour et de justice. L'homme qui a purifié à ce point la passion de la colère met fin au mal, parce que c'est son devoir d'y mettre fin, mais il est compatissant envers l'auteur du mal, parce



que celui-ci aussi doit être aidé et instruit : de sorte que la colère, qui vengeait une offense personnelle, devient la justice qui met un terme à tout ce qui est mal, qui protège au même titre le fort et le faible. Telle est la purification à accomplir dans le monde de fait, tels sont les efforts journaliers grâce auxquels la nature inférieure est purifiée, afin que l'Union puisse s'accomplir.

Prenons ensuite l'amour. — Nous le trouvons d'abord sous sa forme la plus basse, la plus brutale, — la vulgaire passion animale d'un sexe pour l'autre ; cette passion qui ne tient aucun compte du caractère de la personne aimée, qui ne tient aucun compte de la beauté morale et mentale, mais s'attache uniquement à la beauté physique, à l'attraction physique et au plaisir physique. Voilà la passion sous sa forme la plus basse. On pense à soi et rien qu'à soi. Cette passion est purifiée par l'homme qui pratique la Karma-Yoga et qui la transforme en ce genre d'amour qui vous porte à vous sacrifier pour la personne aimée ; celui-là remplit ses devoirs de famille, prend soin de sa femme et de ses enfants et fait tout ce qu'il peut pour eux, en leur sacrifiant ses goûts, ses loisirs et sa satisfaction personnelle ; il travaille afin d'améliorer la situation de sa famille, afin d'être à même de lui fournir tout ce dont elle a besoin ; chez lui l'amour ne se borne plus à la recherche du plaisir personnel, mais s'attache à aider ceux qu'il aime, à détourner sur lui-même les maux qui les menacent, afin qu'ils soient protégés, épargnés et sauvegardés. En pratiquant la Karma-Yoga, un homme purifie son amour de tout élément égoïste et ce qui n'était qu'une passion animale pour l'autre sexe devient l'amour du mari, du père, du frère aîné, du parent, qui remplit son devoir en travaillant pour ceux qu'il aime, afin que leur existence puisse être plus douce et plus heureuse. C'est alors que commence la dernière phase, celle où l'amour, dépouillé de tout caractère personnel, vole vers tous. Il ne s'épanche plus uniquement dans le cercle restreint de la famille, mais il voit un être à aider dans chaque personne qu'il rencontre, un frère à nourrir dans chaque homme qui a faim, une sœur à protéger dans chaque femme abandonnée. L'homme ainsi purifié devient le père, le frère, l'auxiliaire de tous ceux qui sont isolés, non pas qu'il les aime personnellement, mais parce qu'il les aime idéalement et qu'il cherche à donner uniquement par amour et non pas même pour la joie de se faire aimer. L'amour dans sa plus noble expression, l'amour tel que le fait naître la Karma-Yoga ne demande rien en échange de ce qu'il donne ; il ne cherche point la reconnaissance ; il n'aspire pas à être constaté ; il désire rester ignoré ; il est même plus heureux de s'épancher dans l'ombre, sans qu'on s'en aperçoive, que d'agir de façon à attirer l'attention et la louange. Enfin, la purification définitive de l'amour est atteinte lorsque ce sentiment devient tout à fait divin, lorsqu'il donne parce qu'il est dans sa nature même de répandre le bonheur, lorsqu'il ne



demande plus rien pour lui-même, mais cherche uniquement à rendre les autres heureux.

Il en est de même de la convoitise et de l'avidité. Les hommes cherchent le gain afin de pouvoir se procurer des jouissances ; ils aspirent au gain afin de devenir puissants ; ils s'efforcent de gagner afin de se hausser dans le monde. Ils purifient d'abord cette première forme de la convoitise et souhaitent le gain afin que la famille soit plus heureuse, que sa position soit meilleure, qu'elle soit à l'abri des douleurs et des privations ; de la sorte, ils deviennent moins égoïstes qu'auparavant. Ils vont alors plus loin et ont l'ambition d'augmenter leurs moyens afin d'en user pour le bien, afin de les employer à faire du bien dans un cercle plus étendu que celui de la famille et, à la fin, comme dans le cas de l'amour, ils apprennent à donner sans rien recevoir en échange. Ils apprennent à désirer le savoir et les richesses, non pour les conserver, mais pour les donner ; non pour en jouir, mais seulement pour les répandre. De cette façon l'égoïsme est annihilé.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi Celui auquel on donne le nom de Mahâdeva habite un territoire brûlant ? Un singulier endroit, ont dû penser les hommes, pour servir de demeure au Tout-Puissant ! Un singulier entourage pour Celui qui est la pureté même ! Ce que cache l'allégorie du territoire brûlant, c'est la vie humaine et, sur ce territoire brûlant où habite Shiva, tout ce qu'il y a d'inférieur dans la vie humaine est consumé comme par le feu. S'Il n'y habitait pas, tous ces déchets de la vie terrestre subsisteraient pour se putréfier, se corrompre, pour être une source de dangers, pour répandre partout la maladie et la corruption. Mais sur le territoire brûlant, où Il habite et que Ses feux traversent d'un bout à l'autre, tout ce qui est égoïste, tout ce qui est personnel, tout ce qui est d'essence inférieure est consumé. Le Yogi sort triomphant du sein de ces flammes régénératrices, ne conservant plus trace en lui de l'élément personnel, car les feux du Maître ont consumé toutes ses passions inférieures et n'ont rien laissé de ce qui pourrait corrompre ou rendre malade. C'est pour cela qu'Il est appelé le Destructeur, — Destructeur de tout ce qui est bas, pour que la régénération devienne possible, car, à l'origine, l'âme est issue de Ses Feux et c'est de ce territoire brûlant que sort le Soi purifié.

C'est ainsi que ces premiers pas vous conduisent à la vraie qualité de disciple. a la découverte du Gourou, au Temple Intérieur, le saint des saints où habite le Gourou de l'humanité. Voilà les premiers échelons que vous devez gravir, voilà la voie que vous devez suivre. Vous êtes des hommes, vivant au milieu du monde, soumis à ses entraves, pliés aux nécessités de la vie sociale et politique et, cependant, du fond de votre cœur, vous aspirez à la

(1) Grand dieu.



vraie Yoga et au savoir qui relève de la vie éternelle et non de l'existence passagère. Si chacun de vous scrute les profondeurs de son cœur, il y découvrira l'ardent désir de s'instruire davantage, de vivre plus noblement qu'il ne le fait aujourd'hui. Vous pouvez paraître aimer les choses de ce monde et vous les aimez réellement de par votre nature inférieure, mais, dans le cœur de tout véritable Hindou qui n'a pas absolument renié sa religion et son pays il y a toujours une aspiration vers un idéal plus élevé que celui de ce monde, un désir, si faible qu'il soit, ne fût-ce qu'à cause des traditions du passé, de voir l'Inde devenir plus noble qu'elle ne l'est aujourd'hui et son peuple plus digne de son passé. Voilà donc la voie que vous devez commencer à suivre. Une nation ne peut être grande que si ses enfants sont grands; un peuple ne peut être puissant si les individus qui le composent sont pauvres et misérables et s'ils mènent une vie égoïste. Vous devez partir du point où vous vous trouvez, de la vie que vous menez actuellement et, en vous conformant au genre d'existence que je viens de vous décrire sommairement, vous vous rapprocherez de la voie.

Laissez-moi terminer en vous rappelant à quoi aboutit la Voie, bien que je doive m'en rapprocher davantage avec vous, dans les conférences qui me restent à vous faire. La Voie aboutit à l'Union, la Karma-Yoga que nous venons d'étudier est l'Union par les Actes. Il y a encore d'autres échelons à franchir, mais, d'abord, qu'entend-on par « Union ». Vous vous souvenez de la description qu'a donnée Shri Krishma de l'homme qui s'est libéré des gunas (1), de l'homme qui s'est élevé au-dessus d'elles et qui est devenu digne du nectar de l'immortalité, de l'homme prêt à connaître le Très Haut, prêt à s'unir au suprême. Il ne connaît qu'un seul agent, les gunas, mais il sait Ce qu'il y a au delà. Il voit agir les gunas, mais ne les désire pas lorsqu'elles sont absentes et ne les repousse pas lorsqu'elles sont présentes. Il conserve un parfait équilibre au milieu des amis et des ennemis, un parfait équilibre en présence de la louange et du blâme; confiant en lui-même, il voit tout d'un même œil, la motte de terre comme la pièce d'or, l'ami comme l'ennemi. Il est le même pour tous, car il s'est élevé au-dessus des gunas et ne peut plus être le jouet des illusions qu'elles provoquent. Voilà le but que nous cherchons. Voilà les premiers échelons qu'il faut gravir pour atteindre la Voie qui mène plus haut. Avant d'avoir franchi ces échelons, aucun autre progrès n'est possible, mais au fur et à mesure qu'on les franchit, l'entrée de la véritable Voie devient de plus en plus visible.

Annie Besant.

(1) *Gunas*, les qualités des choses; ce qui attire ou repousse.



LE SENSITIVISME

(*Suite et fin*).

Le transfert ne s'opère pas toujours d'une façon aussi frappante. Les organes physiques sur lesquels la contagion devrait s'opérer sont parfois construits trop solidement pour se laisser ébranler par la vibration morbide, ou le transféré n'est que partiellement sensitif et son aptitude à la réceptivité est localisée a des organes autres que ceux qui rayonnent le mal chez le sujet transféreur. Quelquefois, — dans les maladies générales à localisations locales, comme la tuberculose, l'arthritisme, — le transfert se produit sur des parties du corps autres que celle qui, chez le transféreur, sont le siège extérieur du mal général.

Il n'y a rien d'étonnant, car les maladies générales (les diathèses) sont des arbres à branches multiples ; l'arthritisme, par exemple, peut se révéler par des maux bien différents en apparence : des migraines, des saignements de nez, du rhumatisme, de la goutte, de l'alopécie, de l'oppression, des bronchites, etc... Toutes ces maladies sont des rameaux de l'arbre arthritique; le mal frappe partout, mais les organes résistants repoussent le choc, tandis que les parties faibles sont vaincues : voilà pourquoi des maux aussi dissemblables peuvent être l'expression d'un trouble général identique.

Dans le transfert, les mêmes particularités peuvent se présenter, et il faut les connaître pour en apprécier les bizarreries et n'être pas induit en erreur. La contagion, dans ces cas, revêt des aspects différents, pour une même maladie ; cela peut être observé journellement chez les jeunes mariés. Les premières années du mariage sont un excellent champ d'étude des curiosités du transfert ; il se fait alors un échange vital qui modifie peu à peu la constitution réciproque des conjoints, et cause souvent des états maladifs sans lésion définie, sans expression bien nette ; d'autrefois, au contraire, cet échange fluidique améliore la santé ; tout dépend de la nature des organismes en présence, de leurs polarités respectives, ou de leur état vibratoire particulier.

Les meilleures conditions sont dans le contraste : à un sanguin, il faut une lymphatique nerveuse ; à une bilieuse, un sanguin lymphatique ; à une femme haute en couleur, il faut un homme pâle ; à un obèse il faut une femme un peu maigre, et ainsi de suite. Tous ces exemples ne sont que des approximations de la loi qui régit



les échanges magnétiques entre individus soumis à un contact prolongé, et nous ne les faisons intervenir ici que pour éclairer les côtés obscurs du transfert.

Nous y ajouterons le récit d'un cas typique et bien fait pour compléter cette esquisse rapide d'une question si palpitante d'intérêt.

Le transféreur, M. D..., était dans la période finale de la phthisie pulmonaire ; c'était un second maître de la marine ; il s'en allait voûté, toussant sans cesse, crachant à l'excès, épuisé par des sueurs nocturnes terribles, n'ayant plus que quelques semaines à vivre.

Il avait appris qu'une spirite, Mme G..., femme d'un officier d'administration de la marine, avait le pouvoir de se mettre en communication avec un médecin désincarné, et d'en obtenir des ordonnances d'une efficacité extraordinaire. Il n'eut de repos que lorsqu'il eut obtenu la faveur de la consulter. Elle conseilla la tisane pectorale. Quelques jours après, il était mieux.

« Je me trouve un peu mieux, dit-il à son médecin improvisé ; je tousse moins, je dors un peu ; je ne vomis plus mes aliments, ce qui était la règle depuis deux ans ; vous êtes mon sauveur. »

Pendant cette visite un étrange malaise tourmenta la « sensitive » — une sorte d'énervement, de crispation intérieure fatigante et qui ne cessa que lorsque le malade fut parti.

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, le même malaise saisit tout à coup Mme G... Une minute après, le malade arrivait. Il était transformé, son buste s'était redressé, son regard était plus vif ; il se confondait en remercîments, disant que c'était vraiment miraculeux. Lorsqu'il fut parti sa bienfaitrice se sentit plus fatiguée que jamais.

Même aggravation du malaise à un moment donné, le dimanche suivant.

« Je suis sûre, dit-elle à son mari, que le malade monte l'escalier ; on dirait qu'il a le don de me rendre malade ; j'éprouve, malgré moi, comme une espèce d'antipathie pour lui, sans que je puisse m'expliquer pourquoi. »

On frappa à la porte : c'était bien le malade.

Il se trouvait toujours mieux, il avait pu sortir quelquefois le soir après le dîner, ce qu'il n'avait pu faire depuis bientôt deux ans ; il ne toussait presque plus ; bref, c'était une vraie résurrection.

Quand il fut sorti, Mme G... se mit à pleurer ; elle sentait grandir en elle son antipathie pour cet homme et pleurait de honte et de remords, car elle était d'une grande bonté.

A partir de ce moment elle tomba véritablement malade, et son état s'aggravait avec les progrès du rétablissement du second maître. Quand, deux ou trois semaines après, ce dernier vint lui annoncer sa guérison, elle se coucha définitivement et fut comme à l'agonie en moins de dix jours.



L'un des médecins les plus distingués de Brest, M. C..., fut appelé. Il trouvait ce mal étrange, et s'étonnait beaucoup que la malade ne toussât point et n'eût pas de fièvre. Elle maigrissait avec une rapidité magique et ne pouvait prendre aucun aliment. Elle ne ressentait pourtant aucune douleur et ne se plaignait que d'une immense faiblesse ; son ventre était constamment glacé et ses pieds brûlants ; une petite toux arrivait quand elle voulait parler et il y avait souvent, aussi, un peu d'assoupissement. Elle voyait très distinctement une belle main très blanche, avec des doigts bien effilés, se tenir à 25 centimètres de son creux épigastrique.

Un jour que le médecin causait à son mari, dans une pièce voisine, elle crut entendre qu'on la jugeait perdue. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et l'idée lui vint d'écrire à un vieux guérisseur de sa connaissance, M. N..., une espèce d'ascète retiré à la campagne et qui employait le reste de ces jours à soulager de son mieux les misères humaines. M. N..., lui répondit aussitôt, lui disant qu'elle avait sans doute essayé de guérir quelqu'un et que l'*esprit* obsesseur s'était jeté sur elle pour la punir de l'avoir chassé du corps du premier malade ; qu'elle n'avait pas à se décourager, car il allait la débarrasser de cette obsession.

La mère de Mme G... voulut amener sa fille chez elle.

« Je doute fort qu'elle arrive vivante, lui dit le médecin, mais, puisque c'est votre inspiration, suivez-là. »

On arriva avec peine ; les amis trouvaient la malade méconnaissable ; mais celle-ci, malgré la stupeur qu'elle lisait sur tous les visages, sentait une idée, qui semblait naître au creux de l'estomac (*la voix épigastrique* des somnambules et de bien des « sensitifs ») et qui lui disait qu'elle ne mourrait pas. Elle envoya chercher de suite M. N... Celui-ci lui prit la main. « Vous guérirez, lui dit-il, mais vous êtes bien atteinte ; j'ai beaucoup de peine à lutter contre les mauvais esprits ; c'est la peur qui leur a donné prise sur vous, mais je ne les crains pas et je vous en débarrasserai. »

Quelques jours après, il revint souriant : « Victoire ! j'ai vaincu, vous êtes sauvée ; mais cela n'a pas été sans peine ; ils mont renversé pendant que j'étais en prière, mais c'est bien fini, vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes guérie. »

Les assistants se mirent à sourire ; plusieurs prirent le guérisseur pour un fou. Mais, dès ce moment, la malade fut mieux et peu de jours après elle était complètement guérie.

Quelques mots de commentaire ne seront pas inutiles, car cette observation authentique et dont plusieurs témoins importants sont encore en vie, paraît un vrai conte de fée. Nous dirons d'abord qu'elle est un cas de « transfert » dans lequel sont intervenus des influences diverses.

Tous les *médiums*, et Mme G... est affligée de ce privilège, — sont des sensitifs, et *l'aura* vitale de tous les sensitifs physiques est composée d'éléments mal agrégés, pénétrables par les influences exté-

rieures et vibrant facilement à l'unisson d'un organisme quelconque.

Le transfert s'opéra ici sous son aspect général ; ce fut cette masse de vibrations innommables, se traduisant dans l'organisme frappé par la déchéance profonde de toutes les fonctions, par l'affaissement complet de toutes les forces, par l'inhibition (l'arrêt) de la vie qui se transporta d'un individu dans l'autre, qui quitta l'un pour envahir l'autre. Le transféré fut comme sidéré par la soudaineté de l'invasion ; en quelques jours son organisme, privé de force nerveuse, cessa de fonctionner comme un moulin lorsque l'eau manque à la roue. Nul doute qu'au bout d'un certain temps les poumons n'eussent été atteints et que des lésions spéciales n'eussent rendu le transfert plus frappant ; mais le mal n'eut heureusement pas le loisir d'aller si loin, il fut vaincu par la force de la volonté d'un homme de bien.

Il nous faut dire un mot dé quelques autres particularités du cas. Le transféreur fut définitivement guéri, et mourut, cinq ans plus tard, d'une maladie intestinale, pour la guérison de laquelle il était venu consulter de nouveau M[me] G... Celle-ci, redoutant, avec raison, quelque nouveau transfert, refusa d'abord, puis, après 15 jours d'hésitation, céda à l'impulsion de son cœur, et promit une visite au malade. C'était trop tard, il venait d'expirer.

Cela ressemble beaucoup aux guérisons, dites miraculeuses, qui s'opèrent, sous l'influence de la foi et de la « chaîne magique », auprès des sanctuaires réputés tous les cultes.

En face de ces cas, l'on se demande, avec une certaine anxiété, quelle peut être bien la *nature vraie* de certains agents morbifiques. La science médicale n'en sait rien ; elle a adopté et rejeté tour à tour, pendant des siècles, les théories les plus variées. De nos jours, avec son manque habituel d'équilibre, elle s'est jetée un instant tout entière dans les bras des « microbiens » ; puis, voyant que le « terrain », et la « prédisposition » ont infiniment plus d'action que les microbes, elle abandonne le microbisme pour chercher de nouvelles amours.

Serait-il impossible ou absurde de supposer qu'une maladie fût une Entité ? Nous ne le pensons pas ; tout dépend d'ailleurs de la signification donnée à ce mot. Pour nous, une *entité* est une *force* spéciale, agissant d'une manière fixe sur d'autres entités de l'ambiance ; peu importe la *forme* dans laquelle cette force est incorporée ; peu importe qu'elle soit, dans son apparence extérieure, microbe ou ferment soluble, liquide ou gaz ; peu importe, qu'elle soit visible ou invisible, physique ou super-physique ; la valeur des enveloppes ne tient pas à leur forme, mais à l'energie qu'elles contiennent : une boîte en fer-blanc remplie de sardines n'a pas les mêmes qualites qu'une boîte semblable bourrée de dynamite.

Peut-on, raisonnablement, refuser le nom d'entité à une force aussi puissante, aussi définie, que celle qui développe le tubercule



dans le corps humain ? Mais alors qu'est-elle donc cette force, de quel nom faut-il l'appeler ? Qu'elle ait pour véhicule primitif un bacille, ou que celui-ci n'en soit qu'un réceptacle secondaire s'appropriant ses propriétés virulentes, la question n'en est pas changée. La tuberculose a pour cause une entité spéciale, dont la forme véhiculaire n'est pas définitivement déterminée encore, mais dont les effets sont aussi fixes que puissants : elle produit le tubercule, comme le grain de blé produit un épi, comme le germe humain produit un corps d'homme.

Voudrait-on refuser aux germes morbides du plan physique (ou du plan astral) le titre d'*entité* parce qu'ils ne sont pas visibles, ou parce qu'ils n'ont pas, en apparence, les rudiments de la mentalité ? Il faudrait alors refuser cette appellation à presque tous les êtres de la création visible et invisible, car les seules exceptions à faire sembleraient devoir se borner à l'homme et aux animaux supérieurs. Mais il faut bien distinguer l'intelligence *individualisée*, de l'intelligence universelle ; pour n'être pas conscient, le grain de blé n'en agit pas moins comme s'il l'était. Il est des milliards d'entités qui évoluent peu à peu vers l'individualisation consciente et intelligente et, personnellement, nous croyons que les maladies qui ne sont pas dues à des troubles mécaniques infligés aux tissus sont, presque toutes, l'expression de l'activité de semblables entités.

Ceci a une grande importance pratique, car, lorsque le véhicule primordial de l'un de ces êtres rudimentaires est composé de substance éthérique ou astrale, il peut, dans certaines influences, être transporté entièrement d'un individu dans un autre ; c'est dans ces cas que le sujet transféreur peut être complètement délivré et guérir définitivement, — si les lésions ne sont pas arrivées à un degré incompatible avec le fonctionnement organique, — tandis que le sujet récepteur hérite pleinement du terrible habitant. Si, au contraire, l'entité morbide revêt un corps objectif (microbes, liquides toxiques, venins, ferments) et qu'un des éléments de ce corps soit transporté sur un organisme extérieur, il y porte la vibration maladive et peut « influencer » (au sens donné à ce mot en électricité) l'organisme tout entier, si les conditions sont favorables : dans ce cas, le transféreur garde son mal tout en contagionnant le transféré.

Une analyse rigoureuse des maladies diverses et de leurs aptitudes contagieuses donnerait raison à la tradition indoue qui affirme que la plupart des maladies sont des entités parfaitement définies dans leurs qualités et leurs effets. Ces entités peuvent être sur tous les plans (« principes ») humains, même sur le plan psychique ; c'est pour cela qu'une passion peut tuer, par la seule force de ses vibrations : la joie, la peur, la jalousie, le désespoir, l'amour, la haine en sont des exemples.

Arrêtons cette longue parenthèse intercalée dans le sujet pour jeter un peu de lumière sur les obscurités du transfert, et revenons

à l'explication du dernier et étrange exemple que nous avons cité.

Le transféreur, disions-nous, fut complètement guéri ; ce qui prouve que l'extraction du germe (entité) morbide qui le minait fut totale. Or, une extraction complète n'est possible que dans les cas où le germe est formé de substance fluidique ; ce germe subtil est la vraie racine cachée des lésions matérielles, et, une fois cette racine arrachée, les lésions disparaissent : c'est ce qui se produisit.

L'observation ajoute que la transférée accusait une sensation constante de *froid* glacial au creux de l'estomac, avec chaleur considérable aux pieds. C'est en effet au creux de l'estomac (épigastre) que se trouve un centre vital d'une extrême importance : le plexus solaire. C'est là que les courants de vie se concentrent pour diriger les fonctions de digestion, d'assimilation, d'excrétion, de sécrétion ; on peut dire que ce plexus est à la fois le *cerveau et la moelle de la vie végétative*. Les magnétiseurs en connaissent, par expérience, toute l'importance ; ils peuvent, en portant leur action sur lui, arrêter ou accélérer la digestion, ou d'autres fonctions de la vie organique. Tont le monde sait qu'un choc physique tant soit peu violent sur l'épigastre provoque la syncope ; la plupart des personnes qui souffrent de ces maladies chroniques vagues où la débilité des fonctions prime de beaucoup les lésions matérielles accusent, au creux épigastrique, une douleur constante, spontanée ou provoquée par une pression légère de la main ; les obèses, les diabétiques, les malades bronzés ont presque toujours un trouble fonctionnel de ce plexus ou de l'une de ces branches ; la peur, la joie, la plupart des émotions retentissent sur lui ; le courage physique part du même centre, et, en parlant d'un vaillant soldat on dit qu'il a « du cœur au ventre » ; les maladies les plus foudroyantes, — le choléra par exemple, — sont dues à l'arrêt ou au trouble de ses fonctions. Bien d'autres considérations pourraient ajouter leur témoignage à l'importance capitale de ce grand centre nerveux, mais une revue n'est pas un ouvrage de physiologie, et il faut savoir s'arrêter.

*
* *

Nous en avons dit suffisamment pour expliquer l'importance de la localisation du froid à ce plexus dans l'observation de transfert chez M. G... Pour éclairer plus complètement la signification de ce symptôme, nous ajouterons que, toutes les fois qu'un emprunt vital se fait à un centre organique, le refroidissement envahit ce dernier. Quand un « medium » donne sa force pour produire des manifestations spirites, son corps se refroidit ; quand son « double » est extrait de son corps, celui-ci devient glacé et comme mort, car le « double » est le véritable véhicule du fluide vital ; quand des matérialisations se produisent, la main physique qui a fourni son



« double » se glace, et les occultistes considèrent ce signe comme l'une des preuves de la réalité du phénomène ; quand une émotion paralyse le système nerveux, les courants de vie se concentrent sur le « double », et une sueur glacée vient perler sur le visage ; la syncope et la mort sont précédées du même phénomène. Voilà pourquoi M. G... qui perdait ses forces par le creux épigastrique, y accusait une sensation constante de froid.

Reste à expliquer la signification de cette main fatale suspendue sur le centre vital par exemple : cette main magique était une création des Elémentals.

Ces êtres se plaisent à ces jeux macabres. Un prêtre libéral, que sa fortune rend indépendant vis-à-vis de l'autorité écclésiastique, M. l'abbé P..., racontait un jour à l'un de nos amis comment, la première nuit qu'il passa dans l'hôtel de Mme de P... à Paris, il fut tenu éveillé par l'apparition d'un œil gauche qui resta obstinément fixé sur lui, et que ne purent chasser ni la volonté, ni la prière, ni les exorcismes.

Cet œil était la création d'un sylphe narquois et taquin.

Ces êtres fourmillent autour des personnes qui peuvent leur donner asile, c'est-à-dire celles dont l'*aura* est pénétrable, car ils sont attirés inconsciemment vers l'élément mental, qui est rudimentaire encore chez eux, et qu'ils doivent acquérir dans un futur stage évolutif.

Les « sensitifs », les médiums (qui ne sont que des sensitifs à polarisation passive) sont constamment harcelés par ces farfadets qui s'amusent parfois d'eux avec une singulière ténacité.

Nous connaissons une dame faible de volonté, mais parfaitement saine d'esprit, à laquelle ils font faire les marches les plus longues et les plus excentriques, la poussant d'un côté, puis de l'autre, la forçant à retourner sur ses pas, ou à suivre telle personne puis telle autre ; l'éveillant la nuit, déplaçant les objets dans sa chambre, lui cachant les clefs, ouvrant les portes fermées, etc., phenomènes qui la feraient juger digne d'une chambre dans un asile d'aliénés, si elle les racontait.

Les Elémentals ont toute puissance sur les « principes » *inférieurs* de l'individu tombé en leur possession, mais ils n'ont aucun pouvoir sur son intelligence. Ils peuvent donner la santé ou rendre malade ; ils dirigent avec facilité les « courants de vie » et sont les agents des cas les plus extraordinaires du « transfert ».

Dans l'exemple que nous avons rapporté un « voyant » entraîné, instruit sur la science occulte, aurait nettement aperçu et décrit celui de ses êtres qui agissait sur M. G... et il aurait pu le chasser comme le fit ce vieux guérisseur qui fit sourire les ignorants par le récit de ses batailles astrales.

Le chapitre, pour être complet, exigerait l'exposé du transfert au règne animale et au règne végétal.

Le premier est pratiqué, de nos jours encore, sous le nom de



Zoothérapie, mais, heureusement, avec des moyens si primitifs que la malheureuse animalité échappe presque toujours à ce genre de torture.

Celui qui révèlera les clefs de ce département occulte commettra un grand crime; la vivisection est un forfait suffisamment inutile déjà pour qu'il ne soit pas nécessaire d'inventer une autre espèce de torture animale.

Le transfert aux végétaux est permis par la morale; il constituait la base de la « médecine sympathique » de Paracelse, mais ses applications sont si remplies de difficultés, qu'un occultiste avancé seul pourrait les mettre en œuvre.

Reste donc à traiter le transfert psychique et le transfert mental: nous les réservons pour plus tard.

*
* *

Dans l'explication des phénomènes du « transfert », nous n'avons à nous occuper que de deux facteurs — l'aura physique et l'aura vitale. Elles forment une espèce de nuage léger, semblable aux vibrations provoquées pendant les grandes chaleurs au voisinage du sol par les couches d'air surchauffé (1).

L'aura physique a des striations regulières, qui partent du corps et se dirigent extérieurement; quant la maladie arrive, ces rayons se brisent ou perdent leur parallélisme.

D'après les observations de M. A. P. Sinnet, l'aura vitale, pendant la maladie, manquerait de la force voulue pour maintenir ces rayons dans la position normale; et la projection dans le corps du malade de l'aura vitale d'un magnétiseur en bonne santé les redresserait en les invigorant. La projection d'une aura vitale maladive produit l'effet inverse ; elle courbe et brise la radiation des effluves corporels. Ces auras sont la clef du « transfert », comme de toutes les autres formes de la contagion. Dans l'état normal, l'aura physico-vitale possède un pouvoir marqué de rejet vis-à-vis des germes subtils de l'atmosphère physique. Quand l'énergie vitale est affaissée, ce pouvoir faiblit, c'est pourquoi le surmenage, la peur, la débilité, ouvrent une porte aux assaillants ; la volonté, le courage augmentent la force de résistance aurique, et un occultiste avancé peut s'enfermer ainsi dans une cuirasse impénétrable. Les aimants possèdent un pouvoir attractif et condensateur sur le fluide aurique ; les métaux ne l'attirent pas, mais ils le condensent facilement.

L'hypnotisme sépare l'aura mentale de celle des autres « principes » ; il paralyse l'aura physique en affaissant l'énergie de l'aura vitale et développe ainsi une pénétrabilité terrible.

(1) Voir l'aura humaine. *Lotus Bleu*, Septembre 1896.

Les sensitifs possèdent une porosité constitutionnelle de leurs couches auriques ; ils sont envahis par l'ambiance qui les imbibe et les fait vibrer sans cesse. Leur unique moyen de défense c'est la volonté qui augmente momentanément la résistance de ces atmosphères subtiles et peut même les rendre infranchissables, si elle est suffisamment énergique ; ils peuvent aussi modifier, plus ou moins, leur sensitivisme par une hygiène matérialisante pour le corps, et par conséquent pour l'aura physique ; mais les avantages de ce procédé ne compensent pas ses inconvénients ; il faut s'en tenir à l'action de la volonté.

La vibration de l'aura physique se propage au corps physique et au « double ».

Le mouvement vibratoire se propage aussi d'un plan donné aux plans qui lui sont immédiatement adjacents, d'après le principe connu en physique sous le nom de vibrations *harmoniques*, car ces plans ne sont que des harmoniques successifs. C'est par cette harmonisation que les vibrations physiques se répercutent des sens extérieurs au sens psychiques qui les transforment en sensations, et jusqu'au plan mental qui en fait des concepts ; c'est pourquoi, aussi, toute action portée sur le « double » se répercute sur le corps physique.

La transmission de la vibration morbide se fait le plus souvent par le contact de l'aura du malade avec celle du transféré.

La volonté aide cette transmission en extériorisant l'aura du transféreur et en augmentant sa force de pénétration. Il se produit alors ce qui se passe dans les manœuvres magnétiques : l'aura de l'opérateur envahit celle du sujet.

L'aimant possède la propriété d'attirer le fluide vital humain. Cette attraction a été utilisée empiriquement par les expérimentateurs pour extérioriser l'aura du sujet transféreur sur le transféré ; nous l'avons exposé dès le début de cette étude.

Le « Sensitivisme » du transféreur est une condition favorable, car, chez les sensitifs, l'agrégation moléculaire est plus faible que chez les personnes de constitution ordinaire ; leur aura est, à la fois, plus pénétrable et plus extériorisable, et l'aimant ou la volonté ont moins de peine à opérer son déplacement, comme à transporter les germes morbides fluidiques qu'elle peut contenir.

Mais le moyen de transfert le plus puissant se trouve dans l'intervention de ces mystérieuses forces de la Nature que la terminologie théosophique a nommé les *Elémentals*.

Ces êtres sont sur le plan de l'énergie et se jouent dans ses courants ; il leur est facile d'influencer l'organisme vital des humains. Une barrière s'oppose pourtant à leurs efforts, — la tension de l'aura.

Chez les sensitifs, cet obstacle n'existe pas ; voilà pourquoi ces êtres malheureux, s'ils ne sont pas doués d'une énergique volonté, peuvent être victimes des jeux les plus cruels des êtres encore semi-inconscients de l'astral.

Dr Pascal.



DE L'USAGE DE LA PAROLE

« Commmencez à chercher à perdre l'habitude presque universelle de vous mettre en avant. Ce défaut vient de votre personnalité. N'accaparez pas la conversation à votre profit. Tenez-vous à l'écart. Si quelqu'un commence à vous parler de lui et de ses faits et gestes, ne vous emparez pas de la première occasion qui se présentera pour lui parler de vous. Ecoutez-le et ne parlez que pour le mettre en évidence. Quant il a cessé parler, étouffez en vous le désir de parler de vous, de vos opinions et de vos affaires. Ne posez pas de question sans mettre toute votre attention à écouter la réponse et à peser sa valeur. Essayez de vous rappeler que vous êtes une très petite affaire dans le monde, que les gens qui vous entourent ont au fond peu d'estime pour vous et que vous ne leur manquez point quand vous n'êtes plus là. Votre seule valeur réside dans votre véritable Soi intérieur, et ce Soi ne désire en aucune façon obtenir les applaudissements des autres. Si vous suivez ces conseils pendant une semaine, vous trouverez qu'ils exigent un effort considérable, et alors vous commmencerez à découvrir une partie du sens de cet adage : *Homme, connais-toi toi-même.* »

Les conseils qui précèdent furent donnés par un maître en occultisme à un étudiant qui lui demandait conseil pour commencer à entreprendre l'étude de la discipline personnelle. Ces conseils sont extrêmement pratiques, difficiles à appliquer, mais d'une importance très grande comme résultat.

La vie en commun, telle que la mène l'homme du monde, en général, telle que nous la menons tous, est excellente au point de vue de la formation de notre caractère.

Il est certain que, dans les conversations journalières que nous avons avec les personnes qui vivent autour de nous, la personnalité joue un grand rôle. Nous sommes si éloquents quand nous parlons de ce qui nous touche que l'homme, le moins doué au point de vue oratoire, devient disert et abondant ; quand il parle de lui, l'imagination vient à son aide et, l'ardeur aidant, les idées se succédant aux idées, il ne tarit point sur son compte. C'est un défaut, un très grand défaut, dont nous ne serons bien corrigés que lorsque nous serons devenus réellement moins égoïstes et moins personnels.

Il ne servirait à rien de veiller sur nos paroles si notre mental est toujours plein de nous-mêmes, si, en faisant semblant d'écouter les autres, si, même, en faisant des efforts réels pour nous pé-



nétrer de leurs dires, nous sommes saturés de pensées personnelles.

Quand nous aurons acquis l'habitude de penser beaucoup plus aux autres, quand tout naturellement nous serons portés à les considérer comme autant d'autres nous-mêmes, quand nous aurons perdu l'habitude de nous regarder comme une entité distincte, quand nous aurons cessé de faire une distinction entre le tien et le mien, à ce moment seulement nous cesserons de parler de nous à tout propos, parce que notre personnalité inférieure aura cessé d'avoir une valeur réelle pour nous. Mais nous n'en sommes pas encore là et nous sommes loin d'y arriver.

Il ne faut cependant pas désespérer, et nous devons quand même essayer de mettre en pratique les conseils donnés.

Je disais en commençant cet article que la vie ordinaire du monde était une excellente arène pour développer en nous ce qui constitue le caractère.

L'homme qui se retire du monde pour se consacrer soi-disant à Dieu, la jeune fille qui, pour la même raison, entre dans un couvent pour y mener une vie toute spirituelle, font-ils vraiment œuvre utile à leur progrès réel, c'est ce dont je doute un peu. Il est évident qu'il faut être très large et admettre que bien des sentiers mènent au salut ; mais la Théosophie nous enseigne que le service pour l'humanité est la vertu par excellence et que l'homme qui se dévoue aux autres, sans souci de son progrès spirituel ou moral, fait bien plus pour lui-même que celui qu'un égoïsme spirituel, le pire de tous, fait se retirer du monde.

Il est certain que les luttes, que nous avons à subir dans nos contacts avec les difficultés de la vie matérielle sont parfois bien pénibles, et que nous avons tous plus ou moins à souffrir du caractère de ceux qui vivent autour de nous, comme ils ont à souffrir du nôtre. Quelle que soit notre situation dans le monde, nous y sommes toujours le supérieur ou l'inférieur de quelqu'un, et cette double situation nous met à même de pratiquer les vertus les plus sublimes, telles que l'abnégation, la résignation, la charité et la patience, « cette douce patience que rien ne peut troubler », dit la « Voix du Silence ».

Il est particulièrement un défaut que le commerce des hommes peut nous aider à contrôler, à dominer, c'est celui qui découle du mauvais usage que nous pouvons faire de la parole. Que de mal ne faisons-nous pas ainsi, alors que nous avons à notre disposition un organe qui pourrait nous permettre de faire tant de bien ! Rien n'est plus difficile à contrôler que l'usage de la parole et nous devons, nous, théosophistes, cultiver ce contrôle avec le plus grand soin. On a dit que la parole était d'argent et que le silence était d'or ; c'est pour cela que dans les initiations anciennes le silence était imposé pendant des périodes de temps plus ou moins longues ; mais il vaut mieux faire un bon usage de la parole que de cesser

de s'en servir de peur de faire mal. Le progrès de l'homme, même au point de vue spirituel, se fait par l'action jointe à la méditation, ce que la philosophie hindoue appelle Karma-Yoga. Il faut donc beaucoup plus nous essayer à bien parler, à mieux parler, qu'à chercher à parler le moins possible. Si, par la parole, nous pouvons blesser, froisser, calomnier, mentir, nous pouvons aussi consoler, encourager, instruire et fortifier. Que notre parole soit avant tout l'expression de la vérité! Habituons-nous à être exacts et précis quand nous racontons un fait dont nous avons été témoins; ne cherchons pas, comme nous le faisons généralement, à étonner, à intéresser en exagérant le charme de notre récit par des épithètes aussi fausses qu'emphatiques. Nous nous plaisons à donner aux faits que nous racontons une tournure romanesque afin d'accaparer l'attention et d'obtenir un petit succès. Il faut donc éviter ces satisfactions banales de l'amour propre, et pour cela bien observer ce que nous voyons, ne raconter ce que nous avons vu que si la chose en vaut la peine et peut apporter, dans la banalité de la vie journalière, ou une distraction saine ou un enseignement quelconque.

La sincérité dans tous nos actes doit être la caractéristique du théosophiste. Nous devons la pratiquer dans nos paroles comme dans nos actes; mais pour que notre parole, tout en étant sincère, c'est-à-dire l'expression fidèle de notre pensée, ne froisse et ne blesse personne, il faut que dans notre mental nous ayons soin de ne laisser se former que des pensées d'indulgence pour les fautes des autres, et de bienveillance dans les jugements que nous pouvons porter sur leurs actes. Si donc notre mental est rempli de douces pensées à leur égard, jamais notre parole ne sera dure et injuste, jamais elle ne passera ni ne blessera par la calomnie, et elle sera protégée du mensonge par sa propre sincérité.

Nous voyons beaucoup mieux les défauts des autres que les nôtres propres, mais c'est en cela précisément que la vie dans le monde est instructive. Etant donnée la faiblesse des nuances qui différencient les hommes de développement moyen, on peut dire que chacun de nous trouve dans son voisin la majorité des défauts qu'il possède lui-même. Etudier les autres, c'est donc s'étudier soi-même; et nous devons profiter de cette étude, si elle est faite comme elle doit l'être, c'est-à-dire avec l'idée que nous sommes aussi imparfait qu'eux sous d'autres rapports, et qu'il est aussi important pour nous que pour les autres de nous corriger des défauts reconnus. La théosophie nous enseigne en outre à être sévère pour nous-même et indulgent pour nos frères.

Les conseils qui précèdent ne ressemblent point à la magie cérémonielle; ils ne nous mettront pas, non plus, du jour au lendemain, en possession des pouvoirs psychiques que nous pouvons désirer; mais le meilleur moyen d'arriver à posséder ces derniers sans danger, c'est de commencer à procéder à cette épuration indis-

3



pensable de nos défauts. C'est ce que les nouveaux venus à la Théosophie ne comprennent pas assez. La Théosophie n'est pas une science destinée à satisfaire la curiosité d'un étudiant, ardent à en cueillir les fleurs et à sentir leurs parfums ; elle ne donne rien à ses fidèles que la connaissance qu'ils méritent ; mais par contre elle leur demande de grands sacrifices. Cependant il est des joies qu'elle comporte et le bonheur de la vie s'y trouve impliqué.

Le théosophe, qui fait de la théosophie sa vie réelle, qui, en un mot, la *vit* sérieusement, est certainement le plus heureux des hommes. Appréciant les choses à leur juste valeur, il ne s'y attache pas assez pour que leur perte puisse l'affecter sérieusement. Il cherche à rendre service aux autres quand l'occasion s'en présente, et ses pouvoirs de rendre service augmentent avec les occasions qui lui sont offertes. Il y a un proverbe qui dit que celui qui veut être heureux doit faire des heureux. Cela revient à dire que pour récolter le bonheur, il faut le semer autour de soi. La « Voix du Silence » nous dit textuellement : « Sème des actes aimables et tu récolteras leurs fruits. »

Paul Gillard.

SYMBOLISME DE LA BIBLE

Le Bien et le Mal. — La « Chûte ».

Dès que l'on touche à l'Origine des choses, on voit se dresser devant soi l'énigme du Bien et du Mal. La présence du désordre et de l'harmonie dans la Nature est comme un défi jeté à la raison naissante.

Il s'agit de savoir, cependant, si l'état de conscience dans lequel de tels problèmes reçoivent leur solution est accessible ou non à notre humanité. La théorie du développement progressif de la conscience parallèlement à l'évolution des formes dans la nature, — théorie généralement reconnue comme fondée sur un ensemble de faits scientifiquement observés, — est pour l'affirmative. Il en est de même, si l'on considère la place que l'homme occupe dans le monde : sa responsabilité n'est qu'un mot vide de sens, ou elle implique qu'à de nouveaux devoirs correspondent de nouveaux attributs de conscience. Le sceptre que tient l'homme ne serait qu'un hochet dans sa main s'il devait ignorer toujours le premier mot de la loi qui régit son empire.



La somme de travail déjà réalisée dans ce sens est tout entière à l'actif de l'humanité solidaire : chaque nouvel effort pour briser un obstacle représente la totalité des efforts antérieurs. Ainsi s'étagent de nouveaux plans de conscience sur les débris de pensées accumulées où les générations successives trouvent les matériaux qui leur conviennent. A mesure que grandit l'édifice, le spectateur d'un jour s'aperçoit qu'il n'est construit que de ce que l'homme a imaginé de plus opposé et de plus contradictoire : l'erreur du passé est devenue fragment de vérité, dès qu'elle a trouvé à s'ajuster dans l'ensemble.

Comment tracer la genèse du Mal ? Où devons-nous chercher le point de départ de cet agent de souffrance et de misère, le foyer où se génèrent les forces anonymes tout-à-coup déchaînées, accomplissant leur œuvre de destruction et de mort avec l'impassibilité de l'irresponsable ? Tel est le problème dont la solution livrera la solution de bien d'autres problèmes.

Si nous nous tournons vers la science, elle nous répond qu'elle ne connaît, dans la Nature, que Force, Matière et corrélations. La science positive ne veut rien connaître de ce qui échappe à ses moyens physiques d'investigation ; quant aux mondes de phénomènes dont les manifestations ne se prêtent pas aux analyses de sa chimie objective, ou passent inaperçues dans le champ de son microscope, tout l'art d'un bon matérialiste est de passer à côté sans les voir : en cela, l'agnosticisme excelle.

Si nous le demandons aux doctrines religieuses qui se partagent l'empire des âmes de notre monde occidental, elles nous enseignent, en vertu des textes interprétés par ses représentants autorisés, qu'il n'est pas permis de chercher à pénétrer ce que la Révélation n'a pas dévoilé ; que c'est le Démon de l'orgueil qui pousse l'homme à se briser le front au seuil des mystères ; que le plus éclatant témoignage de raison, éclairée par la Foi, fut ce cri arraché à la conscience de l'un de ses Docteurs : *credo quia absurdum*.

Le Bien, disent-elles, sous toutes ses manifestations, est l'attribut de la Divinité, laquelle préside au gouvernement des Mondes, et pourvoit spécialement à celui de notre humanité, au moyen de la Prédestination et de la Grâce.

Tout être, venant au monde, reçoit une âme émanée de sa Toute-Puissance ; et cette âme est, en même temps, *prédestinée*, en ce sens qu'elle apporte des aptitudes, des germes de vertu ou de vice, des tendances qui la font pencher soit vers le bien, soit vers le mal. Une seule expérience de vie suffit, naturellement, à faire passer une âme du plan matériel à une éternité de Paradis ou d'Enfer. Les manisfestations du génie ou des plus nobles vertus ne sont pas le fruit mérité et la conséquence d'incarnations répétées permettant à l'entité de récolter dans une vie ce qu'elle a semé en une vie précédente et de s'affirmer dans la pratique du bien, dans la culture



des arts et des sciences, justifiant la variété des branches où s'illustre l'esprit humain, des types, des aptitudes, des caractères, donnant la raison de l'immense différence qui s'observe dans le degré de développement des individus, mais un *don* que répand la Divinité, — avec discrétion d'ailleurs. Par contre, si le malheur veut que nous naissions idiot ou scélérat, c'est encore un présent de l'Ineffable : nous étions prédestinés.

La Grâce, est-il besoin de le dire, est cet autre don divin qui procure aux bonnes actions le caractère méritoire et de propitiation, à défaut de quoi les plus grands gestes de vertu humaine sont, devant l'Eternel, comme s'ils n'étaient pas.

Sous les réserves qui précèdent, l'homme est déclaré libre et responsable.

Le Mal, sous toutes ses formes, est son Antithèse : l'Adversaire, que les Religions incarnent sous les traits de Satan, perpétuellement occupé à défaire l'œuvre de son Seigneur et Maître, et dont l'Être de Toute Bonté et de Toute-Puissance tolère la présence dans son empire. Les traditions sacrées, ésotériquement interprétées, sont innocentes de cette calomnie qui fait remonter l'origine du Mal au toujours radieux Lucifer ; néanmoins, nous avons tous appris que ce Prince des Archanges conçut, dans son orgueil, le projet de détrôner le Maître de l'Univers, entraîna dans sa révolte des légions d'êtres célestes et fut précipité, avec ses cohortes, dans les abymes de la Terre : notre monde était aussi prédestiné à servir de géhenne aux démons et de berceau à notre humanité...

Dangereux voisinage !

Le premier couple humain, sorti des mains de son Créateur, vivait heureux, innocent. Le Démon s'approcha de la femme, la tenta, lui suggéra la désobéissance : ce fut la « Chûte ». Telle est, du moins, la version autorisée des religions héritières de la Bible mosaïque, laquelle est censée servir de raison suffisante à tout cerveau occidental, en quête de ses origines. Quoi qu'il en soit, le drame de la « chûte » humaine apparaît, notons-le, comme la reproduction, sur le plan terrestre, du drame céleste de la « chûte des Anges » : révolte dans les cieux, désobéissance sur la terre, anarchie partout. On demande ce qui serait arrivé de pis si le Souverain n'avait pas été Toui-Bon et Tout-Puissant !

Le Dieu courroucé maudit sa créature dans sa génération : les conséquences de cette première faute et des justices divines qu'elle attira sur l'humanité furent incalculables.

Depuis, nous avons évolué une conception du châtiment qui, pour être moins biblique, n'en est peut-être que plus hnmaine : lorsque la société punit, ce n'est pas pour satisfaire à un besoin de vengeance, incompatible avec la notion qu'elle s'est faite de la Justice, mais avec cette idée plus haute de ménager au coupable la chance d'un retour vers le Bien, et, à défaut, de le mettre hors d'état de nuire à ses semblables.



Le code des pénalités sur le plan divin, tel qu'il est interprété par nos religions orthodoxes, ne connaît pas ces distinctions captieuses : ici, la créature *prédestinée*, — et sur la seule épreuve d'une existence, — est livrée, avec toute sa race, aux entreprises du Prince des Ténèbres subtil en l'art des séductions ; les gouffres de l'Enfer ne se referment pas sur les damnés, mais vomissent, sans cesse, de nouvelles légions de démons, acharnés à la perdition des âmes ; et le châtiment, loin d'être proportionné à la responsabilité de la créature — relative et finie par définition — est mesuré à la taille du Créateur, c'est-à-dire, infini dans sa durée, ÉTERNEL !

Lorsque l'entité humaine est parvenue à se garder des embûches de Satan, lorsqu'elle a été assez prédestinée pour marcher dans les voies qui, seules, lui assureront le Salut quand ses vertus ont été sanctifiées par la Grâce qui, seule, les rend méritoires, elle est admise au séjour des Elus où l'attendent les joies ineffables promises : elle peut enfin contempler face à face... l'Eternel Bourreau de ses semblables moins heureux, parce que moins favorisés.

Nous pouvons frémir d'horreur devant une telle déformation de conscience ; nous n'avons pas le droit de sourire. Qui donc, parm nous, pourrait jurer de n'avoir pas été, durant quelque incarnation antérieure, l'un des plus fermes soutiens de telles doctrines !

(*A suivre*). **H. de Castro.**



DE L'INCINÉRATION DES « MORTS. »

(*Suite et fin*).

PIÈCE B

Formalités et Opérations à faire si le défunt se trouve en province ou aux colonies.

Aussitôt après le décès, la personne ayant autorité pour faire procéder aux funérailles aura à remplir les formalités et à faire les démarches suivantes :

DANS LA LOCALITÉ OU A EU LIEU LE DÉCÈS,

1. — Obtenir un certificat du médecin traitant ou, à son défaut, du médecin de l'état civil, attestant que la mort est le résultat d'une cause naturelle (papier timbré) (*a*).



2. — En faisant la déclaration de décès à la mairie, présenter le certificat du médecin et demander l'autorisation de procéder à l'incinération (papier timbré) (*a*).

3. — Demander à la préfecture l'autorisation de transporter le corps à Paris pour l'y faire incinérer (papier timbré) ; produire l'autorisation du maire (2) (*b*).

4. — Commander deux cerceuils (*c*) : — l'un, en bois de peuplier, rainé, collé, chevillé en bois et non cloué ni vissé, goudronné à l'intérieur, surtout les joints, pour qu'il soit bien étanche ; le bien emplir de sciure de bois (sèche) après que le corps y aura été déposé ; la sciure sera imbibée, par couches, à l'aide d'une solution phéniquée (400 grammes au maximum). Il ne peut être introduit aucun bijou ou objet métallique dans cette bière, qui sera d'une épaisseur de bois de $0^m,025$ et d'une longueur de 2 mètres, au plus, sur $0^m,50 \times 0^m,60$.

Le cercueil en peuplier sera déposé dans l'autre — cercueil en chêne, de 0^m025 d'épaisseur, couvercle démontable à vis, deux frettes en feuillard également démontables à vis pour le consolider et muni de poignées servant à le transporter. On disposera, autour du cercueil intérieur, vers chaque bout, deux sangles dont les extrémités seront réunies de manière à extraire du cercueil en chêne le cercueil intérieur où le corps enveloppé de son suaire sera en outre étendu sur une

5. — Toile caoutchoutée, dite drap hygiénique, d'au moins $2^m,50 \times 0^m,90$, repliée de telle sorte que les liquides en provenant ne puissent s'en échapper (*d*).

6. — Se procurer une urne cinéraire, soit en céramique, soit en métal, ayant, extérieurement, les dimensions suivantes : $0^m,45 \times 0^m,24 \times 0^m,18$, pour y recueillir les cendres (*e*). La personne ayant charge des funérailles devra l'emporter, ainsi que la caisse en bois où elle sera enfermée au retour (1).

7. — Commander, en même temps que la bière, une caisse en bois ayant les dimensions convenables pour y introduire l'urne à l'aller et au retour ; le couvercle de cette caisse se fermera avec des vis pour pouvoir en extraire l'urne au moment de l'humation (*f*).

Il serait à propos qu'une inscription sommaire, indiquant le nom de la personne incinérée, fut fixée sur l'urne ou inscrite sur l'une de ses parois extérieures, ou gravée pour les urnes en métal.

A PARIS,

8. — Demander verbalement ou par écrit (papier libre), à la préfecture de la Seine, Hôtel de Ville, le jour et l'heure où l'incinération pourra avoir lieu ; produire, à cet effet, les autorisations

(1) Le retour de l'urne n'est pas obligatoire. Les cendres peuvent être déposées, sans frais, pour une durée de cinq années, dans le columbarium de la ville.



du maire de la localité où a eu lieu le décès et du préfet du département.

9. — Avertir les pompes funèbres, 66, boulevard Richard-Lenoir, d'envoyer un fourgon pour transporter le corps de la gare au four crématoire (indiquer le jour et l'heure de l'arrivée du train) (*g*).

SUR LE LIEU DU DÉCÈS,

10. — Avertir les pompes funèbres pour le transport du cercueil du domicile mortuaire à la gare (*h*).

11. — Avertir le chef de gare qu'un corps lui sera amené pour être transporté à Paris (indiquer le jour et l'heure).

12. — Transport de la gare de la localité à celle de Paris (*i*).

A PARIS.

13. — Transport de la gare de Paris au crématoire par le fourgon des pompes funèbres (*g*).

14. — Après l'incinération, en demander le procès-verbal (sur papier timbré), à remettre au maire de la localité (*k*) ; l'urne devra être scellée au plâtre et la petite caisse, où elle sera enfermée, scellée du sceau du crématoire (*l*).

15. — Retour à la gare. Une voiture ordinaire suffit à la personne chargée des funérailles pour aller prendre le train et rapporter les cendres au domicile mortuaire (*m*).

SUR LE LIEU DE L'INHUMATION DES CENDRES,

16. — Porter à la mairie le procès-verbal d'incinération et convenir du jour où aura lieu l'inhumation des cendres.

17. — Avertir les pompes funèbres du jour où aura lieu l'inhumation (classe et tentures à la volonté des familles) (*h*) (*n*).

NOTES SUR LA PIÈCE B

(*a*). — Sur papier timbré à 0 fr. 60 cent.
(*à*). — Sur papier timbré à 0 fr. 60 cent.
(*b*). — Sur papier timbré à 0 fr. 60 cent.
(*c*). — Les cercueils, y compris la mise en bière, etc., etc., coûtent 80 fr.
(*d*). — Le drap caoutchouté se trouve particulièrement, à Paris, chez les marchands d'objets en caoutchouc.

Dans la mesure indiquée, à 4 fr. 50 cent. le mètre, il revient à 11 fr. 25

(*e*). — Urne, en céramique, de dimension convenable. Prix. 10 fr.

Urne en nickel plaqué sur acier, ayant les dimensions voulues. Prix. . . . . 45 fr.

(*f*). — La caisse en bois, pour contenir l'urne, devra être scellée par l'administration avant de quitter le crématoire. Prix de la caisse. 2 fr.

(*g*). — La personne se rendant à Paris, pour faire les démarches, devra être munie des deux pièces (nos 2 et 3), ainsi que des fonds néces-



saires pour payer, aux pompes funèbres de Paris, le fourgon pour transporter le cercueil au crématoire (35 fr.). et ses dépenses personnelles.

Au cas où la Société d'incinération, à Paris, pourrait faire les démarches nécessaires dans cette ville, s'adresser à elle, soit par lettre, soit par télégramme.

(*h*). — Prix des pompes funèbres. . . . . Mémoire.

Le transport du cercueil, de la maison mortuaire à la gare, peut se faire simplement, en réservant le cérémonial, si l'on en veut faire, au transport des cendres de la maison mortuaire au cimetière.

(*i*). — De la gare du lieu du décès à Paris, prix du transport :

En train omnibus. . . . . Mémoire
En train de vitesse. . . . . Mémoire

(*k*). — Procès-verbal d'incinération sur papier timbré à 0 fr. 60.

(*l*). — Pour l'incinération, le prix pour les corps venant de l'extérieur, en y comprenant l'occupation facultative d'une case du columbarium pendant cinq ans, est, jusqu'à nouvel ordre, de. . . . . 100 fr.

(*m*). — Le retour du crématoire en province (1), peut être opéré en emportant l'urne dans sa caisse comme un colis à la main, par conséquent sans frais ; si, au contraire, on voulait employer le même mode de transport qu'à l'aller, il y aurait de nouveau à payer :

Fourgon des pompes funèbres. . . . . 35 fr.
Transport par chemin de fer, omnibus, comme cercueil. Mémoire
Transport en chemin de fer, en grande vitesse, comme cercueil . . . . Mémoire

(*n*). — A l'inhumation, il y aura à extraire l'urne de sa petite caisse en bois ; le couvercle de cette caisse étant fixé à vis, il y aura nécessité de se munir d'un tourne-vis à cet usage.

La personne qui a autorité pour présider aux funérailles devra être toujours munie des pièces désignées dans cette instruction et accompagner le corps, d'abord, et les cendres, ensuite, jusqu'à leur inhumation définitive.

PIÈCE C

Formalités et conditions à remplir si le défunt se trouve à Paris même.

Prévenir la mairie au moment de la déclaration du décès et y remettre :

1° Une demande écrite adressée au maire (sur papier timbré) et signée par un membre de la famille ou toute personne ayant qualité pour pourvoir aux funérailles ;

2° Un certificat du médecin traitant, attestant que la mort est due à une cause naturelle (ce certificat sera établi sur papier timbré. Si la signature du médecin n'est pas connue à la mairie elle devra être légalisée par le commissaire de police).

La mairie se charge de faire prévenir le médecin qui, aux termes de la loi, doit procéder à une contre-visite du corps de la personne décédée ; elle s'entend au moyen du téléphone, avec l'administra-

(1) L'urne peut être déposée, sans dépense suplémentaire, dans le columbarium de la ville de Paris.



tion centrale (bureau des cimetières, rue Lobeau, 2), pour la fixation du jour et de l'heure de l'incinération, d'accord avec la famille, et en tenant compte des nécessités du service.

Les cendres sont recueillies dans une urne dont la fourniture est à la charge des familles ; celles-ci sont libres d'adopter la forme et la matière qu'elles jugent convenables, si cette urne doit être placée dans une sépulture particulière.

Si les cendres doivent être déposées dans un columbarium de la ville de Paris, l'urne doit avoir les dimensions suivantes ; hauteur 0m,28, longueur 0m,48, largeur 0m,28.

Le tarif des crémations a été fixé, par délibération du Conseil municipal du 27 décembre 1889, approuvée par arrêté préfectoral du 30 du même mois, de la manière suivante :

1re classe	250 fr.	»
2e —	(250 fr.)	
3e —	200	»
4e —	150	»
5e — et corps amenés directement de l'extérieur	100	»
6e —	50	»
7e —	(50)	
8e —	(50)	
Service ordinaire	(50)	
— gratuit	»	»

Aux termes de cette délibération, les familles ont droit à l'usage gratuit pendant 5 années d'une case du columbarium municipal.

Les familles peuvent, si elles le désirent, acquérir, dans un cimetière de Paris, une concession perpétuelle d'un mètre pour y déposer l'urne contenant les cendres (prix 369 fr. 80, frais compris).

Les familles sont admises à acquérir des concessions de cases de columbarium municipal pour y déposer et conserver indéfiniment les urnes contenant les cendres des personnes incinérées.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

B

B. — Seconde lettre de presque tous les alphabets, même de l'Hébreu. Son symbole est une *maison*, la forme de *Beth*, la lettre elle-même indiquant une habitation, un endroit couvert ou un re-



fuge. « Etant composée d'une racine, cette lettre est constamment employée pour montrer qu'elle a trait à la pierre, comme lorsqu'on dresse les pierres de Bethel. Les Hébreux lui attribuent la valeur numérale de deux. En la joignant à sa devancière, elle forme le mot *Ab*, racine de « père », maitre, un en autorité, et elle a la distinction kabalistique d'être la première lettre du Livre sacré de la Loi. Le nom divin attenant à cette lettre est *Bakhour.* » (R. M. *Encyclopédie*).

Baal (Chald., Heb.). — Baal, ou Adon (Adonai), était un dieu phallique. « Qui est-ce qui gravira la colline (l'endroit élevé) du Seigneur ; qui se tiendra à la place de son *Kadushu* ? » (*Psaumes*, xxiv. 3). La « danse circulaire » de David, autour de l'arche, était la danse des Amazones dans les mystères, la danse des filles de Shiloth (*Juges*, xxi et suite) et la même que les sauts des prophètes de Baal (I. *Rois*, xviii). On l'appelait *Baal-Tzephon*, ou dieu de la crypte (Exode), et Seth, ou le *pilier* (*phallus*), parce qu'il était le même qu'Ammon (ou Baal-Hammon) d'Egypte, dit « le dieu caché ». Typhon, appelé Set, l'un des grands dieux de l'Egypte, à l'époque des premières dynasties, est un *aspect* de Baal et d'Ammon, comme de Siva, de Jehovah et d'autres dieux. Baal est le soleil qui dévore tout ; dans un sens, le Moloch cruel.

Babil Mound (Chald., Heb.). — Emplacement du temple de Bel, à Babylone.

(*A suivre*). H. P. B.

POÉSIE

—

Dialogue de Krishna et Ardjouna.

(Tiré du 2e chant de la Bhagavad Gita. Chapitre de la *Connaissance Vraie*)

Ardjouna

O Krishna, je sens l'arc s'échapper de ma main,
Ce combat me paraît sacrilège, inhumain...
Plutôt que de tuer des maîtres vénérables,
Ne vaudrait-il pas mieux, en des jours misérables,
Pour me nourrir, oh, oui ! mendier en passant ?. .
Mais si je tue, hélas ! d'un pain souillé de sang,
Il me faudra donc vivre ; ah ! mon âme est troublée
Devant cette guerrière et nombreuse assemblée,

Et je ne sais lequel vaut mieux d'être vainqueur
Ou vaincu, car le meurtre, (ô dégoût de mon cœur),
Me ferait détester la vie... Ainsi blessée,
Mon âme voudrait bien connaître ta pensée,
Car la pitié l'imonde et j'ai soif de savoir
Quel est le sûr chemin du plus juste devoir,
Ah ! puisses-tu chasser de mes sens la détresse,
Puisque c'est à toi seul, Maître, que je m'adresse !...

LE BIENHEUREUX KRISHNA

Ami, debout ! et sèche au plus vite tes pleurs,
Car les sages, vois-tu, n'ont pas de ces douleurs,
Et les sages jamais ne pleurent sur les hommes...
Ils savent ce que tous, vivants ou morts, nous sommes,
Et le doute ne fait point chanceler leurs pas...
Ni moi, ni toi, ni tous ces princes d'ici-bas,
N'avons été, je te le dis, sans existence,
Et nul, écoute bien la sublime sentence,
Ne cessera jamais, non, jamais, d'exister...
Ainsi l'âme sans fin ne peut que persister
Dans son être, et ce n'est que le corps seul qui change,
Et le sage en cela ne trouve rien d'étrange,
Et ne se trouble point. — Indifférent au froid,
Indifférent au chaud, il ne connaît l'effroi
Ni le Désir, non plus que la joie ou la peine,
Folles illusions de la nature humaine...
Ne sera point celui qui n'a jamais été,
Mais celui-là qui vit, vit dans l'Eternité...
Le sage, libéré des erreurs de ce monde,
Seul, la peut concevoir, la vérité profonde,...
Sache-le donc ! il ne peut être anéanti
Celui du sein Duquel l'Univers est sorti,
Nul ne saurait, vois-tu, tuer l'*Impérissable*,
Et tous ces corps mortels, d'une âme inconnaissable,
Eternelle, ne sont que les reflets lointains...
Il se trompe, celui qui, par des coups certains,
Croit pouvoir la détruire : elle ne saurait naître,
Et ne saurait non plus périr et disparaître ;
Sans naissance, immuable, elle survit au corps,
Et même loin de lui retrouve ses accords,...
Comment donc celui-là, qui la sait sans naissance,
Pourrait-il la tuer, *Elle !* la Pure Essence !...
De même nous quittons des habits en lambeaux,
L'âme ainsi se revêt de corps jeunes et beaux,
Elle ne craint le vent, ni l'onde, ni la flamme,
Universelle, elle est invulnérable, l'Ame

Ineffable, invisible... Ami, ne pleure pas,
Et quand tu la croirais soumise au noir trépas.
A la naissance, aussi, pourquoi pleurer sur elle,
Puisque ressusciter est la loi naturelle,
Et que tout ce qui meurt doit revenir au jour;
Ainsi ne pleure point sur ce fatal retour
Et combats sans trembler : Vainqueur. Voici la Terre,
Tué, voici le Ciel !... — Médite ce Mystère !...

Mis en vers par Maurice LARGERIS M.S.T.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

La conférence théosophique de février a eu lieu sur les états de l'homme après la mort. Les plus récentes observations de théosophes initiés sur cette importante question ont été résumées de manière à présenter un tout complet et harmonieux dont la précision des détails et la rationalité de l'ensemble dépassent de beaucoup tout ce qui a été publié dans n'importe quelle école à ce sujet. C'est ce dont a témoigné l'accueil particulièrement favorable fait à l'exposition de tels sujets par la très nombreuse assistance qui se trouvait à la salle des Mathurins, le dimanche, 6 février. C'est aussi ce qui est constamment à la disposition de toutes les personnes à qui il conviendra de s'en informer, pour la première fois, ou à nouveau. Les entretiens théosophiques, au siège de notre revue, notamment, rue du 29 juillet, 3, seront continués indéfiniment, jusqu'en juillet, les lundi, mercredi et vendredi, dès 2 heures et demie de l'après midi.

M. Deherme, directeur de la *Coopération des Idées*, ayant fait appel au dévouement de tous ceux qui veulent contribuer à éclairer le peuple en participant à des séries de conférences ou causeries populaires, nous avons offert le modeste mais sincère concours de l'élément théosophique. L'honorable M. Deherme a décliné ce concours dans les termes suivants : « Je vous remercie très sincèrement de l'offre gracieuse que vous me faites. A mon grand regret, je ne puis en profiter. Des causeries sur la théosophie sont plus propres à troubler, dans le mauvais sens du mot, qu'à élever (*sic*).

Vos idées peuvent être justes et belles : je n'en sais rien. En tout cas, elles sont en dehors des questions urgentes qui se posent à notre



époque, et qu'il nous faut résoudre sous peine de décadence et de mort. »

Puisqu'on ne *sait* pas ce que sont les idées théosophiques, pourquoi dire qu'elles sont troublantes et en dehors des questions urgentes et solubles ?...

La question, en dehors des personnes, est celle-ci : la société moderne se débat sous l'étreinte de la pensée ancienne, et du servage qu'elle implique. Pour s'en débarrasser, les « leaders » d'une partie de la société nouvelle ont fait table rase des institutions mentales du passé, mais ils n'ont *rien* mis à la place, et ils s'étonnent que, des décombres anciens, il renaisse des vestiges assez semblables à ceux du passé... Le contraire serait plutôt étonnant.

La libre pensée actuelle n'a rien qui puisse prendre racine, rien qui puisse édifier un monument durable, et, pour comble, elle refuse le seul élément, — la théosophie, — qui pourrait obvier à sa déplorable insuffisance. On n'a jamais vu semblable aveuglement. Les conséquences en seront plus graves que ne s'imaginent les doctes et bien intentionnés, mais si peu bien inspirés, maîtres du présent !

La *Paix universelle* disait, il y a quelques mois, au sujet du *Congrès de l'Humanité* :

« Pour mettre les listes au point, nous publions la sixième, dans laquelle nous rappelons MM. Auzanneau, Léon Denis, Costet ; et nous ajoutons : Mme Angèle Autun-Sassary (Yonne) ; M. et Mme Potonié-Pierre ; la princesse Wiszniewska, présidente de la *Ligue des femmes pour le Désarmement général* ; Mme la baronnne de Saint-René ; Miss Sunderland ; Mme O. de Bezobrazow ; Miss Ireson ; MM. Maurice Largeris, Lucien de Pusch (Breslau, Allemagne) ; Franz Brixel (Graz, Autriche) ; S. W. de Lisicky (Pologne russe). Approbations de Carl du Prel, Deinhard (Munich), etc. D'ailleurs, le Congrès de l'Humanité commence à prendre une allure tout extraordinaire. Nous devons remercier particulièrement M. Carl Speiser, de Munich, et, comme toujours, M. Gustave Bader, dont le dévouement recueille tous ces fruits dans l'Europe centrale. »

Angleterre.

Madame Annie Besant a visité, pendant les semaines écoulées, la Norwège, la Suède, le Danemark et la Hollande. Partout elle a reçu un accueil enthousiaste. Dans toutes les grandes villes de ces quatre pays où elle a donné des conférences publiques, tous les organes de la presse se sont empressés d'annoncer d'abord et de reporter ensuite. Quelle différence avec ce qu'a fait la presse parisienne, en décembre dernier ! Partout, dans ces pays septentrionaux, l'élite des populations s'est pressée pour entendre la parole de paix, de libération et de lumière qui était si magistralement offerte. Le mouvement théosophique progresse grandement, il faut le reconnaître, dans les pays que n'enterre plus le dogme de fer de jadis ou le sensationalisme outré du présent.



Ce seront peut-être les lieux d'élection des plus hauts progrès de l'avenir.

Madame Besant est partie pour l'Inde d'où elle doit revenir en juillet prochain. A son passage, à Paris, le 14 mars, elle a été saluée par une partie des théosophes de la capitale avant de prendre la mer. Elle devait s'arrêter à Rome pour y donner une conférence publique, le 18 mars.

INDE

Notre frère dévoué, M. Peter de Abrew, « manager » de l'école et de l'orphelinat des jeunes filles bouddhistes de Ceylan, nous écrit pour donner des nouvelles de cette œuvre si éminemment théosophique et pour nous prier de la rappeler aux lecteurs de la *Revue théosophique française*, le *Lotus Bleu.*

M. Peter de Abrew nous dit encore que son œuvre aurait besoin de bras. Deux dames, libres, connaissant un peu l'anglais et désirant se dévouer, seraient nécessaires pour aider Mme Higgins, directrice de l'œuvre.

Ecrire à Mme Higgins, ou à M. Peter de Abrew, à *Colombo*, Musœus School and Orphanage, Ceylan.

AUTRES PAYS

Rien de particulier.

D. A. C.

REVUE DES BEVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Février 98. — Suite des feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Sur les prophéties, en général, et celles de Nostradamus, en particulier, par Ward et Banon. — Ce que la lecture des enregistrements akasiques révèle sur Jésus et sur le Christ.

Vahan. *Section Européenne.* Février 98. — De l'astrologie, au point de vue théosophique, par G. R. S. Mead, etc...

Theosophical Review. *Angleterre.* Février 98. — Suite de l'étude sur le *Credo chrétien*, avec l'aide des enregistrements akashiques, par C. W. Leadbeater. — Sur le comte de St-Germain, l'initié, par M. Cooper Oakley. — Sur la prière, par Madame Annie Besant.

Sophia. *Espagne.* Février 90. — Genèse des éléments solides, par Soria.

Theosophia. *Hollande.* Février 98. — Le récent passage de Mme Besant, en Hollande.



L'idée théosophique. *Belgique.* — Ne paraîtra d'abord que tous les deux mois. Nous engageons les théosophistes de langue française à aider au succès de cette feuille en s'y abonnant. Ecrire à M. Octave Berger, rue de saint Jean, 46, à Bruxelles. Prix 1 fr. 25 par an.

Teosophia. *Rome.* — Non reçue.

Mercury. *Amérique.* Janvier 98. — Le mal et la douleur, leur cause et leur remède, par Annie Besant. — Mission religieuse de la théosophie, par Mackensie.

Revue spirite. *France.* Février 98. — Réflexions philosophiques, par P. A. Leymarie. — Phénomènes spiritiques. — La visite d'Annie Besant en France.

Messager. *Belgique.* Février 98. — La visite d'Annie Besant en Hollande. — Voilà deux revues spirites qui ont rendu bon témoignage d'une haute et belle parole entendue, sans s'arrêter au fait qu'elle n'était pas exclusivement dans leur donnée propre. Cela fait honneur à leur esprit, dans le meilleur sens du mot.

Paix universelle. *Lyon.* Février 98. — Etudes celtiques, par le Dr Maurice Adam. C'est un autre témoignage du mouvement, singulier retour des choses d'ici-bas, qui reporte naturellement l'homme à ses origines vraies, à l'encontre des impositions plus ou moins vécues. Le vent venu de Rome, avec les César et les Pierre, a pu coucher à terre les épis des champs de la Gaule ; la force même de leurs racines relève les épis et les redresse vers le ciel, leur vraie direction. — Magie d'amour, par Amo.

Bulletin des sommaires. *Paris.* Février 98. — Mentionne tout ce qui se publie et avec beaucoup de clarté.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

A propos d'Eusapia, par Guillaume de Fontenay. — C'est le compte rendu des observations faites, du 25 au 28 juillet 1877, sur la célèbre psychique, à Montfort-l'Amaury, près Paris. Cette brochure contient les témoignages, des photographies et des commentaires. Publiée à la Société d'éditions scientifiques, rue Antoine Dubois, 4, à Paris.

D. A. C.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?



SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE MARS 1898.

A. J.	3	»»	(*Lotus Bleu*)
Mme Fabre	4	»»	(id.)
Française	10	»»	(id.)
Mlle Grégoire	10	»»	(id.)
M. Renard	10	»»	(id.)
Mme Obreen	8	»»	(id.)
Albilam	25	»»	(id.)
M. Fardel	5	»»	(id.)
M. Boltz	10	»»	(id.)
Villiot.	5	»»	(id.)
Commandant Esc	30	»»	(id.)
M. Esberard	4	»»	(id.)
Capitaine Boggiani	6	50	(id.)

AVIS IMPORTANT. — Nous prions instamment ceux de nos abonnés, qui n'ont pas réglé la présente IXe année de la *Revue*, de vouloir bien le faire auprès de M. D. A. Courmes, directeur-administrateur, rue du 29 juillet, 3, à Paris.

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.



27 AVRIL 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 2

LE LOTUS BLEU

LE DÊVACHAN

(*Suite.*)

La Vie dévachanique est-elle une illusion?

Le reproche le plus souvent porté contre l'enseignement théosophique sur la vie future c'est que cette vie en Dévachan n'est, pour l'homme ordinaire, qu'un rêve ou qu'une illusion. Lorsqu'il s'imagine être heureux, objecte-t-on, lorsqu'il se croit entouré de ses amis et de sa famille, lorsqu'il s'imagine poursuivre ses travaux avec joie et succès, il n'est, en somme, que la victime d'une cruelle erreur. Et cette idée est quelquefois mise en opposition d'une manière peu favorable en apparence avec ce qu'on appelle l'objectivité matérielle et réelle du ciel promis par les chrétiens. La réponse à cette objection est double.

D'abord, en étudiant les problèmes d'une vie future, nous n'avons pas à nous préoccuper de savoir quelle est celle des deux hypothèses offertes qui est la plus agréable, (cela étant d'ailleurs une affaire d'opinion), mais beaucoup plutôt d'établir quelle est la vraie. Ensuite, en examinant les faits plus à fond, nous voyons que ceux qui maintiennent cette théorie d'illusion considèrent le sujet d'un point de vue tout à fait faux.

Sur le premier point, nous dirons que ceux qui ont le pouvoir de passer en pleine conscience sur le plan dévachanique, pendant la vie, peuvent facilement s'assurer de la nature réelle des faits, et, dans les investigations qui ont eu lieu de cette manière, tout s'accorde parfaitement avec l'enseignement que les Maîtres de Sagesse nous ont donné par l'entremise de notre fondatrice et initiatrice,



Mme Blavatsky. La théorie de « l'objectivité matérielle et réelle » dont nous avons parlé est ainsi renversée.

Quant au deuxième point, nous dirons que si l'on affirme que sur les divisions inférieures du Dévachan la vérité tout entière n'est pas encore connue de l'homme, et que, par conséquent, l'illusion y existe, nous ne nierons pas qu'il en est ainsi. Mais ce n'est pas dans ce sens que l'objection est généralement faite : on est plutôt déprimé par le sentiment que la vie dévachanique est plus illusoire et moins utile que la vie physique, — ce qui, après mûre considération, sera faux comme on le verra.

Il faut bien se rendre compte que l'illusion en question attient à la personnalité, et, qu'aussitôt que cette dernière est désintégrée, il n'y a plus d'illusion. (J'emploie, naturellement, ce dernier mot dans le sens ordinaire, courant, et non dans le sens métaphysique pour lequel tout est illusion, sauf l'Absolu, la seule réalité). On verra, à mesure que nous décrirons le plan dévachanique, que cette illusion varie beaucoup sur les différents niveaux et qu'elle s'amoindrit graduellement avec le progrès de l'âme. L'enfant n'est-il pas le seul ici-bas à se persuader dans ses jeux qu'il est ce qu'il prétend être ? Eh bien, les âmes enfantines sont de même les seules à s'environner sans cesse d'un monde illusoire formé de leurs propres pensées.

En fait, le Dévachan de chaque personne lui est exactement assorti ; et à mesure qu'*elle* devient plus réelle, *il* devient, lui aussi, plus réel. Et, en toute franchise, avant de déclamer contre le chimérique de la vie du Dévachan, il faudrait se rappeler qu'après tout nous vivons aujourd'hui même une vie bien moins réelle encore. Dira-t-on que sur ce plan céleste nous créons nous-mêmes notre entourage et que celui-ci, par suite, n'a pas d'existence objective ? Mais, certes, cet argument est à double tranchant, car ce que nous percevons ici n'est point la *totalité* du monde extérieur, mais seulement ce que nos sens, notre intellect et notre éducation nous permettent d'en comprendre. N'est-il pas évident que, pendant sa vie, l'homme doué de facultés moyennes, n'a qu'une conception tout à fait fausse de ce qui l'entoure, une conception vide, imparfaite et inexacte à divers titres ? Que comprend-il, en effet, des grandes forces, — éthériques, astrales et dévachaniques, — qui se trouvent derrière tout ce qu'il aperçoit et en forment, en fait, la partie la plus importante ? Que sait-il même des phénomènes physiques plus voilés qui l'entourent et qu'il rencontre partout, à chaque pas ? La vérité est qu'ici, comme dans le Dévachan, il vit dans un monde qui est grandement celui de sa propre création. Il ne s'en rend pas compte, certainement, ni ici ni là, mais c'est par le fait de son ignorance, — parce qu'il ne sait pas mieux.

Ce serait encore une erreur de croire qu'il en est différemment en ce qui concerne nos amis et que nous les avons vraiment près

de nous sur la terre, tandis qu'en Dévachan nous ne voyons d'eux qu'une image produite par notre pensée. Cela n'est vrai que sur les plus basses subdivisions du plan dévachanique et lorsque l'ami n'est que très peu développé ; mais l'occurrence n'est-elle pas exactement la même ici-bas? Ne voyons-nous pas nos amis partiellement? — Nous ne connaissons d'eux, en somme, que les côtés qui répondent à notre propre état, mais les autres côtés de leur caractère n'existent pratiquement pas pour nous. Si nous pouvions un jour voir notre ami *tout entier* avec la vision directe et parfaite du plan dévachanique, nous ne le reconnaîtrions probablement pas du tout, et dans tous les cas il ressemblerait peu à l'ami qui nous était cher !

Non seulement, il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'à mesure qu'un homme devient plus réel, son Dévachan le devient davantage, mais c'est également un fait, qu'avec l'évolution de l'homme, son image en Dévachan devient aussi plus réelle. C'est ce qui a été parfaitement démontré dans un cas qui s'est présenté dernièrement à la connaissance de nos investigateurs.

Une mère, morte depuis une vingtaine d'années, avait laissé deux fils auxquels elle était profondément attachée. Ils formaient naturellement les deux figures principales de son Dévachan et elle les y voyait comme elle les avait laissés, c'est-à-dire sous les traits de garçons de 15 à 16 ans. L'amour qu'elle déversait ainsi sans cesse sur ces chères images, en Dévachan, agissait vraiment comme une force bénéficiente déversée, dans ce monde physique, sur les deux hommes. Mais le résultat produit sur chacun d'eux était bien loin d'être le même, — non pas que l'amour de la mère fût plus grand pour l'un que pour l'autre, mais parce qu'il existait une grande différence entre les images elles-mêmes. La mère, elle, ne percevait pas cette différence ; elle les croyait tous d'eux près d'elle, et l'un et l'autre étaient tout ce qu'elle pouvait désirer; mais les investigateurs ne manquèrent pas de remarquer qu'une de ces images n'était qu'une forme-pensée issue de la mère et n'ayant au fond pas d'identité, tandis que l'autre était réellement beaucoup plus qu'une simple image : elle était imprégnée d'une force vivante. En se reportant à la source de cet intéressant phénomène, ils découvrirent que, dans le premier cas, le fils avait grandi en un homme ordinaire, — il n'était pas précisément mauvais, mais rien de spirituel n'existait en lui, — tandis que l'autre était au contraire un homme doué de grandes et pures aspirations et d'une culture remarquablement affinée. Son genre de vie avait développé la conscience de son Ego beaucoup plus que ne l'avait fait son frère et son Soi supérieur avait pu dès lors donner de l'énergie à cette image d'enfant que sa mère avait formée dans son Dévachan, — y jeter, pour ainsi dire, quelque chose de lui-même.

En poursuivant ces recherches, on découvrit un grand nombre de cas pareils, et l'on put, à la suite, établir nettement ce fait, que



plus un homme est développé au point de vue spirituel, plus véritable se trouve être son image dans le Dévachan pour ceux qui l'aiment, car elle est animée par un rayon de son Ego supérieur et cela lors même que, comme c'est le cas fréquemment, la personnalité vivante ignore le processus en action. Ainsi, à mesure que l'homme avance, son image devient de plus en plus lui-même, et dans le cas d'un Adepte, elle peut-être consciemment occupée et servir de véhicule pour aider et instruire le disciple qui l'a formée.

Nous en dirons plus tard davantage à ce sujet ; en attendant, il est évident qu'à mesure que l'homme évolue, les illusions amassées autour de son enfance spirituelle disparaissent et qu'il se trouve toujours plus près de la réalité qu'elles voilent.

C'est de cette manière seulement, et non d'une autre, que la communication est possible entre ceux qui vivent encore sur terre et ceux qui ont passé dans ce royaume céleste. Le Soi supérieur d'un homme peut animer sa propre image dans le Dévachan d'un ami sans que l'homme vivant sur cette terre le sache et sans qu'il puisse, par suite, communiquer avec l'ami disparu ; mais, si l'ami vivant à évolué sa conscience jusqu'au degré de l'unification et s'il est capable, en conséquence, de se servir des pouvoirs de l'Ego pendant qu'il est dans son corps physique, il pourra alors à volonté et en pleine conscience entrer dans cette image et parler une fois encore face à face, comme naguère, à l'ami absent. En pareil cas, le « rêve dévachanique » n'est plus une illusion, mais une vivante réalité.

On dit aussi que, sur le plan dévachanique, l'homme prend ses pensées pour des réalités. Mais il a raison de faire ainsi : les pensées *sont* des choses réelles, et sur le plan de la pensée il ne *peut* y avoir de réel que la pensée. Là, nous reconnaissons ce grand fait ; ici, nous l'ignorons. Sur lequel des deux plans l'illusion est-elle donc la plus grande ? Ces pensées du Dévachani sont des vérités, des réalités, et elles peuvent produire sur les hommes vivants les résultats les plus frappants, résultats qui ne peuvent être qu'essentiellement bons, parce que, sur ce haut plan, il ne saurait y avoir que des pensées d'amour.

Il faut considérer aussi que ce système imaginé par la nature pour la vie après la mort est le seul qui puisse remplir son objet et donner à chacun tout le bonheur dont il est capable. Si les joies du ciel n'étaient que d'un seul genre, comme dans le système chrétien orthodoxe, combien qui s'en fatigueraient ou qui ne pourraient y participer, soit par manque de goût pour ce genre spécial de bonheur, soit par défaut de l'éducation nécessaire pour l'apprécier ; mais si les conditions dont il s'agit étaient éternelles, n'est-il pas évident que ce serait la plus flagrante injustice que de donner ainsi, sans distinction de mérite, la même récompense à tous ?

Aussi bien, quel autre arrangement, en ce qui concerne nos amis et nos parents, pourrait être aussi satisfaisant ? Si ceux qui sont



déjà partis étaient mis à même de suivre la fortune variable de leurs amis sur la terre, il n'y aurait pas de bonheur pour eux ; si d'autre part, tout en ignorant ce qui arrivé à ces amis demeurés ici-bas, il leur fallait attendre leur mort pour les revoir, il y aurait, durant des années peut-être, une période de douloureuse incertitude. Et qui sait, si à l'arrivée de cet ami, le changement intervenu sur celui-ci ne le rendrait pas souvent indigne de la sympathie qu'il inspirait? Dans le système que la nature nous a si sagement ménagé toutes ces difficultés sont évitées ; nous décidons nous-mêmes et de la longueur et du caractère de notre Dévachan, selon les causes que nous avons générées pendant notre vie terrestre. Nons ne pouvons avoir de la sorte qu'exactement ce que nous avons mérité et l'espèce de joie qui convient à notre idiosyncrasie. Ceux que nous aimons le plus, nous les avons toujours auprès de nous et nous les voyons sous leurs meilleurs et plus nobles aspects, sans que l'ombre d'une dissidence ou d'un changement intervienne, puisque nous ne recevons d'eux que ce que nous désirons en recevoir. En vérité, comme il fallait s'y attendre, l'ordre de choses établi par la Nature est infiniment supérieur à tout ce que l'imagination de l'homme pourrait jamais nous offrir à sa place.

DES QUALITÉS NÉCESSAIRES A LA VIE DÉVACHANIQUE

Les conditions nécessaires à l'acquisition de cet état élevé d'existence montrent combien la vie dévachanique est plus grande que celle de la vie terrestre. Les qualités à développer ici-bas pour avoir un Dévachan sont précisément celles que les êtres les meilleurs et les plus nobles de notre race se sont accordés à considérer comme les seules vraiment désirables et permanentes. Toute aspiration, en effet, toute force-pensée doit être altruiste pour atteindre à ce plan et y vivre.

Les affections de la famille, les liens de l'amitié et la dévotion religieuse conduisent bien des gens en Dévachan ; mais ce serait une erreur de supposer que *toute* affection ou toute dévotion doit nécessairement y trouver son expression *post-mortem*, car ces vertus ont chacune deux aspects différents, — l'égoïste et l'altruiste,— bien que l'on pût arguer, avec quelque raison, que ce dernier seul est en réalité une vertu.

Il y a l'amour qui se déverse tout entier sur son objet, sans rien demander en échange, qui ne songe jamais à soi et ne rêve qu'à ce qu'il pourrait faire pour cet objet si cher. Un pareil sentiment génère une force spirituelle qui ne saurait trouver son expression ailleurs qu'en Dévachan. Mais il est une autre émotion à laquelle on donne quelquefois le nom d'amour, — une sorte de passion exigeante et égoïste, qui fait qu'on veut surtout *être* aimé, qu'on



pense à ce qu'on reçoit plutôt qu'à ce qu'on donne ; cette passion, à la moindre provocation, ou même sans provocation aucune, dégénère en l'horrible vice de la jalousie et c'est en vain que l'on chercherait dans une telle affection un germe pour son développement dévachanique : les forces qu'elle met en mouvement sont de celles qui ne peuvent s'élever au-dessus du plan astral.

Il en est de même du sentiment qui agite une très large classe de gens religieux dont l'unique préoccupation, loin d'être la seule gloire de leur déité, n'est que la recherche du moyen qui doit le mieux assurer le salut de leurs misérables âmes, — ce qui prouve, à n'en pas douter, qu'ils n'ont pu encore développer en eux quoique ce soit qui mérite réellement le nom d'âme.

Mais, à côté de cela, se trouve la vraie dévotion religieuse qui ne songe pas à soi, qui est tout amour, toute reconnaissance pour la déité et pour celui qui la conduit à elle, qui est pleine de l'ardent désir de faire quelque chose pour lui ou pour son dieu : cette dévotion-là mène à un Dévaçhan prolongé et d'un type comparativement élevé.

Et le résultat est le même, bien entendu, quels que soient la déité et le Maître. Les disciples de Bouddha, de Krishna, d'Allah et du Christ obtiennent également leur part de béatitude dévachanique, et la longueur et la nature de cette béatitude dépendent de l'intensité et de la pureté du sentiment et nullement de l'objet du culte, bien que cette dernière considération puisse avoir une influence sur la possibilité de recevoir une instruction directe au cours de cette vie supérieure.

La dévotion, cependant, comme l'amour, n'est souvent ni entièrement pure, ni entièrement désintéressée. Il doit être bien dégradé l'amour dans lequel ne pénètre aucune pensée, aucune impulsion altruiste ; mais, d'un autre côté, quelle émotion, pure et noble par habitude, qui ne soit jamais voilée par quelque sentiment de jalousie ou quelque passagère pensée de soi ? Dans l'un et l'autre cas, et dans tous, d'ailleurs, le Karma discerne sûrement, et, de même qu'un éclair passager d'un noble sentiment dans un cœur peu développé recevra sa part de Dévachan, n'y eût-il dans la vie tout entière rien autre qui tendit à élever l'âme au-dessus du plan astral, de même la pensée vile qui obscurcit tout d'abord le saint rayonnement de l'amour vrai recevra son dû dans le Kamaloka, sans préjudice aucun pour la magnifique vie céleste qui découle naturellement de nombreuses années consacrées ici-bas à une affection profonde.

COMMENT ON GAGNE LA PREMIÈRE ENTRÉE EN DÉVACHAN

On comprend donc que bien des Egos insuffisamment développés ou arriérés n'atteignent point consciemment l'état dévachanique et



qu'il s'en trouve un plus grand nombre encore qui n'obtiennent qu'une sorte de contact relativement très court avec ses plans inférieurs. Tout Ego, il est vrai, doit, avant sa réincarnation, se retirer dans son vrai Soi sur les niveaux supérieurs du Dévachan, mais il ne s'ensuit pas que, dans cette condition, il éprouve quoi que ce soit qui puisse être appelé de la conscience. Nous donnerons plus de détails sur ce sujet lorsque nous traiterons de ces plans élevés ; il nous semble préférable, en effet, de commencer par les plus bas et de continuer notre étude en nous élevant régulièrement de bas en haut, cela nous permettra de mettre de côté, pour le moment, toute cette portion de l'humanité dont l'existence consciente après la mort est pratiquement limitée au plan astral, et de considérer le cas où une entité vient à peine de s'élever au-dessus de ce niveau et possède pour la première fois, sur la plus inférieure des subdivisions du Dévachan, une conscience faible et passagère.

Il existe évidemment plusieurs méthodes qui peuvent faire exécuter ce pas important chez un Ego peu développé, mais il suffira de donner un exemple d'une seule d'entre elles. C'est une histoire très touchante de la vie réelle, que nos étudiants ont eu l'occasion d'observer pendant qu'ils poursuivaient leurs investigations sur le sujet que nous traitons. L'agent des grandes forces évolutives fut, dans ce cas, une pauvre couturière qui demeurait dans un des plus tristes et des plus sordides quartiers de notre terrible Londres — dans une cour fétide de l'*East End*, où l'air et la lumière avaient de la peine à pénétrer.

Son éducation, naturellement, n'était pas des plus distinguées, car sa vie avait été une longue succession de pénibles travaux exécutés dans les conditions les plus défavorables ; mais elle avait bon cœur, elle était pleine de bienveillance et débordait de tendresse et d'amour pour tous ceux qui l'approchaient. Son logement, aussi pauvre que tous les autres de la cour, s'en distinguait néanmoins par l'ordre et la propreté. Elle n'avait point d'argent à donner quand la maladie frappait ses voisins d'une misère plus grande que d'ordinaire, mais elle était toujours prête, en pareil cas, à dérober à son travail tous les instants possible et à offrir, avec sa sympathie, tous les services en son pouvoir.

C'était une vraie providence pour les ouvrières rudes et ignorantes qui vivaient autour d'elle et, peu à peu, ces pauvres filles en étaient venues à la considérer comme un ange de secours et de compassion toujours présent aux heures de peine ou de maladie. Que de fois, après le dur et incessant labeur d'une longue journée, elle avait veillé la moitié de la nuit, prenant son tour de garde auprès de quelque être souffrant, et ils sont nombreux, hélas ! ceux qui souffrent dans ce milieu si fatal à la santé et au bonheur qu'on appelle un quartier pauvre de Londres. La reconnaissance et l'affection que faisait naître cette infatigable bonté étaient, dans

bien des cas, les seuls sentiments élevés qu'avaient éprouvés ces malheureux dans toute la durée de leur grossière et misérable existence.

La vie, dans cette cour, étant ce que nous avons vu, il n'est pas surprenant qu'elle perdît plusieurs de ses malades, et elle avait fait ainsi pour eux plus qu'elle ne pensait, car, en outre d'une affectueuse assistance matérielle, elle avait donné une forte impulsion à leur évolution spirituelle. C'étaient des Egos non développés, des « pitris » (1) d'une classe très en retard et qui, dans aucune de leurs naissances, n'avaient jusqu'ici mis en motion les forces spirituelles qui pouvaient seules leur donner une existence consciente sur le plan dévachanique; mais voilà que, pour la première fois, ils avaient entrevu un idéal qu'ils pouvaient s'efforcer d'atteindre, et que, par l'action de cette jeune fille, s'était éveillé en eux l'amour altruiste, et ce seul fait qu'ils possédaient à la mort un sentiment aussi puissant avait suffi à les élever et leur avait donné une plus grande individualité. C'est pourquoi, leur séjour dans le Kamaloka terminé, ils avaient fait leur première expérience sur la plus basse division du Dévachan ; une expérience courte, évidemment, et bien loin d'être d'un type avancé, mais beaucoup plus importante toutefois qu'on ne le croirait tout d'abord, car, cette grande énergie spirituelle de l'altruisme une fois éveillée, ses résultats se développent en Dévachan et lui donnent une tendance à se répéter; de sorte que, quelque minime qu'ait été cette première infusion d'un sentiment nouveau, elle n'en a pas moins fait naître dans l'ego comme une touche légère d'une qualité qui ne manque pas de se montrer de nouveau dans la vie suivante.

Il avait donc suffi de la bonté d'une pauvre couturière pour donner à plusieurs âmes moins développées que la sienne leur entrée dans cette vie spirituelle consciente qui, incarnation après incarnation, devient régulièrement plus forte et réagit de plus en plus sur leurs vies terrestres futures. Ce petit incident pourrait servir d'explication à l'importance que, dans les diverses religions existantes, on attache à l'élément personnel de la charité — à l'association directe de celui qui donne avec celui qui reçoit.

Septième Sous-Plan.

La caractéristique principale de cette subdivision, — la plus basse du Dévachan, — à laquelle l'action de notre pauvre coutu-

(1) Des êtres qui, avant de s'incarner sur la planète terre, ont eu déjà une évolution humaine moins avancée sur la lune. Il y a trois classes de Pitris : la 1re est incarnée dans l'élite de la race, la 2e forme la portion moyenne. la 3e sa portion inférieure. Les sauvages les plus grossiers ont passé du stage animal au stage humain dans notre chaîne de globes. N. D. L. R.

rière avait élevé les objets de ses soins attentifs, est l'affection pour la famille et les amis — affection désintéressée, bien entendu, mais généralement bornée. Il faut ici nous garder de fausse conception. Lorsque nous dirons que l'affection familiale mène au septième sous-plan dévachanique, et que la dévotion religieuse élève au sixième, on pourrait s'imaginer qu'une personne possédant ces deux caractéristiques à un haut degré doit partager entre ces deux subdivisions la durée de son séjour en Dévachan, passant d'abord, par exemple, une longue période de bonheur au milieu des siens, puis, montant au degré supérieur pour y épuiser les forces spirituelles engendrées par ses aspirations dévotionnelles.

Ce n'est pas là, pourtant, ce qui a lieu, car, dans le cas que nous venons de supposer, l'individu s'éveillerait sur la sixième subdivision, au milieu de ceux qu'il aime, et se livrerait avec eux au genre de dévotion le plus élevé qu'il serait capable de réaliser. Et si l'on y réfléchit cela paraît juste, car l'homme capable de dévotion religieuse en même temps que d'amour pour sa famille possèdera cette dernière vertu à un degré plus noble et plus large que celui dont le mental ne peut recevoir d'influence que dans une seule direction ? La même règle, d'ailleurs, est vraie sur tous les plans, même sur le plus élevé. Un plan supérieur peut toujours contenir les qualités qui lui sont inhérentes et celles du plan immédiatement au-dessous ; et, lorsqu'il en est ainsi, ses habitants possèdent bien mieux ces dernières que les âmes qui occupent un plan inférieur.

Lorsqu'on dit que les affections de famille forment la caractéristique du septième sous-plan dévachanique, on ne doit pas en conclure un instant que l'amour soit limité à ce plan, mais bien plutôt que cette affection était la plus haute qualité de l'homme qui s'y trouve après la mort — la seule, en fait, qui lui ait acquis des droits au Dévachan. Mais un amour d'un type autrement grand et noble que celui qui peut agir sur ce niveau peut se trouver sur les sous-plans élevés.

L'une des premières entités que rencontrèrent sur ce sous-plan, les investigations, nous fournit un excellent et typique exemple de ses habitants. Il s'agit d'un homme qui avait été, pendant sa vie, un simple petit épicier, un honnête, respectable et modeste marchand, n'ayant possédé ni développement intellectuel, ni sentiments religieux particuliers. Sans doute, il était allé régulièrement à l'église tous les dimanches, parce que l'usage le voulait ainsi et qu'il était convenable de le faire ; mais la religion n'avait été pour lui qu'une sorte de nuage obscur auquel il n'avait vraiment rien compris, elle n'avait à ses yeux aucun lien avec les affaires journalières de la vie et n'avait jamais pesé dans la balance lorsqu'il s'était agi de résoudre les problèmes de l'existence. Il ne possédait donc pas cette profondeur de dévotion qui aurait pu le conduire jusqu'au sous-plan voisin, mais il avait pour sa femme et sa fille une affec-

tion vive et dans laquelle le désintéressement occupait une large part. Ces êtres remplissaient sans cesse son esprit et c'était pour eux, beaucoup plus que pour lui, qu'il travaillait du matin au soir dans sa petite boutique ; aussi, lorsque, après un certain séjour dans le Kama-Loka, il se fut délivré du corps astral en décomposition, il se trouva dans la plus basse subdivision du Dévachan, entouré de tous ceux qu'il avait aimés.

Il n'était alors un homme ni plus intellectuel ni plus spirituel qu'il n'avait été sur la terre, car la mort n'apporte aucun brusque changement de ce genre ; ce qui l'entourait, lui et sa famille, n'était pas, non plus, d'un type très raffiné ; c'était seulement la représentation de l'idéal le plus élevé qu'il s'était fait pendant la vie des joies non physiques. Il n'en possédait pas moins toute l'intensité de bonheur qu'il était capable d'éprouver, et, comme il pensait tout le temps à sa famille et non à lui-même, il développait, néanmoins, des caractéristiques altruistes qui s'incorporaient à son ego, et qui reparaîtront, par suite, dans sa prochaine vie terrestre.

Voici un autre cas typique, celui d'un homme que la mort avait frappé alors que sa fille unique était encore jeune. En Dévachan, il l'avait toujours avec lui et elle était toujours sous son meilleur aspect ; il passait ainsi tout son temps à créer pour son avenir de radieux tableaux.

Une autre était celui d'une jeune fille tout absorbée dans la contemplation des nombreuses perfections de son père ; elle lui préparait de petites surprises et des plaisirs toujours nouveaux. Un autre encore était celui d'une femme grecque merveilleusement heureuse au milieu de ses trois enfants, et son plaisir était de s'imaginer que l'un d'eux, — un superbe garçon, — était le vainqueur des jeux olympiques.

L'une des caractéristiques les plus frappantes de ce sous-plan c'est le grand nombre de Romains, de Carthaginois et d'Anglais qu'on y rencontre depuis ces derniers siècles ; cela tient à ce que, chez les hommes de ces nations, la principale activité altruiste s'est surtout manifestée par l'amour de la famille. Les Hindous et les Bouddhistes y sont, au contraire, comparativement peu nombreux, parce que, chez eux, le vrai sentiment religieux fait plus intimement partie de leur vie journaliére, et les élève plus haut.

Les cas observés se présentaient sous une infinie variété ; les différents degrés d'avancement se distinguaient par des degrés variables de luminosité et les différences dans les couleurs indiquaient les qualités que les personnes en question avaient développées en elles. Des amants, qui avaient quitté la terre au moment où leur affection était dans toute sa force, étaient exclusivement occupés de celles qu'ils avaient aimées ; on en rencontrait d'autres qui avaient été presque des sauvages, — un Malai, par exemple, pitri arriéré (de la troisième classe), qui avait obtenu une courte expérience du Dévachan parce qu'il avait aimé sa fille.



Dans tous ces cas, c'est l'affection désintéressée qui avait ouvert le Dévachan ; il n'y avait rien autre, d'ailleurs, dans l'activité de leur vie personnelle qui eût pu trouver son expression sur ce plan. Dans presque tous les cas observés sur ce niveau, les images des êtres aimés n'ont en elles qu'une très faible étincelle de la véritable vie, parce que chez la grande majorité de ces êtres l'individualité n'est pas encore devenue active sur ce plan ; mais, lorsque cette activité s'est produite, l'image est vivifiée par un rayon du Soi supérieur de la personne que représente l'image et le dévachani peut retirer beaucoup de bien de ses relations avec l'image ainsi vivifiée.

Avant de passer à l'étude des niveaux plus élevés, il serait utile de dire un mot de la manière dont on reprend la conscience en entrant sur le plan dévachanique. Au moment où le corps mental se sépare de l'astral succède une période de complète inconscience, — inconscience analogue à celle qui suit la mort physique ; sa durée varie dans de larges limites.

Le réveil à l'activité consciente du dévachan ressemble beaucoup à celui qui se produit après une nuit de sommeil. Il arrive parfois que le matin, lorsque s'ouvrent les yeux, on traverse un moment d'intense et délicieux repos, dont on jouit en pleine conscience, malgré que le mental soit encore inactif et que le corps ne soit pas encore sous le contrôle de la volonté ; l'entité, au moment du réveil sur le plan dévachanique, passe de même par une période plus ou moins longue de béatitude vive, qui va graduellement en augmentant, jusqu'à ce que soit atteinte, sur le plan, la pleine activité consciente. Lorsque cette joie immense pénètre le dévachani, elle remplit le champ entier de sa conscience, mais, peu à peu, comme il s'éveille, il se trouve entouré d'un monde de sa création et présentant les caractéristiques du sous-plan sur lequel il a été attiré.

(*A suivre*). **C. Leadbeater**.

COMMENTAIRES

SUR LA « LUMIÈRE SUR LE SENTIER (1) »

(*Suite et fin*).

IV

Avant que la voix puisse parler en la présence des Maîtres, elle doit avoir perdu le pouvoir de blesser.

Ceux qui n'étudient l'Occultisme qu'en passant et d'une manière superficielle, — et leur nom est légion, — demandent constamment

(1) C'est par erreur que, au début de la publication des « Commen-



pourquoi les Adeptes, s'ils existent, ne paraissent pas dans le monde pour y montrer leur puissance. Quelle est la raison, disent-ils, qui a fait établir derrière les solitudes de l'Himalaya le séjour du corps principal de ces grands sages, n'est-ce pas là une preuve suffisante qu'ils ne sont qu'une fiction? On ne les placerait pas aussi loin s'il en était autrement.

Ce n'est pas là, par malheur, un choix ou un arrangement personnel, mais bien l'œuvre de la Nature. Il est, sur la terre, certains lieux isolés où ne se font pas sentir les progrès de la « civilisation », où ne pénètre pas cette fièvre malsaine du XIX[e] siècle. Dans ces lieux favorisés, il y a toujours le temps, toujours l'opportunité de satisfaire aux réalités de la vie : là ne déborde pas cette foule mêlée, tout entière adonnée à la recherche des plaisirs et à l'amour de l'or. Aussi longtemps qu'il y aura des Adeptes sur la terre, la terre aura pour eux de ces lieux solitaires et cachés. C'est là un fait dans la Nature, qui n'est que l'expression externe d'un fait profond dans la Super-nature.

La demande du Néophyte demeure inentendue tant que la voix dans laquelle elle est formulée n'a pas perdu le pouvoir de blesser. Car la vie astrale divine est un lieu où règne l'ordre, tout comme il règne dans la vie naturelle. Là, comme dans la Nature, se trouvent aussi le centre et la circonférence. Tout près du cœur central de la vie, sur quelque plan que ce soit, la connaissance existe et l'ordre parfait règne, tandis que le chaos rend obscur et confus le bord extérieur du cercle. En un mot, la vie sous toutes ses formes ressemble plus ou moins à une école de philosophie. Partout on rencontre des fervents de la connaissance qui sacrifient à sa poursuite jusqu'à leur existence, partout aussi se trouve la foule bavarde de ceux qui vont et viennent. Epictète disait, en parlant de ces derniers, qu'il est aussi facile de leur apprendre la philosophie, que de manger de la soupe avec une fourchette. Un état correspondant existe dans la vie super-astrale, et l'Adepte y trouve une solitude bien autrement grande, bien autrement profonde. Ce lieu de retraite est si sûr, si caché, qu'aucun son discordant ne peut arriver à ses oreilles. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi, demandera-t-on aussitôt, si l'Adepte est vraiment un être doué d'une aussi grande puissance que veulent bien le dire ceux qui croient en son existence? La réponse est des plus faciles à trouver. Il sert l'humanité et s'identifie avec le monde entier ; il est prêt à tout

taires sur la *Lumière sur le sentier,* » nous avons annoncé que cette œuvre émanait d'un Initié et que, par suite, nous l'avons signée du triangle. Elle est due à la plume d'un théosophiste qui se trouvait, il y a quelques années, dans un état intuitif assez élevé pour donner à ses productions une valeur très appréciable. Cette rectification faite, nous signerons l'œuvre d'une X. Ces Commentaires ont d'ailleurs paru dans la Revue théosophique anglaise. N. D. L. D.



moment au sacrifice absolu, *mais en vivant et non pas en mourant pour lui.* Et pourquoi ne mourrait-il pas pour lui? Parce qu'il est une partie du grand tout, et l'une des parties qui ont le plus de valeur. Parce qu'il vit sous les lois d'un ordre qu'il n'a nul désir de troubler. Sa vie n'est pas à lui, elle appartient aux forces qui opèrent derrière lui. Il est la fleur de l'humanité, une fleur à peine ouverte qui contient la Semence divine. Il est, en sa propre personne, un trésor de l'universelle Nature, gardé en sûreté pour que sa fructification puisse atteindre à l'absolue perfection. A certaines périodes définies de l'histoire du monde, il reçoit la permission de descendre au milieu du troupeau humain comme Rédempteur. Mais il est toujours à la disposition de quiconque a le pouvoir de se séparer du troupeau. Et pour ceux qui ont la force de conquérir les vices de la nature humaine personnelle, selon ce qui est écrit dans ces quatre règles, pour ceux-là, il est consciemment présent, facile à reconnaître, toujours prêt à répondre.

Cette conquête du soi implique la destruction de qualités que la plupart des hommes considèrent non-seulement comme indestructibles, mais encore comme désirables. « Le pouvoir de blesser » comprend une foule de choses que les hommes estiment non seulement en eux, mais chez les autres. L'instinct de la défense légitime et de la préservation, l'idée que l'on a un droit ou des droits comme citoyen, comme homme, ou comme individu, la plaisante conscience de l'amour-propre et de la vertu sont de ce nombre. Voilà qui paraîtra dur à bien des gens, et c'est pourtant la vérité. Car les mots que j'écris à présent, et ceux que j'ai déjà écrits sur ce sujet, ne viennent nullement de moi. Ils sont tirés des traditions de la Loge de la grande Fraternité, qui fut autrefois la secrète splendeur de l'Egypte. Les règles en évidence dans son antichambre étaient les mêmes que celles que l'on peut lire dans les antichambres des écoles actuellement existantes. Dans tous les temps, les sages ont vécu séparés de la masse des hommes. Et même, s'il arrive que quelque dessein ou objet temporaires induise l'un d'eux à venir au milieu de l'activité humaine, il y conserve son isolement et sa sûreté aussi complets que jamais. C'est une partie de son héritage, une partie de sa position : il y a droit, et ce droit il ne pourrait pas plus le mettre de côté que le duc de Westminster pourrait choisir de n'être pas le duc de Westminster. Dans les différentes grandes cités du monde, un Adepte vit périodiquement pendant quelque temps, ou parfois les traverse seulement ; mais toutes sont occasionnellement aidées par la présence et la puissance réelles de l'un de ces hommes. Ainsi, à Londres, aussi bien qu'à Paris et à Saint-Pétersbourg, il y a des hommes d'un développement très élevé. Mais ils ne sont reconnus comme mystiques que par ceux qui ont le pouvoir de reconnaître, pouvoir qui ne s'acquiert que par la conquête du soi. Si ce n'était cela, comment pourraient-ils vivre une seule heure dans l'atmosphère psychique et mentale créée par



la confusion et le désordre d'une cité? S'ils n'étaient protégés et défendus, leur avancement personnel, leur œuvre même en souffriraient. Il est possible qu'un Néophyte rencontre un Adepte vivant, qu'il demeure avec lui dans la même maison, sans pouvoir le reconnaître et lui faire entendre sa propre voix. Car ni la proximité, ni les relations,ni l'intimité journalière ne peuvent rompre l'inexorable loi qui assure à l'Adepte son isolement. Nulle voix ne peut pénétrer jusqu'à son ouïe interne si elle n'est devenue divine et n'a cessé de donner passage aux cris du moi. Un appel moindre serait tout aussi inutile tout aussi complètement une perte d'énergie et de pouvoir que de confier à un professeur de philologie le soin d'enseigner l'alphabet à de petits enfants. Nul n'existe, pour ceux qui enseignent les disciples, à moins qu'on ne soit devenu disciple et par le cœur et par l'esprit. Et le seul moyen de l'être, c'est le renoncement à son humanité personnelle.

Pour que la voix ait perdu le pouvoir de blesser, il faut que l'homme soit arrivé à ce point où il ne se regarde plus que comme l'une des unités qui forment ces vastes multitudes qui se meuvent; comme l'un des grains de sable jetés ça et là par l'océan de l'existence vibratoire. Chacun des grains de sable qui forment le lit de la mer, est, dit-on, déposé à son tour sur la plage, et reste exposé un moment au soleil. Ainsi en est-il des êtres humains; une grande force les promène çà et là, et chacun d'eux, à son tour, se trouve éclairé par les rayons du soleil. L'homme qui considère sa vie comme faisant partie d'un pareil tout a cessé de lutter pour lui-même. C'est le renoncement aux droits personnels. L'homme ordinaire compte, non point partager des fortunes égales avec le reste du monde, mais avoir, sur certains points qui l'intéressent, une part meilleure que celle des autres. Le disciple ne s'attend à rien de pareil. Aussi, serait-il comme Epictète un esclave enchaîné, qu'il n'aurait pas un mot à dire, pas une plainte à formuler. Il sait que la roue de la vie tourne et tourne sans cesse. Burne Jones nous l'a montrée dans son merveilleux tableau; elle se meut, et sur elle sont attachés le riche et le pauvre, le grand et le petit; et chacun d'eux a son moment de bonne fortune quand la roue l'amène au sommet; le roi s'élève et tombe, le poète est fêté et oublié, l'esclave est heureux d'abord et rejeté ensuite. Et la roue se meut encore, et, à chaque tour elle écrase l'un d'eux. Le disciple sait tout cela, et, malgré qu'il soit de son devoir de tirer le meilleur parti de cette vie qui est sienne, il ne s'en plaint ni ne se laisse exalter par elle; encore moins jalouse-t-il la meilleure fortune des autres. Tous, de même, il le sait bien, apprennent une leçon, et les efforts du socialiste et du réformateur font naître sur ses lèvres un sourire; ne s'imaginent-ils pas, en effet, de pouvoir, par la seule violence, changer l'ordre de circonstances nées des forces mêmes de la nature humaine? Agir ainsi, c'est tenter l'impossible, c'est sacrifier inutilement l'existence et l'énergie.



L'homme, pour qui cela est désormais une réalité, renonce à ses imaginaires droits individuels, de quelque nature qu'ils puissent être; il arrache ainsi un profond aiguillon, commun à tous les hommes ordinaires.

Quand le disciple a pleinement reconnu que la seule pensée de droits individuels n'est que le produit d'une venimeuse qualité en lui, n'est que le sifflement du serpent du soi dont la dent empoisonne sa propre existence et celles de ceux qui l'entourent, il est prêt à prendre part à une cérémonie annuelle à laquelle, l'heure venue, participent tous les Néophytes.

Là, il dépose à jamais toutes les armes offensives et défensives : toutes les armes que peuvent fournir l'intelligence et le cœur, le cerveau et l'esprit. A partir de ce jour, il cesse de regarder un autre homme comme ayant mérité sa critique ou sa condamnation : sa voix ne peut plus se faire entendre pour s'excuser ou pour se défendre. De cette cérémonie il retourne dans le monde aussi impuissant, aussi sans défense que l'enfant qui vient de naître. C'est là, en vérité, ce qu'il est. Il est né de nouveau, sur un plan plus élevé de la vie, sur ce large et lumineux plateau où les yeux voient avec intelligence et regardent le monde avec une nouvelle façon d'apprécier.

J'ai dit plus haut qu'après avoir renoncé au sens des droits individuels, le disciple doit encore renoncer à celui de sa propre estime, à celui du sentiment de supériorité que donne la vertu. Quelle doctrine terrible cela ne semble-t-il pas être? et pourtant l'Occultiste sait bien que ce n'est pas une doctrine, mais un fait. Celui qui se croit plus saint qu'un autre, qui s'enorgueillit de ce qu'il est exempt de vices ou de folies, celui qui s'imagine être sage, ou être en quoi que ce soit supérieur aux autres, celui-là ne sera jamais un disciple. « Si vous ne redevenez comme un petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel. »

La vertu et la sagesse sont des choses sublimes; mais, dès qu'elles créent dans l'esprit l'orgueil et la conscience de la séparativité du reste des hommes, elles ne sont autre chose que le serpent du soi redressant la tête sous une forme plus subtile. A tout moment il peut revêtir sa forme plus grossière et mordre avec autant de rage que lorsqu'il inspire les actions d'un meurtrier qui frappe poussé par la haine ou par l'amour de l'or, ou celles de l'homme politique qui sacrifie à ses propres intérêts ceux de la masse ou ceux de son parti.

En somme, avoir perdu le pouvoir de blesser, signifie que le serpent est non-seulement affaibli, mais détruit. S'il n'est qu'engourdi ou endormi, il se réveille encore, et le disciple emploie sa connaissance et son pouvoir pour arriver à ses fins; il est alors l'élève d'une foule de maîtres de l'art noir, car la route de la destruction est large et facile et le chemin qui y mène se peut trouver les yeux bandés. Et n'est-il pas évident que c'est la route de la



destruction? L'homme qui commence à vivre pour lui-même, ne rétrécit-il pas peu à peu son horizon; ne s'enferme-t-il pas dans un cercle qui va sans cesse se resserrant sur lui jusqu'à ce que l'espace qu'il occupe se trouve réduit aux dimensions d'une tête d'épingle? C'est ce que l'on peut observer chaque jour dans la vie ordinaire. L'égoïste s'isole lui-même des autres hommes, il devient chaque jour moins intéressant, moins agréable aux autres. La vue en est horrible et chacun, à la fin, s'éloigne de lui comme d'une bête de proie. Combien plus épouvantable est la chose, quand elle se produit sur un plan plus avancé de la vie, lorsque s'y ajoutent les pouvoirs de la connaissance et la force accrue par un plus grand nombre d'incarnations successives!

C'est pourquoi je te dis: Arrête-toi sur le seuil et pense longuement. Car si la demande du Néophyte a lieu avant que la purification soit complète, elle ne pénétrera pas jusqu'à la solitude de l'Adepte divin, mais elle évoquera les terribles forces qui veillent sur le noir côté de notre nature humaine.

V

Avant que l'âme puisse demeurer en la présence des Maîtres, il faut que ses pieds soient lavés dans le sang du cœur.

Le mot est employé ici dans le sens d'âme divine ou Esprit céleste.

« Etre capable de demeurer », c'est avoir confiance; et avoir confiance signifie que le disciple est sûr de lui-même, qu'il a vaincu ses émotions, le Soi, et jusqu'à son humanité; qu'il est incapable de crainte, indifférent à la douleur; que sa soi-conscience est concentrée tout entière en la vie divine, laquelle est exprimée symboliquement par le terme « les Maîtres »; qu'il n'a d'yeux, d'oreilles, de parole, de pouvoir, que pour le Rayon Divin que son sens le plus élevé a touché. Alors il est sans peur, délivré de la souffrance, délivré de l'anxiété ou du désappointement; au milieu de l'ardente Flamme divine qui pénètre son être de part en part, il demeure sans effroi, sans désir de différer encore. Il a maintenant obtenu son héritage et peut réclamer sa parenté avec ceux qui enseignent les hommes; il est debout après la conquête, il a levé la tête, il vit du même air que respirent les Maîtres.

Mais avant qu'en aucune façon il puisse faire cela, il faut que ses pieds soient lavés dans le sang du cœur.

Le sacrifice, l'abandon du cœur de l'homme et de ses émotions est la première des règles; il implique la nécessité d'atteindre à un équilibre que ne peuvent troubler les émotions personnelles. C'est ce que fait le philosophe stoïque; lui, aussi, se met de côté et regarde avec le même calme ses souffrances et celles des autres.

De même que les larmes, dans le langage des Occultistes, ex-



priment l'âme des émotions et non leur côté matériel, le sang n'est pas le sang qui est essentiel à la vie physique, mais le principe vital créateur de la nature de l'homme, le principe qui le pousse dans la vie humaine pour y éprouver des plaisirs et des peines, des joies et des tristesses. Quand il a laissé couler le sang du cœur, il est, pour les Maîtres, un pur Esprit qui n'a plus le désir de s'incarner pour satisfaire au besoin des émotions et de l'expérience. Pendant de longs cycles, des incarnations successives dans la lourde matière peuvent encore être son lot ; mais il ne les désire plus, l'impur besoin de la vie l'a quitté à jamais. Quand il prend une forme humaine dans un corps de chair, c'est pour poursuivre un but divin, pour accomplir l'œuvre des Maîtres et rien autre. Il ne cherche ni plaisir ni peine, il ne demande pas le ciel et ne craint pas l'enfer : et pourtant il a reçu un grand héritage qui n'est pas tant une compensation pour les choses auxquelles il a renoncé qu'un état qui en efface jusqu'au souvenir. Il ne vit pas dans le monde, mais avec lui ; son horizon s'est étendu, il embrasse maintenant l'univers tout entier.

X.

SYMBOLISME DE LA BIBLE

(*Suite*)

A qui donc demanderons-nous le secret de l'Enigme ? — « A toi-même, dit la Sagesse archaïque, à toi-même et à personne autre. Ecoute, si tu sais faire le silence, cette Voix intime qui parle en toi et qui dit : Je suis la Matière, Je suis la force qui l'anime, l'Esprit qui la dirige ; Je suis la légion des Dieux inférieurs que les peuples adorent, que les sacerdoces façonnent à leur image, et non à la mienne, car je n'ai pas d'image, mais Je suis dans ces images. Je suis dans l'atôme tourbillonnant au sein du minéral, dans l'interatomique espace où palpite la vie de mes infiniments petits ; Je suis dans la poussière d'or des soleils où resplendit mon Verbe ; Je suis la vie des plantes, l'instinct des animaux, l'intelligence de l'homme, le Mahat (1) des hiérarchies évoluées. Je suis la chaine sans fin qui s'enroule et se déroule dans l'inconnaissable Absolu. Pour m'élever au stage de ton humanité, J'ai dû involuer dans la Matière ;

(1) L'Intelligence, le mental, *Manas* dans l homme, *Mahat* dans l'Univers. N. D. L. R.

durant d'incalculables âges, échelon par échelon, j'ai dû gravir l'échelle de l'Etre. Pour atteindre à ma « divinité » de longues étapes s'espacent devant toi... mais, ne perds pas courage, ô Pèlerin : chaque effort de mentalité, chaque pensée de dévouement et d'amour fera tomber un voile de tes yeux. Si tu veux connaître sans aimer, tu aboutiras à l'orgueil et au néant ; aimer sans connaître, au fanatisme ; la connaissance unie à l'amour fera de toi l'instrument conscient de l'évolution. Alors, je serai avec toi ; tu ne seras plus l'orphelin, tu ne seras plus l'exilé ; tu auras retrouvé la patrie de tes ancêtres, la patrie des humanités qui t'ont précédé, et c'est désormais sur son sol béni que tu t'avanceras, appuyé sur mon bras. »

Le Mal n'est pas une entité distincte ; le Mal n'a pas d'existence indépendante de la cause qui le génère et l'alimente, et cette cause est en l'Etre pensant, en l'homme, par le fait, depuis qu'il partage avec les Puissances directrices du Cosmos, et proportionnellement à son potentiel humain, cette faculté d'émettre la pensée, verbe et principe créateur par excellence, de projeter dans la substance Kamique (1) (astrale) les produits de son idéation, de fournir un corps à ce qui n'est manifesté qu'en esprit ; pouvoir redoutable dont il est libre, sous sa responsabilité individuelle, d'user soit pour le bien, soit pour le mal ; pouvoir souverain, qui descend jusqu'à lui, des sommets de la spiritualité et sans lequel les Hiérarchies et les systèmes de mondes qu'elles gouvernent, les humanités et les planètes qui les portent, dormiraient dans le silence et la nuit éternels, dans le chaos de l'Espace : le NON-MANIFESTÉ.

« Chaque pensée de l'homme, » dit un Maître, passe, au moment où elle développée, dans le monde intérieur où elle devient une entité active par son association, — ce que nous pourrions appeler sa fusion, avec un élémental, c'est-à-dire avec l'une des forces semi-intelligentes des règnes de la nature. Elle survit, comme intelligence active, durant un temps plus ou moins long, suivant l'intensité originelle de l'action cérébrale qui lui a donné naissance. Ainsi, une bonne pensée est perpétuée comme un pouvoir activement bienveillant ; une mauvaise, comme un démon malfaisant. Et de la sorte, l'homme peuple continuellement son courant dans l'espace d'un monde à lui, où se pressent les enfants de ses fantaisies, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions ; ce courant réagit autour de lui en proportion de son intensité dynamique (2).

On dit : le mal est au bien comme l'ombre à la lumière. La proportion est exacte, d'autant que le soleil, d'où nous vient la lumière physique, est le corps éthérique, l'enveloppe matérielle et re-

(1) L'atmosphère de substance subtile qui pénètre l'homme et constitue son *âme animale* : le véhicule des sensations, des émotions, des impulsions, des désirs. N. D. L. R.

(2) Le *Monde Occulte*, p. 170. A. P. Sinnet.



lativement grossière de l'incomparable Soleil de Spiritualité, l'Amé Centrale, le « Mahat » du système solaire d'où irradie, en rayons de sagesse et de vie consciente, la Loi de la nature, son équilibre, son harmonie et son processus évolutif. Or, « ce qui est en bas est eu haut », dit la Sagesse ; la figure d'ombre que projette, sur l'écran récepteur, tout corps opaque interposé à un rayon lumineux est un phénomène commun à tous les états de la substance. La Loi ne connaît pas les barrières que lui opposent nos préjugés et poursuit, en deçà comme au-delà de la matière physique, ses analogies et ses correspondances. Et c'est précisément ce qui se produit lorsque l'*homme manasique* (l'homme mental) (1) se fait *mauvais conducteur* de la lumière spirituelle ; lorsque le pouvoir créateur, inhérent à la faculté de penser, qu'il tient de « Mahat », (2) se refuse, soit à en réfracter les rayons, soit à les laisser traverser ; quand il en détourne les courants bienfaisants au profit de ses passions, de son égoïsme ou au détriment des êtres qui l'entourent, ses inférieurs et ses égaux : éléments, végétaux, animaux, hommes.

Si l'homme est réellement « roi » sur le plan qu'il occupe, c'est lorsqu'il sert d'intermédiaire *intelligent* entre la Conscience supérieure et la conscience inférieure : telle est l'origine du *droit divin*, lequel n'a pas, autrement, de raison d'être. Dès l'instant que l'homme se fait l'Adversaire de la Pensée cosmique, il devient le Démon sur la Terre, l'Ange révolté, dans le « ciel », l'unique cause de trouble et de désordre dans la nature visible et invisible : la manifestation satanique sur le double plan objectif et subjectif. Sa pensée malfaisante, transformée en myriades d'entités élémentalisées, se forme en courants pernicieux sur toute l'étendue du globe, s'accumule en nuées épaisses et éclate comme la foudre partout où se détermine un point faible dans le monde moral ou matériel. C'est alors qu'elle devient l'instrument fatal de la loi Karmique (3), pèse sur les sommets éthériques (4) de la matière, s'acharne sur la ligne de partage des plans, pour en désorganiser les éléments atomiques, s'attaque à la symétrie des courants magnétiques et électriques par où circule la vie du globe, déterminant ainsi ces déchaînements de tempêtes et de cyclones, ces sécheresses qui désolent les terres, ces vagues monstrueuses qui s'élèvent du sein des mers ou descendent des montagnes transformant de riches contrées en de vastes déserts. C'est elle qui active l'éclosion parmi les hommes, les animaux et les végétaux, de germes de maladies

(1) L'homme n'est pas dans ses véhicules (corps physique et âme animale), mais dans ce qui le constitue : l'Ame humaine, appelée encore mental, Manas, corps causal, etc... N. D. L. R.

(2) Voir la note de la page... N. D. L. R.

(3) La loi de la Causalité : toute cause produit un effet qui devient cause à son tour. N. D. L. R.

(4) L'éther constitue les quatre états inconnus (à la science officielle) des 7 états de la matière physique. N. D. L. R.



inconnues et de virus empoisonnés dont la science recherche en vain les causes et l'origine; qui, à certaines heures critiques et sombres, souffle la haine entre les peuples, secoue les nations et leurs chefs d'un frisson de délire et les précipite à leur porte; qui frappe de stupeur, de panique, de démence et d'affolement, les multitudes assembléles; qui suggestionne les cerveaux déséquilibrés et leur souffle le mal; qui déroule durant le rêve des panoramas troublants dont l'esprit, au réveil, ne se reconnaît pas l'auteur, mais qui y laissent leur empreinte; qui répand de malsaines influences sur l'âme de l'enfance, si sensible aux suggestions de l'astral (1).

Telle est l'origine du Mal, sous ses formes multiples; telle est l'arme que l'homme retourne inconsciemment contre lui-même, telle est la Face sombre du manas (2) humain, le Prince des Ténèbres subtil en l'art des séductions, cause efficiente de toutes les sorcelleries, folles suggestions de l'astral, pratiques de magie noire, de tous les fléaux, enfin, qui affligent l'humanité, où les théologiens, orthodoxes et Jéhovites, plus ignorants qu'impies, voient le signe des vengeances de leur Dieu, quand ils n'y découvrent pas les entreprises de son Adversaire : « l'Indispensable Satan. »

(*A suivre.*) **H. de Castro.**

VARIÉTÉS OCCULTES

POSSESSION ÉVIDENTE PAR DES ENTITÉS ÉTRANGÈRES (3)

A la question suivante : H. P. B. a-t-elle écrit « Isis », en qualité de médium ordinaire?

Je réponds : non, bien certainement.

(1) L'astral c'est l'atmosphère kamique de la terre, son invisible mais terrible âme animale. N. D. L. R.

(2) *Manas* est l'âme humaine. Voir la note de la page... N. L. D. R.

(3) Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ces pages extraites des *Feuilles d'un vieux journal* qui sont les mémoires du colonel H. S. Olcott, président de la société théosophique, dont la haute personnalité est si universellement estimée. Ces mémoires, en cours de publication dans le *Théosophist*, jettent quelque jour sur ces mystérieuses individualités que nous appelons des « maîtres », individualités à l'existence desquelles on a parfaitement le droit de ne pas croire, tant qu'on n'a pas des raisons concrètes pour en être convaincu, sans que cela donne celui de la nier absolument. Une négation, même sincère, a-t-on dit, ne vaut pas l'affirmation d'une personne saine d'esprit et honnête. (N. D. L. D.).



S'il en eût été ainsi, le pouvoir dominant son organisme eût dû agir autrement que tous ceux dont j'ai parlé dans mes livres ou que j'ai vus, moi-même, opérer pendant les nombreuses années durant lesquelles je me suis intéressé au mouvement spiritualiste.

J'ai connu des médiums de toutes sortes — parlants, entrancés, écrivants, producteurs de phénomènes, guérisseurs, clairvoyants et matérialisants ; je les ai vus à l'œuvre, j'ai assisté à leurs séances et j'ai observé les marques extérieures de leur obsession et de leur possession.

H. P. B. pouvait accomplir presque tout ce qu'ils faisaient ; mais *quand bon lui semblait*, de jour ou de nuit, sans former de « cercles », sans choisir les assistants et sans imposer les conditions habituelles.

De plus, il m'était prouvé, par des preuves oculaires, que quelques-uns, au moins, parmi ceux qui travaillaient avec nous, étaient des hommes vivants, pour les avoir vus, en chair et en os, aux Indes, après les avoir vus en corps astral, en Amérique et en Europe, et pour les avoir touchés et avoir causé avec eux. Au lieu de se donner à moi pour des esprits, ils me dirent qu'ils étaient aussi vivants que moi et que chacun d'eux avait ses facultés et ses capacités particulières, en un mot, sa complète individualité. Ils ajoutèrent que j'acquerrais un jour, moi-même, les connaissances qu'ils avaient acquises — plus ou moins tôt, cela dépendrait entièrement de moi — que je n'avais rien à attendre de la faveur, mais que, comme eux, il me faudrait conquérir chaque degré, chaque bribe de progrès, par mes seuls efforts.

L'un des plus élevés parmi eux, le Maître des deux Maîtres, au sujet desquels le public à eu connaissance de quelques faits et a mis en circulation nombre de grosses sottises, m'écrivait, le 22 juin 1875 :

« Le temps est venu de faire savoir qui je suis. Je ne suis pas un esprit désincarné, mon frère, mais un homme vivant, doué par notre Loge des mêmes pouvoirs qui vous sont réservés un jour ou l'autre. Je ne puis être avec vous autrement qu'en esprit, car des milliers de milles nous séparent pour le moment. Soyez patient et ne perdez pas courage, infatigable travailleur de la Fraternité sacrée !

« Travaillez et peinez par vous-même, car la confiance en soi est le plus puissant facteur du succes.

« Aidez vos frères nécessiteux et vous serez aidé à votre tour, en vertu de la Loi de Compensation qui ne trompe jamais et qui est toujours active. »

C'est la loi du Karma, en un mot, qui m'a été enseignée, comme le voit le lecteur, presque au début de mes relations avec H. P. B. et avec les Maîtres.

En dépit de tout cela, cependant, je fus amené à croire que nous travaillions avec, au moins, une entité désincarnée, l'âme pure



d'un des plus sages philosophes des temps modernes, d'un homme qui était l'ornement de notre race et la gloire de son pays. C'était un grand platonicien et j'appris qu'il était si absorbé par les études de toute sa vie, qu'il en était resté lié à la terre, c'est-à-dire qu'il ne pouvait rompre les liens qui l'attachaient à la terre et se tenait dans une bibliothèque astrale, créée par sa propre imagination, où, plongé dans ses réflexions philosophiques, oublieux du temps qui s'écoulait, il s'efforçait de provoquer l'orientation des intelligences humaines vers la solide base philosophique de la vraie religion.

Ses désirs ne le poussaient pas à renaître parmi nous, mais lui faisaient rechercher ceux qui aspiraient, comme nos Maîtres et leurs agents, à travailler à la diffusion de la vérité et à la destruction de la superstition.

J'appris qu'il était si pur, si plein d'altruisme, que tous les Maîtres avaient pour lui un profond respect, mais que, n'ayant pas le droit de s'immiscer dans son Karma, ils ne pouvaient que le laisser libre de se frayer son chemin à travers ses illusions (kamalociques), pour atteindre, conformément aux lois naturelles de l'Evolution, le plan de l'être sans forme et de la spiritualité absolue. Son intelligence avait été appliquée à des pensées d'ordre intellectuel avec une telle intensité que sa spiritualité en avait été momentanément étouffée. En attendant, il était là, ardemment désireux de travailler avec H. P. B. au livre mémorable à la partie philosophique duquel il a beaucoup contribué.

Il ne se matérialisait pas pour venir s'asseoir auprès de nous, ni n'obsédait H. P. B. à la façon des médiums ; il se bornait à causer psychiquement avec elle, des heures entières, dictant de la copie, lui indiquant les références à rechercher, répondant à mes questions à propos des détails, m'enseignant des principes, enfin, jouant, en réalité, le rôle d'un troisième convive à notre festin littéraire. Il me donna un jour son portrait — une grossière ébauche, aux crayons de couleurs, sur du papier léger — et quelquefois il me jetait une courte note sur quelque question personnelle, mais, du premier jour au dernier, ses relations avec nous deux furent à la fois celles d'un professeur très érudit, doux et complaisant, et d'un ami âgé. Il ne laissa jamais échapper un mot faisant supposer qu'il se croyait autre chose qu'un homme vivant et j'appris, en effet, qu'il ne se rendait pas compte de sa mort physique.

Il avait si peu conscience du temps qui s'écoulait, que je me souviens d'avoir bien ri une fois, avec H. P. B., à deux heures et demie du matin, alors que nous fumions une dernière cigarette avant de nous séparer, après une nuit de travail plus rude encore que de coutume, en l'entendant demander tranquillement à H. P. B. « Etes-vous prête à commencer ? » s'imaginant que nous étions au début de la soirée, au lieu d'en être à la fin ! Je me sou-



viens aussi qu'elle me dit : « De grâce, ne riez pas profondément en vous-même, sans quoi le « vieux monsieur » vous entendra sûrement et se sentira blessé ». Cela me suggéra une idée : rire superficiellement, c'est le rire ordinaire, mais rire profondément, c'est hausser sa gaieté jusqu'au plan de la perception psychique ! De sorte que les émotions peuvent, comme la beauté, n'être *quelquefois* qu'à fleur de peau. Les péchés aussi : songez-y bien.

Sauf en ce qui concerne ce vieux Platonicien, je n'ai jamais eu, avec ou sans l'assistance d'H. P. B., consciemment affaire à une autre entité désincarnée, durant le cours de notre travail ; à moins que Paracelse ne puisse être considéré comme tel, ce dont je doute fort, d'accord en cela avec les Alsaciens. Je me souviens qu'un soir, au moment du crépuscule, alors que nous habitions West thirty-fourth Street, nous avions parlé de la grandeur de Paracelse et du traitement ignominieux qu'il avait eu à subir durant sa vie et après sa mort apparente. — Nous nous trouvions, H. P. B. et moi, dans le corridor qui sépare les chambres donnant sur la façade de celles qui se trouvent de l'autre côté, lorsque ses manières et le son de sa voix changèrent tout à coup ; elle me prit la main, comme pour me donner une marque d'amitié et me dit : « Voulez-vous avoir Théophraste (3) pour ami, Henri ? »

Je murmurai une réponse, en même temps que cette étrange disposition d'esprit disparaissait et qu'H. P. B. redevenait elle-même, puis nous nous mîmes à notre travail.

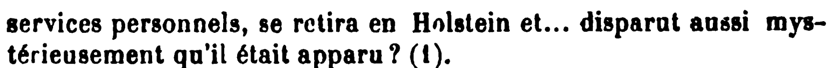
C'est ce soir là que j'écrivis le paragraphe concernant Paracelse qui se trouve maintenant à la page 500 du tome II d' « Isis Dévoilée ».

En ce qui concerne sa mort, les probabilités sont toujours contre la réalité du décès d'un Adepte quelconque, même lorsqu'il paraît mort aux yeux des hommes ordinaires. Grâce à sa profonde connaissance de la science des illusions mayaviques, le fait que son corps apparent soit cloué dans un cercueil et déposé dans une tombe ne suffit pas à prouver qu'il soit réellement mort. A part les accidents, qui peuvent l'atteindre tout aussi bien qu'un homme ordinaire lorsqu'il n'est pas sur ses gardes, un Adepte choisit sa place pour mourir et fait en sorte que son corps ne laisse aucune trace.

Par exemple, qu'est devenu cet être si bien doué, cet homme à l'âme si noble, qui s'appelait le comte de Saint-Germain et que les encyclopédies appellent « l'aventurier » et « l'espion » ? Cet homme qui éblouit les Cours de l'Europe, il y a un siècle, fréquenta la société la plus haute et la plus érudite, fut admis dans l'intimité de Louis XV, fonda des hôpitaux et prodigua des sommes énormes en charité, n'accepta jamais rien, même en retour des plus grands

(1) L'un des petits noms de Paracelse. N. D. L. R.





services personnels, se retira en Holstein et... disparut aussi mystérieusement qu'il était apparu ? (1).

« Après nous, le déluge », disait la maîtresse du Roi ; après Saint-Germain, ce qui survint, fut la Révolution Française et le soulèvement de l'humanité.

Tout en rejetant l'idée qu'H. P. B. eût écrit « Isis » comme un médium spirite ordinaire, c'est-à-dire « sous le contrôle » des esprits, nous avons vu, cependant, que certaines portions de l'ouvrage furent écrites, en réalité, sous la dictée d'un esprit : une entité tout à fait extraordinaire et exceptionnelle, mais enfin un homme désincarné. Notre façon de travailler avec lui, comme elle a été décrite plus haut, s'adapte parfaitement à la description qu'elle en donnait dans une lettre où elle expliquait à sa famille comment elle avait écrit son livre, sans s'être, au préalable, exercée à ce genre de travail.

« Lorsque je reçois « l'ordre » d'écrire, j'obéis, je m'installe et je puis alors écrire facilement, à peu près sur n'importe quel sujet — métaphysique, psychologie, philosophie, anciennes religions,

(1) Personne n'a jamais connu son origine et son nom véritable. La maréchale de Belle-Isle, qui le rencontra en Allemagne, lui persuada de venir à Paris. Son extérieur était très noble et son langage choisi ; son érudition était considérable et sa mémoire prodigieuse. Il parlait l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le portugais dans la perfection et le Français avec un léger accent piémontais... Il occupa pendant plusieurs années une situation remarquable à la Cour de France... Il avait coutume de dire aux gens crédules qu'il vivait depuis 350 ans, et *des personnes âgées, qui prétendaient l'avoir connu dans leur jeunesse, déclaraient qu'en* 60 *ou* 70 *ans son aspect extérieur n'avait aucunement changé.* Frédéric le Grand ayant demandé à Voltaire quelques renseignements sur ce mystérieux personnage, celui-ci répondit que c'était « un homme qui ne meurt jamais et qui sait tout ». Personne ne connaissant ni le mobile qui le faisait agir, ni l'origine de sa fortune, chacun arrangea cela à sa manière, comme le fit Hodgson, l'espion de la S. P. R., dans le cas d'H. P. B., pour expliquer sa présence aux Indes ; on prétendit « qu'il avait servi, durant la majeure partie de sa vie, en qualité d'espion auprès des cours qu'il fréquentait » (*Am. cyc.* Ed. 1868, Vol. XIV, pages 266-7). Il n'en est pas moins vrai qu'aucune preuve n'a jamais pu être produite à l'appui de cette calomnie. L'*Encyclopædia Britanica* présente Saint-Germain sous le même jour, et le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, se faisant l'écho de la même calomnie, dit « ceci explique ses richesses et le mystère dont il s'enveloppait ». Si Mme de Fadeef, la tante d'H. P. B., pouvait être amenée à publier certains documents que renferme sa fameuse bibliothèque (2), le monde aurait, de la mission pré-révolutionnaire en Europe de cet adepte Oriental, une idée plus exacte qu'il n'a pu l'avoir jusqu'à présent.

(2) Depuis que le colonel a écrit ces lignes, la bibliothèque en question a commencé à s'ouvrir et peut-être publierons-nous prochainement quelques-uns de ses documents dans notre *revue*. N. D. L. D.



zoologie, sciences naturelles et que sais-je encore... Pourquoi ? Parce que j'écris sous la dictée de *quelqu'un qui sait tout. L'un de mes Maîtres*, ou, parfois, *d'autres personnes que j'ai connues pendant mes voyages, il y a bien des années.* (*Incidents de la vie de Mme Blavatsky*, page 205).

C'est exactement ce qui se passa entre elle et le vieux platonicien, mais ce n'était pas son « Maître » et elle n'avait pu le rencontrer durant ses voyages, sur ce plan physique, puisqu'il était mort avant qu'elle fût née, — cette fois-ci. Maintenant, la question se pose de savoir si ce platonicien était réellement un esprit désincarné, ou bien un Adepte ayant vécu dans le corps de ce philosophe et ayant semblé mourir avec lui le 1er septembre 1687. C'est assurément un problème difficile à résoudre.

Considérant que les phénomènes qui accompagnent généralement la possession par un esprit ou l'intervention d'un esprit faisaient défaut, qu'H. P. B. servait de secrétaire au platonicien, dans toute l'acception du terme, leurs relations ne différant en rien de celles d'un secrétaire privé avec celui qui l'emploie, sauf en ce que ce dernier était invisible pour moi, mais visible pour elle, il semblera que nous avons eu affaire à un vivant plutôt qu'à une personne désincarnée. Il ne paraissait pas être tout à fait un « Frère », — ainsi que nous avions coutume d'appeler alors les Adeptes — mais, cependant, plutôt cela qu'autre chose ; et, en ce qui concerne le travail littéraire proprement dit, il avait lieu exactement comme dans les autres parties de l'ouvrage, lorsque celui qui dictait, ou écrivait, selon le cas, était, de son propre aveu, un Maître. Je dis, celui qui dictait, ou *écrivait* et cela demande une explication.

Il a été dit plus haut que le manuscrit d'H. P. B. variait parfois et qu'il y avait plusieurs écritures autres que celle qui dominait ; nous avons dit, aussi, qu'à chaque changement dans l'écriture, correspondait une modification marquée dans les manières, les mouvements, l'expression et les capacités littéraires d'H. P. B. — Lorsqu'elle était livrée à elle-même, il était généralement facile de s'en apercevoir, car le manque de pratique de l'écrivain novice devenait manifeste et les coups de ciseaux et les raccords commençaient ; dans ce cas, la copie qui m'était passée pour être corrigée était terriblement défectueuse et, après l'avoir transformée en un méli-mélo de lignes intercalées, de ratures, de corrections orthographiques et de substitutions, je me voyais obligé de la lui dicter, afin qu'elle l'écrive à nouveau. Il arrivait souvent, après quelque temps, que certaines choses m'étaient dites qui faisaient plus que de me laisser soupçonner que des intelligences autres que celle d'H. P. B. se servaient à ce moment de son corps comme d'une machine à écrire ; on ne disait jamais catégoriquement, par exemple : « Je suis un tel », ou : « Maintenant c'est A. ou B. ». Ce n'était, du reste, pas nécessaire, car, après que nous eûmes travaillé côte à



côte assez longtemps, tout ce qui caractérisait son langage, sa disposition d'esprit et ses impulsions me devint familier. Le changement était clair comme le jour et, lorsqu'elle rentrait après être sortie un instant de la chambre, un bref examen de ses traits et de ses manières me permettait de me dire à moi-même : « C'est... ou... » Et ma supposition était immédiatement confirmée par ce qui se passait. Un de ses *Alter Egos*, que j'ai personnellement rencontré depuis, porte toute la barbe et de longues moustaches entrelacées avec elle, à la façon des Radjpouts. Il a l'habitude de tirer continuellement sa moustache, lorsqu'il réfléchit profondément ; il fait cela machinalement, inconsciemment. Eh bien, il m'arrivait parfois, lorsque la personnalité d'H. P. B. avait disparu et qu'elle était *quelqu'un d'autre*, de regarder sa main qui paraissait tirer et tordre une moustache qui ne poussait certainement pas, visiblement, sur sa lèvre supérieure, tandis que ses yeux avaient cette sorte de regard qui semble plonger dans le lointain et que j'ai décrit ; puis, reprenant conscience de ce qui se passait, le moustachu « quelqu'un », levait les yeux, surprenait mes regards fixés sur lui, et, éloignant vivement sa main de sa figure, se remettait au travail. Il y avait aussi un autre *Quelqu'un* qui avait une telle antipathie pour l'anglais, qu'il ne me parla jamais volontiers autrement qu'en français : il avait un talent artistique très fin et aimait passionnément les inventions mécaniques. Un autre, parfois, s'asseyait et, griffonnant quelque chose avec un crayon, m'alignait des douzaines de stances poétiques, renfermant des pensées tantôt sublimes et tantôt humoristiques. De sorte que chacun des divers « quelqu'un » avait sa manière d'être, clairement marquée et aussi facile à reconnaître que celle d'une de nos connaissances ordinaires, ou d'un de nos amis. L'un était jovial, amateur de bonnes histoires et spirituel jusqu'à un certain point ; l'autre était plein de dignité, de réserve et d'érudition. L'un était calme, patient et vous aidait avec bienveillance ; l'autre était bourru et parfois exaspérant. Un de ces « quelqu'un » était toujours prêt à appuyer ses explications, philosophiques ou scientifiques des sujets que j'avais à traiter, en produisant des phénomènes pour mon édification, tandis qu'avec un autre « quelqu'un » je n'osais même pas y faire allusion. Un soir j'eus à subir une terrible leçon. Je venais d'apporter à la maison deux bons crayons bien tendres, juste ce qu'il fallait pour notre travail ; j'en avais donné un à H. P. B. et j'avais gardé l'autre pour moi. Il faut dire qu'elle avait la très mauvaise habitude d'emprunter des canifs, des crayons, de la gomme à effacer et d'autres articles de bureau et d'oublier de les rendre : une fois mis dans son tiroir ou dans son bureau, ils y restaient, quelques protestations que l'on fit. Durant la soirée en question, le « quelqu'un » artiste était occupé à esquisser une tête de terrassier sur une feuille de papier ordinaire, tout en causant avec moi, lorsqu'il me pria de lui prêter un autre crayon. Cette



pensée traversa mon esprit comme un éclair. « Si je prête ce bon crayon, il disparaîtra dans son tiroir et je n'en aurai plus pour mon usage ». Je ne dis pas cela, je le pensai seulement, mais le « quelqu'un » me jeta un regard doucement sarcastique, allongea la main jusqu'au plumier qui se trouvait entre nous, y déposa son crayon, le manipula un moment avec les doigts de la même main et voilà, tout à coup, une douzaine de crayons de la même marque et de la même qualité ! Il ne prononça pas un mot, ne me gratifia même pas d'un regard, mais le sang me monta au visage et je me sentis plus humilié que je ne l'avais jamais été dans ma vie. Tout de même, je ne sais trop si je méritais cette leçon, si l'on tient compte de ce qu'H. P. B. était un terrible *annexeur* de fournitures de bureau !

(*A suivre*). **H. S. Olcott.**

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

La conférence théosophique mensuelle de mars, à Paris, a traité des divers corps subtils de l'homme et de leurs auras respectives. Les informations les plus positives ont été données sur le corps éthérique, double du corps physique, sur le corps astral et sur le corps mental. Une sorte d'application en a été ensuite faite, verbalement aussi, par le récit d'une histoire de la vie réelle du plus haut intérêt où interviennent quelques-uns des éléments dont il avait été question. Cette histoire spécifie en outre le mode qu'on peut presque appeler théosophique de communication éventuelle entre vivants et défunts, c'est d'aller à ces derniers plutôt que de les évoquer. Notre *revue* publiera ce récit. Nous rappelons qu'un premier travail sur l'aura humaine a paru dans le *Lotus Bleu*, en septembre 1896.

⁂

Parmi les conférences, non théosophiques, mais se rattachant plus ou moins à l'ordre de nos idées, qui ont eu lieu durant le mois écoulé, citons celle du Dr Baraduc, sur l'iconographie fluidique, et celle de M. Jules Bois sur le fakirisme oriental et occidental.

Dans la première, le sympathique docteur a présenté au public de la salle de la mairie du IXe arrondissement l'état actuel de ses recherches



sur l'impressionnabilité de l'ambiance personnelle de l'homme par divers états de son « âme », impression constatée par la photographie de cette ambiance même. Les tableaux recueillis par le Dr Baraduc ont été montrés par projections et ont vivement intéressé. Nous avons déjà dit que ces tableaux révèlent, suivant nous, les fluctuations de l'aura éthérique, semi-physique, sous l'empire de telle ou telle passion éprouvée. C'est un premier pas vers la connaissance occulte : il faudra autre chose que des appareile photographiques pour faire le second.

D'autre part, M. Jules Bois a parlé au Musée Guimet, devant une nombreuse assistance, des fakirs hindous, ces faiseurs de simples mais curieux phénomènes physiques, dus à la pratique de la *hatha yoga*. Le conférencier a dit la différence qu'il y a entre la pratique terre à terre précitée et celle de la *raja yoga*, — qui est toute autre chose et ne s'exhibe du reste pas. Il a ensuite parlé de médiums européens et de divers sujets du même genre. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles où nous avons eu le plaisir de l'entendre, M. Jules Bois s'est montré ce qu'il est, littérateur distingué et disert, historien consciencieux et narrateur éclectique. Nous ne souscrivons pas à toutes ses assertions, mais nous rendons volontiers hommage à son talent, particulièrement dans les passages où sa grande connaissance de la donnée théosophique lui permet d'ajouter — sans qu'il en dise la source inspiratrice, à la précision de ses renseignements et à l'élévation de ses idées.

∴

C'est du reste un plaisir que de constater l'infiltration lente mais graduelle des idées théosophiques dans les divers milieux des sociétés actuelles, même en France où, assurément, cela marche plus lentement qu'ailleurs. Dans une esquisse rapide sur la littérature et l'occultisme, un autre littérateur de grand talent, auquel nous avons entendu faire, dans une conférence, il y a quelques mois, l'analyse la plus juste et la plus sentie qui ait été émise en France, peut-être, sur les œuvres de Shakespeare, M. Jules Lermina, est conduit à user de la donnée, et même de quelques termes théosophiques, pour étayer sa thèse que « la littérature n'est qu'une branche de l'occultisme ». Par ailleurs, nous avons rencontré un livre intitulé *De la spiritualisation de l'être* ou les données théosophiques, aussi, parce qu'exclusivement remises en lumière par notre littérature, de l'ego supérieur, des divers véhicules du soi, etc... sont également employées avec avantage. Nous pensons même dans l'espèce que la référence directe à la théosophie n'eut fait qu'ajouter à la valeur de l'ouvrage en lui enlevant le caractère spéculatif qu'il garde forcément lorsqu'on ignore si les idées émises proviennent du seul mental de l'écrivain ou de l'*observation autorisée* de la nature supérieure de l'homme.



Nous avons appris le décès survenu le 10 mars, à Saint-Florentin, Yonne, d'un théosophe de la première heure, M. Lemaître. Il avait été le

mari de cette femme de grand cœur qui a traduit en français le *Bouddhisme ésotérique*, *Magie blanche et noire*. Les dernières années de la vie du bon vieillard ont été entourées de la sollicitude soutenue et délicate de l'une de nos sœurs les plus dévouées qui réside dans la même localité. Les restes physiques des époux Lemaître auront été incinérés.

∴

Quelques personnes se sont émues de voir certains journaux quotidiene prendre ridiculement à partie le mot *théosophe*, l'un pour l'accoler à une annonce de « théosophes de la montagne Sainte-Geneviève », un autre, pour le mettre dans la bouche d'une personne parfaitement inconnue de nous qui aurait commis un délit, quoique se disant « théosophe, et à l'instigation des esprits », etc.

Il n'y a pas lieu de faire attention à ces mauvaises plaisanteries. Quiconque, assurément, a le droit d'employer, même à tort, une dénomination aussi générale que celle du théosophe, et cela n'implique pas plus qui que ce soit en particulier que de mésuser des épithètes de chrétien, catholique, libre penseur, royaliste, républicain ou autre.

Il n'y a d'ailleurs généralemement pas dans de tels entrefilets quoique ce soit de personnel qui donne *droit* à l'insertion d'une protestation. Et l'on peut faire remarquer, enfin, que les théosophistes proprement dits font moins que personne intervenir dans leurs affaires les entités ci-dessus impliquées en principe. *Ab uno disce omnes.*

Italie.

Le principal événement théosophique du mois a été la grande conférence publique faite dans la Rome des papes, le 18 mars, par Annie Besant (1). Voici les détails que nous avons reçus à ce sujet.

La grande salle de l'Association de la Presse, située place Colonne, fut gracieusement mise par son président, le sénateur Bonfadini, à la disposition de nos amis, les théosophistes italiens, et cet homme politique, qui est en même temps un philosophe éminent, tint à présider la séance en personne.

La salle était comble; les personnalités les plus éminentes de la science, des lettres, des arts, de la politique et de la société, plus quelques membres du clergé, se pressaient à tel point dans sa vaste enceinte que nombre de dames étaient assises sur le parquet et une foule d'hommes debout. *La presse était au grand complet.*

Le sujet de la conférence était : *La théosophie dans le passé, dans le présent et dans l'avenir*. Le développement en a été magistral. A certain moment, l'orateur a fait une magnifique invocation à Rome, l'adjurant de devenir le centre *véritablement* spirituel de l'Occident, l'invitant à reconnaître les grands principes de la seule religion éternelle, l'évolution, la réincarnation, la loi de causalité et l'immanence de dieu dans l'homme ! Elle a affirmé que la papauté connaissait ces vérités mais qu'elle les détenait et elle en appela du rêve d'un jour, celui de la domi-

(1) En français.

nation personnelle, à la vision de l'avenir, celle de la libération et de l'unité.

Un immense succès a suivi ces paroles, et, dès le lendemain, toute la presse italienne célébrait la grande théosophe, à la seule exception des organes pontificaux qui, imitant des journaux parisiens, — de presque toutes nuances, toutefois, en décembre dernier, — le silence prudent, s'imaginèrent sans doute avoir conjuré le danger de voir leurs idées supplantées, un jour, en détournant les yeux de la question. Le surlendemain Mme Annie Besant prenait à Brindisi le paquebot qui doit la porter dans l'Inde où elle ne compte rester cette fois que trois mois.

Belgique.

Un centre théosophique vient de se fonder à Bruxelles, rue Saint-Jean, 46, sur l'initiative de l'organe publié à la même adresse dont nous parlons dans la *Revue des revues*.

AUTRES PAYS

Rien de particulier.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Mars 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Occultisme et théosophie, par Decio Calvari. — Hérédité, par Kundsen. — Le cinq mystique, par Mayers. — Comment faire un Mantra, par Sastry.

Vahan. *Section Européenne.* Mars 98. — Sur la forme des Corps subtils de l'homme appartenant au 3e plan, par Annie Besant. — Sur certaines expériences avec des éléments de 2e plan, par C. Leadbeater.

Theosophical review. *Angleterre.* Mars 98. Le gnostique Bardesane et son hymne, par G. R. Mead. —La souffrance des animaux, par Gay. Suite de l'étude sur le comte de Saint-Germain, l'initié, par Mme Cooper Oakley. — Problèmes de morale, par Annie Besant.

Sophia. *Espagne.* Mars 98. — Genèse des corps solides, par Soria.

Teosophia. *Hollande.* Mars 98. — Manuel théosophique et Glossaire.

Theosofia. *Italie.* Mars 98. — Lettre de la loge théosophique de Rome à Annie Besant.

L'idée théosophique. *Belgique.* Mars 98. — Déclaration, par Octave Berger, parfaite de sincérité et de dévouement à la cause de l'humanité. — Le mouvement théosophique et comment l'on peut propager la connaissance.



Cette estimable feuille théosophique mérite les sympathies de tous les partisans de notre cause. Son prix d'abonnement est porté à 1 fr. 50 par an, et celui de son numéro à 25 centimes. S'adresser à M. Octave Berger, directeur, rue Saint-Jean, 46, à Bruxelles. On trouvera aussi l'*Idée théosophique* à Paris, à la libraire théosophique, r. St-Lazare, 10.

Mercury. *Amérique*. Février 98. — Pourquoi étudier la théosophie, par le Dr Marques. — Fraternité universelle, par Tyner.

Theosophy in Australasia. Janvier 98. — Réincarnation.

Theosophie Gleaner. *Bombay*. — **Prasnottara**. — *Bénarès*. **Mahabodhi**. *Calcutta*. — **Rays of Light**, *Ceylan* : intéressantes feuilles théosophiques publiées dans l'Inde, peuvent être lues au siège de notre *revue*.

Revue spirite. *France*. Mars 98. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Recherches de la vérité, par de Bos. — Le spiritisme en Italie, par Damiani.

Spiritualisme moderne. *Paris*. Mars 94. — C'est une nouvelle revue spirite, récemment fondée, dont les numéros parus marquent un large esprit de tolérance et de progrès. Nous lui adressons nos souhaits sincères de réussite.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Mars 98. — Sur le vampirisme, et sur Tilly s. Seules.

Paix universelle. *Lyon*. Mars 98. — Le génie celtique, par Denis. — Nos frères inférieurs les animaux, par Aimée Blech. Charmant article imprégné du pur esprit théosophique qui étend la compassion « à tout ce qui vit et respire ».

Bulletin des sommaires. *Paris*. Mars 98. — Sur le surnaturel, par Ch. Limousin. Spéculation subtile et élevée où l'auteur développe les raisons exclusivement idéalistes qui lui permettent de croire à l'existence d'une autre nature que celle qui répond à nos sens physiques. C'est évidemment, en dehors de la connaissance directe obtenue par le développement des pouvoirs occultes de l'homme, le seul moyen d'admettre rationnellement le surnaturel. Par ailleurs, le Bulletin mentionne exactement tout ce qui se publie.

D. A. C.



SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE MARS 1898.

Dr Pascal	50	(*Lotus Bleu*)
D. A. Courmes.	50	(id.)
Mlle Jonsson	10	(id.)
Mlle Regimbaud	5	(*Prop.*)

AVIS IMPORTANT. — Nous prions instamment ceux de nos abonnés, qui n'ont pas réglé la présente IXe année de la *Revue*, de vouloir bien le faire auprès de M. D. A. Courmes, directeur-administrateur, rue du 29 juillet, 3, à Paris.

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 MAI 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 3

LE LOTUS BLEU

L'ESPRIT ET LA LETTRE

Dans le Christianisme (1)

« La lettre tue, l'esprit vivifie »
(II. Cor. III, 6.)

Bien que le Christianisme ait perdu son unité première et que des divisions profondes l'aient séparé en corps divers ; bien que son dogme ait subi, dans ses divisions, de sérieuses mutilations, il n'en avait pas moins, à son origine, tous les caractères d'une grande religion, d'une religion vigoureuse, bien vivante, capable d'éclairer puissamment la voie qu'une race nouvelle allait parcourir. C'est cette Vie que nous allons étudier et non les enveloppes dogmatiques changeantes qui l'ont trop fortement emprisonnée au cours des siècles. Ce sont ces véhicules plus ou moins matériels imposés jusqu'aujourd'hui, ces vêtements trop étroits pour la force divine qui s'y cache, auxquels l'on voudrait conserver la rigidité ; c'est cette chaîne pesante de la lettre morte, cette chaîne qui courbe les âmes qu'on ne veut point alléger, et cette chaîne et ces véhicules trop étroits arrêtent la vie de l'arbre, atrophient ses rameaux et dessèchent ses feuilles. Ces feuilles sont les hommes dont le Christianisme a la direction ; ces hommes sont, — un assez grand nombre du moins, — menacés de mourir à la vie spirituelle, leur être divin tend à devenir silencieux et leur personnalité cérébrale, ne sentant plus les rênes qui doivent la diriger, erre à l'aventure, court çà et là selon les attractions qui s'offrent à elle et verse dans le précipice des passions ou s'éteint dans le puits de l'incrédulité.

Il est urgent de ranimer l'étincelle qui sommeille sous la cendre ;

(1) Partie de chapitre d'un livre en préparation.



de cette étincelle, il faut que l'on fasse une flamme qui brûle les amas inutiles entassés sur elle, une flamme éblouissante capable de porter au loin la lumière de l'espérance à la foule de ceux qui cherchent une lueur spirituelle au milieu de la nuit qui les accable. Il faut que l'édifice chrétien rouvre les portes que l'ignorance a murées ; il faut que l'air et la lumière circulent de nouveau dans ses cryptes ; il faut qu'il redevienne ce que la haute puissance qui l'a fondé désirait qu'il fût : un instrument de régénération et de salut.

Il est facile de déterrer l'étincelle précieuse qui illumina les premiers siècles ; il est facile de montrer l'esprit écrasé sous la lettre, la vie étouffée dans un corps polysarcique, le divin sacrifié pendant des siècles à l'humain. Il n'y a rien à changer dans le plan de l'édifice, il n'y a rien à détruire, il suffit de chasser par un souffle de vie les accumulations matérielles qui ensevelissent l'esprit : il faut régénérer le vêtement dans lequel se voile la vérité éternelle.

Mais avant de mettre la main à l'œuvre, il faut montrer dans le Christianisme, à ceux qui le nient, l'existence de cet Esprit caché et vivifiant et prouver qu'à ses débuts il éclairait les pasteurs, conduisait les fidèles et guidait les pas des foules encore plongées dans l'enfance spirituelle.

*
* *

L'Esprit c'est la Vie universelle qui anime l'Univers, c'est l'Intelligence qui le dirige ; c'est la Vérité unique, l'Etre un qui est la raison de tout ce qui existe, la Cause, le But et l'Effet de toute évolution.

La Lettre c'est le véhicule qui emprisonne les rayons de l'Esprit sans limites, pour en faire un monde ; c'est l'instrument de l'Intelligence souveraine, le vêtement de la Vérité, le puits au fond duquel cette Vérité se cache et où il faut aller la découvrir ; c'est le récipient précieux qui nous permet de saisir et de connaître les étincelles que l'inconnaissable Divinité suprême a projetées dans le Kosmos ; c'est la Matière qui rend l'Esprit manifeste ; c'est le vase rempli de liqueur de vie.

L'Esprit c'est la force intelligente qui construit les atomes, qui agrège les molécules, qui guide l'affinité chimique, qui dirige le développement des plantes, qui constitue l'instinct des animaux, l'intelligence de l'homme, la sagesse des sur-humains ; c'est le Verbe caché qui anime les signes de l'écriture ou le son de la parole ; c'est l'Intelligence qui pense, qui comprend, qui sait ; c'est la Volonté qui veut et qui agit.

La Lettre c'est la substance qui revêt mille formes, c'est le corps des minéraux, des végétaux, des animaux et des hommes ; c'est partout le voile et l'instrument de l'Esprit divin.

L'Esprit c'est le voyant paralytique qui commande et dirige

l'hercule aveugle qui le porte : la matière ; la lettre, c'est cette matière qui, sans l'Esprit, serait incapable d'une action ordonnée et intelligente.

Tout dans l'Univers est esprit-matière ; partout la vie se cache dans la forme ; nos pensées sont l'esprit de nos paroles, la raison invisible de nos actes, et c'est parce que ces paroles et ces actes ne sont que des voiles opaques et des véhicules très insuffisamment transparents de ces pensées que nous nous comprenons si rarement. C'est derrière le voile de la matière que se cachent le mensonge et la sincérité, l'amour et la haine, l'intelligence et la stupidité, les replis lumineux ou obscurs des consciences. Rien ne peut exister sans cette dualité fatale, sauf le Logos suprême, et au delà de ce dernier il ne reste que l'Inconnaissable : l'Absolu.

Plus la vérité est élevée, plus elle est sublime et grande, plus elle est écrasée dans les chaînes de la forme, plus elle est irrévélable, inexprimable, incomprise.

Toute vérité est ainsi une arme à double tranchant, dangereuse pour les enfants (1) et les imprudents. Incomprise, elle est niée ou travestie, elle fait les systèmes exclusifs, elle crée les extrêmes ; c'est de l'incompréhension de la Vérité que sont nées les erreurs du fatalisme, les aberrations du faux mysticisme, les cruautés des guerres de religion, la négation du mal et du bien, c'est d'elle que sont sorties toutes les doctrines à un seul revers, comme le matérialisme ou l'idéalisme.

C'est pour cela que saint Ignace (2) dit à ses lecteurs « qu'en leur parlant des choses célestes, il craint de leur être nuisible, parce qu'ils sont encore des enfants en Christ (3) et par conséquent incapables d'entendre ces choses sans en être choqués ». C'est pour cela que le secret était exigé aux *Mystères* et dans toutes les Ecoles conduisant à l'Initiation ; la violation du secret *sodalien* (4) était punie de mort.

Le symbole du secret ésotérique, c'était, dans le monde païen, la *clef* emblème du silence. Callimaque nous fait savoir qu'elle était suspendue au cou des prêtresses initiées de Cérès, — et dans les Mystères d'Isis elle ouvrait les secrets du cœur du défunt devant les 42 assesseurs. On la plaçait à l'entrée des salles d'enseignement ésotérique pour rappeler aux candidats qu'elle ouvre la Connaissance à ceux qui en sont dignes, comme elle la ferme aux profanes.

La lettre est pourtant nécessaire à l'esprit et toutes les religions la possèdent ; les livres secrets, les langages secrets, les écritures

(1) Les âmes peu développées.

(2) *Epitre aux Tralliens.*

(3) Des hommes peu évolués.

(4) Le secret des *Sods*, c'est-à-dire, les Mystères de Jéhovah chez les Hébreux.



secrètes sont dans tous les cultes. Les Celtes avaient l'*Ogham* (1), les Scandinaves les *Runes* (2) ; le *Véda* est écrit en un langage et avec un alphabet éminemment secret ; le Zoroastrianisme a son code ésotérique dans le *Zend* ; le Bouddhisme dans l'*Abhidhamma*, la *Kabale* dans ses *Targums*, le Paganisme dans ses *Mystères*.

Le Christianisme avait, jadis, l'exotérisme pour la foule et l'ésotérisme pour les élus ; l'« esprit » fut perdu avec l'écrasement des Gnostiques et l'arrivée des âges noirs. Dans les premiers siècles de notre ère, la foi raisonnée, — la foi qui se fonde sur la Connaissance, — était considérée, par les premiers Pères, comme bien supérieure à la foi aveugle. « L'esprit du Christianisme, dit le grand docteur chrétien Origène, tient comme beaucoup plus important de donner son assentiment aux doctrines en se basant sur la raison et la sagesse, qu'en s'appuyant seulement sur la foi ; ce n'est que dans des circonstances particulières que le Christianisme désire cette dernière et pour empêcher que des hommes ne restent tout à fait sans aide (3) ».

La foi que repoussaient les initiés du Christianisme primitif c'est la foi aveugle, l'impulsion vague et sans éclairement que l'intuition naissante dépose dans le corps des émotions (4) et que celui-ci transforme en une énergie passionnelle, intolérante et souvent malfaisante. La foi qui se base sur la raison, est celle qui naît sous l'action du principe mental (5) ; la foi de la sagesse, c'est la certitude complète de l'*Initié* : elle a sa racine et sa force dans l'âme divine (6).

L'ésotérisme tient une place marquée dans l'enseignement secret de Jésus qui le donna d'abord, dans toute son ampleur, à la communauté essénienne et qui le transmit avec mesure aux disciples qu'il forma au cours de sa vie publique. D'après Saint Clément d'Alexandrie, cet enseignement secret aurait été plus spécialement transmis pendant les onze années que Jésus passa parmi ses disciples après sa résurrection :

« Cela était enseigné, dès le commencement, dit-il, à ceux qui pouvaient le comprendre seulement ; maintenant que le Sauveur a instruit ses apôtres, la connaissance de sa doctrine non écrite (7) nous a été donnée (8) ».

(1) « La langue du mystère, » chez les Celtes primitifs : les Druides l'avaient conservée.

(2) Alphabet composé de 16 lettres et de signes magiques indéchiffrables pour les profanes. E. W. Anson, qui fait autorité sur les choses de la religion scandinave, considère les *Runes* comme la langue du mystère et de la puissance.

(3) *Contra Celsum*. Livre, I. chap. XIII.

(4) *Kama*, l'âme animale.

(5) *Manas*, l'âme humaine.

(6) *Buddhi*.

(7) L'ésotérisme, l' « esprit ».

(8) *Stromates*. Livre VI, chap. XV.

D'après les *Actes* (1) il serait seulement resté quarante jours et non onze ans sur la terre après sa sortie du sépulcre, mais c'est encore la doctrine supérieure, l'Esprit des Ecritures, qu'il aurait enseigné pendant cette période : « Il les entretenait de ce qui regarde le royaume de Dieu (2) ».

« Jésus s'entretenait en particulier avec ses disciples, et spécialement dans des retraites cachées, au sujet de l'Evangile de Dieu ; mais ses paroles n'ont pas été conservées (3) ».

Ces instructions ésotériques n'ont donc jamais été transmises et il faut nous contenter des glanes parcimonieuses que nous trouvons dans les Evangiles.

« Pourquoi parles-tu par paraboles, Maître ?

« Parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux et que cela ne leur est point donné... parce qu'en voyant ils ne voient point et en entendant ils n'entendent point (4).

« Et il ne leur parlait point sans paraboles, mais lorsqu'il était en particulier, il expliquait tout à ses disciples (5) ».

« Il vous est donné à vous, disciples, de connaître les mystères du royaume de Dieu ; mais il n'en est parlé aux autres qu'en paraboles, de sorte qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant ils n'entendent point (6) ».

« J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée (7) ».

Les paraboles n'étaient donc que le voile jeté sur un point du haut enseignement ; l'écorce exotérique qui les constituait était, d'ordinaire, une histoire d'une charmante simplicité renfermant une leçon de morale pratique, tandis que l'Esprit était un fait occulte incompréhensible aux masses. La parabole du Semeur, par exemple, montre l'Ego (le semeur) jetant la semence (son mental plus ou moins riche en potentialités, la main qu'il plonge dans le monde terrestre pour y recueillir l'expérience) dans des terrains divers (dans des personnalités variablement douées plus ou moins réfractaires et passionnelles (8) et la graine lève bien ou mal ou ne lève pas du tout selon la nature du terrain dans lequel elle est enfouie.

Il faut ajouter que les Evangiles que nous possédons aujourd'hui ont été largement remaniés, interpolés, « conformés » pour

(1) Les *Actes* des Apôtres.
(2) *Actes*, I, 3.
(3) *Contra Celsum*. Livre VI, chap. VI.
(4) Saint MATHIEU, XIII, 10, 11, 13.
(5) Saint MARC, IV, 34.
(6) Saint LUC, VIII, 1 ?.
(7) Saint JEAN, XVI, 12.
(8) La personnalité ici c'est l'âme animale qui anime le corps et emprisonne le mental.



s'adapter aux croyances personnelles des successeurs de ceux qui, en écrasant le Gnosticisme, fondèrent l'Eglise militante, et qu'il est probable que parmi les masses d'évangiles que les premiers chrétiens écrivirent on trouverait des traces plus nettes de l'ésotérisme de Jésus.

Saint Paul, qui fut un initié, nous a laissé dans ses *Epîtres* des versets bien caractéristiques que nous aurons l'occasion de citer plus d'une fois au cours de cet ouvrage. Disons ici seulement qu'il reconnaît formellement que c'est le Christ qui leva, pour les Chrétiens, le voile qui cachait l'ésotérisme antique : « Le voile, qui n'est ôté que par le Christ, demeure lorsqu'on lit l'Ancien Testament (1).

Saint Clément d'Alexandrie dit : « Mes mémoires écrits, je le sais, sont bien faibles si je les compare avec cet esprit plein de grâce que j'ai eu le privilège d'entendre. Mais ce sera une image qui rappellera l'archétype à celui qui a été touché par le Thyrse (2). Et nous ordonnons de ne point expliquer complètement les choses secrètes, mais, au contraire, de les rappeler simplement à la mémoire, soit pour nous aider quand nous avons oublié quelque chose, soit pour nous prémunir contre l'oubli... Il est des choses que j'omets volontairement, par une sage sélection, car je crains d'écrire ce que je défends de dire ; et ce n'est point par jalousie de mon savoir, — ce serait mal, — mais parce que je crains que mes lecteurs ne les prennent dans un sens erroné et que je ne donne, comme dit le proverbe, « une épée à des enfants...» Dans mon traité, il est des choses auxquelles je ferai simplement allusion ; d'autres sur lesquelles je m'arrêterai et d'autres que je ne ferai que mentionner. Ce travail s'efforcera de parler sans bruit, de montrer en secret et de démontrer silencieusement (3) ».

Il écrivit tout un chapitre, — le XII[e] — des *Miscellanées* (4) sur le point suivant : « Les *mystères de la foi ne doivent pas être divulgués à tous.* »

Dans le Livre V, chap. x, du même ouvrage, il traite : « *De la préservation des mystères de la foi et de l'opinion des apôtres sur le secret à garder sur ces mêmes mystères.* »

Mais c'est dans le grand Origène que nous trouvons, peut-être, les preuves les plus manifestes de la doctrine ésotérique chrétienne et de l'importance qu'on lui donnait à son époque :

« Je n'ai pas encore parlé de l'observance de tout ce qui est écrit dans les Evangiles. Chacun d'eux contient une quantité de doctrines difficiles à comprendre, non seulement pour la foule, mais même pour des hommes intelligents, car cela comprend l'explication profonde des paraboles que Jésus donna à « ceux du dehors » et dont il réservait le sens complet pour ceux qui avaient franchi le

(1) II *Corinth.* III. 14.
(2) Le Thyrse était, dans les *Mystères*, le symbole de l'Initiation.
(3) *Stromates.* Livre I, chap. I.
(4) Encore appelées *Stromates.*



stage de l'enseignement exotérique et qui venaient « dans sa maison » pour être instruits en particulier (1).

« Ceux du dehors » sont les hommes de la foule ; ceux qui venaient « dans la maison » de Jésus étaient les disciples à qui l'ésotérisme était enseigné.

« Aux hommes de chair, dont l'esprit est grossier, nous enseignons l'Evangile littéral et nous prêchons Jésus-Christ et son crucifiement ; aux hommes évolués, enflammés par l'amour de la Sagesse divine nous enseignons le Logos (2) ».

Ce passage est très net et très important ; la vie du Christ, son crucifiement et bien des choses que disent de lui les Evangiles, c'est le voile symbolique jeté sur l'ésotérisme, ce qui dépeint le Christ prototypique, le Logos (3) qui s'incarne dans l'univers et dans l'homme, qui est crucifié dans l'espace (les quatre plans, les quatre éléments) et dans les véhicules inférieurs de l'homme (le quaternaire inférieur), et qui ressuscite glorifié à la fin d'un Univers et chaque fois qu'un homme se lève victorieux des fonts baptismaux de l'Initiation finale. Car « le Christ (4) est en chacun de nous et il est la Sagesse dans les parfaits (5). (6). »

Origène savait bien que l'ésotérisme est la vie divine commune à tous les cultes, à tous les systèmes philosophiques élevés : « Parler du Christianisme comme d'une doctrine *secrète* est complètement absurde, répond-il à Celse, qui lui fait ce reproche ; il est vrai qu'il possède certaines doctrines non communiquées à la foule et révélées après l'enseignement des doctrines exotériques, mais cela lui est commun avec les systèmes des philosophes qui, eux aussi, ont des vérités exotériques et des vérités ésotériques (7). »

Et Origène, — il est bon de le rappeler, — était reconnu comme la plus haute autorité dans l'Eglise, comme l'interprétateur par excellence de la doctrine mystique chrétienne : c'est l'historien orthodoxe Socrates (v[e] siècle) qui nous l'affirme.

(*A suivre*). **D[r] Pascal.**

LE DÉVACHAN

(*Suite.*)

Sixième Sous-Plan.

La caractéristique dominante de cette subdivision paraît être la dévotion religieuse anthropomorphique. Ce genre de dévotion se

(1) *Cont. Cels.*, XXI. — (2) *Origène. Comment. sur l'Evangile de saint Jean.* — (3) Le deuxième Logos, l'Essence monadique en incarnation dans les mondes inférieurs. — (4) Le principe divin qui émane du Logos. — Buddhi. — (5) Les initiés. — (6) *Origène. Cont. Cels.* l. VI. Ch. IX. — (7) Idem. l. I. Ch. VII.



distingue du sentiment religieux qui trouve son expression sur le second sous-plan de l'astral en ce qu'il est purement désintéressé ; celui qui le ressent ne s'inquiète en aucune façon du bénéfice qu'il en pourra tirer ; l'autre, au contraire, n'a que ce résultat en vue, de sorte que tout sentiment religieux du second sous-plan astral contient en soi quelque chose d'un égoïste marché, souillure dont s'est entièrement lavée la dévotion qui élève l'homme au sixième sous-plan dévachanique.

Il faut encore distinguer avec soin cette phase de la dévotion, qui consiste essentiellement en la perpétuelle adoration d'une déité personnelle, de celle plus élevée qui se manifeste par l'exécution de quelque œuvre définie en faveur de cette déité. Quelques-uns des exemples observés sur ce sous-plan établiront ces distinctions avec beaucoup plus de clarté, sans doute, que ne pourrait le faire une simple description.

Un assez grand nombre d'entités, dont l'activité dévachanique est en œuvre sur ce niveau, proviennent des religions orientales ; mais on ne trouve là que celles dont la dévotion était caractérisée par la pureté, en même temps que par une inintelligence et un manque de raisonnement relatifs. On y voit des adorateurs de Vishnou dans son avatar de Krishna ou d'autres formes de cette divinité ; il s'y trouve aussi des adorateurs de Shiva ; chacun est comme enfermé dans un cocon tissé par lui, par ses propres pensées ; il est seul avec son propre dieu et il oublie le reste de l'humanité. Pourtant il lui est possible de s'associer dans son adoration ceux qu'il a aimés sur la terre. Un Vaishnavite, entre autres, se remarquait par son adoration extatique de la même image de Vishnou à laquelle il avait, pendant sa vie, apporté ses offrandes.

Quelques-uns des exemples les plus remarquables ont été observés parmi les femmes, lesquelles forment une très grande majorité des habitants de ce plan. Une femme hindoue avait glorifie son mari en un être divin, et elle voyait Krishna, tout jeune encore, jouer avec ses propres enfants, mais, tandis que ceux-ci étaient sûrement humains et réels, Krishna n'était autre chose qu'une image vitalisée de bois bleu. Le dieu se montrait à elle sous une autre forme — celle d'un jeune homme efféminé qui jouait de la flûte ; mais cette double manifestation ne la troublait ni ne l'embarrassait aucunement. Une autre femme, qui servait le dieu Shiva, l'avait confondu avec son mari, et considérait ce dernier comme une manifestation du premier, de sorte que l'un se changeait constamment en l'autre et réciproquement. On rencontre aussi quelques Bouddhistes sur ce plan, mais il semble que ce soient exclusivement ceux qui regardent le Bouddha plutôt comme un objet d'adoration que comme un grand Maître.

La religion chrétienne fournit à ce plan de nombreux habitants. D'une part, la dévotion inintellectuelle dont le paysan catholique romain illettré pourrait servir d'exemple, et, d'autre part, l'ardent

et sincère « soldat » de l'armée du salut, semblent arriver à des résultats très semblables à ceux déjà décrits, car on les trouve respectivement enveloppés dans la contemplation des idées qu'ils ont du Christ ou de sa mère. Un paysan irlandais, entre autres, était absorbé dans la plus profonde adoration de la Vierge Marie qu'il imaginait debout sur la lune, à la manière de « l'Assomption » du Titien, mais la Vierge lui parlait et lui tendait les bras. Un moine du moyen âge, de son côté, était en contemplation extatique devant le Christ, et son brûlant amour et sa pitié étaient si intenses, que, pendant que ses yeux ardents suivaient le sang qui dégouttait des blessures de l'image de son Dieu aimé, les stigmates s'en reproduisaient d'eux-mêmes sur son propre corps.

Une autre entité paraissait avoir oublié la triste histoire du crucifiement et voyait son Christ glorifié sur un trône, avec une mer de cristal devant lui, et, tout autour, une vaste multitude d'adorateurs parmi lesquels il se trouvait avec sa femme et sa famille. Sa tendresse pour les siens était très profonde, mais ses pensées étaient bien plus occupées du Christ; la conception de sa déité était si matérielle qu'il se l'imaginait changeant sans cesse de forme et comme dans un va-et-vient kaleidoscopique, passant de la figure d'un homme à celle d'un agneau portant une bannière, comme on le représente souvent sur les vitraux des églises.

Une religieuse espagnole, morte à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, était peut-être plus intéressante encore à étudier. Elle se croyait, dans son Dévachan, à l'époque où le Christ vivait sur la terre, elle l'accompagnait à travers les événements racontés dans les Evangiles, et, après le crucifiement, c'était elle qui prenait soin de sa mère, la Vierge Marie. Les tableaux des scènes et des costumes de la Palestine étaient naturellement tout à fait inexacts, car le Sauveur et ses disciples y portaient des vêtements de paysans espagnols, les collines autour de Jérusalem étaient de hautes montagnes couronnées de vignobles, et les oliviers étaient couverts de mousse grise d'Espagne. Enfin, elle s'imagina qu'elle souffrait le martyre pour sa foi et qu'elle montait au ciel pour en redescendre et revivre encore et encore de cette vie qui faisait sa joie.

Nous concluerons cette liste de nos observations sur ce sous-plan par un curieux et joli petit exemple du Dévachan d'un enfant. Il était mort à sept ans et vivait dans le monde céleste toutes les histoires religieuses que sa bonne irlandaise lui avait racontées ici-bas. Il aimait surtout à penser qu'il jouait avec Jésus et qu'il aidait à faire de ces oiseaux d'argile que le Christ enfant avait, dit la légende, le pouvoir de faire vivre et s'envoler.

Comme on a pu le voir, l'aveugle dévotion, que la raison n'éclaire pas, n'élève jamais ses fidèles à de grandes hauteurs spirituelles; mais il ne faut pas oublier que, dans tous les cas, ces fidèles sont absolument heureux et aussi complètement satisfaits qu'ils peuvent l'être; les joies qu'ils reçoivent sont, en effet, les plus grandes



qu'il leur soit possible d'apprécier et ont, en outre, un excellent effet sur leur future carrière, car, bien qu'une pareille dévotion ne puisse développer l'intellect, elle n'en contribue pas moins à augmenter les tendances vers une forme de dévotion plus élevée et aboutit presque toujours à développer une vie pure. Une personne, donc, qui vit dans ces sentiments et reçoit le Dévachan que nous venons de décrire, ne pourra faire de rapides progrès sur le sentier du développement spirituel, mais sera gardée contre bien des dangers ; il est très improbable, en effet, que dans sa prochaîne existence terrestre elle tombe dans un vice grossier ou que, entraînée loin de ses aspirations dévotionnelles, elle soit précipitée dans la vie mondaine guidée par l'avarice, l'ambition ou la dissipation. Quoi qu'il en soit, l'étude de ce sous-plan prouve pleinement la nécessité de l'avis de saint Pierre : Ajoute à ta foi la vertu et à la vertu la connaissance. »

Cinquième Sous-Plan.

La principale caractéristique de cette subdivision pourrait se définir ainsi : dévotion se dépensant en travail utile. Le chrétien, sur ce plan, au lieu de se plonger dans l'adoration pure et simple du Sauveur, ne songe qu'à aller dans le monde travailler pour lui. C'est surtout le plan où se réalisent les grands projets, les grandes idées qui n'ont pas abouti sur la terre, — les grandes organisations inspirées par la dévotion religieuse et ayant généralement pour objet un but philanthropique. Ne perdons pas de vue, toutefois, que plus nous nous élevons, plus nous rencontrons de complexité et de variété. Nous pouvons encore trouver une caractéristique définie pour la dominante de ce plan, mais nous serons de plus en plus exposés à trouver des différences et des exceptions qui ne pourront facilement se classer sous une dénomination générale.

Comme cas typique, bien qu'un peu au-dessus de la moyenne, nous citerons celui d'un homme qui travaillait à un grand projet dont le but était de transformer la condition des classes inférieures. Bien que profondément religieux en soi, il avait senti que la première des choses à faire pour les pauvres c'était l'amélioration de leur vie physique, et le plan, dont l'exécution se déroulait alors en Dévachan et qui, par ses soins vigilants, triomphait dans tous ses détails, avait pendant sa vie terrestre très souvent occupé son esprit, bien qu'il eût été impossible d'en amener la réalisation.

Il avait eu l'idée que, s'il eût été possesseur d'une énorme fortune, il aurait acheté et placé tout entier dans sa main l'un des petits commerces — l'un de ceux, par exemple, qui n'occupent que trois ou quatre grandes maisons ; il se débarrassait ainsi, pensait-il, de toute réclame ruineuse, des pertes qu'entraînent les mille formes de la rivalité en affaires, et opérait, de ce chef, d'immenses économies, tout en restant à même de livrer ses mar-



chandises au public au cours usuel, et de donner à ses ouvriers des gages plus élevés. Il entrait dans son projet d'acheter un lot de terrain sur lequel il construirait pour eux des maisonnettes, entourées chacune d'un petit jardin ; après un certain nombre d'années de service, chaque ouvrier devenait possesseur d'un intérêt sur les bénéfices, et cette part devait suffire à l'entretien de ses vieux jours. Par l'application de son système le dévachani espérait montrer au monde qu'il y avait, dans le Christianisme, un côté essentiellement pratique et il comptait, en même temps, gagner à sa foi, par la reconnaissance, les âmes de ceux qu'il aurait employés.

Un prince indien offrait un cas assez semblable à celui qui précède. Il avait pour idéal sur la terre le divin roi héros, Rama ; il l'avait pris pour modèle de sa vie et avait adopté ses méthodes de gouvernement. Naturellement, toutes sortes d'événements imprévus avaient surgi ici-bas, à la suite desquels beaucoup de ses projets n'avaient pu réussir, mais dans le Dévachan tout marchait pour le mieux, et les plus grands résultats suivaient chacun de ses efforts pour le bien de son peuple. — Rama le conseillait personnellement, dirigeait son œuvre et recevait de ses dévoués sujets une perpétuelle adoration.

Voici un autre cas, curieux et bien touchant aussi, un exemple du labeur religieux personnel, celui d'une religieuse qui avait appartenu aux ordres actifs. Elle avait évidemment basé la conduite de sa vie sur le texte suivant : « Ce que tu feras au plus petit d'entre eux, c'est à moi que tu le feras », et en Dévachan elle accomplissait encore dans toute leur intégrité les injonctions de son Seigneur ; elle guérissait les malades, donnait à manger à ceux qui avaient faim, habillait et aidait les pauvres — et, chose remarquable, à peine en avait-elle secouru un, qu'il se changeait en le Christ qu'elle adorait aussitôt avec une ardente ferveur.

Voici un cas intéressant en raison du profond sentiment religieux qui en est la note dominante. Il s'agit de deux sœurs qui, durant le cours de longues années, s'étaient tendrement aimées sur la terre, et dont l'une, clouée par les infirmités sur un lit de douleur, avait été l'objet de la part de sa compagne de soins assidus et dévoués. Elles avaient vécu l'une pour l'autre dans un monde à part, le monde de leurs fictions pieuses, peuplé de toutes les bonnes œuvres qu'elles auraient voulu pouvoir accomplir. Elles se sont rencontrées en Dévachan où elles vivent dans la contemplation exclusive l'une de l'autre ; l'invalide d'autrefois florissante maintenant de santé et de jeunesse. Chacune d'elles se figure vivre de la vie animique de l'âme-sœur, rien ne les empêchant désormais de réaliser leurs projets charitables. Poussées à ce point d'intensité, il est sûr que de telles images prennent une apparence de vie qui touche à l'identité.

On comprend que le missionnaire, sur ce plan, trouve un vaste champ ouvert à son activité — non le fanatique ignorant, qui ne



saurait s'élever à ce niveau, — mais le missionnaire sincère, dévoué, d'une plus noble lignée morale, dont un Livingstone nous offre le type. De tels hommes emploient leur activité dévachanique à convertir les multitudes à la foi religieuse qu'ils ont professée de leur vivant. Parmi les cas que nous avons observés, l'un des plus frappants est celui d'un sectateur de Mahomet, absolument convaincu de la réalité de sa mission et concentrant tous ses efforts à ramener peuples et gouvernements aux principes de l'Islamisme orthodoxe.

A cette subdivision se rattachent les capacités artistiques d'un certain ordre. Il ne saurait être question, ici, de ceux qui font de l'art dans un but personnel, égoïste, pour se faire une réputation, de ceux qui passent leur temps à se jalouser les uns les autres — les forces générées dans de telles conditions n'ayant aucun rapport avec le monde dévachanique. Nous mettons également hors de cause ces sublimes génies pour lesquels l'art est un sacerdoce, le talent un don sacré, destiné à élever le niveau intellectuel de leurs semblables : de tels êtres trouvent leur expression sur des stages plus exaltés. Entre ces deux extrêmes se meuvent un grand nombre d'artistes convaincus, ceux qui font de l'art pour l'art, ou qui glorifient par leurs œuvres la divinité de leur culte, mais qui n'ont pas encore atteint ce degré de responsabilité où l'homme a conscience de l'influence exercée par les productions de son cerveau sur l'esprit de ses semblables ; c'est à cette classe d'artistes, — sous de nombreuses réserves toutefois — qu'est approprié le 5e sous-plan.

A titre d'exemple, et pour souligner ce qui précède, nous ferons allusion à un musicien bien connu de son vivant, pour ses tendances religieuses et qui, dans l'état de béatitude où il est plongé, ne cesse d'adresser au Christ les productions de son génie, comme autant d'actes d'amour, absolument inconscient d'ailleurs des combinaisons harmonieuses de sons et de couleurs que ses conceptions musicales impriment à la substance dévachanique. Tant de talent et d'enthousiasme seront-ils dépensés en pure perte ? Nullement ; l'auteur en recueillera les fruits dans sa prochaine incarnation, par une recrudescence d'aptitudes musicales et de dévotion. Il serait à craindre néanmoins que les choses ne tournassent au cercle vicieux, n'était l'intervention ultérieure de causes encore latentes.

Si nous jetons un regard d'ensemble sur les trois premières subdivisions, nous verrons que le facteur en jeu est l'amour dans son acception personnelle : liens de l'amitié, amour de la famille, de l'art ou même de la divinité, sous une forme anthropomorphique, — mais non de l'amour pur, idéal, qui embrasse dans son désintéressement la totalité des êtres, et dont nous trouverons l'expression sur le prochain sous-plan.

(*A suivre*). **C. Leadbeater.**



SCIENCE ET RELIGION

Les foules n'aiment pas la Science à la façon dont on l'entend en Europe ; et les foules ont raison.

Qu'a fait la science pour les foules ? Elle a augmenté leur misère. La Science d'Europe n'est que la servante de l'industrie, et l'industrie, à quoi sert-elle ? A rendre riches des gens dont bon nombre seraient incapables de gagner leur pain si la fortune ne s'était pas trouvée dans leur maillot.

Et l'industrie est le but de la science d'Europe, si bien que nos savants sont devenus des ouvriers ayant une spécialité en dehors de laquelle ils ne connaissent rien. L'un est mathématicien ; il aligne et combine toute sa vie des formules pour permettre à des industriels de trouver, sans savoir comment ni pourquoi, des résultats auxquels sans cela ils seraient à tout jamais incapables de parvenir. Et ce savant mathématicien, ne connaissant que ses formules, a une intelligence tellement atrophiée dans ses autres facultés qu'il est même incapable de se demander ce que peuvent bien être les nombres qui sont la base de sa science et le rapport de quantité qui forme la chair et les os de son savoir. Un autre est physicien ; il se sert des mathématiques comme un aveugle se sert d'un bâton, mais ne sait rien ni du bâton ni de ce qu'il touche par lui. Un autre est chimiste et, en dehors des combinaisons et des décombinaisons des corps qu'il fait opérer par routine, et quelquefois par hasard, il ne connaît rien au monde. Chacun d'eux a sa science mais manque totalement de savoir ; bon nombre de nos savants ne soupçonnent même pas qu'il y a un savoir et qu'il ne peut pas y avoir de sciences particulières, que celles-ci sont simplement les besognes dévolues aux manœuvres de la pensée. En savoir, les savants spécialistes sont des manœuvres, rien de plus. Quand on les sort de leur métier, ce ne sont plus que des ignares. Et c'est parce qu'ils ont conscience de cet ignavisme, parce qu'ils sentent bien qu'au fond ils sont de faux savants, qu'ils acceptent le rôle de serviteurs de l'industrie, moyennant salaire.

L'industrie étant essentiellement exploiteuse de la foule, et les sciences, (la Science européenne n'existe pas encore et le savoir antique a été mis hors de la portée des foules intellectuelles aussi bien que des foules ignorantes), étant les servantes de l'industrie, la foule éprouve de la haine et du mépris pour les savants et leurs élucubrations, — et cela instinctivement.

Elle sent et sait, par expérience, qu'elle n'a rien de bon à en attendre ; que les sciences sont pour elle des sources de misère dont le débit va sans cesse en augmentant.

A quoi servent les savants d'Europe, en allant au fond des choses au point de vue des intérêts de la foule? Uniquement à supprimer le travail des ouvriers, à les dépouiller de leur gagne-pain. C'est là le résultat le plus clair de ce que nous appelons le progrès industriel. Les sciences étant nuisibles à la foule, celle-ci les regarde comme ses ennemies.

La foule aspire au bonheur et les sciences ne font qu'augmenter sa misère. Elles ne répondent donc pas à son besoin.

Où se trouve le bonheur? La foule n'en sait rien, pas plus que les savants : mais elle voudrait qu'il se trouvât là, tout près, à portée de sa main. Il ne s'y est jamais trouvé. Pourtant l'aspiration au bonheur part si bien du fond du cœur de la foule qu'elle ne peut pas croire que le bonheur n'existe pas. S'il n'est pas là, sous sa main, c'est qu'il est ailleurs ; mais à coup sûr il est quelque part.

Et des hommes viennent lui dire, à cette foule soupirant après le bonheur en vain cherché aux jours de la terre, qu'il se trouve dans un autre monde, et que, pour aller à la source où sa soif de bonheur pourra être étanchée, il faut vivre de telle façon.

Et la foule ne sachant pas où est le bonheur, mais ayant l'ardent désir de le trouver, croit ce qu'on lui dit et se résigne à la conduite qu'on lui trace.

Le noyau de l'être humain comme de tous les êtres, c'est l'aspiration au bonheur. Si l'on arrachait de l'âme des êtres le désir du bonheur, on en arracherait la racine de la vie.

D'autre part, que sont *les* religions? Des systèmes proposés aux hommes pour les conduire au bonheur, rien autre.

Ce qui relie les hommes, c'est leur commune aspiration au bonheur ; par là, plus que par toute autre chose, les hommes sont pareils ; c'est en cette aspiration qu'ils communient.

On ne conduit les hommes en bandes et en masses, à quelque but que ce soit, qu'en faisant apparaître devant eux un mirage du bonheur. L'aspiration au bonheur est le ressort de l'évolution. C'est en promettant le bonheur aux hommes que les sciences et les religions leur ont fait prêter l'oreille à leurs enseignements. On se détourne de tout ce qui ne contient pas une promesse de bonheur.

Pourtant, toutes les promesses de bonheur faites aux hommes furent menteuses, le bonheur ne se trouvant point sur la terre. C'est pourquoi on l'a placé ailleurs.

Ceux qui le placeront sur terre n'auront d'influence que pendant peu de temps, les hommes devant vite s'apercevoir que la promesse en est trompeuse.

Le seul état heureux auquel on puisse arriver sur terre est la connaissance qu'il n'y a pas de bonheur sur la terre. Mais cette connaissance n'est pas faite pour ceux qui vivent plongés dans les brouillards d'illusion au milieu desquels ils cherchent le bonheur à tâtons.

Si le bonheur existe quelque part, — c'est déjà s'en rap-

procher que de savoir qu'il ne faut pas le chercher là où il n'est pas.

Et s'il n'existe pas? — Comme ce serait un bonheur de s'être débarrassé de l'erreur commune, il existerait donc, relativement, quand même, par l'acquisition de cette notion.

Etant en possession du vrai, on serait en possession du bonheur. Mais comme on n'arrive pas au vrai par procuration, il faut le trouver *soi-même*, et ne se fier à personne pour y parvenir.

Guymiot,

SYMBOLISME DE LA BIBLE

(*Suite et fin*).

L'homme est encore loin d'imaginer que la seule action de penser puisse le rendre maître de son destin ; qu'il purifie, dégage, à son gré, l'atmosphère morale du monde ou la charge des plus redoutables influences, que s'il pense le Mal il fait du tort à lui-même et aux autres, à ceux qui lui sont le plus chers, dans le présent et dans l'avenir ; que c'est en vain qu'il prodigue des trésors de tendresse à un petit nombre, s'il s'enveloppe, à l'égard des autres, d'indifférence ou d'égoïsme ; que rien ne se perd dans le Cosmos, mais retourne en temps donné à son auteur ; qu'ainsi se génèrent et s'alimentent les courants d'influences mentales incessament actifs qui constituent la Solidarité, non cette solidarité vague, contingente, utopique, desideratum des âmes sensibles, mais la Solidarité Karmique, dans sa réalité formidable.

Répandre ces idées autour de soi, propager cette notion qu'il existe un plan d'idéation cosmique, en activité incessante à tous les stages, auquel nous pouvons tous coopérer, c'est préparer une ère nouvelle, c'est favoriser l'intuition d'un nouvel ordre de choses, le retour des peuples au génie de leur race ; c'est provoquer un travail fécond d'activités mentales : ouverture d'horizons jusqu'ici fermés, besoins de perceptions plus étendues, aboutissant, sur le plan physiologique, à l'élaboration d'un nouvel organe pour objectiver des perceptions nouvelles — apparition du sixième sens (1).

Lorsque l'humanité aura évolué le sixième sens, l'existence de

(1) Aux cinq sens connus s'ajouteront, avec les progrès de la race, deux autres sens : le sens psychique et le sens intuitif. N. D. L. R.



la pensée élémentalisée, entité intelligente et active, fusion d'éléments ayant des affinités mutuelles, deviendra aussi palpable que la tache de rouille produite par l'eau au contact du fer : pur phénomène de sélection. Pour l'instant, cette fusion de la pensée avec l'élément kamique (1), cette opération de chimie subjective, est encore à l'état d'hypothèse — hypothèse nécessaire (2) — aussi indispensable qu'est pour la science positive l'hypothèse de l'éther... ce quatrième état, ce constituant atomique de la matière physique, que personne n'a encore bien vu, dont l'omnniprésence s'impose en pleine science exacte, dont il faudra s'approcher « *ésotériquement* » sous peine, dût-on s'en voiler la face, de s'arrêter net dans le progrès. Ne faut-il pas que la ligne droite, prolongée dans le cercle, coupe en un point donné la circonférence ? C'est la nécessité qui veut que les procédés d'analyse de la science moderne viennent enfin se heurter à la grande Synthèse antique. Et c'est le symbolique éther — PATER-ÆTHER, remarquons-le bien, ZEUS, le Jupiter des anciens, ignorants mythologues, — qui aura servi de *médiateur* entre les deux aspects du mental humain ; l'invisible, l'intangible éther, pont jeté sur l'abîme, par où la science positive passera avec armes et bagages sur la rive du subjectif... Alors, nous serons en possession de quelques instruments de plus pour pousser à la roue de l'évolution : éléments de conscience et de pouvoir.

Mais, où réside le pouvoir de l'homme ? Dans l'acte, dans le geste, subordonné aux circonstances, expression éventuelle de la volonté ? Cela ne se soutient pas. Est-ce dans l'idée qui en réalise l'image sur le plan manasique (3) ? Non plus ; car l'idée n'est pas cause première dans le monde mental, mais une résultante. Serait-ce dans les lobes du cerveau dont les cellules secrètent le phosphore ? Telle est la thèse de la « pensée-phosphore » ; au matérialiste de la défendre. Ou bien, le pouvoir créateur de l'homme est-il dans le Soi-intérieur, le foyer manasique, l'être pensant (4) ? Il ne peut être que là ; la responsabilité mentale fait partie du petit nombre des vérités acquises, de droit commun ; c'est l'essence de la loi, laquelle, dans l'acte commis, s'essaye à ne retenir que l'intention, c'est-à-dire, le premier mobile appréciable, émané de l'âme humaine.

Voici les phases, à peine esquissées, par où l'Ame humaine, (*Manas*), plus rapide que la lumière, descend jusqu'au plan physique :

(1) L'âme animale. N.D.L.R.

(2) Les travaux de savants tels que l'illustre chimiste Crookes, de Rochas, Luys, Baraduc, et tant d'autres seraient tous à citer à l'appui, si la donnée de cette étude n'était exclusivement métaphysique.

(3) Mental.

(4) Le soi, l'homme divin, c'est le rayon de l'Esprit universel (*Atma-Buddhi*) illuminant le corps causal et y produisant les attributs dits humains. N. D. L. R.

1° Pouvoir créateur — le Soi — manifestant la pensée;

3° L'Idée, trouvant dans l'âme animale, d'abord, et dans l'organe cérébral, ensuite, le véhicule qui lui convient pour s'objectiver;

3° Le cerveau où l'image astro-mentale (1) imprime sa vibration sur les cellules nerveuses; organe de transmission entre différents états de substance;

4° L'action, quelle qu'en soit la nature, expression éventuelle de ce que l'âme humaine transmet au cerveau, par l'intermédiaire de l'idée.

Et c'est précisément le Quaternaire de la réalisation mentale, l'antique mystère d'anthropogenèse, cette quadruple manifestation de la conscience humaine, que nous ont transmise les Sages, sous le divin symbole de la Croix.

Or, s'il est prouvé que le mental est à l'idée comme le cerveau est au geste, alors, la réalité du lien substantiel qui relie l'action cérébrale à son résultat physique entraîne necessairement l'hypothèse d'un lien également substantiel, *sui generis*, entre le mental et l'idée. Il ne peut pas exister de solution de continuité entre les opérations qui conduisent l'acte mental sur le plan objectif. « Ce qui ne se réalise pas, n'est pas », dit la Sagesse : en d'autres termes l'Idée n'existe qu'à la condition d'être substantielle — on ne réalise pas le néant.

De même que le cerveau éthérique (2) fournit par sa substance le fluide qui, par l'intermédiaire des filets nerveux volontaires, produit ce que nous appelons le geste, le mouvement, l'action; de même le mental forme avec la substance du plan qui lui est congénère, — le manasique (3) — ces formes, inaccessibles à nos perceptions physiques, (mais d'autant plus réelles), que nous appelons les idées; lesquelles s'involuent, à leur tour, dans l'élément kamique ou astral, pour s'y revêtir du corps nécessaire à leur manifestation sur le plan astral, avec les attributs d'entités vivantes, et pour évoluer enfin sur notre plan matériel et terrestre avec toutes les potentialités de leur créateur (*Manas*), soit pour le bien, soit pour le mal, et « en proportion de leur intensité dynamique », ainsi que le dit le Maître; réalisant de la sorte ce double mouvement de *spirales entrelacées*, dont le caducée de Mercure est, à la fois, le graphique et le symbole.

Et cela nous est enseigné par la Sagesse archaïque, dont la Théosophie est le représentant actuel : Une substance, homogène, manifestée, polarisée sous deux aspects, à travers les sept plans qu'elle forme dans l'espace cosmique: 1° (au positif), la vie, le mouvement, la direction : 2° (au négatif), la matière, le véhicule, la forme; tous deux, en *coadunité*, c'est-à-dire, s'interpénétrant; la matière

(1) Revêtue de matière astrale (*kamique*) et mentale. N. D. L. R.

(2) La partie la plus subtile de la matière humaine *physique*. N. D. L. R.

(3) Plan de l'âme humaine. N. D. L. R.



phénoménale immergée dans son noumène, comme dans un océan sans bornes : ainsi les corps sidéraux suspendus dans l'éther. Au sommet du triangle, la Pensée, l'Idéation, le Verbe, (1) — première manifestation de ce qui N'EST PAS objectivement, de ce qui EST éternellement NON-MAFIFESTÉ — principe animateur de sa propre substance increée, dont LUI (LE VERBE) sème les différenciations, dont il multiplie les véhicules et les formes, à mesure que celles-ci s'éloignent de son CENTRE, et qu'il anime et constitue analogiquement » son principe septénaire et primordial.

Faut-il croire aveuglément, ou nier à priori? Ni l'un, ni l'autre ; la Foi est cette face de l'ignorance dont la négation est le revers : toutes deux aboutissent à un *refus de penser*, à une abdication de pouvoir, attitude de conscience inférieure, incompatible avec notre responsabilité, avec l'exercice indépendant de notre mentalité aryenne. Il faut vérifier par soi-même, en soi-même. La doctrine n'est pas nouvelle ; sa formule était inscrite, il y a encore 2000 ans, sur le fronton d'un temple antique : se connaître soi-même, réaliser en *soi* la présence du Verbe-*atma* (2), le prototype et le potentiel de l'univers manifesté, — la constitution septénaire de l'être humain, les liens de substance et de solidarité qui nous unissent aux hiérarchies d'en bas, aux hiérarchies d'en haut. C'est la science de l'Amour !

Nier l'existence des unes et des autres, à tous les stages de l'échelle, parce que de tels êtres sont revêtus de formes qui échappent aux perceptions sensuelles que nous possédons en commun avec les animaux inférieurs, parce qu'ils fonctionnent en dehors des limites de notre conscience embryonnaire, c'est vouloir dépeupler l'univers de ses habitants légitimes ; c'est se priver, en même temps, du seul moyen de savoir quelque chose de ce merveilleux mécanisme cosmique en vertu duquel chaque plan tire du plan dans lequel ses racines plongent, la vie et la substance nécessaires au développement de sa forme, tandis qu'il reçoit du plan supérieur immédiat l'*influx* de spiritualité ou d'instinct, de mentalité ou de conscience qui convient à son stage ; transformant ainsi le potentiel qu'il reçoit en un quelque chose de plus élevé, de plus subtil, de plus *évolué*, et destiné, lors du retour cyclique, à servir de base, de stratum, de terrain d'évolution, à la substance du stage supérieur ; et ainsi de suite sur tous les plans de notre système.

Quoiqu'il en soit, lorsque, sur un point de l'espace planétaire, un organisme s'est élevé au niveau de la mentalité, celle-ci devient apte, par le fait, à coopérer consciemment à l'œuvre d'ensemble, reçoit l'influx manasique et passe au rang de pouvoir créateur.

(1) Le Logos de Platon. N. D. L. R.
(2) L'esprit universel, le *Logos*. N. D. L. R

La forme humaine, sur ce globe terrestre, est l'organisme approprié à l'exercice de la mentalité. Mais il n'en fut pas toujours ainsi ; les premiers âges et les premières races furent le témoin de son involution dans la matière ; long processus du développement de la forme, du perfectionnement des organes. Ce fut le temps où la Balance du Karma (1) restait en équilibre, l'homme ne générant pas de causes pour en faire osciller les plateaux : vie végétative, où la subtilité primordiale de la matière allait sans cesse décroissant, à mesure que les perceptions se développaient sur le plan matériel ; vie inconsciente, heureuse en son irresponsabilité, attendant l'heure fatale. Ce fut l'état paradisiaque, dont la tradition se retrouve chez tous les peuples qui ont conservé un monument de leur histoire. Puis, vint le moment de franchir le seuil d'un monde nouveau. C'en est fait, le principe « divin » l'a touché de son aile, l'homme, entraîné dans l'irrésistible vortex mental, se saisit « du fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal », dit la *Genèse*.

Le « Fruit défendu »? quel sens ces deux termes présentent-ils à l'esprit ? Faut-il admettre que la Loi de Sagesse — Plan idéal cosmique — qui amena la « créature », à travers les phases œoniennes (2) de son évolution, au pied de l' « Arbre de la Connaissance », lui ait fait un crime de goûter de son fruit ! Peut-on rien imaginer de plus odieux, de plus gratuitement absurde, à savoir : que ce que nous appelons, à juste titre, la Providence, se soit fait un jouet de l'humanité et l'ait attirée dans un piège, l'enveloppant ainsi dans le plus abominable des complots ! Est-ce ainsi qu'un père se conduirait à l'égard de ses enfants ? Que tout être, chez qui le préjugé n'obscurcit pas toute lueur de conscience, réponde ! Est-il possible qu'une bible de l'humanité ait consigné de telles monstruosités pour servir de modèle aux générations futures ! Sommes-nous dans un monde fantastique, où la « Divinité » ne se manifeste que pour scandaliser sa créature et révolter sa conscience ! Ou bien, n'avons-nous rien compris au sens de cette Légende... ?

Non ! la Providence ne tend aucun piège sous les pas de l'homme ; il n'existe pas, dans le Cosmos, de pouvoir organisé pour un telle besogne. Le « fruit défendu » dès l'aurore de la mentalité humaine n'a pas cessé de l'être et l'est encore aujourd'hui plus que jamais : c'est le fruit de la Connaissance dont il ne faut approcher qu'avec un cœur pur, avec une volonté inébranlablement orientée vers le Bien, — la connaissance des forces de la nature, dites occultes, parce qu'elles sont, pour le moment, hors d'atteinte de nos perceptions physiques, mais dont le maniement conscient investira l'humanité de l'avenir d'une incalculable puissance, sur tous les plans de l'Être.

(1) La loi de causalité. N. D. L. R.
(2) Les *Æons* sont de longues périodes de temps. N. D. L. R.



Par le fait, ce « fruit de l'arbre » a été, jusqu'ici, assez bien gardé des atteintes téméraires, *défendu* par notre ignorance même ; à tel point qu'il en est bien peu parmi nous qui ne souriront à l'idée qu'il puisse exister, en nous, en dehors de nous, prêts à se transformer en agents dociles de notre volonté consciente, des mondes, des univers de substance organisée, de forces intelligentes qui attendront patiemment, croyons-le, que les Académies veuillent bien régulariser leur situation sur cette boule d'argile, ce caillou roulé par l'Océan éthérique. que nous appelons la Terre et que nous voyons grande et importante, avec les yeux du ciron sur la feuille verte où il naît, vit et meurt.

Mais, dira-t-on, j'admets, pour l'instant, que cette idéation cosmique ne soit pas purement lunatique, qu'il y ait quelque chose de vrai au sujet de ces forces occultes et des pouvoirs qu'elles confèrent ; n'eût-il pas été plus sage de laisser l'humanité dans l'ignorance à leur endroit ? attirer la créature élémentaire sur ce terrain brûlant, par l'attrait du fruit défendu, n'était-ce pas le comble de l'imprévoyance !

C'est précisément parce que l'homme était encore élémentaire, trop voisin de son origine spirituelle, parce que ses perceptions s'exerçaient encore dans les milieux congénères aux forces élémentales qu'il importait de le prémunir contre les dangers qui allaient naître de la présence, en lui, de deux forces non équilibrées — héritage du passé, d'une part, germes de potentialités futures, de l'autre — et dont l'usage, s'il s'était généralisé, n'aurait tendu à rien moins qu'à la destruction complète de l'espèce... ce fût là cette providence tutélaire qui ne se désintéresse jamais de l'évolution humaine et se manifeste sous une forme sensible, témoin : le face à face biblique d'Adam avec son Jéhovah.

Car tout est vrai dans ces vieux Livres sacrés ; pas un mot de ces légendes, si naïves, parfois, dans le choix de leurs images, qui ne contienne, enfermé dans sa gangue, le témoignage d'un événement vécu par chacun de nous, dans un passé lointain ; qui ne donne le mot de l'énigme, lorsque nous voulons bien l'y chercher, et sans lequel il est pratiquement impossible de comprendre quoi que ce soit de notre situation présente. Dans la teneur du texte, intentionnellement concis, se révèle la pensée profonde. Là, rien qui ne porte et n'atteigne au but visé. Jusqu'au Serpent, enroulé autour du tronc de l'Arbre de la Connaissance, embrassant dans sa spirale, toute science divine et humaine, hiéroglyphe de la Religion-Sagesse, le plus profond symbole, peut-être, de la mythologie antique et dont l'image se retrouve chez tous les peuples de la Terre, convoyant, chez tous, la même idée ésotérique, donnant, chez tous, un sens différencié, universellement admis, chez tous, et reconnu, suivant la disposition qu'affectaient les anneaux, — jusqu'au sens qui s'attache au nom de chacun des personnages du drame biblique, résultant de la valeur numérique du glyphe



hébreu : Adam, transmutation numérique du potentiel Jehova : Eve (חוה) ou chayah, la vie objective, continuité du mouvement à travers l'existence, incessant devenir dans la nature (1), symbolisant, dans un ordre moins élevé, la faculté intuitive de la femme qui l'incite à pénètrer l'inconnu, le mystère, à mordre au fruit de la connaissance, entraînant l'humanité, à sa suite, sous la Balance du Karma.

A un point de vue très inférieur, c'est-à-dire au niveau de l'interprétation matérielle et littérale du texte, c'est la « chûte », si l'on veut, le Paradis perdu ; au sens ésotérique, c'est la descente de l'Esprit dans la Matière ; c'est bien la « chûte », mais celle de l'Ame humaine (*manas*) dans la forme animale-humaine, dont la Bible mosaïque nous donne l'image renversée.

Il s'agit d'un fait cosmique et non d'une histoire prêtant à l'équivoque sur laquelle, pieusement, on jette le voile ; il s'agit d'un fait d'anthropogénèse d'une importance suprême qui dirige un flot de lumière sur le passé de l'homme, sur la complexité de son évolution élémentale, physiologique, psychique mentale et spirituelle — qui restitue au terme son véritable sens ; processus de l'être sur la chaîne sans fin des différenciations et dont nous n'avons guère aperçu, jusqu'ici, que la caricature au travers des théories darwiniennes — processus d'évolution digne du cadre cosmique où s'inscrivent, lentement, mais sûrement, ses immenses spirales ; il s'agit d'un évènement qui marqua l'heure où les causes générées sur le plan mental ont commencé à produire leurs effets nécessaires et Karmiques. Ce fut la conquête d'un stage, le passage de la vie inconsciente, végétative, en quelque sorte, pré-humaine, à l'état d'être responsable et pensant, qui peut faillir à sa tâche, trébucher sur sa route, méconnaître par ignorance, la Loi qui EST sa substance, mais qui peut, aussi, s'élever par degrés, disperser successivement les voiles de l'ignorance, élargir sa conscience, comprendre quelque chose de l'Essence dont il émane, la nécessité qui le fait *solidaire* de tous les êtres, *frère* de tous ses semblables, *protecteur* de tous ses inférieurs, *coopérateur* conscient des Hiérarchies qui, avant lui, ont foulé le rude sentier du Devenir.

Nice, 7 septembre 1897.

H. de Castro.

(1) *Secret Doctrine*. H. P. Blavastky. V. 3. p. 182.



VARIÉTÉS OCCULTES

(*Suite et fin*).

POSSESSION ÉVIDENTE PAR DES ENTITÉS ÉTRANGÈRES

Lorsque l'un de ces « quelqu'un » était « de garde », comme nous disions, le manuscrit d'H. P. B. revêtait identiquement la même apparence particulière qu'il avait eue la dernière fois que ce même « quelqu'un » avait pris, à son tour, la direction du travail littéraire. Il écrivait, de préférence, sur les sujets qui étaient de son goût et H. P. B., au lieu de jouer le rôle de secrétaire, devenait, pour l'instant, ce même autre personnage. A cette époque, si vous m'aviez montré une page quelconque de manuscrit d' « Isis », j'aurais pu vous désigner, presque avec certitude, le « quelqu'un » qui l'avait écrite. Où était donc l'Ego d'H. P. B. durant ces périodes de remplacement ? C'est là la question et c'est un de ces mystères qui ne sont pas révélés au premier venu (1). D'après ce que je compris, elle prêtait elle-même son corps, comme on prêterait sa machine à écrire, et partait pour accomplir d'autres travaux occultes qu'elle pouvait mener à bonne fin dans son corps astral ; durant ce temps, son corps était occupé et manœuvré, à tour de rôle, par un groupe d'Adeptes. Lorsqu'ils surent que je pouvais si bien les distinguer, que j'avais même inventé des noms pour les désigner, en leur absence, dans mes conversations avec H. P. B., il leur arriva fréquemment de me saluer avec gravité, ou de me dire adieu par un amical signe de tête au moment de quitter la chambre et de céder la place au suivant qui attendait. Il leur arriva parfois de me parler les uns des autres, comme des amis parlent d'un absent, de sorte que j'avais fini par connaître des fragments de leurs histoires personnelles ; ils parlaient aussi d'H. P. B. absente, établissant une distinction entre elle et son corps physique qu'ils lui avaient emprunté. Un Mahatma, m'écrivant au sujet d'un travail occulte, en parle — du corps d'H. P. B. — comme de la « vieille apparence » ; en 1876, aussi, il m'écrit au sujet « du corps et du Frère qui s'y trouve » ; un autre Maître me demande — à propos d'un terrible accès de colère que j'avais provoqué (involon-

(1) Deux ans, environ, après la publication de ce qui précède, H. P. B. dévoila le secret à ses parents (voir les articles du Path cités plus haut) ; elle n'était pas dans son corps, mais tout près, ayant pleinement conscience de ce qui se passait et considérant les tiers qui s'en servaient.



tairement) chez H. P. B. — « Voulez-vous donc tuer le corps » ? et le même, dans une note écrite en 1875, parle de « ceux qui nous représentent dans la *coque* » et c'est lui qui souligne le mot.

Peut-on s'imaginer l'impression que je ressentis, un certain soir, en m'apercevant que je venais de saluer, sans m'en douter, le sévère philosophe que je dépeins dans les quelques lignes qui suivent, avec une légèreté et un sans-façon qui bouleversèrent son calme habituel ? Pensant m'adresser seulement à mon camarade de chambrée, H. P. B., je m'écriai : « Allons, ma vieille, mettons-nous au travail » ! L'instant d'après, je rougissais de honte, car la double expression, de surprise et de dignité offensée, que revêtirent ses traits, venait de m'apprendre à qui j'avais affaire. Je venais de commettre une maladresse aussi coupable que celle commise par le brave Pierre Cooper envers l'Héritier présomptif, lorsque, le rencontrant au bal de l'Académie de New-York, il lui frappa sur l'épaule en disant : « Eh bien, Galles, que pensez-vous de cela » ?

Le « quelqu'un » envers lequel je m'étais rendu coupable de cette maladresse était justement celui pour lequel j'avais le respect le plus filial, non seulement à cause de sa profonde érudition, de l'élévation de son caractère et de la dignité de son maintien, mais aussi à cause de sa bonté vraiment paternelle et de sa patience. Il semblait qu'il eût seul lu au fond de mon cœur et qu'il désirât en faire jaillir jusqu'au moindre germe de spiritualité qui pouvait s'y trouver à l'état potentiel. C'était — ainsi que je l'appris — un personnage du sud des Indes, possédant une longue expérience spirituelle, un Maître des Maîtres ; bien qu'il vécût encore ostensiblement parmi les hommes, en qualité de propriétaire foncier, personne, autour de lui, ne savait ce qu'il était réellement. Oh ! les soirées consacrées aux plus hautes pensées, que j'ai passées avec lui ; comment pourrai-je jamais les comparer aux autres périodes d'étude de ma vie ?

J'ai surtout conservé le souvenir vivace d'une soirée durant laquelle, par des demi-suggestions plutôt qu'autrement, il éveilla assez mon intuition pour que je pusse saisir la théorie des relations qui existent entre les cycles cosmiques et certains points fixes des constellations, le centre d'attraction passant d'un point à un autre d'une façon régulière. Souvenez-vous de la sensation que vous avez éprouvée, la première fois que vous avez considéré le ciel étoilé au travers d'un grand télescope, — l'admiration craintive, l'étonnement ; la soudaine expansion mentale que vous avez ressentis, en considérant, de cette terre qui nous est si familière et qui est si banale lorsqu'on la leur compare, les profondeurs sans limites de l'espace et les innombrables mondes étoilés qui jonchent l'infini azuré. Cette sensation ne peut donner qu'une faible idée de ce que j'ai éprouvé, lorsque la majestueuse notion de l'organisation cosmique envahit mon mental ; l'impression fut si puissante que, sur le moment, je dus faire des efforts convulsifs pour res-

pirer. Si j'avais conservé le moindre penchant héréditaire pour la théorie géocentrique, il fut balayé comme une feuille sèche par l'ouragan. Je venais de naître sur un plan mental plus élevé, j'étais un homme libre.

C'est ce Maître qui dicta à H. P. B., les réponses à un M. S. T., anglais, sur des questions soulevées par une conférence sur le « Bouddhisme Esotérique » qui fut publiée dans les numéros de septembre, octobre et novembre 1883 du *Theosophist*.

Nous étions à Ootacamund, chez le Major-Général Morgan, quand, toute tremblante de froid et les jambes enveloppées de couvertures, elle s'assit pour les écrire. Un matin, je lisais un livre dans sa chambre, quand elle tourna la tête de mon côté, disant : « Que je sois pendue, si j'ai jamais entendu parler des Iaphygiens. Avez-vous jamais lu quelque chose au sujet d'une tribu de ce nom, Olcott » ? « Non, répondis-je, pourquoi me demandez-vous cela » ? « C'est que, dit-elle, le vieux monsieur me dit d'écrire ce nom, mais je crains qu'il n'y ait quelque erreur ; qu'en dites-vous » ?

Je répondis que si le Maître en question lui avait indiqué ce nom, elle devait l'écrire sans crainte, attendu qu'il avait toujours raison. — C'est ce qu'elle fit, du reste. Ceci est un exemple d'une des nombreuses occasions où elle écrivit, sous la dictée, des choses absolument étrangères à ses connaissances personnelles. Elle n'avait jamais étudié l'Hindou et, normalement, ne pouvait ni le lire ni l'écrire ; cependant, je possède une note hindoue, en caractères Devanâgari, que je lui ai vu écrire et passer au Swami Dayanand Saraswati, à Benarès, dans la maison de campagne de Vizianagram, où nous nous trouvions, comme hôtes, en 1880. — Le Swami la lut, écrivit et signa sa réponse sur la même feuille et la rendit à H. P. B., qui la laissa sur la table, où je la pris.

Je tiens à répéter encore, d'une façon aussi claire que possible, que pas un des « quelqu'un » d'H. P. B., fût-ce le plus éclairé et le plus noble, ne m'a jamais encouragé à le considérer comme infaillible, omniscient ou omnipotent. Il n'y eut jamais chez eux la moindre apparence du désir d'être les objets d'un culte de ma part, de me voir parler d'eux à voix basse, ou de me voir considérer comme une inspiration, soit ce qu'ils écrivaient pendant qu'ils étaient dans le corps d'H. P. B., soit ce qu'ils lui dictaient comme à un secrétaire. Je fus amené à les considérer simplement comme des hommes, des mortels comme moi ; plus éclairés, en vérité, infiniment plus avancés que moi, mais cela uniquement parce qu'ils m'avaient précédé sur le sentier normal de l'évolution humaine. Ils abhorraient la servilité et l'adulation aveugle, me disant qu'elles n'étaient ordinairement que le manteau servant à couvrir l'égoïsme, la suffisance et la mollesse morale.

La véracité de leur opinion me fut souvent démontrée après le départ de certains visiteurs enclins à la flatterie, et n'importe lequel de mes lecteurs aurait été pris d'un fou rire, s'il avait été là,



un soir, après qu'une dame, débordante d'effusion, nous eût souhaité une bonne nuit. Avant de partir, elle câlina H. P. B., s'assit sur le bras de son fauteuil, caressa sa main et l'embrassa sur la joue ; j'étais tout près, considérant le profond désespoir peint sur la physionomie du (mâle) « quelqu'un ». Je conduisis la dame jusqu'à la porte, puis je revins dans la chambre où je fus en proie à une explosion de gaieté, lorsque l'ascétique « quelqu'un » — un *sadhoo* sans sexe, s'il en fût jamais — tourna ses yeux éplorés de mon côté et s'écria, avec un intraduisible accent de mélancolie : « Elle m'a *embrassé !* » C'en était trop ; force me fut de m'asseoir.

J'ai déjà fait observer, plus haut, que la manière de dicter et le genre de collaboration littéraire du vieux platonicien, avec H. P. B., étaient les mêmes que ceux que les Adeptes employaient avec elle et que, de même qu'il s'intéressait particulièrement à un genre de travail, chacun des autres avait ses préférences individuelles. La différence consistait en ce que les Adeptes, tantôt lui dictaient ce qu'elle avait à écrire et tantôt occupaient son corps et s'en servaient pour écrire eux-mêmes, comme si c'eût été le leur (exactement comme l'esprit de Mary Roff utilisait le corps de Lurancy Vennum, qui lui paraissait tout aussi naturel que si elle y fût née), tandis que le Platonicien ne l'obséda jamais : il ne se servit d'elle que comme d'un secrétaire. J'ai aussi parlé de la partie du manuscrit d' « Isis » qui avait été rédigée par H. P. B., *elle-même* et qui était inférieure à la partie rédigée pour elle par les « quelqu'un ».

Ceci s'explique facilement ! Comment H. P. B., qui ne possédait aucune des connaissances de ce genre, eût-elle pu écrire correctement sur les multiples sujets traités dans son livre ? Dans son état normal (apparent), elle aurait lu un livre, aurait marqué les parties qui eussent attiré son attention, puis aurait écrit sur ces sujets, commettant des erreurs, les corrigeant, les discutant avec moi ; elle m'aurait fait écrire, aidant mon intuition, se procurant des matériaux par ses amis, et aurait continué ainsi, de son mieux, tant qu'aucun des Maîtres ne se serait trouvé à portée de ses appels psychiques. Et les Maîtres n'étaient pas toujours avec nous, loin de là ! Elle écrivit beaucoup de choses magnifiques, car elle était merveilleusement douée au point de vue littéraire ; ce qu'elle écrivait n'était jamais ni lourd, ni sans intérêt et, comme je l'ai déjà dit autre part, son style était également brillant dans trois langues lorsqu'elle jouissait de la plénitude de ses pouvoirs. Elle écrivait à sa tante que lorsque son Maître était occupé ailleurs, il laissait son suppléant avec elle et qu'alors c'était son « Ego Lumineux » son Αὐγοειδές qui pensait et écrivait pour elle. Je ne puis m'aventurer à exprimer une opinion à ce sujet, car je ne l'ai jamais observée dans cet état. Je ne connaissais d'elle que trois manières d'être, c'est-à-dire : H. P. B., proprement dite, la même lorsque son corps était occupé ou dominé par les Maîtres, et enfin la même écrivant sous la dictée comme un secrétaire. Il se peut que, lorsque son Αὐγοειδές



prenait possession de son cerveau physique, je me fusse figuré que c'était un des Maitres qui était à l'œuvre. Je ne saurais le dire. Mais, ce qu'elle omettait de dire à sa tante, c'est que souvent, très souvent, elle n'était ni possédée, ni dirigée, ni employée comme secrétaire, mais était simplement H. P. B., notre amie si chère et, plus tard, notre Maître, qui s'efforçait, du mieux qu'elle pouvait, de s'acquitter de la mission littéraire qui lui avait été confiée. Cependant, en dépit des nombreuses interventions étrangères qui furent mises en œuvre pour produire « Isis », il y a, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, comme dans ses autres œuvres, quelque chose d'individuel, un je ne sais quoi qui lui est particulier. Epes Sargent, et d'autres gens de lettres américains, m'exprimèrent leur admiration pour la façon dont elle saisissait notre langue et quelqu'un alla déclarer, publiquement, qu'aucun écrivain vivant ne serait capable d'écrire l'anglais mieux qu'elle. Ceci, bien entendu, n'est que de l'exagération, mais, fort heureusement, un philologue érudit a soumis son style à une étroite comparaison avec celui d'autres auteurs.

Dans son ouvrage sur « *L'origine, le progrès et la destinée de la langue et de la littérature anglaises* » le savant auteur, le Dr John A. Weisse, publie un certain nombre de tableaux analytiques, qui donnent l'origine des mots employés par les auteurs anglais de renom. L'extrait suivant donnera l'origine des mots anglais employés dans « Isis Dévoilée » et leur comparaison avec ceux employés par quelques auteurs. Le Dr Weisse dit que ce livre est « un trésor de nouvelles phrases et de nouveaux faits, se rapportant si parfaitement les uns aux autres que les non-initiés, eux-mêmes, peuvent le lire avec intérêt ». Voici l'analyse :

Noms des Auteurs et Œuvres analysées	Mots Gréco-Latins	Mots Gotho-Germains	Mots Celtiques	Mots Sémitiques
Robert Burton, A. D. 1621, *Anatomy of Melancholy.* .	54	46	0	0
John Bunyan, 1682, *Pilgrim's Progress*	31	68	1	0
Sir Thomas Browne, 1682, *Hydriotaphia*	51	47	2	0
Jam. Johnson, 1784 (1780 ?) *Lives of the English Poets.*	47	51	2	0
R. B. Trench, *On the study of words*	30	68	2	0
George P. Marsh, *Lectures on the English Language*, p. 133	58	41	1	0
S. A. Allibone, 1872, *Crit. Dict. Eng. Littérature*, etc.	53	46	1	0
Darwin, *Origin of Species* .	53	46	1	0
H. P. Blavatsky, *Isis Unveiled*	46	51	1	2
H. M. The Queen, *Leaves of our Journ. Highlands* . .	36	63	0	1



Il semble donc que l'anglais de Madame Blavatsky soit, pratiquement identique à celui du Dr Samuel Johnson, qui est tenu pour aussi classiquement parfait qu'on peut le souhaiter. En soumettant les œuvres françaises de Madame Blavatsky à la même épreuve, on arriverait, sans aucun doute, à prouver qu'elle manie cette magnifique langue aussi facilement que le plus grand des auteurs français modernes.

H. S. Olcott.

DEMANDES ET RÉPONSES

Plus l'être est parfait et plus la sympathie qu'il témoigne aux autres est grande, en raison de l'expansion de son état de conscience ; cette expansion ne sera-t-elle pas entravée, s'il s'entoure constamment d'une coque protectrice, comme il a été si souvent recommandé de le faire ?

Une certaine confusion semble régner au sujet de la signification à donner au mot « coque ». — On l'emploie généralement pour désigner une sorte de rempart que l'on forme en mettant obstacle à l'épanchement, hors du corps humain, du prâna (ou Jivâ spécialisé) et en employant ce prâna comme un moyen de défense contre l'intrusion de germes morbides appartenant aux mondes éthérique, magnétique, ou autres. Ce service est normalement rendu par les vagues de prâna qui jaillissent du corps en état de santé et rayonnent autour de lui ; en faisant irruption à l'extérieur, elles repoussent, elles entraînent avec leurs flots, toutes les particules de substance physique avec lesquelles elles entrent en contact et qui ne sont pas assez pesantes pour résister à leur flux. Une personne saine est ainsi rendue inaccessible aux maladies infectieuses qui sont répandues par des germes microscopiques. C'est ce que l'on appelle l'état « positif », état qui est éminemment désirable. « Former une coque », c'est augmenter ce moyen de défense, là où les influences magnétiques sont très mauvaises, en arrêtant le rayonnement des vagues à la surface de l'œuf aurique et à une certaine distance du corps, de sorte que l'on en accumule plusieurs couches, en guise de bouclier. Ce genre de défense prânique n'a rien à voir avec la sympathie, ou expansion de la conscience ; les vagues émotionnelles et mentales le traversent librement, sans être le moins du monde arrêtées par sa présence, pas plus à leur sortie qu'à leur entrée. Nous ne devenons pas plus aptes à aider autrui en permettant à un magnétisme de mauvais



aloi d'exercer des ravages dans notre organisme ; (au contraire) le mal physique qui en résulte nous rend moins utiles et peut donner naissance à un tourbillon nerveux qui nous met dans l'impossibilité de rendre des services efficaces. Si quelqu'un s'entourait d'un rempart destiné à isoler ses émotions et ses pensées, de celles des autres, destiné à placer l'état de conscience des autres à l'extérieur et le sien à l'intérieur, il se rendrait à coup sûr antipathique et arrêterait sa propre croissance, tout en repoussant ceux qu'il serait de son devoir d'aider. Mais l'inoffensive et souvent indispensable coque prânique est tout à fait incapable de méfaits de cette nature et ne rend pas quelqu'un plus antipathique que ne le ferait le port d'un respirateur, un jour de brouillard, ou l'emploi d'un drap mouillé lorsque l'on se précipite au milieu de la fumée pour sauver une personne dans une maison en feu. Cette question est très utile, certainement, attendu que la réponse est de nature à mettre un terme à l'embarras dans lequel ont pu se trouver quelques esprits consciencieux.

A. B.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

Bacchus (Br.). — Exotériquement et superficiellement, le dieu du vin et de la vendange, de la licence et de la joie. Mais la signification ésotérique de cette personnification est bien plus philosophique et profonde. C'est l'Osiris d'Egypte dont la vie et la signification appartiennent au même groupe que les autres divinités solaires, toutes, « portant les péchés », sont tuées et ressuscitent comme Dionys ou Atys de Phrygie (Adonis, ou le Syrien Tammuz), comme Ausonius, Baldur, etc. Toutes furent mises à mort, pleurées et rappelées à la vie. Les réjouissances en l'honneur d'Atys avaient lieu à l'*Hilarie*, à la Pâque « payenne », le 15 mars. Ausonius, forme de Bacchus, fut tué à l'équinoxe du printemps, le 21 mars, et ressuscita trois jours après » . Tammuz, double d'Adonis et d'Atys, était pleuré par les femmes dans le « bosquet » qui porte son nom « sur Bethléem, où pleurait l'enfant Jésus », dit saint Jérôme. Bacchus est tué et sa mère rassemble les débris de son corps lacéré comme Isis le fit d'Osiris, et ainsi de suite. Dionys Jacchus mis en pièces par les Titans, Osiris, Krishna descendirent tous aux Enfers et revinrent. Astronomiquement, ils représentent tous le soleil ; psychiquement, ce sont tous les emblèmes de l'« Ame » ressuscitant sans cesse



(l'Ego dans la réincarnation); spirituellement, tous sont les innocents boucs-émissaires portant les péchés des mortels (leurs propres enveloppes terrestres) et, en vérité, l'image poétisée de l'HOMME DIVIN, la forme d'argile animée par son Dieu.

(*A suivre*).. H. P. B.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

La conférence théosophique mensuelle d'Avril, à Paris, a traité des formes-pensées et des progrès futurs de l'humanité.

Au sujet des formes-pensées, il a été donné des renseignements précis sur leur couleur et leur forme, ainsi que sur la signification que peuvent avoir, sur le plan astral, ces deux principaux éléments de la manifestation de la pensée. Quelques mots ont été dits, en terminant, sur le rôle actif de cette dernière, créée pour le bien ou pour le mal, et les conséquences qui en découlent, à ce double point de vue, pour son auteur. Des dessins en couleurs, appropriés au sujet traité, ont été soumis aux personnes présentes, avant la conférence et pendant qu'elle suivait son cours.

Les progrès futurs de l'humanité ont été ensuite esquissés, laissant entrevoir, dans la suite de l'évolution, des étapes de plus en plus belles, dans lesquelles la connaissance, unie au développement moral, jouera un rôle prépondérant. La théosophie aura, sur la réalisation de ces progrès, une influence considérable. L'élévation des idées, la pureté et la noblesse de la vie, qui caractériseront le plus grand nombre, amèneront cet heureux temps, l'âge d'or légendaire devenu ainsi une réalité.

Avant de lever la séance, des remerciements ont été adressés aux personnes présentes pour leur bienveillante attention, et rendez-vous leur a été donné, au mois de novembre prochain, pour la continuation des conférences mensuelles, si rien ne s'y oppose.

***

C'est avec une véritable satisfaction que nous signalons l'intéressante conférence, que Madame de Bezobrazow a donnée, en mars dernier. Dans un magnifique langage, la Conférencière a parlé du Congrès de l'humanité et traité magistralement de toutes les grandes questions qui s'y rattachent. Nous faisons des vœux pour voir un si noble exemple suivi par nos Femmes de France.

Nous avons reçu de Madame la Princesse Wiszniewska, qui préside si noblement la Ligue des Femmes pour le désarmement international,



une lettre nous annonçant, pour 1900, un projet de Congrès relatif au but de cette Ligue. On peut, dès maintenant, adhérer à ce Congrès. Nous en reparlerons, du reste, ultérieurement, ainsi que des autres Congrès auxquels nous nous intéresserons.

*
* *

Dans le précédent numéro a commencé le résumé qui termine les Commentaires des *Stances* de Dzyan, formant la première partie de la *Doctrine Secrète*. Tout ce qui se trouvera ainsi publié dans notre Revue, constituera le premier volume imprimé *en français*, de ce merveilleux ouvrage, et représentera, à peu de chose près, la moitié du premier volume de l'édition anglaise originale. Disons, en passant, que, contrairement aux assertions de certaines personnes insuffisamment renseignées, la Doctrine Secrète n'est point un aspect restreint de l'occultisme oriental, mais bien la synthèse merveilleuse de toutes les écoles connues. Elles s'y trouvent toutes résumées; et aucune d'elles ne peut contenir intégralement tout ce qui s'y trouve exposé et développé si magistralement par son auteur, Mme Blavatsky. C'est ce que déclare expressément le début même du résumé susdit : nous y renvoyons nos lecteurs.

Italie.

Après le passage de Mme Annie Besant à Rome, à la suite du remarquable succès remporté par elle dans la cité papale, les théosophistes romains, mus par un sentiment de reconnaissance bien légitime, ont publié, à l'adresse de la Conférencière, une lettre ouverte, superbe écho vibrant de l'enthousiasme de nos frères de Rome et du charme sous lequel les a laissés la parole éloquente de notre honorée sœur.

Miss Esther Bright, dont l'action théosophique est si appréciée de nos frères de Nice par le dévouement et la grâce dont cet action est revêtue, avait accompagné Mme Besant à Rome. Elle y est restée quelque temps et a donné plusieurs entretiens en français, des plus intéressants.

AUTRES PAYS

Rien de particulier.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Avril 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — L'immortalité de l'âme.

Vahan. *Section Européenne.* Avril 98. — Sur la vue éthérique et sur l'usage du cerveau par un être avancé, par C. Leadbeater.

Theosophical review. *Angleterre.* Avril 98. — Problèmes d'éthique, par Annie Besant. — Personnalité et individualité, par Bertram Keightley. — Sur l'âme supérieure d'Emerson, par James. — Suite des Notes sur le comte de Saint-Germain. — Étude sur les mystères d'Eleusis, par G. R. Mead.



Sophia. *Espagne*. Avril 98. — Suite des travaux de Soria sur la genèse des corps solides.

Theosophia. *Hollande*. Avril 98. — Sur la prière, Glossaire théosophique.

Teosofia. *Italie*. Avril 98. La place de Paix, par A. Besant. — Extrait d'une lettre de H. P. Blavatsky.

Mercury. *Amérique*. Mars 98. — Lettre de la Comtesse Watchmeister.

Theosophy in Australia. Février 98. — Non reçu.

Theosophic Gleaner. *Bombay*. — **Prasnottara**. *Bénarès*. — **Mahaboddhi**. *Calcutta*. — Au siège de notre revue.

Revue spirite. *France*. Avril 98. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — La science et les faits surnaturels contemporains, par de Rochas. — Le médium David Duguid, par de Kronheim. — Aspiration au soleil, par Larroche.

Spiritualisme moderne. *Paris*. Avril 98. — La fête de Jeanne d'Arc. — Connais-toi toi-même, par Baudelot, article juste et profond. — La vie de l'âme, par Joanny Bricaud, belles pensées dans leur poétique imprécision.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Avril 98. — Divination, Tilly-sur-Seulles et Couedon.

Paix universelle. *Lyon*. Avril 98. — Le Congrès de l'humanité, par Spero. — Le désarmement international, par la baronne Cartier de Saint-René.

Hyperchimie. *Douai*. — La doctrine hermétique, par Kas.

Bulletin des sommaires. *Paris*. Avril 98. — Mentionne très bien tout ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Instruction. — **Éducation**, par le Commandant Aymès à Draguignan.

La différence, qui existe entre l'instruction et l'éducation, est certainement l'une des questions les plus importantes à l'heure présente. Beaucoup de bons esprits sont d'avis que le triste état des Sociétés actuelles dérive principalement de ce que la diffusion d'une bonne éducation n'a pas suivi, loin de là, celle si générale de l'instruction proprement dite. Or, la première est à la seconde ce que l'âme est au corps. Rien donc d'étonnant à ce que des corps sans âme vagabondent et déraillent. Qu'elle soit donnée dans la famille ou par des tiers, l'éducation doit reposer sur les principes de l'Etre. Or, les religions établies professent certainement des principes en cette matière, et elles en revêtent dès lors les systèmes d'éducation qu'elles inspirent. Il est notoire aussi que l'éducation chrétienne, que celle même du catholicisme sont limitées d'aspect et d'ailleurs très exclusives, quoique des plus respectables ; et



comme les protagonistes de cette éducation religieuse sont des plus zélés, et qu'ils n'ont aucun concurrent sur le terrain propre à l'éducation, on peut presque dire qu'il n'y a, en présence, que des laïques non éducateurs et des religieux peu instructeurs. Le choix est assurément plein d'inconvénients et il faudrait mieux.

Il conviendrait, en effet, de trouver une base commune sur laquelle tous les esprits, ou du moins la majorité, pourraient se rencontrer. Cette base est la théosophie, avec ou sans le nom. C'est ce que le commandant Aymès, officier supérieur de la marine des plus distingués en retraite, vient d'exposer dans un opuscule d'une soixantaine de pages d'un style vigoureux et fort serré, qui ne serait que le premier d'une série. *Instruction-Education*, tel est le titre de cet intéressant travail que l'auteur a, selon nous, le tort de n'avoir pas lancé dans la circulation, ne l'ayant distribué qu'à diverses personnalités. Ce travail abonde, en effet, en données simples et lumineuses, en aperçus logiques et en conseils basés sur de hautes observations, conseils frappés, d'ailleurs, au coin du sens le plus juste. Espérons que l'auteur ne maintiendra pas, pour les séries à venir, son intention d'en limiter ainsi la publication.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE D'AVRIL 1898.

M. T. (Marseille)	4 »»	(*Propagande*)
Command^t Aymès	20 »»	(*Lotus Bleu*)
Holbé	9 50	(id.)
Fabre (Marseille).	5 »»	(id.)

AVIS

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. G. R. Mead a résigné volontairement les fonctions de secrétaire général de la Section européenne, qui sont remplies actuellement par l'honorable M. O. Cuffe. Nous en reparlerons le mois prochain.

Nous rappelons en même temps à qui de droit que la légère cotisation annuelle de membre de la Société Théosophique (3 fr. 15) est due ce mois-ci, payable au secrétaire d'une branche ou à celui de la Section.

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 JUIN 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 4

LE LOTUS BLEU

RÉSULTATS PRODUITS PAR L'ÉVOLUTION

La croyance à l'évolution est devenue universelle, en ce qui concerne le principe en vertu duquel s'opèrent la croissance et le développement. Tout le monde admet la loi de l'évolution dans ce qui a trait à la croissance des individus, des nations, des races, des espèces, des genres, en un mot, dans ce qui a trait à l'évolution de la forme. Personne ne prétend qu'un baby et un homme fait soient d'égale force, aient la même compétence pour s'acquitter de devoirs de famille, ou de devoirs civiques, ou pour supporter les fardeaux de la vie. Comme les qualités mentales et morales sont manifestées par l'entremise du cerveau — qu'en sa qualité de chose physique, on reconnaît comme étant soumis à la loi d'hérédité et qui se développe d'année en année — on admet également sans conteste que ces qualités sont très inégales entre elles. En fait, dès l'instant que l'on admet l'évolution, on doit forcément admettre l'inégalité, car le mot évolution implique divers degrés de développement, plus ou moins élevés, plus ou moins évolués et dès l'instant que l'on admet une échelle d'évolution, l'idée d'égalité est définitivement abandonnée par tous ceux qui comprennent la valeur des mots. Les hommes ne naissent pas égaux, mais inégaux et cela, non pas en vertu de conditions sociales différentes, mais à cause de la différence qui existe dans leurs qualités innées. Quelle que soit la cause que l'on assigne aux différences, elles sont palpables, indéniables ; ces différences résident dans les hommes en eux-mêmes, dans leurs pouvoirs et leurs capacités, chacun les apporte avec lui en naissant, elles sont inhérentes à lui-même et non pas à son entourage.

En admettant, diront les défenseurs de l'égalité, que l'évolution implique l'existence de différences d'homme à homme, il n'en serait pas moins désirable de placer tous les enfants dans des condi-

tions identiques et de donner à tous les hommes les mêmes opportunités. Si l'on entend simplement par là que tous les enfants devraient être pourvus en abondance d'aliments, de vêtements, d'un abri, d'instruction et d'amour, cela constitue un but social qu'il est éminemment désirable d'atteindre, il serait également désirable de pouvoir fournir à chaque homme l'occasion de mettre en lumière tout ce qui est inhérent à sa nature. Il n'est que trop tristement vrai que tout cela est impossible à réaliser, tant que l'égoïsme sera considéré comme la force motrice de la société, aussi l'amoindrissement de l'égoïsme chez l'individu est-il le but de toute vraie religion. Mais quant à croire que « l'égalité des opportunités », comme disent généralement les démocrates individualistes, aurait pour conséquence un meilleur état des choses, c'est un espoir qui est réduit à néant par le fait même de l'évolution et des capacités inégales qui en sont la conséquence. En effet, la « carrière ouverte aux talents » ne signifie, en somme, qu'une lutte plus intense pour l'existence, lutte dans laquelle l'homme habile remporte le prix, tandis que le lourdaud est foulé aux pieds, ce qui ne constitue pas un résultat bien désirable — pour le lourdaud, au moins. A un point de vue plus élevé, ce résultat est encore moins à souhaiter pour l'homme habile, car il se trouve ainsi encouragé à suivre le chemin de l'égoïsme, qui ne conduit qu'à la mort.

Le désir de l'égalité est, au fond, un appel inarticulé à la justice. La justice, faisant partie de la substance de l'univers, pénètre dans les fibres de tout être intelligent et vibre, comme un nerf sensible, sous l'action stimulante du mal. Là où la sagesse fait défaut, la réponse est erronée dans la forme, quoique exacte dans le fond, et toutes les vagues clameurs contre l'injustice, le sentiment aveugle qu'il doit y avoir quelque chose de mal là où la misère se fait voir, que tous les hommes seraient heureux s'ils étaient tous en harmonie avec la loi, tout cela est le résultat d'une véritable intuition, déformée par son passage au travers d'une intelligence encore confuse. Il est, de plus, loyal d'admettre que l'origine de la plupart des malentendus gît dans l'ignorance de la loi d'évolution de l'âme qui prévaut encore. Si l'âme était créée, au lieu d'être évoluée, c'est-à-dire si l'âme pourvue de tendances criminelles était créée par Dieu et introduite telle quelle dans le corps d'un enfant et si l'âme ornée de nobles qualités mentales et morales était également créée par Lui et introduite telle quelle dans le corps d'un autre enfant, l'homme aurait assurément le droit de demander des explications au sujet des conditions dans lesquelles il se trouve. Si, dans ce monde, l'un naissait enfant, avec l'obligation de traverser la faiblesse de l'enfance avant d'acquérir péniblement le savoir et la force, tandis qu'un autre naîtrait complètement développé, en possession de vastes connaissances qu'il lui serait loisible d'utiliser dans toutes les circonstances, nous rechercherions assurément la



cause des phénomènes qui auraient placé l'un de ces êtres humains dans une situation aussi désavantageuse, comparée à celle de l'autre. C'est exactement ce qui se passe pour les âmes et s'il n'existait pas de loi régissant de tels résultats, ce que nous appelons « l'injustice », constituerait l'essence même de la nature. Le désir passionné de l'égalité est une protestation maladroite contre cette idée que l'injustice peut être au fond de toutes choses et l'on ne peut y répondre qu'en expliquant la nature réelle du cas que nous avons à examiner.

Les hommes ne sont pas égaux, affirmons-le catégoriquement, et ce fait évident nous servira de point de départ. L'homme de génie et l'idiot, le saint et le pécheur, le héros et le poltron, ne sont égaux, ni mentalement, ni moralement, pas plus que l'athlète et l'estropié, le géant et le nain, le robuste et l'invalide, ne sont égaux physiquement. Il serait aussi absurde et aussi injuste d'exiger la même somme de courage du héros et du poltron, ou la même pureté du saint et du pécheur, que d'exiger que le nain arrive à égaler la taille du géant, ou que l'estropié se mette à courir aussi vite que l'athlète. Les forces d'un homme marquent la limite de ce qu'il peut faire et le miracle qui consisterait à extraire quelque chose du néant est aussi impossible moralement que physiquement. L'évolution gouverne tout, en haut comme en bas ; chaque âme débute par l'ignorance, pour aboutir à l'omniscience, mais entre ces deux extrêmes il y a place pour toutes sortes de degrés de capacité et chaque âme passe par tous ces degrés, au cours de son long développement. Comme toutes les âmes habitant un monde donné n'ont pas commencé à évoluer en même temps, leurs différences d'âge est le motif général, le plus évident, de leurs inégalités actuelles. L'une n'est qu'un baby, l'autre un enfant, une autre encore un petit garçon, une autre enfin un jeune homme et ainsi de suite. Tout comme, dans une famille, les corps des frères et des sœurs sont d'âges différents, dans la nation aussi les âmes ont un âge différent. De même qu'une lutte physique qui aurait lieu entre les membres d'une famille, aurait pour résultat l'appropriation par l'aîné, c'est-à-dire par le plus fort, de tous les objets désirables, tandis que les petits seraient dépouillés et tyrannisés, de même, au sein d'une nation, la lutte sociale a eu pour conséquence l'oppression des faibles par les forts et les âmes les moins développées ont été foulées aux pieds par celles qui l'étaient davantage.

Comment pourrait-on changer cela? Le malheur de la famille où nous avons supposé que les aînés opprimaient et que les plus jeunes étaient affamés, ne serait soulagé, ni par une violente interversion des situations, ni en constituant la famille entière en une république, dans laquelle l'opinion de ceux qui trottinent en jaquette déterminerait les arrangements domestiques, ou la conduite des affaires extérieures. « L'état final » de cette famille se-



rait « pire que l'état primitif ». On obtiendrait une plus sérieuse amélioration, en imposant silence aux clameurs produites par la voix de chacun réclamant son dû et en enseignant — particulièrement aux aînés — la loi des devoirs mutuels et de l'amour qui transforme en joie l'accomplissement du devoir. En outre de la loi divine, dont le but est la justice, la loi de l'évolution humaine, la force ne donne pas le droit d'opprimer, mais impose le devoir de servir. Le robuste devrait porter le fardeau du faible, l'aîné devrait servir de guide au plus jeune, le sage devrait instruire l'ignorant, celui qui est capable devrait protéger celui qui manque de capacités. La loi d'amour, qui est la loi de la vie, pose ce principe : « De chacun suivant ses capacités, à chacun suivant ses besoins. » Cette loi est reconnue dans la famille normale et il en résulte l'harmonie et le développement ; elle est ignorée par la nation, ce qui donne naissance à la lutte et aux souffrances. Pour que la nation obtienne les résultats qui sont obtenus par la famille, chacun doit renoncer à ses droits imaginaires et assumer ses réels devoirs ; l'âme ne se développe pas en réclamant des droits, mais en s'acquittant de devoirs et plus l'âme est développée, plus la Bonne Loi est exigeante dans ce qu'elle lui réclame. L'accroissement de pouvoir correspond à un accroissement de devoirs, l'accroissement des connaissances à un accroissement de responsabilité ; le plus grand est celui qui doit servir le plus fidèlement, le maître parfait est le serviteur de tous.

En considérant la nation au point de vue de l'évolution et en remarquant que, pour l'âme, évolution est synonyme de réincarnation, nous voyons la société sous un nouveau jour. Les âmes les moins développées — la grande majorité pour toutes les nations — sont considérées comme les plus jeunes enfants d'une famille et leurs aînés s'efforcent de pourvoir amplement à leurs besoins, à leur éducation et à leurs plaisirs. Le travail physique est employé à développer chez elles les facultés intellectuelles et les heures de loisirs leur donnent le temps de les cultiver, lorsqu'elles commencent à se manifester. Les plaisirs physiques ne manquent pas à celles qui ne se sont pas encore haussées jusqu'aux jouissances plus délicates de l'intellect, car les plaisirs physiques sont comme les jouets de l'enfance et l'enfance a besoin de ses jouets, tout comme la maturité a besoin de sa philosophie. L'organisation de l'Etat est entre les mains d'âmes plus hautement évoluées, de membres plus âgés de la famille ; sur elles pèse le fardeau du gouvernement, le souci de pourvoir à tous les besoins, d'instruire, de diriger, de protéger leurs frères plus jeunes. Un dévouement dépourvu d'égoïsme, un vaste savoir, un travail assidu, une application constante au devoir, telles sont les qualités réclamées de ceux qui, ayant été appelés à gouverner, sont devenus semblables à ceux qui doivent servir. On leur obéit à juste titre, comme aux membres les plus âgés d'une famille bien dirigée ; c'est l'obéissance



accordée joyeusement et de bon cœur à la sagesse, à l'altruisme et à la supériorité reconnue. L'ignorance obéit, elle ne commande pas et en obéissant elle apprend l'alphabet du savoir. Le savoir commande et en ce faisant il cherche le bien de tous ceux qui lui sont confiés. Malheureux le pays dont le roi est un enfant, a dit le prophète, et malheureux les pays où les âmes-enfants dominent par leur nombre et qui perdent, par conséquent, l'enseignement qui activerait leur évolution et hâterait leur maturité. Toutes les âmes ont été jadis des enfants et les âmes actuellement âgées ont eu un meilleur sort, en ce qu'elles naquirent à des époques durant lesquelles elles purent apprendre à obéir, à servir, à travailler et, par suite, se développèrent plus rapidement. Toutes deviendront des hommes dans l'avenir et auront à diriger et à instruire des générations d'âmes-enfants qui ne sont pas encore nées, mais les âmes-enfants actuelles se développeront lentement, parce que la discipline dont elles ont besoin leur fait défaut. La nature ne comporte, ni une triste monotonie de couleurs, ni une plate égalité d'âmes, mais bien une puissante hiérarchie humaine et superhumaine, liée par l'obligation de devoirs à accomplir ; devoir de servir le supérieur, devoir de diriger et d'instruire l'inférieur, chaque âme en ayant de plus jeunes qu'elle à conduire et de plus âgées qu'elle à servir. Dans les rangs supérieurs il ne se produit aucune difficulté, car chacun reconnaît ces deux sortes de devoirs et se montre aussi prompt à obéir, qu'actif à diriger. Il n'y a que parmi les ignorants que l'on rencontre le refus d'obéir, en même temps que l'ambition de diriger, l'affirmation du droit de contrôler et le refus de remplir le devoir de servir. Le désordre, le manque d'harmonie et la lutte avec les souffrances en sont le triste résultat. La société étant un champ de luttes, l'ignorant doit toujours souffrir à cause de sa faiblesse, et celui qui est le moins doué de capacités doit être écrasé. L'homme doit vivre, soit sous l'empire de la loi de l'évolution subhumaine, qui est celle de la lutte pour l'existence et de la victoire du plus apte, celle de l'affirmation des droits, ou bien sous l'empire de la loi de l'évolution humaine, qui est celle du sacrifice, où tout a pour but de servir, de s'acquitter de ses devoirs. De nombreux individus acceptent cette loi supérieure et règlent leur vie sur elle, hâtant ainsi leur propre évolution, mais aucune nation moderne ne l'a encore acceptée, même comme un but idéal vers lequel devraient tendre tous ses efforts.

Si une nation commençait seulement à diriger ses pas vers ce but, il y aurait bon espoir de voir quelques âmes arrivées à maturité s'incarner dans cette nation, pour la gouverner et l'instruire, car de telles âmes sont toujours prêtes à aider, tout en étant incapables d'imposer leur aide à qui que ce soit. Mais étant donné l'état des choses, il semble inévitable que les nations en soient réduites à ne s'instruire qu'à force d'échecs et qu'après avoir atteint leur idéal de « l'égalité des droits », après avoir donné autant de pouvoir au

sage et au frivole, à l'altruiste et à l'égoïste, au savant et à l'ignorant, la souffrance et le désordre finiront par leur faire comprendre, qu'en l'état actuel de l'évolution, donner la souveraineté à la majorité, c'est la donner aux sots, aux égoïstes et aux ignorants. Dire cela, c'est affirmer que la majorité des âmes actuellement sur la terre sont des âmes-enfants, ce qu'aucun de ceux qui étudient l'histoire ne saurait nier, et qu'elles font inévitablement preuve des qualités et des défauts de leur âge. Les meilleurs d'entre nous ont été des enfants, il y a bien des années, de même que les moins avancés parmi nous seront un jour des héros et des saints. Pour le moment, les héros et les saints — c'est-à-dire les âmes arrivées à la maturité — sont incontestablement en minorité, mais les héros et les saints sont nés pour gouverner les hommes. Heureux ceux qui reconnaissent leur guide-né, lorsqu'ils le rencontrent, heureux les élèves qui reconnaissent leur maître, les disciples qui reconnaissent leur Seigneur.

En vérité, reconnaître la grandeur, c'est commencer à être grand et pour que des yeux perçoivent la lumière, il faut qu'ils soient aptes à vibrer sympathiquement à ses ondes. L'ignorance et la suffisance sont sœurs jumelles et ce n'est que lorsque nous devenons sages, que nous nous revêtons d'humilité.

Annie Besant.

LE DÉVACHÂN

(*Suite.*)

Quatrième Sous-Plan

Les variétés sur ce sous-plan — le plus élevé des niveaux dits *rupa*, c'est-à-dire, avec forme — sont si nombreuses qu'il ne semble guère possible de les grouper sous une seule caractéristique. Aussi bien les classerons-nous en quatre divisions principales :

(A) Poursuite désintéressée de la connaissance spirituelle, (B) spéculations philosophiques ou scientifiques d'un ordre élevé, (C) talents littéraires ou artistiques exercés dans un but altruiste, (D) l'acte de servir pour servir.

L'exacte définition de ces classes sera mieux comprise si nous donnons pour chacune d'elles quelques exemples à l'appui. A. C'est au sein des croyances religieuses chez lesquelles la culture de la spiritualité est reconnue comme élément nécessaire que se recrute naturellement la majeure partie du 4e sous-plan.



Nous avons vu, d'autre part, que la 6e subdivision était occupée par de nombreux croyants bouddhistes, chez qui le sentiment religieux se traduisait en culte personnel à l'égard de leur grand fondateur, Bouddha. Or, ici, il n'en est plus de même, et si le but suprême des adhérents du Bouddha est toujours de s'asseoir aux pieds du Maître, ce n'est plus pour l'adorer à titre d'idole, mais pour recueillir son enseignement. Et, en vérité, pleine satisfaction leur sera donnée sur ce sous-plan. C'est réellement aux pieds du Maître que ces êtres pieux recueillent la connaissance. L'image ainsi créée n'est plus une fiction, mais une réalité, éclairée d'un rayon de provenance directe. Il est incontestable qu'une connaissance plus approfondie est acquise de ce fait, une conception plus haute qui marquera la personnalité à venir d'une empreinte ineffaçable. Est-ce à dire que la science ainsi communiquée sur le plan dévachanique se traduira en un savoir tout fait, lors de la prochaine incarnation? Il n'en va point ainsi. Les effets s'en feront sentir par une plus grande facilité d'assimilation et d'intuition, à mesure que les éventualités se présenteront durant le cours de la vie. De telle sorte que le résultat d'un tel enseignement aura été de déterminer chez l'individu une tendance marquée vers la philosophie et l'étude du monde spirituel.

La vie dévachanique sur ces niveaux élevés a donc pour effet de hâter considérablement l'évolution de l'Ego, et c'est une preuve de plus à ajouter aux autres, de l'importance de la présence des Maîtres pour ceux qui sont dignes d'en évoquer la vivifiante image. Les conséquences de ce mode d'enseignement peuvent varier en raison de la source dont il provient. Par exemple : lorsqu'un étudiant s'est identifié avec les œuvres d'un penseur au point d'en faire son génie familier, l'élément indispensable de sa vie mentale, cette figure idéale participe dès lors à la vie spirituelle de l'élève et, grâce à l'évolution supérieure de l'Ego, celui-ci peut vivifier sa propre image sur le plan dévachanique et jeter de nouvelles clartés sur les leçons contenues dans ses livres, dont le sens, jusqu'alors caché, est ainsi mis en pleine lumière.

C'est sur ce sous-plan que plusieurs hindous, parmi ceux qui suivent le sentier de la sagesse, vivent leur vie dévachanique, à la condition que ceux qui furent leurs instructeurs (Gourous) procèdent de la vraie connaissance. On y rencontre également quelques-uns des plus avancés parmi les Sufis et les Parsis, et aussi certains gnostiques de la première époque — ceux du moins qui ont prolongé leur stage en raison d'un plus grand développement spirituel. A l'exception de ce nombre relativement restreint de Gnostiques et de Sufis, nous devons à la vérité de dire que ni le Christianisme ni la religion de l'Islam ne paraissent avoir élevé à ce niveau aucun de leurs adhérents, en tant, du moins, qu'il s'agit de la valeur intrinsèque de ces doctrines, ce qui n'empêche que plusieurs aient pu y parvenir en raison de

leur développement individuel, en dehors de tout dogmatisme.

C'est aussi dans cette région que se rencontrent de sérieux étudiants en occultisme, ceux, du moins, qui n'ont pas encore atteint cet état spécial qui donne le droit et le pouvoir de renoncer au repos dévachanique pour le service de l'humanité. Parmi eux se trouvait un moine bouddhiste que l'un de nos investigateurs avait personnellement connu de son vivant. Il avait été fort attaché à la Société Théosophique et caressait l'espoir d'obtenir, un jour, l'enseignement direct de la part de ses Instructeurs. Or, les images qui illuminaient le dévachan de ce moine étaient précisément celles des deux individualités qui ont influé le plus sur le mouvement théosophique actuel. Les deux Maîtres apparaissaient comme encadrant la figure de Bouddha, dont ils exposaient la doctrine et expliquaient les leçons. Si précises et vivantes étaient ces images, — en raison de la puissance des grands êtres dont elles étaient la reproduction fidèle — qu'on entendait, pour ainsi dire, les paroles sortir de leurs lèvres. Les conséquences de l'enseignement occulte ainsi reçu seront, pour celui qui en a été favorisé, de l'amener invinciblement sur le sentier de l'initiation, lors de sa prochaine incarnation.

Un autre exemple — celui-ci pris dans nos rangs — nous montre les tristes conséquences où peuvent nous entraîner l'esprit de malveillance et les soupçons injurieux. C'est malheureusement le cas d'une théosophe, d'ailleurs méritante et désintéressée, laquelle, vers la fin de sa vie, s'était laissée aller à déprécier le caractère et les mobiles d'actions de notre vieille amie et initiatrice, Blavatsky. On ne saurait croire à quel point des sentiments de cette nature peuvent fermer à une âme l'accès des hautes et bienfaisantes influences auxquelles, n'était cette tare, son dévachan lui eût certainement donné droit ; non pas qu'il y ait un juge, sur ce plan, pour accorder à son gré ou retirer des faveurs : c'est la personne elle-même qui s'est rendue inhabile à les recevoir par le fait de sa déchéance.

Notons, toutefois, que celle-ci était parfaitement inconsciente de cette différence et que rien ne dénotait dans son apparence qu'elle ne fût pas en communion parfaite et intime avec les Maîtres. Il n'est pas moins évident que les avantages spirituels acquis seront très inférieurs à ce qu'autrement ils auraient pu être.

N'oublions pas non plus qu'il existe d'autres Maîtres de la Sagesse en dehors de ceux en relation avec notre mouvement, et d'autres Ecoles d'occultisme procédant des mêmes principes généraux : il n'est donc pas rare de rencontrer sur cette subdivision des étudiants appartenant à ces diverses écoles.

Passons maintenant à la classe suivante — la classe B — afférente aux hautes spéculations de science et de philosophie. C'est le séjour d'esprits plus nobles, de ceux qui poursuivent la vérité en dehors de tout mobile d'égoïsme, uniquement pour le bien et l'avan-



cement de l'humanité. Ne sauraient être compris dans ce nombre les pseudo-philosophes, d'orient aussi bien que d'occident, qui gaspillent leur intelligence à édifier des théories aussi vaines que creuses : les subtilités, arguties et sophismes n'ayant d'autre origine que la vanité et l'égoïsme, ne peuvent conduire à rien en ce qui concerne la *connaissance directe* de l'univers, incapables, dès lors, de faire aucun rapport dévachanique.

A titre d'exemple du dévachan d'un philosophe vraiment digne de ce nom, citons le cas d'un néo-platonicien de la dernière période et dont le nom ne s'est pas perdu, grâce aux écrits de l'époque qui nous sont parvenus. Durant le cours de sa vie terrestre, ce penseur avait étudié sans relâche les théories de son Ecole pour y découvrir le sens des vérités cachées ; et le voici maintenant à même d'en approfondir pleinement les mystères dans leurs rapports avec la vie de l'humanité et son développement.

Autre spécimen de cette classe, dans la personne d'un astronome. On peut observer ici les traces qui subsistent de l'influence des idées chrétiennes sur la première portion de sa vie terrestre — puis, élargissement des conceptions en une sorte de panthéisme. Le voici maintenant poursuivant ses travaux dans une attitude mentale pleine de respect et de recueillement, indubitablement sur le chemin de la connaissance, avec l'aide que ne lui refuseront pas les Dévas chargés, sur ce plan, de l'administration et de la distribution des influences stellaires. En face de l'infini des mouvantes nébuleuses, formatrices de systèmes, puis de mondes, on dirait qu'il chancelle, éperdu, s'efforçant de justifier l'idée qu'il s'était faite d'un univers animé, vivant, aux proportions immenses. Mais la musique des sphères rapides descend jusqu'à lui ; il écoute et recueille avec béatitude leurs chœurs sublimes, aux rythmes magistrals.

La troisième classe, C, correspond à *l'état d'âme* le plus élevé dans le domaine de l'art et de la littérature, où prédomine l'ardent désir de pousser au développement spirituel de la race humaine. C'est le séjour de nos plus grands musiciens : Beethoven, Bach, Mozart, Wagner et autres grands maîtres ; c'est d'ici que jaillissent ces flots d'harmonie qui se répandent sur le monde céleste, harmonies incomparablement plus grandioses et puissantes que ce qu'ils en ont déversé sur la Terre.

Il semble qu'on soit en présence d'êtres absolument spécialisés, organisés pour centraliser les courants d'ondes sonores qui descendent de sommets plus exaltés, pour les distribuer, de stage en stage, sur le monde spirituel, en torrents de musique, transmutée par eux, saturée de leur propre originalité. Suaves et grandioses harmonies dont les consciences éveillées du monde dévachanique, seules, comprennent le sens et la portée, que perçoivent à un degré infiniment moindre les entités désincarnées, beaucoup trop étrangères les unes aux autres, beaucoup trop confinées qu'elles sont

chacune dans la sphère de ses propres pensées comme dans un nuage isolant, pour en éprouver autre chose que la bienfaisante influence.

C'est aussi le séjour des peintres et des sculpteurs ayant pratiqué le grand art. Incessamment des formes d'exquise beauté émanent de leur imagination — véritables *élémentals-artificiels* enfantés par le génie — projetées de ce fait dans l'aura dévachanique. Mais les habitants du plan ne sont pas seuls à profiter de ces visions d'art; sous forme d'inspiration, elles atteignent les âmes artistes incarnées sur terre, qui les transforment, à leur tour, en de nouvelles œuvres productives de jouissances pures et élevées au bénéfice de cette portion de l'humanité qui lutte encore sur l'océan tourmenté de la vie.

Bien touchante cette suave figure d'adolescent aperçue sur ce plan. Enfant de chœur de la maîtrise de son église, la mort l'avait enlevé à l'âge de 14 ans. On peut dire de cette jeune âme musicale, qu'elle n'avait été qu'un perpétuel élan d'amour. Lorsqu'il emplissait de sa voix pure la vaste cathédrale, il éprouvait la sainte émotion de se sentir, à la fois, l'interprète des sentiments pieux de la multitude pressée sous ses arceaux, et l'instrument au moyen duquel le ciel transmettait aux fidèles la grâce et l'espérance. A l'exception des choses de la musique pour laquelle il était extrêmement doué, il ne savait rien ou presque rien de celles de la terre, sinon que sa voix était la messagère qui porte vers Dieu la prière des hommes et leur revient chargée de bénédictions. Progresser dans son art pour devenir un plus digne interprète des cantiques sacrés, tel avait été son unique souci. Eh bien! le dévachan a comblé ses désirs; empruntant la silhouette émaciée d'une sainte Cécile des anciens vitraux de son église gothique — seule image sous laquelle cette âme naïve eût pu concevoir son idéal — un *deva* plane au-dessus de l'enfant, faisant passer en lui plus de connaissance des choses de la musique qu'il n'en a jamais rêvé ici-bas.

On y rencontre même des « naufragés de la vie » : les tragédies qui se jouent sur la terre ayant parfois d'étranges échos sur la « scène céleste ». Alors que les êtres retrouvent dans le monde spirituel l'image souriante de ceux qu'ils ont aimé, l'un d'eux était seul en dévachan. Il avait été de ceux qui consument leur vie dans l'enfantement d'une œuvre, expression de leurs aspirations et de leurs souffrances, de ces êtres trop fiers pour consentir à faire de leur plume un gagne-pain et qui finissent par mourir de faim sur le pavé, après avoir été abreuvés de tous les déboires de la misère, de l'obscurité et de l'indifférence. Solitaire il avait été, toute sa vie; privé, dès l'enfance, de l'affection des siens, il avait grandi sans connaître la douceur des liens de l'amitié, incapable, dans l'âge viril, de poursuivre d'autre but que l'irréalisable projet de convertir la terre en un paradis pour l'humanité, sourd aux conseils de ceux qui auraient voulu le détourner de sa chimère. Solitaire il est encore; et



cela se comprend : n'ayant jamais aimé de créature sur la terre ou dans le ciel, nulle assistance ne peut lui venir de liens qu'il n'a pas formés.

Par contre, le solitaire voit se dresser devant lui l'image intégrale de son utopie bien-aimée — rêve de sa vie — sous les traits impersonnels d'une humanité au bonheur de laquelle il avait tout sacrifié, et les explosions de joie de la multitude heureuse montent jusqu'à lui en vagues pressées, et cette allégresse de tous fait un paradis de sa solitude. Lorsque l'heure aura sonné de renaître ici-bas, il y reviendra avec les aptitudes qui lui manquaient pour concevoir son œuvre et l'élaborer, et les visions dévachaniques de l'avenir se traduiront pour lui en de plus heureuses existences sur cette terre.

Beaucoup d'autres ont accès sur ce plan qui ont poursuivi, de leur vivant, un but humanitaire, — non pas celui qui fait le bien avec l'arrière-pensée de se rendre favorable le dieu de sa croyance, — mais par amour de *servir pour servir*, parce que conscients du lien de fraternité unissant tous les êtres. Ceux-là poursuivent en dévachan l'accomplissement de leur œuvre, dans le calme de la sagesse, traçant d'une main sûre de magnifiques projets pour l'avancement de l'humanité, amassant, par le fait de nouvelles énergies, de plus grandes lumières, destinées à se manifester, un jour, sur le plan terrestre.

NIVEAUX ARUPA

Des quatre sous-plans inférieurs, dits rupa (avec forme) nous passerons aux trois supérieurs, arupa (sans forme) lesquels constituent la demeure permanente de l'*homme réel*. Ici commence, en effet, pour l'Ego, le domaine des choses réelles, par opposition aux illusions transmises par le prisme du soi inférieur, autrement dit : de la personnalité. Si profond que puisse être l'état de torpeur où l'Ego est plongé, si limité que soit encore son horizon, si engourdie sa conscience, ce que celle-ci perçoit sur ce sous-plan, elle le perçoit, du moins, dans sa réalité.

Quant à ce que peuvent être, sur de tels niveaux, les divers états de ce que nous appelons conscience, ce que nous connaissons ici-bas à ce sujet ne peut nous en donner la moindre idée ; il n'y a pas de termes en psychologie pour exprimer de telles choses : tenter de les décrire serait nous induire en erreur. Ce qu'il y a de mieux à faire dans ce sens est de nous rappeler que nous sommes en face du monde *nouménal*, par opposition au *phénoménal*, du monde dénommé *sans-forme* pour le distinguer du monde des formes. Mais ceci ne veut pas dire que nous sortions du *manifesté* ; tout au contraire, puisque nous nous rapprochons d'autant plus du monde réel que nous nous éloignons davantage de l'irréalité des formes maté-



rielles : ce *sans-forme* n'est pas une négation mais dûment constitué de substance *sui generis* — essence infiniment ténue et rare, cela va de soi.

Troisième Sous-Plan.

Ce premier degré des Sous-Plans de l'Arupa est aussi, de beaucoup, le plus peuplé de toutes les régions qu'il nous ait été donné de parcourir, étant le lieu d'habitat des Egos engagés dans notre présente évolution — quelque chose, nous dit-on, comme soixante milliards d'entités, toutes actuellement présentes sur ce stage, à l'exception du petit nombre de ceux en état de fonctionner consciemment sur les niveaux plus élevés de l'arupa dévachanique.

— L'Ego est représenté par une forme ovoïde — l'œuf aurique. — Ce n'est d'abord guère autre chose qu'une simple pellicule, incolore, presque invisible ; mais, au fur et à mesure de son développement, le corps de l'Ego s'éclaire de feux irisés rappelant les reflets changeants dont se colore la bulle de savon, aux rayons du soleil, ou encore les jeux de lumière des embruns d'une chute d'eau. Composé de substance d'une ténuité, d'une impondérabilité inconcevables, ce corps, où circule un feu vivant, se transforme, à mesure que se parfait son évolution, en un globe resplendissant d'où jaillissent des éclairs aux couleurs de flamme, se moirant, à sa surface, de nuances inconnues de nos yeux mortels, et dont notre langue ne saurait traduire l'éclat, la douceur, la transparence. Imaginons un coucher de soleil qui réunirait à la vigueur des tons d'un ciel d'Egypte, les teintes délicatement nuancées d'un soir d'été de nos pays du nord ; pensez-vous que les couleurs dont les enfants s'amusent à enluminer leurs images rendront jamais de tels éblouissements, de telles transparences de lumière ? Il en est de même du plus grandiose des spectacles de la nature s'il fallait le comparer aux splendeurs de l'Ego... et encore, celui qui n'a pas vu ne peut concevoir l'indicible grandeur de ces orbes de flamme, rayonnants de lumière, et que contemplent les êtres qui ont des yeux pour voir sur ces hauts sommets.

Nous avons comparé le *corps causal* des Egos à autant de globes où circule un feu vivant. Or, chacun de ces globes est retenu sur ce sous-plan par un fil de lumière intense et vibrante, qui le met en communication avec le sous-plan supérieur, réserve du feu vivant. La Stance de Dzyan le dit en termes presque identiques ; « L'Étincelle est suspendue à la Flamme par le fil le plus délié de Fohat ». Plus l'Ego aspire de l'inépuisable océan d'Atma-Buddhi, par le moyen du canal lumineux auquel il est suspendu, plus son corps global grandit, s'étend, se dilate, sous l'action du fluide qui l'inonde. Dès lors, l'orbe de l'Ego a dépassé les limites qui le séparaient du sous-plan supérieur, et c'est moins sous l'apparence d'une sphère que comme un torrent de lumière qu'il unit le ciel à la terre.



Mais à mesure qu'il s'élève vers de plus hauts stages, l'Ego semble résumer la forme sphérique. Mais quelle sphère ! Globe immense, au centre duquel s'écoulent les flots de la lumière vivante, océan sans bornes, au sein duquel l'Ego achève de se fondre, de s'unifier. Une fois de plus la Stance nous apporte son témoignage : « le Fil qui unit le Veilleur silencieux à son ombre devient plus fort et plus radieux à mesure qu'il s'élève de stage en stage. Les lueurs de l'aurore se sont changées en l'éclat glorieux du midi. — « Voici ta Roue actuelle » — dit la Flamme à l'Étincelle. — « Tu es Moi, mon image et mon ombre ; Je me suis vêtue de toi, et Tu es mon Vahan (mon véhicule) jusqu'au jour du *Sois avec nous*, jusqu'au jour où Tu reviendras Moi-Même et les autres Toi-Même et Moi ».

Les Egos en processus d'incarnation se distinguent des Egos libérés des liens de la matière par des différences dans le type des vibrations colorées à la surface de leur corps global : un simple coup d'œil permet de reconnaître les uns et les autres. A l'égard des Egos en incarnation — engagés activement dans la vie physique ou durant la période intermédiaire — on peut dire de la majorité d'entre eux qu'ils ne paraissent pas encore être sortis de l'état de semi-conscience qui précède le réveil ; il en est peu, néanmoins, qui soient encore à cet état rudimentaire, qualifié d'incolore et de pelliculaire. Quelques-uns, rares et brillantes exceptions, sont parvenus à la pleine conscience ; ceux-ci se détachent de la pâle multitude, comme des étoiles de première grandeur. Entre ces deux extrêmes s'étage, comme une gamme de couleurs, la foule innombrable des Egos intermédiaires : la dimension des orbes, l'intensité de l'éclat représentant le degré de développement de chaque individualité.

Dans la presque totalité des cas, le corps causal — quels que soient les progrès réalisés par chacun dans d'autres directions — n'a pas encore atteint cet état décisif où apparaît clairement le but de l'Evolution et des lois qui la gouvernent. L'Ego en est encore à l'obéissance passive à l'égard de la Volonté cosmique; s'il cherche les opportunités d'incarnation, c'est sous l'impulsion aveugle de *Tanha* — l'ardent désir de vivre de la vie manifestée — et c'est pour trouver un monde où apaiser la soif de sensation qui le dévore qu'il plonge, au hasard, dans l'océan de la vie physique, les tentacules de sa personnalité — de cette personnalité qui n'est autre que *lui-même* sur les plans inférieurs de l'existence et dont il ignore l'unique raison d'être : seul moyen pour lui de croître et de grandir. N'ayant pas encore atteint la conscience de son propre plan, l'Ego ne sait encore rien de son passé, rien de l'avenir qui s'ouvre devant lui. Mais, peu à peu, un sens nouveau s'éveillera en lui, du fait des expériences vécues et lentement amassées ; peu à peu, il commencera à distinguer les actions qui produisent le *bien* de celles qui aboutissent au *mal*; si imparfaits que soient encore ces



éléments d'appréciation ; ils finiront par s'implanter dans la personnalité — représentative de l'Ego sur le plan physique. — A mesure qu'il progresse, la notion du juste et de l'injuste s'affirme de plus en plus dans le *Soi-inférieur*, mieux outillé désormais pour affronter les écueils de la vie.

Lorsqu'une personnalité, appartenant à la catégorie des Egos non développés des niveaux rupa, parvient au terme de son dévachan, elle transmet au soi-inférieur, avant de se désagréger définitivement, la somme de ce qu'elle a pu assimiler en fait d'expérience : véritable œuvre de transmutation dont profite l'Ego, l'homme réel et seul permanent. C'est l'heure de s'incarner à nouveau. Mais, avant de franchir le pas, avant de s'extérioriser une fois de plus sur le plan de la vie physique, l'Ego a eu comme une lueur de conscience ; durant l'espace d'un éclair, il a entrevu les résultats de l'existence passée, et, dans une certaine mesure, leurs conséquences sur la vie à venir. De sorte que tout ce qui a fait partie de l'homme, tout ce qui a contribué à son individualité, s'est trouvé, durant une seconde, concentré sur le monde arupa. Mais déjà la roue qui tourne a dépassé le sommet de l'arc ascendant et a recommencé à descendre. On peut dire de ces éclairs de conscience, que d'eux dépendent les progrès de l'homme réel ; progrès à peine sensibles au début, étant donné l'état de somnolence de l'Ego, son incapacité d'apprécier à leur valeur les choses et leurs relations mutuelles. Puis le temps vient pour l'Ego de saisir le sens réel de ces visions du passé, d'en conserver le souvenir et l'impression plus vive, de comparer entre eux les résultats de ce qu'il a vu, de reconnaître le chemin parcouru, les progrès accomplis, le but à atteindre. C'est ainsi que les plus avancés parmi les Egos en arrivent à s'initier dans la connaissance de leur passé ; ils peuvent dès lors remonter des effets aux causes et grandir en sagesse : de là ces impulsions transmises au soi-inférieur, sur la signification claire et précise desquelles ce dernier ne peut plus désormais se méprendre ; de là, sur le plan physique, certains caractères d'une fermeté inébranlable, certaines intuitions irrésistibles.

Il ne sera peut-être pas inutile de revenir sur ce fait que les *images-pensées* générées sur les niveaux rupa ne pénètrent pas dans le monde arupa. Prenons pour exemple un Ego possédant la conscience du troisième sous-plan, ayant connu sur terre des êtres d'un développement inférieur au sien et qui lui ont été particulièrement chers. Que leurs images fassent partie de son dévachan, cela est hors de doute, à la condition que ces images seront sa propre création, et cela, en vertu de la loi que les entités de conscience différente ne se rencontrent pas sur le même plan ; en d'autres termes, un Ego conscient sur l'arupa ne peut avoir de contact avec un autre Ego qu'au *prorata* de ce qu'il existe de ce dernier sur son propre plan. Fort rares, évidemment, doivent être de tels cas, mais se produiraient-ils, qu'il n'en résulterait pour l'Ego en ques-



tion aucune diminution dans la sensation de posséder. Les liens qui naissent de la seule personnalité n'ont pas d'action sur lui, et les seules relations sont celles qui existent entre les *individualités*, et celles-ci demeurent, alors que tout ce qui n'est, dans l'homme, que personnel, s'évanouit. Tous les Egos des niveaux arupa sont frères par leurs affinités, tous se contemplent dans la splendeur de leur nature royale : de cette royauté de l'homme immortel qui poursuit son chemin à travers les existences multiples, emportant avec lui, dans la contexture de son être et sans en perdre aucun, tous les liens formés par lui durant le cours de son voyage et qui participent de sa réalité.

(*A suivre*). **C. Leadbeater.**

L'ESPRIT ET LA LETTRE

Dans le Christianisme

L'ésotérisme se cachait dans des vêtements variés : l'allégorie, le mythe, le symbole, l'emblème, l'hiéroglyphe, le logogramme. Ce dernier langage est d'une complexité très grande ; chaque lettre y représente un mot. H. P. Blavatsky nous apprend que « chaque nom propre des *Védas*, du *Livre des Morts* et, jusqu'à un certain point, de la *Bible* est un composé logogrammique fournissant dans ses lettres l'histoire des cause et des effets des évènements auxquels il est associé (1). »

Sept clés ouvrent le langage ésotérique, nous disent les Initiés, il faudra de longs siècles avant que l'enseignement total en soit donné. Les deux premières, la clé géométrique et la clé numérique, — ont été trouvées par Skinner, et grâce à lui (2).

La *Bible* peut être aujourd'hui lue correctement ; il reste à l'interpréter tout à fait au moyen des autres clés. La *Doctrine Secrète* de H. P. Blavatsky lève çà et là le voile sur une foule de mythes et d'allégories, et ceux qui ont développé la faculté de voir derrière les mots peuvent, à la lecture attentive de cet ouvrage, apercevoir des tableaux mentals qui complètent étrangement ce qu'expriment les mots.

Dans l'enseignement chrétien, la langue du mystère, — l'Esotérisme — se servit de voiles divers. « Des quelques suggestions

(1) *Doct. Secrète*, II, 335.
(2) *Egypt. myst. or the source of measures.*

données par les Pères de l'Eglise sur leurs méthodes d'interprétation des Ecritures, l'on peut conclure que ces méthodes constituaient évidemment un système très complet, dont l'une des clés, au moins, était numérique (1). » Mais la parabole (allégorie) et le symbolisme furent les vêtements les plus généralement employés.

« L'Ecriture a trois sens, dit Origène, la chair (2), qui est pour les hommes ordinaires, l'âme (3), pour les gens instruits, l'esprit (4), pour les parfaits. « Les histoires sont pour les simples, et les absurdités qu'on y a introduites sont là pour rappeler qu'elles ont un sens caché. Les Evangiles ne contiennent pas une histoire exacte des évènements; ceux-ci sont introduits dans la trame de la « lettre », mais souvent ils ne sont pas arrivés... « Les Evangiles sont remplis de semblables narrations (comme par exemple le démon qui conduit Jésus sur une haute montagne) et le lecteur attentif peut en trouver un grand nombre d'autres et acquérir la conviction que, dans les histoires littéralement rapportées, on a inséré des faits qui n'ont jamais existé » (5).

Saint Paul corrobore par des exemples ces affirmations d'Origène. « Le rocher qui suivait les Hébreux était un rocher spirituel et ce rocher était le Christ » (6).

Il dit aussi que le passage de la mer Rouge, la nuée, la nourriture et l'eau qu'ils eurent pendant l'Exode, représentent des choses spirituelles, servant de figures et écrites pour l'instruction des hommes (7).

Agar et Sarah sont également une allégorie : « Cela doit s'entendre allégoriquement, car ces deux femmes sont deux alliances... Car Agar signifie Sina, qui est une montagne d'Arabie, et elle a du rapport avec la Jérusalem actuelle qui est esclave » (8).

Et au sujet de la cirçoncision : « La circoncision n'est pas celle qui se fait extérieurement dans la chair. »

« C'est celle du cœur qui se fait selon l'esprit, non selon la lettre » (9).

« Je proteste contre tout homme qui se fait circoncire.

« Car en Jésus il ne sert de rien d'être circoncis ou de ne l'être pas ; il faut avoir la foi qui agit par la charité (10). »

La véritable circoncision est la suppression des passions, ajoute-t-il :

(1) Annie Besant. *Four great religions*, 143.
(2) Le corps extérieur.
(3) Le psychique et le mental.
(4) Le sens spirituel.
(5) *De principiis.* Livre IV, chap. I.
(6) I. *Cor.* x, 4.
(7) I. *Cor.* 1.2.3.4, II.
(8) *Galat.* IV, 24, 25.
(9) *Rom.* II, 28, 29.
(10) *Galat.* V. 3.6.

« C'est en lui (en J-C.) que vous avez été circoncis d'une circoncision faite sous main et qui consiste à dépouiller le corps des péchés de la chair, ce qui est la circoncision du Christ (1). »

Origène et Tertullien considéraient la communion comme un symbole, et saint Clément d'Alexandrie assure que les paroles du Christ à ce sujet, telles que les rapporte saint Jean (2), doivent être prises allégoriquement, car Jésus, après avoir dit « prenez et mangez, ceci est mon corps » ajouta « c'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie » (3). La présence réelle ne fut d'ailleurs définitivement adoptée qu'en 787, par le concile de Nicée, et le dogme de la transsubstantiation fut fixé seulement par celui de Trente, en 1550.

L' « esprit » des Ecritures judaïques n'était révélé qu'aux Juifs. Tous ceux qui ne descendaient pas d'Abraham étaient appelés « chiens ». « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré... » (4). Jésus, répondant à une Cananéenne (5) dont la fille est possédée par le démon, lui dit : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants (6) pour le jeter aux chiens (7) ». Et la femme lui répond : « C'est vrai, mais les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres » (8). Et Jésus guérit la fille en raison de la foi de la mère.

Saint Clément étend, ou plutôt précise, la signification de ce mot : il dit qu'il est difficile d'enseigner « des auditeurs non au courant des choses de la foi et encore chiens » (9). La pureté était rigoureusement exigée de ceux qui aspiraient à l'enseignement secret.

« Il n'est pas à désirer que toutes choses soient montrées à tout venant sans discernement ou que les avantages de la Sagesse soient communiqués à ceux qui n'ont pas été purifiés dans leur âme, (car il n'est pas permis de donner à tout passant ce qu'on a obtenu par tant d'effort) ; et les mystères du Verbe ne doivent pas être révélés au profane » (10).

« Dieu, le Verbe, a été envoyé comme un médecin pour les pécheurs, mais aussi comme un Instructeur dans les divins Mystères pour ceux qui sont devenus purs et qui ne pèchent plus. » (11)

« Lorsque ceux qui ont embrassé la vertu ont progressé et mon-

(1) *Coloss.* II, 11.
(2) *S. Jean.* VI.
(3) *S. Jean.* VI, 63.
(4) *Matth.* VII, 6.
(5) Syro-phœnicienne.
(6) Les Juifs.
(7) Les gens étrangers à la race juive.
(8) *Matth.* XV, 26, 27.
(9) *Stromat.* I, chap. XII.
(10) *Stromat.* V, chap. IX.
(11) *Cont. Cels.* III, chap. LXII.

9



trent qu'ils ont été purifiés par le Verbe et mènent une bonne conduite, alors, mais non avant, nous les invitons à participer à nos Mystères, « car nous parlons Sagesse parmi les parfaits » (1). Tertullien se plaint de ce que les hérétiques ne conservaient point ces règles : « On ne peut dire, chez eux, qui est catéchumène et qui est croyant ; tout le monde a également accès, chacun entend et prie, même les païens, s'il s'en trouve parmi eux. Ils jettent aux chiens les choses sacrées et leurs perles (quoiqu'elles ne soient pas de véritables perles) devant les pourceaux » (2).

*
* *

La *Révélation* était à juste titre considérée comme progressive, « Les préceptes sont donnés par Celui qui sait fournir au genre humain les remèdes utiles aux diverses époques de son développement », dit saint Augustin (3). Dans la *Cité de Dieu* (4) il développe la même idée.

Une règle semblable était suivie dans l'enseignement secret. C'est pourquoi l'Eglise primitive était divisée en trois corps :

Le corps des fidèles ordinaires, les *audientes* ou auditeurs, les « appelés », ou Eglise exotérique.

Le corps des fidèles purifiés, les *compétentes*, « le peu d'élus », ou Eglise ésotérique.

Le corps des Initiés, les « élus des élus », ceux qui possédaient la « Connaissance parfaite et vivaient dans la droiture absolue que prêche l'Evangile (5). »

Le corps extérieur avait trois degrés : les auditeurs proprement dits, les catéchumènes et les baptisés (les membres acceptés).

Le corps intérieur ou ésotérique se composait du « peu d'élus » et de ceux dont on disait « Que celui qui est pur, non seulement de tout péché, mais même de toute transgression vénielle, soit initié dans les mystères de Jésus, mystères qui ne sont communiqués qu'à ceux qui sont saints et purs. Et celui qui agira comme Initiateur, selon les préceptes de Jésus, leur dira : « Celui dont l'âme n'a été pendant longtemps, — et spécialement depuis qu'il s'est voué à la guérison du Verbe, — consciente d'aucun mal, celui-là pourra entendre les doctrines que Jésus enseignait secrètement à ses véritables disciples (6). »

Le corps le plus élevé, celui des « élus des élus » comprenait les hauts Initiés, les Parfaits.

(1) *Id.* III, chap. LIX.
(2) *De præscriptione hæreticorum*, XII.
(3) *Sermon du Christ sur la montagne*, I, chap. V, 2.
(4) Livre XI, chap. XIV.
(5) Stromat.
(6) *Cont. Celse.* III. chap. LX.

Dans le corps enseignant de l'Eglise primitive il y avait également trois degrés : les *diacres* qui présidaient aux cérémonies peu importantes et qui servaient d'aides dans celles qui l'étaient davantage ; les *presbyters* (prêtres) qui avaient des pouvoir plus étendus, et enfin les *évêques* qui représentaient les Apôtres et qui gouvernaient les églises et les centres chrétiens.

Les *Constitutions apostoliques* (1) ordonnent que l'instruction soit progressive chez les aspirants au Christianisme et qu'on ne les baptise qu'après un certain temps de noviciat et une connaissance suffisante des points essentiels de la doctrine.

Aux membres du corps extérieur, aux « bébés en Christ », comme les appelle saint Paul, on donnait du *lait*, — l'explication sommaire, la « lettre » ; — aux membres du corps ésotérique : on accordait de la *viande*, — l' « esprit » caché derrière la lettre. « Mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à des bébés en Christ.

« Je vous ai donné du lait à boire et non de la viande, car vous ne pourriez la supporter maintenant, parce que vous êtes encore charnels (2). »

Aux Initiés, aux Parfaits, on livrait la haute Connaissance, la Sagesse spirituelle, l' « Esprit de Dieu ».

« Nous prêchons la Sagesse parmi les parfaits.

« Mais nous prêchons la Sagesse de Dieu dans le mystère, c'est-à-dire, comme une chose cachée que Dieu avait destinée avant les siècles pour notre gloire.

« Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues...

« Nous avons reçu l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu... lesquelles nous annonçons, non avec les discours qu'enseigne la Sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne le Saint-Esprit... « Nous avons connu la pensée du Christ (3). »

Origène, nous l'avons vu, enseignait la même doctrine et nommait les différents degrés de nourriture spirituelle destinée aux disciples : la *chair*, l'*âme* et l'*esprit*.

De plus, les divers corps de l'Eglise avaient des signes de reconnaissance ; le principal était le *Credo* que Rufin compare au mot de passe d'une armée et qu'on employait dans la primitive Eglise pour découvrir les infidèles parmi ceux qui se disaient chrétiens (4) ; c'est pour cela qu'il n'était point divulgué publiquement pendant les premiers siècles (5). Plus tard, des articles secrets

(1) Livre VII, sections 39, 40, 41.
(2) I. *Cor.* III. 1, 2.
(3) I. *Cor.* II, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 16.
(4) *Christian, and its teachings.* Glass.
(5) *History of the christ. church.* Blunt.

y furent probablement ajoutés et ce *Credo* primitif devint public. C'est à ce *Credo* secret que fait allusion saint Augustin (1) lorsqu'il recommande au peuple de le confier à la mémoire et de ne point l'écrire, car « comme ce conseil fut donné après que des conciles avaient déjà discuté publiquement le *Credo* orthodoxe et l'avaient publié sous diverses formes, on doit se demander si le *Credo* en question était celui qui avait un cours public ou s'il s'agissait d'un enseignement plus complet (2) ».

***

Nous pensons que ces témoignages si divers et si formels ne laisseront aucun doute dans l'esprit du lecteur et qu'il admettra que l'Eglise chrétienne, comme toutes les Eglises qui l'ont précédée, avait à ses débuts, des Initiés et un enseignement secret, et que c'est avec pleine connaissance de cause que saint Paul a dit :

La lettre tue, l'esprit vivifie.

La théosophie est proclamée non pour détruire les Religions, mais pour les vivifier.

Dr Pascal.

VARIÉTÉS OCCULTES

VISIONS PROPHÉTIQUES

Lorsque, il y a une soixantaine d'années, on échangeait ses impressions au sujet des apparitions, du don de seconde vue que Walter-Scott le romancier anglais attribuait à certaines gens habitant les montagnes du highland d'Ecosse, bon nombre de personnes même des plus instruites et des plus sérieuses souriaient doucement d'un air sceptique et n'hésitaient pas à classer tous ces phénomènes parmi les écarts d'une imagination poétique.

Il n'en est plus de même aujourd'hui ; et la fin du XIXe siècle a soupçonné et vu se développer une connaissance encore bien timide, il est vrai, des phénomènes psychiques depuis les premières expériences spirites sérieuses d'abord, et plus tard celles de Charcot et de l'école de Paris, ainsi que celles non moins remarquables de l'école de Nancy sur l'hypnose et la suggestion. On a fini par en-

(1) *Sermon* CCXII.
(2) *Christian. and its teach.* Glass.

trevoir que tous les phénomènes de la vie n'avaient pas seulement pour théâtre le monde physique et matériel ; qu'une grande partie de ces phénomènes, jusqu'alors inexpliqués, se passaient dans des régions qui échappaient à l'analyse des sens externes, et la dualité de l'homme a été acceptée en principe, quoique absolument niée par l'école matérialiste moderne.

On a cherché alors à accumuler des preuves à l'appui, et chacun, dans la mesure de ses forces, est venu apporter sa pierre à l'édifice spirituel que l'école théosophiste élève depuis 1875.

Je crois faire une œuvre de conscience en relatant les faits qui vont suivre et qui sont d'une authenticité indiscutable, non seulement au point de vue de la personne qui a été le sujet de ces phénomènes, mais encore de celles qui m'en ont transmis le récit sans y attacher une interprétation autre que celle d'un profond étonnement. Mme Thunot, veuve d'un chef de bataillon en demi-solde à la chute de Napoléon Ier, était une femme très pieuse mais sans excès, intelligente et en rapport avec la meilleure société de Toulon ; les personnes d'un certain âge se la rappellent encore parfaitement.

Elle demeurait dans la même maison que mon père, et elle venait assez souvent passer la soirée avec mes parents. Elle leur dit qu'elle avait des visions qui s'étaient toujours réalisées lorsqu'elle était vivement préoccupée d'un objet quelconque.

Lorsque Napoléon Ier fut interné à l'île d'Elbe, tous les officiers en demi-solde qui étaient à Toulon servaient d'intermédiaires entre ceux qui étaient internés dans les diverses régions de la France et ceux qui avaient accompagné l'empereur dans son exil. Depuis quelque temps Mme Thunot voyait son mari agité, soucieux, et elle comprenait bien que c'était au sujet de l'empereur dont il était un des agents les plus actifs. Elle partageait, du reste, vivement ces préoccupations. Un jour qu'elle le vit plus soucieux que de coutume, elle lui dit : mais mon cher Thunot, tu n'as pas besoin de t'inquiéter sur le retour de l'Empereur. *Je l'ai vu débarquer hier* au golfe Juan avec le général un tel et quelques officiers qu'elle lui nomma. Le commandant Thunot, qui savait que sa femme était sujette à des visions, prit son chapeau et sa canne, et à peine sorti sur la place d'armes il rencontra un des officiers qui était dans le complot, tout pâle, effaré, et qui lui dit à l'oreille : « L'empereur est débarqué hier en France. » « Je le savais, lui répondit le commandant, ma femme l'a vu débarquer. » Et en effet la chose avait eu lieu telle que Mme Thunot l'avait vue et que le rapporte l'histoire.

Ce n'est point pendant le sommeil ni en rêve qu'avaient lieu ces phénomènes psychiques, c'était, comme elle le disait elle-même, en philosophant au coin du feu, et sans en avoir, pour ainsi dire, conscience. Et toutes les visions qu'elle a eues ont eu lieu de la même manière, en plein jour, comme celles que je vais faire con-



naître et que je tiens de la bouche de mon père et de ma mère.

Mme Thunot avait un fils qui était intime avec le prince Louis-Napoléon, et qui faisait partie comme lui de la société des *carbonari*. C'était en 1848; il y avait une grande effervescence populaire et comme on n'avait alors que le télégraphe Chappe et que les nouvelles de Paris n'arrivaient pas facilement, Mme Thunot vivait dans l'anxiété, sachant que son fils était une tête exaltée. Elle savait qu'il commandait un bataillon de mobiles destinés à soutenir le gouvernement contre les entreprises démagogiques. Un matin qu'elle était à la messe à Saint-Louis, avec sa vieille amie Mme Duranto, veuve d'un capitaine de frégate, au moment de l'Elévation, elle jeta les yeux sur le Crucifix qui surmonte le maître-autel, et tout d'un coup elle jeta un grand cri en tombant à la renverse et en murmurant : Mon fils est mort!... mon fils est mort! et elle s'évanouit. Grande rumeur; le curé de Saint Louis, M. Bertrand, la fait porter dans la sacristie, et à force de soins on la fait revenir à elle; alors le curé lui demande ce qui lui est arrivé, et ce que signifient les paroles qu'elle a exclamées; alors elle raconta *qu'elle avait vu* son fils à la place du Christ avec une plaie saignante au front et qu'elle avait pensé que son fils était tué. On la calma tant que l'on pût et on la ramena chez elle. Le lendemain elle montrait une dépêche qu'elle avait reçue de sa fille qui était la femme d'un capitaine de vaisseau, et qui lui disait que, pendant les journées de juin, à l'attaque d'une barricade, son frère avait reçu une balle au milieu du front, mais que comme il avait le front fuyant, la balle n'avait pas pénétré et avait glissé sur l'os; que le médecin lui avait assuré qu'il n'y avait pas de danger. Quelques années plus tard, après le coup d'Etat, son fils s'étant brouillé avec l'empereur à qui il reprochait d'avoir violé ses serments de carbonaro, disparut subitement, et depuis personne n'en a plus entendu parler, et chose bien singulière à noter, cette fois Mme Thunot n'eut aucune intuition de cette catastrophe.

Dans l'hiver de 1859-1860, Mme Thunot monta un jour chez mes parents toute bouleversée et poussant des hélas! Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu! Monsieur et madame de L., qu'allons-nous devenir? Mes parents la calmèrent un peu et lui demandèrent le motif de son émotion si vive. Voici ce qu'elle leur dit :

J'étais au coin du feu pensant à mon fils que plusieurs personnes prétendent avoir été assassiné par ordre de Napoléon III, et cherchant dans mon esprit par qui et où ce crime pouvait avoir été commis. Tout d'un coup, *je vis* une salle immense qui se terminait au fond par une espèce de scène, comme dans les théâtres, avec, au fond, une grande porte à deux battants. La salle était remplie de monde; hommes, femmes, enfants, toutes les classes de la société y étaient représentées : sur tous les visages on lisait un trouble une anxiété inexprimables. Voilà que la porte de la scène s'ouvre subitement, et Napoléon s'avance, pâle comme un spectre et sem-

blant écouter fixement une voix qui lui parlait d'en haut... Tout à coup un cri immense de désespoir s'élève dans la salle et sur la scène qui s'effrondre avec un bruit formidable entraînant Napoléon dans ses débris ; alors tout le monde qui était dans la salle sembla frappé du même coup. C'était un carnage affreux ; tous, hommes, femmes, enfants étaient tombés, poussant une clameur immense, dans une mer de sang qui s'élevait à hauteur d'homme dans la salle, puis tout à coup, ma vision s'est dissipée me laissant dans une angoisse inexprimable...

Les événements de 1870 sont venus confirmer le récit de cette excellente femme. Et comme les personnes à qui elle a raconté ses visions ne sont plus, comme elle, de ce monde, je crois obéir à un devoir sacré en transmettant ces documents authentiques avant que moi-méme, qui en ai été le dépositaire, je disparaisse à mon tour.

Je livre ces faits sans commentaires ; mais je crois que les personnes sensitives à des degrés plus ou moins élevés peuvent recevoir de leurs sens intérieurs des avertissements dont l'ignorance ne leur permet pas de profiter. Et je dis cela bien humblement en ce qui me concerne. En 1863, embarqué sur la frégate le Du-Chayla, je revenais de la Cochinchine en France. Nous avions franchi le détroit de la Sonde et étions dans l'Océan indien par le travers du canal de Mozambique pour relâcher au cap de Bonne Espérance, vers la fin d'avril. Une nuit, je rêvai que j'étais mort, et qu'on allait m'enterrer au cimetière d'Ollioules (Var). La fosse était creusée tout près de celle où j'avais vu inhumer ma grand'mère en 1858. Je la vis debout sur le bord de sa fosse, habillée comme elle l'avait été par ma femme après sa mort, et me disant : Tiens ! fais-toi mettre là à mes côtés, comme cela nous serons ensemble. Puis tout disparut, et fit place à une immense plaine toute blanche de tombeaux aussi loin que la vue pouvait porter. Puis plus rien...

Le lendemain j'étais triste, et je pensais constamment à toute ma famille que la dernière lettre reçue par moi avant mon départ de Saïgon m'annonçait comme en bonne santé.

Lorsque nous arrivâmes à Lorient où nous allions désarmer la frégate, le commandant me fit remettre, avec tous les ménagements nécessaires, par un officier de mes amis, une lettre m'annonçant la mort de mon père. Plus tard, je comparai les dates et de mon rêve et de la mort de mon père, et je reconnus avec étonnement que c'était exactement le même jour que les deux faits avaient eu lieu.

A mon cher ami le Docteur Pascal.

Je vous livre ces faits comme étant de l'exactitude la plus rigoureuse ; ils m'ont été racontés par mon père et ma mère ; et d'autres personnes ont aussi reçu la confidence de ces visions, comme les



appelait l'excellente Dame. Ils peuvent, je crois, servir comme preuves à l'appui de ces doctrines et de ces études théosophiques qui ont le don de me captiver.

Votre tout dévoué,

D^r Ch. de Lespinois.

13 janvier 1898.

DEMANDES ET RÉPONSES

Si quelqu'un s'abandonne à la tendance involontaire à passer dans le monde astral, court-il la chance de devenir la proie des élémentals, des Esprits de la Nature et des âmes attachées à la terre et d'être finalement leur dupe ? Si ce danger existe, quel est le meilleur moyen à employer pour résister à cette tendance ?

Ce passage involontaire dans le monde astral est généralement précédé par un état passif, rêveur, durant lequel le pouls de la vie physique bat avec une langueur de plus en plus grande ; on peut empêcher cet état de se produire, en faisant agir la volonté et en émettant des pensées positives. Il n'est pas bon de passer involontairement dans un état quelconque et, moins que partout ailleurs, dans le monde astral, car si l'on veut le parcourir impunément, il faut que la volonté soit fixe, ferme et puissante. Une personne qui y passe alors que sa volonté est à moitié paralysée, court certainement le danger d'être affectée par les élémentals et les âmes attachées à la terre, qui, très probablement, se joueraient d'elle et la leurraient, sans compter que les entités de la seconde de ces catégories iraient jusqu'à obséder le corps physique laissé sans défense par l'astral vagabond. Les Esprits de la nature n'accorderaient probablement pas la moindre attention au promeneur, sauf pour s'écarter de son chemin, ou, en tablant au pire, pour lui jouer un tour inoffensif, s'il paraît facile à effrayer.

Il est bon de faire remarquer que personne ne peut passer impunément dans le monde astral, tant que la vie n'est pas pure et que l'on n'est pas maître de toutes ses sensations. Une personne menant une vie physique impure — un déréglé, un glouton, un intempérant, ou un être dont le corps astral renferme encore des passions dont l'excès donne naissance à ces vices — attire autour de lui, dans le monde astral, des élémentals d'une espèce terrifiante et dangereuse et des âmes attachées à la terre qui, durant leur vie physique, menaient une existence dissolue. Ceux-ci s'attroupent



autour d'elle, lorsqu'elle pénètre dans le monde astral, et, comme les derniers surtout sont d'une nature malfaisante, le visiteur astral court le risque de se trouver dans une position critique. Si la personne mène une vie pure, mais n'est pas maîtresse de ses sensations, elle se créera à elle-même de formidables difficultés. Lorsqu'une bouffée de passions traverse le corps physique, tout ce qui peut être employé pour le mal n'est que le résidu de la force déployée par l'énergie astrale pour mettre en mouvement la matière dense qui compose le corps ; la plus grande partie de cette force a été employée à mettre en action le pesant système nerveux. Mais la même force, mise en liberté sur le plan astral, ne dépense qu'une faible partie de son énergie pour mettre en activité la matière subtile du corps astral et reste presque entièrement disponible pour produire des effets externes. D'où il résulte qu'une personne mal équilibrée, peu maîtresse d'elle-même, est en danger et dangereuse dans le monde astral, où il est probable qu'elle fera beaucoup de mal à elle-même et aux autres. Il serait infiniment préférable qu'elle restât sur le plan physique, alourdie par l'embarrassant corps physique, plutôt que d'errer sur le plan astral comme un véritable volcan en activité.

A. B.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

(*Bacon* (*Roger*). — Moine franciscain, célèbre adepte en Alchimie et Arts magiques, vivant au XIIIe siècle en Angleterre. Il croyait à la pierre philosophale, *à la manière des Adeptes de l'Occultisme*, et aussi à l'Astrologie philosophique. Il fut accusé d'avoir fait une tête de bronze portant un appareil acoustique et paraissant rendre des oracles qui étaient proférés par Bacon lui-même, d'une autre pièce. C'était un merveilleux physicien et chimiste, et on lui attribue l'*invention* de la poudre à canon, bien qu'il ait dit en tenir le secret de savants chinois.

Baddha (Sk.). — Lié, conditionné, comme l'est tout mortel qui ne s'est point libéré par le Nirvana.

Bagavadam (Sk.). — Traité Tamil sur l'Astronomie et autres sujets.

Bagh-bog (Slave). — « Dieu », nom Slave du Bacchus grec, dont le nom devint le prototype de celui de Dieu ou *Bagh* et *bog* ou *bogh*, expression russe correspondante.



Bahak-Zivo (Gn.). — Le « père des génies », dans le *Codex-Nazareus*. Les Nazaréens étaient une des premières sectes demi-chrétiennes.

Bal (Heb.). — Communément traduit par « Seigneur », mais aussi par Bel, le dieu Chaldéen, et Baal, une « idole ».

Bala (Sk.). — ou *Panchabalani*. — Les « cinq pouvoirs » qu'on peut acquérir par la pratique de la Yoga; pleine confiance ou foi, énergie, mémoire, méditation, sagesse.

Baldur (Scand.). — Le « Dispensateur de tous biens ». Le Dieu brillant qui est « le meilleur ; celui que l'humanité s'accorde à louer, dont la forme est si belle et les traits si merveilleux que des rayons de lumière semblent jaillir de lui ». (*Edda*). Tel était l'hymne de naissance chanté à Baldur qui ressuscite sous le nom de Wali, le soleil du printemps. Baldur est appelé le « Bienaimé » le « Sacré » « qui, seul, est sans péché ». Il est le « Dieu de Bonté », qui « naîtra de nouveau lorsqu'un monde nouveau et plus pur s'élèvera sur les cendres de l'ancien qui est chargé de péché (*Asgard*) ». Il est tué par le rusé Loki, parce que Frigga, mère des dieux, « pendant qu'elle adjure les créatures animées et inanimées de ne pas injurier le bien aimé », oublie de mentionner « la faible branche de gui », tout comme la mère d'Achille oublia le talon de son fils. Loki fait de cette branche un trait et le met dans la main de l'aveugle Hodur qui s'en sert pour tuer le dieu au cœur de lumière d'or. Le gui de la Noël est probablement une réminiscence de celui qui tua le Dieu septentrional de Bonté.

(*A suivre*). **H. P. B.**

LE JOUR DU LOTUS BLANC A PARIS

La réunion, à cette occasion, de la Branche parisienne Ananta a été particulièrement animée par le nombre des personnes présentes, les fleurs apportées par elles ou envoyées par celles qui n'avaient pu venir, et par l'esprit de cordiale sympathie qui y régnait.

Après avoir dit quelques paroles pour expliquer le but et l'esprit de la réunion, le président lut une courte biographie de la Fondatrice de la S. T.

Le com[t] Courmes, étant le seul qui l'ait personnellement connue, ajouta quelques mots au sujet de la dualité de sa nature et des circonstances dans lesquelles il s'était trouvé en rapport avec Elle. Il parla de la *Doctrine Secrète*, qu'il avait eu, de la comtesse d'Adhémar, le droit de traduire en France, et confirma l'achèvement du premier volume français de cette importante publication. Il termina



sa courte allocution en émettant le vœu que si des circonstances l'empêchaient d'achever la traduction de la *Doctrine Secrète*, ses frères, les Théosophistes de France, pourraient le remplacer dans cette œuvre éminemment utile.

Le président lut ensuite une belle invocation composée, pour la circonstance, par Mme Kolly, et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici :

A notre vénéré Instructeur.

HELENA PETROWNA BLAVATSKY

« Grande âme, qui vint à nous sous cette personnalité, nous venons en ce jour du *Lotus Blanc* consacré à ta mémoire et commémoratif de ta mort, non pas honorer ta personnalité, si chère qu'elle ait pu être pour nous, mais bien l'Ego supérieur qui l'anima, et qui, nous en sommes convaincus, n'a pas cessé, désincarné ou non, de travailler à la noble cause pour le triomphe de laquelle Il s'incarna en ce siècle.

« Nos paroles sont impuissantes à traduire les sentiments dont nos cœurs sont pénétrés, c'est pourquoi nous t'offrons ces fleurs, emblème de notre reconnaissance pour la belle mission que tu as remplie avec tant d'abnégation. Tu es venue soulever un coin du voile à nos âmes endormies et leur montrer la route qui conduit à l'émancipation et à la vie éternelle. Comme les réformateurs qui t'ont précédée, tu as été incomprise des hommes de ton temps, mais, comme eux aussi, tu as triomphé. Les semences que tu as jetées n'ont pas toutes été perdues et les générations de l'avenir, non seulement reconnaîtront ta mission, mais te glorifieront un jour.

« Honorer ta mémoire, c'est honorer ceux dont tu fus le Messager fidèle ; car c'est pour eux, pour leur noble entreprise, que tu as souffert et combattu parmi nous. Porte-leur donc nos hommages respectueux, âme compatissante et bonne, toi qui as gagné le droit de les approcher de près ; offre-leur, de notre part, les fleurs mystiques, de nos efforts et de notre bonne volonté.

« Selon le désir que tu as formulé, l'un de nous va lire quelques pages de la *Voix du Silence*, cette perle mystique que tu nous as laissée. Chacun l'écoutera pieusement en pensant à celle qui les a écrites. Puisse notre pensée commune, unie, harmonieuse et formant un tout bien homogène, vibrer dans ces courts instants, à l'unisson de la partie divine de ton Etre ! »

Cette invocation terminée, le secrétaire, pour se conformer au vœu de Celle en l'honneur de qui la réunion était faite, lut le fragment de la *Voix du Silence* intitulé : *Les Sept Portails.*

La séance fut terminée par la communication des premières pages d'un vieux journal, dans lesquelles le colonel Olcott raconte ses premières entrevues avec Mme Blavatsky.

P. G.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

Le jour du *Lotus Blanc* a été célébré en France avec l'éclat accoutumé. Nous donnons par ailleurs le compte-rendu de la Réunion de la Branche Ananta, à laquelle nous avons assisté.

*
* *

Nous avons eu l'occasion de rencontrer, chez un ami commun, M. Van der Naillen, le sympathique auteur de deux ouvrages, dont il a été rendu compte dans notre numéro d'août 97. Les quelques idées échangées entre nous ont été empreintes d'une grande cordialité, et nous ont révélé, dans M. Van der Naillen, un savant et un occultiste distingué.

*
* *

Parmi les conférences, non théosophiques, mais se rattachant à la science occulte, qui ont eu lieu durant le mois de mai, citons avec plaisir celle de K. Stella sur la science astrale et son rapport avec le tarot des anciens mages.

Devant une assistance nombreuse et élégante, la conférencière distinguée a fait ses savantes communications dans le langage clair, auquel ses auditeurs sont habitués. Des projections lumineuses sont venues ajouter l'intérêt de leur démonstration aux explications données, en les complétant heureusement.

*
* *

Madame la comtesse Wachtmeister est arrivée à Paris le 21 Mai. Ses premières visites ont été pour la Branche Ananta, dont elle a présidé la séance du 22 Mai, et pour la Direction de la *Revue*.

*
* *

Le Directeur de la Revue, à Paris, a reçu également la visite d'un occultiste des plus distingués, M. Norman, très versé dans la connaissance des langues orientales et, de plus, possesseur de pouvoirs curatifs, acquis aux Indes par une initiation appropriée.

La comtesse Wachtmeister a été guérie par lui d'une maladie d'yeux devenue assez grave pour lui faire craindre de perdre la vue, et M. Fullerton, secrétaire général de la section américaine de la Societé théosophique, a été guéri radicalement par M. Norman d'une anémie cérébrale.

Une connaissance plus approfondie de la personne et des pouvoirs de



ce guérisseur nous permettra d'en parler ultérieurement avec plus de connaissance de cause.

Angleterre.

La convention annuelle de la section Européenne aura lieu à Londres, les 9 et 10 juillet prochain. L'un des deux Directeurs de la Revue se propose d'y assister et d'y représenter les Branches Françaises.

* * *

Mme Annie Besant est arrivée en bonne santé à Bénarès, le 3 avril dernier.

A l'heure où paraîtront ces lignes, Mme Besant aura passé à Paris, où elle aura dû arriver le 18 juin, à son retour des Indes.

M. Mead, le sympathique secrétaire général de la section Européenne, a remis ses fonctions entre les mains de M. Otway Cuffe, trésorier de la section, remplacé lui-même par M. Herbert Burrows.

M. Mead explique, dans le *Vahan* d'avril 98 qu'il continuera d'éditer, les motifs qui l'obligent à résigner des fonctions qu'il remplissait si dignement depuis longtemps. Constamment combattu entre les devoirs de sa charge d'une part, et les travaux littéraires d'autre part, il se trouvait souvent obligé, pour remplir les unes, de sacrifier les autres, ce qui était fâcheux en raison de l'intérêt attaché à leur achèvement. Dans ces conditions, M. Mead a cru devoir d'autant mieux abandonner sa fonction que depuis un certain temps déjà elle était remplie en majeure partie par d'autres.

Italie.

M. Bertram Keightley a visité l'Italie dans le mois d'avril. Il en a profité pour travailler avec la Branche de Rome, pendant les dix jours qu'il est resté dans cette ville. Puis il est allé à Florence, et même à Munich, où il a présidé différentes réunions théosophiques.

Nouvelle-Zélande.

Le mouvement théosophique de ce pays est toujours très grand. Des conférences y sont données avec succès, et les Branches y travaillent avec activité.

Beaucoup de jeunes gens se sont joints à la société et montrent beaucoup d'enthousiasme.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Mai 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Le système des Castes dans l'Inde, par S. Ch. Basu. — Le Feu mystique par W. A. Mayers. — Un voyage en Astral, par H. D. Orkwill.

Vahan. *Section Européenne.* Mai 98. — Sur la renonciation au bonheur devachanique, par C. Leadbeater. — Sur la croyance fondamen-



tale de la chrétienté, par G. R. Mead. — Sur la crémation, par Bertram Keigthley.

Theosophical review. *Angleterre.* Mai 98. — Problèmes de sociologie, par A. Besant. — Suite des notes sur les mystères d'Eleusis, par G. R. Mead. — Suite de l'étude sur le comte de Saint-Germain, l'initié, par Mme Cooper-Oakley. — La croyance d'Athanase, par C. Leadbeater.

Sophia. *Espagne.* Mai 98. — Genèse des corps solides, par Soria.

Theosophia. *Hollande.* Mai 98. — Dans la cour extérieure, par A. Besant.

Teosofia. *Italie.* Mai 98. Discours par A. Besant, prononcé le 4 février 1898, à Rome.

Mercury. *Amérique.* Avril 98. — Preuves de l'existence de l'âme, par A. Besant. — Réincarnation, par le Dr Marques.

Theosophy in Australasia. Mars 1898. — Chrétiente et Théosophie.

Theosophic Gleaner. *Bombay.* — **Prasnottara.** *Bénarès.* — **Maha-Bodhi.** *Calcutta.* — **Rays of Light.** *Ceylan.* — Intéressantes feuilles théosophiques publiées dans l'Inde, pouvant être lues au siège de notre *Revue.*

Revue spirite. *France.* Mai 98. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Le livre des morts, par Ernest Bosc. — Les hallucinations, par A. Dubet.

L'Hyperchimie. *Douai.* Mai 98. — La médecine hermétique, par le Dr Berks.

Echo du Merveilleux. *Paris.* Mai 98. — Le merveilleux au salon, par G. Crosnier.

Paix universelle. *Lyon.* Mai 98. — Le congrès de l'Humanité en 1900, par E. Clementel. — Le pivot, par Guymiot. — La conscience du prêtre (*suite*), par L. d'Ervieux.

Annales des sciences psychiques. *Paris.* Mars-avril 98. — Cas de Chicago, par Moutonnier. — De la conscience subliminale (*suite*), par F. Myers.

Spiritualisme moderne. *Paris.* Mai 98. — La loi d'amour, par Beaudelot. — De la Fraternité universelle, par Sarmand. — Dieu et les plans de la nature (suite de simples notes sur la Théosophie), par J-B. D.

Nous sommes d'autant plus heureux de signaler cette nouvelle Revue que, dans le numéro d'avril 98, nous y avons trouvé le début des *simples notes sur la Théosophie* écrites par J-B. D. Il est impossible de faire pressentir d'une façon plus claire le lien de parenté qui unit la Théosophie au Spiritisme. L'auteur de l'article annonce son intention d'en publier un résumé destiné « à présenter aux spirites une doctrine sœur de la leur, et aux non-spirites une doctrine morale de la plus



haute élévation, en même temps qu'un système philosophique parfaitement rationnel. »

Le numéro de mai contient le premier article, lequel traite, avec une grande clarté, les questions si abstraites de la Divinité, de l'involution et de l'évolution et des plans de la nature. Ainsi présentée, la Théosophie ne peut manquer d'être bien comprise des lecteurs du « Spiritualisme moderne », surtout si les points de contacts avec le spiritisme sont signalés chaque fois qu'ils se présentent.

Bulletin des sommaires. *Paris*. Mai 90. — Ce bulletin mentionne exactement tout ce qui se publie.

BIBLIOGRAPHIE

Sanctuaires d'Orient (Égypte. — Grèce. — Palestine), par Ed. Schuré.

Si, après avoir tourné le dernier feuillet de ce beau livre, on se dégage de la douce mélancolie qui en remplit les dernières pages, le sentiment général que l'on éprouve, à la fin de cette lecture, est tout de reconnaissance et de sympathie pour l'auteur. On sent que l'on s'est trouvé, pendant quelques heures, en la compagnie d'une âme d'artiste, de philosophe et de savant. C'est donc une douce tâche que de parler de cette œuvre, d'en dire tout le bien que l'on en pense, et d'engager les esprits, à la recherche d'un idéal et d'une esthétique rares, à se procurer les pures jouissances que peut donner la lecture de cet excellent livre. Déjà, dans *Les Grands Initiés*, M. Schuré nous avait charmés par la beauté de son style et la grandeur des scènes décrites. Il y a dans *Sanctuaires d'Orient* des charmes nouveaux, manifestations indéniables de cette âme de poète, qui voit les êtres et les choses sous une lumière qui les idéalise. Laissant à d'autres le soin de féliciter M. Schuré de la beauté de son style et des autres qualités purement littéraires qui distinguent son œuvre, je ne parlerai guère ici que de ce qui a trait, dans son livre, aux choses de l'occulte.

Les visites aux Sanctuaires d'Egypte, sont pleines d'intuitions et d'enseignements. Elles donnent à l'auteur l'occasion de mettre en relief sa haute compréhension des mystères qui voilent leur passé. On voudrait avoir fait ce voyage avec lui, écouté sur place le récit de ses impressions, partagé ses rêveries en face du sphynx ou des ruines de Karnac. Je signalerai en passant la belle légende d'Isis et d'Osiris, et les pensées qui lui sont inspirées par cette belle et fascinante figure d'Isis, « la grave, la lumineuse, au sourire mystérieux et triste ».

Le charme laissé par la lecture du voyage en Egypte est doux à l'âme éprise du mystère, mais il est dépassé par celui que vous procure la visite à la Grèce héroïque et sacrée. Les mystères d'Eleusis vous captivent tout particulièrement; et l'on ne peut s'empêcher de féliciter M. Schuré de la belle restitution qu'il a tentée, du drame sacré d'Eleusis, de cette



Divine Tragédie, destinée à initier cette race d'intellectuels qu'étaient les grecs d'antan.

Il m'est difficile de quitter la Grèce sans rappeler l'impression que m'a produite la lecture des trop courtes pages consacrées au souvenir de la suave figure de Margherita Albana. M. Schuré nous promet sa vie et son œuvre. Puisse-t-il bientôt tenir sa promesse !

Le Voyage en Palestine est empreint d'une telle mélancolie qu'il fait un moment regretter le ciel lumineux de la Grèce et les ruines ensoleillées de l'Egypte. Que les dévots sont donc tristes ! Heureusement que M. Schuré sait évoquer, de toute cette campagne désolée, de ces ruines et de ces oripeaux, la « magie des souvenirs anciens », qui lui permet de faire revivre l'époque où la terre de Chanaan était riche et prospère, et le Temple de Salomon éblouissant de splendeur.

Tout cela fait que le livre, qui fait l'objet de cette notice, est digne d'être lu et admiré par les lecteurs du *Lotus Bleu*. Ceux d'entre eux qui ont lu *Les Grands Initiés* seront facilement conduits à lire *Sanctuaires d'Orient*. Quant aux autres, je puis leur affirmer qu'ils ont, dans ces deux ouvrages, une source de poésie, de science et de philosophie occulte, qui ne se trouvent que dans les bons livres.

Paul Gillard.

—

AVIS IMPORTANT

Au moment où se termine le premier volume de la traduction française de la *Doctrine secrète*, nous rappelons une dernière fois à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, chez l'éditeur, M. Bailly, au prix de 1 fr. 50, les quatre premiers fascicules comprenant la Préface et l'Introduction.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE JUIN 1898.

Dr Salvy.	1	fr.	(*Lotus Bleu*)
Wilmet	1	»	(id.)

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 JUILLET 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 5

LE LOTUS BLEU

LE DÉVACHAN

(*Suite et fin*).

Second Sous-Plan.

De la région si populeuse que nous venons de parcourir, passons maintenant à un monde sensiblement plus clair semé. Ainsi le voyageur, après avoir traversé une grande cité, se trouve tout à coup au milieu de paisibles campagnes. En effet, dans notre état actuel d'évolution humaine, rares sont les individualités qui sont parvenues à de telles hauteurs, où la moins avancée se trouve en possession non-seulement de la *soi-conscience,* mais aussi de l'intelligence des milieux qu'elle occupe. Capable de reconnaître, au moins dans une certaine mésure, les phases diverses par où il a passé, l'égo comprend le pourquoi de l'évolution et les moyens mis en œuvre pour en accomplir le dessein ; il sait que dans l'entreprise où il est engagé, il s'agit de son propre développement, il sait que les existences multiples sur le plan terrestre et les états *post-mortem*, avec leurs véhicules appropriés, sont les instruments nécessaires de son progrès.

Dès que l'égo s'aperçoit que la personnalité avec laquelle il est en relation n'est rien moins qu'une partie de lui-même, il médite de lui servir de guide sur le chemin de la vie, de la faire profiter des trésors d'une expérience patiemment amassée, d'une direction éclairée par la connaissance du bien et du mal. C'est la raison des influences morales transmises au mental inférieur, c'est le début de la lutte qui doit aboutir à une victoire définitive. Mais combien vaines ont été ces premières tentatives de l'égo, durant sa jeunesse dévachanique, pour jeter dans l'intellect du plan physique les premiers principes de morale ! Combien pénibles ont été ses pre-

10

miers efforts pour y éveiller les idées abstraites de devoir, de justice et d'honneur !

Il existe un certain nombre de maximes de moralité qui font loi, parce que sanctionnées par les religions et l'opinion publique selon les mœurs et les milieux, sorte de digues entre lesquelles coule le flot de la vie journalière et que personne n'est tenté de franchir à moins d'y être poussé par quelque passion violente, quelque impérieux désir. Mais il est certains actes qu'un homme évolué ne commettra pas, par cette raison que l'essence même de sa nature y répugne. Quelles que soient les circonstances où il se trouvera impliqué, la violence des tentations auxquelles il sera en butte, un tel homme ne s'abaissera pas à une vilenie, il ne pratiquera pas le mensonge, la trahison et autres forfaitures ; il y a un niveau moral au-dessous duquel il ne peut plus descendre — tous les ressorts intimes de son être s'y opposent. C'est par là que se manifeste l'action vivante de l'égo sur la mentalité de l'homme. Mais cette influence est limitée à la connaissance que l'égo possède du mental inférieur ; or, cette connaissance est loin d'être complète : les choses du plan physique ne lui apparaissent encore qu'au travers d'un épais nuage — s'il en apprécie le principe, il en ignore encore l'application aux détails de la vie. Mieux connaître la personnalité qui le représente si imparfaitement ici-bas, se mettre en communication intime et consciente avec elle, c'est en quoi consiste, sur ce plan, une partie de son travail d'évolution.

Ne participent à la vie du second sous-plan — cela résulte de ce qui précède — que les égos qui se sont consacrés, de propos délibéré, à leur développement spirituel et se sont mis dans les conditions voulues pour profiter des influences des plans supérieurs. A mesure que croît et s'élargit le canal qui leur sert de trait d'union, le flot spirituel jaillit avec plus d'abondance. Même chez les individualités les moins développées, la pensée acquiert, sous cette influence, une puissance extraordinaire de lucidité et de pénétration, se traduisant, dans le mental inférieur, en aptitudes marquées pour la philosophie et les choses de la métaphysique. Chez les égos plus évolués, la lumière mentale domine un horizon plus vaste encore ; elle éclaire d'un jet puissant les replis du passé, embrassant les faits dans leurs causes et leurs conséquences, celles même dont l'accomplissement est encore à venir.

Ceux dont la conscience est éveillée sur ce niveau profitent, durant les périodes intermédiaires de non-activité physique, de toutes les opportunités de progresser en connaissance qui leur sont offertes par les entités plus avancées : c'est la réalisation pour chaque égo du contact intime avec les Maîtres. Le procédé au moyen duquel de tels êtres communiquent entre eux ne saurait se décrire. Ce n'est plus par images-pensées, comme sur les plans inférieurs. Peut-être en donnerons-nous quelque idée en disant que la transmission se fait par décharges d'incandescence : Ainsi qu'un astre



étincelant, l'idée vole d'un égo à l'autre, entraînant avec elle les anneaux de ses corrélations émanant de son centre, comme autant de vagues lumineuses : manifestation intégrale de la pensée qui se suffit à elle-même pour l'énonciation de ses composantes, qui, semblable à la lumière, n'a pas besoin du secours des mots pour éclairer les objets dans l'aire de son rayonnement.

Premier sous-plan.

Nous arrivons au plus glorieux des stages du monde dévachanique. Rares sont les enfants des hommes qui fréquentent ces régions exaltées; nul, par le fait, à l'exception des Maîtres et des Initiés n'en a encore franchi le seuil. Que dire de l'incomparable perfection des formes qui s'y déploient, de la richesse des couleurs et des sons ! Le langage des mortels est impuissant à exprimer de telles splendeurs. Elle *sont*, et cela nous suffit ; elles sont l'apanage de quelques-uns de notre race, de ceux qui, longtemps avant l'époque de la moisson, ont mûri leur fruit, — fruits glorieux dont les germes furent semés sur les plans inférieurs. Pour ceux-là l'évolution manasique est un fait accompli ; ils ont unifié la *soi-conscience* ; ils ont fait tomber le voile de leurs yeux ; ils ont dépouillé l'illusion de la personnalité. Ils savent, pour l'avoir touché du doigt, qu'ils ne sont pas la nature inférieure — cette nature inférieure dont ils se servent encore comme d'un véhicule d'expérience : lourdes chaînes dont les moins avancés d'entre eux peuvent encore sentir le poids et la gêne, mais que nul ne commettra plus l'erreur de confondre avec l'*être-soi*. Et comment s'y méprendraient-ils, alors que les existences multiples par eux traversées leur apparaissent comme suspendues au fil non-interrompu de leur propre conscience ? de cette conscience de l'homme qui se *sait* identique à lui-même à travers les formes vécues dans un passé lointain : son perpétuel présent.

Des hauts sommets du monde arupa descendent la plupart des influences déversées sur le monde par les maîtres qui dirigent la race humaine dans son évolution. Agissant sur ce qui, dans l'homme, constitue son individualité, ils envoient à celle-ci les inspirations et les énergies propres à favoriser la croissance spirituelle, à éclairer l'intellect, à purifier les émotions. De là les illuminements du génie ; de là, toute intelligence qui aspire à monter reçoit sa guidance. De même que le soleil distribue en tous sens la lumière de son centre qu'utilisent l'universalité des choses, chacune selon sa propre nature, de même les Frères-Aînés de notre race rayonnent sur tous les égos la lumière spirituelle et la vie qu'il leur appartient de dispenser, et dont chaque entité bénéficie en proportion de ce qu'elle peut assimiler pour croître et évoluer.

Ainsi dans le monde dévachanique comme partout ailleurs — nous le voyons — l'honneur de *servir* est l'honneur suprême, et les



Maîtres se sont hâtés vers le sommet de l'évolution manasique pour être les premiers à tendre la main au pélerin qui chemine sur le rude sentier.

ENTITÉS NON-HUMAINES

Nous dirons, pour mémoire, qu'il existe sur le plan dévachanique d'autres habitants que les entités humaines. Tenter de les décrire serait soulever d'insurmontables difficultés ; d'abord, parce qu'il s'agit de niveaux arupa, niveaux déjà cosmiques, dans l'acception dimensionnelle du terme, ce qui implique la possibilité d'y rencontrer des êtres de plus d'un genre et dont, plus que jamais, le langage humain ne saurait donner la moindre idée. Aussi bien, laisserons-nous de côté tout ce qui a trait à ces vastes légions d'êtres cosmiques, comme sortant du cadre de ce travail, exclusivement consacré à l'étude des habitants du plan manasique de notre chaîne planitaire. Dans notre Manuel sur l'Astral, nous nous étions abstenu de donner aucun détail relativement aux visiteurs éventuellement rencontrés sur ce plan et appartenant à d'autres planètes, voir même, à d'autres systèmes. Or, ce qui en Astral, est l'exception devient beaucoup plus fréquent en dévachan ; la même réserve s'impose donc, d'autant plus qu'il s'agit d'une étude élémentaire.

Nous terminerons par quelques mots sur l'Essence Élémentale du plan dévachanique, puis sur certains ordres du vaste règne des Dévas, en tant qu'ils se rattachent à ce plan. L'extrême difficulté inhérente à l'exposition de natures comparativement simples, eu égard au sujet traité, fera ressortir combien inutile serait toute tentative, de notre part, d'approcher de sujets infiniment plus complexes, avec les moyens dont nous disposons.

L'ESSENCE ÉLÉMENTALE

Rappelons à notre mémoire l'une des premières Lettres de provenance adeptale, où le Maître disait, au sujet des Règnes Elémentals I et II, que « seul un Initié était qualifié pour connaître leur mode d'existence ; » par où l'on peut prévoir le peu de succès réservé à toute tentative pour présenter un sujet de cette nature sur le plan de l'intellectualité physique... Cherchons d'abord à nous faire une idée aussi claire que possible de ce que peut être l'essence élémentale ; ce qui ne sera pas sans quelque avantage, vu les erreurs qui se sont glissées sur cette matière, même parmi les étudiants versés en littérature théosophique.

En quoi consiste l'essence élémentale ?

Ce qu'on a voulu qualifier d'essence élémentale n'est pas autre chose que l'essence monadique, à certains stages de début de son



évolution — l'essence monadique étant, elle-même, la projection, ou descente, d'Atma-Buddhi dans la matière.

Nous nous sommes assez familiarisés avec ce processus de descente pour ne pas ignorer qu'avant d'atteindre au stage de l'*individualisation*, qui marque son arrivée au règne humain, le principe de la Vie-Une a dû traverser successivement et, par conséquent, animer les six règnes inférieurs, lesquels sont, — si nous comptons en rétrogradant — l'animal, le végétal, le minéral, plus les trois règnes élémentals antérieurs ; et c'est ce qu'on a parfois entendu sous le terme générique de monade animale, végétale ou minérale pour désigner l'essence se spécialisant durant son passage au travers de chacun de ces règnes : le terme évidemment prêtait à équivoque, attendu que longtemps avant d'aborder aucun de ces règnes, la monade avait cessé d'être *une* pour devenir de nombreux blocs d'essence monadique. Néanmoins le terme a prévalu, et cela sans inconvénient puisqu'il reste entendu que, si la différenciation de l'Essence date de beaucoup plus loin, elle n'avait pas encore évolué au point de s'individualiser. Or, c'est à l'Essence-Monadique en travail dans les trois grands Règnes antérieurs au minéral qu'a été donné le nom d'Essence Élémentale.

Comment Atma se voile.

Avant que nous puissions nous former une idée de la manière dont Atma se manifeste sur les différents Plans du Cosmos, il est nécessaire de réaliser la méthode d'*enveloppement* adoptée par ce Principe durant sa descente progressive en la matière. Il ne s'agit pas ici de ce qui se produit aprés un Pralaya Universel, lors de la formation primordiale, par agrégation, de la matière des différents Plans, mais simplement de la descente d'une nouvelle vague d'évolution dans la matière déjà existante.

Préalablement à la période dont nous avons à nous occuper, d'incalculables âges se sont écoulés, au cours desquels la Vague de Vie a procédé à la formation ou, plus exactement, au *revêtement* des atômes, des cellules et des molécules — processus d'involution dont nous ne possédons qu'une très imparfaite intelligence. Nous laisserons donc de côté cette première phase de sa prodigieuse histoire, pour ne considérer que la descente dans la matière des Plans; sujet plus accessible à l'intelligence humaine, s'il excède la limite de notre plan physique.

Quoi qu'il en soit, un fait essentiel est à retenir relativement au processus de descente, c'est qu'Atma ne se manifeste sur un plan (quel que soit celui où nous le considérions) qu'à la condition de s'y involuer — autrement dit — de se revêtir d'un voile de matière afférente au milieu occupé. Lorsqu'entraîné par l'irrésistible impulsion inhérente à son Principe même, il passera de ce stage à celui immédiatement inférieur, il ne s'y manifestera que par la



répétition du même processus, en se revêtant d'un nouveau corps dont il constituera l'âme, le principe intérieur de Force et de Vie. Le passage au degré inférieur sera marqué par la superposition d'un nouveau voile. De sorte que si nous considérons les choses au point où nous en sommes arrivé, nous aurons une entité — l'entité atmique — revêtue d'un corps extérieur composé de la matière du troisième Plan.

Mais le Principe de Vie de cette matière — l'âme de cette entité, si nous pouvons nous exprimer ainsi — ne sera pas l'Atma du plan supérieur dans la condition où nous l'avons considéré au début, ce sera Atma *plus* un voile, le voile de la matière du second plan au travers duquel il a dû passer pour parvenir au troisième. Si nous le poursuivons sur le stage inférieur, il apparaîtra d'une nature plus complexe encore, puisque pour s'y manifester il aura revêtu un nouveau corps emprunté à la matière du quatrième plan. Nous aurons donc une nouvelle entité, avec Atma pour centre, mais sous le triple voile de la matière des stages précédents, et ainsi de suite sur chacun des degrés du cosmos. Si nous pensons au nombre de transfigurations subies par Atma le long de sa descente à travers les plans et les sous-plans du Système Solaire, faut-il nous étonner, s'il nous parvient sous un voile tellement épais, que les hommes soient tentés de méconnaître sa Présence !

LES TROIS RÈGNES ÉLÉMENTALS

Supposons maintenant que l'essence monadique, en processus d'involution tel qu'il vient d'être décrit, s'arrête au sommet du Plan dévachanique, c'est-à-dire, à son niveau atômique, et, qu'au lieu de poursuivre sa marche à travers ce plan, elle plonge directement dans le Plan Astral pour y agréger autour d'elle un corps composé de matière astrale et la pénétrer de sa vie propre. De cette combinaison sortira l'Essence Elémentale du plan astral, et ainsi sera constitué le Troisième des grands Règnes dits Elémentals : celui qui précède immédiatement le minéral. Durant le cours de ses différenciations, — dont on a pu reconnaître jusqu'à deux mille quatre cents variétés — de nombreuses combinaisons se sont produites par involution et agrégation avec la matière des différents sous-plans de l'astral, combinaisons temporaires, n'ayant pas pour effet de modifier la nature de l'essence élémentale du troisième Règne, ni la caractéristique d'essence monadique involuée, à l'origine, dans la subdivision atômique du plan dévachanique, pour passer de là, sans transition, en la subdivision correspondante du plan astral.

L'Essence Elémentale appartenant au Plan dévachanique constitue le Premier et le Second des trois grands Règnes Elémentals ; son mode de formation étant le même que celui décrit pour le Troisième. Soit une *masse* d'essence monadique (l'expression est



trop matérielle et de nature à induire en erreur, mais nous ne voyons pas comment l'éviter) se voilant progressivement, en vertu du processus connu, dans sa descente jusqu'au niveau atômique du Plan buddhique, pour plonger directement dans le Plan dévachanique, où elle involue et anime un corps composé de la matière du plus élevé des niveaux rupa, autrement dit, de la matière atômique du dit plan — procédé qui la constitue Essence Elémentale du Premier Règne. Dans cette condition — la plus simple et naturelle, remarquons-le — l'Essence agit sur les atômes arupa, non pour combiner des molécules et s'en constituer un corps, mais par simple attraction, laquelle exerce sur les dits atômes une pression d'énorme puissance. Durant le cours de ses différenciations, elle produit, autour d'elle, des agrégations variées de matière appartenant aux Second et Troisième Sous-Plan, sans rien perdre toutefois des caractéristiques bien tranchées qui la constituent Essence Elémentale des niveaux arupa.

La méthode de formation du Second grand Règne, lequel a pour habitat la division rupa du dévachan, ne diffère que fort peu de la précédente. Après avoir évolué d'incalculables siècles à travers de nombreuses différenciations, l'Essence du Premier Règne est retournée à sa condition la plus simple : Ce retour n'implique pas recul de la part de l'essence, ni perte des propriétés acquises par elle antérieurement. C'est alors qu'elle pénètre directement dans la Quatrième subdivision du dévachan — le plus élevé des niveaux rupa — attirant à elle, pour s'en former un corps, une certaine portion de la matière du sous-plan. Telle apparaît dans sa condition la plus simple l'Essence Elémentale du Second Règne. Durant le cours de son évolution — ainsi que cela se produit pour les cas precédents — elle se revêt de formes nombreuses et variées, résultat de combinaisons empruntées à la matière des sous-plans inférieurs.

Il semblerait naturel de supposer que les Règnes Elémentals I et II soient d'autant plus avancés sur le chemin de l'évolution par rapport au IIIe Règne, que l'état dévachanique, où ceux-ci résident et fonctionnent, l'emporte en élévation sur le plan Astral, habitat du dernier règne. Et pourtant il n'en est rien. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit ici d'une phase d'évolution où l'essence monadique poursuit sa course sur *l'arc descendant*. Il s'ensuit que *plus élevé* signifie *moins avancé !* Progrès pour l'Essence Elémentale est synonyme de descente dans la matière, inversement à ce qui se produit sur l'arc ascendant de l'évolution, où l'on n'avance qu'autant qu'on accède aux plans supérieurs. L'étudiant fera sagement d'élucider ce fait par lui-même, sans quoi il se trouverait sans cesse embarrassé par d'apparentes anomalies sans parler de l'impossibilité de se former une idée juste à l'égard de tout une phase de l'Evolution.

Les caractéristiques générales de l'essence élémentale ont été



indiquées avec suffisamment de détail dans le Manuel sur « Le Plan Astral », et tout ce qu'on y a dit relativement au nombre des subdivisions de ces Règnes et de leur merveilleuse impressionnabilité au contact de la pensée humaine, est également vrai des variétés dévachaniques dont il vient d'être question.

Peut-être ne sera-t-il pas sans utilité d'ajouter quelques mots pour indiquer comment se répartissent sur chacun des Sous-Plans du dévachan les Sept subdivisions des deux Règnes Elémentals qui y résident. Pour ce qui regarde le premier Règne, sa plus haute subdivision correspond au premier Sous-Plan dévachanique ; le Second et le Troisième Sous-Plans, divisés chacun en trois parties, encadrent, par parties égales, les six subdivisions restantes. Quant au Second Règne, il se distribue entre les niveaux rupa de la façon suivante : la plus haute subdivision correspondant au quatrième Sous-Plan, et les subdivisions restantes également réparties, deux à deux, entre les 5e, 6e et 7e niveaux dévachaniques.

Comment évolue l'Essence.

Nous avons dit dans la première partie de ce Manuel, quelle était l'action souveraine de la pensée sur l'Essence élémentale du Plan dévachanique ; inutile d'insister sur ce point. Rappelons toutefois que l'Essence s'y montre plus instantanément sensitive à l'influence de la pensée qu'elle ne l'est, si possible, en Astral. Avec quelle merveilleuse précision elle répond à l'impulsion mentale la plus minime, c'est ce dont nos investigateurs ont eu maintes preuves irrécusables durant le cours de leurs expériences. Et l'on comprendra qu'il ne peut en être autrement puisque cette extrême sensibilité à l'égard de l'*action-pensée* est l'unique raison d'être, la vie même de l'essence élémentale et que ses progrès dépendent de l'action mentale qu'exercent sur sa propre substance les entités avancées avec lesquelles elle évolue parallèlement.

Supposez l'essence abandonnée à elle-même et les courants de pensée qui agissent incessamment sur elle interrompus durant l'espace d'une seconde, vous n'aurez plus devant les yeux qu'une masse informe, un tourbillon désordonné d'atômes infinitésimaux, doués, il est vrai, d'une intensité de vie merveilleuse, mais incapables de faire un pas de plus sur l'arc descendant de l'évolution dans la matière. C'est par la puissance mentale des êtres agissant dans leurs milieux respectifs, que l'Essence, projetée aux niveaux arupa en toute sorte de formes ravissantes, ou dans les courants de feu de l'arupa, reçoit cette impulsion supplémentaire et spéciale qui, sans cesse répétée, active son progrès et la pousse en avant. En effet, chaque fois que l'attention des habitants de ces hauts sommets est attirée sur les affaires de notre monde, les pensées qui en résultent se trouvent naturellement amenées à traverser les plans sous-jacents où elles s'involuent dans la matière qu'elles y rencontrent,



déterminant, de la sorte, le contact direct entre cette matière et l'essence élémentale — premier voile dont elles s'étaient revêtues. Ainsi s'habitue progressivement l'Essence à répondre aux vibrations inférieures, ainsi s'achemine lentement son involution dans la matière.

La musique également joue un rôle important dans ce processus, grâce aux flots d'harmonie auxquels nous avons déjà fait allusion, à ces sonorités glorieuses dont les ondes parcourent les hauts sommets sous l'impulsion des grands maîtres de la mélodie, désormais libres d'achever sur ce Plan, en la grandissant au centuple, l'œuvre qu'ils n'avaient fait qu'ébaucher sur notre triste Terre.

Il ne faut pas perdre de vue la vaste différence qui existe entre la pensée sur ces niveaux, l'extension, la puissance qu'elle y déploie, et les résultats relativement insignifiants que nous décorons de ce nom ici-bas. Chez la généralité des hommes de notre race, le *corps-mental*, d'où l'intellect tire son origine, n'ayant pas encore dépassé les niveaux rupa, la pensée se revêt de l'essence élémentale appropriée à ce milieu, mais lorsque l'homme a évolué au point où la vie consciente pénètre dans l'*ego réel*, sa pensée, née dans l'arupa, s'incorpore d'abord dans l'élémental du même niveau ; il en résulte une puissance de pénétration, une acuité, une ampleur infiniment plus intenses. Concentrée sur des objets d'un ordre exclusivement élevé, il peut se faire que l'élément astral ne lui fournisse pas une matière isochrone à ses vibrations trop rapides ; toutes les fois, cependant, que ce plan inférieur peut fournir à la pensée un véhicule approprié, les résultats obtenus sont d'une portée très supérieure à ceux générés sur le plan voisin de son propre niveau.

Si nous poursuivons notre enquête plus haut sur l'échelle de l'être, nous arrivons au Plan Buddhique, où la pensée de l'Initié prend son essor, s'involuant dans l'essence élémentale des niveaux arupa pour s'en faire un vêtement. Toujours plus haut, c'est l'Adepte, dont la pensée, forte des incalculables forces de régions insoupçonnées du commun des mortels jaillit du Nirvana. Et plus nous nous élevons par la pensée, plus se déroulent, à perte de vue, de nouveaux champs d'activité, toujours plus vastes à mesure que grandissent les capacités de l'homme pour le service de tous. Ainsi pouvons-nous réaliser la vérité de ce dire : qu'une seule journée de travail sur ces hauts sommets produit plus de bien réel que mille ans d'efforts sur notre plan physique.

LES DÉVAS

Tout ce qui peut être dit en langage humain à l'égard de ces êtres exaltés, dont l'existence même est pour nous un sujet d'étonnement, a été consigné dans le *Plan-Astral* ; il ne sera donc pas utile d'y revenir. Néanmoins, dans l'intérêt de ceux qui n'ont pas ce



Manuel sous la main, nous allons reprendre quelques-unes des données générales les concernant.

Le plus haut système d'évolution en relation avec notre Terre, — autant que nous en sachions — est celui de ces êtres appelés Dévas par les hindous, et vénérés ailleurs sous des noms divers ; tels que anges, Fils de Dieu, et autres. Par le fait, et à un certain point de vue, on peut considérer ce système comme occupant un même rapport de position à l'égard du règne humain, que ce dernier vis-à-vis du règne animal ; mais avec cette différence que si, pour l'animal, la seule voie possible d'évolution est de passer par le stage humain, il n'en est pas de même pour l'homme, lequel, parvenu au niveau d'Asekha, — autrement dit d'adepte complet — voit s'ouvrir devant lui de nombreuses voies de progrès au nombre desquelles la grande évolution dévique (voir à ce sujet « Les degrés du Sentier » *Lucifer*, oct. 1896).

Le mot *Devas*, en littérature orientale, n'a pas de signification bien précise et s'applique à presque toutes les entités non-humaines, depuis les Dhyans-Choans, jusqu'aux Esprits de la nature, voir même les élémentals artificiels. Quoi qu'il en soit, nous n'emploierons le terme que pour désigner le magnifique système d'évolution dont nous nous occupons actuellement.

De ce que certaines relations existent entre notre Terre et les Dévas, il ne faudrait pas conclure que leur activité soit limitée à notre petit monde, loin de là. La Chaîne Septennaire à laquelle nous appartenons ne constitue pour eux qu'une seule sphère d'activité ; leur évolution s'étendant à l'ensemble des Sept Chaînes Planétaires du système. Leurs légions, jusqu'ici, se sont en majeure partie recrutées de contingents fournis par d'autres humanités appartenant à notre système solaire, — les unes, plus avancées que la nôtre, les autres moins — un très petit nombre de notre race ayant atteint le niveau où il devient possible, pour nous, de se joindre à eux. Toujours est-il que parmi leurs nombreuses divisions, il en est au moins quelques-unes qui n'ont pas dû passer par des humanités comparables à la nôtre.

Nous ne pouvons, jusqu'à présent, comprendre que fort peu en ce qui les concerne. Une chose paraît hors de doute : c'est que le but de leur évolution — ce que, du moins, nous pouvons concevoir comme tel — est de beaucoup plus élevé que le nôtre. En d'autres termes tandis que l'objet de notre évolution, jusqu'à l'achèvement de la Septième Ronde, est d'élever au rang d'adepte Asekha l'élite de notre humanité, le but réservé aux phalanges le plus avancées parmi les Dévas, durant la période correspondante, est de beaucoup plus exalté. Pour eux comme pour nous, il est un chemin de traverse, plus court, mais aussi plus ardu, conduisant à de plus hauts sommets encore les plus braves d'entre les braves. Quant aux sublimes régions où les conduit leur destinée, nous ne pouvons former que des conjectures.



LEURS DIVISIONS

Les trois grandes divisions des Dévas, en commençant par la base, portent généralement les noms respectifs de Kamadévas, Rupadévas et Arupadévas. De même que notre corps le plus grossier — le seul reconnu par la plupart des hommes — est formé des éléments physiques, de même le corps inférieur d'un Kamadéva est constitué des éléments astrals, de sorte que le Kamadéva est, à peu de chose près, par rapport à son corps inférieur, dans la même situation où sera l'humanité lorsqu'elle aura atteint la Planète F. De plus, il possède cette faculté de sortir de son corps astral en se servant du *mayavirupa*, comme véhicule, pour passer sur d'autres sphères plus élevées de la même façon que nous pouvons le faire en corps astral. Pour lui, l'assomption du *corps causal* (lorsque son degré d'avancement le lui permet) ne nécessite pas plus d'effort que pour nous la formation d'un *mayavipura*. En vertu de la même loi d'analogie, le corps basique d'un Rupadéva se trouve être le mayavirupa, puisqu'il a pour habitat les quatre niveaux rupa du plan dévachanique. L'Arupadéva appartient aux trois niveaux supérieurs de ce plan. Quant à son corps — si l'on peut appeler ainsi ce qui lui sert de véhicule — seul, le *Karana Sharira* pourrait en donner une idée. Au-dessus des Arupadévas, quatre divisions complètent ce règne, se superposant sur les niveaux les plus élevés de notre système solaire. Enfin, au-dessus du règne dévique, planent les puissantes phalanges des Dhyan-Choans. Parler ici de ces êtres glorieux, serait sortir du cadre de notre sujet.

En ce qui regarde les deux divisions déviques réparties sur les divers niveaux dévachaniques, chacune d'elles compte plusieurs classes distinctes. Le mode d'existence de ces êtres est tellement différent de tout ce que nous pouvons concevoir, que nous devrons nous contenter de quelques notions générales à leur égard ; et je ne sais vraiment si je pourrais mieux faire que de reproduire textuellement les paroles recueillies de la bouche même de l'un de nos investigateurs, à l'époque où l'enquête eut lieu : « L'impression que je reçus, fut d'être en présence d'un état de conscience prodigieusement exalté — conscience glorieuse au-delà de toute expression — et cependant si étrange, si différente de tout ce que j'avais éprouvé jusque-là, et hors de comparaison avec ce que peut éprouver l'expérience humaine, que je me sens totalement impuissante à le traduire avec des mots ». Inutile également de chercher à donner, sur le plan physique, la moindre idée de l'apparence que présentent ces puissantes individualités, apparence à ce point mobile qu'on la voit changer suivant le cours de leurs pensées. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à l'égard du langage des couleurs, si puissant, si merveilleusement expressif pour traduire les idées. Dans notre description des habitants du dévachan,



nous avons mentionné, en passant, la possibilité pour certains êtres et sous certaines conditions, d'avancer en connaissance, grâce à l'influence exercée par ces êtres. On se rappellera l'exemple que nous donnâmes de cette image angélique animée par l'un d'eux pour le dévachan d'un enfant de chœur, image qui lui disait sur la musique des choses que nulle oreille humaine n'a jamais entendues; et cet autre exemple où les Dévas, qui ont la maîtrise des influences planétaires, s'appliquaient à seconder un certain astronome dans son évolution dévachanique.

Quant à leurs relations avec les Esprits de la nature (voir à ce sujet le Manuel V) on peut, à un certain point, les considérer comme ayant, à un plus haut degré sur l'échelle de l'être, certaine ressemblance avec celles de l'homme par rapport au règne animal. Par exemple : nous savons que pour l'animal, le contact familier de l'homme est l'unique moyen d'atteindre à l'*individualisation* ; il en est de même pour les Esprits de la nature, lesquels, en thèse générale, ne paraissent arriver au stage d'individualité réincarnante que grâce à l'amour que leur inspirent les Dévas d'un certain ordre.

Sans doute, le peu qui est dit — qui peut être dit — sur ce puissant système d'évolution dévique ne saurait en donner qu'une incomplète image. Vaste sujet, en effet, à peine effleuré, mais dont il appartient à chacun de poursuivre l'élaboration à mesure que s'élèvera sa conscience sur de plus hauts plans. Si peu satisfaisantes, si limitées que soient et que doivent être de telles données, elles aideront néanmoins l'étudiant à se former une idée des légions d'auxiliaires que l'homme rencontre sur le chemin de l'évolution progressive, à se familiariser avec ce fait que plus l'être accroît ses facultés plus il découvre à quel point la Nature est préparée à répondre à ses plus audacieuses aspirations.

ELÉMENTALS ARTIFICIELS

Quelques mots seulement sur ces entités. Le Plan Dévachanique, plus encore que l'Astral, est peuplé d'élémentals artificiels, qu'appelle à l'existence temporaire l'incessante activité mentale de ses habitants. Et si l'on tient compte de la puissance avec laquelle la pensée se manifeste sur ce plan, de l'habilité à manier les forces mentales que déploient non-seulement les habitants humains, incarnés ou désincarnés, mais aussi les Dévas et autres êtres de passage appartenant à de plus hauts stages, on reconnaîtra l'importance de telles entités, dont l'influence ne saurait être exagérée. Nous ne reviendrons pas sur ce que n'avons cessé de répéter, dans les Manuels précédents, au sujet de la nécessité de surveiller nos pensées, de contrôler ces forces créées par nous et qui nous survivent. Nous pensons avoir suffisamment indiqué la différence qui existe entre la pensée qui a pris naissance sur les niveaux rupa et



celle générée en arupa, pour donner une idée de la façon dont se crée l'élémental artificiel, de la prodigieuse variété d'entités temporaires projetées ainsi sur le plan dévachanique, et enfin de l'immense importance de l'œuvre réalisable et effectivement réalisée par ce moyen. L'élémental artificiel est, en effet, l'une des forces les plus actives d'évolution employées par les Adeptes et les Initiés ; et, il va sans dire qu'une entité appelée à l'existence par la puissance mentale d'individualités de cet ordre constitue un être doué de longévité et d'une efficacité d'action infiniment plus grandes que toutes celles décrites comme appartenant au Plan Astral.

Conclusion.

Lorsqu'après avoir achevé ce travail, on jette les yeux sur l'ensemble, on se sent comme pris d'humiliation en présence de son impuissance, laquelle n'est que trop justifiée, par l'impossibilité où l'on est de rendre ce que l'on a tenté de décrire, de la vanité de toute tentative pour exprimer à l'aide de mots humains les gloires ineffables du monde céleste. Tout lamentable dans son insuffisance que se présente cet essai, encore vaudra-t-il mieux que rien, s'il parvient à donner à l'étudiant quelque idée de ce qui l'attend de l'autre côté du tombeau, et si, après avoir atteint ce monde de béatitude et de lumière, il arrive à découvrir infiniment plus qu'on ne lui avait fait espérer, du moins, nous espérons qu'il n'aura pas à controuver aucune des notions qu'il aura pu recueillir le long de ces pages.

Si élevé que soit le Dévachan, l'homme, tel qu'il est actuellement constitué, possède, à l'état latent, les potentialités de deux Plans supérieurs : il a en lui le principe buddhique, lequel le représente sur le plan de ce nom ; il possède Atma qui le représente sur le troisième plan de notre système solaire, et qu'on a généralement désigné sous le qualificatif de Plan Nirvanique. Chez l'homme appartenant à la moyenne, ces deux plus hauts principes ne sont pas encore développés de façon appréciable, et, dans tous les cas, plus encore que les choses dévachaniques, hors d'atteinte de toute description. Disons seulement que c'est un Plan buddhique que commence à s'évanouir, dans l'expansion indéfinie de la conscience, l'illusion de la « limite des choses », où l'homme réalise enfin — non plus en théorie seulement, mais par l'évidence absolue que procure l'expérience vécue — que la conscience de ses semblables est inclue dans la sienne. C'est alors qu'il sent vibrer en lui, par sympathie et par connaissance, la somme totale de *tout* ce qui vibre en eux, pour cette raison que ce *tout* fait partie de lui-même. Un pas de plus et le Nirvana est franchi ! Alors il réalise que sa propre conscience et celle de tous les êtres est, dans un sens plus sublime encore, une seule et même conscience, et cela, parce que toutes ne sont, en réalité, que les diverses facettes d'une unité in-



finiment plus vaste : la Conscience du Logos « en qui tout vit, tout se meut et a son être ». Autrefois « la goutte de rosée s'était perdue à la surface brillante de la mer immense ». Les rôles, depuis, sont renversés : c'est l'océan qui, tout entier, maintenant, se trouve contenu dans les limites de la *goutte de rosée*, laquelle, pour la première fois, réalise qu'elle *est* l'Océan... non une parcelle, mais le tout. Paradoxal, dira-t-on, le comble de l'incompréhensible dans l'irréalisable ! et cependant absolument vrai.

Il est une chose, du moins, qui n'est pas hors d'atteinte et que nous pouvons saisir : c'est que Nirvana, que quelques-uns, dans leur ignorance, ont représenté comme un je ne sais quoi où s'anéantit l'être, est, loin de là, l'état de vie le plus intense de béatitude et d'activité bienfaisante, que plus haut nous nous élevons sur l'échelle de la Nature, plus s'élargit l'aire de notre influence, plus augmentent pour nous les opportunités d'aider à l'évolution des êtres dans l'acception la plus étendue du terme, et que l'Infini de Sagesse et de Puissance est synonyme d'infini dans la Possibilité de servir, sous l'impulsion de l'Infini-Amour.

C. W. Leadbeater.

DE LA PRIÈRE (1)

On nous dit continuellement : « Vous autres Théosophes, croyez-vous à la prière » ? et il peut être utile pour quelques personnes d'étudier cette question de la prière, au point de vue spécial de la science occulte. Faisons remarquer, toutefois, avant de commencer cette étude, que les croyances des Théosophes varient avec le degré de connaissance qu'ils possèdent et que, sauf l'auteur, aucun d'entre eux ne saurait être engagé par ce qui suit. Le public n'a pas encore bien compris qu'on ne met pas à la disposition des Théosophes, à leur entrée dans la Société, un ensemble complet de croyances, mais que l'on se borne à leur fournir des matériaux au milieu desquels ils restent libres de choisir ceux qui leur plaisent, pour les façonner à leur guise. Nous n'exposons ici que les opinions

(1) Rien d'aussi précis et d'aussi élevé, c'est-à-dire d'aussi scientifique et d'aussi religieux tout à la fois, n'a été écrit, avant cet article — dont la primeur a d'ailleurs été donnée à la *Theosophical Review* — sur une question d'une si haute importance pour l'homme. Nous en recommandons la lecture aux personnes d'un esprit indépendant. (N. D. L. D.)



personnelles d'un étudiant, pour qu'elles puissent servir de base à une étude.

Pour se rendre compte de l'utilité de la prière, il est, tout d'abord, indispensable d'analyser la prière elle-même, car l'emploi du mot est assez généralisé pour exprimer diverses activités de l'état de conscience que l'on ne peut examiner en bloc, comme si elles formaient un tout homogène. Il y a des prières qui ont pour but d'obtenir certains avantages mondains, ou la satisfaction de besoins physiques ; des prières en vue d'obtenir des aliments, des vêtements, de l'argent, un emploi, la réussite dans les affaires, le retour à la santé, etc. Nous les classerons toutes dans le groupe A. Il y a ensuite des prières faites dans l'espoir d'être aidé à surmonter des difficultés morales et intellectuelles, à faire des progrès dans le développement spirituel, à résister aux tentations, ou pour obtenir la force, la clairvoyance, les lumières intellectuelles. Celles-ci formeront le groupe B. Il y a enfin les prières par lesquelles on ne sollicite rien, qui ne consistent que dans la contemplation et l'adoration de la Divine Perfection, dans le désir intense de s'unir à Dieu ; comme l'extase du mystique, la méditation du sage, l'ardent ravissement du saint. Nous classerons ces dernières dans le groupe C.

Il faut ensuite se faire une idée bien nette de l'immense échelle des êtres vivants, depuis l'élémental sous-humain, jusqu'au LOGOS Lui-même ; de cette échelle à laquelle il ne manque pas un seul échelon. Ce côté occulte de la nature est un fait et non pas un songe. Le monde entier est bondé d'êtres vivants, invisibles aux yeux de la chair. Le monde astral est entremêlé au monde physique qu'il pénètre de tous côtés et des légions de créatures intelligentes et conscientes nous entourent à chaque pas que nous faisons. Les unes ont une intelligence inférieure à celle de l'homme, d'autres planent bien au-dessus de lui. Les unes subissent facilement l'influence de sa volonté, d'autres restent inaccessibles à ses prières. Outre ces entités indépendantes, l'essence élémentale des trois règnes est sensible à ses émotions et à ses pensées, qui la revêtent rapidement d'une forme dont la vie a pour seul but de mettre en pratique le sentiment ou la pensée qui l'anime : il peut ainsi créer, à volonté, une armée d'obéissants serviteurs qui parcourront le monde astral pour lui plaire. Il existe aussi des aides humains, toujours prêts quoiqu'invisibles, dont l'oreille attentive entend tout appel au secours et qui viennent joyeusement en aide à l'âme en peine, comme de véritables « anges gardiens ». Couronnant le tout il y a enfin la vie du LOGOS Lui-même, éternellement présente, éternellement consciente, puissante et sensible dans toutes les parties de Son royaume, la vie de Celui sans l'assentiment duquel pas un moineau ne tombe sur le sol, pas une humble créature ne tressaille de joie ou de chagrin, pas un enfant ne rit ou ne sanglotte, cette Vie et cet Amour qui pénètrent tout, englobent tout, sou-

tiennent tout et dans lesquels tout vit et se meut. De même que rien d'agréable ou de pénible ne peut affecter le corps humain, sans que les nerfs sensitifs n'en transfèrent l'impression au cerveau et de même que la vibration qui s'y produit se propage le long des nerfs moteurs pour accueillir cette impression ou la fuir, de même aussi chacune des vibrations de l'univers, qui constitue Son corps, se répercute dans Son état de conscience d'où jaillit l'action qui y répond. Les cellules nerveuses, le réseau nerveux et les fibres musculaires sont bien les agents de la sensation et du mouvement, mais c'est l'*homme* qui sent et qui agit : de même, des myriades d'intelligences peuvent servir d'intermédiaires, mais c'est le LOGOS qui sait et qui répond. Rien ne saurait être assez petit pour ne pas impressionner ce délicat et omniprésent état de conscience, rien assez vaste pour en franchir les limites. Nous sommes, nous-mêmes, si limités, que l'idée seule d'un tel état de conscience, englobant tout, nous fait chanceler et nous confond, mais le moucheron qui tenterait de mesurer l'état de conscience de Pythagore se trouverait probablement aussi embarrassé.

Il est impossible de nier qu'il y a des prières qui *sont* exaucées et que de nombreuses personnes sont en état de décrire des circonstances dans lesquelles leurs propres prières « ont été manifestement exaucées ». De plus, beaucoup de ces prières n'ont pas trait à ce que l'on appelle des questions subjectives, mais à des faits matériels appartenant au monde que nous qualifions d'objectif. Un homme prie pour obtenir une somme d'argent et la poste lui fait parvenir la somme dont il a besoin ; une femme prie pour demander des aliments, et les vivres viennent jusqu'à sa porte. Dans tout ce qui se rapporte à l'exercice de la charité, il existe de nombreux exemples de prières, faites sous l'empire d'un pressant besoin, qui ont été exaucées rapidement et généreusement. Il y a, d'autre part, de nombreux exemples de prières restées infructueuses, d'affamés mourant de faim, d'enfants arrachés par la mort des bras de leurs mères, malgré les appels à Dieu les plus passionnés. Une étude sérieuse de la prière doit tenir compte de ces faits contradictoires ; elle ne doit, ni refuser d'admettre les prières exaucées, ni éviter de reconnaître qu'il y en a qui restent sans réponses. Tous les faits doivent trouver leur place dans une théorie sincère de la prière.

Nous allons examiner séparément nos trois groupes de prières et nous verrons que ce sont les vies occultes de la nature qui servent d'intermédiaires pour exaucer les prières et que les agents particuliers qui interviennent sont ceux dont la nature est en rapport avec l'objet de la prière.

Lorsque la prière appartient au groupe A, l'homme qui l'a faite peut être exaucé grâce au concours de divers intermédiaires. La concentration de sa pensée et son ferme désir agissent sur l'essence élémentale du plan astral et il crée ainsi un puissant élémental artificiel, dont la seule idée est de procurer ce que désire son créa-



teur. Lorsque la prière a pour but de demander de l'argent, des aliments, des vêtements, un emploi, en un mot, tout ce qu'un homme peut donner à un autre homme, cet élémental se met à la recherche d'une personne susceptible de donner et imprime sur son cerveau l'image de son créateur et de la chose dont il a besoin, impression qui donne naissance à l'idée de venir à son secours. Un homme riche s'écriera : « J'ai pensé à Georges Müller et à ses orphelins, ce matin ; je ferais peut-être bien de lui envoyer un chèque ». La prière de Georges Müller est ici la force motrice, l'élémental artificiel est l'agent chargé d'amener le résultat désiré et le chèque, qui n'avait été sollicité d'aucun homme, sur le plan physique, représente « la prière exaucée ». Ce résultat eût pû être obtenu aussi rapidement au moyen d'un effort réfléchi de la volonté, sans aucune prière, par une personne connaissant le mécanisme à employer et sachant le mettre en mouvement. Mais pour la majorité des gens, qui n'ont pas connaissance des forces du monde invisible et ne sont pas accoutumés à exercer leur volonté, la concentration de la pensée et l'ardent désir qui sont indispensables pour réussir, sont bien plus facilement atteints par la prière, que par l'effort mental réfléchi qu'il faudrait faire pour projeter au dehors leur propre force. Ils douteraient de leur propre pouvoir, même s'ils comprenaient la théorie, et le doute est fatal à tout exercice de la volonté. Le fait que celui qui prie ne comprend rien au mécanisme qu'il met en jeu, n'affecte en rien le résultat. Un enfant qui étend la main et saisit un objet, n'a pas besoin de comprendre quoique ce soit au travail des muscles extenseurs, ni aux modifications chimiques et électriques que provoque son mouvement dans les muscles et les nerfs, et il est inutile qu'il calcule soigneusement la distance à laquelle se trouve l'objet, en mesurant l'angle formé par les axes optiques. Sa volonté est de saisir l'objet dont il a envie et les différentes parties de son corps obéissent à sa volonté, bien qu'il ignore même leur existence. Il en est de même de l'homme qui prie, sans avoir conscience de la force créatrice de sa pensée, ni des agissements de la créature qu'il a mise en mouvement pour exécuter sa volonté ; il agit aussi inconsciemment que l'enfant et, comme lui, s'empare de ce qu'il désire.

Une prière du groupe A peut être exaucée autrement que par l'intermédiaire d'un élémental artificiel. Un disciple qui se trouverait là, ou tout autre aide à l'œuvre sur le plan astral, pourrait entendre la prière et provoquer le résultat désiré. Il en sera particulièrement ainsi lorsque l'auteur de la prière sera un philanthrope qui a besoin d'être aidé dans l'accomplissement d'une œuvre charitable. L'Aide fera germer dans le sol fertile d'un cerveau bienfaisant la pensée de lui fournir l'assistance dont il a besoin et le résultat déjà décrit se produira. Parfois, mais plus rarement, je pense, la volonté de celui qui prie agira sur un esprit de la nature, ou sur un élémental proprement dit, qui s'emploiera activement à

amener la réalisation de ce qu'il souhaite ; il y a des gens qui exercent un pouvoir spécial sur les divers esprits de la nature et le « petit peuple » se donnera beaucoup de mal pour satisfaire aux besoins de ses favoris.

L'impuissance de certaines prières ardentes et pleines de volonté à amener le résultat désiré, paraît devoir être attribué au fait qu'elles se heurtent contre des causes Karmiques, trop fortes pour qu'elles puissent les détourner, ou les modifier d'une manière appréciable. Un homme que ses propres actions, dans le passé, auraient mis dans le cas d'être condamné à mourir de faim, opposerait en vain prières sur prières à cet arrêt du destin. L'élémental artificiel qu'il créerait par ses prières verrait échouer tous ses efforts ; aucun aide ne tentera de lui procurer le soulagement désiré ; aucun esprit de la nature ne prêtera l'oreille à ses appels. Lorsque les relations qui ont existé dans le passé entre les âmes des parents et celle de leur enfant mourant, rendent nécessaire, à une époque déterminée de leur vie actuelle, la rupture du lien qui les unit, la force mise en mouvement par la prière ne sera pas capable de prolonger le cours de la jeune existence. Ici, comme partout, nous vivons dans le royaume de la loi et une force peut être modifiée ou même entièrement annihilée par l'action d'autres forces avec lesquelles elle entre en contact. Deux forces identiques peuvent être employées à mettre en mouvement deux balles exactement semblables, mais tandis que pour l'une de ces balles, aucune autre force n'intervient et qu'elle atteint le but visé, la seconde peut rencontrer une nouvelle force qui la fait complètement dévier. Il en est de même de deux prières semblables ; l'une d'elles peut ne rencontrer aucun obstacle Karmique, tandis que l'autre serait détournée par une force Karmique bien plus puissante que l'impulsion première qui lui avait été imprimée. L'une des prières est exaucée, l'autre paraît n'avoir pas été entendue, mais dans les deux cas, le résultat est conforme à la loi.

Examinons le groupe B. Les appels à l'aide, en cas de difficultés morales et intellectuelles, sont efficaces en action comme en réaction. Ils attirent l'attention de ces serviteurs de l'humanité qui cherchent sans cesse à aider les âmes troublées et des conseils, des encouragements, des inspirations, sont déversés dans l'état de conscience cérébral et constituent ainsi la plus directe des réponses à la prière qui a été faite. Souvent sont suggérées des idées qui applanissent une difficulté intellectuelle, ou éclaircissent un problème obscur et le bien-être le plus doux est infusé dans le cœur tourmenté et vient adoucir son trouble et calmer son anxiété. On peut considérer comme une réponse objective aux prières de ce genre, l'assistance immédiate donnée par les âmes plus fortes et plus avancées — par l'âme d'un disciple, d'un ange, ou d'un Maître — à ceux qui ont imploré du secours. Mais il peut y avoir aussi une réponse subjective, dont, en général, ceux qui prient ne



se rendent pas immédiatement compte et qui peut être considérée comme la réaction de la prière elle-même, sur celui qui l'a faite. Sa prière a réellement pour effet de mettre son cœur et son mental en état de réceptivité, ce qui a pour effet, non seulement de permettre qu'une assistance objective lui soit facilement donnée, mais encore d'établir une communication entre sa nature supérieure et sa nature inférieure et de permettre ainsi à la force et à la puissance inspiratrice de la première de s'introduire dans son état de conscience cérébral. Les courants d'énergie que l'Homme intérieur répand normalement en bas ou vers l'extérieur, sont, en général, dirigés vers le monde extérieur et utilisés, dans les affaires de la vie courante, par l'état de conscience cérébral, pour assurer l'exercice de son activité journalière. Mais lorsque cet état de conscience cérébral se détourne du monde extérieur et, fermant toutes les issues, dirige son attention vers l'intérieur, lorsque, de propos délibéré, il s'ouvre à toutes les impressions du dedans et reste fermé à toutes celles du dehors, il devient un récipient susceptible de recevoir et d'amasser, au lieu de se borner à n'être qu'une sorte de chenal mettant en communication le monde intérieur et le monde extérieur. Dans le silence obtenu par la mise à l'écart du bruit des activités extérieures, la voix tranquille de l'âme peut se faire entendre et l'attention concentrée du mental recueilli, lui permet de saisir le doux murmure du Soi intérieur.

Il en est encore plus clairement ainsi lorsque la prière a pour but de demander l'inspiration et le développement spirituels. Non seulement tous les aides s'efforcent, avec le plus grand empressement, à aider aux progrès spirituels, en profitant de toutes les occasions que leur fournit le cœur dont les aspirations sont élevées, mais le désir même de ce développement met en liberté une énergie d'un ordre supérieur car l'aspiration spirituelle provoque une réponse venant du royaume spirituel. La loi des vibrations sympathiques s'affirme une fois de plus et à la note de l'aspiration sublime, répond une note du même ordre, la mise en liberté d'une énergie de même nature qu'elle, une vibration qui lui est synchrone. La vie divine exerce une pression constante sur les limites qui la circonscrivent et lorsque la force ascendante vient se heurter contre ces limites, le mur de séparation s'écroule et la vie inonde l'âme.

D'une manière presque imperceptible, nous passons de l'aspiration spirituelle à la prière qui n'est plus qu'un pur culte, qu'une pure adoration, qui n'implique aucune demande et qui ne cherche qu'à s'élever dans un élan amour pour le Parfait, dont elle a vaguement conscience. Ces prières, que nous avons classées dans le groupe C, constituent le trait d'union entre l'homme et Dieu, et élèvent le fervent vers l'Etre qu'il adore. Durant ces prières, l'état de conscience limité du cerveau contemple dans une extase muette l'Image qu'il crée de Celui qu'il sait être réellement au-dessus de

tout ce que l'on peut imaginer et, souvent, transporté par l'intensité de son amour au-delà des limites concrètes que nous impose l'intellect, il s'élève jusqu'au royaume sans limites et il ressent et apprend bien plus que ce qu'il lui est possible, à son retour, de décrire par des mots ou de revêtir d'une forme intellectulle. Durant ces prières le mystique contemple la Vision Béatifique, le sage se repose dans le calme infini de la sagesse qui dépasse tout savoir, le saint se sent pénétré par la pureté radieuse au milieu de laquelle apparaît Dieu. Les prières de ce genre font rayonner l'adorateur et lorsque des hauteurs sublimes d'une telle communion il redescend sur la terre, sa figure même resplendit d'une gloire céleste, qui est la transparence de la flamme qui brûle en lui. Heureux ceux qui connaissent la réalité de ce qu'aucun mot ne saurait décrire à ceux qui ne le connaissent pas ; ceux dont les yeux ont contemplé le Roi dans sa splendeur se souviendront et comprendront.

Annie Besant.

POSSESSION

Les phénomènes psycho-physiologiques qu'en Europe on désigne par le nom générique d'hystérie sont considérés, dans l'Inde, comme le résultat de la possession, c'est-à-dire de l'occupation du corps du patient par une entité différente de son individualité.

Dans l'Inde, on distingue cinq espèces de possession ; elles ont pour conditions déterminantes :

1. L'absorption de narcotiques ou d'aliments corrompus.
2. L'insulte aux entités nommées Dévas, Richis, Pitris, Gandharvas, Yakchas, Rakchasas, Pisachas, Gourous, grands hommes, Siddhas, Acharyas.
3. La joie ou la peur soudaine.
4. Les actions héroïques.
5. Le Karma antérieur.

Les mantras et les remèdes guérissent facilement les quatre premiers genres de possession.

Le dernier genre est d'une guérison plus difficile, le corps physique n'en étant pas affecté.

Il y a trois espèces de possession résultant du Karma : (1) celle qui a pour but de tuer le possédé ; (2) celle qui a pour but les jouissances terrestres ; (3) celle qui a pour but l'obtention du salut par les pratiques religieuses.

Le possédé de la première espèce grimpe sur les arbres, descend

dans les puits, fait tout ce qu'il faut pour risquer de se casser le cou. On ne connaît guère de remède à ce genre de possession.

Dans les deux autres espèces de possession karmique, l'entité possédante peut être obligée, par des mantras et des cérémonies, à indiquer les conditions au moyen desquelles on peut obtenir son départ du corps du possédé. Il n'y a qu'à se conformer à ses indications.

Les possessions non karmiques sont appelées Unmâdas ou Manovibrahma (affection mentale).

L'Unmâdas se manifeste par des troubles cérébraux, un manque de fermeté dans le caractère, le roulement des yeux dans leurs orbites, le découragement, des propos inconvenants, des absences d'esprit. Ces symptômes se développent de plus en plus. A la moindre émotion le malade exprime tout ce qui lui passe par la tête, passe du rire aux pleurs, des chants aux lamentations. A la dernière période de la maladie le patient contemple fixement la terre ou le ciel, ne prend plus de nourriture, ce qui le réduit à l'état de squelette, perd le sommeil et meurt.

Cette possession est guérissable.

La possession des Dévas (dieux) a lieu pendant la pleine lune; celle des Asuras a lieu le matin et le soir; celle des Gandharvas, les musiciens célestes, a lieu principalement les huitième et vingt-troisième jours de la lune; les Yakchas mettent à profit les jours suivant la nouvelle lune et la pleine lune; les Pitris. surtout aux environs de la nouvelle lune; les Nagas, les cinquième et vingtième jours de la lune; les Rakchasas et Pisachas, les nuits et les jours précédant la nouvelle lune et la pleine lune.

Les jours indiqués sont préférés par les entités possédantes sans que pour cela les autres leur soient interdits.

On est exposé à la possession quand on se dispose à commettre des actes coupables et quand un mauvais Karma commence son effet.

On est d'autant plus exposé à la possession en pareil cas, si l'on se trouve dans une maison déserte ou hantée, ou le soir au croisement de *quatre chemins*; on y est exposé aussi dans la matinée si l'on est oisif, ennuyé ou de mauvaise humeur.

On est encore exposé à la possession, si, à la nuit, on entre dans une ville, ou si l'on s'arrête au croisement de quatre chemins ou sur un terrain servant à la crémation des cadavres (en Europe dans un cimetière).

« Le possesseur entre dans le corps du possédé comme l'image entre dans le miroir, comme l'âme entre dans le corps. »

Les Dévas peuvent posséder par la vue; on éprouve alors un éblouissement, les épileptiques sont souvent soumis à ce genre de possession, d'où sa dénomination antique de *mal sacré*; les Siddhas (possesseurs des pouvoirs occultes), les Richis (Mahatmas) et les gens savants (en magie) déterminent la possession en maudissant;



elle entre par les oreilles ; les Pitris possèdent par des menaces, de mauvais présages ; les Gandharvas par le toucher ; les Yakchas et Rakchasas par l'odeur ; les débutants qui barbotent dans les opérations magiques se font posséder par ces entités-là au moyen de leurs fumigations ; les Pisachas entrent dans le corps du possédé, — c'est ce que nous appelons l'élémentaire, la coque Kama roupique d'un défunt, occupée ou non par l'individualité humaine.

Lorsqu'on est possédé par un Déva, on a le caractère joyeux ; il semble qu'on porte des guirlandes de fleurs ; on est actif ; on s'exprime couramment ; les yeux sont brillants ; on donne la fortune aux hommes.

La possession par un Daitya rend triste ; le regard est cruel, on n'éprouve aucune crainte ; on est porté à faire du mal ; on garde ses forces tout en étant sobre.

La possession par les Gandharvas rend joyeux ; on aime le séjour des collines sablonneuses et des forêts ; on est amateur de chants, de parfums, de fêtes ; on est généreux et joyeux.

Quand on est possédé par un Yakcha on a les yeux sombres ; on aime les habits fins aux couleurs voyantes, le rouge ; on est orgueilleux ; la démarche est rapide ; on parle peu ; on supporte tranquillement les calamités et on a le caractère généreux.

Possédé par les Pitris on pense à eux ; on s'assied souvent ; on est tranquille ; on tord constamment du linge mouillé ; on a du goût pour la viande, le sucre, les pâtisseries.

La possession par un Rakchasa rend avide de viande, de sang, de boissons alcooliques ; on est sans honte, hautain, colérique, insolent, d'une grande vigueur musculaire ; on aime à se promener la nuit et on éprouve de l'antipathie contre les gens vertueux pour qui on exprime du mépris.

Quand on est possédé par les Pisachas, on ne peut garder ses habits ; on maigrit considérablement, le caractère devient cruel ; le langage indécent ; on sent mauvais et on est d'une telle gloutonnerie qu'on ne pense qu'à boire et à manger ; on passe ses jours dans les endroits déserts et on pleure souvent.

On peut encore être possédé par les divinités. Il suffit d'une grande dévotion à la divinité qu'on invoque pour que cette possession se produise. Tout le monde y est sujet.

On nomme cette possession *Avecha*. Elle est opérée par des divinités inférieures et ne dure que quelques heures, rarement quelques jours. Les divinités qui occupent le corps sont le plus souvent le Gramadevata (élémental gardien du village) et le Kouladevata (élémental gardien de la famille) ; les dieux Termes et Lares des Latins.

Les possessions de ce genre sont opérées en vue du bien public.

Quand un village est soumis à une épidémie, le Grama-Devata entre dans le corps d'un des habitants et fait connaître le remède propre à chasser l'épidémie.



En cas de maladie d'un individu le Koula-Devata, gardien de la famille, entre dans le corps d'un autre membre de cette famille pour faire connaître par sa bouche le traitement qui guérira la maladie.

Ces divinités sont principalement du genre féminin.

Les Grama-Devatas sont en Europe, chez les catholiques, les saints, patrons de chaque paroisse. Les Grama Devatas aiment généralement la chair, le sang, les boissons. Chaque paroisse catholique célèbre la fête du saint, son patron, par des repas, des amusements, des danses. Le saint hume les vapeurs des viandes et des boissons et se régale les oreilles des bruits discordants qui montent de la fête. La seule différence entre les paysans catholiques et les paysans indous est que les derniers savent ce qu'ils font en honorant leur Grama-Devata, tandis que les premiers sont parfaitement ignorants du sens occulte de la fête à laquelle ils se croient pourtant tenus de prendre part.

Les Grama-Devatas sont d'apparence hideuse, et d'un caractère cruel et vindicatif; ils habitent les cimetières et les bords des rivières. Toute négligence des habitants envers eux est châtiée par une épidémie ou une famine.

L'Occultiste trouve son bien partout parce que sa compréhension est agrandie. On n'a qu'a lire *La Fête votive de saint Bartholomée Porte Glaive*, de Léon Cladel, pour voir de quelle façon les Grama-Devatas d'Europe prennent possession des habitants qui sont sous leur direction et, par les actes de ces habitants, manifestent leur propre caractère.

Dans l'Inde du Sud, on leur fait des dévotions (*poudja*) au moins une fois par jour en leur offrant un don (Kodaï). Les mardis du mois de Kataka (Juillet-Août, signe du Lion) et les vendredis du mois de Makara (Janvier-Février, signe du Verseau) sont leurs jours favoris. Les Grama-Devatas se fâchent facilement et il n'est pas prudent de les irriter.

Les Koula-Devatas sont les *mères divines*. Elles sont généralement bonnes et n'ont pas l'aspect hideux des Grama-Devatas. Ce sont des êtres d'un ordre supérieur (les bonnes fées, les bonnes dâmes du Moyen-Age); on les invoque à chaque événement important de la famille. Toute femme mariée qui meurt avant d'être veuve (en état de Soumangali) devient une mâtrikâ, une mère divine. Les mardis et vendredis sont spécialement affectés aux cérémonies faites en leur honneur et auxquelles les femmes presque exclusivement prennent part.

Draupadi, un des aspects de Kali ou Dourga, est une mâtrikâ.

Hemdji.



LE BOUDDHISME AU JAPON

Disons quelques mots de la condition intellectuelle et religieuse des classes instruites au Japon.

Le Shintoïsme, qui est l'adoration des ancêtres déifiés et la religion de l'Etat, a naturellement de nombreux adhérents.

La Confucianisme, qui est enseigné dans toutes les écoles, a saturé l'esprit japonais pendant des siècles et ne fait que commencer à céder lentement le terrain devant les enseignements plus systématiques d'Herbert Spencer, de John Stuart Mill et des écoles métaphysiques de l'Allemagne et devant ceux de l'économie politique.

La masse du peuple est profondément dévouée au Bouddhisme, et l'intérêt de la situation religieuse au Japon est maintenant concentré dans la lutte corps à corps du Bouddhisme et du Christianisme. Si l'introduction du Christianisme au Japon n'a pas fait autre chose, elle a eu au moins pour résultat de donner au Bouddhisme une impulsion qui aurait réjoui le cœur du grand roi Asoka. Auparavant le Bouddhisme était endormi ; maintenant il est complètement réveillé et les airs retentissent du fracas des controverses. Chaque semaine la presse chrétienne indigène représentant les catholiques romains, les grecs orthodoxes, les anglicans, les presbytériens, les méthodistes, les unitairiens, les universalistes et je crois aussi les quakers, engage des batailles de mots avec les Bouddhistes sur les hauts plateaux de la moralo et de la métaphysique. Les combattants sont animés d'un excellent esprit et leurs articles bien raisonnés et fort savants fournissent une lecture attrayante. En Chine, le Bouddhisme recrute ses prêtres dans les basses classes ; au Japon il en est tout autrement ; on trouve parmi les prêtres des hommes sortis des plus hautes familles et doués d'une érudition profonde, qui ne sont pas seulement versés dans les métaphysiques orientale et occidentale, mais encore connaissent le Christianisme tout aussi bien que les Européens.

Où pensez-vous que se trouve la bibliothèque la plus complète des œuvres écrites pour la défense du Christianisme ? Au grand temple du Bouddhisme réformé, à Kioto. Les Bouddhistes combattent pour leur foi ; ils attaquent honnêtement et hardiment le Christianisme ; ce sont des ennemis dignes de se mesurer avec nous et il n'est pas facile de faire brèche dans leurs rangs.

C'est une erreur de croire que le Bouddhisme est une religion homogène. Ses deux grandes divisions en Eglise Rouge et Eglise Jaune, Mahayana et Hinayana, Bouddhisme du nord et Bouddhisme du sud, sont connues de tous les étudiants ; mais dans ces deux divisions, au moins pour ce qui concerne le Bouddhisme ja-



ponais, il y a de nombreuses sectes correspondant aux sectes et aux églises du christianisme.

Le Bouddhisme a toujours été une des grandes religions apostoliques du monde ; de ses nombreuses sectes au Japon, il n'en est pas une qui soit plus douée de l'esprit de propagande que celle de *Nichiren*, le Lotus du soleil, ainsi nommée d'après son fondateur.

Son esprit de combativité est fort remarquable ; elle affirme qu'elle seule possède la vraie doctrine proclamée par Chakyamouni ; sa ferveur dans les processions, dans le service des temples et dans toutes les cérémonies publiques rappelle l'enthousiasme de l'Armée du Salut.

Il y a quelques mois, je reçus la visite d'un des chefs du clergé de cette secte, le Très Vertueux abbé Kobayachi, président du collège de Nichiren près du parc de Shiba.

Il m'apprit qu'il avait un grand désir de porter les doctrines de la secte Nichiren à la connaissance du monde entier afin de donner à l'humanité une chance de salut. Il me dit qu'il y avait un exposé de ces doctrines établi par le défunt Très Savant et Vertueux Archevêque d'Ikegami qu'il désirait faire traduire en anglais et imprimer pour l'envoyer en Europe et en Amérique aux universités, facultés, collèges, aux sociétés savantes, à Herbert Spencer, aux archevêques de Canterbury et de York, à Sa Sainteté le Pape, au Patriarche de Constantinople, enfin à tous les hommes de toute situation.

Je n'ai pas entrepris la tâche de la distribuer mais je l'ai préparée pour l'impression et c'est à mon avis un livre fort intéressant.

Les doctrines de Nichiren sont hautement métaphysiques et je n'essayerai pas de les exposer ; il me suffira de dire qu'elles affirment que tout être humain est capable d'atteindre à l'état de Bouddha *dans la vie présente*. D'après elles Chakyamouni n'était pas plus Bouddha que le commun des mortels, et nous pouvons devenir ses égaux en suivant le même sentier. *Bouddha*, au sens ésotérique, ne désigne pas du tout un individu, mais l'état de conscience dans lequel on comprend l'unité cachée, la réalité éternelle des choses qui les relie au-dessous des phénomènes éphémères formant l'univers sensible. Il est étrange qu'une théorie aussi abstraite convienne aux masses d'hommes et de femmes sans instruction qui appartiennent à cette secte ; mais c'est un fait qu'on ne peut nier pas plus que l'enthousiasme religieux dont ils font preuve dans leur vie journalière et que le merveilleux esprit de prosélytisme qui a conduit un de leurs principaux ecclésiastiques à invoquer le secours d'un étranger.

F. H. Balfour.

DEMANDES ET RÉPONSES

Les facultés visuelles se développent-elles dans le double éthérique, indépendamment du corps matériel et, si oui, est-ce au moyen de ces facultés visuelles que l'on perçoit les différentes classes d'éther ?

Le double éthérique fait réellement partie du corps physique et, en thèse générale, nous avons moins de chances de nous tromper sur tous les deux, si nous les associons en pensée. Ils ne se séparent complètement qu'au moment de la mort et les séparations partielles, elles-mêmes, ne se produisent que sous l'influence d'anesthésiques, sauf en ce qui concerne les médiums. Il existe, dans la rétine de l'œil et dans le cerveau, de la matière éthérique aussi bien que de la matière solide et liquide et il est probable que les facultés visuelles ordinaires dépendent aussi bien des vibrations de la matière éthériques que de celles des deux autres. La possibilité de scruter les molécules ou les atomes de l'éther, paraît constituer une faculté spéciale et impliquer l'emploi de pouvoirs d'un ordre beaucoup plus élevé, cependant d'importantes masses de matière à l'état éthérique, où les corps des habitants des sous-plans éthériques, peuvent être souvent vus, dans certaines conditions favorables, grâce à ce que l'on pourrait appeler une tension ou une exaltation des facultés visuelles ordinaires.

Il est probable que cette question est entièrement liée à l'évolution, lente mais régulière, que subit l'atome physique lui-même. Ceux qui ont lu l'article qui a paru dans *Lucifer* sur la « Chimie Occulte » se souviendront que l'on y fait mention de quatre groupes de spirilles qui existeraient dans l'atome, chacun de ces groupes constituant la spirale qui tourne autour des parois du tube du groupe, plus grand et moins subtil, qui le précède. Il existe, en réalité, sept groupes de ces spirilles, classés les uns derrière les autres, ou les uns dans les autres et l'un d'entre eux entre en activité dans chacune des rondes de notre évolution. Il en résulte que, puisque nous sommes dans la quatrième ronde, l'atome, tel que nous le voyons aujourd'hui, ne nous permet d'observer que quatre groupes de ces spirilles en état d'activité. Vers la fin de la septième ronde, le système entier des sept classes de spirilles sera entièrement vivifié, ce qui fait que l'atome physique deviendra sans aucun doute bien plus sensitif et sera capable de répondre à bien des vibrations subtiles qui, pour le moment, n'ont aucun effet sur lui.

Une des tâches les plus aisées que l'aspirant à l'adeptat ait à accomplir, consiste dans le développement des atomes mêmes qui composent son corps physique, afin qu'ils *puissent* vibrer sous l'influence de ces forces subtiles de la nature. Au fur et à mesure qu'il



poursuit ce développement, il devient sensible à tous les genres de vibrations éthériques qui ne l'avaient pas impressionné auparavant, de sorte qu'il est conscient de bien des choses pour lesquelles l'homme qui n'est pas développé reste complètement aveugle.

Il va sans dire que ses efforts dans ce sens doivent être soutenus sans interruption, puisque les atomes de son corps changent constamment et que chaque nouvel atome absorbé dans son organisme doit être soumis à ce processus de développement. Il contribue ainsi dans sa modeste sphère à l'évolution de l'univers physique, car les atomes qui ont passé par son corps sont incontestablement amélioliorés par l'usage qu'il en a fait. Bien que les plus subtiles de leurs spirilles redeviennent inactives après avoir quitté son corps, elles n'en restent pas moins bien plus promptes à être rendues de nouveau sensibles aux jeux des forces subtiles, que ne le seraient d'autres atomes n'ayant pas acquis ce genre d'expérience. Ces atomes plus évolués finissent, dans le cours des temps, par faire partie d'autres organismes et la présence d'un certain nombre d'entre eux dans le cerveau d'une personne, même tout à fait ordinaire, suffirait probablement à lui conférer, dans certaines occasions, un peu de ce que l'on appelle communément la vision éthérique.

C. W. L.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

L'événement du mois de juin, pour les théosophistes parisiens, a d'abord été la présence, à Paris, de Madame la Comtesse Wachtmeister, dont le dévouement infatigable s'est manifesté, en se mettant à la disposition de tous, en assistant à toutes les réunions dans lesquelles sa présence pouvait avoir quelque intérêt. La Branche parisienne Ananta a été particulièrement privilégiée à ce sujet.

Les théosophistes parisiens ont eu en outre la bonne fortune de voir et d'entendre le Brahmâcharin Chatterji, membre de la Société théosophique et déjà connu d'eux par sa collaboration à la traduction des Upanishad, entreprise par M. G. R. S. Mead.

Le brahmâcharin, ne parlant pas français, a dû faire ses conférences en anglais ; mais, grâce à la traduction aussi claire que précise d'un interprète, qui désire garder l'anonyme, tous les auditeurs ont pu profiter du talent de l'orateur et des éléments d'instruction contenus dans ses communications.

Ses conférences ont été nombreuses ; et il serait trop long de les ré-

sumer toutes ici. Le brahmâcharin s'est fait entendre tantôt à la salle des Mathurins, tantôt à la Bodinière, tantôt au *Ladies Club*. Il a donné en outre de nombreux entretiens ; et partout il a été ce qu'il devait être, plein de dignité, de simplicité et d'élévation tout ensemble. Il a été généralement écouté avec un grand recueillement, troublé seulement quelquefois par l'enthousiasme exubérant d'un auditeur trop captivé. Les assistants sentaient qu'ils se trouvaient en présence d'un orateur qui n'était pas un conférencier banal. Ils avaient conscience que cet oriental, qui demandait à se recueillir avant de prendre la parole, exerçait un sacerdoce et s'adressait aux âmes beaucoup plus qu'aux intelligences.

L'œuvre du brahmâcharin a été essentiellement large ; il ne s'est recommandé d'aucune secte, d'aucune société ; il s'est adressé à tous, aux gentils comme aux convertis ; il a tenu à tous le même langage élevé et digne, réservé aux seuls missionnaires de la vérité. Dans ses conférences, il a souvent fait allusion au Christ, à ses enseignements, à ses préceptes tirés de la Bible, qu'il citait à l'appui de ses communications. Parlant à des chrétiens, il a fait plus d'allusions à leur divin Maître qu'à Bouddha. Quelle leçon pour les sectaires !

A l'heure où paraîtront ces lignes, le brahmâcharin aura quitté Paris; mais il y aura laissé la promesse d'y revenir bientôt, l'hiver prochain sans doute. Nous le souhaitons vivement. L'œuvre des conférences, entreprise l'hiver dernier, se trouverait ainsi continuée, et compléterait le bon effet déjà produit, en supposant toutefois que celles dues à l'initiative du commandant Courmes ne puissent être reprises.

Angleterre.

Une propriété, appelée *Lamolie House*, située à Saint-Georges, chef-lieu de l'île de la Grenade, possession anglaise aux Antilles, vient d'être léguée aux représentants de la Société théosophique en Europe. Ce legs a été fait par un citoyen de Saint-Georges, du nom de Pasée, descendant d'une vieille famille d'origine française.

Ce généreux donateur a demandé à ce que son corps fût embaumé et envoyé en Angleterre pour y être brûlé.

***

Mme Besant a quitté Bombay le 4 juin, se dirigeant vers l'Angleterre, où elle devait présider la convention de Londres, les 9 et 10 juillet. Elle est passée par Paris vers le 20 juin, mais sans s'y arrêter et aucun de nos théosophistes parisiens n'a pu la saluer à son passage. Nous avions un moment espéré qu'elle aurait pu s'arrêter à Paris et y donner une conférence ; mais c'était désirer l'impossible, puisque les circonstances ne le permirent pas.

Belgique.

Avant de venir à Paris, le Brahmâcharin Chatterji avait fait, à Bruxelles, une série de conférences qui eurent le plus grand succès. Ce

fut d'ailleurs à leur influence qu'est due la fondation d'une nouvelle branche de la Société théosophique dans la capitale belge.

Amérique.

D'après le rapport fait par le secrétaire général relativement à la douzième convention de la Société américaine, le nombre des branches en Amérique serait de 58, comprenant 1035 membres, au lieu de 703, que la Société comptait l'année dernière. Cette augmentation est due à l'influence de Mme Besant et au succès des conférences qu'elle y fit en 1897.

M. A. Fullerton a été réélu sécrétaire général de la section Américaine, dont le développement normal est maintenant assuré.

Autres pays.

Rien de particulier. **Paul Gillard.**

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Juin 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Le système géométrique et l'astrologie, par H. F. Kessal. — Notes sur la Divination, par S. Stuart.

Vahan. *Section Européenne.* Juin 98. — Questions et réponses relatives à la prière, à la Chrétienté, aux formes-pensées, à la différence entre la vue éthérique et la vue astrale, etc. etc.

Theosophical Review. *Angleterre.* Juin 98. — Problèmes de sociologie (*suite*), par A. Besant. — Le comte de Saint-Germain, occultiste et mystique (*fin*), par M. Cooper-Oakley. — Notes sur les mystères d'Eleusis (*fin*), par G. R. S. Mead. — Jacob Böhme et son temps, par Bertram Keightley. — La résurrection du corps, par F. H. Bowring.

Theosophy in Australasia. Avril 98. — Le but de l'évolution humaine, par H. A. W. — Théosophie pratique. — La bible polychrome.

The Realm. *Torento.* Avril 98. — Sous le titre général de théosophie, un article intitulé : *Théorie spéciale de la création*, par F. E. Titus.

Maha-Bodhi. *Calcutta.* Mai 98. — Influence du Bouddhisme et de la Chrétienté. — Les cinq Skandhas.

Theosophic Gleaner. *Bombay.* Mai 98. — Place de la religion ésotérique parmi les croyances, par A. R. — L'énigme de l'amour et de la haine, par A. Besant.

Mercury. *San Francisco.* Mai 98. — Preuves de l'existence de l'âme (*fin*), par A. Besant. — Réincarnation, par Marques. — Etudes Théosophiques dans la Bible, par Sarah Solley.



Revue spirite. *France*. Juin 98. — Réflexions philosophiques, par Leymarie. — A propos de la médiumnité, par Metzger. — Contre la vivisection, par J. Bricaud.

Le spiritualisme moderne. *Paris*. 5 et 20 juin 98. — Le règne spirituel, par A. Valabrègue. — Simples notes sur la Théosophie (suite), par J. D. — Au Drapeau, par Beaudelot. — La meilleure prière, par le médium J. D.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Juin 98. — Les bienfaits du magnétisme, par Vve Martellet. — Le merveilleux dans Balzac, par G. Malet. — Eusapia Palladino, par G. Méry. — Tilly.

Paix universelle. *Lyon*. Juin 98. — Le Congrès de l'humanité, par la rédaction. — Le nouveau patriotisme, par Metzger. — Le spiritisme de Sardou, par A. Erny.

L'humanité intégrale. *Paris*. nº 3. — La philosophie d'une table, par Jean. — La crise, par Metzger.

L'Hyperchimie. *Douai*. Juin 98. — Occultisme théosophique, par Guymiot.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Mai 98. — Mentionne tout ce qui se publie.

P. G.

—

BIBLIOGRAPHIE

—

Le questionnaire théosophique du commandant D. A. Courmes vient d'être traduit :

En espagnol, par Lob-Nor.

Et en anglais, par Mmes Elin Salzer et Harry Baudery.

L'édition espagnole, publiée à Buenos-Ayres, est ornée du portrait du commandant Courmes.

L'édition anglaise a été publiée à Madras.

Le Siège de Rouen et Tiphaine Raguenel (1) 2 pièces en vers par L. R. Péréfils, m. s. t.

Dans la première de ces pièees, l'auteur nous transporte au xve siècle et nous fait assister à l'un des plus touchants épisodes de la longue et fameuse lutte entre les Armagnacs et les Bourguignons ; puis, au siège de Rouen.

La seconde pièce est un doux poème qui chante agréablement sous une forme dramatique teintée de Théosophie le dévouement et la Charité sans bornes de la sainte épouse du Chevalier Du Guesclin.

(1) Imprimerie Micaux, 20, rue Jules Lecesne au Havre.



Ainsi qu'il le dit lui-même, « c'est avec le plus grand respect de la tradition historique et sans aucun esprit de parti que l'auteur a traité ces deux sujets en y ajoutant pour l'intérêt scénique, une légère fabulation » ; — voilà qui est sincère et digne de tous éloges !...

(M. Largeris).

Le veau d'or, vrai Dieu d'Israël.

Intéressante étude de M. Limousin sur une question biblique dont on a détourné dans la conversation usuelle le symbolisme. Dans l'usage journalier on représente la Bourse, la banque, etc., comme autant de temples du Veau d'Or, qui devient ainsi le dieu de l'Or. Eh bien, ce symbolisme facile n'a aucune valeur, au point de vue de l'histoire des Religions. Le veau d'Or est le Dieu d'Israël au même titre que Ia Ve qui n'en est qu'une modification et dont le culte n'est qu'une réforme de celui du Veau d'Or, qui lui-même provenait d'un culte phallique dérivant encore de l'héliolatrie primitive léguée par l'Atlantide. — Les cérémonies rituelles du culte du Veau d'Or prêtaient à de telles orgies que Moïse entreprit de le réformer. Mais il ne réforma que la forme, gardant le fond. Ce que la Bible symbolise en disant qu'il fit boire au peuple la poudre d'or provenant de la trituration de l'idole. L'Etymologie et la philologie comparée montrent entre les mots exprimant le « Soleil » et le « Veau » une concordance tellement nette dans toutes les langues que M. Limousin en tire une preuve de l'origine solaire du culte du Veau d'Or, du reste la matière dont celui ci était fait, l'or, a toujours été considérée comme un métal héliaque ; le Soleil des métaux.

En résumé, espérons que M. Limousin ne s'arrêtera pas en si bon chemin et qu'il donnera encore aux chercheurs de la Vérité de nombreuses contributions à leurs études.

E. M.

A propos d'Eusapia Paladino. Les séances de Montfort l'Amaury, par Guillaume de Fontenay.

Peu de médecins, dans ces temps derniers du moins, ont autant fait parler d'eux que la célèbre spirite italienne. Admirée par les uns, injustement bafouée par les autres, traitée le plus souvent de vulgaire mystificatrice, elle était restée jusqu'à présent un énigme pour tous les chercheurs sincères. M. de Fontenay en est un; ne voulant pas s'en rapporter aux affirmations contradictoires des différentes commissions chargées d'examiner Eusapia, non plus qu'aux rapports fantaisistes et généralement hostiles de la presse, il a résolu d'étudier, lui-même, le fameux médium pour tenter de jeter sur son cas une lumière plus vive et plus exacte. Ce but a-t-il été atteint ? C'est ce que tout lecteur impartial et sensé de son livre ne saura nier.

Ecrit avec uue grande clarté de style que n'excluent pas cependant des passages littéraires et philosophiques d'une grande élévation, cet ouvrage intéresse, non seulement au point de vue de la netteté et de la précision toute scientifique des expériences rapportées, mais encore au



point de vue des considérations métaphysiques que la vue des phénomènes a suggérées à l'auteur, qui est un philosophe et un vrai savant. Pour les incrédules qui douteraient de l'exactitude des photographies et de celle de l'exposition des faits, mous ajouterons qu'elle est affirmée par les témoignages écrits de deux célèbres chercheurs, compétents, s'il en fut, en cette « matière », MM. Camille Flammarion et de Rochas.

Les hypothèses de M. de Fontenay intéresseront particulièrement les Théosophes, car elles coïncident sur bien des points avec leurs propres données sur l'Occultisme. — Ce qui tend à prouver une fois de plus que la Vérité est Une, sous les voiles divers qui la masquent et qu'elle sait toujours être pressentie par celui qui la cherche avec un esprit impartial et affranchi des entraves de nos nombreux préjugés, religieux ou pseudo-scientifiques.

Ch. M.

AVIS

Le *Paradis-Hôtel* est un établissement de montagne, situé à Dingy-Saint-Clair, près Annecy (Haute-Savoie), à 600 mètres d'altitude. L'établissement est très bien tenu par Madame Veuve Gacon, M. S. T.; ses prix sont modérés, et il est fréquenté par plusieurs de nos amis.

Nous la signalons volontiers à nos lecteurs.

—

Le siège du « *Lotus Bleu,* » à Paris, sera prochainement transféré rue Tronchet 21.

Le commandant Courmes, souffrant depuis un certain temps, se repose actuellement à la campagne. La Revue dira quand il sera rentré à Paris.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE JUIN 1898.

D. A. Courmes.	50	fr.	(*Lotus Bleu*)
Th. Pascal	50	»	(id.)
Paul Gillard	10	»	(id.)

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 AOUT 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 6

LE LOTUS BLEU

L'HOMME ET SES CORPS

INTRODUCTION

Le Principe conscient dans l'homme a trop souvent été confondu avec les différentes formes qui lui servent de véhicules ; en d'autres termes, on n'a pas assez distingué ce qui constitue l'*homme virtuel* des diverses enveloppes dont se revêt la conscience, à tel point qu'il nous a paru utile de présenter aux étudiants en théosophie un exposé aussi clair que possible dans le but de remettre les choses à leur place, autant du moins, qu'il nous est donné de le faire.

Nous sommes arrivés à un stage, dans nos études, où le progrès accompli a porté la lumière sur beaucoup de points autrefois obscurs, vagues, mal définis, et qui, actuellement, nous apparaissent dans la réalité, la clarté qui leur est propre. Ces faits, dont nous avions accepté l'ensemble à un point de vue théorique, sont devenus pour nous autant de vérités démontrées et relevant de la connaissance directe. Il nous est donc devenu possible de classer dans l'ordre qui leur convient tout un ensemble de faits que l'étudiant pourra contrôler par lui-même au moyen d'expériences répétées au fur et à mesure que se développeront en lui les facultés d'observations appropriées. Dès lors, les faits de cet ordre se présenteront à lui avec le même degré d'évidence que pour le physicien les phénomènes observés, enregistrés et classés dans le domaine de sa propre science.

De même que le savant peut faire fausse route dans ses recherches, de même le métaphysicien, dans le champ de ses observations. Mais, à mesure que s'élargit l'aire de la connaissance, une lumière plus vive jaillit sur le chemin parcouru, les faits apparaissent avec leurs relations réelles et sous leur véritable jour, pour

cette raison que — le plus souvent — ce que l'on prenait pour vérité absolue, n'en était qu'une des facettes.

Loin de nous cependant l'ombre d'une prétention de faire autorité en ces matières. Nos vues sur ces questions sont celles d'un étudiant, et c'est à ce titre que nous les présentons à nos compagnons d'étude : comme un effort de notre part pour reproduire, sous une autre forme, les enseignements reçus — lesquels n'ont pas toujours été correctement saisis — comme l'apport d'un élève à ajouter aux observations d'autres élèves, dans la limite restreinte de nos facultés de perception.

Mais avant d'aller plus loin, il serait à souhaiter que le lecteur, appartenant au monde occidental, consente à modifier ce qui a été jusqu'ici sa manière de voir relativement à son propre « *Soi* », en d'autres termes, qu'il admette la nécessité de distinguer clairement entre ce qui, en lui, *est l'homme*, et ce qui, sous diverses formes, n'est que son habitacle corporel. Car nous ne sommes que trop enclins à nous identifier avec les diverses enveloppes dont nous sommes revêtus, à les considérer comme partie intégrante de nous-même. Et si nous voulons entrer dans la conception vraie de notre sujet, il est indispensable que nous abandonnions une telle manière de voir, que nous cessions de nous identifier avec des formes qui ne sont autre chose que des vêtements que l'on met de côté après les avoir portés, quitte à en reprendre de semblables lorsque la nécessité s'impose d'en endosser de nouveaux. Nous méprendre de la sorte à l'égard de formes corporelles, lesquelles n'ont qu'une existence éphémère, serait aussi absurde et déraisonnable que prétendre ne faire qu'un avec ses propres habits. Nous ne sommes aucunement sous leur dépendance, et leur valeur est en proportion de leur utilité.

L'erreur provient de cette tendance invétérée chez nous à considérer l'*état conscient* — lequel est notre *Soi*, — et les différents véhicules qui n'en sont que les instruments temporaires, comme identiques ; cette méprise trouve apparemment son excuse dans ce fait qu'à l'état de veille, et, dans une certaine mesure, durant le rêve, on constate la présence effective de la conscience dans notre corps, par où elle manifeste ses activités. Cependant l'exacte compréhension des conditions réelles de notre être n'est pas hors de portée de notre intelligence ; et nous pouvons arriver à reconnaître la réalité du fait que l'homme a le pouvoir de maîtriser ses véhicules. Ceci, avec le temps, devient un fait d'expérience reconnu, aussitôt que nous avons appris à isoler le *Soi* de ses enveloppes corporelles, à le séparer de ce qui lui sert de véhicule ; par là s'acquiert la certitude que l'*état conscient* est de beaucoup plus intense hors du corps que lorsqu'il y réside et qu'il n'est d'aucune façon sous la dépendance de ce dernier. Une fois ce point acquis, l'idée d'identifier le Soi avec ce qui n'est pas lui est inadmissible. A tout le moins, il est loisible à chacun de réaliser ce fait, il n'est



personne qui ne puisse arriver à concevoir la différence qui existe entre le *Soi* — qui est l'homme réel — et les différents corps qui ne sont que les instruments à son service.

Un pas dans ce sens, et nous voilà dégagés de l'illusion qui enveloppe encore l'immense majorité des humains. Dès lors, la conception que nous avions de la vie et du monde se trouve modifiée du tout au tout. L'être se sent comme transporté en une région sereine « loin des hasards et des vicissitudes de la vie journalière » ; les petites misères de l'existence journalière, qui absorbent si despotiquement les consciences incarnées, n'ont plus de prise sur lui ; il saisit la différence entre le *toujours changeant* et le relativement *permanent*, il voit l'abîme qui sépare les deux modes d'existence dont l'une est à la merci des vagues, l'autre au sommet de la roche au pied de laquelle viennent se briser les flots impuissants.

Quand nous disons l'homme, nous entendons le Soi, doué de vie, de conscience, de pensée, en un mot : l'être individuel ; et par corps (au pluriel) les différentes enveloppes — ou médiums — qui, dans leur ensemble, constituent sa demeure et dont chacune, prise séparément, lui permet de se manifester sur un plan déterminé du cosmos.

De même que le moyen de locomotion diffère selon la route à suivre par terre, sur mer ou dans les airs, tandis que le voyageur ne cesse pas d'être lui-même par le fait de se trouver dans une voiture, sur le pont d'un navire ou dans la nacelle d'un ballon, ainsi le Soi, — l'homme réel — est toujours identique à lui-même quel que soit le corps au moyen duquel il opère ; et de même que les dispositions spéciales des différents véhicules et les matériaux qui les composent doivent nécessairement varier selon la nature de l'élément où ils se meuvent, de même encore chacun des corps composant l'être humain doit être approprié en raison du milieu où la vie se manifeste. Tel, parmi ces corps, est composé d'éléments plus grossiers, tel autre destiné à durer moins longtemps, tel autre encore est plus limité quant au nombre et à la puissance de ses facultés ; mais tous, relativement à l'homme, ont ce caractère qui leur est commun : c'est d'être *transitoires*, simples serviteurs, instruments dans la main du Maître, qui les abandonne lorsqu'ils sont hors d'usage, pour en reprendre de nouveaux mieux appropriés à ses besoins au fur et à mesure du développement de ses potentialités. Nous allons étudier ceux-ci, l'un après l'autre, en commençant par le plus matériel, pour arriver enfin à l'*être réel* — l'homme — agissant par l'intermédiaire des différents corps.

Le corps physique

Le corps physique comprend les deux principes inférieurs chez l'homme — en langage théosophique : Sthula Sharira et Linga Sha-



rira — car tous deux étant composés d'éléments physiques, leur action est limitée à la matière physique. Constitués pour fournir une période d'existence sur le Plan Physique, ils sont destinés à se désintégrer ensemble dans le monde de la matière que l'homme abandonne, à l'heure de la mort, pour passer sur le Plan Astral. Mais ce n'est pas la seule raison qui fasse ranger ces deux principes sous la dénomination de corps physiques — ou véhicules matériels. — Tant que l'action de l'homme reste limitée au monde physique (nous disons, pour plus de commodité, au Plan physique), l'usage de l'un ou de l'autre de ces deux intermédiaires, — ou des deux à la fois — lui est indispensable ; car l'un et l'autre appartenant au plan physique par les éléments mêmes dont ils sont composés, il ne leur est pas possible de se répandre au-delà. L'état de conscience qui résulte de leur médiation a pour limite la limite même de leurs perceptions physiques, et est soumis aux lois ordinaires de temps, d'espace etc. Et bien qu'il soit possible de les séparer partiellement il est rare, durant la vie, qu'ils s'éloignent beaucoup l'un de l'autre. Une telle séparation d'ailleurs, est loin d'être désirable, et c'est presque toujours, chez une personne, un signe de faiblesse de constitution ou manque d'équilibre.

Ces deux corps se distinguent l'un de l'autre par la qualité de la matière qui les compose : plus grossière dans le corps proprement dit, plus subtile dans le Double Ethérique. Ce dernier est, molécule par molécule, le duplicatum exact du corps visible, le médium au travers duquel s'exercent les courants électriques et vitaux dont l'activité du corps dépend. On s'est servi jusqu'ici du terme *linga sharira* pour désigner le *Double éthérique*, mais il serait désirable, pour plus d'une raison, d'abandonner l'usage d'une expression impropre. Linga sharira, dans les livres hindous, a, depuis les temps les plus reculés, un tout autre sens, et c'est pour avoir arbitrairement détourné le mot de son acception reconnue que s'est produit ce malentendu parmi les étudiants de la littérature orientale, aussi bien là-bas que chez nous. N'y aurait-il que cette raison, qu'elle serait suffisante, mais nous pensons qu'il y a aussi avantage à désigner les subdivisions de l'être humain par des termes tirés de notre langue : ce sera autant de terminologie sanskrite de moins sur le chemin des commençants dans l'étude de notre littérature élémentaire. Aussi bien « double éthérique » définit exactement la nature et la constitution de cet élément plus subtil du corps physique. C'est un terme qui exprime ce qu'il veut dire, et n'en est que plus aisé à retenir — il serait à désirer qu'il en fût ainsi de tous les termes. Il est « éthérique » puisqu'il tire sa nature de l'éther, et « double » en sa qualité de duplicatum du corps, dont il est, en quelque sorte, l'ombre fidèle.

La matière physique existe sous sept aspects différents, formant autant de subdivisions — ou sous-plans — tous aisément reconnaissables ; chacun de ces sous-plans présentent, dans la limite de son



propre type, de nombreuses variétés. Ce sont : l'état solide, l'état liquide, l'état gazeux, plus les quatre états éthériques dont les conditions sont aussi différentes les unes des autres qu'un liquide peut l'être d'un solide ou d'un gaz. Toute particule de matière appartenant à l'un des sous-plans précédents, quelleque soit la condition où elle se trouve, peut passer indifféremment sur l'un quelconque des autres degrés de l'échelle ; bien que, sous l'influence de ce que nous appelons l'état normal de température et de pression, les corps, sous une forme ou sous une autre, aient une tendance à se maintenir dans des conditions de fixité relative. C'est ainsi que nous voyons l'or rester solide, l'eau à l'état liquide et le chlore à celui de gaz.

Le corps physique de l'homme admet dans sa constitution la présence de chacun de ces sept états de matière : le corps proprement dit étant composé d'éléments solides, liquides et gazeux. Le double éthérique comprend les quatre subdivisions de l'éther, connues respectivement comme Ether I, Ether II, Ether III et Ether IV.

Lorsque nous parlons de Théosophie et cherchons à intéresser le monde à ses hautes vérités, beaucoup se plaignent que nous restions dans les nuages. « Par où faut-il commencer » nous demande-t-on « si nous voulons nous rendre compte de la réalité des théories que vous exposez devant nous ? Quel serait le point de départ et comment faire nos débuts ? Y a-t-il une clé à cette phraséologie théosophique que ses adhérents nons dispensent avec tant d'abondance ? Que faut-il que nous fassions, nous autres gens du monde, si nous voulons comprendre et vérifier par nous-même, au lieu d'accepter tout de confiance sur la simple affirmation de ceux qui prétendent savoir ? » C'est à quoi je vais essayer de répondre en quelques mots, pour ceux qui s'intéressent réellement à cet ordre de choses, afin de les mettre à même de faire leurs premiers pas sur la bonne voie.

Dès le début, il est nécessaire que l'action s'étende à la vie intellectuelle, morale et spirituelle, dont la culture sera menée de front. On aurait beau s'évertuer sur le plan physique, jamais on ne ferait sortir de pratiques purement matérielles ni un voyant ni un saint. Il n'est pas moins vrai que le corps soit un instrument à notre usage ; entraîné selon qu'il convient, il peut aider à notre avancement dans la direction du sentier. En d'autres termes, la culture exclusive de ce qui est corporel en nous ne saurait rien produire qui nous porte aux sommets vers lesquels tendent nos aspirations ; néanmoins, si nous voulons les atteindre, nous devons nous garder d'abandonner le corps à lui-même. L'homme trouve dans son corps multiple à la fois sa demeure et ses instruments de travail. Ce que nous devons avant tout réaliser, c'est qu'il est fait pour notre usage et non pour le sien ; c'est le médiateur qu'il faut affiner et perfectionner par l'éducation, c'est le moule qu'il faut, sans cesse,



remettre à la fonte, dont il faut épurer la matière, pour en faire l'outil approprié à de hauts et vastes desseins. — Quant à ce qui peut flatter ses goûts, quant aux habitudes qui ont pu être contractées par lui antérieurement... Que nous importe ! Le corps est à notre service et ne doit pas avoir de volonté en dehors de la nôtre. Dès l'instant que nous lui abandonnons les rènes pour conduire à sa guise, les rôles sont renversés et le but de la vie est manqué — tout progrès de notre part devient, par le fait, impossible.

Et voici précisément le point de départ pour quiconque a pris la résolution d'avancer. Par sa nature même, d'ailleurs, le corps physique se prête assez docilement à ce qu'on exige de lui. Certaines propriétés qui lui sont inhérentes, rendent comparativement aisée la tâche de le plier à nos desseins, de le former, de le dompter, de le conduire, entre autres : la facilité avec laquelle il *contracte une habitude*. Une fois qu'il aura accoutumé d'aller le long d'un certain chemin, il le suivra de bonne grâce et finira par trouver la route aussi agréable que celle qu'on lui avait fait quitter. S'agit-il, au contraire, d'une mauvaise habitude à combattre; il y aura lutte, sans doute, et elle sera vive. Mais, que le corps ait été forcé dans ses résistances, contraint d'en passer par où l'on veut, que la volonté du maître l'ait emporté une bonne fois sur la matière esclave, alors quelque chose naîtra qui, peu à peu, se transformera en habitude, et cette seconde nature qu'on avait de bonnes raisons d'imposer, finira par sembler tout aussi acceptable que l'ancienne.

Occupons-nous d'abord de la partie compacte, ou, si l'on préfère, visible du corps physique, bien que dans sa composition entrent des éléments gazeux invisibles pour l'œil non-exercé. C'est la plus extérieure des enveloppes humaines, la manifestation inférieure — l'expression la plus limitée et imparfaite de l'*être réel*.

Le corps compacte

Nous étudierons la constitution de ce corps autant qu'il sera nécessaire pour nous convaincre qu'il est à la fois possible et désirable de nous en rendre maître à seule fin de le purifier et de le discipliner.

D'une part, nous y observons une série de fonctions — et c'est le plus grand nombre — qui agissent comme si rien ne les y sollicitait, accomplissant des actes déterminés en dehors de notre participation ; tandis qu'une série d'autres fonctions sont placées directement sous le contrôle de notre volonté. Les unes et les autres sont actionnées par le réseau des nerfs : seulement le système nerveux diffère selon la série à laquelle il procure le mouvement. Par l'un sont mis en branle les centres d'activité qui maintiennent la vie organique — battements du cœur, jeu des poumons, fonctions

digestives — en vertu d'incitations communiquées par les nerfs *involontaires* compris dans leur ensemble, sous le nom de « système sympathique ». Il fut un temps d'évolution physique — à une époque qui se perd dans la nuit du passé — où s'élabora le *modèle* du corps humain, époque où vécurent des *animaux* qui avaient ce mécanisme des nerfs sous leur contrôle. Ce n'est que graduellement que les mouvements se firent automatiques et acquérirent une sorte d'indépendance, leur permettant de pourvoir, sans le concours de la volonté, au jeu régulier des fonctions vitales. Dans l'état de santé, cette activité de vie intérieure passe inaperçue. Nous n'avons la sensation de respirer d'ordinaire que si, dans nos poumons, existe une cause d'oppression ou d'embarras ; de même pour les battements du cœur, qui n'attirent notre attention que s'ils sont irréguliers ou violents. Néanmoins, l'exercice d'un contrôle sur le système nerveux sympathique n'est pas chose impossible : cela s'acquiert au prix d'une pratique longue et pénible. Il existe dans l'Inde une classe de Yoguis — les Haha Yoguis — qui poussent ce pouvoir à un degré extraordinaire, en vue du développement de certaines facultés psychiques inférieures — développement qui n'a aucun rapport avec l'évolution spirituelle, morale ou même intellectuelle de l'être, étant uniquement le résultat d'un entraînement matériel. C'est ainsi qu'un hatha-yogui peut contrôler sa respiration au point de la suspendre durant un laps de temps considérable ; il sait comment s'y prendre pour contrôler les battements du cœur, pour activer ou ralentir à son gré la circulation du sang, d'où état de transe pour le corps visible et libération pour son *double Astral.*

De tels procédés ne sont assurément pas à prendre pour modèle ; cependant, pour nous, occidentaux, si prompts à accepter le despotisme du corps, ils sont instructifs en ce sens qu'ils font voir à quel point il est possible de commander à des organes dont l'automatisme est réglé par la nature, et qu'il existe de nos semblables, par milliers, qui se soumettent à une discipline longue et atrocement sévère, à seule fin de voir tomber les portes de leur prison de chair, de se sentir vivre d'une vie indépendante de leur corps ainsi réduit à l'état de masse inerte. A tout le moins, de tels êtres témoignent de zèle et ne sont plus esclaves de leurs sens.

(*A suivre*). **Annie Besant.**



UNE MYSTIQUE CHRÉTIENNE

SAINTE THÉRÈSE

La perfection humaine est la pleine réalisation dans l'homme des sept vertus de Patience, Pondération, Énergie, Pureté, Altruisme, Méditation et Connaissance, septenaire qu'on peut réduire, par ellipses successives, au quaternaire Pureté, Altruisme, Étude et Méditation, puis au ternaire définitif *Pureté*, *Amour* et *Connaissance.*

En quelque temps et quelque lieu que ce soit, cette réalisation fait l'adepte parfait, et l'accession partielle l'adepte mineur, le saint ou le simple disciple. Que ce soit dans les religions établies ou en dehors d'elles, la règle est la même, et chaque religion peut présenter, et présente effectivement, son contingent de saints.

Nous connaissons naturellement davantage, en Occident, les saints du Christianisme, et ceux-ci sont nombreux parce que la religion chrétienne, dans ses premiers temps surtout, a grandement réalisé les deux premiers points du triple idéal précité.

Les autres grandes religions, le Brahmanisme, le Zoroastrianisme, le Bouddhisme, le Mahométisme même, ont leurs saints aussi, et non des moindres, mais sur lequels nous avons généralement moins de notions.

Parmi les saints réputés du Christianisme, il en est quelques-uns sur lesquels des documents positifs et authentiques, à l'abri des inexactitudes intéressées, volontaires ou non, permettent de baser une analyse presque certaine. Tel le cas de sainte Thérèse, de date relativement récente, dont le mysticisme (1), rénovateur d'une partie de la vie religieuse en Occident, peut rendre intéressante l'étude théosophique des conditions qui lui étaient propres.

(1) Le mysticisme peut être considéré comme la polarisation interne de l'être, et comme l'interne implique les hauts plans, cette polarisation, dans le sens de l'évolution à venir, est donc un progrès. Encore, convient-il qu'il y ait la pondération due entre les divers éléments en action : c'est ce qui rend si complexes les conditions de cet état et en établit une infinité de variétés. On peut remarquer aussi que le mysticisme de la plupart des catholiques est grandement empreint d'émotionnalité, absolument honnête, sans doute, mais passionnelle, aussi. C'est le propre des commençants. L'adepte parfait n'est plus ému de rien, et cependant il aime plus que qui que ce soit puisqu'il se considère comme ne faisant qu'un avec autrui... « Avant que les yeux puissent voir, il faut qu'ils soient devenus incapables de pleurer... tuent tout sentiment de séparativite ! » (*Lumière sur le Sentier*).



Sainte Thérèse, de son nom Thérèse de Cépède, naquit le 28 mars 1515 à Avila, Espagne, d'une famille appartenant à la petite noblesse de son pays. Elle fut élevée dans le monde et ses premières dispositions n'y étaient pas contraires. Elle perdit sa mère de bonne heure. Son père, homme sérieux, la fit entrer assez jeune dans un couvent de Carmélites dont la règle, à cette époque, n'était pas très sévère. Thérèse s'y prêta d'abord sans plus de difficulté que de ferveur, mais la vocation lui vint ensuite, et lorsqu'elle fit sa profession définitive, elle était possédée de la plus entière dévotion. Elle avait alors vingt ans.

C'est peu après son entrée en religion que commencèrent à se manifester ses capacités mystiques. Le point de départ en fut une maladie grave pendant laquelle elle demeura plusieurs jours sans connaissance. A son réveil, elle dit (1) que « Dieu lui avait montré la félicité des saints dans le ciel et les supplices de l'enfer, et qu'il lui avait révélé beaucoup d'événements futurs, non seulement sur les affaires générales, mais sur la réforme particulière de l'ordre dans lequel elle était entrée ». Un autre jour, par la suite, qu'elle priait seule dans un oratoire, en grande angoisse de l'idée qu'elle se faisait de son indignité, elle entendit une voix intérieure lui dire (2) : « Ne craignez point, ma fille, c'est moi, je ne vous abandonnerai pas ». Elle fut calmée du coup et ce fut le commencement de ses perceptions internes.

Son intelligence, son caractère et son activité l'ayant d'autre part distinguée, elle ne tarda pas à être élevée à de hautes fonctions et c'est ainsi que, son influence grandissant avec ses mérites, elle fut conduite à réformer la règle même de son Ordre dans le sens d'un plus grand ascétisme et d'une plus intime mysticité. Elle fonda de la sorte, en Espagne, sa patrie, d'abord, et ailleurs ensuite, de nombreux couvents nouveaux dans la règle dite réformée, et elle mena personnellement une vie des plus remplies, toute d'agitation extérieure en ce qui concernait le développement de son Ordre, toute aussi de contemplation intérieure dans les intervalles de ses déplacements. Elle quitta définitivement son enveloppe physique en 1582, âgée de 67 ans.

C'est sur l'invitation expresse de ses divers confesseurs qu'elle écrivit elle-même l'histoire de sa vie, ainsi que divers traités sur le développement de questions mystiques qu'elle ne fait qu'effleurer dans ses mémoires. Ces mémoires, ces traités, et une grande partie de sa correspondance avec diverses personnes ont été publiés. Une bonne traduction française en a été faite sur l'original espagnol et éditée par l'abbé Migne, en 1840. Cela forme quatre gros volumes dont le premier contient la vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, et la bulle de sa canonisation, qui a eu lieu en 1621. Dans

(1) *Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même, 1[e] volume, page 25.
(2) *Idem*, p. 34.



cette bulle, le pape Grégoire XV cite quelques faits merveilleux qui se seraient accomplis au contact des reliques de la sainte, et dit aussi que sa dépouille mortelle ne se serait pas corrompue. Nous savons que c'est l'une des caractéristiques de ceux qui ont pris l'*Elixir de vie*, c'est-à-dire des adeptes ou saints de toutes les religions.

Nous transcrivons ci-après plusieurs passages des dits mémoires de sainte Thérèse, littéralement extraits du premier des quatre volumes que nous avons cités. La pagination donnée s'applique donc à ce premier volume.

La prière a été la dominante de la vie religieuse de sainte Thérèse, non pas la prière entendue dans l'acception commune et trop usuelle de demander des biens temporels, mais dans celle plus haute d'une exaltation de l'âme qui la rapproche singulièrement de la seule prière que préconise la Théosophie et des développements qui en dérivent. Pour sainte Thérèse, l'oraison n'est pas autre chose que le chemin pour arriver à Dieu. Elle la compare à un jardin qu'on veut arroser et elle définit quatre manières différentes de le faire, d'où quatre sortes d'oraison.

P. 184. — La première est ce qu'elle appelle l'*Oraison mentale*. Ce serait celle des débutants dans la vie mystique et elle les assimile à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumées qu'elles sont à suivre l'égarement de leurs sens. A cet effet, il faut se retirer dans la solitude pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de distraire; et se remettre, là, devant les yeux, la vie passée.

P. 200. — La seconde oraison est celle de *Quiétude* ou de recueillement, que la sainte compare à l'arrosement du jardin spirituel au moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.

« Dans cette oraison, l'âme commence à se recueillir et à éprouver quelque chose de surnaturel qu'il lui serait impossible d'acquérir par elle-même... Cela se fait en recueillant au dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur céleste... »

P. 212. — La troisième oraison est celle d'*Union*, comparée à la manière d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine. « Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtait dans l'oraison de quiétude, et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait, quand elle le pourrait, retourner en arrière.

« Depuis cinq à six ans, Dieu m'a souvent donné avec abondance



cette sorte d'oraison, sans que je comprisse ce que c'était, ni que je puisse le faire comprendre aux autres... »

P. 219. — La quatrième oraison est celle de *ravissement* ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose et que la sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel. « En cette quatrième manière d'oraison, dit-elle — p. 220 — on est dans une joie parfaite et toute pure. On connaît que l'on en jouit, sans savoir comment. Je ne saurais bien faire entendre pourquoi on l'appelle union, ni comment cela a lieu. Je ne sais pas bien ce que c'est qu'esprit, ni quelle différence il y a entre l'esprit et l'âme : il me paraît que ce n'est que la même chose, quoiqu'il me semble quelquefois que l'âme sorte d'elle-même ainsi que la flamme sort du feu. Je prétends seulement faire voir ce que l'âme sent dans cette divine union, qui fait que deux choses qui auparavant étaient distinctes et séparées, n'en font plus qu'une... Il arrive souvent, dans cette union, que l'élévation de l'âme qui y concourt vient avec l'amour céleste ; mais, selon ce que je puis comprendre, il y a de la différence entre cette élévation et l'union... P. 223. — Lorsque, dans cette quatrième manière d'oraison, on cherche ainsi son Dieu, peu s'en faut qu'on ne se sente entièrement défaillir... On ne s'en trouve cependant jamais mal, physiquement, tandis que la vigueur de l'âme en est grandement augmentée... P. 224. — Lorsqu'au sortir de cette oraison, et après avoir communié, je pensais de quelle manière je pourrais exprimer ce que l'âme fait quand elle jouit d'un si grand bonheur, Notre Seigneur me dit : « *Ma fille, elle s'oublie entièrement elle-même pour se donner tout entière à moi, ce n'est plus elle qui vit, mais c'est moi qui vis en elle* ». Il m'est arrivé quelquefois, continue la sainte (p. 225), dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle était finie, je ne savais si ce n'avait pas été un songe. Je me trouvais toute baignée des larmes qui tombaient de mes yeux, et c'est ce qui me faisait comprendre que ce n'avait pas été un songe ».

La sainte parle ensuite des nombreuses fois où elle a été ravie en la quatrième sorte d'oraison dite d'union. Elle y entendait généralement une voix lui parler. « Après avoir demeuré longtemps en oraison et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, j'entendis ces paroles, p. 265 : « *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges* ».

P. 276. — Etant un jour accablée d'afflictions, Dieu me dit : « *Qu'appréhendez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis tout puissant ? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* »

P. 277. — Lorsque l'on défendit plusieurs livres traduits en langue vulgaire dont je lisais quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que, n'entendant pas le latin, je ne pouvais plus les lire, mais Notre-Seigneur me dit : « *Que cela*

ne vous fâche point, je vous donnerai un bon livre ». Je ne pus alors comprendre le sens de ces paroles parce que je n'avais pas encore eu de visions, mais peu de jours après il me fut facile de l'entendre parce que mes visions commencèrent et qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent et que Dieu m'y instruit en diverses manières avec tant de témoignages de son amour que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres...

P. 286. — La vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours... Bien des personnes voulaient m'empêcher de croire que cette vision venait de Dieu, mais ma crainte qu'elles eussent raison ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait. Etant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains ; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer qu'elle en était la beauté. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu... Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre ; mais seulement avec les yeux de l'âme...

P. 293. — Notre Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque continuellement favorisée de cette sorte de vision, et il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire. Mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu et quelques efforts que j'aie fait pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non seulement je ne l'ai pu, mais il est disparu aussitôt ; et lorsqu'il me regardait avec des témoignages de tendresse, ce regard faisait une telle impression dans mon âme que je tombais aussitôt dans le ravissement et perdais la vue de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

P. 294. — Ce divin Sauveur se représentait presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il était après sa résurrection ; et, quelquefois, pour m'encourager lorsque j'étais affligée, il me montrait ses plaies, se faisait voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement ; et il ne laissait pas dans ces diverses manières de paraître toujours glorifié. Quelles persécutions ne m'a-t-on pas faites pour avoir rapporté ces visions ? On était si persuadé qu'elles venaient du démon que l'on voulait m'exorciser...

P. 298. — Quoique les anges m'apparussent souvent, c'est presque toujours sans les voir ; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche, dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière qu'il me paraissait de ceux de ce pre-



mier ordre qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu et que l'on nomme Séraphins ; car ils ne me disaient point leur nom, mais j'ai bien vu qu'il y a entre eux dans le ciel une très grande différence. Cet ange avait dans la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu. Il me semble qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur et que toutes les fois qu'il l'en retirait il m'arrachait les entrailles et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part, et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est si merveilleuse que je ne puis l'exprimer...

P. 307. — Je veux maintenant rapporter quelques-unes des tentations du démon qui étaient presque publiques et que l'on ne pouvait ignorer. Etant un jour dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche, dans une forme épouvantable, et parce qu'il me parla je remarquai particulièrement que sa bouche était horrible. Il en sortait une grande flamme sans mélange d'aucune ombre, et il me dit d'une manière à faire trembler que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me reprendre. Mon effroi fut extrême ; je fis le signe de la croix et il disparut. Une autre fois, il me tourmenta durant cinq heures, par des peines et des douleurs, tant intérieures qu'extérieures, si terribles que je ne croyais pas pouvoir y résister. Les personnes avec qui j'étais en étaient épouvantées et ne savaient elle-mêmes où elles en étaient... Lorsqu'une autre fois je tâchais de trouver du soulagement en de si rudes atteintes, il plût à Notre-Seigneur de me faire connaître que ce que je souffrais venait du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible qui grinçait les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnait. Je me mis à rire et n'eus point peur. Ma souffrance était telle, cependant, que je ne pouvais m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras et de tout le reste du corps...

P. 317. — Longtemps après que Notre-Seigneur m'eut fait la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvais en un moment dans l'enfer sans savoir en quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je voie le lieu que les démons m'avaient préparé et que mes péchés méritaient. Cela dura très peu, mais le souvenir m'en est resté. L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telles que serait celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue, très sale, d'une odeur insupportable et plein d'un très



grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille, en forme de niche, où je me vis logée très étroitement, et tout cela était affreux. Ce tourment était si terrible que je n'en puis exprimer la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu qu'à grand'peine je pourrais le décrire tel qu'il était puisque je ne sais même pas le concevoir... .

P. 352. — Une autre fois, lorsque, après complies, nous étions en oraison dans le chœur, la reine des anges m'apparut toute éclatante de gloire et avec un manteau blanc dont il me sembla qu'elle nous couvrait toutes.

P. 361. — Après avoir entendu la messe, une veille de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu écarté où je priais souvent, et m'étant prise à méditer sur le mystère de la fête du lendemain, il me sembla que, par la miséricorde de Dieu, le Saint-Esprit était avec moi. Je tombai ensuite dans un si grand ravissement que mon âme n'étant pas capable de supporter dans un corps mortel l'excès d'une telle faveur, elle semblait en vouloir sortir. Ce ravissement était si différent des autres que je ne savais ce que je faisais. Toutes mes forces me manquant, je m'appuyai contre la muraille. Je vis alors au-dessus de ma tête une colombe plus grande qu'à l'ordinaire et différente de celles d'ici-bas. J'entendis le bruit de ses ailes et la perdis ensuite de vue...

P. 365. — Une fois, lorsque j'allais communier, je vis des yeux de l'âme, plus clairement que je n'aurais pu avec ceux du corps, deux démons, d'une figure horrible, qui enfermaient avec leurs cornes la gorge du prêtre, et je vis en même temps, dans ses mains Jésus-Christ tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé, ce qui me fit connaître que ce misérable prêtre était en péché mortel.

P. 374. — Etant un jour inquiète et troublée, Notre-Seigneur me dit de ne point m'affliger, que je devais connaître par là combien grand serait mon malheur s'il s'éloignait de moi et que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel. Notre-Seigneur me parla en outre avec une si extrême bonté, tant de douceur et tant de tendresse, que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : « *Vous êtes à moi et je suis à vous* ».

P. 400. — Depuis que j'ai commencé à écrire tout ce qu'on peut voir ci-dessus, Dieu m'a fait la grâce d'avancer dans son service. Non seulement il n'a pas discontinué à me favoriser de visions et de révélations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevées... Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vu s'accomplir, mais quelquefois plusieurs années après ».

. . . .

Nous arrêterons là nos citations.

Leur analyse théosophique détaillée nous entraînerait bien au-delà des limites que nous assigne le cadre de notre Revue. Il nous



suffira d'abord de relever à nouveau les grands rapports qui existent entre les quatre oraisons de sainte Thérèse et certains procédés théosophiques; entre l'oraison mentale et l'état de prière spécificié dans la première partie de la question 78 du *Questionnaire théosophique*, entre l'oraison de quiétude et l'état de méditation plus spécial traité à la question 69, entre les deux autres genres d'oraison, d'union, enfin, et les Yogas (1) élevées définies à la fin de la question 78, avec référence à la question 70. Il faut toutefois observer que la sainte ne discerne pas, — et elle le confesse elle-même — quels sont les éléments qui s'unissent vraiment dans ces unions, et que, selon la manière catholique, elle attribue à Jésus et à Dieu même ce que nous pensons pouvoir relever de l'Ego supérieur et du Soi suprême, seul rayon, ce dernièr, qui soit manifesté dans l'homme de l'Immanent absolu. En somme, la différence avec l'acception théosophique ne serait pas grande en prenant l'esprit des choses au lieu de la lettre.

L'appréciation des Visions obtenues par sainte Thérèse soulève la simple question de savoir sur quels plans elle a perçu et c'est ce à quoi répondent les descriptions trouvées dans ses mémoires. Si nous nous rappelons que le plan astral, ainsi que le plan dévachanique, ont chacun sept subdivisions distinctes, que les régions astrales inférieures sont obscures et pénibles de sensations, et ses régions supérieures éclairées et agréables, les deux, d'ailleurs, pleines de formes diverses, généralement trompeuses, que les sous plans dévachaniques inférieurs sont glorieux, sans doute, mais peuplés aussi de formes et non exempts d'illusions, tandis que ses régions supérieures, dites Arupiques, n'ont plus ni formes ni mirages, il deviendra possible d'assigner à telle vision spécifiée de la sainte la place qui lui revient dans l'ordre dont elle relève. Et de même pour les entités qu'elle a vues et entendues. Assurément, sainte Thérèse a eu des perceptions du troisième plan, le premier des plans supérieurs ou spirituels, « le troisième ciel », si l'on veut, mais elle en a eu aussi du second, du plan astral, de ces régions mayaviques, c'est-à-dire illusionnantes, dites « les Salles d'apprentissage », où, dit la Voix du Silence, « il ne faut pas chercher son Maître ».

Tout cela n'empêche pas que la Vierge d'Avila n'ait été une belle figure et une pure individualité, qu'elle ait réalisé deux au moins des conditions de la perfection, la pureté et l'amour, et acquis ainsi une place distinguée dans les rangs avancés de la véritable humanité.

D. A. Courmes.

(1) *Yoga*, terme sanskrit, veut dire précisément *Union*.



DIEUX ET FORCES

Clément Alexandrie cite ces paroles prononcées par saint Pierre : « N'adorez pas Dieu comme le font les Juifs qui pensent être les seuls à connaître la Divinité et qui, en place de Dieu, adorent des anges, les mois lunaires et la lune. »

Jéhovah n'était pas autre chose que le génie tutélaire ou l'esprit protecteur du peuple d'Israël, c'est-à-dire un des « grands esprits des éléments » lesquels grands esprits se manifestent à nos yeux par l'arrangement des constellations et les rapports des planètes, de la lune et du soleil avec les constellations.

Les grands esprits des éléments sont des faits résultant des rapports des planètes, de la lune et du soleil avec les constellations ; ils sont donc engendrés par les constellations et les corps célestes mouvants ; ce sont des fils dont les autres sont les père et mère. Jéhovah est un de ces fils ; sous ce nom on en comprend plusieurs, tantôt celui qui résulte des rapports de la lune avec une constellation, tantôt celui qui résulte des rapports de Saturne avec une autre constellation, et successivement les rapports de la Lune et de Saturne avec toutes les constellations.

Les œuvres de Jéhovah sont les rapports de ces divers fils avec la terre. En définitive la religion des Juifs était en son for intérieur une astrologie.

Saturne était pour les anciens la plus haute des planètes ; elle était pour ainsi dire, à leurs yeux, la porte d'entrée dans notre monde des influences (ce qui coule dans) les constellations.

Saturne renvoyait ensuite aux autres planètes ce qu'elle avait reçu des constellations, et pour la terre elle le renvoyait particulièrement à la Lune. Beaucoup des phénomènes terrestres dépendent en effet des rapports de la Lune et de la Terre.

La Lune a sur la Terre une action qui balance celle du Soleil.

Une de ses fonctions est de diviser l'émanation du Soleil que nous appelons lumière et d'en capter un rayon qu'elle renvoie ensuite dans le monde solaire et particulièrement à la Terre, sa voisine.

Pour le peuple égyptien (non initié) Osiris était le Soleil dans le ciel ; les Grecs appelaient le Soleil, l'Œil de Jupiter ; les Parsis modernes l'appellent l'Œil d'Ormuzd.

Qu'est-ce donc que le Soleil ? La concrétion de ce qui vient dans notre monde par les constellations, le jaune de l'œuf cosmique.

C'est la Synthèse de tous les dieux cosmiques, forces qui sont formées par les rapports des planètes avec les constellations.



Entendons-nous : les forces ou dieux cosmiques sont formés, au sens étymologique du mot, reçoivent la forme par les rapports des planètes avec les constellations, comme la statue reçoit la forme du ciseau du sculpteur ; mais la statue peut être de granit, de pierre calcaire, de porphyre, de marbre et ce n'est pas le ciseau du sculpteur qui lui donne sa matière minérale. Nos langues d'Europe sont très rudimentaires parce qu'elles expriment des idées rudimentaires.

La mentalité contemporaine nomme forces ce que la mentalité ancienne appelait dieux ; dans le mot dieux est implicitement contenue l'idée que nous avons d'un être humain tandis que dans le mot force est implicitement contenue l'idée de sans aucune forme, de là l'absence de compréhension entre les deux mentalités, bien que toutes deux s'occupent des mêmes choses. Leur différence est une différence de point de vue, d'abord, puis l'ignorance de quelques faits par la mentalité contemporaine. Le fait qu'elle ignore le plus, c'est que notre système solaire est isolé de son ambiance par ce que les anciens appelaient le ciel des fixes, l'orbe de cristal au delà duquel se trouvait l'océan du feu empyrée.

La science contemporaine a cassé imaginairement la coquille de notre œuf cosmique et divague sur le système universel depuis l'hypothèse de Kant et Laplace, qui n'est encore qu'une hypothèse malgré ce qu'en peuvent imaginer les savants en a + b et répéter ceux qui portent respectueusement la queue des robes de docteurs de ces savants.

Une erreur qui a régné dans toute l'humanité est celle des causes atomiques, est la non compréhension que tout fait est un rapport entre au moins deux termes.

Cette erreur a produit la confusion des dieux et des esprits planétaires qui sont leurs pères.

Les forces cosmiques sont les faits, rapports apparaissant entre les constellations d'étoiles fixes et les planètes, ce sont ces forces cosmiques qui sont les dieux créateurs des phénomènes, c'est-à-dire les conditions immédiatement antécédentes des phénomènes ; les planètes et les constellations en sont les conditions médiatement antécédentes, et une condition encore plus lointainement antécédente est le feu empyrée, la substance qui entre dans notre monde par les constellations, pores de la coquille de notre œuf cosmique.

L'homme peut fabriquer expérimentalement des étoiles ; pour ce faire, il n'a qu'à descendre au fond d'un puits en plein jour ; toute la clarté du plein midi de la surface terrestre se condensera pour lui en une étoile.

Les Dieux Kabires de l'antiquité étaient les forces cosmiques ; mais par l'erreur de cause atomique on les a souvent identifiés avec les planètes qui étaient une de leurs conditions d'existence.

Les dieux mineurs et les démons phénomènes ou fait résultants



de l'entrelacement des sept grandes forces cosmiques, sont leurs progéniture.

Suidas dit que les Kabires étaient les Dieux commandant à tous les autres daimons.

Les Kabires sont les fils des planètes et des constellations mais, comme l'homme tient plus compte de ce qu'il voit que d'autre chose, il les confondit avec les planètes. Ce sont les planètes que les chrétiens nomment les sept anges de la Presence, tout en leur attribuant les propriétés des Kabires, les forces cosmiques.

Comme le Soleil est le corps céleste le plus frappant, on en a fait le dieu supérieur. Le Soleil est en effet une synthèse des Kabires ; ce serait peut-être mieux dire de le nommer l'endroit où les Kabires fusionnent.

Et précisons encore : si les Kabires sont les faits résultant des rapports des planètes avec les constellations, ce qui sort du soleil n'est plus les Kabires, mais les contre-Kabires lesquels sont les faits (forces) apparaissant aux rapports du Soleil avec les planètes.

Ici nous trouvons l'explication logique de l'opinion chrétienne qui a fait des Kabires des démons.

Quand on regarde le Soleil comme Dieu, ce qui est au fond l'opinion de toutes les religions dans l'entendement vulgaire, le Diable, son antagoniste, règne dans la nuit. Les Kabires étant des forces nocturnes les contre-Kabires sont les forces diurnes. Quand on ne sait pas qu'il n'y aurait point de forces diurnes sans les forces nocturnes et qu'on a hâte de conclure, il est logique de prendre les Kabires pour des démons.

Le Soleil se lève à l'est, porte de la vie diurne ; il meurt dans l'ouest, porte de la vie nocturne. L'Ouest, la Nuit, est le domaine du Typhon des Egyptiens.

La lumière, contre-Kabire solaire, n'est pas une émanation du soleil seulement, comme on est tenté de le croire par obéissance à l'erreur de cause atomique ; c'est le résultat d'un rapport entre la terre et le soleil. Si la lumière était simplement une émanation du soleil on en verrait davantage durant la nuit que pendant le jour, puisque durant la nuit nous voyons l'espace plus large du côté opposé au soleil ; cet espace serait plein de rayons lumineux. S'il n'en est pas ainsi c'est que la terre est une des conditions du phénomène lumineux.

Saint Paul appelait Cosmocrators les forces gouvernant le monde, les Kabires. Damascius a précisé en disant :

« Il y a sept séries de cosmocrators ou forces cosmiques *qui sont doubles* ; les supérieurs ont pour fonction le gouvernement du monde supérieur ; les inférieurs gouvernent le monde inférieur. »

Ce sont les Kabires et contre-Kabires.

Les contre-Kabires gouvernent le monde inférieur, en sorte que le soleil, contrairement à l'opinion vulgaire, est simplement le reflet noir du Macroprosope.

L'homme commence toujours par saisir à l'envers quand il s'agit de choses subtiles.

Jamblique énonce aussi la dualité des planètes et de tous les corps célestes, des dieux et des démons.

Par une de leurs faces les corps celestes concourent à engendrer les Kabires et par l'autre ils sont condition de naissance pour les contre-Kabires.

En sorte que les chrétiens comme les fidèles de toutes les religions qui ont adoré le Soleil, sont de pauvres idolâtres qui ne sont jamais parvenus à la conception de l'absolu, qu'il faut voir extérieurement, non seulement au-delà de notre monde solaîre, mais au-delà de tous les mondes ses pareils qui peuvent exister dans l'espace.

Sans doute des philosophes chrétiens sont parvenus à la conception de l'Absolu, mais pas à titre de chrétiens.

On donnera une excuse valable en disant que la religion comprise par les philosophes ne peut pas être la religion comprise par les masses non pensantes.

Mais cette excuse est une condamnation de la prétention d'imposer aux philosophes la religion des masses.

Les Païens logeaient dans le soleil et les planètes de simples forces cosmiques, des ouvriers de la Nature, tandis que les chrétiens y ont logé Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, le père Gratry obéissait à la logique du catholicisme en supposant que le Soleil était le paradis, séjour de Dieu et des bienheureux.

L'idolâtrie est un phénomène qui apparaît à une étape du développement de l'intelligence, et le christianisme voudrait que l'humanité restât toujours à cette étape.

Guymiot

VARIÉTÉS OCCULTES

UNE FAUSSE MAIN DROITE

Il n'y avait que six mois que Gwendoline Hardcastle et Brian Enderby s'étaient rencontrés, et maintenant ils étaient à la veille du jour de leur mariage! Malgré la différence d'âge (lui ayant quarante ans et elle vingt-deux), ils s'aimèrent dès leur première entrevue, à une soirée, donnée en l'honneur du célèbre explorateur Africain, Brian Enderby ; l'homme qui avait pénétré les jungles les plus malsaines de la plaine centrale et mortelle, qui avait fait l'ascension du Kilimanjaro, et affronté la mort sous presque tous ses aspects.



Pendant qu'il était engagé dans une discussion animée parmi un groupe d'hommes de science des plus distingués, ses yeux s'arrêtèrent sur une jeune fille vêtue d'un costume vert, et qui venait d'entrer dans le salon. Frappé de sa beauté ainsi que de son charme, il s'interrompit, pour savoir qui elle était, et demanda à lui être présenté.

Comme elle le fixait avec intérêt en entendant prononcer son nom, leurs yeux se rencontrèrent en un long regard, et de ce regard, naquit l'amour !

Ils eurent bientôt l'occasion d'avoir un de ces entretiens intimes et volages qui font époque dans l'esprit. Nous ne pouvons mesurer l'amour ou l'amitié par des jours ou des années ; si la vie durait assez longtemps pour celà nous pourrions vivre des siècles avec bien des personnes — des personnes excellentes que nous respectons et admirons — sans leur révéler la moindre lueur de nous-mêmes ; tandis qu'un jour, nous donnons une poignée de main à un étranger, et voilà que les portes du cœur s'ouvrent à la première parole et nous conduisons le nouvéau venu dans le secret jardin de nous-même, dans le plus intime sanctuaire de notre âme !

Ce fut ainsi pour Brian et Gwindoline, et, le soir qui précéda leur mariage, une joyeuse compagnie s'était assemblée dans les salons des Hardcastle. Gwindoline était assise un peu à l'écart et attendait Brian ; elle était pâle, avec une masse de cheveux blonds dorés ; d'un teint étrange, blanc et lumineux comme de l'albâtre.

Elle portait une robe à moitié flottante de couleur verte, — sa nuance préférée, — ce vert délicat que Rossetti, et Rossetti seul, pouvait mettre auprès du bleu foncé et de l'apparente discorde faire ressortir une harmonie éclatante.

Elle était assise contre un rideau de peluche bleu foncé, avec des anémones roses dans les cheveux et sur le corsage, la tête richement couronnée de ces admirables cheveux, avec de grands yeux verts regardant distraitement au loin ; les mains effilées et sur l'une d'elles, comme une étincelle de feu, brillait le grand rubis de son anneau de fiançailles.

Tout à coup, son cousin, Percy Dare, un jeune homme aux cheveux bruns frisés et à l'expression enfantine, la regarda en disant : « Oh, Gwin, viens, je t'en prie, et laisse Davenant lire ta main ».

Car, il va sans dire, qu'un chiromancien était présent.

Quel est, de nos jours, le salon où il n'y en a pas ? Gwindoline hésistait. « Je préfère ne rien savoir » dit-elle. Oh ! il faut le faire, insistèrent avec clameur les autres jeunes personnes, de sorte qu'avec répugnance elle se leva, et donna sa main droite à Davenant, un jeune homme pâle à longs cheveux blonds, avec des yeux clairs et rêveurs. Il l'étudia attentivement, en oubliant évidemment le possesseur de cette main, dans la recherche de ses lignes.

« Oh ! dit-il enfin d'un ton très bas, la plus belle et la plus rare de toutes les mains, la vraie main psychique : du génie, de l'idéa-



lisme, de la poésie ; les lignes du cœur et de la tête sont égales et harmonieuses, le succès la conduit à un heureux mariage ; la ligne de la vie... Ah ! qu'est-ce que cela ?... la ligne de vie coupée... ce n'est pas possible !... mais oui, c'est ainsi... la ligne de vie est brisée immédiatement après cet heureux mariage, cela veut dire... la mort... oui, la mort... mais attendez... » Gwindoline frissonna, et retira vivement la main, tandis qu'un silence de mort se fit parmi le groupe joyeux : Le chiromancien regarda, rêveur. « Laissez-moi regarder l'autre main », mais Percy s'interposa.

« Quelle bêtise, Davenant », dit-il, « naturellement personne n'y croit en réalité, mais nous ne voulons pas en entendre davantage ce soir ; allons, faisons de la musique », et il tâcha de rompre le silence, et de dissiper le nuage qui obscurcissait la figure de sa cousine, en s'asseyant au piano et jouant une valse brillante.

A ce moment un jeune homme brun et élancé entra dans le salon, et Gwindoline, sa pâle figure colorée d'une charmante rougeur, alla à sa rencontre.

Après les salutations d'usage, il lui dit à voix basse :

« Venez sur la terrace, j'ai quelque chose à vous montrer », et tous deux franchirent la porte et se trouvèrent dans un flot de lumière projeté par la lune ; ils descendirent les marches qui menaient dans une allée recouverte d'un treillis garni de roses, rouges, jaunes et blanches, que le vent de la nuit secouait tendrement et l'air lumineux était rempli de parfums délicieux.

Gwindoline cueillit un bouton de rose rouge et le mit à la boutonnière de Briant : il se retourna, avec ses yeux bruns brillants, et la prenant dans ses bras, embrassa avec passion la tête aux cheveux dorés qu'il pressait contre sa poitrine.

« Rose de ma vie ! » murmura-t-il, « Ma reine ! êtes-vous bien sûre que vous m'aimez, bien sûre que vous pouvez me donner la confiance et la loyauté d'une épouse ? »

« Tout à fait sûre », répondit-elle doucement, sa figure encore cachée ; « Je crois que c'est même plus que de l'amour que je ressens pour vous, Brian... c'est de l'adoration... la vie sans vous maintenant serait... ah ! je n'ose penser ce qu'elle serait,... sans vous, je me croirais ensevelie toute vivante ; Brian, ne sentez-vous pas que je vous aime ?...

« Oui, ma bien-aimée ! » exclama-t-il la pressant encore plus étroitement sur son cœur ; « Regardez, je vous ai apporté un présent de noce », et il sortit de sa poche un collier de perles.

« Oh ! Quelle beauté, quelle perfection ! » s'écria la jeune fille, qui, malgré son apparence sibylline, avait l'amour de la femme pour les jolis bijoux ; et elle toucha les petites chaînes de perles retenues par de grandes pierres ovales, qui reluisaient entre ses mains comme des rayons de lune matériels, et elle regarda longuement le fermoir qui représentait deux mains étroitement serrées. « Telles que les nôtres le seront demain », dit doucement Brian, en



mettant les perles autour de son cou chaud et blanc, qu'il embrassa.

En marchant et en parlant de leur vie future à deux, la prédiction du chiromancien fut oubliée. Il n'en restait même pas une ombre ni dans leurs cœurs, ni sur leurs visages, quand le jour suivant, après la cérémonie, Brian Enderby et sa femme partirent au milieu des congratulations larmoyantes.

Ils s'étaient arrangés pour passer leur lune de miel à Cornwall, et ils firent leur première halte dans un tranquille petit village à quarante lieues de toute ligne de chemin de fer. Ce village était perché au bord d'une pointe de rocher, d'où l'on plongeait sur la mer sauvage de l'ouest ; du côté de la terre on y approchait à travers de grands amoncellements de sables, et parmi ces collines battues par le vent se trouvait une étrange et vieille caverne avec une pierre en forme de croix, marquant (d'après les légendes) l'église qui y existait bien des siècles auparavant et qui avait été engloutie avec les prêtres et les personnes qui s'y trouvaient, dans une de ces violentes tempêtes qui soufflent pendant l'hiver à travers ces côtes périlleuses.

En cet endroit tranquille, les jours heureux s'écoulèrent vite pour Brian et Gwendoline : chaque matin, le glorieux lever du soleil leur apportait un nouveau sens d'amour et de confiance, et chaque soir aux doux rayons de la lune ils ressentaient un sentiment de paix et de repos, comme si enfin ils étaient parvenus à trouver un ciel heureux et tranquille, après avoir longuement combattu sur la mer...

. . . .

Un jour Ben, le fils de leur propriétaire, vint tout émotionné leur dire que l'église de Saint Piran, ensevelie depuis huit cents ans, était subitement réapparue ; un vent puissant ayant dérivé le sable dans la direction opposée. Brian, qui écrivait un ouvrage, dans ses moments de loisir, sur « La vérité contenue dans les anciennes légendes », partit de suite pour voir et prendre un croquis de la vieille église, laissant Gwendoline écrire quelques lettres. « Adieu, ma chérie », dit-il en l'embrassant. « Je serai de retour pour dîner, et après nous ferons une promenade au clair de la lune ». Elle sourit, le regarda partir, et après avoir terminé ses lettres, sortit pour les mettre à la poste : mais sentant trop sa solitude, elle revint au bord du rocher, pour voir le brillant soleil qui se réflétait sur les eaux bleues, en faisant des taches fantastiques de lumière et d'ombre, et entendre les vagues entrant et ressortant de ces arches merveilleuses que les lames avaient creusées dans les rochers. Elle ne put résister au désir de descendre sur la plage.

Il y avait là un chemin profond, mais très sûr, mais en descendant elle rencontra Ben. « Prenez garde, Madame », dit-il, « la marée monte, et d'ici au Scragg's Ladder (1), il n'y a pas moyen

(1) Echelle rude et inégale.



de monter sur les rochers. » Gwendoline savait que l'ascension du Sergg's Ladder, était presque impossible. Elle répondit en souriant: « Merci, Ben, je n'irai pas loin » et continua son chemin, pensant à Brian, à leur bonheur, et se demandant ce qu'il faisait juste en ce moment là. Une petite poésie lui vint à la mémoire ; et s'asseyant sur un rocher poli, elle prit une vieille lettre dans sa poche, et commença à l'écrire.

Cela lui prit quelque temps, car il lui était difficile de démêler ses pensées troublées par les cris aigus et les battements d'ailes des mouettes et d'autres oiseaux qui, dérangés par la présence d'une étrangère, mais aussi familiers, sur cette côte désolée, que les pierrots à Londres, vinrent en foule auprès d'elle, tantôt voltigeant gracieusement dans des cercles, au-dessus de sa tête, tantôt marchant ou plutôt sautillant le long du sable, à leur façon disgracieuse.

Peu à peu, cependant, le bruit de la marée montante, les cris des oiseaux, et le mugissement lointain du vent qui s'élevait, tout se confondit dans un rêve embrouillé, et la jeune femme posant sa tête dorée contre un haut rocher, s'endormit profondément tandis que les étranges oiseaux s'approchaient d'elle de plus en plus, comme s'ils voulaient la garder des eaux qui montaient rapidement...

Dans son sommeil, leurs cris lui donnaient une sensation d'inquiétude ; elle rêva que le chiromancien lui tenait la main, et son toucher était aussi froid que la glace... « La main psychique, oui, mais la ligne de la vie est brisée... brisée... cela veut dire... la mort... la mort... la mort... » et avec ces mots résonnant dans ses oreilles, elle se réveilla.

Pendant quelques minutes elle ne pût se rappeler où elle était, car l'atmosphère entière bourdonnait autour d'elle, avec des cris aigus qui semblaient l'écho de son rêve, « brisée... brisée... brisée... cela veut dire la mort... la mort... la mort... » Alors elle eut un mortel frisson de peur, et comprit sa situation. Pendant qu'elle dormait, le temps avait changé, un vent impétueux avait poussé les nuages, cachant le soleil, et une pluie fine et grise tombait. Toutes les brillantes couleurs des rochers et de l'eau s'étaient changées en un gris pâle, et chose pire, la marée montait plus vite que jamais. Quand elle regarda du côté de la terre elle ne vit que la mer écumante couvrant le chemin par lequel elle était venue, se brisant entre les arches, comme si elle s'efforçait de les écrouler sur le chaos de rochers brisés à leurs pieds.

Elle se leva et d'un air égaré chercha le Scragg's Ladder qu'elle savait son unique refuge. Se cramponnant comme elle put aux rochers, elle grimpa de son mieux, et après cinq minutes de travail inouï, à bout d'haleine, elle s'arrêta pour voir à quel autre point elle pourrait s'accrocher. Elle vit les lames lécher l'endroit où elle avait dormi, elles la poursuivaient lestement et leur cruelle écume blanche touchait presque sa robe. Elle s'efforça encore de grim-



per un peu, tout juste pour se mettre hors d'atteinte des vagues, mais elle s'arrêta bientôt complètement exténuée. Ses mains étaient déchirées et saignantes, ses cheveux, défaits par le vent et mouillés par la pluie, fouettaient son visage et son cou comme des cordes tordues. Devant elle, quelques pieds plus haut, elle savait qu'il y avait un refuge sûr, car elle jugeait à la couleur du rocher jusqu'où la mer arrivait. Mais entre elle et ce refuge il y avait un espace de rochers pointus sur lesquels elle devait sauter pour l'atteindre.

D'un grand effort, elle sauta et arriva au sommet ; mais là, son pied glissa malheureusement sur un morceau de rocher peu fermé, lequel en roulant en avant lui emprisonna la cheville. Elle tomba, se débattant en vain pour se délivrer. Elle comprit qu'elle ne pouvait retirer son pied et qu'au contraire chaque mouvement brusque fixait davantage ses chairs meurtries et saignantes dans les pointes aiguës du rocher.

La pauvre Gwen tomba de nouveau en poussant un faible cri. Elle pouvait entendre le bruit cadencé des vagues qui s'approchaient de plus en plus, mais elle était incapable de voir et de juger combien de temps encore il faudrait pour qu'elles vinssent lui balayer le visage : cela ajoutait à l'horreur de sa position.

A chaque nouvelle vague, elle avait l'agonie de sentir l'eau salée l'aveugler et la suffoquer. Les mouettes et autres oiseaux, qui l'avaient suivie dans ses sauts fantastiques, voltigeaient autour d'elle confusément, et venaient assez près d'elle pour regarder sa figure agonisante.

Enfin la pauvre enfant, vaincue par l'horreur d'une pareille mort, s'évanouit, avec ce dernier cri : « Oh Brian, mon bien aimé, viens à moi, aide-moi ! » Et en même temps la première vague arrivait sur ses lèvres pâles et se brisait sur son corps frissonnant...

. . . .

Brian était resté plus longtemps qu'il ne pensait à peindre la vieille église, et absorbé dans son œuvre il ne s'était pas aperçu du changement du temps ; soudainement cependant, voyant une goutte de pluie s'étaler sur son tableau, il se leva précipitamment, ramassa ses brosses et revint à la maison.

Arrivé à la petite auberge où ils demeuraient, il courut en haut disant : « Suis-je resté, trop longtemps, Gwen, ma bien aimée ? » Aucune réponse ne vint de la chambre vide. « Où est ma femme ? » demanda-t-il à la maîtresse du logis ; elle est sortie de bonne heure dans l'après-midi, lui fut-il répondu. Ben l'a rencontrée sur le chemin du rivage, et on a pensé qu'elle avait rejoint son mari, puisqu'elle n'était pas rentrée... « Grand Dieu ! » s'écria-t-il « sur le rivage, et la marée est en son plein ! » Ben entra pour lui dire qu'il y avait deux heures qu'elle était en son plein, et il croyait qu'elle n'avait pas encore assez baissé pour pouvoir aller à la recherche de la dame.

Le malheureux mari suivit le bon pêcheur, et tantôt marchant dans l'eau, tantôt sautant d'un rocher à l'autre, ils parvinrent au Scragg's Ladder. La lune pâle s'était levée, éclairant des pointes de rochers fantastiques et des étangs d'eau grise sur la rive, lorsque au-dessus de leur têtes, presqu'au sommet de l'échelle, leur attention fut attirée par l'étrange mouvement de centaines de mouettes, qui criaient et voltigeaient toujours sur le même point du rocher escarpé.

Brian regarda attentivement et ses yeux habitués à connaître la signification des mouvements des oiseaux des marécages d'Afrique, fut saisi d'un éclair d'espoir et sautant au devant de Ben, vers le chemin brisé, il dit : « Regardez, c'est elle, Dieu merci ! » Le pêcheur avec ses jambes agiles, le suivit, quoique, à cette lumière incertaine, le sentier fût presque invisible. Après une montée désespérante, hors d'haleine, ils arrivèrent auprès de la jeune femme évanouie ; elle était couchée semblable à une statue de marbre ; éclairée par les pâles rayons de la lune, ses cheveux dorés ruisselants d'écume marine, éparpillés sur les rochers, tels que la dernière vague de la marée les avait laissés ; et les infatigables mouettes grises tourbillonnant autour d'elle, avec d'étranges cris aigus.

Brian tomba sur ses genoux, en essayant de la soulever, mais la douleur aiguë de l'entorse du pied fit revenir Gwen à la vie, elle ouvrit les yeux et avec un faible cri plein d'horreur, « mon pied ! » dit-elle. Puis, voyant penché sur elle le visage de son mari blême d'angoisse, elle essaya de lui sourire, mais de nouveau elle perdit connaissance.

Après de grands efforts les deux hommes parvirent à soulever le rocher, à dégager le pied et à ramener Gwen dans la petite auberge. « Si l'eau fut montée deux pouces plus haut ! » dit Ben. Il ne termina pas sa phrase, ce n'était d'ailleurs pas nécessaire. Brian n'en savait que trop la signification.

Le docteur du village, après avoir examiné la patiente, trouva que le pied de Gwen avait une sérieuse entorse, et que son système nerveux avait été si violemment ébranlé qu'il fallait de suite couper ses magnifiques cheveux, de peur d'une fièvre cérébrale ; mais il espérait qu'avec beaucoup de soins et de tranquillité, dans un mois, elle serait en état de retourner chez elle. Il fut bien surpris d'entendre la jeune femme dire d'une voix faible.

« Alors la ligne de vie ne pouvait être tout à fait brisée après tout, n'est-ce pas, Brian ? »

« Non, ma bien-aimée ! » répondit-il, avec un sanglot, et couvrant sa main de baisers.

Puis se retournant du côté du docteur, très étonné de cette réflexion, il lui raconta la scène du chiromancien.

Les yeux gris, pleins de bonté du docteur, prirent une expression malicieuse, et quelque peu moqueuse, et prenant la main gauche de la patiente, en lui tâtant le pouls, il répondit : « Je suis



un peu chiromancien moi-même, et je sais que l'on ne peut jamais juger en lisant une seule main. » — « Je vois en celle-ci, que la ligne de vie n'est pas du tout brisée et qu'elle arrive au moins jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. » Ne pensez plus à votre trompeuse main droite, Mrs Enderby. »

Evelyn Pyne.

Convention de la section Européenne de la Société théosophique

Cette Convention a eu lieu à Londres, siège de la Section, le samedi 19 juillet, à 10 heures du matin.

La veille, à 8 heures du soir, les délégués des sections hollandaise, scandinave, indienne, australienne, néo-Zélandaise et Américaine, et ceux des Branches diverses de la section européenne avaient été reçus dans un meeting aussi brillant que fraternel, et à l'issue de la réception, Mme Annie Besant avait prononcé, devant un auditoire de 600 personnes environ, un discours très écouté sur *La Réalité du Monde invisible.*

Le lendemain, dès 10 heures, le vice-président de la S. T., M. A. P. Sinnett, ouvrait la Convention, et, après l'appel nominal des délégués, les représentants des sections lurent un rapport sur le mouvement théosophique dans leurs pays respectifs. M. Chakavarti, inspecteur des écoles dans l'Inde, délégué de la section indienne, prononça un discours très pathétique sur la situation actuelle de l'Indoustan et sur le rôle éminent joué dans la revivification spirituelle de ce pays par le grand apôtre théosophique, Mme A. Besant. « Elle est aimée, dans mon pays, comme une déesse, disait-il, et seule, sur la terre, elle a reçu des Maîtres l'autorisation de proclamer bien haut ses rapports avec eux ».

M. G. R. S. Mead, secrétaire général de la section pendant les sept dernières années, remercie ensuite ses collègues et frères de lui avoir facilité la tâche délicate qu'il a eue à remplir et annonce qu'il résilie ces fonctions pour pouvoir se livrer entièrement aux recherches qu'il a entreprises sur les origines du christianisme et sur la Théosophie dans les premiers siècles de notre ère.

M. O. Cuffe, son successeur, adresse quelques paroles à l'Assemblée et lit son rapport sur la situation actuelle de la section et les travaux accomplis pendant l'année. Il résulte de ce rapport que, malgré la constitution des pays hollandais et scandinaves en sections indépendantes, jamais un nombre aussi considérable d'entrées dans la section européenne ne s'était présenté. Le récent effort tenté en Belgique et en France a provoqué la formation de deux



branches nouvelles, l'une à Bruxelles, l'autre à Anvers, et amené 40 membres de plus à la société ; un centre important a été établi à Paris, centre qui se transformera probablement en branche dans un avenir peu éloigné. Ces résultats sont dûs aux conferences du brahmacharin Chatterji aidé dans sa mission par les théosophistes belges et français et et spécialement par M. Jules Bois, l'écrivain sympathique bien connu de nos lecteurs. Le nombre des membres a notablement augmenté en France durant l'année écoulée et la pensée théosophique continue sa lente mais profonde infiltration dans le mental national.

Mme L. Kolly représentait la branche de Paris, Mme Terrell la branche de Nice, le Dr Pascal, la branche de Toulon. Ce dernier a demandé à la Convention, au nom de M. le commandant Courmes retenu à Paris, et en son nom personnel, de vouloir à nouveau voter la prise en considération du *Congrès de l'Humanité*, et a exprimé l'espoir de voir la convention de 1899 voter la participation officielle de la Section européenne de la S. T. à ce Congrès qui a pour but le premier et principal objet de la *Société Théosophique* : s'efforcer de développer la fraternité universelle parmi les hommes. La Convention a décidé que des investigations seront faites à ce sujet au cours de l'année présente et qu'un vote définitif aura lieu en 99.

Un discours de M. A. P. Sinnett a clos cette intéressante réunion. L'honorable vice-président de la S. T. a parlé de ce que sera la théosophie vers le milieu du xxe siècle, lorsqu'un certain nombre des travailleurs les plus qualifiés de notre époque auront pris des corps en rapport avec les facultés élevées qu'ils développent actuellement et seront en action dans le milieu que leurs œuvres leur préparent. A ce moment, la Religion-Sagesse sera reconnue et acceptée dans les classes cultivées ; l'on saura que du Logos de notre système, et par les canaux fournis par les hiérarchies et les initiés divers qui composent l'état-major divin de notre chaîne, se déverse sans cesse la Vie sur la terre, la Vie divine sous ses aspects de Lumière intellectuelle, Force et Amour ; l'on saura que toujours la Vérité a ses représentants parmi les hommes et qu'à des époques variées mais cycliques, des porte-parole spéciaux, en rapport avec ces époques, sont envoyés pour sa proclamation ; l'on saura qu'à la fin de cycle actuelle, H. P. Blavatsky a été l'un de ces envoyés et que la S. T. et ses chefs, officiels ou invisibles, a été l'instrument chargé de véhiculer le grand Message dans toutes les parties du monde.

Dans l'après-midi, vers les 4 heures, une photographie a été prise, dans le jardin du Quartier central, des délégués et des personnes présentes.

Le soir, deux discours ont été prononcés : l'un par M. A. P. Sinett sur l'*Antiquité des civilisations* : l'autre, par M. B. Keightley, sur *Ce que la civilisation devrait être.*



Le lendemain, M. C. W. Leadbeater, dans le jardin du Quartier central, a répondu avec son affabilité ordinaire, aux questions posées par les assistants, et la soirée s'est complétée par deux admirables conférences, à *Queen's Hall*; M. G. R. S. Mead a parlé très éloquemment sur les *Enseignements consécutifs à la Résurrection du Christ*, et Mme A. Besant a, de nouveau, ébranlé la salle, qui était littéralement comble, par un brillant discours sur la *Société théosophique et la pensée moderne.*

Dr Th. Pascal.

POÉSIE

—

ATMA — BUDDHI — MANAS

Respectueusement dédié à notre frère hindou le Brahmâ Charin Chatterji.

ATMA ! Foyer suprême, ô Source Universelle
Des âmes !... Ineffable et pur Esprit Divin,
Oui ! tu fus sans naissance et n'auras pas de fin
Grand Soi dont chaque Ego n'est rien qu'une étincelle !...
BUDDHI ! But qu'ont atteint les hauts initiés,
Les ascètes, les saints, les Yoguis sans tache,
Ah ! puisses-tu briser le lien qui rattache,
O sagesse ! notre âme aux sens rassasiés !...
MANAS ! Dont l'homme est fier en sa triste indigence
Et dont au grand Réveil notre esprit s'anima,
Eloigne, éloigne nous des pièges de Kama
O Rayon de Mahat, divine Intelligence !...

Maurice Largeris, M. S. T.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

A la période d'activité extraordinaire, suscitée par la mission du Brahmâcharin Chatterji, a succédé l'accalmie la plus grande, à Paris particulièrement. C'est sans doute en obéissance à loi des contraires qui préside à toute manifestation.



La formule habituelle du *juste retour des choses d'ici-bas* est née de l'observation de cette périodicité, en vertu de laquelle on peut dire que ce qui a été sera de nouveau; non point semblable mais analogue et sur un degré plus élevé de la spirale évolutionnaire.

Nous devons donc être convaincus que le mouvement théosophique aura comme tout ce qui évolue, des périodes d'activité et de repos, constituant les expirs et les inspirs qui sont les indices de sa vitalité.

En vertu de cette loi de l'évolution, nous devons nous attendre, pour l'hiver prochain, à une nouvelle activité du mouvement théosophique. Nous avons quelque motif d'espérer que M. Chatterji reviendra parmi nous et fera, d'une façon méthodique, une revue de tous les sujets que comporte la diffusion de l'enseignement théosophique pratique. En attendant recueillons-nous, étudions les enseignements déjà donnés et préparons-nous à en recevoir d'autres.

* * *

Nous avons eu l'avantage d'entrer en relation directe avec le Tsanit Khambo Agvan Dorgier, de la cour du Dalaï-Lama à Lhassa (Thibet), et dont le passage à Paris a été signalé, dans les journaux, par un office célébré par ce Lama au musée Guimet.

La direction de la Revue avait été prévenue de Russie, non seulement de l'arrivée de ce personnage, mais encore de son grand désir d'entrer en rapport avec les représentants de la société Théosophique à Paris. C'est ce qui motive l'entrevue demandée et obtenue, et pendant laquelle nous pûmes communiquer à l'envoyé du Dalaï-Lama les renseignements généraux pouvant l'intéresser sur notre Société.

Une lettre, qui nous est adressée de Russie par ce Lama, nous apprend qu'il a été très satisfait de l'entrevue, et qu'il se propose, à son prochain voyage, qui ne peut tarder, de resserrer les liens qui l'unissent à nous.

Belgique.

Avant de venir remplir à Paris la belle mission que chacun sait, M. Chatterji avait passé quelque temps à Bruxelles. Le premier résultat de son influence avait été la création d'une seconde branche. La première s'était constituée en mars 1898, et la seconde se forma deux mois plus tard.

Nous apprenons, par l'*Idée Théosophique*, qu'une troisième branche s'est constituée à Anvers, à la même époque, et compte déjà un nombre respectable d'adhérents.

Nous souhaitons à ces nouveaux groupes toute la prospérité qu'ils méritent, et, en leur envoyant nos meilleurs vœux à cet égard, nous espérons bien que de nouveaux viendront bientôt s'ajouter aux premiers, et qu'il deviendra nécessaire de former une section belge.

Angleterre.

La convention de 1898 a eu lieu, comme cela avait été annoncé, les

9 et 10 juillet, et nous sommes heureux de dire que tout s'y est passé au milieu de la plus grande cordialité. Le nombre des Théosophistes, qui assistaient à la convention, fut plus grand que d'ordinaire.

Les mauvais jours sont passés, et la Société Théosophique peut maintenant évoluer avec autant de sécurité que de bonheur.

Mme Besant, de retour des Indes depuis le 20 juin, a donné, quelques jours avant la Convention, une série de cinq conférences sur le *Christianisme ésoterique*. Ces conférences ont un intérêt tout particulier en ce sens qu'elles répondent au besoin d'un grand nombre d'esprits, désireux de pouvoir envisager, à la lumière de la Théosophie, ce christianisme, auquel ils sont encore attachés, avec juste raison.

Parmi les autres conférences données à Londres, nous citerons celle de M. Leadbeater, relative au traité intitulé la *Lumière sur le sentier*, et dans laquelle il a donné à son sujet les explications les plus instructives.

Amérique.

Nous n'avons que d'excellentes nouvelles à donner au sujet des soixante cinq branches de la section américaine.

Une des particularités de cette activité consiste dans la formation de groupes spéciaux destinés à former des orateurs. Les meilleurs résultats sont ainsi obtenus.

Autres pays.

Rien de particulier.

Paul Gillard.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Juillet 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Evolution nationale contemporaine, par Mayers. — Notes sur la Divination, par Stuart. — L'homme sa nature et son évolution, par miss Edger.

Vahan. *Section Européenne.* Juillet 98. — Correspondance entre le corps astral et le corps physique, par Leadbeater. — Preuves de l'immortalité, par B. Keightley. — Signification occulte de la Sainte Communion et des autres sacrements, par A. Besant.

Theosophical Review. *Angleterre.* Juillet 98. — La sibylle et ses oracles, par Mead. — Problèmes de sociologie (*suite*), par A. Besant. — Nos ancêtres théosophiques les plus immédiats, par Mme Cooper-Oakley. — Le Théosophiste chrétien, par A. Fullerton.

Mercury. *Amérique.* Juin 98. — Opinion de H. P. Blavatsky sur H. S. Olcott, avec introduction et notes par W. A. English. — Etude de la magie blanche et noire au point de vue rationnel, par A. K. Terrel. — Sur la prière.



Teosofia. *Rome.* Juin 98. — Solidarité, par J. Gualtiero Aureli. — Juillet 98. La réincarnation, par le Docteur Pascal.

Sophia. *Madrid.* Juin 98. — Caractère ésotérique des Evangiles, par H. P. B. — Le spiritisme, à la lumière de la Théosophie, par la comtesse Wachtmeister.

Theosophia. *Hollande.* Juin et juillet 98. — Dans la cour extérieure, par A. Besant. — Les maitres, comme fait et comme idéal, par A. Besant.

Maha-Bodhi. *Calcutta.* Juin 98. — La morale de Bouddha.

Theosophic Gleaner. *Bombay.* Juin 98. — Qualités supérieures d'un Theosophiste, par P. M. Ghadiali. — Auto-suggestion, par A. R.

Prasnottara. *Benarès.* May 98. — Etats de conscience (*suite*). — Sur l'œuf aurique.

Le spiritualisme moderne. *Paris.* Juillet 98. — Le mouvement spiritualiste, par Beaudelot. — Sur la chute de l'homme, selon la Bible, par F. Hardeley. — Simples notes sur la Théosophie (*suite*), par J. B. D.

Revue spirite. *France.* Juillet 98. — Evolution et révélation, par Leymarie. — Les frontières de la physique, par A. de Rochas. — Bibliographie des romans occultiques, par E. Bosc.

Echo du Merveilleux. *Paris.* Juillet 98. — La question des Médiums, par G. Mery. — Eusapia Paladino, par G. de Fontenay.

L'idée Théosophique. *Bruxelles.* Juillet 98. — Fleurs de Théosophie. — Extraits de la *Doctrine secrète* d'H. P. Blavatsky.

Annales des Sciences psychiques. *Paris.* Mai-Juin 98. — Les visions dans le cristal, par A. Lang. — A propos d'Eusapia Paladino, par A. de Rochas.

Hyperchimie. *Douai.* Juillet 98. — La médecine hermétique (*suite*), par le Dr Le Berks.

La Paix universelle. *Lyon.* Juillet 98. — Congrès de l'humanité, par Guymiot. — La solidarité universelle, par Clementel. — Les diverses consciences (suite), par L. d'Ervieux.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Juillet 98. — Ce bulletin mentionne tout ce qui se publie.

P. G.

—

BIBLIOGRAPHIE

—

Le Réveil de l'âme, par J. de Tallenay.

Il est des livres qui sont surtout précieux pour la propagande des grandes vérités. Ce sont ceux qui, sous l'enveloppe séduisante du ro-



man, répandent des idées, qui, sans cela, ne pénétreraient jamais dans certains esprits.

Le nouveau livre de Mme de Tallenay est de ceux-là ; et, à ce titre, nous lui devons tous nos compliments et tous nos vœux. L'idée de la réincarnation, si importante et si lumineuse, est franchement indiquée dans ce livre, qui n'est évidemment pas écrit pour les spirites et les théosophistes, mais qui, malgré cela, et tout en ne leur apprenant rien au point de vue de l'idée de la Réincarnation, ne peut que les charmer par l'intérêt du récit et des personnages qui s'y meuvent.

P. G.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE D'AOUT 1898.

Fons Parmelin	137 fr. 50	(*Lotus Bleu*)
Fardel.	5 »»	(id.)

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 SEPTEMBRE 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 7

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LES CLICHÉS AKASHIQUES

OU LES ENREGISTREMENTS DE LA NATURE

Quoique l'on sache fort bien, dans les centres théosophiques, ce que nous entendons par clichés akashiques, le nom n'en est pas moins mal choisi, car, s'il est certain que ces clichés existent dans l'Akasha, il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas à l'Akasha qu'ils appartiennent. L'autre dénomination de « clichés de la Lumière Astrale » que l'on a parfois employée, est encore pire, car ces clichés ou archives se trouvent bien au-delà du plan astral, sur lequel on ne peut guère en relever que les aspects déformés par une sorte de double réflexion, ainsi que nous l'expliquerons bientôt.

Comme tant d'autres de nos termes théosophiques, le mot Akasha a été employé d'une manière très décousue. Dans quelques-uns de nos premiers ouvrages, il était considéré comme synonyme de lumière astrale, tandis que dans d'autres il désignait toute matière invisible, depuis mulaprakriti jusqu'à l'éther physique. Plus tard, son emploi a été limité à la matière du plan dévachanique, et c'est dans ce sens que l'on peut employer le qualificatif « akashique », en parlant des clichés, car, bien qu'à l'origine ils ne se forment pas plus sur ce plan que sur le plan astral, c'est là que pour la première fois nous entrons réellement en contact avec eux, et qu'il nous est possible de les étudier et d'y puiser les éléments d'un travail digne de foi.

Ce sujet des clichés akashiques n'est certes pas des plus faciles à traiter, car il appartient à la nombreuse catégorie des questions qui exigent, pour être parfaitement comprises, l'emploi de facultés infiniment supérieures à toutes celles que l'humanité a évoluées jusqu'à présent. La réelle solution des problèmes auxquels leur étude donne naissance, se trouve sur des plans situés bien au-delà

de tout ce que nous pouvons imaginer quant à présent, et tous les exposés que nous en donnerons, ne pourront qu'être imparfaits, puisque nous ne pouvons les examiner que de bas en haut, au lieu de les dominer. L'idée que nous nous en faisons n'est donc que partielle, mais elle ne devrait cependant pas nous égarer, à moins que nous ne nous laissions aller à considérer comme un tout parfait, le minuscule fragment qu'il nous est donné de voir. Si nous veillons à ce que nos conceptions soient toujours exactes, chacune en ce qui la concerne, nous n'aurons rien à désapprendre, mais beaucoup à ajouter, lorsque, dans le cours de nos progrès futurs, nous arriverons graduellement à une haute sagesse. Qu'il soit donc bien entendu, dès le début, qu'une maîtrise complète de notre sujet est impossible en l'état actuel de notre évolution et que nous nous trouverons en présence de bien des détails que nous ne pourrons pas encore expliquer avec exactitude, tout en étant souvent en état de raisonner par analogies et d'indiquer le sens général de l'explication.

Essayons donc de nous reporter par la pensée à l'origine du système solaire auquel nous appartenons. Nous connaissons tous la théorie astronomique que l'on donne habituellement de son origine, théorie d'après laquelle il se présente d'abord sous forme d'une gigantesque nébuleuse ardente, dont le diamètre était de beaucoup supérieur à l'orbite des planètes les plus éloignées, après quoi cette énorme sphère se refroidit et se contracta peu à peu, au cours d'innombrables siècles et constitua le système tel que nous le connaissons aujourd'hui. La science occulte accepte cette théorie, dans ses grandes lignes, comme représentant exactement le côté purement physique de l'évolution de notre système, mais elle ajoute que si nous limitons notre étude à ce côté physique, nous n'aurons qu'une idée très incomplète et très vague de ce qui s'est réellement passé. Comme premier postulatum, elle dirait que l'Etre glorieux qui entreprend la formation d'un système et que nous appelons parfois le Logos de ce système, commence par en concevoir, dans son mental, le plan complet avec toutes ses chaînes successives. Par le seul fait de cette conception, le Logos appelle le tout à une existence objective simultanée sur le plan de sa pensée — plan, à coup sûr, bien plus élevé qu'aucun de ceux que nous connaissions — d'où les divers globes descendent, au moment voulu, pour revêtir le degré d'objectivité réservé à chacun d'eux. Nous nous tromperons sans cesse sur l'évolution physique que nous observons ici-bas, à moins que nous ne perdions jamais de vue ce fait de la réelle existence du système tout entier, dès l'origine, sur un plan plus élevé.

L'occultisme nous enseigne encore quelque chose de plus. Il ne nous dit pas seulement que tout ce merveilleux système auquel nous appartenons est appelé à l'existence par le Logos, sur les plans supérieurs et inférieurs, mais que ses relations avec lui sont plus



intimes encore, car il est, dans toute l'acception du terme, une partie de lui même — son expression partielle sur le plan physique — et que le mouvement et l'énergie de tout le système, sont Son énergie et que tout se passe dans les limites de Son aura. Quelque prodigieuse que soit cette conception, elle ne semblera pourtant pas inadmissible à ceux d'entre nous qui ont tant soit peu étudié la question de l'aura.

Nous sommes familiarisés avec l'idée qu'au fur et à mesure qu'une personne s'élève le long du sentier, son corps causal qui détermine la limite de son aura, grandit distinctement, en même temps que son éclat lumineux et la pureté de sa couleur augmentent. Beaucoup d'entre nous savent, par expérience, que l'aura d'un disciple, dont le progrès le long du sentier est déjà considérable, est beaucoup plus grande que l'aura de celui qui vient d'y poser le pied, tandis que s'il s'agit d'un Adepte, l'accroissement proportionnel est encore plus considérable. Il est question dans les écritures orientales exotériques de l'immense étendue de l'aura de Buddha ; je crois qu'on l'a dépeinte une fois comme embrassant un rayon de trois milles, mais quelles qu'aient été ses dimensions exactes, nous avons évidemment là un exemple de plus à l'appui du rapide développement du corps causal, au fur et à mesure de la marche ascendante de l'homme. Il n'est pas douteux que cet accroissement se produise suivant une progression géométrique, de sorte que nous ne devrions être nullement surpris d'entendre parler d'un Adepte, d'un rang encore plus élevé, dont l'aura engloberait le monde tout entier. En partant de là, nous pouvons élever graduellement notre mental à la conception d'un être assez sublime pour renfermer en Lui-même notre système solaire tout entier. Nous devrions en même temps nous souvenir que, quelque prodigieuse qu'une telle conception puisse nous paraître, ce n'est, en fait, qu'une toute petite goutte d'eau dans l'océan de l'espace.

Aussi, lorsqu'il s'agit du Logos, qui possède toutes les capacités et toutes les qualités dont il soit possible de doter le Dieu le plus puissant que nous puissions imaginer, il est littéralement vrai de dire, comme jadis, « tout vient de lui ou par lui et va à lui » et « en lui nous avons la vie, le mouvement et l'existence. »

S'il en est ainsi, il est évident que tout ce qui arrive dans le système auquel nous appartenons, se produit absolument dans la conscience même de son Logos, et nous en concluons de suite que Sa mémoire constitue les vraies archives et, de plus, que sur quelque plan que se trouve cette merveilleuse mémoire, il ne peut être que bien au-dessus de tout ce que nous connaissons, d'où il résulte que tout cliché à notre portée ne peut être, lui, qu'une réflexion de ce grand fait dominant, reproduit, comme en un miroir, dans les milieux plus denses des plans inférieurs.

Sur le plan astral, il saute aux yeux qu'il en est ainsi — que ce dont nous nous occupons n'est que la réflexion d'une réflexion, et

très imparfaite encore, car toutes les images que l'on y peut voir sont fragmentaires à l'extrême, et souvent même sérieusement déformées. Nous savons que l'eau est partout le symbole de la lumière astrale et le choix en est particulièrement heureux dans ce cas. On aperçoit, en effet, souvent à la surface des eaux calmes, tout comme en un miroir, une réflexion très nette des objets environnants, mais ce n'est jamais qu'une réflexion — la représentation, sous deux dimensions, d'un objet en possédant trois, représentation différant, en conséquence, par toutes ses qualités, la couleur exceptée, de ce qu'elle représente et, de plus, se montrant toujours renversée. Mais, si le vent ride quelque peu la surface de l'eau, que trouvons-nous alors? Toujours une réflexion, certes, mais si brisée et si déformée qu'elle serait une cause d'erreur si l'on s'en servait pour reconstituer la forme ou l'apparence réelle de l'objet réfléchi. De temps à autre, et pour un instant, il peut se faire que nous saisissions distinctement une minuscule partie de l'image réfléchie, comme la feuille d'un arbre, par exemple, mais il faudrait un long travail et une connaissance approfondie des lois de la nature, pour reconstituer quelque chose qui ressemblât à une vraie conception de l'image réfléchie, même en en réunissant de très nombreux fragments isolés, aperçus de la sorte.

Ajoutons qu'on ne peut jamais obtenir sur le plan astral rien qui s'approche de ce que nous avons dépeint comme une surface tranquille, mais, qu'au contraire, nous y avons toujours affaire à une surface agitée de mouvements d'une étourdissante rapidité. Jugez donc combien l'on aurait tort de compter sur une réflexion nette et précise. Un clairvoyant qui ne possèderait que la faculté de vision astrale, ne pourrait donc jamais se fier à aucune des scènes du passé qui se présenteraient à lui, ni les considérer comme suffisamment exactes ou parfaites; il peut arriver qu'elles le soient en partie, mais il ne disposerait d'aucun moyen de déterminer quelles seraient les parties exactes. Sous la direction d'un maître compétent, cependant, et après un long et soigneux entraînement, il apprendrait à distinguer entre les impressions correctes et celles qui ne le sont pas, et à reconstituer, à l'aide des divers fragments de la réflexion, une sorte d'image de l'objet réfléchi, mais, en général, et bien avant d'avoir surmonté ces difficultés, il possèderait la vision dévachanique, qui rend inutile un pareil labeur.

Les conditions sont bien différentes sur ce dernier plan. Les images y sont complètes et exactes, et il serait impossible de se tromper en les déchiffrant. De sorte que si trois clairvoyants, en possession des pouvoirs du plan dévachanique, s'entendaient pour y étudier une image donnée, ce serait, dans tous les cas, le même tableau qui se présenterait à leur vue, et chacun d'eux s'en ferait une idée correcte en le déchiffrant. Il ne s'ensuit toutefois pas qu'en comparant plus tard leurs notes sur le plan physique, leurs compte-rendus se trouveraient concorder exactement entre eux! On

sait fort bien que si trois personnes ici-bas, témoins oculaires d'un même événement, se mettaient ensuite à en faire la description, ces descriptions différeraient considérablement entre elles, car chacun des trois aurait plus particulièrement observé les détails qui l'auraient le plus frappé et en aurait fait, pour ainsi dire, insensiblement, les points saillants de l'événement, laissant de côté d'autres points réellement importants.

Dans le cas d'une observation faite sur le plan dévachanique, cette note personnelle n'affecterait pas d'une façon appréciable les impressions reçues, car, du moment que chacun des observateurs comprendrait parfaitement le sujet tout entier, il lui serait impossible d'en voir les parties hors de leurs vraies proportions, mais, à moins qu'il ne s'agisse de personnes entraînées avec le plus grand soin et ayant acquis une grande expérience, ce facteur interviendrait lors du transfert des impressions sur les plans inférieurs. Il est impossible, par la nature même des choses, de donner, sur notre plan inférieur, un compte-rendu complet d'un tableau, ou d'une expérience dévachanique, puisque les neuf dixièmes de ce que l'on voit ou ressent sur ce dernier plan, ne saurait être exprimé par des mots physiques, de sorte que, par le seul fait que la description doive être tronquée, il devient évident que l'élément du choix peut jouer un rôle dans la détermination des parties qui sont exprimées. C'est pour cette raison que, dans toutes nos récentes investigations théosophiques, on a attaché tant d'importance à l'examen et à la constante vérification des témoignages des clairvoyants, et que rien de ce qui repose sur l'examen d'une seule personne, n'a jamais été inséré dans nos ouvrages les plus récents.

Mais, alors même que la possibilité d'erreurs provenant de la note personnelle aurait été réduite au minimum par un système soigneux de vérification, il n'en resterait pas moins la très sérieuse difficulté inhérente à l'opération qui consiste à transférer les impressions d'un plan supérieur à un plan inférieur. Elle offre une certaine analogie avec celle qu'éprouve un peintre lorsqu'il s'efforce à représenter, sur une surface plane, un paysage avec ses trois dimensions — c'est-à-dire à le représenter en réalité avec deux dimensions. De même que l'artiste a besoin d'exercer par de longues études ses yeux et sa main, avant de pouvoir produire une représentation satisfaisante de la nature, de même aussi le clairvoyant doit s'exercer longtemps et avec le plus grand soin, avant de pouvoir décrire avec exactitude, sur un plan inférieur, ce qu'il a vu sur un plan plus élevé, et les probabilités que l'on ait d'obtenir d'une personne non exercée une description exacte, sont à peu près celles que l'on aurait d'obtenir un paysage d'un fini parfait, de quelqu'un qui n'aurait jamais appris le dessin.

N'oublions pas non plus que le meilleur tableau est, en réalité, infiniment loin d'être une reproduction exacte de la scène qu'il représente, car on n'y pourrait trouver ni une ligne, ni un angle, abso-



lument semblable à l'objet copié. La peinture n'est autre chose qu'une manière ingénieuse de produire sur un seul de nos cinq sens, au moyen de lignes et de couleurs placées sur une surface plane, une impression semblable à celle que nous eussions éprouvée si nous nous fussions trouvés en présence de la scène elle-même. Sans une suggestion, qui dépend absolument de l'expérience que nous avons préalablement acquise, nul tableau ne saurait nous donner l'impression des mugissements de la mer, du parfum des fleurs, du goût des fruits ou du plus ou moins de densité de la surface reproduite.

Les difficultés qu'éprouve le clairvoyant qui essaye de décrire sur le plan physique, ce qu'il a vu sur le plan astral, sont exactement de la même nature, mais beaucoup plus compliquées. Elles sont aussi considérablement accrues, parce qu'au lieu d'avoir à nous rappeler des conceptions qui nous sont déjà familières, comme le fait l'artiste qui peint des hommes ou des animaux, des champs ou des arbres, il doit s'efforcer, avec les moyens très imparfaits dont il dispose, de nous suggérer des conceptions qui, dans la plupart des cas, sont entièrement nouvelles pour nous. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ses descriptions, quelque animées et frappantes qu'elles puissent paraître à son auditoire, ne soient jamais pour lui que très inférieures, et qu'il reste sous l'impression que tous ses efforts, même les plus heureux, n'ont pu réussir à donner une idée de ce qu'il voit réellement. Rappelons-nous encore que dans le cas où l'on décrit ici-bas ce que l'on a observé sur le plan dévachanique, la difficile opération de transférer ses impressions du plan supérieur au plan inférieur n'est pas accomplie une seule fois, mais bien deux, puisque la mémoire a dû traverser le plan astral intermédiaire. Même dans le cas où l'investigateur jouit de l'avantage d'avoir assez développé ses facultés dévachaniques pour en conserver l'usage lorsqu'il est dans son corps physique à l'état de veille, il n'en est pas moins arrêté par l'absolue impossibilité d'exprimer ce qu'il voit par des mots.

Essayez un instant de vous rendre compte de ce que l'on appelle la quatrième dimension. Il est assez facile de penser aux trois que nous possédons — de nous représenter par la pensée la longueur, la largeur et la hauteur d'un objet et de remarquer que chacune de ces trois dimensions est exprimée par une ligne coupant, à angle droit, les deux autres. La conception de la quatrième dimension implique la possibilité de tracer une quatrième ligne coupant, à angles droits, les trois premières. Or, le mental ordinaire ne peut comprendre cette idée, bien que de rares personnes, qui en ont fait une étude spéciale, aient pu graduellement arriver à s'imaginer deux ou trois figures très simples ayant quatre dimensions. Il est vrai qu'aucun des mots qui sont à leur disposition ici-bas ne peut les aider à les dépeindre au mental d'autrui, et si un lecteur qui ne se serait pas soumis à un entraînement spécial dans ce sens, tentait



de se représenter une figure de ce genre, il constaterait que cela ne lui est pas possible. Or, le fait de décrire clairement ici-bas cette figure, n'équivaudrait qu'à donner la description parfaite d'un seul objet du plan astral, tandis qu'en étudiant les clichés du plan dévachanique, nous nous heurterions à une nouvelle difficulté ; celle de la cinquième dimension ! L'observateur le plus superficiel comprendra donc aisément à quel point il serait impossible de décrire ces clichés d'une manière détaillée.

Nous avons parlé des archives comme étant la mémoire du Logos, mais elles sont pourtant beaucoup plus qu'une mémoire dans le sens ordinaire du mot. Bien que ce serait sans espoir que nous chercherions à comprendre ce que sont ces images à Son propre point de vue, nous savons cependant que plus nous nous élevons, plus nous nous rapprochons de la vraie mémoire — plus nous devons voir comme Il voit, de sorte qu'un immense intérêt s'attache aux expériences du clairvoyant qui poursuit ses recherches sur le plan buddhique, le plus haut auquel son état de conscience puisse atteindre, avant qu'il ne se soit élevé jusqu'au niveau des Arhats. Alors il n'est plus limité, ni par le temps, ni par l'espace ; il n'a plus besoin, comme sur le plan dévachanique, de passer en revue une série d'événements, car le passé, le présent et le futur sont tous simultanément devant lui, quelqu'incompréhensible que cela nous paraisse ici-bas. Bien que ce plan sublime soit infiniment au-dessous de la conscience du Logos, il résulte néanmoins clairement de ce que nous y voyons, que les clichés sont pour Lui beaucoup plus que ce que nous appelons la memoire, puisque tout ce qui s'est produit dans le passé, tout ce qui se produira dans l'avenir, *se produit actuellement* sous Ses yeux, comme il en est des événements qui constituent ce que nous appelons le présent. C'est incroyable, c'est entièrement incompréhensible, certes, pour notre entendement borné et cependant c'est absolument vrai, malgré tout.

Il va sans dire que dans l'état actuel du savoir, on ne peut s'attendre à comprendre la manière dont se produit un aussi merveilleux résultat et, si nous en tentions l'explication, nous ne ferions que nous engager dans un ensemble d'expressions nuageuses, d'où nous ne saurions extraire le moindre renseignement. Il me vient cependant à l'esprit tout un ordre d'idées qui sont peut-être de nature à indiquer la marche à suivre pour arriver à une solution et tout ce qui peut nous aider à comprendre qu'une aussi extraordinaire proposition n'est pas, somme toute, entièrement impossible, nous sera utile en contribuant à élargir notre mental.

Je me rappelle avoir lu, il y a une trentaine d'années environ, un curieux petit livre, dont je crois que le titre était, *Les Etoiles et la Terre*, et qui avait pour but de démontrer qu'il était scientifiquement possible que le passé et le présent fussent absolument simultanés dans le mental de Dieu. Je fus frappé, à cette époque,



par l'ingéniosité de ses arguments, et je vais les résumer, car on ne peut manquer de les trouver très suggestifs, en ce qui concerne le sujet que nous traitons.

Lorsque nous voyons quelque chose, que ce soit un livre que nous tenions à la main, ou une étoile située à des millions de milles de distance, nous ne voyons que grâce à des vibrations de l'éther appelées communément rayons lumineux et qui vont de l'objet à nos yeux. Or, la vitesse de ces vibrations est si grande — environ 186.000 milles, ou 77.000 lieues, à la seconde — que nous pouvons pratiquement la considérer comme instantanée, lorsqu'il s'agit d'objets situés dans notre propre monde. Au contraire, lorsque nous avons affaire à des espaces interplanétaires, il nous faut tenir compte de la vitesse de la lumière, car elle emploie un temps appréciable pour traverser ces vastes espaces. La lumière, par exemple, met huit minutes et quart pour venir du soleil jusqu'à nous, de sorte que lorsque nous regardons le globe solaire, nous le voyons grâce à un rayon lumineux qui l'a quitté depuis huit minutes et quart. Cette observation nous conduit au très curieux résultat suivant : le rayon de lumière grâce auquel nous voyons le soleil, ne peut évidemment nous montrer que ce qui s'y passait au moment précis où il le quittait et ne saurait être modifié le moins du monde par ce qui s'y serait produit après son départ, de sorte que le soleil ne nous paraît pas tel qu'il *est*, mais tel qu'il était huit minutes auparavant. Ce qui revient à dire que si quelque chose d'important se produisait sur la surface solaire — la formation d'une nouvelle tache, par exemple — un astronome qui l'observerait à cet instant précis, au moyen de son télescope, n'aurait aucunement connaissance de l'événement au moment où il se produirait, puisque le rayon lumineux, porteur de la nouvelle, ne lui parviendrait que huit minutes plus tard.

La différence est encore plus frappante lorsqu'il s'agit des étoiles fixes, parce que, dans leur cas, les distances à considérer sont immenses. L'etoile polaire, pour n'en mentionner qu'une, est si loin de nous, que la lumière, voyageant à l'inconcevable vitesse dont nous avons parlé, met un peu plus de cinquante ans à nous parvenir : d'où cette étrange mais inévitable conséquence que nous voyons cette étoile, non pas là où elle est et telle qu'elle est actuellement, mais bien là où elle était et telle qu'elle était il y a cinquante ans. Mieux que cela, si demain quelque catastrophe cosmique la faisait voler en éclats, nous la verrions encore briller paisiblement au ciel jusqu'à la fin de nos jours ; nos enfants deviendraient des hommes et verraient à leur tour leurs enfants autour d'eux, avant que la nouvelle du formidable événement n'eût atteint l'œil humain. Il y a aussi des étoiles si éloignées de nous, que leur lumière met des milliers d'années à nous arriver, ce qui fait que les renseignements que nous avons sur elles sont en retard d'autant d'années.



Et maintenant, faisons un pas de plus. Supposons que nous puissions placer un homme à 77.000 lieues de la terre, et qu'il fût doué de la merveilleuse faculté de voir, de cette distance, ce qui se passerait ici, aussi distinctement que s'il se trouvait encore auprès de nous. Il est évident qu'un homme, placé dans ces conditions, verrait les événements une seconde après qu'ils se seraient produits en réalité, c'est-à-dire qu'il verrait, en ce moment, ce qui se serait passé une seconde auparavant. Si nous doublions la distance, il retarderait de deux secondes et ainsi de suite ; transportons-le à la distance du soleil (tout en lui conservant la même mystérieuse faculté de vision) et, en nous surveillant, il ne nous verrait pas faire ce que nous *faisons* maintenant, mais ce que nous *faisions* huit minutes et quart auparavant. Transportons-le sur l'étoile polaire et il verrait se dérouler devant ses yeux des événements datant de cinquante ans ; il assisterait aux enfantines et joyeuses gambades d'êtres qui, sur la terre, à la même heure, seraient déjà des hommes faits. Quelque merveilleux que cela nous paraisse, c'est littéralement et scientifiquement vrai, et cela ne peut être nié.

Mon petit livre, poursuivant son argument, affirmait avec assez de logique que Dieu, étant tout puissant, devait posséder ce pouvoir extraordinaire de vision, dont nous avons supposé que notre observateur était doué et, de plus, qu'étant omniprésent, Il devait se trouver à tous les points que nous avons mentionnés, comme à tous les points intermédiaires, non pas successivement mais simultanément. Ces prémisses une fois admises, on en déduit inévitablement que tout ce qui s'est passé depuis l'origine du monde, *doit* se passer en ce moment même sous l'œil de Dieu — ce n'est pas le souvenir des événements, mais bien les événements eux-mêmes, qui se déroulent actuellement en Sa présence.

(*A suivre*). **W. Leadbeater.**

L'HOMME ET SES CORPS

(*Suite.*)

Passons maintenant au système nerveux volontaire, de beaucoup le plus important, en ce qui intéresse le mental. C'est l'instrument essentiel pour l'expression de la pensée, au moyen duquel, sur le plan physique, se produisent les phénomènes de sensation et de mouvement. Ce système a pour centre l'appareil cérébro-spinal, autrement dit : le cerveau et la moelle épinière. De celle-ci partent



les filaments de substance nerveuse qui se répartissent dans toutes les directions. Ce sont les nerfs sensoriels et moteurs, les uns allant de la périphérie au centre, sont les médiateurs de la sensation ; les autres rayonnant du centre à la périphérie, sont les agents moteurs. Tous ces filaments nerveux courent à travers les tissus, sur toutes les parties du corps, pour se rassembler en faisceaux convergents dans la direction de la moelle épinière, à l'entour de laquelle ils forment une enveloppe fibreuse, laquelle accompagne l'épine dorsale jusqu'à son sommet. A partir de ce point, les nerfs se séparent de nouveau pour pénétrer, en s'y ramifiant, dans la masse cérébrale, centre de toute sensation dans l'organisme, de tout mouvement intentionnel ou volitif. Tel est le système à l'aide duquel l'homme exprime ses facultés de vouloir et de conscience et dont on peut dire que le cerveau est le siège. Aucune manifestation sur le plan physique n'est possible sans l'intermédiaire du cerveau et du système nerveux ; dès que ces organes cessent de fonctionner, il ne reste plus à l'homme aucun moyen de s'exprimer. C'est précisément ce qui a servi de prétexte aux matérialistes pour construire leur théorie de l'origine de la pensée dans la matière cérébrale. Solidaire, la pensée l'est en effet, en tant que sa manifestation est limitée au plan physique ; absolument indépendante dès qu'elle agit sur un plan supérieur : témoin les phénomènes d'activité mentale, observables sur le plan astral.

Le cerveau, évidemment, peut être affecté sous l'action de certaines substances, de drogues ; il peut l'être de même par suite de maladie ou de lésion, mais, dès lors, il cesse, par le fait, d'être l'instrument approprié à l'usage de l'homme pensant sur ce plan de matière. De même, le matérialiste fera ressortir les coïncidences observées entre certaines maladies et l'apparition de modifications correspondantes chez l'être pensant. On cite comme exemple à l'appui, les phénomènes de l'aphasie — maladie peu fréquente, qui s'attaque à une certaine portion de la matière cérébrale dans le voisinage de l'auriculaire, entraînant la perte totale de la mémoire, en tant qu'il s'agit de la mémoire des mots. Le malade affecté d'une telle lésion est dans l'impossibilité de répondre à quelque question qu'on lui adresse. Si on lui demande de dire son nom, il reste muet. Mais, si au lieu de cela, vous prononcez ce même nom en sa présence, il marquera par des signes qu'il vous a compris ; si vous lui lisez quelque passage d'un livre, il fera de même et témoignera de son sentiment. La pensée lui reste, mais non l'usage de la parole. Il semble qu'il y ait, dans ce cas, relation directe entre la portion détruite de substance cérébrale et l'absence de mémoire matérielle des mots, comme si la disparition de l'un entraînait nécessairement privation de l'autre. Tel sujet a perdu la faculté de s'exprimer verbalement, parce que du plan physique s'est évanouie la mémoire des mots, mais il a conservé celle de penser, ce dont il témoigne par des signes extérieurs, lesquels traduisent ses sentiments. La



thèse matérialiste s'écroule d'elle-même devant ce fait que l'être humain reprend la faculté de s'exprimer dès qu'il n'est plus embarrassé d'un instrument imparfait, quitte à se retrouver dans la même impuissance dès qu'il est ramené au niveau de son infirmité physique. Mais il ne s'agit pas pour l'instant de savoir si les théories matérialistes ont tort ou raison ; ce qu'il importe, pour notre enquête, est de reconnaître que, sur le plan matériel, l'homme est limité dans l'expression de ses facultés par la qualité même de l'instrument à sa disposition, lequel est soumis à l'action d'agents physiques. Or, si l'agent en question peut avoir une action nocive, on admet généralement qu'il puisse être aussi un puissant adjuvent ; considération de vitale importance pour ce que nous allons essayer de prouver.

Les différents systèmes de nerfs, ainsi que toute substance dans le corps, sont construits de cellules — formes corpusculaires déterminées — pourvues de parois extérieures à l'entour d'une cavité centrale, et visibles au microscope, affectant des structures différentes selon les fonctions variées qu'elles remplissent dans l'organisme. Les cellules, à leur tour, sont composées de molécules, et celles-ci, d'atômes : il s'agit ici de l'atôme reconnu par le chimiste comme ultime et indivisible constituent d'un élément chimique. Ces atômes chimiques s'associent en d'innombrables combinaisons pour former les différents gaz, liquides et solides qui entrent dans la composition du corps visible. Aux yeux du théosophe, l'atôme chimique est une chose douée de vie, d'une vie qui a son indépendance propre, se combinant avec des atômes de même espèce pour former un être plus complexe, également doué de vie ; il en est de même de la cellule. De sorte que tous, atômes chimiques, molécules et cellules, par leurs combinaisons multiples, contribuent à former un tout complet organique, destiné à être le véhicule d'un quelque chose de plus élevé, supérieur, en fait de conscience, à tout ce que peuvent connaître ces unités inférieures de vie composantes. Les corpuscules — agrégations d'atômes chimiques — obéissent à un mouvement de va-et-vient ; leur extrême ténuité ne permettant pas de les apercevoir à l'œil nu, bien que certains d'entre eux soient visibles dans le champ du microscope. Si nous observons une goutte de sang à l'aide de cet instrument, nous y voyons se mouvoir quantité de corpuscules vivants, les uns blancs, les autres rouges ; les blancs ayant des affinités avec les *amœbæ* ordinaires. De plus, on constate que la présence de la maladie dans l'organisme coïncide généralement avec celle des microbes ou bacilles d'espèces variées ; et la science nous apprend que parmi ces microbes il en est de bienfaisants et d'autres nuisibles. Lorsque ces derniers parviennent à s'introduire dans notre corps pour y semer le ravage, les autres se portent à leur rencontre, afin de détruire les intrus, expulser leur délétère influence et autres matières de déchet. Les uns et les autres nous viennent du dehors, apportant avec eux leurs

principes sains ou malsains ; et c'est ainsi que se renouvellent sans cesse, dans leurs matériaux corpusculaires, les différentes enveloppes que nous appelons le *corps multiple*, à l'intérieur duquel ces infiniments petits ne séjournent qu'un moment, pour passer ailleurs et former ainsi partie constituante d'autres organismes : échange continuel, substitution incessante de matière animée.

Tels sont les faits que l'humanité, à part de rares exceptions, connaît peu... dont elle se soucie moins encore ; et c'est pourtant sur leur réalité que repose la possibilité, pour elle, de purifier ce corps qu'elle habite, d'en faire un meilleur véhicule à son usage. Le monde, en général, laisse à l'organisme le soin de s'arranger comme il peut, sans s'inquiéter de la nature des matériaux fournis, pourvu, bien entendu, qu'ils flattent le goût ou les passions de chacun. Quant à savoir s'ils contribueront ou non à l'édification d'une demeure digne d'abriter *l'Etre-Soi* — l'homme réel — il n'en est pas question. Aucun contrôle n'est exercé relativement à ces mouvements de va-et-vient corpusculaires ; nul compte n'est tenu de la nécessité de choisir, parmi ces êtres minuscules, ceux qu'il convient d'admettre ou de rejeter ; tout est abandonné au maçon négligent qui, pour bâtir la maison, emploierait des matériaux de rebut ou de mauvais aloi, ainsi agit le commun des hommes pour l'accomplissement d'une œuvre dont ils se font ainsi les ouvriers sans scrupule.

En quoi donc consiste cette œuvre d'épuration ? exercer d'abord un contrôle sévère à l'égard des éléments que nous voulons admettre en nous, et, pour ce qui regarde la nutrition, sur le choix des aliments qu'il s'agit, autant que possible, d'obtenir purs de toute souillure et de principes animalisants. Nous n'ignorons pas que par le fait de l'évolution naturelle, les éléments impurs que notre insouciance a laissé s'accumuler en notre corps, s'en éliminent graduellement au bout d'une période de sept années ; procédé qui peut être abrégé considérablement. Il s'agit donc de n'assimiler que de pures substances ; et, en proportion que celles-ci s'accroissent en nous, grandit l'armée de nos défenseurs, tous prêts à exterminer l'ennemi du dehors qui cherche à s'introduire ou s'approche à leur portée. Il faut donc vouloir le corps pur ; il faut le garder avec vigilance, et par cet acte de volonté, nous nous entourons, en même temps, d'une protection magnétique contre toute sorte de créatures aux influences malignes dont est peuple l'air même que nous respirons, le long du chemin de la vie.

Or, la résolution ferme de purifier le corps et d'en faire l'instrument approprié à l'usage de l'*Etre-Soi*, constitue le premier pas dans la pratique de Yoga, c'est un pas qu'il faut avoir franchi durant cette vie ou durant quelque autre existence ici-bas, si non, — en tant qu'il s'agit de théosophie — il est inutile de chercher à savoir s'il existe, en ce monde, un moyen de vérifier par soi-même la réalité des doctrines qu'elle enseigne. Les faits relevant



de l'hyperphysique ne se vérifient pas avant que le corps ait été asservi par celui qui doit en être le maître ; l'homme réel. Quand à l'étude des faits de l'invisible, il faudra tôt ou tard y venir... mais comment les aborder tant que nous restons prisonnier de notre chair, et d'une chair chargée de souillures ! Quand bien même certaines facultés psychiques, partiellement développées — héritage de vies antérieures mieux disciplinées — se révéleraient en nous, il est impossible qu'elles soient gênées, contrariées dans leur développement, par le milieu défavorable que nous leur offrons. De la matière impure ne saurait provenir qu'une vision confuse et défigurée des choses de l'invisible, et le témoignage qui résulte de son intermédiaire n'est pas digne de foi.

Supposons que l'un de nous prenne la résolution de régénérer son corps. De deux choses l'une : il s'en remettra, pour cette rénovation, au processus septennal d'élimination naturelle, ou bien se décidera pour le chemin le plus court, qui est aussi le plus difficile. Quelle que soit la méthode adoptée, il faudra s'occuper du choix des constituants, et, la question du régime alimentaire se présentant d'elle-même, commencer par exclure du régime toute sorte d'aliment contenant un principe d'impureté ou de pollution : abolition de l'usage des liqueurs alcooliques, aussi bien que de toute boisson fermentée, attendu que ces liquides introduisent avec eux leurs produits de décomposition et autres microbes répugnants, non seulement parce qu'il sont impurs en eux-mêmes, mais en ce qu'ils attirent à eux, et, par conséquent dans l'organisme dont ils font partie, certaines créatures de l'espèce la plus suspecte parmi les habitants physiquement invisibles du plan le plus voisin — l'astral — tels que larves d'ivrognes séparées de leur corps et, par cela même, incapables d'assouvir leur passion détestable pour la boisson, et qui hantent les endroits où il s'en consomme, qui tournent autour des buveurs, guettant l'occasion de s'introduire en leur personne, à seule fin d'avoir un peu de la jouissance qu'ils trouvent dans ce vice dégradant, élémentals aux mauvais instincts qui assiègent la porte des cabarets ; désirs impurs de gens ivres et revêtus d'essence élémentale. Disons, en passant, qu'il n'est pas une femme au goût délicat qui ne repousserait son verre avec horreur si elle pouvait voir les répugnantes créatures qui s'apprêtent à s'enivrer en sa compagnie, si elle pouvait se douter avec quelle sorte d'êtres elle risque de se compromettre...

Mais d'autres dangers de nature toute physique attendent les gens adonnés à la boisson : l'atmosphère des lieux où ils vont satisfaire leur vice étant saturée de molécules grossières que dégagent les ivrognes et autres gens dissolus, le corps, dans ce cas, les attire et se les assimile, achevant ainsi de se dégrader et de s'animaliser. Quant aux personnes qui, par profession sont sans cesse en contact avec l'alcool, ceux qui le manipulent, ceux qui versent aux buveurs l'eau-de-vie, le vin, la bière et autres boissons impures, nous



pouvons observer à quel point, chez elles, la matière physique s'alourdit, s'épaissit, se dégrade sous cette influence. L'aspect d'un brasseur de bière, celui d'un cabaretier — pour ne rien dire de ceux qui font excès de boisson dans toutes les classes de la société — témoignent assez des résultats auxquels on arrive lentement mais sûrement lorsqu'on abandonne l'œuvre du recrutement de son corps aux soins de tels ouvriers. Il en est de même d'une foule de mets qui ne doivent pas faire partie de la nourriture de l'être humain, tels que la chair des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des poissons, y compris celle des crustacés et des mollusques qui ne vivent que de matières corrompues, aliments pollués de sang, indignes d'approcher les lèvres d'un aryen.

Comment obtiendrons-nous jamais cette subtilité des sens, cette finesse de perception dans un organisme à la fois d'une extrême sensibilité et d'une résistance à toute épreuve, unissant la force de cohésion à la souplesse d'un acier de fine trempe et dont l'ensemble est nécessaire à l'accomplissement de la tâche réservée à l'homme si nous bâtissons notre corps avec des matériaux de mauvais aloi? Car les aliments de cette sorte attirent à eux et introduisent en nous ce qu'il y a de plus immonde parmi les élémentals ; les mêmes, d'ailleurs, que l'on rencontre à l'étal des boucheries et que tout clairvoyant peut voir suspendus sur les viandes fraîchement tuées, dont ils aspirent les effluves de leur bouche arrondie en forme de suçoir et rougie du sang qui ruisselle à terre, en dépit de la sciure qu'on y répand. Est-il nécessaire d'ajouter d'autres exemples ? Observez l'impression purement physique que produit la personne d'un équarisseur ou d'un assommeur d'animaux. Pensez-vous qu'il y ait là matière appropriée pour servir de véhicule à un ordre de pensées élevées, de conceptions spirituelles ! Mais après tout, ces gens-là représentent un type accompli d'une race à un certain niveau; ils ne sont pas autre chose que le produit perfectionné d'un régime composé de substances impures, agissant proportionnellement sur tous ceux qui s'en nourrissent.

Sans doute, l'observance des principes de tempérance ne suffit pas pour ouvrir les portes de la vie spirituelle. Mais est-ce une raison pour aggraver les difficultés de notre tâche? Avons-nous le droit de laisser s'atrophier gratuitement ce que nous avons de facultés en nous, faute d'un instrument approprié à leur manifestation? Quelle que soit notre bonne volonté, notre vigilance à cet égard, nous vivons entourés de difficultés dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte. Nous vivons dans un monde où l'ignorance et l'insouciance, en cet ordre de choses, sont poussées à l'extrême. Est-il possible, par exemple, de circuler à travers les rues d'une cité comme Londres et, en réalité, dans aucune ville d'occident, sans être offensé par tout ce que notre présente civilisation dégage de grossier et d'animalisé ? et cela, proportionnellement à l'affinement de la matière, à la délicatesse des sens qui en est la consé-

quence. Quant aux centres populeux, où la vie est plus active, où les débits de boissons sont à tous les coins de rue, tellement rapprochés les uns des autres que les relents d'alcool qui s'échappent d'un cabaret vous accompagnent jusqu'au cabaret suivant, comment échapper à leurs atteintes empoisonnées ! Les quartiers même qui jouissent d'une réputation de respectabilité n'en sont pas à l'abri ; mais que dire des abattoirs, des étals où sont exposées les viandes saignantes, et le long desquels il nous faut cheminer ; que dire des voitures publiques, des trains de voyageurs où l'air est saturé des exhalaisons d'alcool, des effluves de chair animalisée ! Sans doute, nous n'ignorons pas qu'une civilisation un peu plus avancée amènera de meilleures dispositions à cet égard ; et ce sera quelque chose de gagné, lorsque toutes ces denrées impures seront centralisées dans certains quartiers spéciaux où iront les chercher ceux qui voudront en faire usage. Toujours est-il que nous restons exposés au contact immédiat et incessant d'innombrables particules délétères répandues dans l'atmosphère que nous respirons. Mais de même qu'une constitution saine, normalement équilibrée, s'oppose au développement du microbe morbide, de même agit le corps libre de souillure à l'égard de ces corpuscules ; et cela, d'autant plus que des phalanges de créatures vivantes — ainsi que nous l'avons vu — y sont constamment à l'œuvre pour mener à bien le travail d'épuration du sang ; ce sont nos défenseurs, nos *gardes du corps* dans la force du terme, toujours prêts, à la moindre alerte, à charger l'ennemi, le tailler en pièces et en expulser les débris. C'est à nous de savoir si nous voulons livrer notre demeure à des pirates pour la piller et la détruire, ou si nous préférons y abriter des amis qui nous protègent et nous défendent.

Nous avons fait allusion précédemment à l'automatisme des fonctions organiques, ainsi qu'à certaines prédispositions inhérentes à notre corps, tendant à faire de la machine humaine une *créature d'habitudes*, qu'il nous est possible de tourner à notre avantage. Admettons qu'une personne, attirée par la perspective des plans supérieurs de l'être auxquels donne accès la pratique de Yoga, s'en vienne près d'un théosophe pour être instruite par lui de la marche à suivre. Le théosophe lui dira : « avant de commencer aucune pratique qui mérite le nom de Yoga, vous devez purifier la matière en vous ; ceci est l'indispensable préliminaire à tout progrès ultérieur. On n'approche pas de Yoga impunément avec une nature indisciplinée et un corps impur, autant vaudrait-il s'approcher d'un baril de poudre avec une mèche allumée. » En présence de conditions aussi rigides, il est probable que l'aspirant s'en retournera découragé, convaincu qu'il impossible de rien faire de ce genre sans porter atteinte à sa santé. La vérité est que notre nature physique n'est pas si intraitable qu'on veut bien le dire, et qu'elle se soumet, avec le temps, au régime que nous lui imposons, pourvu que ce régime soit sain et fortifiant. Notre corps, en raison

de sa nature d'automate, cesse d'exiger ce qu'on lui refuse avec fermeté ; il en arrive même à ressentir une sorte de répugnance à l'égard des aliments impurs dont on lui a fait perdre l'habitude ; cela se voit chez ceux qui ont un sens de délicatesse et de modération conforme à la nature, et dont le cœur se soulève de dégoût à la seule odeur de pièces de venaison, de gibiers « *attendus* ». Mais nous nous nourrissons de toute sorte d'aliments impurs, et, naturellement le corps y prend goût ; l'habitude contractée se traduit par d'impérieuses exigences. Mais supposons que nous refusions d'y obtempérer et que nous passions outre, il adviendra ceci : c'est qu'à notre grande surprise, nous aurons bientôt la satisfaction de nous sentir obéi ; le révolté finira par reconnaître son maître ; ce qu'il n'acceptait que contraint et forcé, cessera de lui déplaire et les objets qui flattaient le plus son goût lui deviendront désagréables. L'habitude est une force qu'on peut tourner au service du bien comme à celui du mal. En réalité, ce n'est pas tant le corps, ici, qui est en cause que Kama — le désir — inhérent à la matière. L'adulte s'est créé des besoins factices, de grossiers appétits à satisfaire qui n'existent pas à l'état de nature chez l'enfant, à moins que celui-ci n'ait hérité de quelque tare physiologique particulière ; hormis ce cas, il est rare qu'il ne témoigne pas de l'inappétence à l'égard de cette viande et de ce vin qui font la joie de ses aînés. Mais les parents croiraient faire un crime s'ils ne s'ingéniaient à vaincre les résistances naturelles de l'enfant... Au moyen de bouchées choisies, de petites gorgées à la fin des repas, on provoque chez lui le goût de tels aliments « ne faut-il pas que l'enfant devienne un homme » !... Et c'est ainsi que le jeune être contracte des habitudes ; c'est ainsi que certains instincts pré-natifs, Kamiques, qui, peut-être faute d'aliment, seraient morts d'inanition, vont grandir en lui et se fortifier peu à peu...

Eh bien ! en dépit de tout ce que nous a légué le passé, ayons le courage de changer de front, et nous verrons qu'à mesure que s'élimineront les éléments impurs, nous sentirons naître en nous l'éloignement et le dégoût à l'égard des aliments qui génèrent l'impureté. Ce qui fait la difficulté réelle de cette réforme, ce n'est pas tant le mauvais vouloir de la matière grossière que l'hostilité latente du principe kamique qui, au fond de nous, s'y refuse. « Après tout, « se dit-on, « où est la nécessité de tout cela ? Si j'étais doué de facultés psychiques... passe encore ; mais vu l'absence complète en moi de ces dons, je ne vois pas de raison valable pour m'imposer un changement de régime aussi radical. » Jamais vous ne ferez de progrès avec un raisonnement de ce genre, jamais vous n'avancerez si vous ne vous efforcez de vous élever au point le plus haut qu'il vous est donné d'atteindre, si le principe kamique reste le maître de votre vie. D'autres disent « combien je voudrais pouvoir jeter un coup-d'œil dans l'astral, en parcourir l'étendue dans mon corps éthéré ! » Fort bien ; mais quand il s'agit de faire le nécessaire

pour atteindre ce but, on préfère faire un « *fin repas* ». S'il était fondé un prix d'abstinence, et que ce prix fût une fortune pour quiconque passerait une année entière sans toucher aux aliments impurs, comme on verrait bien vite les difficultés disparaître, et chacun trouve le moyen de vivre en parfaite santé sans le secours du vin ni de la viande! Mais, il s'agit, ici, de trésors inestimables... de trésors que tiennent en réserve pour nous les plans supérieurs de l'être, et dès lors, les difficultés paraissent insurmontables.

Les hommes ne veulent pas réellement ce qu'ils affectent de vouloir. S'il en était autrement, nous verrions les choses d'une autre allure. Ils n'ont que le semblant du vouloir. Leur illusion sur ce point est si profonde qu'ils s'imaginent de bonne foi *progresser* en allant de ce train ; et c'est ainsi que les milliers d'années s'accumulent, que les périodes d'existence s'ajoutent aux périodes d'existence, sans qu'ils aient avancé d'un pas ; et ils sont étonnés de se retrouver au même point chaque fois que leur tour vient de reprendre la forme humaine, fort surpris, néanmoins, de voir quelques-uns d'entre eux progresser à pas de géant, en une seule étape, tandis qu'ils sont restés stationnaires. Quelle que soit la tâche qu'il s'assigne, l'homme peut l'accomplir, non par des élans de vélléité qui n'ont que la durée d'un spasme, mais par l'effort persévérant, que rien n'arrête. Quant à ceux qui se payent de mots et d'apparences, ils n'apparaissent sur ce plan de matière, incarnations, après incarnations, que pour s'atteler au joug et tourner la meule.

Ainsi, de quelque façon qu'on l'envisage, la purification du corps doit être préparatoire à toute pratique de Yoga. Ce n'est assurément que le premier pas dans la voie, il n'en est pas le moins essentiel.

Nous pensons nous être suffisamment étendu au sujet du véhicule inférieur de l'Etre conscient pour pouvoir passer à celui qui suit dans l'ordre logique.

(*A suivre*). **Annie Besant.**

VARIÉTÉS OCCULTES

UN MEURTRE ASTRAL

Ce que me raconta le vieux chef de gare.

Des choses curieuses, Monsieur? En vérité vous avez deviné juste ; j'en ai vu et entendu beaucoup dans ma vie. Il n'y a pas un homme, ayant servi, comme moi, quarante ans dans les chemins



de fer, qui ne puisse vous raconter des histoires, et des histoires vraies en tous points par dessus le marché, qui surpassent tout ce que vous avez jamais pu lire dans des livres. Mais les employés des chemins de fer travaillent généralement beaucoup et causent peu, de sorte que le public en entend rarement parler. Des histoires de revenants? Oui, nous en connaissons quelques-unes aussi, mais je n'aime guère à en parler, car les gens qui croient tout savoir sont capables d'en rire et cela m'ennuie. Si j'y crois? Eh bien, Monsieur, puisque vous m'interrogez catégoriquement, je vous répondrai de même. — Oui, j'y crois, et pour que vous ne me preniez pas pour un toqué, je vous raconterai, si vous pouvez disposer de quelques minutes, une histoire qui vous fera comprendre pourquoi j'y crois.

— Vous souvenez-vous de ce terrible accident qui est arrivé il y a quelques années à K..., deux stations plus bas, sur cette ligne? Ah! j'oubliais, c'était avant votre installation dans les environs, mais cela n'empêche pas que vous n'ayez dû en dire le récit dans les journaux — un lugubre événement, à coup sûr. C'est de la journée durant laquelle cet accident eut lieu que je vais vous parler.

C'était le trois Juillet, je m'en souviens, et par une des plus belles matinées que j'aie vues dans ma vie; pendant que j'en savourais le charme, debout à cette porte, j'étais loin de me douter que ce serait une bien sombre journée pour tant de gens.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que peu de temps auparavant nous avions, sur cette partie de la ligne, un mécanicien chargé de conduire les express, nommé Tom Price, qui montait la *Fire-Queen*, une des plus belles machines que possédât notre compagnie. Vous savez qu'un mécanicien fait son chemin peu à peu, au fur et à mesure qu'il apprend son métier. Il conduit d'abord une machine de manœuvres, puis un train de marchandises, un train omnibus pour les voyageurs, un train plus rapide et enfin, s'il fait preuve d'une parfaite connaissance de son métier, on lui confie la machine de l'un des express. Aussi quelques-uns de ces hommes sont-ils très fiers de leurs machines, qu'ils semblent considérer presque comme des créatures vivantes et je crois que Tom Price était, à sa façon, très attaché à sa *Fire-Queen* et qu'il eût ressenti tout mal qu'on lui eût fait, comme s'il en eût été lui-même la victime.

Tom étais un grand gaillard brun et lourd, à l'aspect rébarbatif et triste, qui était fort peu sociable — un silencieux qui ne s'était fait aucun ami, bien que personne n'eût quoi que ce fût à lui reprocher, mais un homme sûr et soigneux, sur lequel on pouvait toujours compter lorsqu'il s'agissait de son métier. On disait dans le chantier que, bien qu'il fût difficile à exciter, sa colère, une fois déchaînée, était terrible et qu'il ne pardonnait jamais à ceux qui l'avaient offensé. On racontait qu'il avait attendu pendant trois jours un homme qui l'avait sérieusement contrarié d'une manière ou d'une autre et que ceux qui l'entouraient avaient eu beaucoup



de peine à l'empêcher de le tuer, mais je ne sais trop ce qu'il y avait de vrai là-dedans. Je le connaissais fort peu et j'étais pourtant son ami autant que n'importe qui, car j'avais l'habitude de lui dire gaiement quelques mots tous les jours, lorsqu'il s'arrêtait ici, de sorte qu'il avait fini par me favoriser d'un sourire et d'un ou deux mots de réponse.

Aussi, lorsque j'appris qu'il faisait la cour à la jolie Hetty Hawkins, aux yeux noirs, dont le père est gardien du passage à niveau qui se trouve à quelques milles plus bas sur la ligne, de ce côté-ci de K..., je me hasardai à l'en plaisanter, ce que je crois que nul autre n'eût osé faire. C'est à ce moment qu'on lui confia la machine de l'express, de sorte que je le vis, ou plutôt, que je lui parlai moins que jamais, car je me trouvais généralement sur la plate-forme tous les matins, pour le saluer de la main, lorsqu'il passait conduisant le premier train rapide et je le voyais encore quelquefois un moment, le soir, lorsqu'il revenait.

Il n'y avait guère que quelques mois qu'il occupait son nouveau poste, lorsque le bruit commença à se répandre que la jolie Hetty Hawkins avait un autre soupirant, un jeune charpentier nommé Joë Brown. La première fois que j'entendis parler de cela, ce fut par un gardien des marchandises, un matin, pendant que son train attendait sur une voie de garage le passage de l'express de Tom, et lorsque nous vîmes le regard noir qui assombrissait la figure de Tom, au moment où il passa, nous en conclûmes tous deux que ce bruit était parvenu à ses oreilles. Ce Joë Brown était généralement considéré comme un homme sans valeur, mais il était jeune et beau garçon, et son métier lui fournissait plus d'occasions de rôder autour d'une jeune fille que ne pouvait en avoir un mécanicien, aussi pensai-je que la situation était plutôt cruelle pour mon pauvre ami Tom. En effet, on a beau chanter que : « L'absence rend le cœur plus épris », mon expérience me porte à considérer comme bien plus vrai le vieux proverbe qui dit : « Loin des yeux, loin du cœur ».

Il faut que je mentionne un stratagème de Joë, sur lequel mon récit roule en partie. Hetty avait été ce que l'on appelle sévèrement élevée ; comme enfant on l'avait envoyée assidument à l'école et à l'église et maintenant encore elle allait régulièrement à un cours sur la Bible que le recteur de K... faisait tous les Dimanches aux jeunes gens de sa paroisse, se chargeant lui-même des garçons, tandis que sa femme se chargeait des filles. Notre coquin de Joë, que l'on ne voyait pas une fois tous les trois mois dans un endroit consacré au culte, ne trouva rien de mieux que de devenir tout à coup excessivement religieux et de se mettre à suivre le cours de Bible du recteur ! Il est possible que ses motifs aient été parfaitement purs, mais les mauvaises langues chuchotaient parfois que le plaisir de traverser les champs couverts de rosée, à l'aller et au retour, en compagnie de la jolie Hetty Hawkius, avait peut-



être eu une certaine influence sur cette soudaine conversion.

En attendant, je me demandais ce que Tom Price pensait de tout cela ; mais je n'avais aucune chance de pouvoir lui adresser la parole, lorsqu'un matin, par suite d'un retard dans le service du garage, les signaux lui fermèrent la route et il fut obligé de s'arrêter quelques instants à quai.

« Tom, dis-je, est-ce vrai ce que j'entends dire, au sujet de la cour que Joë Brown fait à votre Hetty ? »

« Oui, répondit-il, avec un juron et un froncement de sourcils, ce n'est que trop vrai, je le crains, mais si je surprends jamais ce garçon près d'elle, il fera bien de prendre garde à lui, je l'en avertis ».

Les signaux indiquèrent la voie libre et le train partit sans que nous eussions échangé un mot de plus, mais, en me rappelant l'expression de son regard, je me dis que s'ils venaient à se rencontrer, Joë courrait un très réel danger. Aussi, lorsque je reçus, quelques heures après, la terrible nouvelle de la mort inattendue de Tom, ma première pensée fut-elle qu'il était passé de vie à trépas avec le cœur plein d'une noire jalousie. Le soir même, son chauffeur me donna quelques détails sur ce triste événement et je vis que c'était encore pis que je ne pensais. Il paraît qu'à leur départ d'ici ils trouvèrent la voie libre jusqu'à K... et, qu'au moment où ils arrivèrent au passage à niveau de Hawkins, ils avaient atteint une bonne vitesse et roulaient gaiement, lorsque la destinée fit qu'ils aperçurent ce vaurien de Joë Brown qui, son sac d'outils sur le dos, était accoudé à la barrière et causait avec Hetty, pendant que celle-ci cueillait des fleurs dans le jardin du cottage. Le chauffeur me dit que le visage de Tom avait pris une effrayante expression ; les veines du front se gonflèrent comme si elles allaient éclater et, pendant un instant, il fut suffoqué par la rage, au point de ne pouvoir articuler un mot. La voix lui revint vite et il laissa échapper un torrent de jurons et de malédictions, puis, sans tenir compte du danger, il se pencha hors de la locomotive pour regarder en arrière et les menacer du poing, bien qu'ils fussent déjà cachés par la hauteur du talus. Vous avez deviné ce qui arriva, n'est-ce pas, Monsieur ? Au moment où sa fureur insensée le rendait aveugle, le train s'élançait sur le petit pont de bois ; sa tête porta contre l'un des piliers et il fut précipité sur le sol. Le chauffeur épouvanté arrêta le train et, aidé d'un des contrôleurs, alla le ramasser, mais ils virent de suite que le cas était désespéré, car il nageait dans le sang qui coulait d'une terrible blessure à la tête et, à vrai dire, ils me racontèrent que le côté droit de la tête avait été littéralement défoncé par la violence du choc. Ils s'arrêtèrent à K... et le médecin du village fut appelé, mais il se borna à déclarer qu'il était mort : « Aucun homme n'aurait pu survivre un seul instant, dit-il, après avoir reçu un coup aussi violent que celui-ci semble avoir été ».

Vous pouvez vous imaginer l'impression que je ressentis lorsque j'entendis tout cela ; je ne me prétends pas meilleur qu'un autre, mais je fus frappé d'horreur à la pensée qu'un homme était mort ainsi, la rage au cœur et les malédictions sur les lèvres. Heureusement, Hetty Hawkins n'apprit jamais toute la vérité ; elle avait levé les yeux assez à temps pour voir la figure de Tom prendre une expression sombre et menaçante, et elle savait que sa mort était survenue peu d'instants après, mais elle n'eut jamais le malheur de savoir qu'elle en avait été, fût-ce innocemment, la cause. Il va sans dire que cette terrible fin lui causa du chagrin, mais elle n'avait jamais partagé son amour et je ne crois pas qu'elle ait été sérieusement impressionnée. Cette mort fut pendant quelques jours le sujet des conversations de tous les employés du chemin de fer, puis il survint quelque chose qui changea le cours des idées. La *Fire-Queen* avait été confiée à Jack Wilkinson et Tom Price était à peu près oublié. On disait bien, tout bas, à K... que son fantôme avait été vu une ou deux fois par des nuits noires, mais il va sans dire que personne n'ajoutait foi à ce bruit.

Cela se passa, je crois, vers la fin du mois de Mai et il me faut maintenant poursuivre mon récit jusqu'au jour du grand accident, c'est-à-dire jusqu'à la date mémorable du trois Juillet. Mais avant de vous raconter ce que je vis par moi-même en cette terrible occurrence, il faut que je vous fasse le récit de ce qui s'était passé le matin même dans les chantiers de la tête de ligne et dont je n'eus moi-même connaissance que dans l'après-midi. Lorsque Jack Wilkinson vint, comme de coutume, prendre son service, une heure environ avant celle du départ de son train, sa machine, la *Fire-Queen*, ne se trouvait pas sous son hangar habituel. Il la chercha dans tout le chantier, mais elle ne se trouvait nulle part et il se mit à la recherche de l'aiguilleur pour avoir des renseignements. Celui-ci aussi ne se trouvait pas dans sa guérite habituelle, mais Jack ne tarda pas à l'apercevoir au milieu d'un groupe de gens qui entouraient un homme gisant sur le sol et paraissant évanoui. Lorsqu'il rejoignit le groupe, il reconnut un homme de peine qu'il connaissait depuis quelque temps. Le malade fut bientôt en état de parler, mais il paraissait en proie à une grande terreur et lorsqu'on lui demanda ce qui était arrivé, il ne put que balbutier d'une voix tremblante : « Tom Price ! Tom Price ! »

« Que dit-il ? s'écria l'aiguilleur très surexcité ; l'a-t-il vu, lui aussi ? » Enfin, sur de pressantes questions : « Oui, camarades, je vous jure qu'il y a une demi-heure, lorsque je ramenai la *Fire Queen* sous son hangar, je vis Tom Price debout près de l'endroit où j'arrêtai la machine ; je le vis aussi distinctement que j'ai jamais pu le voir de ma vie. Il était effrayant à voir, tout couvert de sang, avec une grande balafre toute rouge sur le côté droit de la figure ; si effrayant, que je sautai en bas de la machine de l'autre côté et que je n'ai pas encore repris mon équilibre depuis ».



« Oui, oui ! dit l'homme de peine tout tremblant, c'est bien l'aspect qu'il avait lorsque je le vis, seulement il vint droit à moi, de sorte que je le frappai avec une barre de fer que j'avais à la main et qui le traversa complètement sans rencontrer aucune résistance. C'est alors que je perdis connaissance et je ne sais ce qu'il est devenu ».

(*A suivre*). **C. W. Leadbeater.**

DEMANDES ET RÉPONSES

(*a*) *Les esprits désincarnés — qui s'éveillent à la vie consciente sur le plan astral, principalement dans les régions inférieures — peuvent-ils voir les évènements qui se produisent sur le plan physique et en suivre la marche ?*

(*b*) *Si la faculté qu'ils ont de faire cela (c'est-à-dire de voir les événements et de les suivre) varie pour chaque individu, quel est le principe qui détermine cette variation ?*

(*c*) *Les individus désincarnés peuvent-ils employer, pour étudier, des choses (des livres, par exemple) appartenant au monde physique, ou bien les livres qu'ils étudient ne sont-ils que des livres imaginaires ?*

(*d*) *Les désincarnés voient-ils le monde physique tel qu'il est, ou bien sa contre-partie astrale, plus les êtres et les choses appartenant aux régions astrales ?*

(*e*) *Puisque les objets physiques ont un tout autre aspect lorsqu'ils sont vus en astral, qu'est-ce qui détermine et guide les facultés visuelles du désincarné ?*

RÉPONSE. — (*a*) Il y a trois subdivisions du plan astral dans lesquelles il pourrait leur être possible de le faire, jusqu'à un certain point, bien que cette faculté ne soit nullement à souhaiter. Dans le moins subtil des sous-plans, l'homme est généralement occupé à toute autre chose et s'inquiète fort peu de ce qui se passe dans le monde physique, sauf, comme l'expliquent nos ouvrages, lorsqu'il hante des endroits mal fréquentés : mais dans la sixième subdivision (nous comptons de haut en bas), il se trouve en contact très intime avec le plan physique et doit, très probablement, en avoir conscience. Tout en diminuant rapidement, cette conscience peut encore être conservée lorsqu'il passe dans les cinquième et quatrième sous-plan, mais au-delà de ce dernier, il ne pourrait entrer en contact avec le monde physique, que grâce à un effort spécial qu'il ferait pour communiquer avec lui, par l'entremise d'un

médium et, dans le sous-plan le plus élevé, ceci même deviendrait extrêmement difficile.

(*b*) Toute variation serait déterminée par le caractère et les dispositions de la personne, ainsi que par le degré de développement qu'elle aurait déjà atteint. La plupart de ceux que l'on a l'habitude d'appeler des braves gens et dont l'existence atteint son terme naturel, traverseraient toutes ces étapes inférieures avant de s'éveiller à la conscience astrale et, par suite, n'auraient probablement pas la moindre conscience des choses physiques. Quelques-uns d'entre eux, cependant, sont attirés vers ce monde par un sentiment d'inquiétude qu'ils éprouvent pour quelqu'un qu'ils y ont laissé.

La matière de ces sous-plans inférieurs entrerait pour une plus large part dans la composition des entités moins développées et il est très probable qu'elles seraient en état de suivre ce qui se passe sur la terre. Il en serait surtout ainsi s'il s'agissait de gens dont toutes les pensées auraient été concentrées sur ce monde — chez lesquels il n'y aurait eû que peu, ou même pas du tout, d'aspirations spirituelles ou de haut intellect. Il ne faut pas oublier non plus que cette tendance à descendre grandit lorsqu'on en fait usage et qu'un homme, qui avait d'abord le bonheur d'être inconscient de ce qui se passait au-dessous de lui, peut être assez malheureux pour sentir son attention appelée de ce côté (souvent grâce aux manifestations égoïstes du chagrin des survivants) et appliquer alors sa volonté à ne plus perdre tout contact avec cette vie qui n'est plus la sienne. Dans ce cas, il est presque certain que sa faculté de voir les choses terrestres augmenterait momentanément et qu'il souffrirait mentalement en sentant cette faculté naître en lui. Il va sans dire que cette souffrance serait entièrement due à l'irrégularité qu'il aurait lui-même introduite dans la vie en Kamaloka, car elle est absolument inconnue dans l'évolution *post mortem*, normale et régulière.

(*c*) Ils ne peuvent certainement pas faire usage de livres physiques, à moins d'avoir développé une vision inférieure du genre très peu désirable que nous venons de décrire, bien qu'ils puissent souvent s'assimiler directement des idées qu'ils tirent du mental d'étudiants s'occupant des questions spéciales qui les intéressent. Néanmoins, les livres que l'on signale comme étant employés sur les sous-plans les plus subtils, ne sont nullement imaginaires, mais sont les véritables doubles de ceux que nous avons ici-bas.

(*d*) Ni les désincarnés, ni nous-mêmes qui sommes sur ce plan, ne voyons jamais le monde physique *tel qu'il est*, car nous (ou la plupart de nous) n'en voyons que les parties solides et liquides et restons complètement aveugles en ce qui concerne ses parties gazeuses et éthériques, qui sont bien plus importantes, alors que les désincarnés ne voient pas du tout la matière physique, ni même

sa contre-partie astrale tout entière, mais seulement la portion de celle-ci qui appartient au sous-plan spécial sur lequel ils se trouvent à ce moment. Seul, l'homme qui a développé la vision éthérique et astrale, alors qu'il vivait dans son corps physique, peut arriver à une réelle compréhension des choses.

(*e*) Le désincarné, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, ne voit pas les objets physiques et, en général, ne reconnaîtrait pas leurs contre-parties astrales, même s'il les voyait. Il lui faudrait ordinairement acquérir une expérience considérable avant d'arriver à identifier clairement les objets et toutes les tentatives qu'il ferait pour s'en servir, auraient de grandes chances d'être très vagues et très incertaines, comme on le voit souvent dans les maisons hantées, où l'on constate des projections de pierres, des piétinements, ou de vagues mouvements de la matière physique. Sa puissance d'identification est donc une question d'expérience et d'intelligence, mais il est peu probable qu'elle soit parfaite, à moins qu'il n'ait été au courant de ces questions avant sa mort.

C. W. Leadbeater.



GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

Bal-ilu (Chald.). — L'un des nombreux titres du Soleil.

Bamboo (Livres). — Ouvrages chinois très anciens, préhistoriques, contenant les récits antédiluviens des *Annales de la Chine.* On les trouva dans le tombeau du roi Seang de Wai, mort 300 ans avant l'ère chrétienne, et on les tient pour plus anciens de plusieurs siècles.

Bandha (Sk.). — Servitude, vie sur la terre, même racine que *Baddha.*

Baphomet (Gr.) — Bouc androgyne de Mendès. D'après les kabalistes français, les Templiers furent accusés d'adorer Baphomet, et Jacques de Molay, grand maître de l'ordre, et tous ses compagnons maçons furent en conséquence mis à mort. Mais ésotériquement et philologiquement, le mot n'a jamais signifié « belier », ni rien d'aussi objectif qu'une idole. D'après von Hammer, le terme signifie « baptême » ou *initiation à la sagesse*, des mots grecs βαψγ et Μητις et à cause de la relation de Baphomet avec Pan. Ce doit être vrai. C'était un symbole hermetico-kabalistique, mais le gros de

l'histoire a été inventé par le clergé et se trouve fausse. (Voir « Pan »).

Baptême (Gr.). — Rite purificatoire accompli durant la cérémonie de l'initiation dans les bassins sacrés de l'Inde, ainsi que celui identique établi par Jean « Baptiste » et pratiqué par ses amis et partisans, d'ailleurs non chrétiens. Ce rite était déjà vieux lorsqu'il fut adopté par les *chrétiens* des premiers siècles. Le Baptême faisait partie de la théurgie primitive chaldéo-akkadienne ; il était religieusement pratiqué dans les cérémonies nocturnes, dans les Pyramides où nous voyons encore le font baptismal en guise de sarcophage ; il avait lieu aussi aux mystères d'Eleusis, sur les lacs sacrés des temples et des descendants des anciens Sabéens le pratiquent aussi de nos jours. Les Mendéens (les *El Mogtasila* des Arabes), nonobstant leur nom trompeur de « chrétiens de Saint-Jean », sont moins chrétiens que les Arabes musulmans qui les entourent. Ce sont de purs Sabéens, et cela s'explique aisément en se rappelant que Renan, le grand érudit en matière sémitique, a montré dans sa *Vie de Jésus* que le verbe araméen *Seba*, origine du mot Sabéen, est synonyme du grec βαπτιζω. Les Sabéens modernes, les Mendéens, dont les rites religieux et les veilles en contemplation des étoiles sont décrits par plusieurs voyageurs, ont conservé les rites théurgiques baptismaux de leurs ancêtres archaïques, les Chaldéens initiés. Leur religion consiste en baptêmes multiples, en sept purifications, au nom de sept régents planétaires, « les sept Anges de la Présence » de l'Eglise catholique romaine. Les Baptistes protestants ne sont que les pâles imitateurs des *El Mogtasila* ou des Nazaréens qui pratiquent leurs rites gnostiques dans les déserts de l'Asie Mineure (Voir « Boodhasp »).

Bardesanes ou *Bardaisan*. — Gnostique syrien, tenu à tort pour un théologien chrétien, né à Edesse (*chronique édessienne*) en 155 de notre ère (*Bibl. Orient.*). C'était un grand astrologue. dans le système oriental. D'après Porphyre (qui l'appelle le Babylonien, sans doute par suite de son *chaldéisme*), « Bardesanes... eut des relations avec les Indiens qui, sous la conduite de Damadamis, vinrent en ambassade auprès du César (*de Abst.*), et en reçut des renseignements sur les Gymnosophistes. Le fait est que presque tous ses écrits, bien qu'ils aient été altérés par ses nombreux disciples gnostiques, se rattachent à la philosophie hindoue, et plus encore aux enseignements occultes de la Doctrine Secrète. C'est ainsi que, dans ses *Hymnes*, il parle de la Divinité créatrice comme du « Père-Mère », et ailleurs, de « la destinée Astrale » (*Karma*), des « Intelligences de Feu » (*Agni-deva*), etc. Il reliait l'âme (le *manas* personnel) aux Sept Etoiles, et admettait qu'elle tirait *son origine d'Etres plus élevés* (*l'Ego divin*) ; « il admettait dès lors la résurrection spirituelle, mais il niait celle du corps », ce dont l'accusaient les Pères de l'Eglise. Ephraïm le montre prêchant sur les signes du



Zodiaque, sur l'importance des heures de la naissance et « proclamant le nombre sept ». Appelant le Soleil « Père de la Vie », et la Lune « Mère de la Vie », il montre celle ci « se dépouillant de son vêtement de lumière (les principes) pour le renouveau de la Terre ». Photius ne peut pas comprendre comment, du moment qu'il croyait « l'âme débarrassée du pouvoir de la *genèse* (destinée de la naissance) » et possédant le libre arbitre, il plaçait néanmoins le corps sous le pouvoir de la naissance (*genèse*). Car les Bardésiens disaient que « la pauvreté et la richesse, la maladie et la santé, la mort et tout ce qui n'est pas à nos ordres est l'œuvre de la destinée ». (*Bibl. Cod.* 221). C'est évidemment le Karma, qui n'exclut nullement le libre arbitre. Hippolyte tient Bardesanes pour un représentant de l'Ecole orientale. On lui fait dire au sujet du baptême : « Ce n'est toutefois point le bain seul qui nous rend libres, mais la connaissance de ce que nous sommes, de ce que nous deviendrons, d'où nous venons, et de ce qui nous a rachetés, ainsi que de ce qu'est la génération (naissance) et la régénération (renaissance) ». Cela vise entièrement la doctrine de la réincarnation. C'est ce que montre la conversation (*Dialogue*) entre Awida et Barjamina sur la Destinée et le libre Arbitre. « Ce qu'on appelle la Destinée est une sorte d'expansion laissée aux Directeurs (Dieux) et aux éléments,en vertu de laquelle les Intelligences (Egos-esprits) sont changées par leur descente dans l'âme, et l'âme par sa descente dans le corps ». (Voir le traité trouvé dans son texte original syriaque et dont la traduction anglaise a été publiée en 1855 par le Dr Cureton (*Spicileq. Syriac.* British museum).

Bardesanien (*Système*). — *Codex Nazareus*, système élaboré par un nommé Bardesane. On l'appelle quelquefois la Kabale de la Kabale ; religion ou secte dont l'ésotérisme est exprimé par des noms et des allégories tout particuliers. C'est un système gnostique très ancien. Le Codex a été traduit en latin. Il n'est peut-être pas juste de rattacher au système bardesanien le *Sabéanisme* des Mendaïtes (appelés à tort chrétiens de Saint-Jean), qui se trouve contenu dans le *Codex Nazareus*, car les doctrines de ce Codex et les noms qu'on y trouve pour le bien et pour le mal sont antérieurs au Bardesanisme. La terminologie est toutefois la même dans les deux systèmes.

Baresma (Zend). — Plante employée par les Mobeds (prêtres Parsis) dans les temples du feu, qui en conservaient des gerbes.

Barhishad (Sk.). — Classe de Pitris « lunaires » ou « Ancêtres » Pères, que la superstition populaire attache, dans leurs incarnations passées à la conservation de la flamme sacrée des pénates et aux sacrifices du feu. Ésotériquement ce sont les Pitris qui ont évolué leurs ombres ou *chhayas* pour en faire le premier homme. (Voir S. D. Vol. II).



Basileus (Gr.). — L'Archon ou chef qui avait la direction extérieure durant les mystères d'Eleusis. C'était un laïque initié et un magistrat d'Athènes ; le Basileus du Temple *intérieur* faisait partie des grands Hiérophantes, était dès lors l'un des principaux *Mystes* et appartenait aux mystères du dedans.

Basilidéen (Système). — Ce nom vient de Basilides, fondateur de l'une des sectes gnostiques les plus philosophiques. Clément d'Alexandrie parle de Basilides, le gnostique, comme d'un « philosophe voué à la contemplation des choses divines ». Lorsqu'il prétendit tenir toutes ses doctrines de l'apôtre Mathieu et de Pierre, par l'intermédiaire de Glaucus, Irenée l'injuria, Tertullien s'emporta et les Pères de l'Eglise n'eurent pas assez de paroles contre « l'hérétique ». Et cependant, sur l'autorité de saint Jérôme luimême qui décrit avec indignation ce qu'il a trouvé *dans la seule copie Hébraïque originale* de l'Evangile de Mathieu (Voir *Isis unveiled*, II, 18). qu'il tenait des Nazaréens, l'assertion de Basilides devient plus que plausible, et résoudrait, si elle était acceptée, un grand et troublant problème. Les 24 volumes de l'*Interprétation des Evangiles* furent, d'après Eusèbe, tous brûlés. Inutile de dire que ces Evangiles n'étaient point nos Evangiles *actuels*. C'est ainsi que la vérité a toujours été opprimée.

Bassantin, Jacques. — Astrologue Ecossais. Il vivait au XVI[e] siècle et aurait prédit, en 1562, à Sir Robert Melville, la mort et tous les évènements relatifs à Marie Stuart, l'infortunée reine d'Ecosse.

Bath (Heb.). — Fille.

Bath Kol (Heb.). — Fille de la Voix : l'effluve divin ou l'inspiration qui animait les prophètes d'Israel comme sous la forme d'une voix du ciel et du siège de Merci. En latin *filia vocis*. L'idéal analogue se trouve dans la théologie exotérique Hindoue sous le nom de Vach, la voix, l'essence femelle, aspect de Aditi, mère des dieux et de la Lumière primordiale. C'est un mystère.

Batoo (Eg.). — Le premier homme, d'après la légende Egyptienne. *Noum*, l'artiste céleste, crée une belle jeune fille, type de la Pandore Grecque, et l'envoie à Batoo, après quoi le bonheur du premier homme se trouve détruit.

Batria (Eg.). — D'après la tradition, c'était la femme de Pharaon et l'instructeur de Moïse.

Beel-Zebub (Heb.). — C'est le nom défiguré du *Baal* des Temples, et plus correctement Beel-Zebub. Beel-Zebub signifie littéralement « dieu des mouches » ; telle est l'épithète dérisoire qu'employaient les Juifs, et la cause de sa traduction incorrecte et déconcertante en le « dieu du scarabée sacré », divinité préposée aux momies, symbole de la transformation, de la régénération et de



l'immortalité. A proprement dire, Beel-Zeboul signifie le « Dieu de l'Habitation », et c'est dans ce sens qu'en parle *Mathieu*, x, 25. De même qu'Apollon, d'abord un Dieu Phénicien, et non pas Grec, était le dieu qui guérit, *Païan*, ou Médecin, aussi bien que le dieu des oracles, de même, fut-il comme tel transformé en « Seigneur de l'Habitation », divinité domestique, et fut ainsi appelé Beel-Zeboul. Dans un certain sens il était également dieu-psycho perupique, veillant aux âmes comme Anubis. Beel-Zebub a toujours été le dieu oracle et ce n'est que plus tard qu'il a été confondu et identifié avec Apollon.

Bel (Chald.). — C'est le plus ancien et le plus puissant dieu de Babylonie, l'un des éléments des premières trinités : Anu (q. v.) ; Bel, « seigneur du Monde », père des dieux, Créateur et « Seigneur de la Cité de Nipur » ; et Hea, façonneur du destin, Seigneur du Profond, Dieu de Sagesse et de connaissance ésotérique, et « Seigneur de la cité d'Eridu ». La femme de Bel ou son aspect féminin (*sakti*) était Belat ou Beltis, « mère des grands dieux », et « Dame de la cité de Nipur ». Le Bel Original s'appelait aussi Enu, Elu et Kaptu (Voir le récit Chaldéen de la Genèse, par C. Smith). Son fils aîné était le Dieu lunaire Sin (qui portait aussi les noms de Ur, Atu et Itu), qui était la divinité principale de la cité d'Ur, nommée en son honneur de l'un de ses noms, D'autre part, Ur était le lieu de naissance d'Abram (Voir *Astrologie*). Dans la religion Babylonienne primitive, la Lune était mâle, comme *Soma* dans l'Inde, et le soleil était femelle. C'est ce qui a conduit presque toutes les nations aux guerres fratricides entre les adorateurs de la lune et ceux du soleil, — c'est-à-dire aux contestations entre les dynasties Lunaires et Solaires, les Chandra et les Suryavausa de l'ancienne Aryavarta. Nous trouvons même chose, sur une moindre échelle, chez les tribus sémitiques. Abram et son père Terah émigrent de Ur, portant avec eux leur dieu lunaire (ou son   ); car Jehovah Elohim ou *El* — autre forme de *Elu* — a toujours été en relation avec la lune. C'est la chronologie lunaire juive qui a induit les plus en erreur les nations « civilisées » Européennes. Merodach, fils de Hea, devint le dernier Bel et fut adoré à Babylone. Son autre titre Belas a de nombreuses significations symboliques.

(*A suivre*). **H. P. B.**

PENSEES

Celui qui maîtrise la colère qui se cabre comme un attelage rapide, celui-là est le vrai cocher ; les autres ne font que tenir les rênes dans la main.



***

Dis la vérité ; ne t'abandonne à aucune passion. Donne le peu que tu as à ceux qui le demandent ; ainsi tu t'approcheras des dieux.

***

Celui qu'aucune cupidité ne peut séduire, comment pourrait-il, lui qui se tient ferme, lui qui sait tout, être conduit par une mauvaise route ?

***

Les dieux même envient celui qui s'est éveillé, celui qui n'a pas oublié les éternelles vérités, celui qui exerce la foi (méditation), qui est sage et qui se réjouit du repos intérieur.

***

Il est difficile de devenir un homme ; il est difficile de vivre la vie d'un mortel ; il est difficile de suivre la Loi ; il est difficile de s'éveiller.

***

Celui qui ne se lève pas quand il est temps de se lever ; celui qui, bien que jeune et vigoureux, s'abandonne à la paresse, celui dont la volonté et dont la réflexion sont faibles, l'homme paresseux et indolent ne trouvent jamais le chemin de la connaissance.

***

Celui qui veut obtenir de la joie pour lui en faisant de la peine est pris dans le filet de la haine comme un poisson dans le filet du pêcheur et ne peut pas se délivrer de la haine.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Les lecteurs de la Revue ont pu voir, par le dernier numéro, qui traite de la Convention de la Société Théosophique, que le docteur Pascal, l'un des deux Directeurs, et le Rédacteur en chef de notre revue, était à Londres, au moment de la Convention. Son séjour hors de France devant se prolonger un certain temps encore, les communications exclusivement relatives à la rédaction de la Revue, peuvent être adressées à M. Victor Aubert, 29, Boulevard Tessé, à Toulon (Var).

Dans un numéro précédent, nous avons mentionné, dans nos échos,

la présence à Paris d'un occultiste du nom de Norman. Les recommandations, sous l'auspice desquelles il s'était présenté, nous l'avaient fait accueillir avec une certaine confiance. Tout en le faisant connaître à nos lecteurs, comme guérisseur ayant obtenu des résultats sur des personnes connues de nous, des réserves étaient faites à son endroit et nous attendions d'avoir des preuves personnelles de l'existence de ses pouvoirs pour en reparler de nouveau. Nous n'avons aujourd'hui qu'à nous féliciter de ces réserves ; car, malgré quelque bien fait, nous n'avons pas lieu d'être satisfaits de ses agissements.

Le commandant Courmes, qui a dû examiner le sujet de plus près, prémunit même nettement les lecteurs de ces lignes contre toute fréquentation de ce personnage.

Angleterre.

Pendant son dernier séjour à Londres, entre deux voyages, Mme Besant a fait de remarquables conférences, toujours écoutées avec un religieux silence par un auditoire très mélangé.

Les plus remarquables de ces conférences sont représentées par une série de cinq études sur le *Christianisme ésotérique*. Il n'est pas de sujet plus captivant pour le monde religieux moderne, et il serait à souhaiter qu'elles fussent traduites, imprimées et répandues à profusion. Mme Besant y a traité d'une façon magistrale les sujets suivants, dont les titres sont pleins de principes et que nous croyons devoir donner ici :

Le côté caché des religions.

La trinité ; l'incarnation divine.

L'expiation et la loi du sacrifice.

Les sacrements et la révélation.

Les corps naturel et spirituel ; la résurrection et l'Ascension.

La Théosophie, a développé Mme Besant, n'est point venue pour détruire les religions existantes, mais pour les éclairer et les rationnaliser. La foi aveugle dans le dogme doit être remplacée par la connaissance exacte des symboles qu'ils représentent. C'est en se baignant dans cette lumière que les religions maintiendront leur influence bienfaisante et conserveront en elles ce principe vital spirituel, qui présida à leur naissance, et sans lequel elles ne sont plus que des corps sans âme, des sépulcres blanchis.

Mme Besant a quitté Londres le 1er septembre pour aller aux Indes, à Benarès où doit avoir lieu la convention de la section indienne, à la fin d'octobre, et à laquelle assisteront également le colonel Olcott, président fondateur, la comtesse Wachmeister, M. Bertram Keightley, et Miss Lilian Edger.

Autres pays.

Les meilleures nouvelles nous arrivent de l'Amérique, des Indes et de Ceylan.



Le mouvement théosophique y est en pleine activité et en constant progrès ; mais rien de particulier à y signaler.

Paul Gillard.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Août 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Un aspect de la réincarnation, par X. — Nouvelles du mouvement théosophiste à travers le monde. — La vie théosophique, par L. Edger. — Médecine mentale, par Kessal. — Clairvoyance chez les animaux par P. S. G. — Débuts de l'Evolution par Orkwill.

Vahan. *Section Européenne.* Août 98. — La Repercussion, par G. W. Leadbeater. — Rapport des Maîtres avec la Société Théosophique, par Bertram Keigthley. — Intéressante sur Karma, par H. A. Ward. — De l'état des fous après la mort, par C. W. Leadbeater.

Theosophical Review. *Angleterre.* Août 98. — La sibylle et ses oracles (*suite*), par G. R. S. Mead. — Problèmes religieux, par A. Besant. — Les deux Frères de la Lumière, par Mme Cooper-Oakley. Le Théosophiste chrétien (*suite*) par Alexandre Fullerton. — La baguette divinatoire moderne, par Mme Hooper.

Theosophy in Australasia. Juin 98. — Parmi les Philistins. — Anciennes religions, par H. A. W. — Etude sur les divers genres de matière, par Z.

Maha-Bodhi. *Calcutta.* Juillet 98. — Principes de Dharma. — Pétition au colonel Olcott, par Pundit Iyotheethoss.

Theosophic Gleaner. *Bombay.* juillet 98. — Nouvelle théorie des cieux stellaires (*suite*), par D. G. — Preuves de la réalité de la Lémurie, par A. R.

Mercury. *San Francisco.* Juillet 98. — L'évolution du mental, par E. A. W. — Méditation et pouvoir de la pensée, par Axel Wachtmeister. — Le Sentier, par R. Liftman.

Superscienza. *Milan.* N° 3. — Force impulsive et force compressive, par saint Martin. — Des principes essentiels de la Théosophie, par le Dr Th. Pascal. — Classification des phénomènes spirites selon la théosophie, par Henri Frichet.

Philadelphia. *Buenos-Ayres.* Juillet. — La société théosophique, son origine et son but, par Lami. — Qu'est-ce que la théosophie, ses doctrines, par A. Besant. — La science théosophique, par Arthur Arnould.

Nous sommes heureux de saluer en *Philadelphia* une revue théosophique destinée à répandre nos doctrines dans la République Argen-



tine. C'est toujours avec une grande joie que nous voyons grossir le nombre des périodiques théosophiques dans le monde. C'est ainsi que grossit l'armée des combattants pour la vérité. Que nos vœux accompagnent le nouveau-né et fassent sa carrière longue et fructueuse!

Revue spirite. *Paris*. Août 98. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Le Brahmâcharia Chatterji, par le même auteur. — Les hallucinations, par Alban Dubet.

L'humanité intégrale. N° 4. — Pour le Brahmâcharia Chatterji, par divers. — La philosophie d'une table (*suite*), par Jean.

La Paix universelle. *Lyon*. Août 98. — Congrès de l'humanité par divers. — La réalisation de l'humanité, par Amo. — Strada et Albert Jounet (*suite*), par J. Brieu.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Août 98. — Le missionnaire et le fakir, par India. — Les expériences de M. de Rochas. — Bismark occultiste, par Quærens. — Visions et possessions étranges au Su-Tchuen.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Juillet 98. — Mentionne tout ce qui se publie.

P. G.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Par la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

La publication d'ouvrages et la propagande.

LISTE DE SEPTEMBRE 1898.

Mme Autun Sassary	15 fr.	(*Revue*)
Maya	10	(id.)
M. Fabro	4	(id.)

AVIS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les modifications apportées aux avis insérés sur la deuxième page de la couverture même de la Revue.

Le Directeur administrateur et gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 OCTOBRE 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 8

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LES ANIMAUX ONT-ILS UNE AME ?

I

« Continuellement abreuvée de sang, la terre entière n'est qu'un immense autel sur lequel *tout ce qui vit doit être immolé*, — et cela, indéfiniment. »........ COMTE JOSEPH DE MAISTRE (*Soirées, 1*, II, *35*).

Nombreuses sont les « superstitions religieuses surannées » orientales que les nations de l'Occident tournent souvent, et à tort, en dérision ; mais aucune n'est si ridiculisée et en fait si évitée que le grand respect du peuple oriental pour la vie animale. Les mangeurs de *chair* ne peuvent sympathiser avec ceux qui s'en abstiennent totalement. Nous, Européens, nous sommes des nations de barbares civilisés, séparés seulement par quelques milliers d'années d'ancêtres qui vivaient dans les cavernes et suçaient le sang et la moelle des os crus. Il est donc tout naturel que ceux qui font si bon marché de la vie humaine dans des guerres fréquentes et souvent iniques, regardent avec une entière indifférence les angoisses agonisantes de la bête, et sacrifient journellement des milliers d'innocentes et inoffensives créatures, car nous sommes trop épicuriens pour dévorer des tranches de tigre ou des côtelettes de crocodile ; il nous faut de tendres agneaux et des faisans aux plumes dorées. Il ne peut en être autrement dans notre ère de canons Krupp et de vivisecteurs scientifiques. Il n'est pas non plus très étonnant de voir le dur Européen se moquer du doux Hindou frémissant à la pensée du meurtre d'une vache, ou refuser de partager le respect qu'éprouvent le Bouddhiste et le Jain, pour la vie de toute créature sensible — de l'éléphant au moucheron.

Mais si la nourriture animale est devenue une nécessité vitale



— « l'excuse du tyran » — chez les nations occidentales ; si dans chaque cité, bourg et village du monde civilisé, des légions de victimes doivent être, chaque jour, égorgées dans les temples dédiés à la divinité dénoncée par saint Paul et adorée par les hommes « qui ont leur ventre pour Dieu ; » — si tout cela, et beaucoup d'autres choses encore, ne peuvent être évitées dans notre « âge de fer » ; qui peut du moins donner une semblable excuse en matière de sport ? La pêche, la chasse, « ces amusements les plus passionnants de la vie civilisée », sont certainement les plus inadmissibles au point de vue de la philosophie occulte, les plus coupables aux yeux des disciples des deux systèmes religieux qui descendent le plus directement de la doctrine ésotérique — l'Hindouisme et le Bouddhisme. — Est-ce donc sans bonne raison aucune que les adhérents de ces deux religions, actuellement les plus anciennes du monde, regardent les membres du monde animal, — des quadrupèdes les plus massifs, aux infiniment petits du monde des insectes, — comme leurs « frères cadets », quelque plaisante que cette idée puisse paraître à un Européen ? Cette question recevra plus loin l'attention qu'elle mérite.

Pourtant, quelque exagérée que puisse sembler cette opinion, il est certain que peu d'entre nous sont capables de s'imaginer, sans frissonner, les scènes qui se passent chaque jour, de grand matin, dans les innombrables abattoirs du monde soi-disant civilisé, ni même celles qui se déroulent journellement pendant la « saison de la chasse ». Le premier rayon de soleil n'a pas encore éveillé la nature endormie que, de tous les points de l'espace, des myriades d'hécatombes se préparent à saluer le jour naissant.

Jamais le Moloch païen n'eut la joie d'entendre sortir des entrailles de ses victimes un cri d'agonie semblable à la plainte touchante qui, tout le jour et chaque journée, du matin jusqu'au soir, retentit dans toutes les contrées chrétiennes, comme un long hymne de souffrance de la nature entière. Nul ne pouvait être plus insensible aux délicats sentiments du cœur humain que les sévères citoyens de l'antique Sparte, et pourtant, lorsqu'il était prouvé qu'un enfant avait torturé un animal par amusement, le coupable était mis à mort ; car on le jugeait si profondément méchant par nature qu'on ne croyait pas devoir le laisser vivre. Mais dans l'Europe civilisée — en progrès rapide sur tout, sauf dans les vertus chrétiennes —, la *force* est restée jusqu'à ce jour synonyme du *droit*. La coutume cruelle, et sans utilité aucune, de tuer, par simple sport, d'innombrables légions d'oiseaux et d'animaux, n'est nulle part pratiquée avec plus d'ardeur que dans la protestante Angleterre, où les enseignements miséricordieux du Christ n'ont pu rendre le cœur humain plus doux qu'au temps de Nemrod, « le plus grand chasseur devant l'Eternel ». La morale chrétienne s'est aussi adroitement transformée en syllogismes paradoxaux que celle des « païens ». Un chasseur nous a dit un jour que, puisque, d'après

la Bible, « pas un passereau ne tombait à terre sans la volonté du Père », celui qui, même par simple plaisir, tuait une centaine de ces oiseaux n'était ainsi que cent fois l'instrument de la « volonté de son Père ».

Le sort des pauvres créatures animales est bien terrible, aggravé qu'il est, de la main de l'homme, comme par une implacable fatalité. L'âme *rationnelle* de l'être humain semble être née pour devenir le meurtrier de l'âme *irrationnelle* de l'animal — et cela au sens complet du mot, puisque la doctrine chrétienne enseigne *que l'âme de l'animal meurt avec son corps*. La légende de Caïn et d'Abel ne pourrait-elle pas avoir eu une double signification? Regardez cette autre honte de notre époque de culture intellectuelle — les abattoirs scientifiques appelés « salles de vivisection ». Pénétrez dans une de ces pièces à Paris, et voyez à l'œuvre Paul Bert ou quelqu'autre de ces hommes qu'on a si justement appelés « les bouchers savants de l'Institut ».

Je n'ai qu'à traduire la description vivante qu'en a donnée un témoin oculaire, un homme qui a étudié à fond le *modus operandi* de ces « exécuteurs », un auteur français bien connu (1) : « La vivisection, dit-il, est une spécialité dans laquelle la *torture*, scientifiquement conduite par nos bouchers académiciens, est appliquée pendant des jours, des semaines et même des mois aux fibres et aux muscles d'une seule et même victime. Elle (la torture) fait usage de toute espèce d'arme, elle fait ses analyses devant un auditoire impitoyable, divise la tâche tous les matins entre dix élèves à la fois, dont l'un *opère* sur l'œil, un autre sur un membre, le troisième sur le cerveau, un quatrième sur la moelle, et les mains inexpérimentées de ces opérateurs ont réussi, quand la nuit arrive, après le rude travail de la journée, à mettre à nu toute la carcasse vivante qu'ils avaient reçu l'ordre de *ciseler* ; ils enferment alors soigneusement *le tout* dans la cave, pour que cela soit repris le lendemain matin, s'il y reste un souffle de vie et de sensibilité !

Nous savons que la loi Grammont a essayé de se soulever contre cette abomination ; mais Paris s'est montré plus inexorable que Londres et que Glasgow (2). Mais ces Messieurs se glorifient du *grand* but qu'ils poursuivent et des *grands* secrets qu'ils découvrent... « Horreur et mensonges » ! s'écrie le même auteur.

« En fait de secrets — à part quelques rares localisations de facultés et mouvements cérébraux —, nous n'en connaissons qu'un qui leur appartienne de droit : celui d'éterniser la torture, à côté duquel la loi terrible de l'*autophagie*, (manducation mutuelle), les horreurs de la guerre, les joyeux massacres du sport, et les souf-

(1) Inutile d'ajouter, quoi qu'en paraisse dire l'auteur de la citation, que les vivisecteurs de Londres, de Berlin ou d'ailleurs, en Europe, ne le cèdent en rien à leurs confrères de Paris. N. du T.

(2) *De la Résurrection et du Miracle*. E. de Mirville.



frances de l'animal sous le couteau du boucher, ne sont rien! Gloire à nos hommes de science! Ils ont surpassé tous les genres de torture connus, et, sans contestation possible, ils sont bien passés maîtres, et à jamais, dans l'art de produire l'angoisse et le désespoir.

L'excuse ordinaire au meurtre alimentaire, au meurtre sportif, et même à la torture légale des animaux — comme dans la vivisection —, se trouve dans un ou deux versets de la Bible mal compris et défigurés par la soi-disant scholastique de Thomas d'Aquin. De Mirville, lui-même, cet ardent défenseur des droits de l'Eglise, appelle de semblables textes, des « tolérances bibliques *arrachées à Dieu* après le déluge, comme beaucoup d'autres, et basées sur la décadence de nos forces ». Quoiqu'il en soit, ces textes sont amplement contredits par d'autres, dans la même Bible. Le mangeur de viande, le chasseur, et même le vivisecteur — si toutefois dans cette dernière catégorie, il se trouve quelqu'un qui croit à la Bible et à une création spéciale — citent, pour leur justification, ce vers de la Genèse, dans lequel Dieu donne au *double* Adam « la domination sur les poissons, les oiseaux, le bétail, et sur toute créature vivante qui se meut sur la terre ». (Chap. I, v. 28); d'où, comme l'interprètent les Chrétiens, le pouvoir de vie et de mort sur tous les animaux qui vivent sur le globe. A cela le Brahmine et le Bouddhiste, beaucoup plus philosophiques, pourraient répondre : « Cela n'est pas. L'évolution, pour former les humanités futures, part des plus bas degrés de l'être. C'est pourquoi en tuant un animal, ou même un simple insecte, on arrête le progrès d'une entité vers le but final auquel elle tend naturellement — L'HOMME — ; » et l'étudiant de la philosophie occulte peut dire « Amen », et ajouter que non-seulement on retarde l'évolution de cette entité, mais qu'on arrête celle de la race humaine plus parfaite qui doit venir après la nôtre.

Lequel des contradicteurs a raison, lequel est le plus logique? La réponse dépend beaucoup, naturellement, des convictions personnelles de l'arbitre choisi pour décider de ces questions.

S'il croit à une création spéciale — comme on l'appelle —, alors, en réponse à la question : « Pourquoi l'homicide serait-il considéré comme le péché le plus affreux contre Dieu et contre la nature, et le meurtre de millions de créatures vivantes comme un simple amusement? » il répondra : « Parce que l'homme est créé à l'image de Dieu, et lève les yeux *en haut* vers son Créateur et vers son lieu d'origine — le Ciel (*os homini sublime dedit*); tandis que le regard de l'animal est fixé *en bas*, sur *son* lieu d'origine — la terre; car Dieu a dit : « Que la terre produise les créatures vivantes selon leur espèce, le bétail et les reptiles et les bêtes de la terre selon leur espèce ». (*Genèse, 1. 24*).

Et aussi, « parce que l'homme est doué d'une âme immortelle, tandis que la brute muette n'a pas d'immortalité, ni même de survie après la mort ».



Mais ici, un logicien sincère pourrait répondre que si la Bible doit être notre autorité sur cette délicate question, on n'y trouve pas la moindre preuve que le lieu d'origine de l'homme soit plus au Ciel que celui de la dernière des créatures rampantes, — au contraire; car on voit dans la Genèse — que si Dieu créa « l'homme » et « les bénit », (*Chap.* I. v. *27-28*), il créa aussi les « grandes baleines » et « les bénit » (*21-22*). En outre, le Seigneur Dieu « forma l'homme avec la poussière de la terre ». (II-7), et la « poussière » est assurément la terre pulvérisée. Salomon, roi et prédicateur, est bien décidément une autorité, et passe partout pour le plus avisé des sages de la Bible; il profère, dans l'Ecclésiaste, une série de vérités qui auraient pu déjà mettre fin à toute dispute sur ce sujet. « Les fils des hommes....... verront qu'ils ne sont que des bêtes » (v. 18)..... « que ce qui arrive aux fils des hommes arrive aux bêtes...... et qu'un homme n'a aucun avantage sur la bête », — (v. 19)..... tous vont dans un même lieu; tous viennent de la poussière et retournent à la poussière. (v. 20) ......» « *qui* sait si l'esprit de l'homme va *en haut*, et si l'esprit de la bête va *en bas* vers la terre? » (v. 21) En vérité, « qui le sait! » Ni la science, ni « l'école théologique ».

Si l'objet de ces lignes était de prêcher le végétarisme d'après l'autorité de la Bible ou des Védas, la tâche serait facile à accomplir. Car, s'il est vrai que Dieu donna au *double* Adam — le « mâle et femelle » du Chapitre I de la Genèse, lequel n'a d'ailleurs rien de commun avec notre ancêtre du Chapitre II, celui qui est sous la coupe de la femme — la « domination sur toute créature vivante », nous ne trouvons nulle part que le « Seigneur Dieu » ait jamais commandé à l'un ou à l'autre de ces Adam de dévorer la création animale ou de la détruire pour s'amuser. C'est même le contraire. Car en montrant le règne végétal et le « fruit d'un arbre passible de se reproduire » — Dieu dit très clairement: « Cela sera votre *nourriture* ». (1., 29.)

La perception de cette vérité était si vive chez les premiers Chrétiens que, pendant les premiers siècles, ils ne touchèrent jamais à la viande.

Dans *Octavio*, Tertullien écrit à Minutius Félix: « Il ne nous est pas permis d'être témoins ou même d'entendre raconter (*novere*) un homicide, à nous, Chrétiens, *qui refusons de goûter aux mets dans lesquels le sang des animaux peut avoir été mêlé* ».

Mais nous ne prêchons pas le végétarisme, nous défendons simplement les « droits des animaux », et nous essayons de montrer l'erreur de ceux qui s'appuyent sur la Bible pour les contester. De plus, il serait bien inutile de discuter avec ceux qui voudraient raisonner sur une interprétation erronée. Celui qui rejette la doctrine de l'évolution trouvera toujours sa route pavée de difficultés; aussi n'admettra-t-il jamais qu'il est beaucoup plus conforme aux faits et à la logique de considérer l'homme physique

comme le modèle perfectionné des animaux, et l'Ego spirituel qui *l'éclaire* comme un principe intermédiaire entre l'âme de l'animal et la divinité. Il serait inutile de lui dire qu'à moins qu'il n'accepte, non-seulement les versets cités pour sa justification, mais la Bible tout entière considérée au jour de la philosophie ésotérique, laquelle réconcilie toute la masse des contradictions et des absurdités *apparentes* qu'elle contient — il ne trouvera jamais la clé de la vérité —, car il n'y croira pas. Toute la Bible pourtant est pleine de charité pour les hommes et de pitié et d'amour pour les animaux. Le texte hébreu original du chapitre XXIV de Lévitique en est imprégné. Au lieu des versets 17 et 18, traduits dans la Bible par — « Et celui qui tue une bête devra la rendre, bête pour bête », on trouve dans l'original : « Vie pour vie », ou plutôt « Ame pour âme », *nephesh tachat nephesh* (1).

Et si la rigueur de la loi n'allait pas, comme à Sparte, jusqu'à tuer « l'âme » d'un homme pour « l'âme » d'une bête, — au remplacement obligatoire de l'âme égorgée par une âme vivante, s'ajoutait une lourde peine infligée au coupable.

Mais ce n'était pas tout. Dans l'Exode, (chap. XX, 10 et chap. XXIII, 2 et suivants) le repos du jour du Sabbat s'étendait au bétail et à tous les autres animaux. « Le septième jour est le Sabbat..., tu ne feras aucun travail, ni toi ni ton... bétail ; » et *l'année* du Sabbat..., « la septième année, tu la laisseras (*la terre*) dormir et se reposer..., pour que ton bœuf et ton âme puissent se reposer », — et ce commandement signifie bien que la brute elle-même n'était pas exclue par les anciens Hébreux d'une participation au culte de leur divinité, et qu'elle était placée, en maintes circonstances, sur un pied d'égalité avec l'homme. La question tout entière repose sur la fausse idée que « l'âme », *nephesh*, est entièrement distincte de « l'esprit » — *ruach*. Et pourtant il est dit clairement que « Dieu souffla dans les narines (*de l'homme*) le *souffle de vie*, et que l'homme devint une âme vivante », *nephesh*, — ni plus ni moins qu'un animal, car l'âme d'un animal est aussi appelée *nephesh*. C'est en se développant que *l'âme* devient *esprit*, car ils sont respectivement le plus bas et le plus haut échelon d'une même échelle dont la base est l'AME UNIVERSELLE ou esprit.

Cette affirmation épouvantera ces braves gens qui, malgré leur amour pour leurs chiens et leurs chats, sont trop dévoués aux enseignements de leurs églises pour admettre jamais une pareille hérésie.

« L'âme irrationnelle » d'un chien ou d'une grenouille, serait-elle donc divine et immortelle comme nos propres âmes, vont-ils s'écrier ! » Il en est pourtant ainsi. Ce n'est pas l'humble écrivain du présent article qui le dit, mais saint Paul lui-même, une auto-

(1) Comparez aussi la différence entre la traduction des mêmes versets dans le *Vulgate* et dans les textes de *Luther* et de *De Witte*.



rité, nous l'imaginons, pour tout bon chrétien. Les adversaires qui nous refusent avec tant d'indignation d'écouter les arguments de la science moderne ou ceux de la science ésotérique, prêteront, peut-être, une oreille plus bienveillante à ce que leur saint et apôtre a dit sur ce sujet ; l'interprétation exacte de ses paroles ne sera donnée cependant ni par un théosophe ni par un de ses contradicteurs, mais par un Chrétien aussi bon et aussi pieux que quiconque, par un saint aussi, par Jean Chrysostôme — qui expliqua et commenta les épîtres de Paul, et pour qui les théologiens des Eglises catholique, romaine et protestante professent la plus haute vénération.

Les chrétiens savent déjà que la science expérimentale n'est pas de leur côté ; ils seront plus désagréablement surpris encore en apprenant qu'il n'est pas d'Hindou qui ait plaidé avec plus d'ardeur pour la vie animale que saint Paul dans son épître aux Romains. Car les Hindous ne demandent grâce pour les créatures muettes qu'en raison de la doctrine de la transmigration et, par suite, de l'identité du principe ou élément qui anime l'homme et la bête. Saint Paul va plus loin ; il montre l'animal aspirant, comme le fait un bon chrétien, à la même *délivrance des liens de la corruption, et vivant dans cette attente.* Les expressions exactes de ce grand apôtre et philosophe seront citées plus loin dans cet essai, et leur vrai sens sera donné.

Le fait que beaucoup d'interprètes — pères de l'Eglise et écrivains scholastiques — ont essayé d'éluder la signification véritable de la pensée de saint Paul ne détruit en rien son sens intérieur, mais cela prouve le manque de probité des théologiens, et nous montrerons plus loin leur inconséquence à ce sujet, il est des personnes qui s'obstinent dans leurs opinions, quoique erronées. D'autres au contraire reconnaissent leur erreur, tel Cornélius à Lapide, qui a fait *amende honorable* au pauvre animal. Méditant sur le rôle assigné aux bêtes par la nature dans le grand drame de la vie, ce dernier dit :

« Le but de toutes les créatures est de servir l'homme. Aussi, de concert avec lui (leur maître), elles attendent leur rénovation. — *Cum homine renovationem suam expectant* (1).

« Servir » l'homme ne peut sûrement pas signifier être torturé, égorgé, inutilement tué ou autrement maltraité ; et il est presque inutile d'expliquer le mot « rénovation ». Les Chrétiens entendent par là, la rénovation des corps après le second avénement du Christ, et limitent cette rénovation à l'homme, à l'exclusion des animaux. Les étudiants de la Doctrine secrète lui donnent le sens de renouvellement successif et de perfectionnement des formes sur l'échelle de l'être objectif et subjectif et, au cours d'une longue

(1) *Commentaire. Apocalypse*, ch. V, 137.

suite de transformations évolutives qui va de l'animal à l'homme, et plus haut encore...

Evidemment, ceci, encore, sera rejeté avec indignation par les Chrétiens. Ils nous diront que ce n'est pas ainsi qu'on leur a expliqué la Bible, et qu'elle n'a jamais pu vouloir dire cela. Il est inutile d'insister. Les résultats de l'interprétation erronée de ce qu'on s'est plu à appeler la « Parole de Dieu », sont aussi tristes que nombreux.

La sentence : « Maudit soit le Chananéen, et qu'il soit le serviteur des serviteurs de ses frères », (*Genèse* IX, 25) a valu des siècles de misère et de souffrances imméritées aux malheureux esclaves, — les nègres.

Ce sont les membres du clergé des Etats-Unis qui furent leurs ennemis les plus acharnés dans la question anti-esclavagiste, à laquelle ils s'opposèrent la *Bible en main*. Il est prouvé pourtant que l'esclavage a été la cause de la décadence naturelle de tous les pays ; et l'orgueilleuse Rome même tomba parce que, « comme l'a fait justement remarquer Geyer, la plus grande partie du monde ancien, se trouvait être esclave.

Mais les meilleurs, les plus intellectuels des chrétiens, ont été de tout temps si profondément pénétrés de cette masse d'interprétations bibliques erronées qu'un de leurs plus grands poètes, Milton, tout en plaidant le droit de l'homme à la liberté, ne daigne pas accorder la même faculté à la pauvre animalité.

Dieu ne nous donna que sur les bêtes, les poissons, les volatiles,
Domination absolue : ce droit, nous le tenons
De sa donation ; mais d'homme à homme
Il n'a point fait de maître ; un tel titre, à lui seul
S'étant réservé, ayant laissé l'homme libre de tout homme.

MILTON (*le Paradis perdu*).

Mais l'erreur, comme le meurtre, finit par être découverte et le désaccord doit se produire inévitablement toutes les fois que des conclusions inexactes sont soutenues pour ou contre une question jugée sans avoir été examinée. Les adversaires du *philozoïsme* oriental offrent ainsi à leurs critiques une arme formidable pour renverser leurs meilleurs arguments en montrant tant de dissonnance entre les prémices et les conclusions, entre les prétendus faits et les déductions qu'on en tire.

C'est le but du présent essai de jeter un rayon de lumière sur ce sujet si sérieux et si intéressant. Pour défendre l'authenticité des nombreuses résurrections miraculeuses d'animaux produites par leurs saints, les écrivains catholiques, romains, ont fait de ces dernières le sujet de débats interminables. « L'âme des animaux » est, dans l'opinion de Bossuet, « la plus difficile et la plus importante de toutes les questions philosophiques. »



Si on compare ces résurrections avec la doctrine de l'Eglise qui dit que les animaux, quoique non dépourvus d'âme, n'ont pas en eux d'âme *permanente* ou immortelle, et que le principe qui les anime meurt avec le corps, il devient intéressant d'apprendre comment les instructeurs et les théologiens de l'Eglise peuvent concilier ces deux opinions.

Si faible qu'il soit —, et une étude plus étendue demanderait des volumes, — le présent essai, en montrant l'inconséquence des interprétations scholastiques et théologiques de la Bible, cherche à convaincre du crime qu'il y a à prendre la vie d'un animal — surtout par le sport et par la vivisection. Son objet est, du moins, de montrer que quelque absurde que soit l'idée que l'homme ou la bête puissent être ressuscités après que le principe vital a fui pour toujours de leur corps, cette résurrection, si elle était vraie, ne serait pas plus impossible chez une brute muette que chez un homme; car ils sont doués tous les deux par la nature de ce que nous appelons du mot si vague « d'âme », ou ni l'un ni l'autre ne la possèdent.

(*à suivre.*) **H. P. Blavatsky.**



L'HOMME ET SES CORPS

(*Suite.*)

Le double éthérique.

La science moderne nous dit que tout mouvement, toute manifestation d'activité dans les muscles, les nerfs, les cellules de notre corps est accompagné d'une émission correspondante d'électricité. Il en est vraisemblablement de même des incessantes réactions chimiques de notre organisme. Les expériences répétées à l'aide de galvanomètres d'une extrême sensibilité ont accumulé assez de témoignages pour exclure le doute à cet égard. Il n'est pas de phénomène d'électricité possible hors la présence de l'éther, à tel point que la présence de l'une est la preuve manifeste de l'existence de l'autre (1). L'éther interpénètre la matière physique et la circon-

(1) Les récents travaux de Marconi (expériences de télégraphie sans fil, etc.) ont démontré ce fait que la propagation des ondes électriques sans autre conducteur à travers l'atmosphère, n'est explicable que par la présence de l'universel éther. Le lecteur ne remarquera pas sans intérêt avec quelle persistance se dessine le parallélisme entre les découvertes de la science et les données théosophiques. N. D. L. R.

vient en toutes ses particules : Il n'est pas deux parcelles de matière qui soient en contact *immédiat* ; toutes sont séparées les unes des autres par des intervalles que remplit l'océan éthérique. Tel est le fait admis par les savants d'occident à titre d'hypothèse nécessaire, et que tout étudiant qualifié en connaissance orientale reconnait comme vérifiable par l'observation directe. En vérité, l'éther est aussi visible que le premier objet physique venu : une table, une chaise ; seul l'organe de perception diffère. Ainsi que nous l'avons dit, l'éther existe sous quatre états distincts, dont le plus ténu est constitué des atômes physiques ultimes — ultime, non pas comme le comprend la chimie moderne ; l'atôme chimique n'étant pas, en réalité, corps simple, mais dûment complexe — ultime en ce sens que sa désintégration conduit directement à la matière astrale (1).

Le Double éthérique est composé des quatre états de la matière éthérique, lesquels interpénètrent les constituants solides, liquides et gazeux de notre corps, et dont chaque particule se trouve ainsi enveloppée dans l'éther, formant autant de globules fluidiques concourant à former l'exact duplicatum du corps dense. Parfaitement visible pour l'œil exercé, le Double éthérique apparait d'une nuance gris-violacée, d'une contexture fine ou grossière selon la composition de sa contre-partie dense. De même que les solides, liquides et gaz, faisant partie de ce dernier, peuvent être affinés ou grossiers selon la nature des matériaux physiques assimilés, de même les quatre états éthériques à l'égard de leur Double. Remarquons de plus que toute modification dans la manière d'être du corps physique entraine une modification correspondante dans les constituants éthériques ; il suit de là que tout effort de la part de l'aspirant pour affiner ce dernier réagit nécessairement sur le Double éthérique, sans effort additionnel, voir même à son insu (2).

(1) Voir l'article sur la « Chimie occulte » *Lotus bleu* février 1896.

(2) Lorsqu'on étudie, au moyen de la vision astrale, les deux enveloppes inférieures de l'Homme : le Double éthérique (Linga Sharira) et le Corps Astral (corps Kamique) on s'aperçoit qu'ils s'interpénètrent l'un l'autre de la même manière que le Double éthérique interpénètre le corps dense. C'est ce fait, sans doute, qui, autrefois, a induit à les confondre. En parlant du Double éthérique, on disait indifféremment Linga Sharira ou Corps Astral, cette dernière expression servant également à désigner le Corps Kamique. De cette terminologie défectueuse est né le mal-entendu : on a confondu les fonctions du corps Kamique (Corps-Astral) avec celles du Double éthérique, auquel on avait, bien à tort, attribué des propriétés astrales. De sorte que l'étudiant, incapable de discerner par lui-même, se voyait entouré de difficultés insurmontables. Une étude plus approfondie de la question nous permet d'affirmer, d'une part, que les quatre éthers physiques entrent, seuls, dans la composition du Double éthérique, et que ce dernier, dans le cas d'extraction, ne peut en aucun cas s'échapper du plan physique, ni même s'écarter de beaucoup de sa contre-partie dense, de plus, qu'il



Le Double éthérique est l'intermédiaire entre la matière physique et la Force Vitale (Prana). C'est par son action médiatrice que se répand le fluide pranique le long des nerfs, à travers l'organisme : véritable agent de transmission aussi bien de la force motrice que de la sensibilité aux contacts extérieurs. Ni la pensée, ni les facultés de mouvement et de sensation n'ont leur siège dans la substance nervo-éthérique, encore moins dans le corps dense. Ces attributs relèvent directement de l'Ego, ont leur racine dans l'Ego ; ce sont des potentialités élaborées dans les corps intérieurs de l'Ego et qui trouvent à s'exprimer sur le plan physique par l'intermédiaire de Prana — Souffle de Vie — courant le long des filets nerveux, au travers des cellules nerveuses immergées dans Prana. Car Prana — le souffle de vie — est l'énergie active du *Soi*, ainsi que Shankaracharya nous l'a enseigné. C'est pourquoi, médiateur de l'Energie cosmique, le Double éthérique est-il appelé dans notre littérature, le « Véhicule de Prana ». En passant, prenons note de ce fait que le Double éthérique est particulièrement sensible aux principes volatils de l'alcool.

Phénomènes en relation avec le corps physique. — Chaque fois que notre personne « *s'endort* », l'Ego s'échappe de sa demeure, abandonnant le corps physique au sommeil réparateur des forces, jusqu'au réveil du lendemain. C'est alors que le corps dense et sa contre-partie éthérique, laissés à eux-mêmes, deviennent le jouet inconscient des influences ambiantes qu'attirent les habitudes contractées, les affinités de constitution. Des courants de formes-pensées de provenance astrale ; analogues en leur nature aux formes pensées générées et nourries par l'Ego en l'état de veille, traversent les deux cerveaux — le dense et l'Ethérique. — Du mélange de ces pensées avec les vibrations provoquées durant le jour et automatiquement répétées durant la nuit, naissent ces rêves décousus, incohérents, qui caractérisent l'état de sommeil chez la plupart des hommes. Ces rêves, ou lambeaux d'images dépourvus de sens, sont instructifs, en ce qu'ils nous montrent ce que *peut* le corps physique dès qu'il est abandonné à lui-même, incapable d'évoquer, de reproduire autre chose que des vibrations *déjà éprouvées*, fragments épars, projetés au hasard, et que le cerveau accepte comme

est construit sur le modèle donné par les Seigneurs de Karma et non pas amené tout formé par l'Ego, dont il attend l'arrivée en union intime avec le corps physique, auquel il sert de modèle. Le Corps-Astral ou Kamique, d'autre part (le corps du désir) est exclusivement formé de matière astrale ; après désintégration du Corps physique, il passe sur le plan astral où il constitue le véhicule approprié de l'Ego durant son séjour sur ce plan, et c'est l'Ego qui le ramène avec lui sur le plan physique, à l'heure de la réincarnation. Il est donc préférable de dire Double éthérique en parlant du premier et Corps Astral, lorsqu'il s'agit du second, ce par quoi on évitera tout nouveau mal-entendu.

C. W. Leadbeater.



des réalités, si grotesques, si incongrus qu'ils puissent être. En effet, le cerveau, durant le sommeil, est inconscient de l'irrationel, de l'absurde, et se contente de phantasmagories qui n'ont même pas la symétrie de forme, l'harmonie de couleurs réfractées par les miroirs d'un kaléidoscope. Ce fait démontre jusqu'à l'évidence l'impuissance des cerveaux dense et éthérique à être autre chose qu'un instrument passif, mais non les créateurs de la pensée ; témoin le caractère erratique de leurs productions, dès qu'ils sont abandonnés de leur principe directeur. A l'heure du sommeil, avons-nous dit, l'Ego s'échappe des deux corps — ou plutôt, des portions visible et invisible d'un seul et même corps — à l'heure de la mort, il s'en échappe pour la dernière fois, avec cette différence pourtant, qu'il entraîne avec lui l'enveloppe éthérique. Abandonné de son médiateur, sans communication possible avec le Souffle de Vie, le corps physique est condamné à se décomposer, en tant du moins que nous le considérons comme un tout organique. L'Ego ne tarde pas à se séparer du Double éthérique ; nous avons vu que ce dernier n'avait pas accès sur le plan astral, il est donc condamné à se désintégrer à proximité de son compagnon plus dense. Parfois, il apparaît à quelqu'ami du défunt, immédiatement après la mort de ce dernier, et dans le voisinage du corps. Naturellement cette apparition ne saurait témoigner que d'un état de conscience extrêmement limité : simple *manifestation*, incapable de prononcer une parole. Ces apparitions n'exigent pas un don particulier de voyance ; étant purement physiques de leur nature, il suffit pour les voir d'une légère tension du système nerveux. Le fantôme éthérique est responsable de la plupart des « revenants » aperçus dans les cimetières, condamné qu'il est à se désintégrer « planant » sur la tombe où repose sa contre-partie physique. Moins rares sont ces apparitions que celles de corps astrals, par la raison mentionnée plus haut. Quoi qu'il en soit « Ils restent réunis dans la mort », car on ne peut appeler séparation l'espace d'un mètre ou de deux.

Chez l'homme normalement équilibré cette sorte de séparation n'a lieu qu'à l'heure de la mort, mais il existe des cas de constitution anormale chez certaines personnes affectées, par exemple, de médiumnité. Celles-ci sont exposées, durant la vie terrestre, à une scission momentanée et partielle de leur Double éthérique ; cas heureusement assez rares, mais fort dangereux, en ce qu'ils provoquent entre autres troubles, l'épuisement du système nerveux. Le phénomène se produit par détachement, en ce sens qu'une portion du Double demeurant dans le corps, l'autre s'en échappe. La séparation complète ne saurait se produire sans causer la mort du sujet ; la présence d'un quantum de substance éthérique étant nécessaire pour la circulation du Souffle de vie dans l'organisme humain. Cette soustraction partielle de l'élément éthérique suffit néanmoins pour supprimer la plupart des manifestations de la vie



et plonger le corps en léthargie. Une extrême faiblesse est le résultat d'expériences de ce genre, et le danger de mort reste suspendu sur la tête du médium jusqu'à réintégration, ou retour à l'état normal. La grande majorité des phénomènes en participation avec les médiums n'implique pas, heureusement, la séparation du Double, mais il en est d'autres où cette condition est requise : ce sont les cas où les médiums contribuent à la production des phénomènes très-remarquables de « matérialisation ». J'apprends que M. Eglinton est arrivé à produire des effets véritablement surprenants en fait de dissociation physique ; c'est ainsi qu'on a pu observer le Double éthérique fusant du côté gauche du médium, tandis que l'enveloppe physique se recoquevillait à vue d'œil. Le même phénomène, paraît-il, s'est reproduit avec M. Husk, entraînant une telle diminution du corps physique que ce dernier semblait avoir disparu dans ses vêtements. La diminution de taille et de poids fut poussée à tel point, qu'on a vu la forme « matérialisée » faire le tour de l'assemblée, présentant dans ses mains le corps physique du médium Eglinton. C'est l'un des cas rares où l'on a pu voir simultanément dans un jour suffisant pour en permettre l'examen, la forme « matérialisée » et le corps du médium. Cette réduction de poids et de forme semblerait impliquer l'élimination de certains éléments « pondérables » probablement, l'élément liquide, dans le corps du sujet. Toutefois, aucune observation précise n'ayant été faite, il est impossible de rien affirmer sur ce point. Quoiqu'il en soit, une chose apparaît certaine, c'est que la dissociation du Double éthérique ne se produit pas sans de graves conséquences pour le système nerveux et que nul, ayant le sens commun ne devrait s'adonner à de telles expériences, quelles que soient les fâcheuses dispositions dont il puisse être doué à cet égard.

Nous venons d'étudier les éléments dense et éthérique qui constituent le corps physique : vêtement que doit porter l'Ego sur ce plan de matière, demeure appropriée à l'accomplissement de sa tâche ici-bas, ou prison dans laquelle il lui faut languir et dont la mort, seule, tient les clefs. Nous voyons à la fois et le but à atteindre et le moyen d'y parvenir graduellement : l'édification d'un corps parfaitement sain et plein de force, mais d'une force qui n'exclut pas l'exquise sensibilité d'un organisme délicat et affiné. Indispensable est la santé parfaite, telle est la première condition requise, en Orient, pour l'admission au grade de disciple. Tout ce qui est malsain dans le corps, est une entrave pour l'Ego, qui n'a plus à sa disposition qu'un instrument faussé, aussi incapable de transmettre les impressions de l'extérieur, que d'exécuter ses ordres. Que peut faire l'Ego d'un corps souffreteux et impotent ? Ce qu'il lui faut, c'est un instrument délicat, un organisme plein de santé, de souplesse, de sensibilité et de force, capable de repousser automatiquement toutes les influences mauvaises, d'attirer à lui

toutes les bonnes ; tel est le corps que nous devons avoir en vue de construire. Nous savons que l'œuvre ne peut s'accomplir que graduellement ; nous devons l'entreprendre résolument et la poursuivre avec constance. A peine aurons-nous fait quelques pas dans ce sens, que nous nous apercevrons des progrès accomplis ; de nouvelles avenues de perception s'ouvriront devant nous ; notre oreille plus fine, notre œil plus pénétrant, découvriront des sonorités et des couleurs plus délicates, plus variées, des nuances et des harmonies plus suaves, plus riches, plus tendres. De même que le peintre et le musicien ont développé une finesse de sens qui leur permet d'apprécier certaines délicatesses de tons, de nuances et de timbre qui échappent complètement au vulgaire, de même pouvons-nous amener notre organisme à ressentir de vivantes impressions, inconnues du commun des mortels. Sans doute, nous n'en serons que plus exposés, par cela même, à de désagréables sensations, au contact grossier du monde où nous vivons : ce sont là des épreuves qu'il nous faut traverser et surmonter ; mais la laideur des impressions éprouvées, de ce chef, sera compensée, et au delà, par l'incomparable beauté de celles qui se révéleront à nous. Et cela, non pas pour nous façonner un corps mieux approprié à la satisfaction de nos désirs de vanité, d'égoïsme et de jouissance personnelle, mais afin d'avoir à notre disposition un instrument parfait au service du Bien, pour aider au progrès de l'humanité, à celui de l'évolution de la race — œuvre poursuivie par nos Grands Maîtres, et à laquelle il peut nous échoir le privilège de coopérer.

Nous n'avons pas encore dépassé le niveau du Plan Physique que déjà nous pouvons entrevoir la grandeur du sujet, l'intérêt qui s'attache, et la récompense qui nous attend au relèvement du plus infime des véhicules de la conscience. Grandes cités, peuplées d'habitants ! terres de nos campagnes ! vous n'en serez que plus belles, plus riches et plus brillantes lorsque la connaissance de ces choses sera devenue la connaissance de tous, lorsqu'elle sera acceptée, non comme hypothèse intellectuellement probable, mais comme un fait, une loi de la vie journalière !

Le plan Astral.

Par l'étude que nous venons de faire du corps physique, tant visible qu'invisible, nous sommes arrivé à cette conclusion, que l'Homme — entité vivante et consciente — en tant qu'il agit à l'état de veille dans ce monde, ne peut témoigner de conscience et manifester ses pouvoirs qu'en raison de ce qui lui est possible d'en exprimer par l'intermédiaire de son corps physique. Tant qu'il fonctionne sur ce plan de matière, l'Homme est subordonné à son organisme ; du degré de développement de l'un, dépend l'étendue des pouvoirs de l'autre. Toute faculté qui ne trouve pas à s'exprimer d'une façon terrestre est, sur cette terre, nulle et non-avenue ;

telle est la limite, le cercle infranchissable au centre duquel l'Homme est enfermé.

Par la même raison, lorsqu'il fonctionne, en dehors de son corps physique, dans une région autre de l'univers, en astral, par exemple, la situation est identiquement la même, en ce sens qu'il n'est capable d'y manifester ses facultés que dans la mesure du développement de son corps astral, lequel est, à la fois, le véhicule et la *limite* de son état conscient sur ce plan. Mais il y a quelque chose de plus dans l'Homme que les corps dont il se revêt, quelque chose qui ne saurait trouver sur les plans du physique et de l'astral les conditions nécessaires de manifestation. Néanmoins, bien qu'il soit limité, sur chaque plan, par le corps qu'il y assume, soit ici-bas, soit en astral, nous devons tenir l'homme pour ce qu'il paraît sous le manteau dont il se couvre, quelle que soit la région de l'univers où il fonctionne éventuellement. Mais, à mesure que nous le suivrons en son passage sur des mondes plus élevés, nous verrons que plus il se développe dans le processus de l'évolution, plus il est capable d'exprimer une plus grande portion de lui-même, et plus il approche de la perfection les véhicules de la Soi-conscience.

Au moment de pénétrer en des régions à peine frayées, ignorées même de la grande majorité des hommes, le lecteur voudra bien considérer qu'il ne saurait y avoir, de notre part, l'ombre d'une prétention à l'infaillibilité, touchant l'observation des faits que nous lui présentons. Quel que soit le champ d'étude, qu'il s'agisse de notre plan physique ou d'un plan supérieur, nous sommes tous exposés aux erreurs d'observation, aux conclusions hâtives, ne l'oublions pas. N'ayant d'autre titre que celui d'étudiant, certaines incorrections auront pu se glisser, que l'avenir se chargera de corriger, au fur et à mesure des progrès réalisés, des connaissances acquises. Quoi qu'il en soit, si erreurs il y a, celles-ci ne sauraient porter que sur des points de détail, non sur les principes, rien de nature à vicier les conclusions d'ensemble.

Tout d'abord, essayons de bien saisir la réalité qui se voile sous ces expressions de *plan astral, monde astral*. Le monde astral est une région déterminée de notre univers, laquelle entoure et interpénètre notre monde physique, non-perceptible à nos sens ordinaires, pour cette raison que la matière astrale appartient à un ordre entièrement différent de celui de la matière physique. En quoi consiste cette différence? Voici une particule infinitésimale de matière physique — l'atôme *ultime* du plan — si nous brisons cet atôme ultime, les particules qui en résultent n'ont plus d'existence en tant que matière physique, et disparaissent du plan, mais se retrouvent intégralement sur le plan voisin à l'état de *corps composés* : corps composés, en effet, de nombreuses particules appartenant à l'ordre le plus grossier de matière astrale — par le fait, la matière *solide* du Monde Astral (1).

(1) Le mot *astral*, étoilé, n'est pas particulièrement heureux, mais



Nous avons vu que la matière physique se composait de sept sous-états différents : solide, liquide, gazeux, plus les sous-états de l'éther, au nombre de quatre, comprenant, dans leur ensemble, les innombrables combinaisons qui constituent le monde physique. Or, le monde astral se divise également en sept sous-états correspondant à ceux du monde physique et comprenant d'innombrables combinaisons, lesquelles, analogiquement, constituent, dans leur ensemble, ce que nous entendons par Monde Astral. La matière du plan inférieur étant immergée dans celle du plan supérieur, il en résulte des espaces inter-atômiques remplis de matière astrale qui constitue l'enveloppe, ou, pour mieux dire, la matrice de l'atôme physique. La matière astrale est le véhicule de Jiva — la Vie-Une. — C'est par l'intermédiaire de l'astral que Jiva projette ses courants de vie dans l'univers physique, qu'il interpénètre, soutient et nourrit, jusqu'à la plus infinitésimale de ses particules. C'est dans les courants de Jiva que se génèrent non-seulement ce que nous appelons communément les forces vitales, mais aussi toute manifestation d'énergie électrique, magnétique ou chimique, tout phénomène d'attraction, de cohésion, de répulsion, et autres semblables ; tous, tant qu'ils sont, ne présentant autre chose que des différenciations de la Vie-Une, dans laquelle les univers baignent comme les poissons dans la mer. C'est en traversant l'astral que Jiva atteint l'éther, c'est-à-dire, les quatre sous-états d'ordre supérieur de la matière physique, l'éther, qui devient, dès lors, le véhicule nécesaire de toutes les forces naturelles à l'œuvre dans les sous-plans inférieurs de notre monde physique, où nous pouvons surprendre, observer leur jeu.

Maintenant, supposons, par un effort d'imagination, que le monde physique, subitement, s'abimât dans le non-être — à la condition que cette suppression d'existence n'entrainât aucun autre changement dans l'univers — il nous resterait dans la matière astrale un parfait duplicatum de la chose disparue ; et, à supposer que chacun de nous se trouvât non moins subitement doué de vision astrale, il se produirait ceci : que durant un certain temps, tout au moins, nous serions parfaitement inconscients d'aucune modification dans l'apparence de notre univers physique. C'est ce qui fait que, si souvent, le *défunt* s'éveillant dans les régions inférieures de l'astral, et y trouvant si peu de différence avec ce qu'il a connu de son vivant physique, s'imagine, de très bonne foi, vivre encore dans le monde qu'il vient de quitter. La plupart de nous

on s'en est servi depuis tant de siècles pour désigner la matière hyperphysique, qu'il serait bien difficile actuellement de le déloger de notre vocabulaire. On l'aura adopté probablement en raison de l'apparence lumineuse qu'affecte la matière astrale par opposition à la matière physique. L'étudiant trouvera tout avantage à se reporter, pour cette question au « Plan Astral » Manuel V. de C. W. Leadbeater.



n'ayant pas encore développé les sens afférents au plan supérieur, il semble d'autant plus important d'insister sur la réalité *relative* du monde astral, en tant que partie de l'univers phénominal, à cette fin, qu'à défaut de l'organe approprié, nous puissions, tout au moins, le réaliser dans notre vision mentale. Nous avons dit : *réalité relative* — par le fait — le monde astral étant d'un degré plus rapproché de la Réalité-Une — nous pourrions dire *plus* réel que le monde physique, les phénomènes ressortissants de l'astral tombant sous l'investigation d'observateurs compétents au même titre que ceux du plan physique. De même que l'aveugle, ici, est hors d'état de discerner les objets physiques, et qu'il existe, d'autre part, de nombreux états de substance qui ne peuvent être perçus qu'à l'aide d'appareils spéciaux, tels que microscopes, spectroscopes et autres, de même, en ce qui concerne les choses de l'astral. Quiconque astralement est aveugle ne saurait rien voir des objets qui peuplent ce plan ; et poursuivant notre comparaison, nous pourrions ajouter que l'astral est rempli de phénomènes qui échappent à la clairvoyance ordinaire.

Néanmoins, en notre présent stage d'évolution, les sens astrals pourraient être développés chez beaucoup, et il en est plus d'un qui sont en train de les acquérir, dans une certaine mesure, se mettant ainsi à même de recevoir les vibrations plus subtiles inhérentes à ce plan. Ceux-ci, sans doute, sont exposés à se tromper souvent ; tel un enfant avant qu'il ait appris à se servir de ses sens physiques. Mais ce sont des erreurs que l'expérience permet de corriger. Avec le temps et l'exercice on arrive à voir et à entendre astralement aussi bien que dans le monde physique. Quant à forcer ce développement au moyen de procédés artificiels, ce n'est pas désirable ; on doit avoir évolué préalablement une certaine somme de force spirituelle. Jusque là, on doit savoir se contenir dans les limites du monde physique, vu le caractère troublant, alarmant, offensif des intrusions prématurées dans les phénomènes de l'astral, des choses qu'on y entend, et de celles qu'on y voit. Mais le temps vient où ce stage sera atteint, où la réalité relative de la portion astrale de l'univers deviendra un fait de conscience pour l'homme à l'état de veille.

Or, pour atteindre ce résultat, non seulement il est nécessaire d'avoir un corps astral — ce qui est le cas de tout le monde — mais de l'avoir pleinement organisé, capable de fonctionner avec ordre et harmonie. C'est en effet quelque chose de plus que l'intermédiaire entre l'organisme physique et le Soi-conscient, lequel a accoutumé d'y agir directement Tout être humain est incessamment agissant par son intermédiaire ; il en est relativement peu qui soient en état d'y agir indépendamment du véhicule physique ; sans l'intermédiairede l'astral, considéré ici sous son aspect d'agent de transmission, aucune relation n'est possible entre le mental et les objets du monde extérieur, entre les contacts éprouvés par nos sens et les impressions qui en résultent. C'est en astral que de tels

17



contacts se transforment en sensations : là est le centre où les perçoit la conscience humaine. Souvent nous disons l'homme astral, faisant allusion à la forme appropriée à ce plan, de même que l'on dit l'homme physique, pour désigner le corps matériel, mais il ne saurait jamais être question que d'un véhicule, d'une *enveloppe*, — pour nous servir de l'expression védantine — à l'usage de l'Homme Réel, et au moyen duquel il communique à son véhicule inférieur, le corps physique, les impressions reçues et ses ordres.

Le corps astral est composé des sept sous-états de la matière du plan et ces matériaux variés peuvent différer dans une très large mesure, depuis la matière la plus grossière afférente à chaque sous-plan, jusqu'à la plus pure et la plus affinée. On se fera une idée assez exacte de ce que peut être un corps-Astral de belle conformation, si l'on se représente une forme lumineuse d'essence subtile, s'échappant du corps physique dont elle reproduit la ressemblance jusqu'aux moindres détails ; le clairvoyant perçoit ce dédoublement, invisible à l'œil physique. D'une belle conformation, avons-nous dit, car, en vérité, ce qu'on aperçoit en fait de corps astral chez une personne non développée, n'a rien d'attrayant ; ce n'est qu'un amas confus, incohérent, non dessiné, privé de lumière, de couleur terne. Lorsque cette masse informe sort du corps physique, elle trahit elle-même son incapacité à servir de véhicule à un être pensant ; c'est plutôt un fragment de matière qu'un tout organisé — protoplasme astral du type amœboïd. La beauté de ce véhicule est l'indice de culture intellectuelle et de croissance spirituelle : forme dessinées avec précision, éclat lumineux des matériaux, perfection de l'organisme, véritable témoin du stage d'évolution atteint par l'Ego, son possesseur.

(*à suivre*). **Annie Besant.**

LES CLICHÉS AKASHIQUES

OU LES ENREGISTREMENTS DE LA NATURE

(*Suite et fin*).

Tout ceci est assez matériel et sur le plan de la science purement physique, aussi pouvons-nous être assurés que ce n'est *pas* ainsi qu'agit la mémoire du Logos, toutefois, comme je l'ai déjà dit, ce raisonnement peut nous servir, puisqu'il nous donne un aperçu de possibilités, que nous n'aurions peut-être pas sans lui.

Mais n'arriverions nous que d'une manière quelque peu vague, à nous sentir capables de comprendre que le passé tout entier puisse être simultanément et activement présent dans une conscience assez sublime pour cela, que nous nous trouverions en face d'une difficulté plus grande encore ; celle de nous expliquer comment tout le futur peut aussi être contenu dans cette conscience. Si nous pouvions croire à la doctrine mahométane du Kismet (du destin), ou à la théorie calviniste de la prédestination, la conception en deviendrait assez facile, mais comme nous savons qu'elles ne sont vraies ni l'une ni l'autre, il nous faut chercher ailleurs une hypothèse plus acceptable.

Il y a peut-être encore des gens qui nient la possibilité de la prévision, mais cela ne prouve que leur ignorance de la question. Des exemples innombrables et authentiques ne laissent place à aucun doute à ce sujet, mais quelques-uns d'entre eux sont d'une nature telle, qu'il est loin d'être facile de leur trouver une explication raisonnable. Il est évident que l'égo possède à un certain degré la faculté de la prévision et si les événements prévus se trouvaient être toujours d'une grande importance, on pourrait supposer qu'un stimulant extraordinaire ait pu développer en lui, pour de telles occasions seulement, la possibilité d'imprimer clairement ce qu'il a vu sur sa personnalité inférieure. Il est certain que c'est là l'explication de bien des cas, où la mort ainsi que de graves désastres ont été prévus, mais il en est un grand nombre d'autres auxquels cette explication ne pourrait s'appliquer, puisque les événements annoncés sont fréquemment on ne peut plus triviaux et insignifiants.

Une histoire bien connue de seconde vue, qui s'est déroulée en Ecosse, fera comprendre ce que je veux dire. Un homme qui ne croyait aucunement à l'occultisme fut avisé, par un montagnard clairvoyant, de la mort prochaine de l'un de ses voisins. La prophétie était accompagnée de détails abondants, y compris la description exacte des obsèques, les noms des quatre personnes qui tiendraient les cordons du poêle et ceux des autres personnes qui devaient être présentes. L'homme en question se moqua, paraît-il, de toute cette histoire et s'empressa de l'oublier, mais la mort de son voisin, survenue au jour indiqué, vint lui rafraîchir la mémoire et il résolut d'empêcher que la prédiction ne se réalisât entièrement, en tenant lui-même l'un des cordons du poêle. Il réussit à faire arranger les choses suivant son désir, mais au moment précis où le convoi allait se mettre en marche, il dût s'éloigner de son poste pour un motif sans importance et fût retenu une minute ou deux. Comme il revenait en toute hâte, il constata, avec surprise, que le convoi s'était mis en marche sans lui et que la prédiction s'était accomplie dans tous ses détails, car les quatre porteurs du poêle se trouvaient être précisément ceux dont les noms lui avaient été donnés par le voyant.

Voilà donc une chose insignifiante, qui ne pouvait avoir d'im-



portance pour personne, prévue dans tous ses détails plusieurs mois d'avance et dans laquelle intervient une personne qui s'efforce, sans aucun succès, d'altérer ces détails. Cela ressemble certes à de la prédestination, même dans les plus petits détails, et ce n'est qu'en étudiant cette question du haut de plans plus élevés, que nous trouvons le moyen d'éviter cette théorie. Il est certain, comme je l'ai déjà dit à propos d'un autre partie de ce sujet, qu'une explication complète est actuellement impossible et le sera jusqu'à ce que notre savoir devienne infiniment supérieur à ce qu'il est aujourd'hui ; tout ce que nous pouvons faire pour le moment, c'est d'indiquer, à grandes lignes, la marche à suivre pour arriver à trouver cette explication.

Il n'est pas douteux, que de même que ce qui arrive aujourd'hui est le résultat de causes mises en action dans le passé, de même, ce qui arrivera dans l'avenir, sera l'effet de causes qui sont déjà en jeu. Même ici bas, nous pouvons calculer que telles ou telles actions amèneront tel ou tel résultat, mais nos calculs sont toujours exposés à être infirmés par l'intervention de facteurs dont nous n'avons pas su tenir compte. Mais que notre conscience s'élève jusqu'au plan dévachanique et nous pourrons suivre bien plus loin les effets de nos actions. Nous pourrons, par exemple, observer l'effet d'un mot accidentel, non seulement sur la personne à laquelle il est adressé, mais de celle-ci à d'autres auxquelles il passe suivant un cercle toujours grandissant, jusqu'à ce qu'il paraisse avoir affecté le pays tout entier et un seul coup d'œil jeté sur un pareil tableau est bien autrement efficace que tous les préceptes moraux, pour nous convaincre de la nécessité d'être extrêmement circonspects dans nos pensées, nos paroles et nos actes. Non seulement on peut voir de ce plan le résultat complet d'une action quelconque, mais on peut aussi suivre les effets produits sur elle par d'autres actions, avec lesquelles elle ne paraît avoir rien de commun et qui interviennent pour la modifier. En somme, on peut dire que les effets de toutes les causes actuellement en action, sont distinctement visibles — que le futur, tel qu'il serait si de nouvelles causes ne surgissaient pas, s'étend ouvert sous nos yeux.

De nouvelles causes surgissent à coup sûr, car la volonté de l'homme est libre, mais, lorsqu'il s'agit d'hommes ordinaires, on peut calculer d'avance, avec une assez grande précision, l'usage qu'ils feront de cette liberté. La moyenne des hommes possède si peu de volonté réelle, qu'elle est presque entièrement le jouet des circonstances ; son Karma antérieur place l'homme dans un certain milieu, dont l'influence sur lui est si bien le facteur le plus important de l'histoire de sa vie, que le cours qu'elle suivra dans l'avenir peut être prédit avec une certitude quasi mathématique.

Il est tout autrement chez l'homme développé ; pour lui aussi, les principaux événements de sa vie sont la conséquence de son

Karma, mais la manière dont il leur permettra d'agir sur lui, la manière dont il leur fera face et, peut-être, dont il triomphera d'eux — tout cela lui est propre et ne peut être prévu, sur le plan dévachanique, qu'à titre de probabilités.

En considérant ainsi, d'en haut, la vie de l'homme, il semble que son libre arbitre ne puisse s'exercer que durant certaines crises de sa carrière. Il arrive à un point de sa vie où s'ouvrent devant lui deux ou trois routes différentes ; il est entièrement libre de choisir celle qu'il préfère et, bien que quelqu'un, connaissant à fond sa nature, puisse être à peu près certain d'avance de son choix, cette opinion de son ami ne saurait agir sur lui en aucune façon. Mais, son choix *fait*, il doit aller jusqu'au bout et en subir les conséquences. Dès l'instant où il s'est engagé sur une route donnée, il peut, dans bien des cas, se trouver forcé de la suivre longtemps, avant de rencontrer une occasion de la quitter. Sa position ressemble quelque peu à celle du mécanicien d'un train, qui, arrivé à un point de jonction, serait laissé libre de faire placer les aiguilles dans telle ou telle direction et de passer ainsi sur la ligne de son choix, mais qui, une fois *engagé* sur elle, serait dans l'obligation de la suivre jusqu'à ce qu'il arrive à un autre croisement de voies, où une nouvelle occasion de choisir s'offrirait à lui.

Des hauteurs du dévachan, ces croisements qui marquent de nouveaux points de départ seraient parfaitement visibles et tous les résultats de chaque choix se montreraient à nos yeux, jusque dans leurs moindres détails. Le seul point qui resterait incertain, serait le plus important de tous ; celui du choix. Nous aurions, en fait, non pas un, mais plusieurs futurs dessinés devant nous, sans qu'il nous fût nécessairement possible de déterminer celui d'entre eux appelé à se matérialiser en un fait accompli. Dans la plupart des cas, nous verrions de si fortes probabilités, que nous n'hésiterions pas à prendre une décision, mais le cas que j'ai décrit n'en demeure pas moins théoriquement possible. Toutefois, ce peu de connaissance suffirait, à lui seul, à nous mettre à même de prédire correctement bien des choses et il ne nous est pas difficile de comprendre qu'un pouvoir beaucoup plus élevé que le nôtre, puisse être toujours capable de prévoir de quel côté se portera le choix et puisse, par suite, prophétiser avec une certitude absolue.

Sur le plan buddhique, cependant, aucun procédé de calcul aussi élaboré ne paraît être nécessaire, car, on s'en souvient, le passé, le présent et le futur, s'y montrent simultanément, d'une manière qu'il nous est impossible d'expliquer ici-bas. On ne peut qu'accepter ce fait manifeste et supposer qu'il a pour cause une faculté de ce plan, qui resterait totalement incompréhensible à notre cerveau physique. Quoi qu'il en soit, il est prouvé jusqu'à l'évidence, que de la calme certitude de ce plan, ou du rapide raisonnement de celui qui est situé au dessous, des tableaux occasionnels de l'avenir se réfléchissent jusqu'aux niveaux astrals, où



ils sont observés parfois et décrits avec plus ou moins d'exactitude, tout comme le sont les images du passé.

Mais, demandera-t-on comment est-il possible, au milieu de cette étourdissante confusion d'images du passé et de prévisions de l'avenir, de découvrir le tableau particulier que l'on désire? Il est certain que le clairvoyant non entraîné ne peut généralement pas le faire, sans quelque lien spécial qui le mette *en rapport* avec le sujet dont il a besoin. La psychométrie est un exemple de ce cas et il est tout à fait probable que notre mémoire habituelle n'est, en réalité, qu'un autre aspect de la même idée. On dirait qu'il y a une sorte de lien magnétique ou d'affinité entre chaque particule de matière et le cliché qui contient son histoire — affinité qui lui permet d'agir comme agent conducteur entre ce cliché et les facultés de toute personne apte à le déchiffrer.

Un jour, par exemple, je rapportai de Stonehenge un très petit fragment, pas plus gros qu'une tête d'épingle, et l'ayant placé dans une enveloppe, je la remis à une psychomètre qui n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être. Elle se mit aussitôt à décrire cette merveilleuse ruine et le pays désolé qui l'entoure, puis elle dépeignit des scènes animées de ce qui constituait évidemment la première partie de son histoire, prouvant ainsi que ce fragment infinitésimal avait suffi à la mettre en communication avec les archives akashiques qui se rattachaient au lieu d'où il provenait. Les scènes que nous traversons dans le cours de notre vie, semblent avoir sur les cellules de notre cerveau la même action que l'histoire de Stonehenge sur ce minuscule débris ; elles établissent avec ces cellules un lien au moyen duquel notre esprit est mis *en rapport* avec cette partie spéciale des archives à consulter et alors nous nous « souvenons » de ce que nous avons vu.

Le clairvoyant exercé a, lui-même, besoin d'un lien qui l'aide à trouver le cliché d'un événement, dont il ne possède aucune connaissance antérieure. S'il voulait, par exemple, étudier le débarquement de Jules César sur les côtes d'Angleterre, il pourrait procéder de plusieurs manières différentes. Dans le cas où il aurait visité les lieux, le plus simple serait probablement d'évoquer l'image de l'endroit et d'en remonter toute l'histoire jusqu'à l'époque en question. Dans le cas contraire, il pourrait se reporter en arrière, jusqu'à la date de l'événement, puis chercher dans la Manche la flotte des galères romaines, ou bien encore, en étudiant les archives de la vie des Romains à cette époque, il reconnaîtrait certainement sans peine une personnalité aussi marquante que celle de César et pourrait facilement le prendre au début de ses campagnes dans les Gaules et l'accompagner dans sa marche jusqu'à l'heure où il posa le pied sur le sol britannique.

On demande souvent quel est l'aspect de ces clichés — s'ils se montrent de près ou de loin, si les personnages y sont grands ou petits, si les tableaux s'y suivent sans interruption comme dans un



panorama, ou se fondent les uns dans les autres, comme des vues projetées sur un écran lumineux, et ainsi de suite. A toutes ces questions on ne peut que répondre que leurs apparences varient, jusqu'à un certain point, selon les conditions sous lesquelles on les observe. Sur le plan astral, la réflexion n'est, le plus souvent, qu'un simple tableau, bien que parfois les personnages y soient animés ; en pareil cas, c'est qu'au lieu d'une rapide échappée, il s'est produit une réflexion plus parfaite.

Sur le plan dévachanique, les clichés se présentent sous deux aspects très différents. Lorsque celui qui visite ce plan ne concentre en aucune façon son attention sur eux, ils ne constituent qu'un arrière-plan à tout ce qui se passe, comme des images se réflétant dans la glace d'un trumeau, situé à l'extrémité d'une pièce, formeraient un arrière-plan à la vie de ceux qui s'y trouveraient. Il ne faut jamais perdre de vue que, dans ces conditions, ils ne sont vraiment que les réflexions de l'incessante activité d'un vaste état de conscience, situé sur un plan bien plus élevé, et ressemblent beaucoup au défilé auquel nous fait assister la nouvelle invention du *cinématographe* ou des photographies animées. Les images ne se fondent pas les unes dans les autres, comme des vues projetées, et ne se suivent pas non plus sans interruption en une série de tableaux ordinaires, mais l'action des personnages se poursuit comme celle d'acteurs qui joueraient sur une scène, à une grande distance du public.

Au contraire, lorsque l'investigateur dirige tout spécialement son attention sur une scène donnée, ou qu'il éprouve le désir de l'évoquer devant lui, un changement extraordinaire se produit immédiatement, car nous sommes là sur le plan de la pensée et penser à une chose quelconque c'est l'amener aussitôt devant soi. L'homme qui voudrait, par exemple, voir la reproduction de l'évènement auquel nous avons déjà fait allusion — le débarquement de Jules César — se trouverait instantanément, non pas en face d'un tableau, mais debout sur le rivage même, au milieu des légionnaires, et toute l'action se déroulerait devant lui, exactement comme si, par une matinée d'automne de l'an 55 avant Jésus-Christ, il se fût trouvé, en chair et en os, sur la plage. Comme ce qu'il voit n'est qu'une réflexion, il va sans dire que les acteurs sont tout à fait inconscients de sa présence et que tous ses efforts ne sauraient influer, en aucune façon, sur leur manière d'agir. Tout ce qu'il peut faire, c'est de régler la vitesse avec laquelle le drame se déroule devant lui — il peut faire en sorte que les évènements d'une année entière se reproduisent sous ses yeux dans l'espace d'une heure, ou bien encore arrêter complètement le mouvement et observer une scène donnée aussi longtemps que cela lui plait, comme il le ferait d'un tableau.

En fait, il observe non seulement ce qu'il aurait pu voir s'il s'était trouvé là de son vivant, mais beaucoup plus encore. Il en-





tend et comprend tout ce que les gens disent et il connaît toutes les pensées et tous les motifs de chacun d'eux. L'une des possibilités les plus intéressantes qui s'ouvrent devant celui qui a appris à lire les clichés, c'est l'étude de la pensée à des époques depuis longtemps disparues — la pensée des populations troglodytes et lacustres, aussi bien que celle des êtres supérieurs qui dirigèrent les puissantes civilisations de l'Atlantide, de l'Egypte et de la Chaldée.

Nous ne pouvons indiquer que sommairement de quelle façon ces tableaux du passé — non seulement l'histoire des vastes choses accomplies par l'homme, mais aussi celle du processus de la nature et de l'étrange vie chaôtique des premières rondes — se déroulent devant les yeux de l'étudiant, mais le lecteur comprendra facilement que dans cet ordre d'idées un champ, pour ainsi dire, sans limites, attend le patient investigateur.

Une sympathie plus étroite encore avec le passé est possible, dans le cas tout spécial où le lecteur des clichés serait appelé, dans le cours de ses investigations, à étudier une scène à laquelle il aurait, lui-même, pris part, durant une existence antérieure. Il peut l'examiner de deux manières différentes : la considérer comme d'ordinaire, en spectateur (spectateur, ne l'oublions pas, dont l'intuition et la sympathie sont parfaites), ou bien il peut s'identifier de nouveau avec son ancienne personnalité, morte depuis si longtemps — se rejeter momentanément dans cette vie qui fut jadis la sienne et retrouver toutes les pensées, éprouver toutes les émotions, tous les plaisirs, toutes les douleurs, d'un passé préhistorique. On ne saurait rien imaginer de plus sauvage et de plus animé que quelques-unes des aventures qu'il devra traverser ainsi et, cependant, il ne faudra pas qu'il perde un seul instant la notion de sa propre individualité — il devra conserver la faculté de reprendre à volonté sa personnalité actuelle.

On ne doit pas se figurer qu'il soit possible à tout le monde de déchiffrer correctement les archives, que ce soit celles de son propre passé, ou de celui des autres, sans s'être soumis au préalable à un minutieux entraînement. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, bien que l'on obtienne parfois des réflexions sur le plan astral, il est nécessaire de pouvoir employer le sens dévachanique, si l'on veut arriver à donner une version digne de foi. Mieux que cela, pour réduire au minimum toute possibilité d'erreur, il faut que ce sens soit complètement à la disposition de l'investigateur, même pendant qu'il est éveillé dans son corps physique, et pour entrer en possession de cette faculté, il faut des années d'incessant labeur et de rigide discipline. Bien des gens semblent s'imaginer qu'aussitôt qu'ils auront été admis, sur leur demande, dans la Société Théosophique, ils se souviendront, de suite, d'au moins trois ou quatre de leurs précèdentes incarnations ; il y en a même qui ne tardent pas à croire qu'ils se souviennent. C'est ainsi,



qu'à l'heure actuelle, il y a, je crois, jusqu'à quatre personnes qui sont absolument certaines d'avoir été, durant leur précédente incarnation, Marie Stuart, reine d'Ecosse (on se demande quelle peut être la raison qui fait que cette reine soit si fort en faveur, étant donné le caractère que lui attribue l'histoire. mais il n'est pas douteux qu'elle le soit) deux autres qui croient avoir été Cléopâtre (autre ancêtre assurement peu enviable) et un certain nombre qui prétendent avoir été Jules César ! Il va sans dire que ces extravagantes prétentions ont pour effet de rendre ridicules ceux qui sont assez fous pour les émettre, mais, par malheur, et si injuste que cela soit, une partie de ce ridicule rejaillit sur la Société dont ils font partie, de sorte que celui qui éprouve l'ardente conviction qu'il fut Homère ou Shakespeare ferait bien de se soumettre, sur le plan physique, à un examen frappé au coin du sens commun, avant de publier la nouvelle de par le monde.

Il n'est pas douteux que certaines personnes aient entrevu en rêves des scènes de leurs vies passées, mais ces échappées ne sont, en général, que fragmentaires et incertaines. J'en ai fait, moi-même, l'expérience, alors que j'étais plus jeune. Parmi mes rêves, il s'en trouvait un qui revenait sans cesse — je voyais une maison avec un portique qui s'ouvrait sur une baie magnifique, non loin d'une colline que couronnait une gracieuse construction. Je connaissais la maison dans tous ses détails, la position des chambres et jusqu'à la vue que l'on avait de sa porte, m'étaient aussi familières que tout ce qui entoure ma demeure actuelle. Je ne savais rien de la réincarnation, à cette époque, de sorte que je prenais ce retour fréquent de mon rêve pour une simple et curieuse coïncidence et ce ne fut que plus tard, après mon entrée dans la Société Théosophique, qu'en examinant des tableaux de ma dernière incarnation, que me montrait quelqu'un qui savait, je découvris que ce rêve persistant était, en réalité, un souvenir partiel du passé et que la maison que je connaissais si bien était celle où j'étais né, il y a plus de deux mille ans.

Mais bien que l'on connaisse quelques cas dans lesquels des scènes, fortement gravées dans la mémoire, ont été transmises d'une vie à l'autre, il faut un développement considérable de facultés occultes, avant qu'un investigateur puisse suivre avec précision une série d'incarnations, que ce soit les siennes ou celles d'une autre personne. Cela devient évident lorsque l'on se souvient des conditions du problème à résoudre. Pour suivre quelqu'un depuis cette existence jusqu'à la précédente, il faut d'abord remonter le cours de sa vie actuelle jusqu'à sa naissance, puis reprendre en sens inverse tous les stages par lesquels l'égo a passé pour descendre s'incarner. Cela nous conduit évidemment à la condition dans laquelle se trouve l'égo sur son propre plan — le niveau arupique du Dévachan ; d'où il résulte que pour accomplir efficacement cette tâche, l'investigateur doit pouvoir se servir, pendant qu'il est



éveillé sur le plan physique, du sens qui correspond à ce niveau élevé — en d'autres termes, son état de conscience doit être concentré tout entier dans l'égo réincarnant lui-même et non plus dans la personnalité inférieure. Dans ce cas, la mémoire de l'égo une fois éveillée, ses propres incarnations passées se déroulent devant lui, comme dans un livre ouvert, et il pourrait, s'il le désirait, examiner la situation d'un autre égo sur ce niveau et le suivre, en rétrogradant, à travers les vies dévachaniques et astrales qui l'y ont conduit, jusqu'à sa vie précédente. C'est le seul moyen qui permette de parcourir, d'un bout à l'autre et avec certitude, la chaîne des existences ; de sorte que nous pouvons écarter comme étant des imposteurs, conscients ou inconscients, les gens qui annoncent qu'ils sont en état de décrire les incarnations passées de n'importe qui, à raison d'un certain nombre de shillingspar tête. Est-il besoin d'ajouter que le véritable occultiste ne fait pas de réclame et, dans quelque circonstance que ce soit, n'accepte jamais d'argent pour faire montre de ses pouvoirs.

L'étudiant qui désire acquérir la faculté de suivre une série d'incarnations, ne peut assurément y arriver qu'en apprenant, sous la direction d'un maître qualifié, de quelle façon il faut s'y prendre. On a bien affirmé avec persistance qu'il suffisait à un homme d'être bon, dévoué et imbu des idées de « fraternité » pour que toute la sagesse des siècles passés se répande sur lui à flots, mais l'absurdité d'une telle manière de voir ne résiste pas au moindre sens commun. L'enfant le meilleur doit, s'il veut connaîtres sa table de multiplication, se mettre au travail et l'apprendre il en est précisément de même lorsqu'il s'agit de faire usage des facultés spirituelles. Ces facultés elles-mêmes se manifesteront, certes, quelque jour, au cours de l'évolution de l'homme, mais il n'apprendra à s'en servir correctement et au mieux, qu'au prix d'un travail constant et pénible et grâce à des efforts soutenus.

Prenons pour exemple le cas de ceux qui désirent venir en aide à autrui, lorsqu'ils se trouvent sur le plan astral pendant leur sommeil ; il est évident que plus leur savoir sera étendu, ici-bas, plus seront précieux les services qu'ils seront capables de rendre sur ce plan supérieur. La connaissance des langues, entre autres, leur serait utile, car si les hommes peuvent, sur le plan dévachanique, communiquer directement entre eux par le transfert de la pensée, quelle que soit la langue qui leur est propre, il n'en est pas de même sur le plan astral, où toute pensée, pour être compréhensible doit être clairement exprimée par des mots. Il en résulte que si vous éprouvez le désir d'aider quelqu'un sur ce plan, il faut que vous possédiez une langue commune qui vous permette de communiquer avec lui et, conséquemment, que plus vous connaîtrez de langues, plus votre champ d'action s'étendra. En fait, il n'existe peut-être pas une seule branche du savoir qui ne trouverait son emploi dans l'œuvre de l'occultiste.



Tous les étudiants feraient bien de ne pas perdre de vue que l'occultisme est l'apothéose du sens commun, que toutes leurs visions ne sont pas nécessairement des tableaux tirés des archives akâshiques, ni tout ce qu'ils éprouvent des révélations d'en haut. Il est de beaucoup préférable de se tromper dans le sens d'un scepticisme sain, que de se laisser aller à une crédulité exagérée et c'est une règle admirable que de ne jamais recourir à une explication occulte, lorsqu'il s'agit d'une chose que l'on peut expliquer facilement et clairement sur le plan physique. Notre devoir est de nous appliquer à conserver toujours notre calme, à ne jamais perdre notre sang-froid et à nous faire une idée raisonnable et pleine de bon sens de tout ce qui peut nous arriver : nous serons alors des Théosophes plus sérieux, des occultistes plus sages et des aides plus utiles que nous ne l'avons été jusqu'à présent.

C. W. Leadbeater.

LES RACES PRÉHISTORIQUES (1)

La doctrine catholique n'admet pas que l'homme soit soumis à l'évolution ; pour elle, Dieu aurait créé le corps et l'âme d'Adam d'un coup de baguette, avec un degré quelconque de perfection et avec la plénitude du libre arbitre.

Nous affirmons, avec la logique et avec les faits observés par la science, qu'une pareille création est impossible à tous les points de vue et que, comme tout le reste de l'Univers, l'homme doit graduellement développer ses principes physique, psychique, mental et spirituel.

Le catholicisme a déjà cédé le pas à la science au sujet de l'interprétation des six périodes de la création. Après avoir soutenu que la puissance de Dieu avait pu faire jaillir l'Univers du néant en *six jours* de 24 heures, il avoue que ces « jours sont des périodes immenses dont la durée ne peut être fixée. Il reconnaîtra demain (2) que la « création » n'a pas été l'œuvre d'un instant, mais

(1) Extrait d'un livre en préparation. La *Revue théosophique française* vient de publier une étude — *les enregistrements akaskiques* — qui apprendra au lecteur comment un Initié peut rétablir l'histoire du passé, avec toute la précision des détails et sans erreur possible.

(2) A Fribourg (Suisse) a été tenu, en août 1897, un Congrès catholique composé de 700 délégués appartenant à presque tous les pays du monde. On y a dit, par la bouche du Dr Zahm, que « *bien que la* créa-



celle d'une suite effrayante de siècles, comme il sera bientôt forcé

tion *soit possible* a priori, *elle est* a posteriori *si fortement improbable qu'on doit la rejeter* » ; que « *ceux qui croient à cette* création *s'appuient sur l'interprétation* littérale *de la* Genèse, *tandis que tous les étudiants contemporains de la Bible déclarent que ce livre est allégorique ; que Dieu, au commencement, créa les éléments et leur donna le pouvoir d'évoluer en toutes les formes qui caractérisent les mondes organique et inorganique.* »

Une voix, — une seule, — s'éleva pour protester. Les réfutations l'étouffèrent.

Cette déclaration fait naître quelques réflexions intéressantes.

1° Si, contrairement à l'enseignement inculqué longtemps par tous les moyens — y compris la torture —, la Bible est un livre *allégorique* et non un ouvrage dont on doive accepter la *lettre*, il faut lui donner une interprétation. L'Eglise continue à se réserver le monopole exclusif de cette interprétation malgré les erreurs scientifiques et théologiqnes dans lesquelles elle est tombée presque chaque fois qu'elle a voulu expliquer des points des Livres saints susceptibles d'une solution positive.

Ces déconvenues n'ont rien d'étonnant pour ceux qui savent que la « clef » des Livres sacrés de toutes les religions est le privilège des Initiés et que, depuis l'écrasement des Gnostiques par la puissance séculière dirigée par l'Eglise, il n'y a plus d'Initiés dans le corps sacerdotal chrétien ; mais elles montrent à tous que ce qui a présidé jusqu'ici aux décisions doctrinales de l'Eglise — y compris son infaillibilité —, c'est, dans les cas les plus excusables, l'ignorance, dans les autres, l'ambition et le désir du pouvoir.

2° Si la « création » qu'on nous enseignait jusqu'ici — la création instantanée, en six jours — n'existe pas ; si, au contraire, comme la science le proclame, c'est l'Evolution qui développe lentement, progressivement et méthodiquement les formes, les règnes et les mondes, il faut de toute nécessité que les qualités acquises se conservent d'une façon quelconque dans tout ce qui meurt, sinon le progrès (l'Evolution) serait impossible.

Ainsi, pour qu'un homme primitif devienne un être civilisé, puis atteigne le degré de perfection que lui réserve l'évolution terrienne, une vie ne suffit pas ; il faut qu'il retourne bien des fois sur le champ d'expérience de notre planète, — à moins de vouloir imposer la croyance blasphématoire que le Créateur a refusé aux races sauvages ce qu'il a prodigué aux races dites civilisées et qu'il a créé des anthropophages pour le seul spectacle de les voir s'entre-dévorer !

L'on attend toujours l'explication de ce problème de la bouche de ceux qui ont décrété que croire aux Renaissances — comme y croit tout le présent et comme y a cru tout le passé philosophique —, c'est être anathème !

3° Si l'Evolution est la loi de développement, comme l'ont admis avec raison les congressistes de Fribourg — et ces membres étaient des évêques, des pères jésuites, des prêtres de tout rang —, il aurait été heureux qu'ils eussent fait un pas de plus et qu'ils eussent expliqué comment les « éléments » sont arrivés à former un homme, quels sont les êtres qui relient l'humanité aux « éléments » et, en particulier, quelle est la place et quels sont les titres à accorder aux animaux supérieurs. Peut-être auraient-ils été conduits ainsi à plus d'une hypo-

d'admettre que la création *ex nihilo* (1) n'est pas, que les mondes et les êtres qu'ils portent sont formés par les aspects les plus divers de la Substance-Une, de la matière indifférenciée, de ce quelque chose que notre intelligence ne pourra comprendre que lorsque nous aurons uni notre conscience à celle du premier Logos, Dieu le Père (2). Il sera admis aussi, plus tard, que l'Univers actuel n'est qu'un grain du chapelet infini des univers successifs, car l'évolution n'a ni commencement ni fin.

Ce n'est pas tout,

Adam n'est pas le premier homme. ce n'est même pas un homme : c'est une humanité, l'humanité terrienne. Il fut créé par les Elohim — les puissances particulières qui utilisent les acquisitions évolutives du passé et les ajustent aux cycles nouveaux pour hâter le progrès des êtres, — qui se servirent pour leur œuvre des formes lentement produites au cours des interminables périodes qui constituent les trois premières Rondes (3). Ces formes vont de la cellule à l'organisme complexe qui représente aujourd'hui le corps humain et l'embryologie les retrouve dans le processus de la gestation. Le progrès des formes s'opère par la conservation des qualités acquises ; cette conservation se fait dans un « germe », et, ici, nous donnons à ce mot sa signification la plus générique. La nature physique nous montre déjà une variété immense dans la forme et dans la nature des germes ; dans la substance des plans (4) subtils, les germes prennent des aspects bien différents et leur ré-

thèse de Darwin, cet illustre savant que l'on a si violemment anathématisé et qui, malgré les erreurs inévitables qui se sont glissées dans son œuvre, n'en a pas moins remis nettement en lumière la loi fondamentale qui préside aux transformations de l'Univers : l'évolution.

Ici, comme ailleurs, c'est encore la science qui entraîne l'Eglise et qui l'oblige à se rendre à l'évidence. Nous pensons que M. Brunetière ne nous démentira pas.

(1) La création de *rien*, au sens donné d'ordinaire à ce mot. En réalité, le RIEN d'où sortent les Univers c'est le divin PLENUM, l'Etre vrai, l'Absolu inconnaissable.

(2) Le : 1er Logos c'est Dieu le Père, le 2e Logos c'est Dieu le Fils, le 3e Logos (*Mahat*, l'Ame du monde) c'est le Saint-Esprit.

(3) L'évolution à laquelle nous appartenons s'effectue sur 7 globes successifs et dont la terre forme le quatrième. Le Logos chargé de cette chaîne de mondes actionne successivement chacun des globes dont elle se compose. Quand tous les globes ont reçu la « vague de vie » qui résulte de cette action on dit qu'une *Ronde* s'est écoulée. La vie de ces globes dure — en activité ou en obscuration — pendant 7 rondes. Nous sommes actuellement dans la quatrième ronde.

(4) Il y a 7 plans dans notre évolution. Les plus inférieurs sont le plan physique, le plan astral et le plan mental ou dévachanique. Au-dessus se trouvent quatre autres plans : deux qui planent sur nous (les plans buddhique et atmique), et deux dont nous ne pouvons encore rien savoir, bien que les grands Initiés les connaissent.



viviscence s'opère par des moyens dont la science ordinaire est pleinement ignorante. Cet admirable processus est conduit par des « Aînés » servis par les milliards de puissances qui forment les degrés sans nombre de l'échelle terrienne.

PRÉ-ADAMITES

Au commencement de notre 4ᵉ Ronde, la création de l'homme s'effectua de nouveau par le procédé universel des « recommencements ». De même qu'à chaque formation (1) d'un corps physique s'opère un nouveau déroulement complet, des cycles évolutifs des règnes inférieurs, de même, au début de chaque ronde, le « germe » du type humain de la ronde précédente, reprend la série entière de ses opérations passées.

L'homme qui s'incarne — se réincarne plutôt, — n'est en pleine possession de ses facultés antérieures que lorsque l'organisme qui lui sert d'instrument est pleinement développé ; ainsi la forme physique des races terriennes, quand l'évolution en reprend la construction au début de la 4ᵉ ronde, passe par tous ses stages précédents et ne produit la forme ultime à laquelle elle était arrivée dans les rondes antérieures qu'après de longs âges.

C'est pourquoi les premières races (2) ne sont guère des races si on compare leurs formes avec celles des races actuelles ; ce sont des véhicules en reconstruction, des « recommencements », incapables encore de servir d'instrument à des facultés élevées. L'essence animique qui les vivifie est elle-même loin d'avoir atteint le stage auquel elle est arrivée maintenant (3) ; c'est encore

(1) C'est *re* formation qu'il faudrait dire.

(2) La « vague de vie », sur notre planète, au cours de la ronde actuelle aide le développement de 7 races diverses. Chaque race est affectée au développement de l'un des « principes » humains ; ainsi la 4ᵉ race était affectée au *Kama* (âme animale); la 5ᵉ développe *Manas* (le mental). La 4ᵉ ronde est consacrée au *Kama*, la 5ᵉ sera spécialisée à *Manas*. Même remarque pour les chiffres 4 et 5 dans les sous-races. Cela veut dire que, bien que la dominante de notre ronde, par rapport à l'humanité, soit kamique, le chiffre 5 imprime actuellement à cette dominante une impulsion manasique plus ou moins vigoureuse. Ainsi le maximum d'énergie *mentale* dévolué à notre ronde se rencontre dans la 5ᵉ sous-race (la nôtre) de la 5ᵉ race mère. De même le maximum d'énergie *kamique* s'est manifesté, dans notre chaîne, dans la 4ᵉ sous-race de la 4ᵉ race, de la 4ᵉ ronde.

(3) Le développement des âmes est parallèle à celui des corps ; l'instrument est d'une perfection appropriée au talent de l'artiste. Les deux premières races et demie n'étaient que des *corps* en construction, animés par de l'essence élémentale et non par des *Egos*. L'essence élémentale, — animique, dit notre phrase — c'est de la vie *buddhique* véhiculée par de la substance dévachanique (mentale). Quand, après des incarnations sans nombre dans des formes inférieures, elle anime enfin des

un être inintelligent, — si nous donnons à ce mot son sens ordinaire, — un être purement instinctif, mais hautement instinctif, doué même de ce que l'on nomme « intuition », si l'on supprime à ce mot sa signification de connaissance *intelligente*, *raisonnée*.

Les corps des premières races étaient d'immenses globes de substance tenue, les « globes ailés » dont Platon parle dans *Phèdre*. Ces globes n'avaient pas d'ailes, mais leur locomotion était si facile et si rapide que le symbolisme leur en a donné.

Il n'y avait alors ni mâle ni femelle ; les sexes n'existaient que potentiellement et ils ne se développèrent que plus tard : c'est la période de l'*Adam solus* de la Genèse.

Le principe mental n'existait pas, et les hommes ne pensaient pas comme nous pensons ; leur vie intérieure était comme un rêve dirigé par une intuition inconsciente : c'est ce que la Bible exprime quand elle nous dit qu'« Adam dormait ».

C'est la période des Pré-adamites ; elle embrasse presque toute la première moitié de la 4e ronde (1), et ne cesse que lorsque la troisième race, après avoir reproduit en les perfectionnant les formes de la fin de la troisième ronde, commence l'évolution des sexes séparés. A ce moment « Eve est formée d'une des côtes d'Adam », ajoute l'allégorie ; ce qui veut dire que l'*Adam solus* cesse d'être et que les hommes naissent dans des corps ayant un sexe particulier.

Troisième Race.

La deuxième moitié de la troisième race, après des modifications physiologiques considérables et des hybridations monstrueuses (2), se constitua, grâce à l'appui des « Aînés », en une civilisation puissante qui florit durant des milliers d'années sur l'immense continent qui s'étendait alors de l'Inde au pôle sud et de l'île de Pâques à Madagascar : *Lémurie*.

corps humains et reçoit le rayon atmique (celui qui a sa source dans le 1er Logos, — Dieu le Père), fertilisateur, une âme humaine (*corps causal*) est créée : cela s'est produit, dans notre ronde, vers le milieu de la 3e race, en même temps que se produisit ce que le symbolisme chrétien (incompris aujourd'hui) nomma la *Chute des Anges*. Un *humain* possède donc les trois essences : celle du 3e Logos qui préside à l'évolution de la matière, celle du 2e Logos qui est chargée de la construction des *formes* et celle du 1er Logos qui représente la vie, l'âme, la *conscience*.

(1) La durée des Rondes est tenue secrète, mais on peut avoir une idée de leur longueur quand on apprend qu'il s'est écoulé, depuis le milieu de la 3e race de notre quatrième ronde, 18 millions d'années environ.

(2) Ces hybridations ont donné naissance à des races monstrueuses dont les descendants, modifiés par d'autres croisements, se retrouvent d'un côté, parmi les peuplades les plus inférieures de l'humanité actuelle, de l'autre, dans les singes.



Nous savons peu de chose encore de cette étrange civilisation, car les Initiés n'ont pas fait connaître le résultat de leurs travaux sur ce point, mais l'on dit que sa Religion dégénéra en fétichisme et que ses individus avaient la stature (1) que l'on trouve aux images d'eux-mêmes qu'ils taillèrent dans le roc des pics océaniens.

Les Initiés de la 4e race, de leur côté, ont laissé, dans les statues de Bamian (2), la mesure des cinq races qui ont jusqu'ici vu le jour sur la planète. La statue la plus élevée atteint 173 pieds — c'est la taille des corps de la première race ; la seconde a 120 pieds, elle représente le corps des hommes de la deuxième race ; la troisième a deux spécimens, l'un qui représente les corps de la première moitié de la race a 60 pieds, l'autre qui caractérise la deuxième moitié (3) a 27 pieds ; la quatrième, type du corps de la quatrième race, a 10 pieds ; la cinquième a la taille des hommes actuels, ceux de la cinquième race.

Les descendants de ces géants se rencontrent dégénérés et modifiés par de grands croisements, chez les Tasmaniens et une partie des Australiens, dans une tribu des montagnes du centre de la Chine, tribu dont les individus sont couverts de poils, dans les sauvages de Bornéo, les Akkas de l'Afrique centrale, les Veddhas de Ceylan, les Négritos, les Bushmen et les insulaires Andamans.

(*A suivre*) **Dr Pascal.**

Sous l'Arbre Bodhi : vers l'Insaisissable

Un peu sur « un des qui ne peuvent pas être nombrés » aspects de la Voie des Voies. La Voie exotérique ou côté humain de la Maya. La Voie ésotérique ou Insaisissable à l'humain.

—

Voie, c'est transition. Transition implique passage d'une condition à une autre. Transition, c'est l'état non-fixe, non stable, changeant, impermanent ; c'est l'illusion, c'est la Mayâ. La transition

(1) Ils avaient de 8 à 9 mètres de taille.

(2) Bamian, dans l'Asie centrale, est une petite ville curieuse, à mi-chemin de Caboul à Balkh, au pied du Kobhibaba (de la chaîne Paropamisian), à 8,500 pieds d'altitude. Les cinq statues sont dans la vallée, à l'entrée d'un temple redécouvert par Hionen Thsang, le fameux voyageur chinois, du VIIe siècle (*Secret Doct.*). Le marquis de Nadeylac (archéologue et anthropologue français) dit qu'il n'y a nulle part de figure plus colossale que la première de ces statues. Elle est vêtue d'une toge ; Nadeylac croit qu'elle représente Bouddha.

(3) La race lémurienne.



est la résultante des deux conditions qu'elle relie : si les deux conditions sont fixes, infinies, permanentes, éternelles, la transition sera, en elle-même, fixe, infinie, permanente, éternelle. La Mayâ ou Transition ou Voie des Voies, « fille » des « qui ne se nombrent pas » potentialités Parabrahmiques dont le « pressenti est saisissable » par l'humain s'aspecte par l'infini et l'éternel, est donc, elle-même, infinie et éternelle. La Mayâ étant infinie et éternelle et étant la transition ou Voie des Voies est aussi non transitoire, non-voie, c'est-à-dire que l'on peut y demeurer « toujours », n'en sortir « jamais » !...

« Deux » sont à considérer : la « condition et le » qui est soumis à la condition ». La condition de Mayâ, d'illusion s'aspecte, pour ses tributaires, par la transition (le qui peut n'être que momentané,) et la non-transition (le qui peut être éternel). Dès lors, le « qui est soumis à la Mayâ »peut y être soumis éternellement, comme il peut n'y être soumis que momentanément : il n'a ni l'une ni l'autre des conditions donc sa condition est la transition : il n'a que l'illusion, le cauchemar de l'une et de l'autre.

La Voie des Voies ou Mayâ étant la condition de transition infinie et éternelle échappe à l'humain qui est soumis au fini, au temps, au « qui passe » ; néanmoins ce dernier peut en saisir des aspects.

Ce que l'humain ou « qui croit être » saisit de la Voie des Voies, c'est le côté humain de la Mayâ, c'est la voie exotérique qui est le lien de deux conditions Parabrahmiques « qui lui sont insaisissables » et dont le « pressenti du verbe » a montré la polarisation en les extrêmes Etreté et non êtreté ! La voie exotérique — exotérisme humain — est donc le fleuve, le courant qui va du quelconque de l'insaisissable non-êtreté à l'insaisissable êtreté : c'est le fleuve dont la source est l'insaisissable et l'embouchure l'insaisissable : c'est le fleuve, la condition de transition qui naît et meurt en l'infini et l'éternel.

Fille de l'infini et de l'éternel, c'est-à-dire « étant » par l'infini et l'éternel, la Voie exotérique (ce quelconque des innombrables aspects de la Mayâ) est infinie et éternelle. Le « qui croit être » humain est donc isolé, emprisonné dans la Voie exotérique dont les bornes peuvent reculer sans cesse devânt sa perception » sans espoir d'une limite « extrême ». La voie exotérique ou domaine de saisissabilité ou exotérisme humain est en raison du développement que lui donne le mayâ-être humain : autant de mayâ-être, autant de domaines de compréhension, autant de Voies. *Chaque humain* ou « *qui croit être* » *est donc sa propre Voie exotérique*, ou, dit autrement, *la Voie exotérique ou attributif du* « *Qui croit être* » *c'est lui-même !...*

La Voie exotérique est enveloppée, englobée dans l'insaisissable : il s'en suit que quel que soit le mayâ-être, quel que soit le « qui croit être » il trouve au-delà de son domaine de saisissabilité.....



l'insaisissable. Là est l'obscur, le vague, l'imprécis, la face du sphynx ; là est le « on ne passe pas » ; là se profile la chimère ricaneuse !...

Parmi les mayâs-êtres qui s'aspectent au physique par un véhicule humain, il en est pour qui le saisissable est « le tout » et l'insaisissable « le néant » ; — pour d'autres le saisissable par l'humain est « le néant ou l'illusion » et l'insaisissable « le tout ». L'un et l'autre sont en l'illusisn, sont tributaires de Mayâ et n'atteignent pas l'insisable, car l'Insaisissable n'est ni tout ni rien : il est hors de cela ! Celui qui comprend l'illusion de ces « deux » est bien près de mettre le pied en la Voie ésotérique.

VOIE ÉSOTÉRIQUE !...

Quel mystère cachent donc ces termes ? Où peut trouver place ce troublant sentier qui conduit à l'immortalité ?...

Le « qui croit être » *qui est sa propre voie exotérique* peut éternellement et infiniment se développer ou se réduire, évoluer ou involuer et cela sans espoir d'atteindre à une limite extrême puisque la voie exotérique est infinie : il est toujours sûr de trouver au delà du « Suprême effort » d'extension ou de réduction la face du Sphynx, le voile de la Mayâ, l'obscur. S'il veut forcer le « on ne passe pas » s'il veut éventrer le voile, écarter la face, la chimère moqueuse lui montre la Voie exotérique se dérobant sans cesse.

Où donc alors peut radier le sentier qui mène à Nirvâna ?... Où donc peut trouver place la Voie insaisissable, la Voie ésotérique qui écrase par son mystère, qui anéantit par son inouï ?... Que cachent donc ces termes : « Elle gît en l'abîme qui sépare le fini de l'infini, le relatif de l'absolu, l'impermanent du permanent, la vie de l'êtreté » ?... Que voile donc ce « Elle est partout et elle n'est nulle part » ?... Que signifie donc ce « Elle plane au delà de la face du sphynx » ?...Quel est donc ce mystère connu des Initiés qui pénètre l'exotérisme et n'est pas contenu par lui ?... Où est-il cet au delà de la « qu'on ne peut écarter » face, cet au delà du « qu'on ne peut pas forcer » « On ne passe pas » ?. . . . .

. . . .

Humain,.. O toi le « qui croît être » n'espère pas atteindre le « qui t'est insaisissable », ne t'imagine pas pouvoir prétendre à l'Au delà tant que tu seras l'humain, le « qui croît être », le fils de Mayâ !... Tu es la Voie exotérique dont *la naissance et la mort plongent en l'insaisissable ; — tu es le contenu en l'insaisissable* ; — mais, Lui, l'Insaisissable *est au delà de ton domaine de saisissabilité, de toi même* ; — « *il te pénètre et il est hors de toi* » *!...*

« L'INSAISISSABLE ETANT HORS DE TOI, TU NE PEUX DONC LE « SAISIR : VOILA LE POURQUOI DE SON INSAISSISABILITÉ !... MAIS « L'INSAISISSABLE TE PÉNÉTRANT, TU AS EN TOI LA POSSIBILITÉ DE « L'ATTEINDRE, TU AS DONC EN TOI LA VOIE ESOTÉRIQUE QUI



« T'ÉCHAPPE. SEULEMENT, Ô TOI, LA VOIE EXOTÉRIQUE, TU NE PEUX « SAISIR LE SENTIER PARCE QUE TU ES LE MAYA-ÊTRE, LE « QUI « CROÎT ÊTRE », LE FILS DE L'EXOTÉRISME HUMAIN OU COTÉ HUMAIN « DE LA MAYA ; TU NE PEUX SAISIR LA VOIE ÉSOTÉRIQUE PARCE QUE « TU ES HOMME !...

« POUR SAISIR L'INSAISISSABLE, TU DOIS ÉVEILLER LE « HORS DE LA « CONDITION HUMAINE, DE LA CONDITION MAYAVIQUE », CAR DE MÊME « TU NE PEUX TAILLER LE DIAMANT QUE PAR LUI-MÊME, DE MÊME « TU NE PEUX SAISIR L'INSAISISSABLE QUE PAR LUI-MÊME !...

Pour cela, tu dois te matricer, te faire devenir la matrice où pourra s'éveiller le rayon de cet insaisissable qui te pénètre et est hors de toi ; toi, la Voie exotérique, tu *dois éveiller la Voie ésotérique par laquelle tu pourras aller à l'insaisissable* : là est la Voie de la délivrance, là est la voie qui conduit à l'extra-mâya, là est le sentier des Adeptes qui mène au glorieux état de Nirvâna !...

Cette Voie ésotérique, cet Insaisissable que tu dois éveiller sous le souffle ardent du « Verbe qui brûle » c'est le mystère que le « pressenti » a diffusé partout.

Ce mystère le pressenti te le montre sous un symbolisme plus ou moins voilé : c'est le souverain Atma, c'est Brahma, c'est le soi-supérieur c'est le soi réel, c'est le père qui est au ciel, c'est la vérité, c'est le mystère qui plane au delà du 7e ciel, au delà de ton 7e principe, au delà du St-Graal ; c'est le Jehovah ou Yahouh, c'est Jupiter, etc.. etc... Ouvre les yeux, ô toi qui n'as pas la « volonté » de voir et tu verras « le pressenti du verbe qui brûle » t'indiquer les moyens de la « matriçation » de toi-même pour permettre l'éveil de l'insaisissable. Mahayana et Hinayana, Bhagavad Gita, Upanishads, les traités de Raya-Yoga, les livres d'or que transmet la philosophie A'ryan, la doctrine Intérieure, la doctrine des Taoïstes, la doctrine d'Hermès, les restes de Zoroastre, la Kabbale, la Haute Magie, les Tarots, la sublime vision de « Secret Doctrine » que te transmet la belle Blavatsky etc. etc... partout le « pressenti » est répandu et à travers lui « le verbe qui brûle » radie. Frappe à la porte de l'occulte et tu trouveras la « matriçation » de toi-même et après elle l'éveil de la Voie ésotérique, l'éveil du « qui est ».

Alors ton domaine sera l'insaisissable et tu auras mis le pied en le sentier Nirvânique !...

Seulement, garde à toi ! Illusion toi-même tu ne peux saisir que l'illusion. De « ce qui t'est insaisissable » tu ne peux saisir que l'incarnation de la vision, que le pressenti, que l'image, que le symbole *constitué* « avec du perceptible à toi-même », « avec de l'illusion » : c'est ce pressenti, cette image, ce symbole qui t'est transmis et c'est « le seul » que l'on puisse te transmettre. Note-le bien : « On ne peut transmettre, c'est-à-dire faire aller d'un point à un autre que ce qui est susceptible d'occuper un point, puis un autre point et « l'insaisissable » n'est pas cela pour la toute simple raison qu'il est partout « en le qui est susceptible d'occuper un



point » *et hors de cela* ». Donc on ne peut transmettre l'insaisissable mais seulement l'incarné de sa vision, le verbe, le pressenti, le symbole !... Or, ce symbole peut être constitué avec du « perceptible à la foule humaine » et peut-être aussi constitué avec du « saisissable à quelques-uns seulement. Et ce symbole transmis par les Maya-êtres qui ne peuvent saisir que le constitutif du symbole et non l'insaisissable symbolisé, est embourbé de mayavisme, tronqué, désagrégé si bien que « insaisissable cela devient plus insaisissable » !

Garde à cela !... En toi est le sentier qui, à travers l'obscur, va à l'insaisissable :

« Tu ne peux saisir l'insaisissable que par l'insaisissable » !
« Tu ne peux voir la Vérité que par la Vérité » !
« Tu ne peux aller à Atmà que par Atmà ! »

Pointe incessamment la « méditation » là dessus : là est la Voie qui conduit à Nirvâna !...

Luxâme.



VARIÉTÉS OCCULTES

UN MEURTRE ASTRAL

(*fin*).

Tout le monde était embarrassé par cette histoire ; il était difficile de l'attribuer entièrement à l'imagination, alors que l'on était en présence de deux témoins et l'opinion générale fut qu'un tour avait été joué, bien qu'il fût impossible de deviner comment et par qui. Lorsque chacun eut placé son mot, Jack s'écria :

« En attendant, maître aiguilleur, où avez-vous mis ma machine ? »

« Vous la trouverez sous son hangar, mon garçon, précisément où je l'ai laissée lorsque j'ai vu Tom Price, répondit l'aiguilleur ».

« Mais elle n'y est pas, dit Jack, et je ne la trouve nulle part dans le chantier ».

« Tom l'a peut-être prise, s'écria, en riant, l'un des incrédules ».

« Quelle plaisanterie, répliqua l'aiguilleur, elle doit y être ; personne ne s'aviserait de la faire bouger avant de m'en avoir demandé la permission au préalable ».

Il alla voir et les autres le suivirent, mais, lorsque l'on arriva au hangar, on put se convaincre que la machine n'y était pas et on

ne put la trouver nulle part, bien que l'on eût fouillé tout le chantier.

« Eh bien ! voilà qui est curieux, dit l'aiguilleur, elle doit s'être échappée : allons demander au préposé aux signaux s'il l'a vue ».

Celui-ci répondit qu'il n'avait aucun renseignement sur elle ; assurément quelqu'un avait conduit une machine sur la ligne, il y avait un peu plus d'une demi-heure et il ne l'avait pas vue revenir, mais il avait supposé qu'on la mettait sous pression et n'y avait point fait attention.

« Elle est partie, il n'y a pas de doutes, dit l'aiguilleur. Allez chercher le chef de gare et racontez-lui la chose ».

Le chef de gare fut prévenu et décida immédiatement de télégraphier au croisement de ligne, pour demander si l'on avait vu la machine qui manquait. On reçut la réponse suivante : « Oui ; une machine isolée est passée sur la ligne principale à une vitesse vertigineuse ».

« Elle s'est donc échappée sans être montée par personne, dit le chef de gare ». Et tous les hommes se regardèrent, craignant un terrible accident.

Comprenez-le bien, Monsieur, je n'ai su qu'après tout ce que je viens de vous raconter là. La matinée était si belle que j'étais sorti de bonne heure pour en jouir et je travaillais un peu dans mon petit bout de jardin, lorsqu'il me sembla entendre le bruit de quelque chose qui roulait sur la ligne. Je savais qu'aucun train n'était attendu avant une heure au moins, aussi je fus surpris, comme bien vous le pensez, et crus tout d'abord que je me trompais, d'autant plus que cela ne semblait pas assez lourd pour un train.

Je me rendis sur le quai et mes doutes furent rapidement dissipés, car une machine isolée ne tarda pas à se montrer sur la courbe. Elle arrivait à grande vitesse, mais, comme vous le voyez, il y a une pente assez raide qui conduit à la station (un raidillon, comme disent les hommes du métier) et cette pente contribuait à modérer grandement la vitesse de la machine, de sorte qu'elle passa avec une rapidité qui n'était guère supérieure à la vitesse ordinaire. Lorsqu'elle approcha, je reconnus la *Fire-Queen*, mais je vis en même temps qu'elle n'était montée que par un seul homme et, aussi vrai qu'il y a un ciel au-dessus de nous, cet homme n'était autre que Tom Price !

Je le vis, Monsieur, je vous l'affirme solennellement, aussi distinctement que je vous vois maintenant et il ne m'était pas plus possible de me tromper sur son identité, qu'il ne me serait possible de me tromper maintenant sur la vôtre. En passant, il tourna la tête pour me regarder et la figure que je vis alors, je n'en avais jamais vu et je prie Dieu que je n'en puisse jamais revoir une semblable. Le sombre masque de la haine et de la jalousie y était imprimé plus que jamais, mais on y lisait en outre quelque chose de



nouveau et de bien plus terrible, c'était une horrible expression d'inimitié passionnée et triomphante, qu'aucunes paroles ne sauraient décrire. Et pourtant une moitié de la figure seulement avait cette terrible et diabolique expression, car lorsqu'il se retourna en passant, je vis que tout le côté droit de sa tête était ruisselant de sang et n'avait plus forme humaine ! L'effet que me fit cette redoutable apparition, se manifestant ainsi en plein jour, par cette délicieuse matinée d'été, je ne saurais jamais l'exprimer, ni à vous, ni à qui que ce soit. Combien de temps restai-je immobile, comme un homme frappé de paralysie, tout en la suivant d'un regard fixe, je l'ignore, mais enfin je fus rappelé à moi-même par le tintement de la sonnerie d'appel de mon appareil télégraphique. J'allai machinalement à l'appareil et je répondis à l'appel de la tête de ligne. La dépêche avait pour but de me prévenir qu'une locomotive s'était échappée, sans être montée par personne, et de me recommander de tâcher de la faire dérailler, afin d'éviter des accidents. Ce fut alors seulement que je compris tout et que je me sentis comme aveuglé par une éblouissante clarté. Je comprenais maintenant ce que signifiait cette féroce expression de joie et mes mains tremblaient tellement que j'eus de la peine à leur transmettre ma lugubre réponse, à savoir que leur avertissement m'était parvenu trop tard. Je les priai d'avertir K..., mais en leur faisant cette recommandation, je sentis qu'elle était inutile. Je savais que juste à ce moment-là un train de marchandises devait quitter la station de K... ; je me rappelai que le recteur de K... avait pris ses dispositions pour conduire les élèves de sa classe de Bible à un pique-nique au milieu des ruines de C... et que pour faire durer la partie de plaisir le plus longtemps possible on devait partir par ce train ; je savais donc que la jolie Hetty Hawkins et l'insouciant Joë Brown, inconscients du danger qu'ils courraient, occupaient précisément la voie sur laquelle ce spectre sans pitié venait de lancer cinquante tonnes de fer à la vitesse de soixante et dix milles à l'heure.

Si vous avez lu les journaux de l'époque, vous devez savoir aussi bien que moi quel fut le résultat de tout cela. Vous ne vous en souvenez pas ? Bon, il suffira de quelques mots pour vous mettre au courant, bien que ce soit un récit terrifiant. Outre le train habituel, bondé, comme de coutume, de fermiers qui se rendaient au marché avec leurs femmes, il y avait deux voitures supplémentaires que l'on avait ajoutées pour le recteur et son monde. Tous étaient joyeux, grâce à la perspective d'une journée superbe, et le commissaire se préparait à faire partir le train, lorsque d'un instant à l'autre, sans qu'une minute eût été laissée à la réflexion, cette scène brillante et animée fut transformée en une scène de souffrances et de mort. La lourde machine, arrivant avec cette vitesse formidable, mit tout simplement le train en morceaux ; presque toutes les voitures furent jetées hors des rails et les trois dernières, ainsi que celle du garde-frein, furent absolument réduites en miettes. Des



planches brisées, des panneaux, des roues, des essieux, des encadrements de portes, des sièges, des toitures furent dispersés de tous côtés, comme de la paille sur une aire et l'on m'a dit que le monceau de bois brisé, de fer tordu et de corps mutilés atteignait une hauteur de vingt pieds. Beaucoup furent tués sur le coup et un plus grand nombre encore, les uns horriblement blessés et les autres presque intacts, se trouvèrent ensevelis sous cet horrible entassement. Il ne manquait plus qu'une chose pour mettre le comble à l'horreur de la situation et cette chose ne tarda pas à se produire, car des charbons ardents, qui s'étaient échappés du foyer de la locomotive au moment de la collision, mirent le feu à cet amas de débris ! Ce dut être un affreux spectacle ; grâce au ciel je ne l'ai point vu, bien que j'en aie rêvé souvent. Chef de gare, portefaix voisins, tous firent des efforts héroïques pour dégager les victimes, mais le bois était sec, le feu fit de rapides progrès et je crains que bien des malheureuses créatures n'aient péri de la plus affreuse des morts.

Les appels et les cris de douleur faisaient pitié à entendre, lorsque le bon vieux recteur qui gisait sous un amas de bois, avec un bras et une épaule cruellement brisés, s'écria gaiement de sa voix de commandement : « Allons, garçons et filles ! supportons noblement la douleur ; que tous ceux qui sont en état de le faire se joignent à moi. » Et il entonna un cantique d'enfants, bien connu. Je suppose que son noble courage et l'instinct d'obéissance à cette voix qu'ils étaient accoutumés à écouter, leur donna des forces, car ils se joignirent à lui les uns après les autres, de sorte qu'un chœur retentissant s'éleva du monceau brûlant, chantant :

Oh nous serons heureux lorsque, délivrés de la souffrance et du chagrin,
Seigneur, nous demeurerons avec toi, béni, béni à jamais.

Le groupe des travailleurs grossissait sans cesse ; on se rendit maître du feu, l'amas de débris fut dispersé et on sauva tous ceux qu'il était encore possible de sauver. Comme je vous l'ai dit, il y eut beaucoup de morts et encore plus d'estropiés ; la compagnie eut une jolie somme à payer pour les indemnités, mais je ne crois pas qu'une somme d'argent, si forte qu'elle soit, puisse compenser pour un jeune homme, ou une jeune femme qui commence la vie, la perte de la santé et des forces. Le brave vieux recteur fut cruellement brûlé, en plus de son bras cassé, mais il se remit lentement et fut en état de sortir un peu au bout de quelques semaines. Hetty Hawkins, par une sorte de miracle, s'en tira presque intacte, avec la main et le bras écorchés et quelques coupures légères, mais Joë Brown dut être tué sur le coup, car son corps fut retrouvé sous tous les autres, écrasé par le poids de la moitié du train. — Tom Price était donc vengé.

Il va sans dire que le conseil d'administration fit une enquête sévère sur les causes de l'accident, et il est inutile d'ajouter qu'il



ne voulut pas ajouter foi au récit d'après lequel Tom Price aurait été vu. On ne put arriver à aucune conclusion, si ce n'est que la machine s'était indubitablement échappée et que personne parmi les employés de la ligne ou des hangars n'avait pu la monter. Le conseil décida donc qu'un des gamins chargés du nettoyage avait joué avec (comme ils le font parfois, s'ils en trouvent l'occasion), avant qu'elle ne fût sous pression et qu'il avait laissé le régulateur ouvert. Deux gamins furent renvoyés sur des soupçons, mais ils affirmèrent qu'ils étaient innocents, ce qui était, je crois, très vrai, car j'ai vu Tom Price sur cette machine. J'ai vu l'expression qu'avait sa figure et les décisions d'une centaine de conseils d'administration ne me feraient pas changer d'avis. De plus, l'aiguilleur et l'homme de peine l'ont vu ; se tromperaient-ils tous les deux aussi ? Il y a des gens qui ont prétendu qu'il y avait une autre personne sur la machine et que notre imagination nous l'avait fait prendre pour Tom, mais je repousse cette allégation. Je le connaissais aussi bien que je vous connais ; je l'ai vu d'aussi près et aussi distinctement que je vous vois ; à quoi sert de dire que c'est un autre que j'ai pris pour lui ? Puis, si la machine avait été montée par un être humain, où serait passé son corps ? On aurait dû le retrouver au nombre des victimes, après l'accident, tandis que les recherches les plus minutieuses n'ont pu faire découvrir la moindre trace de cette personne. Non, Monsieur, aussi sûr que nous sommes ici maintenant, Tom Price est sorti du tombeau pour se venger et sa vengeance fut effroyable. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas que mon âme fût tachée de tout le sang qui couvre la sienne.

Voilà mon histoire, Monsieur ; j'espère qu'elle ne vous a point ennuyé. Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai dit que je croyais aux revenants.

Ce récit intéressera, je pense, ceux qui étudient la psychologie. Il s'explique de lui-même et n'a besoin que de fort peu de commentaires. Un homme méchant meurt de mort soudaine, en emportant avec lui un intense désir de vengeance, qui est resté inassouvi. Cette vengeance, l'élémentaire (dans ce cas ce n'est pas une simple coque, mais l'homme tout entier, moins le corps physique), cherche la première occasion qui se présente pour l'assouvir et emploie les moyens que l'existence passée de l'homme aurait pu lui suggérer. Il est fort possible que les membres de la commission d'enquête aient eu raison en prétendant que le régulateur avait été laissé ouvert par un gamin, car il a pu être plus facile à l'élémentaire de pousser ce gamin à le faire que d'appliquer directement sa force à la poignée.

C. W. Leadbeater.



DEMANDES ET RÉPONSES

La Théosophie enseigne : premièrement, que chaque entité doit passer par un certain nombre d'existences terrestres ; deuxièmement, qu'un Dévachan très prolongé est la récompense *que reçoivent les entités dont le développement est plus grand ; troisièmement, qu'une renonciation consciente à la béatitude du Dévachan et un rapide retour à la vie terrestre, sont des choses désirables. Comment concilier ces trois sortes d'enseignements ? Ne semble-t-il pas que plus un homme se signale, plus ses visées sont élevées, durant la vie terrestre, et plus ses progrès réels sont retardés — en admettant même que l'enseignement spirituel fasse partie de l'éducation dévachanique ?*

RÉPONSE. — Lorsque ces enseignements seront bien compris, on verra qu'ils ne se contredisent en rien. Il n'y a pas un nombre déterminé d'existences terrestres, arbitrairement fixé, par lesquelles une entité doive passer, mais en tenant compte du niveau qu'ont atteint les différentes classes de pitris, avant de faire leur entrée sur la scène de ce monde, il devient absolument évident qu'un nombre considérable d'existences doit s'écouler avant qu'il ne leur soit possible d'atteindre un développement suffisant pour les rapprocher, d'une manière appréciable, de l'entrée de la Voie et, dans ce sens, l'affirmation est exacte. Nous pouvons dire, de même, qu'un certain nombre d'années doit s'écouler, avant qu'un bébé n'atteigne une taille de cinq pieds et le bien fondé de cette affirmation, au point de vue général, n'est nullement infirmé par le fait que certains enfants grandissent beaucoup plus rapidement que les autres.

L'auteur de la question aurait beaucoup plus de chances d'arriver à se rendre exactement compte de ce qu'est l'état dévachanique, s'il le considérait comme le résultat nécessaire de la vie terrestre au lieu d'en faire sa récompense. Dans le cours de son existence physique, l'homme met en mouvement, au moyen de ses pensées et de ses aspirations les plus élevées, ce que nous pourrions appeler une certaine somme de forces spirituelles, qui réagiront sur lui lorsqu'il atteindra le plan dévachanique. S'il n'y a qu'une petite quantité de ces forces, elles seront comparativement vite épuisées et son Dévachan sera court ; si, au contraire, il en a généré beaucoup, il faudra, pour leur complète mise en œuvre, un temps proportionné à leur quantité et son Dévachan se trouvera, en conséquence, notablement prolongé.

Il est donc très vrai que la durée du Dévachan d'un homme croît en raison directe du développement de ses facultés spirituelles, mais il est absolument inexact d'ajouter que cela a pour conséquence de retarder son progrès. Au contraire, sauf pour des



êtres excessivement avancés, la période dévachanique est absolument nécessaire, puisque ce n'est que dans ce milieu que les aspirations peuvent être transformées en facultés, les connaissances acquises en sagesse et le progrès qu'accomplit ainsi l'Ego, l'homme véritable, est bien plus considérable que celui qu'il pourrait atteindre, si, grâce à une sorte de miracle, il était mis à même de traverser la période entière dans une incarnation physique. S'il en était autrement, la loi de la nature se neutraliserait évidemment elle-même, tout entière, car plus elle approcherait de son grand but, plus seraient énergiques et formidables les efforts qu'elle ferait pour se vaincre elle-même — ce qui serait une façon bien peu raisonnable d'envisager une loi que nous savons être l'expression de la sagesse la plus éminente.

En ce qui concerne le troisième point — la renonciation au Dévachan et la rapide réincarnation — il semble exister une certaine dose de malentendu. On entend fréquemment les membres de notre Société parler de cela avec légèreté, comme s'il suffisait à un homme de savoir qu'une pareille ligne de conduite fût possible, pour le mettre à même de l'adopter. Ils ne se sont, vraisemblablement, pas encore rendu compte de la parfaite justice de la Grande Loi, qui ne permet à aucun homme de renoncer aveuglement à ce qu'il ne connaît pas, ou de s'écarter de la marche habituelle de l'évolution, tant qu'il n'est pas dûment établi que cette modification lui sera finalement profitable.

La question est loin d'être aussi simple. Il faut que l'on comprenne bien que personne ne peut renoncer à la béatitude du Dévachan, tant qu'il n'en a pas fait l'expérience durant sa vie terrestre — tant qu'il ne s'est pas développé au point de pouvoir élever son état de conscience jusqu'à ce plan et de rapporter avec lui, dans la vie physique, un souvenir clair et précis de cette gloire qui dépasse tellement toutes les conceptions terrestres.

L'homme désireux d'accomplir ce grand acte, doit donc travailler avec l'ardeur la plus opiniâtre à devenir un utile instrument entre les mains de ceux qui aident le monde — doit s'adonner, avec la ferveur la plus dévouée, à des travaux utiles au bien spirituel d'autrui, non pas en se persuadant arrogamment qu'il est déjà digne d'un pareil honneur, mais, plutôt, avec l'humble espoir, qu'après une vie ou deux de courageux efforts, son Maître lui dira, peut-être, que l'heure est venue où, pour lui aussi, c'est devenu possible.

Il en est de ceci, comme de bien d'autres choses et, si les gens qui s'imaginent avoir découvert une contradiction dans les enseignements de la Religion-Sagesse, voulaient seulement attendre un peu et étudier plus sérieusement, ils s'apercevraient qu'un examen plus attentif fait disparaître l'apparente contradiction et, qu'en définitive, elle n'a jamais existé que dans leur propre imagination.

C. W. L.

Le Congrès de l'Humanité de 1900.

Se dédie à la mémoire de Victor Hugo.

> La civilisation tend invinciblement à l'unité d'idiome, à l'unité de mètre, à l'unité de monnaie et à la fusion des nations dans l'Humanité qui est l'unité suprême.
>
> VICTOR HUGO.
> (Congrès de la Paix.)

Tu le disais, Poète, en ton exil de gloire,
Tribune de l'honneur, du devoir et des droits,
Le phare est l'unité, tout progrès y fait croire,
Les peuples s'uniront en l'unité des lois.

L'avenir te répond, et qui suit ses lumières
Voit luire le vrai jour dans le reflux des temps ;
Par ses rayons fondant la glace des frontières,
La libre Humanité grandit sans conquérants.

Prophète, tu le vis cet avenir superbe,
Ton esprit sut doubler tous les caps orageux,
Cueillir tous les rayons en magnifique gerbe
Pour protéger la foi des grands cœurs courageux.

Par le premier rayon de l'union sacrée,
Par le dernier sillon des funèbres tourments,
Par la haine du monde où la haine est ancrée,
Par les flammes d'amour qui traversent tes chants.

Sois béni, toi dont l'âme était par Dieu guidée,
Errante en l'infini dans ses terrestres fers,
Par les esprits veillant au feu saint de l'Idée,
Soyez bénis, esprits rêvant dans les déserts.

Voici, voici, le siècle aspire vos paroles
Dilatez-vous, ô cœurs, aux souffles des printemps,
Fleurs, fleurs de l'Harmonie, inclinez vos corolles
Et parfumez la terre et les flots et les vents.

Hommes, voici le temps de déposer vos armes,
Songez au deuil passé et dites-vous pourquoi
Cet immense travail dans la nuit et les larmes,
Quand l'œuvre de l'amour donne la paix pour loi.



O paix de la pensée éclose avec l'aurore,
Répondant à la voix du vrai, du bien, du beau,
Touche de tes vertus le monde jeune encore,
Coupable d'ignorance et cherchant son flambeau.

Ce flambeau, le voici : Ce congrès vous l'apporte,
Les esprits de tout temps lui livrent leur mandat,
Tous les proscrits du vrai sont debouts à sa porte,
Ce foyer est le leur : ils sont de ce combat.

Combat de loyauté sous la lutte vénale,
Pour le rayonnement de l'éternel rayon,
Combat de vérité, flamboyante spirale
Mouvant tous les progrès, emplissant l'horizon.

Au bord du noir déclin où le monde se penche,
Réveil miraculeux, oh voici ta clarté !
Vous n'arrêterez pas, lâches, son avalanche ;
Sa force est dans le Droit et dans la Liberté.

Frère en humanité, sois grand, cette heure est sainte,
Va, fixant ton regard vers le but solennel, —
Eloignez la discorde, élargissez l'enceinte
Où l'Avenir s'accoude et contemple le ciel.

Contemple l'Harmonie et debout auprès d'elle,
O poète profond dont s'étonnent les yeux,
Il t'entend appeler par ton œuvre immortelle,
Les peuples au Congrès réalisant tes vœux.

Frères, annoncez-la, l'ère libératrice,
Oui, la force n'est rien qui met l'opprobre au jour,
La force, c'est le droit ; fière, c'est la justice,
Qui trempe dans l'airain les fibres de l'amour.

Oui ! devant l'alliance et menteuse et malsaine,
Des préjugés, tyrans, de la force, des rois,
Courage, vous, l'Espoir, vous ôterez la chaîne
Des bagnes, des gibets, tressaillant à vos voix.

Vos voix, mais c'est l'écho dont s'éveille l'Histoire,
Bouddha, Jésus, Platon, te prennent par le bras ;
Universel amour qui contient toute gloire,
Cette pauvre Humanité s'apaise sous tes pas.

La force, elle n'est rien sans l'appui Conscience,
Codes, dogmes et lois ne sont pas sans l'Amour.
Oui, l'Amour sera seul dans la concorde immense
L'ombre s'évanouira dans les clartés du jour.

Déjà monte le flot de la sublime aurore,
Voyez venir les cœurs à son rayon ouverts,
Accourir de partout vers le jour qui s'essore
Ceux qui sont là toujours où les maux sont soufferts.

Poète, ces rayons qui sortent de cette ombre
S'ajoutent au rayon d'où ton verbe sortit,
Ils feront à ta France en ce siècle qui sombre
Une nouvelle auréole où ton nom resplendit.

O. de Bézobrazow.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Les mois d'août et de septembre sont des époques de repos, de petit pralaya, pour le mouvement théosophique. Conférences publiques ou privées, réunions ouvertes ou fermées, tout est suspendu pour ne reprendre qu'en octobre ; ce n'est donc que le mois prochain que les Echos du Lotus bleu pourront donner des nouvelles de l'activité théosophique en France et à Paris en particulier.

Un événement a cependant eu lieu, et bien qu'il soit déjà connu des lecteurs de cette Revue, il est bon de le mettre en la lumière qui lui convient et de lui donner tout l'éclat retentissant qu'il mérite. Il s'agit de l'apparition, en librairie, du premier volume de la traduction française de la *Doctrine Secrète*, par le commandant Courmes, auquel tous les Théosophistes de France devront une grande reconnaissance, étant donné que c'est grâce à sa grande activité et à son dévouement à notre cause si ce grand travail a pu être mené à bonne fin. Le volume en question (1) a été formé de tout ce qui a été inséré mensuellement dans notre Revue, et c'est ce premier fragment du Livre des Livres que nous sommes heureux d'annoncer à ceux qui liront ces lignes.

L'éloge de la *Doctrine Secrète*, ce merveilleux testament légué à notre humanité par Mme Blavatsky, n'est plus à faire ; et cependant il est impossible de citer cet ouvrage, qui n'a aucun équivalent dans le monde de la Librairie, sans dire tout le bien que l'on peut en penser.

Les lecteurs du *Lotus bleu*, qui ont eu entre les mains le numéro du 27 juin dernier, ont pu, en jetant un coup-d'œil sur la Table, donnée à dessein, de l'ensemble de l'ouvrage, se rendre compte des matières traitées, de leur caractère cosmogonique, et par suite de leur importance au point de vue de l'étude de toutes les questions qui doivent passionner l'homme qui pense.

Le premier volume de la traduction française de la *Doctrine Secrète*, offert en ce moment au public, contient la première partie de la cos-

(1) Se trouve, 10, rue Saint-Lazare, à la librairie de l'*Art Indépendant*.



mogénèse, celle qui a rapport à l'évolution cosmique. Elle est tirée des sept stances sublimes du fameux Livre de Dzyan, le plus vieux manuscrit du monde, appartenant à la littérature secrète des écoles d'adeptes du Thibet, et dont notre volume contient le texte authentique et les merveilleux commentaires par Mme Blavatsky.

Tous ceux qui liront cet ouvrage pourront ne pas en accepter, à première lecture, les imposants enseignements, mais tous les lecteurs, vraiment sincères et sérieux, seront stupéfiés de l'érudition renfermée dans ses pages et de leur valeur incomparable, au point de vue intellectuel, philosophique et scientifique. Ajoutons qu'un siècle se passera avant que toutes les matières contenues dans la *Doctrine Secrète* soient devenues familières à tous les étudiants de l'occultisme.

« Cet ensemble, a dit un écrivain anglais des plus distingués, est présenté avec une érudition de la nature la plus variée et la plus compréhensible, grâce au grand savoir qui permet à l'auteur de deviner des correspondances et des parallélismes dans les endroits les plus dissemblables. C'est ainsi que nous trouvons la même doctrine fondamentale dans les *Vedas* et les *Puranas*, dans la *Bhagavad Gita*, dans certaines parties de la *Bible*, ainsi que dans les *Eddas* de la Scandinavie et jusque chez les Peaux-rouges de l'Amérique. »

Angleterre.

Les nouvelles de nos voisins d'Outre-Manche se ressentent des congés pris par les branches théosophiques.

Mme Besant est cependant allée à Harrogate, y a présidé une réunion de la Fédération du Nord, et y a fait deux conférences devant un excellent auditoire, dont une avait pour titre le *Christ Mystique*. Elle est allée ensuite à Manchester, où elle a parlé sur la Théosophie et les problèmes sociaux, et sur la Réalité du Monde invisible.

M. Leadbeater, qui avait passé quelque temps à Harrogate pour contribuer au travail de la branche, y a fait, le 14 août, une conférence sur l'application pratique de la Théosophie.

Amérique.

Les branches américaines ont senti la nécessité de travailler en commun, afin de resserrer les liens qui les unissent. C'est à la requête du comité national de Chicago qu'elles ont établi, au moyen de formules spéciales, tout un système d'informations et de conseils relativement aux méthodes de travail et aux sujets d'étude. Les branches isolées se trouvent fort bien de cette correspondance, et il serait à souhaiter que les branches de France, si éloignées les unes des autres, établissent entre elles des rapports analogues, pouvant fortifier leur influence et cimenter leur union.

Nouvelle Zélande.

Rien de bien particulier dans cette Section. Le mouvement y suit son



cours régulier, agrémenté de conférences données dans les principaux centres.

Le sujet d'étude, adopté dans la plupart des groupes, est le dernier livre de Mme Besant, la *Sagesse antique*. Cet ouvrage présente en effet le meilleur résumé de l'enseignement théosophique, et il est tout désigné pour une étude systématique de nos doctrines.

Paul Gillard.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Septembre 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Les cycles et la Chronologie Hindoue, par le Docteur Huerbe-Schleiden. — Démon, par W. G. John. — Réflexions sur l'évolution nationale contemporaine, par W. A. Mayers. — Le système des castes dans l'Inde.

Vahan. *Section européenne.* Septembre 98. — Comment concilier la théorie de la Métempsychose de Platon, considéré comme initié, avec celle de la Réincarnation, par G. R. S. Mead. — A propos du Karma d'un homme d'Etat, par A. M. G. et A. A. W. — Comment expliquer l'abandon par Buddha de sa femme et de son fils, alors même que son but était de travailler à son progrès spirituel, par G. R. S. Mead.

Theosophical Review. *Angleterre.* Septembre 98. — Le secret du saint Graal, par Miss Hardcastle. — Les sibyllistes et les sibyllines, par G. R. L. Mead. — Comment tuer le désir, par le Docteur A. A. Wells. — Le sentier aux huit pas, par J. C. Chatterji. — Les Frères de la Lumière (*suite*), par Mme Cooper-Oakley.

Mercury. *Amérique.* Août 98. — La théosophie considérée comme la base de toutes les religions, par Kate C. Havens. — Méditation et pouvoir de la pensée (*suite*), par Axel. Wachtmeister. — Etude sur les rêves, par Chas. H. Conner.

Theosophic Gleaner. *Bombay* non reçu.

Theosophy in Australasia. *Sydney.* Juillet 98. — Le Prince Arthur, de Lytton, résumé d'une conférence par M. Sinnett. — Parmi les Philistins (*suite*), par A. R. E.

Maha-Bodhi. *Calcutta.* Août 98 — non reçu.

Sophia. *Madrid.* Septembre 98. — Caractère ésotérique des Evangiles (*suite*), par H. P. B. — Genèse (*suite*), par A. Soria y Mata. — Philosophie Sankhya, par Bertram Keightley.

Théosophia. *Hollande.* Septembre 98. — Traductions diverses de fragments d'ouvrages par Mme A. Besant.





Philadelphia. *Buenos-Aires*. Août 98. — Religion, par Filadelfia. — Qu'est-ce que la théosophie (*fin*), par A. Besant. — En quoi consiste la vérité, par H. P. Blavatsky. — La science future, par de Rochas.

Le spiritualisme moderne. *Paris*. Août 98. — Le chemin du bonheur, par Beaudelot. — La morale spiritualiste, par A. Valabrègue. — Du rôle de la femme dans la société, par Hardeley. — Simples notes sur la Théosophie, par J. B. P.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Septembre 98. — A propos de Tilly, par divers. — L'abbé Schnebelin, par G. Crosnier. — Reportages dans un fauteuil, par G. Malet. Au pays des miracles, par J. de Narfon.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Septembre 98. — Mentionne soigneusement tout ce qui se publie.

Nous constatons avec regret que plusieurs des revues étrangères ou françaises, que nous recevons habituellement, ne nous sont pas parvenues. Il nous a donc été impossible de mentionner leur sommaire comme d'habitude.

Nous rappelons que l'administration de notre Revue, à Paris, est maintenant 21, rue Tronchet.

P. G.

SOUSCRPTION PERMANENTE

Par la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

La publication d'ouvrages et la propagande.

LISTE D'OCTOBRE 1898.

D. A. Courmes.	50 fr. 00	(*Lotus Bleu*).
Dr Pascal.	50 fr. 00	»
M. de Castro.	50 fr. 00	»
Mme A.	1 fr. 75	»

La publication de la **Doctrine Secrète**, momentanément interrompue, sera reprise dans le prochain numéro.

Le Directeur administrateur et gérant : **D. A. Courmes**.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 NOVEMBRE 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 9

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

PAROLE ET PENSÉE

Pourquoi parlons-nous tant? Est-ce pour exprimer nos pensées ou pour cacher l'absence de pensée?

A notre époque de bavardage médisant, il est permis de penser que la moitié d'entre nous deviendraient meilleurs de moitié si nous parlions moitié moins.

Qui de nous connait par expérience la puissance occulte du Silence?

Carlyle a dit : « Le silence est l'élément dans lequel les grandes choses se coordonnent afin de pouvoir en émerger pleinement formées et avec majesté au plein jour de la vie dont elles prennent ensuite la direction..... Tiens ta langue tranquille seulement pour un jour et le lendemain tes desseins et tes devoirs t'apparaissent avec netteté ; les ouvriers du silence ont balayé hors de toi des débris et des décombres pendant que ta conscience était fermée aux bruits du dehors. » La parole n'est pas, trop souvent, l'art de cacher sa pensée, comme le dit une définition française, mais plutôt le moyen de l'étouffer au point qu'il ne reste rien à cacher... L'inscription suisse dit : « la parole est d'argent, le silence est d'or » ou, comme j'aimerais mieux dire : la parole tient du temps, le silence tient de l'éternité. Les abeilles ne travaillent que dans l'obscurité, la pensée ne travaille que dans le silence.

Thomas à Kempis dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, cette *Bhagavat Gita* de l'Occident, dit :

« Pourquoi conversons-nous si volontiers les uns avec les autres, alors pourtant qu'il nous arrive rarement de revenir au silence sans que nous sentions quelque blessure à notre conscience ? »

Un autre écrivain a dit : Parler avec excès épuise la force nerveuse. »



Ceux qui commencent à se connaître et qui savent quelque chose des pouvoirs latents dans la constitution humaine, reconnaîtront la justesse de ces citations.

Il est donc important de conserver notre énergie pour la dépenser seulement lorsque nous avons *quelque chose à dire*.

Schopenhauer est d'opinion qu'une pensée ne vit réellement que lorsqu'elle n'a pas franchi la frontière des mots, une fois exprimée en paroles, elle se pétrifie et meurt instantanément ; elle est alors durable comme les animaux et les plantes fossiles.

Ecrire est une manière de parler.

Schopenhauer divise les écrivains en trois classes :

« D'abord ceux qui écrivent sans penser, ils écrivent de mémoire, de souvenir ou en copiant simplement les livres des autres ; c'est la classe la plus nombreuse.

« Puis viennent ceux qui pensent pendant qu'ils écrivent ; ils pensent pour écrire ; ceux-là encore sont nombreux.

« La troisième classe est composée de ceux qui ont pensé avant d'écrire ; il n'écrivent que parce qu'ils ont pensé ; ils sont rares.

« Mais bien que soit petit le nombre des auteurs qui pensent réellement et sérieusement avant d'écrire, il en est extrêmement peu d'entre eux qui *pensent sur le sujet lui-même ;* les autres pensent seulement sur ce que d'autres ont dit à propos du sujet.

« Ceux-ci ne peuvent penser que grâce à l'excitation qui leur est fournie par la pensée des autres, et ne sont jamais à strictement parler, des penseurs originaux. Mais ceux qui pensent directement sur le sujet sont les seuls qui fournissent des écrivains à nom immortel. Il faut comprendre que je parle ici des écrivains s'occupant des branches supérieures de la littérature et non de ceux qui écrivent des traités sur la distillation de l'alcool. »

« Il n'est rien de plus aisé que d'écrire de façon à n'être compris de personne, et d'un autre côté il n'est rien de plus difficile que d'exprimer de hautes idées, de façon à les faire comprendre de tout le monde. »

Ces citations du grand penseur peuvent être appliquées à la parole et aussi ce qui va suivre :

« Tout vrai penseur s'efforce d'exprimer ses idées avec autant de pureté, de clarté, de netteté et de concision que possible. C'est pourquoi la simplicité a toujours été regardée comme une caractéristique non seulement de la vérité, mais aussi du génie. Le style reçoit sa beauté de la pensée qu'il exprime ; chez les auteurs qui n'ont que la prétention de penser, c'est le style qui fait trouver leurs pensées belles. D'où la première règle — peut-être suffisante à elle seule pour produire un bon style — *que l'auteur doit avoir quelque chose à dire*. Cela est d'importance :

« ... Le bon auteur qui est riche en idées s'exprime toujours de la façon la plus simple et la plus directe, pour la bonne raison qu'il a vraiment quelque chose à dire et qu'il a pour désir d'éveiller



dans l'esprit de son lecteur exactement l'idée qu'il a dans le sien et pas d'autre. »

Bien que nous ne soyons pas tous destinés à faire des écrivains, il peut cependant être utile à tous d'augmenter notre pouvoir de penser par nous-mêmes. Nous sommes trop enclins à croire qu'il suffit de lire beaucoup et de fourrer une masse de savoir dans notre cervelle pour passer des examens et prendre des grades universitaires.

Parlant de la lecture, Schopenhauer dit :

« La lecture oblige l'esprit à penser des idées qui sont parfois aussi étrangères à lui, à sa disposition du moment, que le cachet est étranger à la cire sur laquelle on l'imprime ; l'esprit souffre donc d'une pression extérieure d'abord et ensuite d'avoir à penser des choses pour lesquelles il n'a point de goût actuellement. Trop de lecture prive l'esprit de son élasticité ; il en est de lui comme d'un ressort qui supporterait constamment un poids très lourd. Là se trouve la raison du fait que le savoir rend beaucoup d'hommes plus stupides et plus sots qu'ils ne l'étaient de nature... Il n'y a que les idées fondamentales de l'homme qui aient de la vérité et de la vie en elles. Car ce n'est qu'en pensant soi-même qu'on arrive à la compréhension. La lecture est un substitut pour la pensée personnelle ; au mieux aller, c'est la pensée guidée par des lisières. C'est un péché contre le Saint-Esprit que de chasser ses propres pensées en se servant d'un livre. On se met dans le cas d'un homme qui se détournerait des champs pour aller dans un muséum contempler les plantes desséchées des herbiers ou qui chercherait la beauté d'un paysage dans la gravure qui le représenterait. »

« Un homme arrive à une vérité, à une idée, parfois après une grande dépense de temps et de réflexion alors qu'il aurait pu facilement trouver du premier coup cette vérité ou cette idée dans un livre ; il se trompe s'il croit avoir perdu son temps et sa peine, car c'est seulement quand il la trouve par son propre travail mental qu'une idée entre à l'état vivant dans le système de ses pensées... Lire, c'est penser par le cerveau d'un autre au lieu de penser par le sien. Mais, penser par soi-même, c'est essayer de développer un tout vivant, un être mental qu'on appelle un système. »

Il ne faudrait pas croire de ce qui précède que Schopenhauer condamne la lecture, car il ajoute :

« Quand on ne sent pas le besoin de penser, le meilleur emploi qu'on puisse faire de son temps libre est de prendre un livre. On peut toujours s'asseoir et lire, mais on ne peut pas toujours penser. Nous ne pouvons pas appeler les idées à notre gré, mais devons souvent attendre leur arrivée. La pensée sur un sujet peut venir d'elle-même par un accord harmonieux entre les circonstances extérieures et la disposition mentale. Comme le plus grand esprit n'est pas toujours apte à penser, il est bon d'employer ses loisirs à la lecture qui fournit à l'intelligence des matériaux que d'autres



ont préparés pour nous. C'est pour cela qu'il ne faut pas trop lire ; l'esprit s'accoutumerait au travail tout fait ; il se contenterait de marcher dans les sentiers frayés qui ne peuvent mener à rien de nouveau, à aucune découverte. »

Ce qu'il faut développer en nous c'est l'aptitude à penser. *Man, manas*, veulent dire penser ; il n'y a que la pensée originale qui soit de la vraie pensée.

(*Glaneur théosophique*) X.



LES ANIMAUX ONT-ILS UNE AME ?

(*Suite*)

II

Quelle chimère que l'homme ! quel chaos confus, quel sujet de contradictions ! s'érigeant en juge de toutes choses, et cependant un faible ver de terre ! Le grand dépositaire et gardien de la vérité, et cependant un vrai ramassis d'incertitudes ! *La gloire et le scandale* de l'univers !

PASCAL.

Nous allons voir maintenant quelles sont les vues de l'Eglise chrétienne sur la nature de l'âme de la bête ; nous examinerons ensuite comment elle concilie la contradiction qui existe à enseigner d'un côté la résurrection d'un animal, et de l'autre, la disparition de son âme à sa mort ; nous mentionnerons enfin quelques miracles relatifs aux animaux.

Avant de porter le coup final, décisif, à cette égoïste doctrine, devenue si féconde en cruautés implacables, envers le malheureux monde animal, il faut que le lecteur connaisse les hésitations que les Pères de l'Eglise eurent, dès le début, sur l'interprétation vraie des paroles prononcées par saint Paul sur cette question.

Il est amusant de noter comment le Karma de deux des défenseurs les plus infatigables de l'Eglise latine — MM. des Mousseaux et de Mirville, dans les ouvrages desquels on trouve le récit de quelques miracles que nous rapportons ici — les a conduits à fournir les armes employées aujourd'hui contre leurs vues sincères mais complètement erronées (1).

(1) Il est juste de reconnaître ici que de Mirville a été le premier à reconnaître l'erreur de l'Eglise sur cette question, et à défendre la vie animale, autant du moins qu'il a osé le faire.

Le grand combat de l'avenir devant se livrer entre les « Créationnistes » ou Chrétiens, — qui croient tous en une création spéciale et en un Dieu personnel, et les Evolutionnistes, — comprenant les Hindous, les Bouddhistes, tous les libres-penseurs, — et enfin, la plupart des hommes de science, une récapitulation de leurs positions respectives est utile.

1° Le monde chrétien base ses droits sur la vie animale, (*a*) sur les textes bibliques cités précédemment et sur les plus récentes interprétations scholastiques ; (*b*) sur l'absence supposée chez les animaux de quoi que ce soit de semblable à l'âme divine ou humaine. L'homme survit à la mort ; la bête n'y *survit pas*.

2° Les Evolutionnistes orientaux, basant leurs déductions sur leurs grands systèmes philosophiques, soutiennent que c'est un crime contre l'œuvre et le progrès de la nature de tuer une créature vivante, — pour les raisons données dans les pages précédentes.

3° Les Evolutionnistes occidentaux, armés des plus récentes découvertes de la science, n'écoutent ni les Chrétiens, ni les Païens. Certains hommes de science croient à l'Evolution, d'autres n'y croient pas. Ils s'accordent néanmoins sur un point : c'est que les recherches exactes des sciences physiques ne fournissent aucune présomption que l'homme aurait, sur le chien, le privilège de posséder une âme immortelle, divine.

Ainsi, tandis que les Evolutionnistes asiatiques se comportent envers les animaux conformément à leurs opinions scientifiques et religieuses, ni l'Eglise ni l'école matérialiste scientifique ne sont logiques dans l'application pratique de leurs théories respectives. La première, tout en enseignant que chaque créature vivante est, comme les petits enfants, créée individuellement et spécialement par Dieu et qu'elle se trouve, de la naissance à la mort, soumise à la sollicitude vigilante d'une Providence bonne et sage, n'accorde pourtant à la création inférieure qu'une âme temporaire. La dernière, bien que regardant l'homme et l'animal comme la production sans âme de certaines forces jusqu'ici inconnues de la nature, n'en établit pas moins, en pratique, un abîme entre les deux. L'homme de science le plus matérialiste, pratiquant la vivisection avec la plus extrême cruauté, sur un animal, frémirait à la pensée, je ne dis pas de torturer mortellement l'un de ses semblables, mais seulement même de le blesser. On ne trouve pas non plus parmi ceux de ces grands matérialistes qui ont eu des sentiments religieux, aucun homme qui se soit montré conséquent et logique en définissant la vraie condition morale de l'animal sur terre, et les droits que peut avoir l'homme sur lui.

On peut maintenant donner quelques exemples à l'appui de ce que nous avons avancé. Comme nous nous adressons à des esprits sérieux et cultivés, on doit supposer comme admis que les opinions des diverses autorités citées ici ne sont pas inconnues au lecteur. Il



suffira donc de donner simplement un petit abrégé de quelques-unes des conclusions auxquelles elles sont arrivées — en commençant par les hommes d'Eglise.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, l'Eglise *exige* la foi aux miracles accomplis par ses grands saints. Parmi les prodiges divers ainsi accomplis, nous ne choisirons pour le présent que ceux qui se rapportent directement à notre sujet, — les résurrections miraculeuses d'animaux. Or, celui qui croit que l'homme possède une âme immortelle, indépendante du corps qu'elle anime, peut admettre facilement que, par quelque miracle divin, l'âme puisse être rappelée et obligée à retourner dans le tabernacle qu'elle semblait avoir abandonné pour toujours. Mais comment pourrait-il croire à la même possibilité, quand il s'agit d'un animal, puisque sa foi lui enseigne que l'animal n'a pas d'âme indépendante, et qu'elle est annihilée avec le corps. Pendant plus de deux cents ans, depuis Thomas d'Aquin, l'Eglise a enseigné que l'âme de la brute meurt avec son organisme. Qu'est-ce donc qui serait rappelé dans l'argile pour la réanimer? C'est à ce moment que la scholastique intervient et, prenant la difficulté en main, réconcilie l'irréconciliable.

Elle commence par dire que les miracles de résurrection d'animaux sont innombrables et aussi bien prouvés que la « résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). » Les Bollandistes en donnent de nombreux exemples. Comme le remarque plaisamment le Père Burigny, hagiographe du XVIIe siècle, au sujet des outardes *ressuscitées* par saint Rémi : « — On peut me dire, sans doute, que je suis une oie moi-même d'ajouter foi à de pareils contes « d'oiseau bleu ». Je répondrai alors au moqueur que s'il conteste ce point, il doit effacer aussi plusieurs faits de la vie des Saints, notamment de celle de saint Isidore d'Espagne qui ressuscita le cheval de son maître ; de la biographie de saint Nicolas de Tolentino, qui ramena une perdrix à la vie, au lieu de la manger ; de celle de saint François, — qui retira des charbons ardents d'un four, où il cuisait, le corps d'un agneau qu'il ressuscita sur-le-champ ; qu'il fit, en outre, *nager dans leur sauce des poissons bouillis*, qu'il avait également ressuscités,... etc., etc. Et de plus, le sceptique devra accuser plus de cent mille témoins oculaires — parmi lesquels il devait s'en trouver quelques-uns au moins doués de bon sens — d'avoir été menteurs ou dupes. »

Une bien plus haute autorité que le Père Burigny, le Pape Benoît XIV, corrobore, par son affirmation, le témoignage ci-dessus. En outre, saint Sylvestre, François de Paule, Séverin de Cracovie, et une foule d'autres témoins oculaires des résurrections, sont mentionnés dans les Bollandistes. « Seulement, il ajoute, — dit le Cardinal de Ventura qui le cite, — que comme la résurrection, pour mériter ce nom, exige la reproduction *identique* et *numérique* de la

(1) De *la Béatification, etc.*, par le Pape Benoît XIV.

forme (1), aussi bien que de la substance de la créature morte ; et que cette forme (ou âme) de la brute est toujours, d'après la doctrine de saint Thomas, annihilée en même temps que son corps. Dieu, dans chaque cas, se trouve obligé, pour rendre le miracle possible, de créer une nouvelle forme pour l'animal ressuscité ; d'où il suit que cet animal rappelé à la vie n'est pas entièrement *identique* à ce qu'il était avant sa mort (*non idem omnino esse*) (2).

Cela ressemble terriblement à une des *mayas* de la magie. Pourtant, bien que toute la difficulté ne soit pas absolument expliquée, ce qui suit est bien net ; le principe qui animait l'animal pendant sa vie, et qui est appelé âme, étant mort ou dispersé après la mort du corps, une autre âme, — « une sorte d'âme informe, comme le pape et le cardinal nous le disent — est *créée* par Dieu pour accomplir le miracle ; une âme, cependant, distincte de celle de l'homme, qui, elle, est « une entité indépendante, éthérée et éternelle ».

Indépendamment de l'objection qui surgit naturellement de voir appeler une opération semblable un « miracle » effectué par le Saint, alors que c'est simplement Dieu qui, placé derrière lui, « crée », pour se glorifier, une âme toute nouvelle et un nouveau corps, la doctrine entière de saint Thomas prête le flanc à la critique. Car, comme Descartes le fait remarquer : « Si l'âme de l'animal (dans son immatérialité) est à tel point distincte de son corps, nous croyons qu'il n'est guère possible de ne pas la reconnaître comme un principe spirituel, et par conséquent — intelligent. »

Il est à peine besoin de rappeler au lecteur que Descartes considérait l'animal vivant comme un automate pur et simple, une « horloge bien montée », disait Malebranche. C'est pourquoi, celui qui adopte la théorie Cartésienne sur l'animal ferait bien d'accepter de suite l'opinion des matérialistes modernes. Car, puisque cet automate est capable de sentiments tels que l'amour, la gratitude, etc., etc., et qu'il est doué encore et incontestablement de mémoire, c'est que ces attributs, comme l'enseigne le matérialiste, sont des « propriétés de la matière. » Mais si l'animal est un automate, pourquoi l'homme ne le serait-il pas ? La science exacte, — l'anatomie, la physiologie, etc., — ne trouve pas la plus petite différence entre leurs corps respectifs ; et qui sait — se demande, avec raison, Salomon — si l'esprit de l'homme « monte » plus que celui de la bête ? C'est ainsi que nous trouvons le métaphysicien Descartes aussi inconséquent que les autres.

Mais que dit saint Thomas ? Il reconnaît que la bête a une âme (*anima*), il déclare cette âme *immatérielle*, et il lui refuse en même temps la qualification de *spirituelle* ; parce que, dit-il : « cela im-

(1) Dans la philosophie scholastique, le mot « forme » s'applique au principe immatériel qui anime le corps.

(2) *De la Béatification, etc.*, l. IV. c. XI, art. 6.



pliquerait alors de l'*intelligence*, ce qui est une vertu, une opération spéciale réservée à l'âme humaine seule. » Mais, comme au quatrième concile de Latran, il a été décidé que « Dieu a créé deux substances distinctes, la substance corporelle (*mundanam*) et la substance spirituelle » (*spiritualem*), et qu'une chose incorporelle doit être nécessairement spirituelle, saint Thomas dut recourir à une espèce de compromis, ce qu'on appellerait un subterfuge s'il ne s'agissait pas d'un Saint. Il dit : « Cette âme de la brute n'est ni esprit ni corps ; elle est d'une nature intermédiaire (1). » C'est là une opinion très malheureuse. Car saint Thomas dit ailleurs « que toutes les âmes — même celles des plantes — ont la forme substantielle de leurs corps », et si cela est vrai pour les plantes, pourquoi ne le serait-ce pas pour les animaux ? Ce n'est certainement ni de « l'esprit », ni de la matière pure, mais de cette essence que saint Thomas appelle « une nature intermédiaire ». Mais pourquoi, une fois sur la bonne voie, lui refuser la survivance, — pour ne pas parler d'immortalité ? La contradiction est si flagrante que de Mirville, en désespoir de cause, s'écrie : « Nous nous trouvons ici en présence de trois substances, au lieu de deux, qu'a décrétées le concile de Latran ! » et il se met aussitôt à contredire, autant qu'il ose, le « Docteur Angélique ». Le grand Bossuet, dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, analyse et compare le système de Descartes et celui de saint Thomas.

Personne ne peut le blâmer de donner la préférence à Descartes en matière de logique. Il trouve « l'invention » Cartésienne, — celle de l'automate — comme « se tirant mieux de la difficulté » que celle de saint Thomas pleinement acceptée par l'Eglise catholique ; aussi le Père Bonaventure s'indigne-t-il contre Bossuet en le voyant accepter une aussi misérable et puérile erreur. » Et, quoique attribuant aux animaux une âme avec toutes ses qualités d'affection et de sentiment, d'accord avec saint Thomas, son maître, il leur refuse l'intelligence et la faculté du raisonnement. « Bossuet, dit-il, est d'autant plus à blâmer, qu'il a dit : « Je prévois qu'une grande guerre se prépare contre l'Eglise sous le nom de philosophie Cartésienne. » Il a raison ici, car, de la « matière sensible » qui forme le cerveau de la brute sort tout naturellement la *matière pensante* de Locke, et de celle-ci toutes les écoles matérialistes de notre siècle. Mais là où il a tort c'est quand il défend jusqu'au bout la doctrine de saint Thomas qui est pleine d'erreurs et de contradictions évidentes. Car si l'âme de l'animal est, comme l'enseigne l'Eglise romaine, un principe informe, immatériel, il devient dès lors évident que, par le fait de son indépendance de l'organisme physique, elle ne peut pas plus mourir avec l'animal que dans le cas de l'homme. Si l'on admet qu'elle subsiste et qu'elle survit, en

(1) Cité par le Cardinal de Ventura dans sa *Philosophie chrétienne* vol. II, p. 386. Voyez aussi de Mirville : *Résurrections animales*.

quoi diffère-t-elle de l'âme humaine? Et cette dernière est éternelle, si nous admettons que saint Thomas fait autorité chaque fois qu'il parle, malgré qu'il se contredise ailleurs. « L'âme de l'homme est immortelle, et l'âme de l'animal périt », dit-il, (*Somna* V, p. 164), après s'être demandé dans le volume II du même grand ouvrage (p. 256): « Y a-t-il des êtres qui puissent rentrer de nouveau dans le néant »? et avoir répondu: « Non, car dans l'Ecclésiaste il est dit: (iii, 14). Tout ce que Dieu fait, dure éternellement. Avec Dieu rien ne change ». (Jacques I, 17). « C'est pourquoi, continue saint Thomas, ni l'ordre naturel des choses, ni le miracle, ne peuvent faire qu'une créature s'immerge dans le néant (soit annihilée); *il n'y a rien dans la nature qui soit annihilé*, car ce qui montre la bonté divine dans son plus grand éclat c'est la conservation perpétuelle des créatures » (1). Cette sentence est commentée et confirmée dans l'annotation de l'abbé Drioux, son traducteur: « Non, remarque-t-il, rien n'est annihilé; c'est un principe qui est devenu, pour la science moderne, une sorte d'axiome. »

Et, s'il en est ainsi, pourquoi cette règle immuable de la nature, reconnue à la fois par la science et par la théologie, aurait-elle sa seule exception dans l'âme de l'animal? lors même que ce dernier *n'aurait pas d'intelligence*, affirmation à laquelle tout penseur impartial s'opposera fortement et toujours.

Quittons maintenant la philosophie scholastique pour les sciences naturelles, et voyons quelles sont les objections du naturaliste à la possession par l'animal d'une âme intelligente et, par conséquent, indépendante. « Quoi que ce puisse être, ce qui pense, ce qui comprend, ce qui agit, c'est quelque chose de céleste et de divin; et, par cela même, nécessairement éternel », écrivait Cicéron, il y a près de deux mille ans. Nous comprendrions parfaitement que M. Huxley contredît cette conclusion, — pourtant saint Thomas d'Aquin, « le roi des métaphysiciens », croyait fermement aux miracles de résurrection accomplis par saint Patrice (2).

(1) *Somma*. Edition Drioux en 8 volumes.

(2) Saint Patrice, prétend-on, a christianisé la contrée du globe « la plus satanique — l'Irlande ignorante *de tout, sauf de la Magie* » — et en a fait « l'île des Saints, » en ressuscitant « soixante hommes morts depuis quelques années »: *Suscitavit sexaginta mortuos* (Lectio I, « *du Bréviaire romain*, 1520). Dans le MS. considéré comme la fameuse confession de ce Saint, et conservé dans la cathédrale de Salisbury (*Descript. Hibern* L. II. c. 1), saint Patrice écrit dans une lettre autographe. » « A moi, le dernier des hommes, et le plus grand pécheur, Dieu a cependant donné, pour combattre les pratiques magiques de ce peuple barbare, le don des miracles à un degré refusé aux plus grands de nos apôtres; — il (Dieu) a permis, en effet, qu'avec bien d'autres choses (comme la résurrection d'animaux et de créatures rampantes), *je ressuscitasse des corps morts, réduits en cendres depuis des années.* » Vraiment, devant un semblable prodige, la résurrection de Lazare paraît un incident bien insignifiant.



Réellement quand l'Eglise met en avant des prétentions aussi excessives que celles de ces miracles et qu'elle les impose aux fidèles, ses théologiens devraient au moins veiller un peu mieux à ce que leurs hautes autorités ne se contredisent pas, montrant ainsi leur ignorance sur des questions élevées par ailleurs à la hauteur d'une doctrine.

L'animal est donc privé de progrès et d'immortalité, parce qu'il est un automate. Selon Descartes, conformément à la scholastique du Moyen-âge, il n'a pas d'intelligence ; il n'a que l'instinct, celui-ci signifiant impulsions volontaires, comme l'affirment les matérialistes et comme le nie l'Eglise.

Frédéric et Georges Cuvier ont pourtant discuté amplement, tous les deux, sur l'intelligence et l'instinct des animaux (1). Leurs opinions sur ce sujet ont été recueillies et éditées par Flourens, le savant secrétaire de l'Académie des sciences. Voici ce que Frédéric Cuvier qui, pendant trente ans, fut directeur de la Section zoologique et du Muséum d'histoire naturelle, au *jardin des plantes* de Paris, a écrit sur ce sujet : « L'erreur de Descartes, ou mieux, l'erreur générale, consiste en ce qu'aucune distinction suffisante n'a jamais été faite entre l'intelligence et l'instinct. Buffon lui-même est tombé dans cet oubli ; c'est pourquoi tout est contradictoire dans sa philosophie zoologique. Reconnaissant dans l'animal un sentiment supérieur au nôtre et la conscience de son existence, il lui refuse en même temps la pensée, la réflexion, la mémoire et par conséquent toute la possibilité d'avoir des pensées (Buffon, *Discours sur la nature des animaux*, VII, p. 57) ».

Mais comme il pouvait difficilement s'arrêter là, il admettait que la brute avait une sorte de mémoire, active, étendue et plus fidèle que la nôtre. (*Id. Ibid.* p. 77). C'est ainsi, qu'après lui avoir refusé toute intelligence, il admet néanmoins que l'animal consulte son maître, l'interroge et comprend parfaitement tous les signes de sa volonté. » (*Id. Ibid. Vol. X*, *Histoire du chien*, p. 2).

On ne saurait s'attendre à une plus belle série de contradictions de la part d'un grand savant.

L'illustre Cuvier a donc raison de remarquer, à son tour, que « ce nouveau mécanisme de Buffon est encore moins compréhensible que l'automate de Descartes » (2).

Comme l'a fait remarquer le critique, une ligne de démarcation devrait être tracée entre l'instinct et l'intelligence. La construction des ruches par les abeilles, l'élévation de digues par le castor au beau milieu du plancher sec de la maison du naturaliste comme dans l'eau du fleuve, sont des actes et des effets de l'instinct à jamais immuable et invariable, tandis que les faits d'intelligence se

(1) Plus récemment le Dr Romanes et le Dr Butler ont jeté une grande lumière sur ce sujet.

(2) *Biographie universelle*, Art. de Cuvier sur la vie de Buffon.

rencontrent dans des actes produits clairement par une pensée préalable de l'animal, actes dans lesquels c'est la raison et non l'instinct qui entre en jeu, actes que l'éducation et l'entraînement rendent possibles et susceptibles de perfectionnement et de développement. L'homme est doué de raison, l'enfant d'instinct; et le jeune animal a plus de l'un et de l'autre que l'enfant.

En réalité, chacun des contradicteurs sait aussi bien que nous qu'il en est ainsi. Si un matérialiste ne veut pas l'avouer, c'est l'orgueil qui l'en empêche.

Comme il refuse une âme à l'homme et à la bête, il ne veut pas admettre que celle-ci soit douée d'intelligence, tout aussi bien que lui, quoiqu'à un degré infiniment moindre. A leur tour l'homme d'église, le naturaliste porté à la religion, le métaphysicien moderne ne veulent pas accorder que l'homme et l'animal sont l'un et l'autre doués d'une âme et de facultés, sinon égales en développement et en perfection, du moins identiques comme nom et essence. Chacun d'eux sait, ou devrait savoir, que l'instinct et l'intelligence sont deux facultés complètement opposées par nature, deux ennemis en conflit permanent; et que, s'ils ne veulent pas admettre deux âmes ou principes, ils doivent reconnaître, du moins, la présence de deux pouvoirs de l'âme, ayant chacun un siège spécial dans le cerveau, sièges qui leur sont bien connus, puisqu'ils peuvent temporairement les détruire tour à tour, selon l'organe ou partie d'organe qu'ils tourmentent pendant leurs terribles vivisections.

Qu'est-ce autre chose que l'orgueil humain, qui a fait dire à Pope :

Demandez dans quel but brillent les corps célestes
Et pour qui est la terre? L'orgueil répond : c'est pour moi.
Pour moi que la bonne nature entretient son pouvoir général,
Qu'elle verdit le gazon et colore les fleurs.

. . . .

Pour moi, la mine rend des trésors,
Pour moi, des milliers de sources rendent la santé.
Les mers me rafraîchissent, les soleils m'éclairent,
La terre est mon plancher et le ciel mon plafond!

Et c'est le même orgueil inconscient qui fit émettre à Buffon ses remarques paradoxales au sujet de la différence qui existe entre l'homme et l'animal. La différence consisterait en « l'absence de réflexion », car l'animal, dit-il, « ne sent pas qu'il sent ». Comment Buffon le sait-il? « Il ne pense pas qu'il pense », ajoute-t-il, après avoir dit à l'auditoire que l'animal se souvient, délibère souvent, compare et choisit (1)!

Qui a jamais prétendu qu'une vache ou un chien pussent être des idéologues? Mais l'animal peut penser et savoir qu'il pense,

(1) *Discours sur la nature des animaux.*

d'autant plus vivement qu'il ne peut parler, ni exprimer ses pensées. Comment Buffon ou tout autre peuvent-ils le savoir?

Les observations précises des naturalistes montrent cependant une chose, c'est que l'animal est doué d'intelligence ; et dès que cela est établi, nous n'avons qu'à répéter la définition de l'intelligence donnée par Thomas d'Aquin — la prérogative de l'âme immortelle de l'homme, — pour voir que la même prérogative est due à l'animal.

Mais pour rendre justice à la *vraie* philosophie chrétienne, nous pouvons dire que la chrétienté primitive n'a jamais prêché ces atroces doctrines, — vraie cause de l'abandon des enseignements du Christ et de ses disciples, par tant d'excellents hommes et par de si hautes intelligences.

(*A suivre*). **H. P. Blavatsky.**

L'HOMME ET SES CORPS

(*Suite.*)

Le corps astral.

S'il est une question importante pour chacun, c'est celle du perfectionnement de notre corps astral. Ne perdons pas de vue que le progrès s'accomplit sur deux lignes parallèles : purification du corps physique, purification et développement du mental.

La matière astrale étant incomparablement plus ductile aux vibrations du monde mental que ne l'est la matière physique, il s'ensuit que le corps astral est d'autant plus sensible aux influences de la pensée. Un coup-d'œil en astral nous en fournit le témoignage : nous y voyons une multitude de formes perpétuellement changeantes — *formes-pensées* — composées d'essence élémentale dont se revêtent et qu'animent les pensées ambiantes. L'essence élémentale se distribue en masses volumineuses où s'involuent incessamment des formes le plus souvent éphémères, qui disparaissent pour se reconstituer ailleurs sous de nouvelles impulsions. En y regardant de près, on constate l'existence de couches superposées, vibrantes sous l'action des courants de mentalité qui les traversent. Les courants puissants y involuent de véritables entités, qui persistent durant un temps plus ou moins long, tandis que les pensées débiles ne font qu'y esquisser des ombres, apparences vagues et évanescentes ; le tout constituant un monde de formes mouvantes et changeantes, sous l'action des pensées qui les évo-

quent et leur communiquent la vie. Il ressort de ceci que la caractéristique d'un véhicule ainsi composé est de répondre avec une extrême sensibilité à toute influence de provenance mentale, qu'il s'agisse de nos pensées ou de celles d'autres êtres.

Voyons maintenant quels sont les résultats de telles influences? Toute pensée, qu'elle soit générée en nous ou de provenance extérieure, interpénètre le corps physique et l'entoure comme d'un nuage coloré. Il va de soi que la coloration varie suivant les pensées et le degré de développement de l'homme, suivant l'intensité de sa nature inférieure, animale et passionnelle. L' « *aura* » est cette portion d'essence Kamique — le corps du désir — qui s'étend extérieurement au corps physique et que nous nommons ordinairement corps astral (1), ou véhicule de la conscience Kamique chez l'homme, siège des passions animales et des désirs, centre de nos sens, source unique des sensations, ainsi que nous l'avons dit. L'essence de ce véhicule subit de continuels changements quant à la coloration, en raison de la nature des pensées qui le traversent. Sous l'impulsion de la colère apparaissent des éclairs d'un rouge écarlate; l'amour physique y propage des vibrations rosées de nuance vive. Les pensées d'un caractère noble et élevé ne trouvent pas à s'exprimer à l'aide de matériaux de cette espèce, mais en raison du travail de sélection qui s'opère dans la matière astrale et dont on constate le progrès à mesure que s'éliminent les particules les plus grossières, les plus denses, afférentes à chaque sous-plan, et que remplacent successivement des essences de qualité plus rare, plus délicate. Le corps astral d'un homme chez qui la nature animale est très développée et la mentalité basse, est quelque chose de fort grossier, épais, lourd et sombre; si dense, parfois, que les lignes de contour se confondent avec celles du corps physique, tandis que chez l'homme avancé, tout est clarté, lumière, composé de couleurs brillantes, de matériaux affinés: en réalité, un fort bel objet. C'est que les passions inférieures ont été subjuguées — l'action sélective du mental a affiné la matière astrale.

C'est par les pensées nobles que nous purifions ce véhicule, si inconscients que nous soyons de travailler dans ce but: qui est

(1) Bien que juste au point de vue où se place l'observateur, cette façon de désigner l'*aura* pourrait induire à penser qu'il s'agit de parties distinctes. Il n'en est rien. Dire que l'aura est « un nuage à l'entour du corps » est une façon de parler imagée, mais rien de plus. En réalité, la destinée de l'homme étant de vivre sur des plans variés, celui-ci porte, sur chacun, le vêtement approprié. Or, vêtements ou corps, tous s'interpénètrent; l'inférieur, celui de dimension moindre, étant le corps physique. Les combinaisons de substance constituant les autres « *enveloppes* » prennent le nom d'aura, en tant qu'il s'agit de la portion extérieure à la limite du corps physique. L'aura Kamique est donc ce qu'on pourrait appeler la portion nimbée de l'astral.



d'attirer à soi les pensées d'une nature élevée. Tout corps habitué à répondre aux mauvais instincts agit comme le ferait un aimant à l'égard des formes-pensées similaires flottant dans l'ambiance et que repousse avec énergie le corps astral, lorsqu'il est purifié ; tandis qu'il attire à soi pour se les assimiler les formes-pensées de nature homogène.

Ainsi que nous l'avons dit, l'état du corps astral dépend dans une large mesure de celui du corps physique, en ce sens qu'il est affecté par les conditions de pureté ou d'impureté des éléments de ce dernier. Les liquides, les solides, les gaz et les éthers, dont se compose notre corps physique, ont une action directe, nous l'avons vu, sur les enveloppes correspondantes du corps astral, en raison même de la qualité de ces matériaux. Si donc, par le fait d'une coupable insouciance, nous laissons s'introduire en notre corps physique des particules solides d'une nature impure, nous attirons à nous les impuretés correspondantes de ce que nous pouvons appeler le *solide* astral. Il va de soi qu'en agissant dans le sens inverse la matière *solide* astrale en nous assimile progressivement des éléments purs. A mesure que nous poursuivons l'œuvre de purification du corps physique par les aliments que nous lui donnons, par l'exclusion des aliments impurs, tels que la chair des animaux, les boissons alcooliques et autres matériaux qui ont une action dégradante, non-seulement nous améliorons les conditions de notre véhicule physique, mais nous procédons en même temps à la purification du véhicule astral auquel nous donnons ainsi la possibilité d'attirer, sur son propre plan, les éléments de qualité supérieure. Ce n'est pas seulement notre vie présente qui y est intéressée, les conséquences s'étendent beaucoup plus loin. Il s'agit, ainsi que nous le verrons, des conditions *post mortem*, des conditions où nous allons nous trouver durant notre séjour sur le plan astral ; il s'agit enfin des conditions d'existence physique qui nous attendent lors de notre prochain retour sur cette Terre. Et encore, ne sommes-nous pas au bout des conséquences... les aliments de l'espèce la plus nuisible attirent à notre corps astral une foule d'entités malfaisantes. Car, si nous avons affaire avec la matière astrale proprement dite, nous avons aussi à affronter le contact des nombreuses entités qui peuplent cette région sous le nom d' « *élémentals* », d'un type supérieur ou inférieur, selon l'état de mentalité des hommes qui leur ont donné naissance, et d'autres créatures caractérisées par ce fait qu'elles ne sont autre chose que des êtres humains dépravés, emprisonnés dans leur véhicule astral sous le nom d' « *élémentaires* », subissant la loi d'attraction à l'égard de ceux dont le corps astral est congénère à leur propre nature. L'*élémentaire* s'attache de préférence à la personne chez qui se trouve développé le vice en lui prédominant. Tout clairvoyant peut voir des hordes d'élémentals hideux assemblés autour des étals de boucherie, dans les grandes villes. Mais le rendez-vous



préféré des élémentaires, ce sont les grandes brasseries, les temples de l'alcool, où l'on voit ces entités se repaître d'émanations *sui-generis*, quand elles ne réussissent pas à s'introduire dans le corps même des buveurs. Tout corps construit à l'aide de tels matériaux attire à soi les dites créatures, et le véhicule astral en est comme possédé, et cette possession le suit à travers tous les stages du plan.

Naturellement, l'étendue des possibilités du véhicule astral dépend largement de la nature des matériaux que nous y introduisons. A mesure que le processus de purification suit son cours, le véhicule cesse de répondre aux impulsions inférieures pour vibrer au contact des influences élevées. Bien que par sa nature astrale, il soit essentiellement sensible à toute impression extérieure, nous arrivons graduellement à en faire l'instrument qui ne doit vibrer qu'à ce qui est noble et grand, l'instrument accordé exclusivement pour ne répondre qu'aux plus hautes notes du registre. De même que pour répondre synchroniquement à telles vibrations données, une corde métallique doit réunir certaines conditions requises de diamètre, de tension, de longueur, de même doit être accordé notre corps astral, si nous voulons qu'il soit consonnant à l'égard des ondes d'harmonie pure qui règnent sur son propre plan. Il ne s'agit pas ici d'une théorie du domaine de l'idéal, mais d'un fait réel de l'ordre le plus pratique : les cordes de l'instrument astral s'accordent et se mettent dans le ton aussi bien que celles de tout autre instrument ; la Loi de Cause et d'Effet règne aussi impérieuse en astral que sur le plan physique. C'est la Loi Universelle à laquelle nous en appelons, comme notre point d'appui et notre refuge, en haut comme en bas. Nous devons élever notre état conscient à la hauteur de la Réalité, où qu'elle soit : cela s'exprime en deux mots — connaître et vouloir — vouloir pratiquer réellement ce que la Connaissance nous dévoile comme possible. Acceptons cela, d'abord, si nous voulons, à titre de simple hypothèse, laquelle s'adapte d'ailleurs merveilleusement à tous les faits observés et connus du monde physique, mais qui se changera en certitude au fur et à mesure de la purification du corps astral, car, une fois ce point acquis, tout un ensemble de faits passe sous le contrôle de l'observation directe : il ne s'agit plus que de vérifier les théories qu'on avait acceptées d'abord à titre d'hypothèse.

C'est donc, avant tout, du processus de purification que dépend toute possibilité pour l'homme de maîtriser le monde astral et d'y être d'une réelle utilité. Il existe des méthodes de yoga déterminées pour le développement des sens astrals, susceptibles de conduire à ce but d'une façon saine et rationnelle, mais où serait l'utilité d'enseigner ces méthodes à quiconque serait incapable de se soumettre aux conditions préliminaires de purification ! Chacun sait avec quelle avidité le monde se jette sur toute méthode qui promet de faire faire des progrès, pour peu qu'on y ajoute un ca-

chet de nouveauté et surtout de mystère:.. mais à quoi bon parler de Yoga à des gens qui ne veulent pas entendre parler des observances du premier stage imposées à la vie journalière. Qu'adviendrait-il de toute personne non-préparée, à supposer qu'on lui enseignât les notions les plus élémentaires de la plus simple Yoga? D'abord ce serait de l'engouement, à cause de la nouveauté, de l'étrangeté du fait et parce qu'on en espère d'immédiats résultats, mais une année ne serait pas écoulée qu'on serait déjà fatigué de la contrainte régulière imposée à la vie de chaque jour, découragé par l'absence de résultats appréciables, et parce qu'on n'est pas habitué aux efforts persistants qu'exige une telle éducation ; ajoutez à cela la lassitude, l'attrait de la nouveauté bientôt déflorée, il n'en faudra pas davantage pour jeter le manche après la cognée. Toute personne qui n'a pas en soi les conditions de possibilité et de vouloir pour accomplir les plus simples devoirs de purification physique et astrale, à l'effet de rompre par un effort d'abnégation tout au moins temporaire avec les mauvaises habitudes contractées relativement au boire et au manger, ne doit pas espérer de réussite dans une entreprise de beaucoup plus difficile, laquelle peut avoir momentanément excité la curiosité, mais ne saurait qu'être abandonnée comme un fardeau intolérable. Parler de méthodes spéciales avant que les pratiques de l'ordre le plus modeste aient été observées au moins durant une année, c'est perdre son temps et sa peine. Mais aussitôt que la purification a commencé, de nouvelles possibilités ne tardent pas à se manifester. L'étudiant sent graduellement comme un afflux de notions nouvelles, de perceptions plus subtiles, de vibrations variées auxquelles il lui aurait été impossible de répondre aux jours de l'aveuglement, alors que ses sens étaient émoussés. Tôt ou tard, et eu égard aux circonstances antérieures Karmiques, de telles expériences l'attendent ; et de même qu'un enfant qui est parvenu à vaincre les premières difficultés de l'alphabet peut jouir du plaisir de lire, par lui-même, les histoires contenues dans son livre, de même il est réservé à l'étudiant de découvrir en lui et de contrôler des facultés dont il n'avait même pas rêvé la possibilité aux jours d'insouciance et d'ignorance : nouvelles avenues rayonnant en tous sens vers la connaissance, perceptions insoupçonnées au sein d'un univers toujours plus vaste.

Examinons rapidement le corps astral au double point de vue de l'état de veille et durant le sommeil, ce qui nous permettra d'apprécier aisément la nature de ses fonctions au moment où, cessant d'être lié au corps physique, il devient un véhicule de conscience tout à fait indépendant. Si nous considérons un sujet donné soit éveillé, soit endormi, nous verrons qu'il existe une différence très marquée en ce qui concerne le corps astral. A l'état de veille, les changements de couleur et autres manifestations d'activité se produisent à l'intérieur du corps physique ou dans son

voisinage immédiat — mais lorsque le sujet est endormi, une séparation a eu lieu, en ce sens que nous voyons le corps physique — le corps dense et son double éthérique, — laissés à eux-mêmes dans la posture du sommeil, tandis que le corps astral flotte dans l'air au-dessus de ses contre-parties physiques (1). Si le sujet est d'un développement médiocre, le corps astral ainsi séparé n'est pas autre chose que la masse à peu près informe précédemment décrite, incapable soit de s'éloigner beaucoup du corps endormi, soit de fonctionner à titre de véhicule de conscience. *L'homme intérieur*, dans ces conditions, est dans un état assez vague, l'état de rêve confus ; par le fait, on peut dire qu'il est dans l'état de somnolence, étant privé du *médium* au moyen duquel il est habitué à fonctionner, incapable, par conséquent, de recevoir de l'astral aucune impression définie, impuissant à s'exprimer clairement à l'aide d'un corps astral si pauvrement organisé. Il peut se faire que des *formes-pensées* passent éventuellement au travers des centres de sensation, et l'homme en sera affecté ; il peut se faire également que de tels stimuli (impressions) provoquent de la part de la nature inférieure des réponses adéquates, mais tout ce qu'il est donné à l'observateur d'apercevoir n'est qu'une masse incohérente, vague, engourdie par le sommeil et flottant sans but au-dessus du corps de la personne endormie ; et s'il se produit, d'aventure, quelqu'influence tendant à entraîner au loin le corps astral, à augmenter la distance qui le sépare du corps dense, on voit, de suite, s'opérer le réveil, par réintégration de l'astral dans son partenaire physique. Mais s'il s'agit d'un être sensiblement plus développé, accoutumé à fonctionner dans le monde astral et à se servir de son véhicule pour cet usage, le spectacle est tout différent. Aussitôt que le corps physique s'abandonne au sommeil, l'astral s'en échappe, et nous avons devant nous l'homme dans la plénitude de son état conscient, incorporé dans le véhicule astral parfaitement organisé et proportionné, présentant l'exact portrait de son modèle, lequel, pleinement éveillé sur le Plan Astral, dispose d'un instrument à l'aide duquel il peut opérer plus sûrement, avec plus d'activité, d'efficacité, avec des moyens de compréhension plus vastes qu'il n'est capable de le faire lorsque confiné dans sa prison de chair. Franchies avec une inconcevable rapidité, les distances cessent d'être un obstacle, et les déplacements se font sans que le corps, abandonné au sommeil, en soit troublé.

Lorsque les deux véhicules — le physique et l'astral — n'ont pas encore été reliés entre eux, ou, pour mieux dire, lorsqu'au moment où l'astral s'échappe de sa contre-partie physique, subsiste une solution de continuité entre les deux états de conscience, alors, bien que pleinement éveillé et conscient en astral, l'homme peut

(1) Voir pour une description plus détaillée les articles sur les « Rêves » précédemment cités.



manquer de l'expérience nécessaire pour imprimer dans le cerveau physique, au moment où il réintègre son domaine, aucune notion des choses astralement vécues durant son absence. Dans ces conditions, la conscience « *à l'état de veille* » — pour nous servir du terme ayant cours à l'effet de désigner la plus limitée des formes de l'état conscient — reste étrangère aux expériences éprouvées par l'*homme* sur le Plan Astral ; non pas que celui-ci les ignore, mais parce que l'organisme physique n'est pas outillé pour en enregistrer les impressions, en raison même de la densité respective de plans différents. Parfois, au moment du réveil, il reste comme une impression de quelque chose de vécu et dont la mémoire n'a pas gardé l'empreinte ; si fugitive qu'elle soit, cette impression n'en est pas moins la preuve d'une activité de conscience sur un plan autre que celui de notre nature physique, et indépendante de l'organe cérébral insuffisamment réceptif pour conserver un souvenir même évanescent des expériences éprouvées durant le sommeil. Il peut se faire, aussi, que dans l'instant où l'astral réintègre le physique, *le Penseur* réussisse à produire sur le double-éthérique et le corps dense une impression momentanée, laquelle, au réveil, se traduise par une lueur de mémoire à l'égard des choses de l'astral ; mais de tels souvenirs ne se laissent guère ressaisir, plus on s'efforce d'en remonter le cours, plus ils s'effacent, comme si les vibrations de la matière astrale étaient trop subtiles pour résister à celles plus grossières des centres cérébraux. Il arrive aussi que le *Penseur* obtienne ce résultat de faire au cerveau physique l'apport d'une connaissance nouvelle, bien qu'il soit encore hors d'état de lui transmettre la mémoire des circonstances de milieu et autres, où cette notion fut acquise : telle est l'origine de ce que nous appelons les idées spontanées qui surgissent à l'état de veille, de ces problèmes qui ont résisté à tous nos efforts, et dont la solution apparaît tout à coup, de cette lumière qui jaillit soudaine, à un moment donné, sur des questions difficiles, obscures. De tels résultats sont pour nous encourager, en ce sens, qu'ils sont un signe de progrès certain : c'est une preuve que le véhicule astral s'organise normalement, qu'il commence à fonctionner avec activité dans le milieu qui lui est congénère, si partiellement réceptive que puisse être d'ailleurs en nous la matière physique. Quelquefois l'*homme réel* réussit à communiquer directement avec le cerveau, tel est le phénomène que l'on regarde habituellement comme un rêve cohérent, sensé, le rève qui laisse une impression salutaire et dont les êtres doués intellectuellement peuvent, à l'occasion, bénéficier. Tant que dure le phénomène, la sensation de vie est aussi intense qu'à l'état de veille, et, parfois, on perçoit ainsi la connaissance de faits utiles pour la conduite de la vie.

Néanmoins, quiconque est sur le chemin de la spiritualité, y fût-il même avancé, ne doit pas perdre de vue qu'on peut fort bien être employé activement sur le Plan Astral et s'acquitter convenable-

ment de sa tâche, sans que le moindre souvenir subsiste, au réveil, de l'œuvre à laquelle on a pu coopérer : la conscience inférieure ne réalisant rien de plus qu'un afflux de lumière toujours plus vive, une aptitude sans cesse grandissante à l'égard des vérités spirituelles. Mais il est un fait qui doit servir d'encouragement à tous ceux qui sont sur la voie, un fait certain sur lequel tous peuvent compter, si complète que puisse être l'absence de mémoire à l'égard d'expériences hyperphysiques : c'est qu'à mesure que nous apprenons à travailler pour les autres, que nous nous efforçons de devenir un instrument utile pour le monde, à mesure que grandit en nous et se fortifie le dévouement envers les Frères-Aînés de l'humanité, que nous mettons toute notre volonté à accomplir la tâche qui nous incombe dans le grand œuvre dirigé par les Maîtres, inévitablement, et par le fait même, nous développons et organisons ce corps astral, instrument indispensable pour nous acquitter des services que l'on attend de nous. Il importe peu que la mémoire physique en garde ou non la trace, pourvu qu'à l'heure où le corps matériel est profondément endormi, nous soyons libres de quitter notre prison et de travailler dans le monde astral suivant la ligne qui convient à notre activité, pour y aider des êtres que nous serions, autrement, hors d'état de joindre, les aider de secours dont ils ont besoin et que, seule, la conscience astrale nous permet de leur rendre. C'est le stage d'évolution qui s'ouvre pour tous ceux qui ont le cœur pur, l'intelligence élevée et la *volonté de servir*. La mémoire physique peut être incapable de refléter la moindre parcelle de l'œuvre accomplie, on n'en aura pas moins travaillé utilement durant de nombreuses années et réalisé une somme de bien hors de proportion avec tout ce qu'on peut imaginer. Qu'importe ! à l'heure marquée par Karma se déroulera pour chacun le fil ininterrompu de la conscience, ce fil qui passe, à volonté, d'un monde à l'autre, pont jeté entre les deux rives et que traverse sans effort la conscience éveillée, qui permet à l'Homme, sa tâche accomplie sur le Plan Astral, de redescendre dans le monde physique, d'y revêtir son vêtement de chair, sans perte de mémoire ni lacune dans ses souvenirs. Tel est l'avenir certain ouvert à tous ceux qui, délibérément, choisissent la voie du service. Ils entreront en l'état conscient sans solution de continuité ni brisure ; le moment viendra où les jours et les nuits ne seront plus partagés en périodes de mémoire et d'oubli, mais apparaîtront comme un tout indivisible, au cours duquel — le corps laissé au repos qui lui est nécessaire — l'homme réel, revêtu du véhicule *ad hoc*, poursuit son œuvre en astral. Dès lors se manifeste la chaîne non interrompue où tous les anneaux, composés de pensées vécues, se relient entre eux : c'est l'état conscient depuis l'instant même où se quitte le corps dense, de la seconde où s'opère la transition, jusqu'à la sensation intense de vivre en dehors de la matière physique, quand on y revient et quand on s'en échappe de nouveau ; état de conscience qui se per-



pétue d'années en années, infatigable, jamais lassée, et qui, en définitive, fournit le témoignage irréfragable de l'existence d'un « *Soi Individuel* », et prouve de toute évidence que le corps physique n'est pas autre chose qu'un vêtement que l'on quitte à volonté et non pas l'instrument indispensable de la Pensée et de la Vie. Alors on comprend à quel point la Pensée et la Vie sont indépendantes, l'une et l'autre, de la matière du Plan Physique, de quelles entraves elles sont chargées, lorsqu'elles ont à opérer par son intermédiaire !

Arrivé à ce stage, l'homme commence à comprendre quelque chose du Monde qu'il habite et de la Vie qui est en lui ; il commence à réaliser un peu plus de l'avenir qui l'attend et des destinées plus hautes réservées à l'Humanité. A mesure que l'état conscient, en lui, gagne de proche en proche le physique, puis l'astral, il aperçoit d'autres plans de conscience étagés sur de plus hauts sommets qu'il lui sera donné de franchir, s'il veut les conquérir un à un ; il voit grandir sa puissance de réalisation à mesure qu'il s'élève sur des stages plus exaltés et pénètre en de plus vastes sphères... mais toujours à titre de serviteur de la Hiérarchie Sainte, et pour assister l'Humanité. Alors l'existence d'ici-bas commence à lui apparaître sous son véritable jour ; les contingences physiques, qui autrefois le dominaient si impérieusement, cessent de l'affecter, à mesure qu'il pénètre consciemment sur des plans où la vie s'exerce plus indépendante, avec plus d'intensité et de plénitude. Quant à la mort, en quoi pourrait-elle désormais le toucher, qu'il s'agisse de lui personnellement ou de ceux qui ont besoin de son assistance ? La vie terrestre — figure autrefois chargée d'ombre et de tristesse — lui apparaît ce qu'elle est réellement : une fraction infinitésimale du cycle de l'activité humaine, éclairée jusqu'aux plus profonds replis par la lumière qui descend des régions supérieures.

Des fonctions et facultés astrales passons à l'étude de certains phénomènes en corrélation avec le sujet. Nous avons dit que le corps astral, indépendamment du corps physique, pouvait être rendu visible, soit après la mort, soit durant la vie. En ce qui concerne ce dernier cas, celui qui possède la complète maîtrise du véhicule peut, cela va de soi, quand il lui plaît et à quelle distance que ce soit, se présenter astralement dépouillé de son vêtement de chair, à la personne à laquelle il veut se manifester ; et le but sera rempli pourvu que la personne soit douée de clairvoyance — nous entendons par clairvoyance le développement de la vision astrale. Si non, le visiteur devra recourir au procédé de « *matérialisation* », empruntant à l'atmosphère ambiante des particules de matière physique en quantité suffisante pour densifier l'apparition au point de la rendre physiquement visible. Et c'est ce qui explique le plus grand nombre des apparitions à distance ; phénomène plus fréquent qu'on ne l'imagine, grâce aux réticences de ceux qui en ont été le témoin et qui préfèrent se taire que de passer pour supersti-



tieux. Cette sorte de conspiration du silence tend heureusement à disparaître. En effet, si les gens avaient le bon sens et le courage d'attester ce que, personnellement, ils savent être la vérité à ce sujet, nous ne tarderions pas à avoir sur les apparitions astrales à distance une masse de témoignages formant un ensemble d'une incontestable évidence. Il est des cas où de telles apparitions se produisent sans qu'il y ait nécessité de *matérialisation* de la part du manifestant, ni faculté de vision astrale du côté de ceux qui les perçoivent. La clairvoyance momentanée peut être le résultat de conditions physiologiques particulières. Il suffit d'un ralentissement des pulsations vitales, de la circulation du sang, d'une diminution de l'activité nerveuse — dont l'harmonie dépend dans une si large mesure de l'état du Double-Ethérique — pour que le phénomène ait lieu. Prenons un exemple : celui d'une mère séparée de son fils. Elle le sait malade sur une terre étrangère, exposé à tous les dangers ; l'anxiété qui la mine agit à ce point sur le système nerveux qu'elle devient sensible aux vibrations astrales, spécialement durant les heures de la nuit où se ralentit l'activité vitale. Supposons qu'à ce moment le malade soit plongé dans un état de torpeur physique ; il suffit alors qu'il adresse une pensée à cette mère qui l'a tant aimé, pour que celle-ci voie apparaître à ses yeux la forme astrale de son enfant. Les cas les plus nombreux de visite astrale se produisent au moment où le défunt vient de se séparer de son corps physique. De telles apparitions sont rien moins que rares, spécialement lorsque le mourant est obsédé par un violent désir de joindre une personne aimée, ou de transmettre quelque information particulière qu'il lui a été impossible de communiquer de son vivant.

Si nous observons le Corps-Astral après la mort — les liens qui le retenaient au double-éthérique et au corps dense étant brisés — nous constatons certaines modifications qui le font changer d'aspect. Durant la période de ses relations avec le corps physique, les différents sous-états de matière astrale sont à ce point mélangés les uns avec les autres, que les qualités les plus fines se trouvent confondues avec les plus denses. Mais après la mort, il n'en va plus de même ; il se fait une sorte de sélection entre les particules de même nature ; chacun des sous-états trouvant ainsi son niveau, est séparé du voisin par sa densité différente, en vertu de la loi qui régit tous les corps. Dès lors le véhicule apparaît en la forme stratifiée, composée d'une série d'enveloppes sphériques, disposées concentriquement, les plus denses étant toujours à l'extérieur. Ce changement de constitution nous met en présence d'un motif de plus qui nous engage fortement à profiter de la période d'existence physique pour purifier le corps astral. En effet, on s'aperçoit bientôt que ce dernier ne va pas tout droit au stage de nos préférences ; loin de là... Le Monde Astral étant composé pareillement de sept sous-plans superposés, c'est la qualité de la matière dont est cons-

tituée l'enveloppe extérieure de son véhicule qui détermine, pour l'homme, le sous-plan où il restera confiné, et c'est par la désintégration successive de chacune des enveloppes, qu'il peut s'élever de stage en stage, de la base au sommet. Si nous prenons pour exemple un homme présentant les caractéristiques de l'animalité et de la bassesse des instincts, nous retrouvons en prédominance, dans son corps astral, ce qu'il y a de plus grossier et de plus dense dans la matière du plan, et dont la pesanteur, cela va de soi, le retiendra captif sur le niveau le plus bas du Kama-loca. Jusqu'à ce que l'enveloppe extérieure se soit désintégrée — tout au moins dans une assez large mesure — l'entité humaine sera détenue en cette section de l'Astral, exposée à tous les désagréments d'une région absolument privée de charme. Lorsque le processus de dissociation est parvenu à un certain point qui lui permet de s'évader, l'homme passe sur le niveau immédiatement supérieur; peut-être serait-il plus exact de dire qu'il acquiert la capacité d'éprouver le contact des vibrations afférentes à la matière astrale du sous-plan voisin, ce qui équivaut pour lui à se sentir porté en une autre région, où il séjournera jusqu'à dissociation de l'enveloppe correspondante du sixième sous-plan, ce qui lui livre accès au cinquième, et ainsi de suite. La longueur du séjour sur chacun des stages est ainsi déterminée par la puissance des affinités développées durant la vie terrestre et représentée, dans le corps astral, quantitativement et qualitativement, par la matière astrale correspondante à chaque sous-plan. Il suit de là que la plus grande est la quantité de matière amassée dans la plus extérieure des enveloppes, plus long est le séjour dans les bas-fonds du Kama-loca; moins nous emportons avec nous de ces éléments grossiers, plus rapide est le passage au travers de cette région de l'au-delà. Quand bien même les plus grossiers éléments n'auraient pas été entièrement éliminés — leur complète éradication exigeant un travail difficile et prolongé — il suffit que, durant la vie terrestre, l'homme se soit détourné avec persistance des passions inférieures, pour que la matière appropriée à leur manifestation en astral ait cessé de fonctionner activement comme véhicule de conscience — se soit atrophiée, pour emprunter une analogie au monde physique. Dès lors, si l'entité est retenue sur les niveaux inférieurs, ce sera pour un temps fort limité; et encore sera-t-elle protégée contre les inconvénients du lieu par un sommeil profond et paisible : la matière grossière ayant cessé d'être médiatrice de la conscience, cette dernière n'est plus exposée à son contact.

Rapide, en effet, est la traversée du Kama-loca pour quiconque a purifié le corps astral de telle sorte qu'il ne retient de chaque sous-plan que les particules les plus pures, les éléments de choix. Un degré de plus suffirait pour que l'entité passât instantanément de stage en stage. On est alors parvenu à cette phase connue sous le nom de *point critique*; point de transition que nous retrouvons à

tous les stages, entre chacun des sous-états de la matière, considérés comme paires d'éléments : voyez ce qui se passe avec la glace, qui emmagasine une grande quantité de chaleur sans cesser d'être solide, et, passé ce point, se liquéfie ; même phénomène entre les sous-états liquide et gazeux, puisqu'un degré de plus ajouté à sa température transforme l'eau chaude en vapeur. La loi qui gouverne la matière règne sur tous les plans ; la moindre diminution de densité de la *coquille* extérieure du corps astral fait avancer le véhicule d'un pas, et lorsque le processus de purification a été poussé au plus haut degré qu'il soit possible d'atteindre, l'entité se trouve emportée vers un monde supérieur avec une inconcevable rapidité, sans même avoir conscience du milieu traversé.

Nous signalerons comme conséquence ultime résultant du processus de purification, sur les lignes parallèles du physique et du mental, l'influence qu'il dépend de nous d'exercer sur l'édification du Corps-Astral de l'avenir, de celui qui sera nôtre dans la prochaine incarnation. Lorsqu'après avoir franchi le Kama-loca, l'homme passe en Dévachan, il laisse derrière lui ce qu'il a pu générer en fait de mal, tout le bagage de ses pensées mauvaises, de ses passions, de ses désirs impurs ; car ceux-ci sont essentiellement du domaine de l'Astral, et l'astral ne se mélange pas à la matière dévachanique ; les vibrations grossières du monde des sensations étant frappées d'inertie dans ce pur milieu. Mais l'homme ne se sépare pas entièrement des sensations vécues, il les emporte avec lui en qualité de *germes latents*, destinés à dormir durant la période de vie dévachanique jusqu'au jour du retour, de la descente en Astral, où passions, désirs et tendances, attirés par une sorte d'affinité magnétique dans le terrain de culture qui leur convient, vont renaître et fructifier, pour constituer le vêtement astral approprié à l'incarnation imminente de l'entité sur le plan physique. Nous voyons par là que ce qui est en jeu n'est pas seulement le véhicule d'aujourd'hui mais aussi celui de l'avenir, de quelle importance est pour nous de concentrer tous nos efforts, d'utiliser la connaissance actuellement acquise pour assurer nos progrès ultérieurs.

Remarquons bien que toutes nos *vies* ne forment qu'une chaîne sans fin, comme autant d'anneaux reliés les uns aux autres, dont aucun ne peut être séparé de celui qui le précède ni de celui qui le suit. En réalité, nous ne vivons qu'une seule et même vie, au cours de laquelle ce que nous appelons *une existence* n'a que la durée d'un jour. Jamais nous ne commençons la vie sur une page entièrement blanche, chaque existence nouvelle n'est qu'un chapitre de plus à ajouter à l'ancien drame. On ne se soustrait pas plus à la dette de Karma, par le fait de cette cessation momentanée d'activité physique que nous appelons la Mort, qu'on ne se trouve libéré le lendemain d'un engagement contracté la veille : la nuit qui vient de s'écouler n'a fait qu'en rapprocher le terme ; et dans l'un et



l'autre cas, la note nous est présentée jusqu'à ce qu'elle soit entièrement payée.

Si la chaîne de la vie est indéfinie, sans rupture, le processus de notre développement, de notre purification, s'inscrit sur une ligne parallèle, et plus d'une existence terrestre est requise pour mener l'œuvre à bien. Tôt ou tard, un jour viendra où il faudra commencer à nous mettre à l'œuvre... tôt ou tard nous en arriverons à éprouver comme un sentiment de lassitude à l'égard des sensations de la nature inférieure, où la tyrannie des passions de l'animal qui est en nous apparaîtra intolérable. Lorsque cette heure sonne, *l'homme* médite de briser les liens qui le retiennent captif : il ne veut plus être esclave. Pourquoi donc prolonger notre esclavage, lorsqu'il ne tient qu'à nous de nous faire libre ! Nulle volonté que la nôtre ne peut nous affranchir, aucune autre main que la nôtre ne peut briser nos chaînes. De par notre libre-arbitre, nous avons le droit de décider de notre sort ; et s'il est vrai qu'un jour nous devions nous trouver tous réunis sur un plan d'existence supérieur, pourquoi ne commençons-nous pas de suite à travailler à notre délivrance, à réclamer notre droit au divin héritage ! Le signal de la délivrance se manifeste chez chacun de nous le jour où l'homme a résolu de dompter sa nature inférieure, d'en faire le serviteur de son « *Soi-réel* », le jour où, sur ce plan de conscience physique, il s'est déterminé à procéder à la construction de ses corps supérieurs et s'efforce de réaliser l'existence de l'être sur des plans plus exaltés, lesquels lui appartiennent de par droit divin et que, seul, dérobe à ses yeux, le voile de la nature animale dont, ici-bas, nous vivons revêtus.

(*A suivre*). **Annie Besant.**

LES RACES PRÉHISTORIQUES

(*Suite*).

Quatrième race.

La quatrième race est mieux connue, et, grâce aux travaux d'un groupe important de théosophes européens, travaux résumés par M. Scott Elliott dans son livre *The History of Atlantis* (1), nous avons l'esquisse précise de l'histoire des peuples étranges qui habitaient l'Atlantide, c'est-à-dire l'immense continent compris entre

(1) C'est de cet ouvrage que sont en grande partie tirés les renseignements que nous allons donner sur la IV° race.



l'Afrique et le Nouveau-Monde et qui disparut sous les eaux à la suite de terribles cataclysmes.

Cette race se composa de sous-races très distinctes lesquelles occupèrent des points différents du continent et se disséminèrent sur le monde entier au cours de leurs émigrations.

Le noyau de la Race naquit, il y a 4 ou 5 millions d'années, sur une contrée voisine du continent lémurien représentée aujourd'hui par la côte Ashanti. C'était un peuple noir acajou, brachycéphale, de taille fort grande (10 à 12 pieds), d'intelligence rudimentaire et incapable de concevoir un plan quelconque de gouvernement. Un grand Esprit planétaire, un Manou (1), s'y incarna pour le diriger et lui donner des lois.

Deux courants d'émigration le transportèrent loin de son lieu d'origine. L'un le conduisit vers les rives sud du continent atlante où il prit contact avec les représentants des 6ᵉ et 7ᵉ sous-races lémuriennes ; c'est à ces races mêlées que les Toltèques prirent plus tard leurs esclaves. L'autre les entraîna vers le nord-est, vers des terres aujourd'hui représentées par l'Islande, le Groënland, la Bretagne et la Picardie.

Les restes fossiles de la race en dégénérescence ont été trouvés, en France, dans les couches quaternaires, sous le nom de « l'homme de Furfooz » ; à ce moment la taille de ces géants avait considérablement décru, et l'on sera étonné de savoir que, par une bizarre antithèse, leurs descendants vivants sont actuellement les Lapons rabougris.

Telle fut la sous-race des *Rmoahals* (2).

*
* *

La deuxième sous-race fut celle des *Tlavatli*, des géants aussi, moins gigantesques pourtant, moins noirs, d'une couleur rouge-brun, amoureux des pays montagneux. Ils naquirent sur une île de la côte-ouest de l'Atlantide, sur un point représenté aujourd'hui, sur la carte, par l'Amérique centrale.

Ils étaient constitués en tribus, gouvernées par des chefs nommés par acclamation ; ces tribus, qui étaient parfois de véritables nations, formèrent, pendant la splendeur de cette sous-race, un empire immense à la tête duquel se trouvait un empereur nominal, sans pouvoir véritable. L'émigration les dissémina partout :

(1) Un Manou est un Adepte de haut grade qui préside à la naissance d'une race et à ses premiers pas dans la civilisation.

(2) Ce nom est celui que portait cette sous-race ; *Tlavatli* est celui de la deuxième sous-race ; les noms des sous-races suivantes ne sont point ceux dont on les appelait alors, mais ceux que la science a donnés à certains de leurs descendants. On a préféré conserver ces derniers noms parce qu'ils sont familiers déjà aux étudiants de l'anthropologie actuelle.



sur la partie nord du continent d'abord, — du Groënland et de la presqu'île scandinave (1) jusqu'à la Patagonie et l'Inde actuelles.

L' « homme de Cro-Magnon » est le type fossile (dolichocéphale) du Tlavatli décadent; les cités lacustres de la Suisse sont son œuvre. Le peuple qui les représente le mieux aujourd'hui se rencontre dans certaines tribus d'indiens rouge-brun du sud Amérique.

Les Birmaniens et les Siamois ont en eux du sang Tlavatli dominé par le sang aryen; les Patagons sont probablement des Tlavatli dégénérés; la race *dravidienne* de l'Inde méridionale fut le résultat du croisement Tlavatli avec des tribus lémuriennes, et un grand nombre de spécimens hybrides dravidio-aryens existent en ce moment dans ce pays.

*
* *

Les Toltèques, — qui formèrent la troisième sous-race, — naquirent au centre de l'Atlantide, dans ce qui est maintenant le Mexique et le sud des Etats-Unis. Ils étaient de taille moins grande que les Tlavatlis (2), mais plus beaux, avec des traits réguliers, assez semblables à ceux des anciens grecs, avec une couleur cuivrée et une vitalité si considérable que les nombreux croisements qu'ils subirent ne parvinrent pas à modifier le type de leur race.

Ils gouvernèrent longtemps le continent; leur immense empire se composait d'un grand nombre de nations fédérées avec un monarque à leur tête: Le deuxième de ces empereurs fut un adepte (3) et sa dynastie (4) se perpétua, par hérédité le plus souvent, pendant des myriades d'années, toujours guidée par la « Grande Fraternité », d'Adeptes: ce fut l'âge d'or de la Race; il dura 100.000 ans.

La décadence vint ensuite et, plus tard, s'opéra la séparation entre les sorciers, dont le nombre allait toujours grandissant et qui avaient aussi leur empereur, — un Adepte en magie noire, — et les serviteurs de la Bonne Loi dirigés par le saint Adepte. La lutte s'engagea et le nombre vainquit le droit. Cela se passait 50.000 ans avant la première grande catastrophe (5) qui, il y a

(1) Il y a 800.000 ans, la Scandinavie formait un continent qui s'étendait obliquement du S-O au N-E, du 45° au 72° degrés de latitude nord et du 23° degré de longitude ouest au 32° degré de longitude est; sa longueur égalait environ quatre fois sa largeur.

(2) Ceux-ci avaient 8 pieds de haut.

(3) La race avait évolué suffisamment pour fournir des Initiés.

(4) C'est de ces antiques dynasties divines que la tradition nous a transmis le principe de l'hérédité monarchique par droit divin, principe qui n'a plus sa raison d'être depuis que les rois ont cessé d'être des Adeptes.

(5) Ces grandes catastrophes périodiques furent des « déluges » en ce sens que les continents furent envahis par la mer ou précipités dans ses profondeurs.



800.000 ans, détruisit une partie du continent et en ravagea une portion plus grande encore par d'effroyables ras de marée qui ne laissaient derrière eux que du sable et des rochers dénudés.

Les Adeptes de la voie spirituelle n'ignoraient point l'approche de la catastrophe, et la défaite leur permit de faire émigrer avec facilité les peuples restés fidèles. Ils les conduisirent vers l'ouest et c'est là que furent fondés, plus tard, les empires du Mexique et du Pérou. La civilisation péruvienne qui eut, il y a 14.000 ans, son âge d'or sous les rois Incas, n'est qu'une pâle copie du grand âge d'or de la race, mais ce n'en fut pas moins une longue période de paix heureuse.

Les progrès de la sorcellerie rendirent enfin l'Atlantide inhabitable pour les Adeptes de la bonne Loi ; aussi dirigèrent-ils, il y a 400.000 ans environ, une grande émigration vers l'Egypte, où le siège de la fraternité se fixa pendant 200.000 ans, fondant (1) un empire gouverné par la première dynastie divine et bâtissant les deux grandes pyramides de Gizeh. Celles-ci servaient de temples d'initiation et de lieu de dépôt pour le trésor public ; elles reçurent, de plus, un talisman spécial (2), destiné à faciliter, pendant la période d'ensevelissement qui approchait, la conservation des forces diverses produites par la Grande Fraternité. Cette période arriva et pendant des siècles la mer couvrit la terre.

Une partie des habitants s'étaient réfugiés sur les montagnes d'Abyssinie et redescendirent quand les terres reparurent ; de nouvelles colonies atlantes vinrent alors s'y ajouter, et, finalement, un flot puissant d'Akkadiens (3) modifia notablement le type primitif : c'est à ce moment que fut établie la deuxième dynastie divine.

Un deuxième ensevelissement eut lieu (4), mais il ne fut que momentané et quand les eaux se retirèrent, la troisième dynastie fut fondée (5) : elle bâtit Karnac et un grand nombre des temples ruinés qne l'on retrouve aujourd'hui.

Enfin, il y a 12.500 ans, Poséidon (6) s'affaissa et le flot se propageant au loin engloutit l'Egypte une fois encore. L'inondation fut courte, mais la Grande Fraternité avait transporté son siège ailleurs et les dynasties divines cessèrent.

Les descendants de ce grand peuple sont maintenant les rares indiens rouges des deux Amériques.

(1) Il y a 210.000 ans.

(2) L'on y plaça des instruments occultes d'une valeur considérable et qui venaient la plupart de l'Atlantide.

(3) Les Akkadiens constituèrent la 6e sous-race. Ces sous-races évoluent successivement mais en s'interpénétrant plus ou moins, de sorte qu'il n'y a rien d'étonnant à voir la 6e sous-race se mêler à la 3e avant que celle-ci ne soit éteinte.

(4) Il y a 80.000 ans environ.

(5) La dynastie mentionnée par Manéthon.

(6) L'île de Platon, appelée d'ordinaire l'Atlantide.



Les Toltèques furent vaincus vers la fin de leur race, par les cruels Aztèques (1), et ce sont les restes dégénérés de ces derniers que les Espagnols trouvèrent maîtres du pays quand ils envahirent l'Amérique.

Les trois premières sous-races sont appelées les *races rouges*; les quatre suivantes sont les *races jaunes*.

Notre planète, aux beaux jours de l'Atlantide, contenait deux milliards d'habitants, et le continent atlante possédait une population aussi dense que celle de la France actuelle.

(*A suivre*). **Dr Pascal.**

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Avec la rentrée, les Théosophistes ont repris leur activité, et les branches françaises ont recommencé leurs travaux ordinaires. A Paris, la branche Ananta, dans ses réunions ouvertes du mercredi, a inauguré notamment une série d'études sur l'*Ancienne Sagesse*, ce merveilleux résumé de Théosophie, dû à la plume de Mme A. Besant. Nous savons d'ailleurs qu'il est question de l'éditer en français et que des pourparlers sont engagés à ce sujet. Nous en reparlerons plus tard.

L'état de santé du commandant Courmes exige toujours de grands ménagements ; aussi les conférences de la salle des Mathurins, qui eurent un si réel succès, ne pourront avoir lieu dans les mêmes conditions. Désireux cependant de ne point cesser complètement ces contacts si précieux avec les personnes qui nous ont suivis jusqu'à la fin dans ces conférences, le commandant Courmes espère que d'autres théosophistes pourront le suppléer dans son entreprise et que quelques conférences publiques pourront être données dans le courant de l'hiver, le premier dimanche de chaque mois, sauf pour le mois de janvier, où la conférence se ferait le deuxième dimanche.

Dans le cas probable, où elles ne pourraient se faire aussi régulièrement, comme l'hiver dernier, le commandant Courmes recevra chez lui, le premier dimanche de chaque mois, où il n'y aurait pas de conférence publique. Les réunions chez le commandant Courmes auront lieu, 21, rue Tronchet, à 3 heures de l'après-midi. Des communications, intéressant la Théosophie, mais d'un caractère plus familier, seront faites à ces réunions, auxquelles sont cordialement invités les abonnés de notre revue. Toute personne désirant assister à ces réunions est priée de s'adresser à la direction.

(1) Branche touranienne.

La proposition de désarmement international qu'a faite récemment l'empereur de Russie est un grand acte humanitaire qu'il convient d'enregistrer dans cette revue. Sans doute, en raison des passions humaines toujours si puissantes, cet acte est loin encore de sa pleine réalisation, mais le premier pas nécessaire est fait et c'est un grand point. Nous ne doutons pas que cet acte n'ait été amené en partie par l'action mentale des hommes et surtout des femmes de bonne volonté de toutes croyances qui désirent fortement la paix sur la terre. Que ce soient les membres des ligues d'arbitrage, des sociétés de désarmement international dont nous avons parlé plusieurs fois dans ces colonnes ou de toute autre dénomination, leur action continuera à s'exercer dans le même sens et parmi eux, nous le savons, les théosophes ne seront pas les derniers.

Angleterre.

Nombreuses sont les personnes qui furent heureusement impressionnées par le caractère et la parole de M. Chatterji et par suite désirent son retour à Paris. C'est donc avec une véritable satisfaction que nous leur annonçons que M. Chatterji sera de nouveau parmi nous en février prochain. Par une coïncidence heureuse, qui nous ferait croire que le Karma théosophique parisien s'améliore, Mme A. Besant se trouvera de passage à Paris à la même époque, lors de son retour des Indes. Nous avons tout lieu d'espérer que notre grande conférencière, déjà pressentie à ce sujet, pourra s'y arrêter assez de temps pour nous donner une conférence publique et renouveler ainsi la belle expérience de l'hiver dernier.

Suède.

Une courte entrevue, que nous avons eu l'avantage d'avoir tout dernièrement avec Mme la comtesse Wachtmeister, nous permet d'informer les lecteurs de notre *Revue* des résultats d'un heureux voyage accompli récemment, en Suède, par elle et son fils, le comte Acel Wachtmeister.

Ayant passé deux mois dans le nord de la Suède, à Rattvik, c'est-à-dire dans ce singulier pays où luit le *Soleil de Minuit*, Mme Wachtmeister y travailla très activement avec les branches déjà établies.

A Gallinare, centre minier important, le comte Acel Wachtmeister donna plusieurs conférences devant un auditoire nombreux comprenant jusqu'à 600 personnes. Les livres, apportés pour être vendus à la suite des conférences, furent littéralement enlevés d'assaut. Tous ceux même qui en désiraient ne furent pas servis.

A Stockolm, où nos voyageurs restèrent un certain temps, Mme Wachtmeister donna deux conférences en anglais. En outre, chaque soir, elle présida des réunions, dans lesquelles elle et son fils s'entretinrent en Suédois avec toutes les personnes qui voulurent bien répondre à leur invitation.

A la société végétarienne, Mme Wachtmeister donna, en suédois, une conférence qui eut un grand succès, ainsi que celle qu'elle donna à Lund, dans la même langue.



A Copenhague, elle en donna deux, dont une en anglais et l'autre en suédois.

Ce qui frappa le plus nos voyageurs dans cette intéressante périgrination, ce fut la haute moralité, qui semblait être la caractéristique des esprits accourus pour les entendre, ainsi que l'ardeur, dont ils paraissaient animés, pour se procurer le savoir. Cela surprend quelque peu de la part, notamment, des ouvriers mineurs, dont l'existence misérable est peu faite, à première vue, pour l'idéal théosophique. On comprend cependant, en y réfléchissant, que les idées relatives au Karma et à la réincarnation soient de nature à jeter, dans l'esprit de ces malheureux, des lumières, qui, tout en expliquant leur sort actuel, leur font entrevoir que la même loi de justice, qui les a faits ce qu'ils sont, doit inéluctablement contribuer à leur créer un meilleur sort dans l'avenir.

Inde.

La convention annuelle de la Section Indienne de la Société Théosophique a eu lieu, aux Indes, les 26, 27 et 28 octobre dernier.

Nous extrayons d'une lettre d'un théosophiste français qui a assisté à cette convention le passage suivant, résumé fidèle des impressions de notre voyageur en face de Bénarès, la ville sainte entre toutes :

« Nous sommes arrivés après un voyage fatigant et chaud. Beau temps pendant la traversée. Rien d'extraordinaire à Bénarès, si ce n'est le panorama de la ville, *vue du Gange*. C'est un alignement de temples multiples, étagés souvent, de toutes formes et de toutes dimensions. De longs escaliers à marches de pierre en descendent et vont plonger profondément dans le fleuve. C'est là que, matin et soir, la foule vient prier et faire ses ablutions ; c'est là que sont les *gâts* (crematorium) ; tout est là, le reste n'est rien.

« Mme A. Besant a donné, le 23 septembre, aux élèves du collège central hindou, qu'elle a fondé avec quelques membres de la Société théosophique dévoués, un magnifique discours. Ce collège a été fondé, sous les auspices de la société théosophique, non seulement pour donner aux pauvres hindous l'instruction occidentale qui leur est nécessaire, mais pour leur enseigner en même temps la morale et la religion de leur pays. Ce collège est une graine, mais cette graine se développera et, comme le banyan, jettera des racines dans toutes les principales villes de l'Inde. La faveur accordée aux premiers élèves est grande, mais grande aussi est leur responsabilité ; on les regardera partout dans la famille, dans la rue, dans le monde, etc., pour voir si le nouveau collège fait réellement mieux que les autres institutions... qu'ils songent à l'honneur du collège et à l'honneur de leur race ! Chaque race a un mot pour exprimer son idéal ; la race aryenne a le mot Dharma, qu'il est impossible de traduire pleinement par un équivalent pris aux langues occidentales. C'est le devoir, la LOI ; mais la loi adaptée à chaque être, à chaque chose, car chaque fragment du cosmos est le représentant d'une portion de la loi. Chaque chose doit exprimer *sa* loi le mieux possible, pour



que l'univers exprime parfaitement toute la loi... Donc, faisons notre devoir.

« Le 2 octobre, Mme A. Besant a commencé deux séries de conférences, l'une au collège hindou sur la *Mahabharata*, l'autre au quartier général de la Section Indienne de la Soc. Théos. sur la *Construction de l'Individu*. Elle fut comme toujours éloquente et « profonde. »

Paul Gillard.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Octobre 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. —

Vahan. *Section européenne.* Octobre 98. — Platon et la Réincarnation, par G. R. S. Méad. — Des causes qui nous font naître dans une nation et non dans une autre, par C. W. Leadbeater.

Theosophical Review. *Angleterre.* Octobre 98. — La Sibylle et ses oracles (*suite*), par G. R. S. Mead. Le triomphe de l'esprit, par Miss Sandeman. Les Frères de la Lumière (*fin*), par Mme Cooper-Oakley. — Problèmes religieux (*suite*), par A. Besant. — La Croix, par C. W. Leadbeater. — La Trinité Maori, par Mme Hooper.

Maha-Bodhi. *Calcutta.* Août 98 — Sujets de méditation. — Découverte du Dalaï Lama actuel, extrait fort intéressant du récit d'un voyage à Lhassa, par Sarat Chaudra Das. — Renaissance du Bouddhisme dans l'Inde méridionale.

Theosophy in Australasia. *Sydney.* Août 98. — Hérédité et responsabilité personnelle, par W. A. M. — Expérience magique, donnant un bien curieux exemple de meurtre astral.

Théosophia. *Hollande.* Août 98. — Traductions d'articles de Mme A. Besant. — Extraits du Tao te King de Lao Tseu.

Philadelphia. *Buenos-Aires.* Septembre 98. — Religions et Théosophie, par E. B. — L'esprit théosophique, par Guymiot. — La Lycantropie, par L. Lugones.

Theosophic Gleaner. *Bombay.* Septembre 98. — Le désir de la Libération, par Bertram Keightley. — Devachan, article extrait du Mercury. — Les Maîtres (*fin*).

Sophia. *Madrid.* Octobre 98. — Caractère ésotérique des Evangiles (*suite*), par Mme Blavatsky — Genèse (*suite*), par Soria y Mata. — Nos ancêtres théosophiques immédiats (*suite*), par J. Cooper-Oakley. — Les esprits de la Chine par Amaravella.

Paix universelle. *Lyon.* Octobre 98. — Société uninationaliste des

femmes de Lettres, par Mme de Bezobrazow. — Le catholicisme scientifique par Alban Dubet. — La réalisation de l'Unité-Une, par Amo.

Spiritualisme moderne. *Paris.* Septembre 98. — Aveugles et sourds, par Baudelot. — Le déterminisme et l'Evangile, par A. Valabrègue. — L'égoïsme, par Baudelot. — La faillite du mariage, par Hardeley. — Simples notes sur la Théosophie, par J. B. D.

Echo du Merveilleux. *Paris.* Octobre 98. — Reportages dans un fauteuil, par G. Malet. — Petit cours de Chiromancie, par A. de Thèbes. — Le langage mystique des fleurs, par Claire G.

Réforme alimentaire. *Bruxelles.* Organe du végétarisme. — De la Théorie à la Pratique. — Succès obtenus par le régime végétarien dans des maladies chroniques. — Conseils pratiques.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Septembre 98. — Mentionne tout ce qui se publie.

P. G.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

La publication d'ouvrages et la propagande.

LISTE DE NOVEMBRE 1898.

M. Fabre.	5 fr. 00	(*Lotus Bleu*).
Paul Gillard.	10 fr. 00	»
Mme Burnet-Demidoff	20 fr. 00	»

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 DÉCEMBRE 1898

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 10

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LA RELIGION AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE (1)

Mesdames, Messieurs.

Le titre seul de mon sujet vous indique que je vais vous parler de la Religion considérée comme une science.

Si nous comparons ces termes science et religion, tels qu'ils sont interprétés aujourd'hui en Occident, nous constatons qu'ils expriment le profond antagonisme qui sépare, dans la pensée occidentale, les deux grandes manifestations de l'intelligence humaine.

En effet, le monde scientifique considère l'homme religieux comme un être digne de pitié. Tel était au moins le sentiment général il y a quelques années, et l'homme positif, de son côté, ne voit dans la Religion qu'une ennemie du progrès tel qu'il le conçoit. La lutte entre l'élément religieux et l'élément scientifique s'est perpétuée tant en Europe qu'en Amérique.

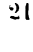
Cependant, depuis un temps immémorial, la Religion a été reconnue comme une science non seulement aux Indes, mais chez les chrétiens et dans les Religions primitives. Et quand je m'exprime ainsi, j'entends, par Religion, l'obéissance à la loi universelle, c'est-à-dire la conduite méthodique et ordonnée de notre vie et de notre activité mises en harmonie avec les œuvres de la nature.

Et par science, la connaissance positive des faits de la nature physique et ceux de la nature hyperphysique.

Si nous envisageons ainsi la Religion et la Science nous reconnaîtrons immédiatement qu'elles ont un terrain d'entente qui leur est commun.

La Religion doit être soutenue par la Science, et la Science, sans

(1) Conférence faite à Paris le 8 juin 1898, par le Brahmacharin Chatterji, à la salle des Mathurins.



la Religion, n'est qu'une sèche et froide énumération de la Nature.

Pour être en harmonie avec le Tout, il faut connaître les faits, tels qu'ils existent dans le panorama qui se déroule autour de nous. Il faut connaître toutes les lois qui règlent le Cosmos et leur obéir.

La Religion et la Science mènent à cette connaissance de l'harmonie. Elles ne sont que les deux aspects d'une même chose et la dissension entre elles implique l'état morbide et le dérangement de tout l'organisme.

Les lois de la Nature hyperphysique ne sont pas saisies par l'intelligence peu développée. Et ceux qui peuvent reconnaître dans la nature les faits et les lois qui dépassent nos sens sont en très petit nombre.

Il est nécessaire pour la masse qu'elle accepte l'existence de ces faits et de ces lois d'après l'autorité des livres saints et des Maîtres; car à l'homme insuffisamment développé, il est inutile de donner la raison d'assertions qui échappent à son entendement.

Comment cet homme ordinaire pourrait-il concevoir la vérité et tout saisir ? Son intelligence s'y refuse ; mais, quand son esprit est plus développé on lui donne les bases intellectuelles indispensables à ses croyances.

Donc, les hommes qui sont incapables de reconnaître par eux-mêmes les lois de la nature hyperphysique doivent guider leur vie par l'acceptation des lois qui la régissent, lois qui leur sont données d'abord par la foi, puis par la raison, jusqu'au jour, où suffisamment évolués, ils peuvent constater par eux-mêmes la vérité transcendante.

L'homme avance pas à pas de la foi à la raison, de la raison à la science positive et tout cet ensemble constitue la Religion.

Ces trois éléments contribuent à la conduite de sa vie et de son activité et tous trois sont nécessaires.

Le savant qui ne veut voir qu'un côté de la question et qui refuse d'admettre que l'homme religieux saisisse des choses qui échappent à sa science, limite son champ d'action et ne possède que des données incomplètes.

Toute religion, toute conception étroite exige une foi aveugle et le savant à l'esprit étroit s'imagine qu'il n'existe rien au-delà de ses perceptions physiques. Tout ce qui échappe au contrôle de ses sens doit être, selon lui, rigoureusement écarté. Et ce parti-pris est la cause des divisions qui éloignent l'une de l'autre la Religion et la Science.

L'homme, dont l'esprit est équilibré par un développement rationnel de ses facultés, connaît la place de tout dans le Cosmos, cherche l'utilité de chaque chose et se garde des excès d'appréciation.

Si nous saisissons bien ces trois étapes de l'esprit humain : la foi, la raison, la science positive, nous voyons comment la Religion peut être traitée comme une science.



La Religion, c'est l'art de conduire sa vie physique, sa vie morale et sa vie mentale.

Mais pour que l'homme puisse conduire sa vie selon la Loi, et en toute connaissance de cause, il faut qu'il arrive à découvrir cette Loi par lui-même. Avant qu'il ait atteint ce degré de développement, il doit d'abord accepter ce qui lui est donné de la Loi par la foi, puis demander le secours de la raison et s'élever peu à peu par elle jusqu'à la connaissance positive.

Cela a été admis dans l'Inde depuis un temps immémorial et toute liberté de pensée y a toujours été reconnue. En effet, il n'existe chez nous rien de semblable à ce que vous entendez par l'orthodoxie, c'est-à-dire la croyance aveugle au dogme, croyance qui veut obliger tout esprit, quel que soit son degré d'avancement, à croire sans examen.

L'orthodoxie, comme article de foi, est inconnue dans mon pays. Est orthodoxe celui qui gouverne sa vie selon les lois morales instituées par les grands sages.

Mais parmi les Brahmanes Orthodoxes, la classe la plus élevée des Indous, vous trouverez toutes les manifestations de la pensée humaine.

Vous entendrez proclamer par les uns que le plus grand sage est celui qui s'est rendu compte de tout. Qu'il n'est au monde qu'une seule réalité, Dieu ou Brahma, et que cette divinité se manifeste sous des formes multiples qui sont Dieu.

D'autres, suivant la philosophie Sân Khya, diront que c'est une folie que d'affirmer l'existence d'un Dieu sous l'aspect d'un créateur et d'un gouverneur, et qu'il n'y a aucune preuve de l'existence de Dieu.

Le panthéiste, qui sait que toute chose est la manifestation de Dieu, et l'Athéiste, qui nie l'existence de ce Dieu, sont également orthodoxes, si leur vie est réglée d'après la loi morale des grands sages, et, entre ces deux catégories extrêmes, vous trouverez tous les degrés et toutes les formes de la pensée. Chacun a le droit de croire que ce qu'il pense est la vérité ; car si l'esprit de l'homme n'est pas libre de chercher sa voie, il ne peut parvenir à atteindre la connaissance directe et positive.

Cette liberté de pensée, telle qu'elle existe dans l'Inde, a été constatée par les érudits qui ont étudié la littérature hindoue. Un professeur anglais, connu par tous ceux qui ont lu les œuvres littéraires de mon pays, M. William Person, qui a spécialement étudié la philosophie Sân Khya, a rendu particulièrement hommage à son esprit de tolérance.

*
* *

La Religion est une science susceptible de vérification. Les vérités transcendantes peuvent être contrôlées comme les faits de la nature physique.



Ce n'est pas par votre foi que vous saurez trouver la vérité, dit le philosophe indou, mais par vos œuvres et par votre conscience. Ce que vous savez et ce que vous faites, tel est le but, et non ce que vous croyez ou ce que vous acceptez.

La croyance a son utilité et sa place, mais la croyance n'est pas tout. Le véritable salut vient par la connaissance.

Tel fut aussi l'enseignement du Christ, ce grand Maître né sur la terre judaïque. « Connaissez la Vérité », disait-il, et pour connaître la vérité il faut que l'homme soit libre.

Opposez à cette affirmation du Maître la condition actuelle de la chrétienté soumise à la foi aveugle, et vous verrez à quel point elle viole les enseignements de Celui qu'elle prétend suivre.

Si vous reconnaissez ce fait que la connaissance demande la liberté de la pensée pour fleurir et se développer dans l'âme humaine, vous verrez disparaître toute idée de dogme.

Tel était l'esprit de l'Inde dans le passé, tel est aussi l'esprit de la société théosophique.

On n'exige de personne l'acceptation de tel dogme ou de telle croyance, parce que la liberté de pensée est essentiellement nécessaire au progrès intellectuel et moral de l'homme.

La Théosophie est l'expression de ces grands sages qui florissaient dans le pays où j'ai eu le privilège de naître, et elle ne peut faire autrement que de professer la plus large tolérance pour toutes les appréciations, car la Théosophie est la science de la Religion et nous ne pouvons saisir de cette science que les parties qui sont accessibles à notre entendement actuel.

Les points qui sont pour nous encore incompréhensibles se révèleront peu à peu à notre intelligence, à mesure que notre être spirituel, en se développant, acquerra des perceptions plus étendues par le travail de l'épuration. La Théosophie est une science susceptible de vérification. Elle est connue dans l'Inde sous le nom de *Brahma vidya*, terme qui est l'équivalent du mot grec Théosophie, d'origine plus récente. Ceux qui ont étudié la littérature hindoue ont vu souvent revenir ce mot.

Bhrama la divinité, Brahma le grand Etre, manifesta et proclama cette science de toutes les sciences, la science divine.

Cette science s'est transmise depuis les origines du monde, de génération en génération. Jamais une époque n'a été oubliée et la chaîne de la tradition se déroule en une succession d'anneaux non interrompue.

La Brahma Vidya enseigne d'abord la science divine, sous forme théorique, à ceux qui peuvent commencer à saisir la vérité par leur propre raison ; car, à ceux qui ne sont pas arrivés à ce degré d'évolution, la religion du commandement, celle de la foi sans commentaires est encore indispensable. Telle est la religion exotérique, qui est destinée à tout individu qui ne sait pas penser par lui-même.



Cette doctrine a été professée par le Christ. Un homme alla lui demander ce qu'il devait faire pour être sauvé : « Allez et observez les commandements, répondit le Christ. — L'homme repartit : Mais je les ai toujours observés. — Alors prends ta croix et suis-moi. »

Il voulait enseigner par là qu'il y a deux degrés dans la Religion. Celui du commandement, institué pour ceux dont la raison n'est pas encore éveillée, et celui de la connaissance, qui doit être atteint par l'homme suffisamment évolué pour y parvenir par lui-même.

Aux Indes nous avons les mêmes degrés.

La sagesse n'est aucunement le partage de l'homme qui appartient à la partie la plus inférieure de la société ; de celui qui cherche le bonheur dans les joies temporelles, dans les plaisirs des sens ; qui aspire à un ciel peuplé des choses d'ici-bas où il espère trouver la satisfaction de ses désirs ; cet homme est encore dans l'enfance et ne peut s'élever jusqu'aux enseignements de la sagesse.

Le philosophe hindou a divisé brutalement l'humanité en deux classes : les sages et les fous.

Les fous recherchent les joies des sens, ils ne sont accessibles qu'à la forme extérieure. Les cérémonies du culte, tout ce qui frappe et atteint l'âme par des signes et des images sensibles est leur partage. Ils n'en sont encore qu'au degré de l'obéissance passive et comme les enfants ils doivent être commandés.

Ce n'est pas à eux qu'est destinée l'étude de la science transcendante.

Mais celui qui parvient à s'affranchir des formes du rituel et qui reconnaît que la vérité est au-delà de toute forme, qu'elle est une sous tous les masques des religions, cet homme est digne d'être progressivement initié à la sagesse la plus élevée.

Si l'étudiant veut découvrir la vérité sous les voiles qui la recouvrent il doit commencer par mettre de côté toutes les formes transitoires qu'elle revêt, et développer en lui ses qualités morales et sa volonté, et, lorsqu'il s'est ainsi préparé à recevoir la vérité, on lui enseigne d'abord la théorie de la science transcendante, procédant, comme on procède par exemple pour enseigner la chimie à un étudiant. Vous lui apprenez d'abord la théorie de la composition et de la décomposition des corps et la raison des divers phénomènes chimiques ; puis, pour qu'il puisse devenir un maître dans cette science, vous le faites passer de la théorie à la pratique, et vous le mettez à même de vérifier, par ses propres expériences, les lois et les principes que vous lui avez enseignés.

De même, l'étudiant en Religion doit arriver à vérifier personnellement les vérités qu'il a apprises par son intelligence.

Pour arriver à ce but il doit cultiver tous les objets de la nature, devenir maître de son corps physique, purifier sa nature passionnelle, transformer toutes les puissances de son mental en une puissance unique et répandre sur l'Humanité tout l'amour de son âme ;



car l'amour et le désintéressement sont l'essence de la vie spirituelle. A ces conditions l'étudiant deviendra un instrument parfait, pouvant déchiffrer les lois du monde hyperphysique.

(*A suivre*). **J. C. Chatterji.**



LES ANIMAUX ONT-ILS UNE AME ?

(*Suite et fin.*)

III

O philosophie, guide de la vie, révélateur de la vertu ! (CICÉRON.)
« La philosophie est une modeste profession ; elle est toute faite de réalité et de bonne foi ; je hais la solennité et la prétention qui n'ont que l'orgueil au fond. » (PLINE.)

La destinée de l'homme, — du plus brutal, du plus semblable à l'animal, jusqu'au plus saint, — étant l'immortalité, d'après l'enseignement théologique, quelle est la destinée future des légions innombrables du règne animal? Quelques écrivains catholiques romains — le cardinal Ventura, le comte de Maistre et beaucoup d'autres, nous disent que « l'âme animale est *une force.* »

« Il est bien établi que l'âme de l'animal, dit leur écho, — de Mirville — fut produite *par la terre* ; c'est l'enseignement biblique. Toutes les âmes vivantes et mouvantes (*nephesh*, ou principe de vie) viennent de la terre ; mais (comprenez-moi bien), non pas seulement de la poussière dont leurs corps et le nôtre sont faits, mais de l'énergie et de la puissance de la terre ; c'est-à-dire, de sa force immatérielle, comme le sont toutes les forces,... celles de la *mer*, de *l'air*, etc., qui sont, toutes, ces *principautés élémentaires* dont nous avons parlé ailleurs. »

Ce que le marquis de Mirville entend par ce terme, c'est que chaque « élément » de la nature est un domaine occupé et gouverné par ses propres esprits invisibles. Les Kabalistes occidentaux et les Rose-croix les appelaient Sylphes, Ondines, Salamandres et Gnomes ; les chrétiens mystiques, comme de Mirville, leur donnent des noms hébreux, les classent parmi les diverses espèces de démons et les placent sous le sceptre de Satan, — avec la permission de Dieu, naturellement.

Il s'élève ainsi contre la décision de saint Thomas, qui enseigne que l'âme animale est détruite avec le corps. « C'est une force,



dit-il, qu'on nous demande d'annihiler, la force la plus *substantielle* de la terre, celle qu'on appelle *l'âme animale* » et qui, d'après le révérend Père Ventura est (1) « l'âme la plus respectable, après celle de l'homme. » .

Il vient à peine de l'appeler une force immatérielle, et maintenant il la nomme « la chose la plus substantielle de la terre (2). »

Mais qu'est-ce que cette force? Georges Cuvier et l'académicien Flourens nous disent son secret.

« La forme ou force des corps », (rappelons-nous que, dans ce cas, forme veut dire âme) écrit le premier, — « leur est beaucoup plus essentielle que la matière, parce que (sans être détruite dans son essence); celle-ci change constamment, tandis que la forme règne éternellement. »

A ceci, Flourens ajoute : Dans tout ce qui a vie, la forme est plus persistante que la matière ; car, ce qui constitue L'ÊTRE du corps vivant, son identité, c'est sa forme (3). »

Comme de Mirville fait remarquer à son tour que la forme « est un principe fondamental, un gage philosophique de notre immortalité (4) », on doit en conclure que c'est l'âme, — humaine et animale, — qu'on désigne sous cette expression équivoque. C'est plutôt, je le soupçonne, ce que nous appelons la VIE UNE.

Quoi qu'il en soit, la philosophie, profane et religieuse, corrobore l'opinion que les deux « âmes » sont identiques dans l'homme et dans la bête. Leibnitz, le philosophe favori de Bossuet, parut ajouter foi jusqu'à un certain point à la « résurrection animale. » La mort étant simplement pour lui « *l'enveloppement temporaire de la personnalité* », il la compare à la conservation des idées pendant le sommeil, ou au papillon dissimulé sous la chenille. « Pour lui, dit de Mirville, la résurrection est une loi générale de la nature (5), qui, lorsqu'elle est accomplie par un thaumaturge, ne devient un grand miracle qu'en vertu de sa prématurité, des circonstances qui l'entourent et de la façon dont opère le thaumaturge. » En cela Leibnitz est un véritable occultiste sans s'en douter. La germination et le développement d'une fleur ou d'une plante en cinq minutes, au lieu de plusieurs jours ou semaines, la croissance et le développement forcés d'une plante, d'un animal ou d'un homme, sont des faits consignés dans les annales des occultistes. Ce ne sont que des miracles apparents ; les forces productrices naturelles sont hâtées et intensifiées mille fois par les conditions déterminées en conformité des lois occultes connues de l'Initié. La croissance anormalement rapide est effectuée par les forces de la nature,

(1) *Esprits*, 2 m. mem. Ch. XII. *Cosmolatrie.*
(2) *Esprits*, p. 158.
(3) *Longévité* pp. 49 et 52.
(4) *Résurrections*, p. 621.
(5) Les occultistes l'appellent « transformation » au cours d'une série de vies, jusqu'à la Résurrection *nirvanique*.



laissées à leur mouvement aveugle, ou unies à des intelligences mineures soumises au pouvoir occulte de l'homme, et dans tous le cas dirigées collectivement vers le développement de la chose qui doit être tirée de ses éléments primordiaux. Mais pourquoi appeler l'un de ces faits un *miracle* divin, et l'autre un subterfuge satanique ou simplement une exécution frauduleuse ?

Toutefois, comme tout vrai philosophe, Leibnitz se trouve obligé d'inclure, même à propos cette dangereuse question de la résurrection des morts, la totalité du règne animal dans sa grande synthèse, et de dire : « Je crois que les âmes des animaux sont impérissables,... et je trouve que rien n'est plus propre à prouver notre propre nature immortelle (1). »

Défendant Leibnitz, Dean, ecclésiastique à Middleton, a publié en 1748 deux petits volumes sur ce sujet.

Pour résumer ses idées, il dit que « les saintes écritures donnent à entendre dans divers passages que les bêtes auront une vie future. Cette doctrine a été défendue par plusieurs Pères de l'Eglise. La raison nous disant que les animaux ont une âme, nous apprend en même temps qu'ils auront une existence future. Le système de ceux qui croient que Dieu annihile l'âme de l'animal n'est soutenu nulle part et n'a pas de base solide (2). »

La plupart des hommes de science du dernier siècle, — et plus particulièrement le savant théologien protestant, Charles Bonnet, de Genève, — ont défendu l'hypothèse de Dean, la déclarant extrêmement probable. Or, ce théologien était l'auteur d'un ouvrage très curieux, appelé par lui *Palingenesia* (3), ou la « Nouvelle Naissance », laquelle renaissance se produit, comme il cherche à le prouver, grâce à un germe invisible qui existe dans tous les corps ; et il ajoute que, pas plus que Leibnitz, il ne peut comprendre que les animaux soient exclus d'un système qui, dans ce cas, ne serait pas une unité, puisque système signifie « une collection de lois (4). »

« Les animaux, écrit-il, sont des livres admirables, dans lesquels le Créateur a réuni les traits les plus frappants de son intelligence souveraine.

L'anatomiste doit les étudier avec *respect*, et, s'il est doué le moins du monde de ce sentiment délicat et raisonnable qui caractérise l'homme moral, il ne s'imaginera jamais, pendant qu'il en tourne les pages, qu'il manie des ardoises ou qu'il casse des cailloux.

(1) Leibnitz. *Opéra philos.*, etc.

(2) Voyez vol. XXIX de la *Bibliothèque des Sciences ;* 1er trimestre de l'année 1768.

(3) De deux mots Grecs : *naître* et *renaître*.

(4) Voy. vol. II, *Palingénésie* — et aussi *Les Résurrections* de de Mirville.



Il n'oubliera jamais que tout ce qui vit et sent a droit à sa compassion et à sa pitié.

L'homme courrait le risque de compromettre son sens moral s'il s'accoutumait à la souffrance et au sang des animaux.

Cette vérité est si évidente que les Gouvernements ne devraient jamais la perdre de vue..., quant à l'hypothèse de l'automatisme, je me sentirais porté à la considérer comme une hérésie philosophique, très dangereuse pour la société, si elle n'offensait le bon sens et le sentiment à un tel point qu'elle en devient inoffensive, car elle ne pourra jamais être adoptée d'une manière générale...

« Quant à la destinée de l'animal, si mes hypothèses sont justes, la Providence tient en réserve pour eux les plus grandes compensations dans les états futurs (1).

« Et pour moi, leur résurrection est la conséquence de cette âme ou forme que nous devons nécessairement leur reconnaître, car une âme étant une substance simple, *ne peut être ni divisée, ni décomposée, ni annihilée.*

On ne peut pas échapper à cette conclusion sans revenir à l'automatisme de Descartes, et, de cet automatisme, on arriverait bientôt et inévitablement à celui de l'homme. »

Notre école moderne de biologie est arrivée à la théorie de « l'homme automate », mais on peut abandonner ses disciples à leurs propres inventions et conclusions.

Ce dont je m'occupe en ce moment, c'est de la preuve définitive que ni la Bible, ni ses interprètes les plus philosophiques — de quelque intuition qu'ils aient pu manquer dans d'autres questions — n'ont *jamais plus refusé sur l'autorité de la Bible, une âme immortelle à l'animal*, qu'ils n'ont trouvé de témoignage décisif de l'existence d'une âme semblable dans l'homme, — dans le Vieux Testament, du moins. On n'a qu'à lire certains versets de Job et de l'Ecclésiaste (iii 17 et suiv. 22) pour en arriver à cette conclusion. La vérité sur ce point c'est qu'on n'y trouve pas un mot se rapportant à l'un ou à l'autre des états de l'homme et de l'animal. Mais, d'un autre côté, si on ne trouve dans l'Ancien Testament qu'une évidence négative sur l'existence d'une âme immortelle chez les animaux, dans le Nouveau Testament, cette existence est aussi clairement affirmée que celle de l'homme lui-même, et c'est dans l'intérêt de ceux qui raillent le *philozoïsme* hindou, qui proclament leur droit de tuer les animaux à volonté et à plaisir, et qui leur refusent une âme immortelle, qu'une preuve décisive et nette va leur être donnée.

(1) Nous aussi nous croyons à des « états futurs » pour l'animal, du plus élevé jusqu'à *l'infusoire*, — mais dans une série de renaissances, chacune dans une forme plus élevée, jusqu'à l'homme et puis au-dessus de lui, — en un mot, nous croyons à *l'évolution* dans le sens le plus complet de ce mot.





Saint Paul a été cité, à la fin de la première partie de ce travail, comme défenseur de l'immortalité de la création animale tout entière. Heureusement, cette affirmation n'est pas de celles que les chrétiens peuvent ridiculiser comme une « interprétation blasphématoire et hérétique des Saintes Ecritures par un groupe d'athées et de libres-penseurs. »

Il serait à désirer que chacune des paroles si profondément sages de l'apôtre saint Paul — un Initié, quoi qu'il ait pu être par ailleurs, — fût aussi clairement comprise que ceux de ses passages qui se rapportent aux animaux. Car alors, comme on le prouvera, il serait démontré, sans possibilité de doute et de chicane, que l'indestructibilité de la matière enseignée par la science matérialiste; la loi d'éternelle évolution si amèrement niée par l'église; l'omniprésence de la VIE UNE, ou l'unité de L'ÉLÉMENT UNIQUE et sa présence dans toute la nature, comme l'affirme la philosophie ésotérique, et le sens secret des remarques de saint Paul aux Romains (VIII 18, 23) sont une seule et même chose. En vérité, ce grand personnage historique, si évidemment imbu de la philosophie Néo-Platonique Alexandrine, peut-il vouloir dire autre chose dans les passages suivants que je traduis en y ajoutant quelques commentaires tirés de l'occultisme, pour mieux expliquer ma pensée?

L'apôtre commence par dire (Romains VIII, 16, 17.) que « l'esprit *lui-même* (*Paramatma*,) témoignage de notre esprit » (*atma*), « que nous sommes les enfants de Dieu », et, « que si nous sommes ses enfants, nous sommes par suite ses héritiers — héritiers, par conséquent, de l'éternité et de l'indestructibilité de l'essence éternelle ou divine qui est en nous.

Il nous dit ensuite que :

« Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées *avec la gloire qui sera révélée.* » (v. 18).

La « gloire », nous le prétendons, n'est pas la « Nouvelle Jérusalem », — représentation symbolique du futur dans les Révélations kabalistiques de saint Jean, — mais les périodes *dévachaniques* et les séries de naissances dans les races successives lorsque, après chaque incarnation nouvelle, nous nous trouvons plus haut et plus parfaits, physiquement aussi bien que spirituellement; et lorsque finalement nous serons devenus véritablement les « *fils* » et les « enfants de Dieu », à la « dernière résurrection », — qu'on l'appelle chrétienne, nirvanique, ou parabrahmique; car elles ne sont toutes qu'une seule et même chose. Et en vérité :

« L'espérance ardente de la créature attendait la manifestation des fils de Dieu. » (v. 19).

Par créature, on entend ici l'animal, comme on le montrera plus loin d'après l'autorité de saint Jean Chrysostôme. Mais qui sont ces « fils de Dieu » pour la manifestation desquels la création tout entière soupire? Sont-ils « ces fils de Dieu » avec lesquels « Satan vint aussi » (Voyez Job.), ou les « sept anges » des révélations? Le



rapportent-ils aux chrétiens seulement ou aux « Fils de Dieu » du monde tout entier? (1)

Une semblable « manifestation » est promise à la fin de chaque *Manvantara* (2) ou période kosmique, par les Ecritures de toutes les grandes religions, et, sauf dans leur interprétation *ésotérique*, nulle part aussi clairement indiquée que dans les Védas.

Car il y est dit qu'à la fin de chaque *Manvantara* vient le *Pralaya*, ou destruction du monde — dont une seule de ces destructions est connue et attendue des Chrétiens, — alors qu'il ne sera laissé que les *Sishtas* ou Restes, sept Rishis et un guerrier, ainsi que tous les germes destinés à la « marée humaine de la Ronde prochaine (3). »

Mais la question principale qui nous concerne actuellement n'est pas de savoir si la théorie chrétienne est plus correcte que la théorie hindoue, mais de montrer que les Brahmines ne disent ni plus ni moins que ce que dit saint Paul lorsqu'ils enseignent que les semences de toutes les créatures sont sauvées de la destruction périodique et temporaire de toutes les choses visibles, et restent avec les « fils de Dieu » ou Rishis, lesquels doivent se manifester à la future humanité. L'une et l'autre font entrer la vie animale tout entière dans l'espérance d'une nouvelle naissance, d'une rénovation dans un état plus parfait, où toute créature qui « attend » maintenant se réjouira dans la « manifestation des fils de Dieu ». Parce que,

(1) Voyez *Isis*, vol. 1.

(2) Ce qu'entendait, en réalité, l'antiquité par « les fils de Dieu » est pleinement développé dans la première partie de *Secret Doctrine*. (*Période archaïque*.)

(3) Ceci est la version hindoue orthodoxe et aussi la version ésotérique. Dans son ouvrage « Qu'est-ce que la religion hindoue ? » Dewan Bahadoor Raghunath Rao, de Madras, dit : « A la fin de chaque Manvantara, arrive la destruction du monde; mais un guerrier, sept Rishis, et les germes sont préservés. Dieu (c'est-à-dire Brahm) leur communique la loi Statutaire ou les Védas..., dès qu'un Manvantara commence, ces lois sont promulguées... et deviennent obligatoires... jusqu'à la fin de ce Manvatara. Ces huit personnages sont appelés *Sishtas*, ou Restes, parce que seuls ils demeurent après la destruction de tous les autres.

Leurs actes et leurs préceptes sont, par suite, connus comme *Sishtacar*. Ils sont aussi désignés sous le nom de *Sadachar* parce que de tels actes et de telles règles ne sont que ce qui a toujours existé.

Ceci est la version orthodoxe. Dans la version secrète on parle de sept Initiés ayant atteint l'état de Dhyan-Chohan vers la fin de la septième Race sur cette terre, et qui sont laissés sur la terre pendant son « obscuration » avec la semence de tous les minéraux, de toutes les plantes et de tous les animaux qui n'ont pas eu le temps de se transformer en l'homme pour la prochaine Ronde ou période du monde.

(Voyez le *Esoteric Buddhism*, par A. P. Sinnet, 5e édition. Annotations. pp. 146-147).



comme l'explique saint Paul : — La créature *elle-même* (*ipsa*) *sera aussi délivrée* de l'esclavage de la corruption », ce qui revient à dire que la semence, ou âme animale indestructible, qui n'atteint pas le Dévachan pendant son état élémentaire ou animal, entrera dans une forme plus élevée et continuera, en même temps que l'homme, à progresser dans des états et des formes encore plus parfaits, pour finir — l'animal aussi bien que l'homme — « dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu ». (v. 21).

Et cette « glorieuse liberté » ne peut être atteinte que par l'évolution ou le progrès karmique de toutes les créatures. La brute encore muette et qui a évolué de la plante à demi-sensible, est à son tour transformée progressivement en homme, esprit, Dieu — *et seq. et ad infinitum!* Car, dit saint Paul : « Nous savons, (« nous », les Initiés) que la Création tout entière (*omnis creatura* ou *créature*, dans le Vulgate) gémit et travaille péniblement jusqu'ici dans la douleur (de l'enfantement) ». v. 22 (1).

Cela veut dire clairement que l'homme et l'animal sont égaux sur la terre dans la souffrance qui accompagne leurs efforts vers le but évolutif et qui est distribuée selon les décrets de la loi karmique. Mais « jusqu'ici » signifie jusqu'à la cinquième race.

Pour rendre cela plus clair encore, le grand Initié chrétien s'explique en disant : « — Non seulement, eux (les animaux), mais aussi nous-mêmes, qui avons les premiers fruits de l'esprit, nous gémissons en nous, attendant l'adoption, c'est-à-dire la rédemption de notre corps ». (v. 23). Oui, c'est nous, hommes, qui avons les « premiers fruits de l'esprit », ou la lumière parabrahmique directe notre Atma ou septième principe, et cela grâce à la perfection de notre cinquième principe (Manas), qui est beaucoup moins développé dans l'animal.

Comme compensation, cependant, leur Karma est beaucoup moins lourd que le nôtre. Mais ce n'est pas une raison pour qu'ils n'atteignent pas aussi un jour la perfection qui donne à l'homme complètement évolué la forme Dhyan-Chohannique.

Rien ne pouvait être plus clair, — même pour un profane, pour un critique non initié, — que ces paroles du grand apôtre, que nous les interprétions à la lumière de la philosophie ésotérique ou à celle de la Scholastique du moyen-âge. L'espoir de la rédemption ou de la survivance de l'entité spirituelle délivrée « de l'esclavage de la corruption » ou des séries des formes matérielles temporaires, est pour *toutes* les créatures *vivantes*, non pour l'homme seul.

Mais on ne pouvait pas s'attendre à ce que le « parangon » des animaux (l'homme), si proverbialement injuste envers ses semblables, consentît facilement à faire partager ses espérances à son bétail et à sa basse-cour.

(1) *Ingemiscit et parturit usque adhuc* dans la traduction latine originale.



Le fameux commentateur de la Bible, Cornélius Lapide, fut le premier à accuser ses prédécesseurs de faire intentionnellement et consciemment tous leurs efforts pour éviter que le mot *creatura* fût appliqué aux créatures inférieures de ce monde.

Il nous apprend que saint Grégoire de Nazianze, Origène et saint Cyrille (celui qui très vraisemblablement refusa de voir une créature humaine dans Hypatie, et la traita comme un animal sauvage) exigèrent qu'il fût admis que le mot *creatura*, des versets cités plus haut, avait été appliqué par l'apôtre aux anges seulement! Mais, comme le remarque Cornélius, qui en appelle à saint Thomas, pour la confirmation de ce qu'il dit », cette opinion est trop altérée et violentée (*distorta* et *violenta*); elle est, de plus, infirmée par le fait que les anges, comme tels, sont délivrés déjà des liens de la corruption ». L'insinuation de saint Augustin n'est pas plus heureuse; car il présente l'hypothèse étrange que les « créatures », dont parlait saint Paul, étaient « les infidèles et les hérétiques » de tous les temps! Cornélius contredit le vénérable père aussi froidement qu'il s'opposait à ses premiers Saints et frères. « Car, dit-il, dans le texte cité, les *créatures* mentionnées par l'apôtre sont évidemment des créatures distinctes des hommes, — *et non-seulement elles, mais nous-mêmes aussi*; et, par conséquent, ce n'est pas de la délivrance du péché dont on veut parler, mais de *la mort à venir!* (1).

Mais le vaillant Cornélius finit par être effrayé par l'opposition générale, et décide que sous le mot *créatures* saint Paul peut avoir voulu dire — comme l'entendaient saint Ambroise, saint Hilaire et d'autres — *les éléments* (!!) — c'est-à-dire le soleil, la lune, les étoiles, la terre, etc, etc.

Malheureusement pour les saints spéculateurs et scholastiques, et très heureusement pour les animaux, — si ceux-ci doivent jamais bénéficier des polémiques, — ils sont désapprouvés, par une autorité plus grande encore que la leur, par saint Jean Chrysostôme, déjà cité, que l'Eglise catholique romaine, sur le témoignage de l'évêque Proclus, un moment son secrétaire, tient en très haute vénération. En fait, saint Jean Chrysostôme fut, si un terme aussi profane (à notre époque) peut être appliqué à un Saint, le « médium » entre l'apôtre et les Gentils. Dans son commentaire sur les épîtres de saint Paul, saint Jean est considéré comme directement inspiré par cet apôtre lui-même, en d'autres termes, comme ayant écrit ses commentaires sous la dictée de saint Paul.

Voici ce que nous lisons dans ces commentaires sur le troisième chapitre de l'épître aux Romains:

« Nous devons gémir sans cesse sur le délai imposé à notre émigration (la mort); car si, comme le dit l'apôtre, la créature privée de raison, (*mente*, non *anima*, « âme »), et de la parole (*nam si hæc*

(1) *Cornélius*, édit. Pelagaud, I, IX., p. 114.



creatura mente et verbo carens) gémit et attend, il serait bien plus honteux pour nous de faire de même ». (1)

Malheureusement cela nous arrive, et nous échouons misérablement dans ce désir pour « l'émigration » dans des contrées inconnues. Si l'on étudiait les écritures de toutes les nations et si on les interprétait à la lumière de la philosophie ésotérique, chacun deviendrait, sinon désireux de la mort, du moins indifférent à son approche. Nous pourrions alors faire un usage profitable du temps que nous passons sur la terre, en préparant tranquillement ici notre future naissance par l'accumulation d'un bon Karma. Mais l'homme est sophiste par nature. Et, même après avoir lu cette opinion de saint Jean Chrysostôme, — opinion qui juge définitivement la question d'une âme immortelle chez les animaux ou qui devrait du moins être admise dans l'esprit de tout chrétien, — nous craignons que les pauvres brutes ne retirent, en fin de compte, aucun avantage de cette leçon.

En vérité, le casuiste subtil et condamné par sa propre bouche, pourrait nous dire que, quelle que soit la nature de l'âme de l'animal, l'homme lui fait encore une grâce et accomplit même une action méritoire en tuant la pauvre bête et mettant ainsi un terme aux « gémissements qu'elle pousse au sujet du retard apporté à son émigration » dans la gloire éternelle.

Le présent écrivain n'est pas assez naïf pour s'imaginer qu'un Musée britannique, fût-il rempli tout entier d'ouvrages contre la diète animale, pût empêcher les nations civilisées d'avoir des abattoirs, ou les faire renoncer à leur beefsteak ainsi qu'à leurs oies de Noël.

Mais si ces humbles lignes pouvaient faire réaliser à quelques lecteurs la valeur véritable des nobles paroles de saint Paul, et songer à toutes les horreurs de la vivisection, l'auteur serait satisfait. Car, véritablement, quand le monde sera convaincu, — et ce jour ne peut manquer d'arriver, — que les animaux sont des créatures aussi éternelles que nous-mêmes, la vivisection et les autres tortures incessantes infligées journellement aux pauvres bêtes, après avoir amené une explosion générale de malédictions et de menaces dans la société, obligeront les gouvernements à mettre un terme à ces honteuses et barbares pratiques.

H.-P. Blavatsky.

(1) *Homélie XIV, sur l'Epître aux Romains.*

FIN.

L'HOMME ET SES CORPS

(*Suite.*)

Corps mentals.

Au point où nous sommes arrivés de notre étude de l'Homme, deux étapes viennent d'être franchies : le physique et l'astral. Nous avons étudié le corps physique, agissant sur son propre plan, au double point de vue du visible et de l'invisible ; nous l'avons suivi le long de ses diverses lignes d'activité, l'analysant dans sa nature, dans sa croissance, insistant sur l'importance d'une purification graduelle. De là, nous avons passé au corps astral, que nous avons traité suivant le même procédé, analysant ses fonctions, étudiant sa croissance, ses manifestations sur le plan astral et les phénomènes y relatifs, enfin sa purification. Des sept grands Plans ouverts à l'activité humaine, deux ont passé successivement devant nos yeux, il est temps maintenant d'aborder le troisième grand Plan de notre Univers : le Monde Mental. Lorsque nous aurons appris quelque chose de ce dernier, trois mondes se présenteront à notre esprit — le Physique, l'Astral et le Mental — autrement dit : notre globe, où l'homme exerce son activité de vie terrestre, et les deux sphères qui l'entourent, lesquelles lui servent successivement de demeure durant la période qui s'étend entre une mort physique et une renaissance sur ce plan de matière. Telles sont les trois sphères concentriques réservées à l'homme, qui lui servent d'école et constituent son royaume, où il élabore son développement et accomplit le pèlerinage évolutionnaire ; trois sphères au-delà desquelles il lui est interdit de s'étendre, à moins que les Portes de l'Initiation ne s'ouvrent devant lui ; car pour sortir du triple cercle, il n'est pas d'autre issue.

Cette troisième région que nous appelons Monde Mental englobe dans son sein celle connue des théosophes sous le nom de Dévachan, ou Dévaloka (Terre des Dieux), ou encore Terre de béatitude et de bénédiction, ainsi que certains l'ont traduit — mais on se rappelera qu'il n'y a pas identité entre cette dernière et le Monde Mental. Le Dévachan tire son nom de sa nature même et des conditions d'existence propres à un lieu où ne pénétre aucune cause de peine ou de tristesse ; c'est un *état* spécialement gardé dans lequel rien de ce qu'on peut appeler le mal positif n'est permis de s'introduire : asile de béatitude et de repos, réservé à l'homme, au sein duquel il lui est donné d'assimiler paisiblement le fruit et l'expérience acquis durant sa vie physique.



Pour éviter toute cause de méprise ultérieure, il sera bon de noter quelques considérations préliminaires sur le Monde Mental, envisagé dans son acception générale. Suivant la loi qui gouverne les autres régions, le Monde Mental est subdivisé en sept sous-plans ; mais une particularité le distingue des autres, en ce sens que les sept sous-plans y sont groupés en deux séries distinctes — une série de Trois et une de Quatre — Les trois sous-plans supérieurs ont reçu le nom technique de Arupa — sans forme — eu égard à leur extrême subtilité ; les quatre inférieurs sont dits Rupa, ou ayant forme. Il suit de là que l'homme a à sa disposition deux véhicules de conscience bien distincts pour fonctionner selon les différents stages qu'il occupe sur le Plan, deux véhicules auxquels le nom de Corps Mental serait également applicable. Néanmoins, il se trouve que le moins élevé des deux a usurpé la propriété exclusive du terme et il peut aussi bien le garder jusqu'à ce que l'on en trouve un meilleur à lui substituer. Quant au supérieur, il est connu sous la dénomination de Corps Caüsal, et cela pour des raisons qui trouveront ultérieurement leur justification. Disons seulement qu'il n'est pas un étudiant en théosophie qui se méprenne sur la distinction établie entre le Manas supérieur et l'inférieur ; le Corps Causal constitue l'enveloppe immédiate du Manas supérieur, c'est le corps permanent de l'Ego (autrement dit : de l'homme réel), le corps qui ne meurt pas et se perpétue à travers toutes les existences. Le Corps Mental, au contraire, constitue l'enveloppe du Manas inférieur, celui qui survit à la mort physique, passe en Dévachan pour finalement s'y désintégrer au moment où la vie s'achève sur les niveaux dits rupa.

Corps Mental.

Ce véhicule de conscience appartient, avons-nous dit, aux quatre niveaux inférieurs du Dévachan, et il est composé de matière congénère à ces niveaux. Bien que spécialement véhicule de conscience pour cette portion du Plan Mental, il n'en est pas moins le principe conscient qui agit au travers des corps astral et physique, opérant par leur intermédiaire dans toutes les manifestations qui ressortent de ce que nous appelons notre mentalité à l'état de veille. Durant la vie terrestre de l'homme non-développé, l'organe en question est, à la vérité, hors d'état de fonctionner sur son propre plan en qualité de véhicule conscient ; il n'y est pas indépendant. Il suit de là que les facultes mentales, chez lui, ne s'exercent qu'à la condition de se revêtir de matière astrale et physique, faute de quoi les dites facultés, incapables de se manifester, seraient comme non-existentes. Le Corps Mental est donc le véhicule spécial de l'Ego — du penseur — pour tout ce qui relève des facultés de raisonnement ; mais durant les premiers stages du développement humain, il est loin d'avoir atteint sa pleine croissance ; ainsi

qu'il en est pour le corps astral de l'homme au stage correspondant, c'est un organisme inachevé, sans cohésion, débile, impuissant.

La matière dont se compose le Corps Mental est d'une essence subtile et raréfiée ; nous avons vu que la matière astrale était déjà quelque chose de beaucoup moins dense que le subtil éther de notre plan physique. Or, si nous voulons nous faire une idée approchante à cet égard, il faut étendre notre conception en fait de raréfaction au point d'admettre un état de substance aussi invisible à la vision astrale que la matière astrale l'est à la vue physique, beaucoup trop subtile, par conséquent, pour être perçue par les sens internes de l'homme. Le Plan de notre Univers auquel appartient la matière mentale est le cinquième en comptant de bas en en haut, le troisième, si l'on procède dans le sens inverse. C'est dans cet état de matière que le « Soi » se manifeste en qualité de *mental*, de même qu'il se présente comme *sensation* sur l'échelon immédiatement inférieur ou plan astral. Une particularité remarquable de ce corps, est qu'il s'étend extérieurement à l'aura humaine ; propriété d'extensibilité dont nous n'avons pas jusqu'ici rencontré d'exemple.

Le corps physique, en effet, se modifie bien et se construit au fur et à mesure des incarnations, subissant, dans une certaine mesure, les influences diverses de nationalité, de sexe, etc., il n'est pas moins vrai qu'il est resté sensiblement ce qu'il était aux jours d'Atlantide ; il en est de même pour le corps astral, dont l'organisme se perfectionne en proportion des progrès réalisés par l'homme. Avec le Corps Mental, la croissance se manifeste en même temps par expansion : il y a positivement accroissement de taille, coïncidant avec l'évolution de l'entité humaine. Chez le non-développé — l'être encore à l'état rudimentaire — le corps mental, en réalité se réduit à fort peu de chose ; si peu évolué qu'une grande attention est nécessaire pour découvrir même sa présence. Lorsqu'il s'agit de l'homme avancé, qui, mise à part la question du développement spirituel, a grandi en mentalité et cultivé ses facultés intellectuelles, nous trouvons le corps mental dans un état de beau développement, véritable organisme, capable de répondre aux activités de l'âme, présentant un aspect lumineux, parfaitement dessiné, aux brillantes couleurs, animé de vibrations d'une rapidité inconcevable, tout palpitant de vie, d'une énergie débordante, en un mot : l'expression de l'être mental dans le monde de la mentalité. Sa nature est celle de la subtile matière du plan, ses fonctions le constituent le véhicule immédiat au moyen duquel le « Soi » se manifeste en tant qu'intelligence ; sa croissance est le résultat d'une longue succession de vies, en proportion directe du développement intellectuel de l'entité, plus finement organisé à mesure que s'affinent et se précisent les qualités du mental. Quant à la forme du corps mental durant sa coopération avec les corps

physique et astral, elle n'est pas, ainsi que cela a lieu pour ce dernier véhicule, une copie fidèle, une reproduction du modèle, loin de là : on peut comparer sa forme à celle d'un œuf, et cette forme ovoïde interpénètre, cela va de soi, les corps physique et astral qu'elle entoure d'une atmosphère radiante, d'autant plus radiante que l'évolution est plus avancée, couvrant une aire d'autant plus étendue en proportion de la croissance intellectuelle de l'entité. Est-il besoin d'ajouter qu'elle se revêt de plus de splendeur et de gloire à mesure que l'homme évolue les capacités du « Soi » supérieur. La vue astrale, avons-nous dit, ne saurait la percevoir — seule peut la contempler la vision supérieure qui relève du Monde Mental. De même que le commun des hommes vit, sur ce plan de matière, dans la plus complète ignorance des choses de l'astral, qui l'entourent cependant et le pénètrent, et auxquelles ses yeux restent fermés jusqu'à ce qu'ils soient ouverts à la lumière de ce plan, de même celui qui ne possède que la vision physique et astrale est incapable de percer de son regard le monde de la mentalité, de rien connaître des formes composées de la matière de ce plan, jusqu'au jour où s'éveillent en lui les sens de la mentalité, bien qu'à son insu de telles formes le pénètrent de toute part. Sens subtils, en effet, ceux qui appartiennent au monde de la mentalité ! et qui diffèrent étrangement de ceux que nous possédons ici-bas. En fait, le mot « Sens » au pluriel est une erreur ; c'est le sens mental qu'il faudrait dire. Dans le monde de la mentalité, en effet, tout objet homogène — c'est-à-dire composé de la matière du plan — est perçue par l'entité mentale — simultanément, sur tous les points de sa surface. Les organes spéciaux de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût, de l'odorat n'existent pas, sur ce plan, en tant qu'organes distincts, séparés ; toutes les vibrations que nous percevons, ici-bas, par leur intermédiaire, produisent sur le mental une sensation unique, composée de la somme de leurs caractéristiques multiples. Pour le corps Mental, toutes les sensations se résument donc en une sensation unique, perçue simultanément, comme si la conscience du sujet se transportait au centre même de tout objet capable de l'impressionner.

Donner en notre langue une idée claire de la façon dont les impressions composées d'éléments complexes se transmettent dans ce milieu, sans qu'il en résulte la moindre confusion, n'est pas aisé. On pourrait, peut-être, tourner la difficulté en présentant la chose de cette manière : supposons deux étudiants exercés et qualifiés pour cette entreprise, se rencontrant dans ce milieu ; l'échange des pensées entre eux, aura lieu de mental à mental, à l'aide d'un langage qui sera composé à la fois de couleur, de son et de forme. L'image ainsi constituée de couleur et de son sera messagère de l'idée, et cette transmission sera l'expression intégrale d'une pensée complète, au lieu de fragmentaire qu'elle est, ici-bas, grâce à ces symboles imparfaits que nous appelons les mots. Quelques-uns de



nos lecteurs ne sont pas sans avoir entendu parler de certains livres anciens, laissés par de grands Initiés, et écrits dans le « langage des couleurs » — le langage des dieux ; plusieurs chélas, de nos jours, connaissent et pratiquent encore ce mode de transmission de pensée, emprunté, en tant qu'il s'agit de forme et de couleur, au langage usité dans le Monde Mental, c'est-à-dire dans ce milieu où toute idée exprimée provoque une manifestation simultanée de forme, de couleur et de son. Cela ne veut pas dire que, de la part de l'entité mentale, il y ait action de penser à une forme déterminée, à un son ou à une couleur ; le penseur émet simplement une idée, c'est-à-dire, une vibration complexe, agissant sur la matière subtile : le résultat est l'évocation de formes, de couleurs et de sons, expression intégrale de l'idée — véritables images-pensées à trois dimensions, produit des vibrations incessamment propagées à travers le Monde de la mentalité. Aussi, lorsque l'homme arrive à fonctionner en son Corps Mental indépendamment du physique et de l'astral, il se sent immédiatement affranchi des entraves que les organes des sens traînent à leur suite, il se sent entrer dans un état de conscience où chaque point de surface reçoit la somme totale des vibrations qui, ici-bas, apparaissent comme séparées, étrangères les unes aux autres.

(*A suivre*). **Annie Besant.**

LES RACES PRÉHISTORIQUES

(*Suite et fin*).

*
* *

La quatrième sous-race fut celle des Touraniens. Elle se développa sur la côte est de l'Atlantide, en un point qui correspond aujourd'hui au milieu de l'espace qui sépare l'Afrique de l'Amérique, sur le trajet du parallèle qui passe par le 20e degré de latitude nord.

C'était une race cruelle: Peu puissante sur le continent maternel, elle fut éminemment colonisatrice ; elle se répandit d'abord sur toutes les terres situées vers le nord-est, — dans ce qui constitue maintenant le Maroc et l'Algérie, — puis, vers l'est, jusqu'à la mer asiatique centrale (1). Elle se composait d'une masse de

(1) Cette mer occupait ce qui est aujourd'hui la Sibérie, le désert de Gobi et la Tartarie.



tribus fédérées, régies chacune par un chef spécial, et le roi de la fédération n'était qu'une sorte de *primus inter pares*. Les Touraniens réalisèrent quelques-uns des essais rêvés par certains humanitaires utopistes de nos jours. Ils décidèrent, par exemple, de confier à l'État l'instruction, l'éducation et l'entretien de leurs enfants. Le résultat de cet essai fut une augmentation considérable de la natalité, la suppression presque complète du mariage et la dissolution de la famille. On abandonna après un certain temps ce système condamné par l'expérience pour revenir aux institutions primitives. Bien d'autres essais, du même genre, furent mis en pratique, mais sans cesse ils furent malheureux. La chose est facile à comprendre si l'on réfléchit que tout système basé sur le socialisme demande, pour sa réussite, une perfection morale très grande chez les masses qui s'y soumettent.

Les Touraniens furent longtemps dominés par leurs puissants voisins, les Toltèques, mais, vers la fin de leur règne, ces derniers furent vaincus par une branche touranienne, — les redoutables Aztèques, — qui s'établit à leur place.

Le Chinois de l'intérieur est le type actuel qui représente le mieux l'aspect physique du Touranien.

*
* *

Les *Sémites* primitifs formèrent la cinquième sous-race. Leur intérêt pour nous est très grand, puisque c'est à cette branche de la quatrième race-mère que fut pris le bourgeon de la cinquième race, notre race aryenne.

Leur berceau fut la partie montagneuse qui couvrait le nord-est de l'Atlantide et dont l'Ecosse et l'Irlande actuelles représentent un point infime. Irritables, turbulents, batailleurs, les Sémites furent présque sans cesse en guerre avec les Akkadiens (1) qui grandissaient à côté d'eux. Ils s'étendirent vers l'est et l'ouest du continent atlànte et l'on trouve, de nos jours encore, le type sémite chez plus d'un indien des Etats-Unis ; ils envahirent, aussi, toute la partie nord-est, qui formait une partie de ce qui constitue maintenant l'Europe, l'Afrique et l'Asie. La forme de gouvernement, chez eux, était patriarcale et les colons menaient d'ordinaire la vie nomade.

Cette sous-race développa principalement le mèntal et délaissa la culture des pouvoirs psychiques (2) ; elle affirmait ainsi l'existence en elle de l'élément intellectuel (3), élément qui caractérise

(1) La sixième sous-race.

(2) La caractéristique constitutionnelle de la quatrième race, c'est le quatrième principe, ou principe psychique, — *Kama*. C'est pourquoi les pouvoirs attenant à ce principe étaient communs et naturellement très cultivés sur l'Atlantide.

(3) L'élément mental s'affirma dans cette sous-race et la rendit apte,



le chiffre 5, dans l'évolution, — que ce chiffre appartienne à une ronde, à une race, ou à une sous-race.

Ses représentants sont, de nos jours, les Juifs et les Kabyles peu colorés qui habitent les montagnes algériennes.

*
* *

Sur la région méditerranéenne s'étalait jadis une vaste terre, orientée de l'est à l'ouest, allant longitudinalement, de la mer Caspienne actuelle au nord des îles du Cap Vert et, dans le sens vertical, de l'Europe centrale au Sahara qui était alors un immense golfe de l'océan atlantique primitif. Un isthme, — la Tripolitaine actuelle, — reliait cette immense péninsule au grand continent africo-asiatique. Vers la partie orientale de cette terre, sur une contrée pointée maintenant sur les cartes par la Corse et la Sardaigne, s'établirent les premiers noyaux de la sixième sous-race : les Akkadiens.

La première grande catastrophe avait eu lieu ; la deuxième (1) modifia notablement leur continent, mais ils s'étaient répandus déjà au loin et avaient jeté des colons jusqu'en Arabie. Ils luttèrent sans cesse contre les Sémites, engageant dans leurs combats d'immenses flottes et des armées considérables. La victoire leur resta enfin.

C'était un peuple obéissant, suivant fidèlement les prescriptions de la loi, vivant en nombreuses communautés, sous la direction d'un gouvernement oligarchique : comme à Sparte, deux rois régnaient simultanément dans la même ville.

Les Etrusques primitifs, les Phéniciens, les Carthaginois, les Shuméro-Akkadiens étaient des rameaux akkadiens.

Les Basques ont une forte teinte du sang de cette sous-race. Ce fut une de ses colonies qui, sous la direction d'un Initié, érigea (2) Stonehenge sur la grande presqu'île scandinave. Cette construction, par sa rude et grandiose simplicité, fut une protestation voulue contre l'architecture dégénérée et le « culte de l'homme » (3) qui désolait l'Atlantide.

*
* *

La dernière sous-race atlante fut celle des *Mongols*. Rejeton direct d'une colonie touranienne, ce peuple naquit dans les plaines de la Tartarie et s'y développa ; ses tendances religieuses élevées

plus tard, à fournir le bourgeon de la race la plus spécialement mentalisée de la quatrième Ronde, — la cinquième race ou race aryenne.

(1) Il y a environ 200.000 ans.

(2) Il y a 100.000 ans environ.

(3) Dans l'Atlantide, des statues d'hommes vivants étaient placées dans les temples et des prêtres offraient des sacrifices à ces images des riches citoyens et les adoraient.



et son mysticisme plus pur que celui de ses pères le portèrent toujours plus ou moins vers le gouvernement par un Adepte-roi.

De fréquentes émigrations se produisirent ; l'histoire a conservé les traces de la dernière, — celle des Kitans, — qui eut lieu en Amérique, par le détroit de Behring, il y a 1300 ans environ.

Cette sous-race est actuellement dans sa dernière phase, et ses dernières familles ne tarderont pas à atteindre leur zénith ; aussi faut-il s'attendre à voir les Japonais imprimer vigoureusement leur nom dans l'histoire.

Parmi les extrêmes de leurs restes épars, signalons, d'un côté, les Hongrois anoblis par le sang aryen ; de l'autre, les Malais dégradés par les croisements lémuriens.

La cinquième race (1).

La cinquième race est celle des Aryens, la race blanche, la nôtre. Elle fut tirée, nous l'avons dit, de la sous-race sémite de la race atlante et elle a formé déjà cinq grandes sous-races qui ont peuplé l'Asie, l'Europe, les deux Amériques et une partie des autres continents.

Cinquième dans l'ordre, elle représente le cinquième principe (2) le mental, — le *Manas* (3), — et sa destinée est de développer spécialement ce « principe ». C'est pourquoi sa racine porta l'expression spéciale de l'élément mental : les fiers Sémites qui peuplaient les terres montagneuses du nord du continent disparu, quoique bien loin de la grandiose civilisation tolstèque, avaient néanmoins développé beaucoup plus leur mental que leurs glorieux voisins, c'est pourquoi ils formèrent le « peuple choisi ».

Le Manou (4) qui eut pour mission de former la nouvelle race s'incarna de bonne heure dans le bourgeon qui devait la développer ; il fut, à la fois, prophète, roi et grand-prêtre. Son intelligence et ses pouvoirs miraculeux lui gagnèrent facilement la confiance des hommes simples parmi lesquels il vivait.

Il s'agissait, avant tout, d'isoler le noyau d'où la race future devait sortir ; les guerres incessantes qui désolaient la contrée favorisèrent son émigration, car ces guerres fatiguaient le peuple. Le Manou conduisit la colonie vers une contrée qui est aujourd'hui la Syrie, — la terre promise biblique, — et l'y établit. Il commença par lui donner des lois tendant à développer les caractéristiques

(1) Quelques détails sur l'histoire de la cinquième race se trouvent dans l'intéressante brochure de M. A. P. Sinnett : *The beginnings of the fifth Race.* Ce que nous donnons ici n'est qu'une simple ébauche du sujet.

(2) Chaque race développe un principal spécial.

(3) Le « Penseur ».

(4) Un *Manou* est un Adepte de haut rang, capable de diriger le travail ardu du développement d'une race.



nécessaires à la race, et défendit strictement tout rapport avec les races lémuriennes dégradées qui vivaient dans le voisinage. Ceci se passait il y a près d'un million d'années.

L'essai subit un échec. Les Sémites avaient désobéi ; ils avaient fréquenté les tribus lémuriennes et contracté avec elles de nombreux mariages ; le sang racial pollué ne pouvait plus servir à l'espèce de greffe que le Manou devait y opérer plus tard.

Quelques familles pourtant étaient restées pures. Il en choisit de vingt à vingt-cinq, — les plus pures, — et les conduisit au loin vers le nord-est, sur les bords de la mer de Gobi (1). Il imprima vigoureusement dans leur esprit les conséquences désastreuses amenées par la faute de leurs frères et, grâce à son ascendant prestigieux, il arriva cette fois à ses fins.

Le développement préliminaire de ce noyau se fit normalement, et le temps vint où le Manou put imprimer en lui les qualités requises (2).

Pour que le progrès réalisé déjà dans ces organismes physiques constitués pour l'expression de hautes qualités, ne fût point troublé par l'incarnation d'Egos insuffisamment développés, le Manou établit des lois pour prévenir une augmentation exagérée de la population.

Tout ménage qui recevait un enfant mâle devait renoncer à toute progéniture future, et parmi les filles qui venaient au monde, une seule pouvait se marier. Ces lois furent modifiées, plus tard, lorsque le nombre des Egos capables de s'incarner avec avantage dans les corps de la nouvelle race fut devenu plus grand.

Le noyau grandit ainsi, peu à peu, sous l'œil attentif du Manou et devint, avec les siècles, un bloc immense de peuples : ce fut, à la fois, la racine de la cinquième race et la première sous-race aryenne.

*
* *

La deuxième sous-race fut ce qu'on pourrait appeler les *Sémites modernes*, c'est-à-dire les Sémites atlantes (3) déchus, régénérés jusqu'à un certain point par l'infusion en eux du sang de la nouvelle race.

(1) Cette mer formait un immense océan comprenant la moitié nord de l'Asie actuelle et s'étendant jusqu'aux terres polaires.

(2) Le développement d'une race nouvelle est extrêmement intéressant. Il s'effectue, sur le plan physique, au moyen de certaines modifications apportées à la structure des corps, modifications nécessaires à l'expression des qualités spéciales que doit posséder la race ; sur les plans invisibles, les changements portent sur les véhicules subtils, — sur le Corps causal principalement, — des Egos destinés à s'incarner dans cette race.

(3) Primitivement établis en Syrie par le Manou.



Ce fut là le « sang de la nouvelle alliance » dont parlent les récits allégoriques plus ou moins défigurés de l'Ancien Testament. Ce sang leur fut porté par un groupe important d'Aryens restés fidèles, députés par le Manou, dans ce but spécial.

Tous les Sémites déchus ne reçurent pas ce don ; la majorité le refusa, et les Juifs actuels attendent encore le Messie promis qui doit effacer leur tache originelle.

*
* *

Les *Iraniens* furent la troisième sous-race. Descendants directs de la première sous-race, leur berceau fut dans une région qui correspondait à ce qui est aujourd'hui la Russie orientale et la partie occidentale de la Sibérie. Les émigrations les transportèrent, quand ils furent développés, vers la Perse, l'Afganistan, l'Arabie, l'Egypte et l'Afrique nord (1). Les Egyptiens primitifs étaient des Iraniens, mais ils se mêlèrent rapidement aux races atlantes qui affluaient vers ce pays.

*
* *

Avec la quatrième sous-race nous arrivons aux *Celtes* qui naquirent sur les terres trans-caspiennes et inondèrent, plus tard, l'Europe par deux grands courants d'émigration : l'un qui longea le bassin méditerranéen et alla peupler l'Europe méridionale ; l'autre qui occupa sa partie septentrionale en la traversant obliquement.

*
* *

Après les Celtes vinrent les *Teutons* : la cinquième sous-race de la cinquième Race. Ces peuples forment la majeure partie des habitants actuels de l'Europe ; leur racine fut dans le Caucase d'où ils émigrèrent peu à peu dans notre continent. Leur origine remonte à près de 80.000 ans.

*
* *

La sixième sous-race est actuellement en formation dans les Etats-Unis d'Amérique, et l'apparition en elle de facultés psychiques déjà remarquables rappelle que cette branche de la race aryenne porte le nombre 6, — le chiffre du psychisme supérieur. (2).

(1) Qui étaient les seules parties de l'Afrique émergeant alors des eaux.

(2) Par psychisme supérieur, nous entendons celui qui a pour organe physique le *corps pituitaire*. Le psychisme inférieur, — celui des animaux, par exemple, — tient à l'action de la moelle allongée. Certains chiens, chevaux, oiseaux sont « voyants » ; des hommes d'un faible développement intellectuel et spirituel sont souvent doués également de la clairvoyance. Cette faculté, dans l'un et l'autre cas, tient à une constitu-



*
* *

La septième sous-race occupera, croit-on, le sud de l'Amérique centrale, mais ce fait ne se réalisera que dans des siècles nombreux, alors que géographiquement, politiquement et anthropologiquement, cette portion du globe aura été complètement transformée.

De la sixième Race-mère l'on ne sait rien encore et, sur ce point, les grands Initiés restent muets.

Dr Th. Pascal.



Convention de la Section indienne de la S. T.

La section indienne de la Société Théosophique a tenu sa convention annuelle, cette année, à Bénarès, avec une solennité et un succès tout particuliers.

Le 25 octobre, la Convention est ouverte par un émouvant discours du Président-fondateur, le colonel H. S. Olcott ; le secrétaire général de la section, M. Bertram Keightley, lit ensuite un rapport très circonstancié et extrêmement intéressant sur la situation actuelle de la S. T. dans l'Inde ; il rend un hommage spécial au dévouement de M. Upendranath Basu qui, dit-il, a été, pendant ces dernières années, en l'absence du titulaire, le véritable secrétaire-général de la section.

Miss Lilian Edger parle ensuite sur l'« Education » avec son éloquence habituelle et avec ce talent de persuasion qui lui a permis de faire tant de bien en Nouvelle-Zélande, en Australie et dans l'Inde.

A 5 heures du soir, Mme Annie Besant donne le premier de ses trois discours sur *Dharma*, la loi de chaque être, loi basée sur deux facteurs, dit-elle, — le stage évolutif de l'être et la loi qui doit le faire passer au stage évolutif qui lui succède immédiatement. Dans ce discours, comme dans les deux autres, le grand orateur s'est élevé à un degré d'éloquence inspirée que l'on ne peut guère comprendre sans l'avoir senti.

La matinée du 26 est occupée par une discussion générale sur les travaux de la section et par un excellent discours du Dr A. Richardson, directeur du *Central Hindu Collège*, sur la « science ». Dans l'après-midi, deuxième discours de Mme A. Besant sur *Dharma* ; la

tion particulière de la moelle allongée et du système nerveux sympathique ; chez les individus avancés, la vision psychique tient au système nerveux cérébro-spinal et à l'organe pituitaire, mais le développement de ce centre ne peut s'effectuer, sans danger, que dans des conditions spéciales et sous l'œil d'un Adepte.



soirée se termine par le phénomène de la domination du feu, dont la *Revue théosophique française* rendra un compte détaillé.

La séance du 27 est la plus importante. Le Dr A. Richardson lit d'abord son rapport sur le *Central Hindu Collège* et expose la méthode d'instruction et d'éducation qui y est employée ; ce rapport est profondément instructif et montre que le génie tutélaire de ce collège n'a pas manqué à ses devoirs de divin inspirateur ; tous les éducateurs devraient être pénétrés des principes de la méthode que suit le Dr A. Richardson, parce qu'elle est une application de la loi d'évolution humaine à la vie quotidienne des élèves.

L'on passe ensuite à l'examen des meilleurs moyens d'assurer le succès complet de ce collège, qui doit devenir, on l'espère, l'un des plus puissants agents de la Renaissance indoue.

On ouvre, après, une souscription pour couvrir les dépenses que va nécessiter la construction d'un grand quartier général pour la section ; en quelques minutes, 25 000 francs sont souscrits : c'est un beau commencement.

M. Narayan Swami, secrétaire de la section provinciale théosophique de Madras, rend compte de ses tournées dans les branches du sud, et des résultats obtenus pendant l'année écoulée : formation de 15 branches nouvelles et réveil à l'activité d'un certain nombre de centres en sommeil.

La matinée est close par une adresse d'affection et de gratitude au Président-fondateur, lue par M. Gavinda Das, l'un des plus dévoués et des plus sympathiques membres de la Branche de Bénarès, On rappelle, dans cette adresse, les efforts constants et le dévouement infatigable du Président pour la société qu'il a organisée et que notre vénéré Instructeur, H. P. B., a animée ; on montre l'un de ses derniers actes philanthropiques envers les parias du sud qu'il cherche à élever socialement et moralement, et l'on fait connaître le sacrifice qu'il vient de faire d'un capital que quelques amis avaient affectueusement constitué pour l'aider dans ses vieux jours. Le Président fondateur qui, on le sait, comme H. P. B. et quelques autres, a donné tout ce qu'il possédait à la S. T., vient de consacrer généreusement ce dernier capital à l'œuvre des parias.

Troisième et dernier discours, sur *Dharma*, le soir, devant un auditoire de 600 personnes environ. Même éloquence d'un orateur qui parait, par moments, transfiguré.

Presque tous les journaux de l'Inde, — *Pioneer*, *Indian Mirror*, *Statesman*, *Englishman*. — ont donné le compte-rendu de cette Convention, et ont constaté combien grande est l'œuvre théosophique dans l'Inde, combien puissante est son action sur la renaissance du pays, renaissance provoquée par H. P. B. et le colonel Olcott, développée par la comtesse Wachmeister, Bertram Keightley et quelques autres travailleurs, et hâtée par l'intervention du grand Instructeur que nous vénérons tous : Mme Annie Besant.

Le délégué de la revue théosophique française.



DEMANDES ET RÉPONSES

Quelle différence y a-t-il entre « connaissance » et « sagesse » ? Comment l'expérience acquise par l'égo en Dévachan, transforme-t-elle l'une en l'autre ?

RÉPONSE. — « La Connaissance » paraît être le résultat des observations que l'on fait, que l'on compare entre elles et sur lesquelles on réfléchit. Nous observons des faits et nous les emmagasinons dans notre mémoire ; nous les arrangeons et nous les classons par comparaison ; en réfléchissant sur eux, nous arrivons à des conclusions et nous en tirons souvent des déductions qui nous conduisent à des observations. Un homme peut ainsi devenir un savant, une encyclopédie ambulante. Ces acquisitions n'ont pas de limites ; si nous connaissions tout ce que renferme le monde physique, il nous resterait encore à étudier les royaumes astral et manasique ; si nous arrivions à bien connaître ceux-ci, la planète la plus proche offrirait un nouveau champ à nos recherches et ainsi de suite, indéfiniment, au travers des immensités de l'espace. « La Sagesse » semble être plutôt le résultat de la quintessence de l'expérience assimilée par l'âme. Elle ne dépend pas de la connaissance des faits, mais de la notion approfondie des principes de la nature. Elle est le fruit que l'on retire de profondes réflexions sur la nature des causes plutôt que sur celle des effets et elle se reconnaît à la maturité du jugement et non pas à la finesse des facultés d'observation. Elle est la marque distinctive de la maturité de l'âme et elle est toujours accompagnée de calme et de pondération, tandis que la connaissance est généralement caractérisée par une agitation fiévreuse. Elle relève de Buddhi, non pas de Manas et doit sa croissance à l'intuition et pas au raisonnement. La Connaissance croît en étendue, la Sagesse en profondeur.

Il me semble que l'expérience que l'égo acquiert en Devachan ne saurait être considérée, en thèse générale, comme susceptible de transformer la connaissance en sagesse. Il est possible qu'il en soit ainsi durant les dernières phases de son développement, mais avant d'en arriver là, l'Ego semble être occupé, en Devachan, à développer des facultés, des capacités et des pouvoirs, à graver dans sa mémoire des conclusions, qui prendront la forme d'idées innées pendant sa future incarnation, en un mot, à former le caractère mental et moral avec lequel il retournera sur la terre. La connaissance des faits est amassée dans le corps causal et la faculté d'acquérir la connaissance de faits semblables est formée pour le corps mental suivant. Mais l'accroissement de la sagesse ne peut avoir lieu que lorsque la conscience buddhique commence à entrer en activité et l'amour joue un plus grand rôle que la connaissance dans son évolution.

A. B.



ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Ainsi que nous l'avions fait pressentir, les conférences théosophiques parisiennes n'ont pas été reprises suivant le programme adopté l'hiver dernier. Mais pour avoir revêtu un caractère plus privé, pour ne s'adresser qu'à un nombre plus restreint d'auditeurs désireux de faire plus ample connaissance avec la Théosophie et les Théosophistes, les conférences, telles que les a organisées le commandant Courmes, n'en sont pas moins importantes au point de vue de la consolidation de la propagande déja faite.

La première réunion qui a eu lieu le premier dimanche de novembre, 21 rue Tronchet, a été des plus cordiales. Comme le programme de ces réunions consiste, au moins pour cet hiver, à faire connaître les admirables conférences de Mme Besant sur le christianisme ésotérique, le conférencier a lu la première d'entre elles, celle précisément qui a trait à l'existence de l'ésotérisme dans la Religion chrétienne. Cette lecture, malgré sa longueur, a été écoutée jusqu'au bout avec la plus religieuse attention.

Une seconde réunion a eu lieu le premier dimanche de décembre. Nous en rendrons compte dans le prochain numéro. La troisième aura lieu le deuxième dimanche de janvier.

—

Par ailleurs, les conférences publiques de la saison d'hiver, ont commencé par un intéressant entretien de M. Jules Bois, à la salle de la Bodinière. Le conférencier a raconté, en très bons termes, les expériences par lesquelles, un médium américain, M Pippers, a pu établir, devant des observateurs sérieux, que son corps était accidentellement possédé par une intelligence autre que la sienne, laquelle intelligence présentait toutes les garanties possibles pour être celle d'une personnalité défunte qui avait été connue des observateurs. L'un de ces derniers était le fameux docteur Hodgson, connu par son injustifiable rapport contre Mme Blawatsky et les mauvais traitements qu'il fit subir à Eusapia. M. J. Bois ne laissa pas de reconnaître que M. Hodgson avait *été « injuste »* envers Mme Blawatsky, et nous félicitons le sympathique conférencier, de cet honnête témoignage.

—

Mme de Bezobrazow, directrice de la *Tribune des Femmes*, vient de fonder une société uninationaliste des femmes de lettres, dans le but de cultiver les forces morales de la société. Toutes nos sympathies lui sont acquises de ce chef. Mme de Bezobrazow, vise en outre l'enseignement, dans les établissements publics du spiritualisme *scientifique*. Nous craignons qu'elle ne se fasse illusion à ce sujet. Le vrai spiritua-



lisme, étant en dehors de l'ordre physique, ne peut être soumis, quoique l'on en pense, à aucune des méthodes employées par les sciences actuelles lesquelles par le fait, sont *d'ordre* exclusivement physique. Sous cette réserve, nous faisons des vœux pour le succès de la société en question.

—

L'apôtre dévoué du Congrès de l'humanité, Amo, continue de recueillir des adhésions à l'œuvre dont la réalisation sera certainement l'un des plus beaux fleurons de la couronne de l'exposition de 1900. Et cette réalisation aura lieu, si notre ami met autant de constance dans la poursuite de l'œuvre qu'il a mis de généreuse ardeur dans sa mise en train. En ce qui concerne les théosophes, on sait que leur modeste mais dévoué concours est acquis à tout ce qui rapproche et unit les hommes d'humanité.

Amérique.

Nous avons d'excellentes nouvelles du mouvement théosophique en Amérique. Les soixante-huit branches qui le représentent ont un esprit de solidarité, que nous sommes heureux de signaler.

M. J. C. Chatterji vient de faire un grand travail en Amérique, et les nouvelles, reçues à son sujet de San Francisco, nous apprennent qu'avant de partir pour l'Inde il a fait une conférence publique devant 2000 personnes. Son influence sur le développement de la section américaine a été très grande, ce qui ne peut surprendre nos lecteurs. Nous l'attendons toujours ici au printemps prochain.

Nouvelle Zélande.

Le groupe théosophique Zélandais a été bien éprouvé ces temps derniers. La mort a fauché, dans ses rangs, les plus anciens de ses membres.

Indes.

La convention de la section Indienne de la société théosophique a eu lieu, comme cela avait été annoncé, à Bénarès, les 25, 26 et 27 octobre dernier.

Nous avons reçu, au sujet de cette convention, des détails intéressants auxquels nous chercherons à donner, à cause surtout de leur provenance, une place à part en dehors de ces échos.

Angleterre.

Le mouvement théosophique anglais est, comme toujours, caractérisé par les nombreuses conférences faites de tous côtés par ses représentants. Les personnes étrangères, qui veulent les suivre, n'ont que l'embarras du choix. Voici, par exemple, quelques-uns des sujets traités, dans les dernières conférences, par des orateurs tels que MM. Mead et Leadbeater et Mme Hooper : *La source des enseignements théosophiques.* — *L'homme envisagé comme créateur.* — *Ce que la Théosophie fait pour*



nous. — Les esprits de la nature. — ***Etudes sur les origines du Christianisme.*** — ***Le Sermon secret sur la montagne.***

Mme Besant, se trouvant à cette époque aux Indes, pour la convention, n'a pu naturellement coopérer à aucune de ces conférences.

Paul Gillard.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* novembre 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Axiomes Théosophiques, par Mayers. — Agissements du double par Alexandre Wilder. — Esquisses du Christianisme Théosophique, par Liliane Edger. — etc. etc.

Vahan. *Section européenne.* — novembre 98. — De l'effet de la prière sur les Saints et les Etres spirituels auxquels elle est adressée, par Leadbeatar. — Quelle est la différence entre les mots *âtman* et ***atmâ***, par C. J. — Note sur les Rose-Croix, par J. C. O. — Si l'Ego, dans le Devachan, a conscience de la nature de sa prochaine incarnation, par Leadbeater.

Theosophical Review. *Angleterre.* novembre 98. — Spéculations scientifiques sur la vie, par A. M. Glass. — Sibyllistes et Sibyllines (*fin*), par Mead. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par Mme Cooper-Oakley. — Problèmes de Religion (*suite*), par Mme A. Besant. — Clairvoyance, par Leadbeater.

Mercury. *San Francisco.* octobre 98. — Clairvoyance et guérison mentale (*suite*), par A. Besant. — Comment la Théosophie nous aide dans la vie journalière, par H. Randolph. — Anciennes Religions de l'Amérique, — Toltecs et Azteos, par A. H. T.

Maha-Bodhi. *Calcutta.* octobre 98. — Bouddha Dharma. — Nirvana. — Les premiers missionnaires chrétiens au Thibet (intéressants extraits du fameux ouvrage des Pères Jésuites Huc et Gabet).

Theosophy in Australasia. Sydney. septembre 98. — Le Soi supérieur, par S. Studd.

Prasnottara. *Section Indienne.* Bénarès. septembre 98. — Catéchisme d'Hindouisme (*suite*).

Rutherford News. *Amérique.* 22 octobre 98. — Conte mystique des Philippines, par Moulvi Iskauder.

Sophia. *Madrid.* novembre 98. — Caractère ésotérique des Evangiles, par H. P. B. — Génèse (*suite*), par Soria. — Nos ancêtres Théosophiques, par Isabel Cooper-Oakley.

Théosophia. *Hollande.* octobre 98. — Une des conditions de l'école de Pythagore par Lorenzo. — Dans la cour Intérieure (*suite*), par Mme A.



Besant. — Extraits du Tao-te-King. — Notes curieuses sur les bibliothèques secrètes des grottes, par le colonel Olcott.

Philadelphia. *Buenos-Aires.* octobre 98. — La science ésotérique par E. Schuré. — Force et matière, par J. Lemaître. — La science des Religions par E. Burnouf.

Teosofia. *Rome.* octobre 98. — Volonté et Désir, par D. Calvari. — La Vérité et l'Ignorance, par Giordano Bruno. — La Réincarnation, par le Docteur Pascal.

Revue Spirite. *Paris.* novembre 98. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Essai historique de la Doctrine Esotérique, par M. de Vèze. — Discours prononcé par Mme A. Besant à la Réunion de l'Alliance Spiritualiste de Londres, traduit de l'anglais par Mlle Blech.

Nous sommes vraiment heureux de pouvoir comprendre dans le sommaire de cette hospitalière Revue, un article signé d'un nom que nous estimons grandement. Nous en recommandons la lecture à tous ceux qui pensent que le Spiritisme et la Théosophie doivent rallier sous leur étendard des esprits que la seule différence dans l'évolution sectionne et divise pour le moment. Spirites et Théosophistes doivent unir leurs efforts communs pour combattre leurs seuls adversaires, les Matérialistes.

L'Idée Théosophique. *Bruxelles.* octobre 98. — Introduction à la Théosophie, par A. Besant. — Note sur la prière.

Toutes nos félicitations à cette courageuse Revue, qui vient de modifier si heureusement son format et d'augmenter l'importance de ses matières.

Spiritualisme moderne. *Paris.* octobre et novembre 98. — La douleur des autres, par Beaudelot. — La synthèse en Jésus-Christ, par A. Valabrègue. — Simples notes sur la Théosophie, par J. B. D. — Discours sur le cinquantenaire du spiritisme, par Léon Denis. —

Humanité Intégrale. *Paris.* n° 4. — Eugénie Potonié-Pierre, par J. C. C. — Pour le Brahmacharin Chatterji, par l'oriental. — La Philosophie d'une table, (*suite*), par Jean.

Echo du Merveilleux. *Paris,* novembre 98. — Les Prédictions de Mlle Couédon, par G. Méry. — Extériorisation de la sensibilité, par le Dr Archambault. — Souvenirs d'une Voyante, par Cl. Vautier. — Notes sur Tilly.

Journal du magnétisme. *Paris.* octobre 98. — Note sur Paracelse, avec son portrait. — Expériences sur la Photographie des effluves humaines. — Appel aux spiritualistes scientifiques, par J. Bouvery.

Paix universelle. *Lyon.* octobre et novembre 98. — Sauvez la jeune génération, par J. Bouvéry. — Heureux les pacifiques, par Alban Dubet. — Etudes celtiques (*suite*). par le Dr Maurice Adam.



Arbitrage entre nations. — Intéressants articles signés de M. M. Frédéric Passy et Edmond Thiaudière.

Bulletin des Sommaires. — Mentionne tout ce qui se publie.

P. G.

BIBLIOGRAPHIE

SWEDENBORG

par

UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ SWEDENBORGIENNE DE FRANCE

Les personnes, qui veulent se faire une idée de la Vie, des Œuvres et des Enseignements de Swedenborg, le grand mystique et Voyant Suédois, ont tout intérêt à se procurer cette brochure.

Elle est d'ailleurs distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande affranchie à M. I. Décembre, 83, rue de l'Amiral-Roussin, Paris.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE DÉCEMBRE 1898.

Isole U. . . . . 9 fr. 00 (*Lotus Bleu*).

AVIS. — Les personnes dont l'abonnement expire le 31 décembre de cette année sont priées de vouloir bien le renouveler au plus tôt.

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.



27 JANVIER 1899

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 11

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

CORROBORATIONS SCIENTIFIQUES DE LA THEOSOPHIE

ASTRONOMIE (1)

Le nombre des nouvelles découvertes astronomiques, qui viennent à l'appui de la « Doctrine Secrète », augmente rapidement tous les jours. Nous citerons, entre autres, l'étude de la planète Mars et, plus récemment encore, les magnifiques observations de Vénus et de Mercure, (voir *Atlantic Monthly*, Mars-Avril 1897) faites par quelques astronomes Américains qui promettent beaucoup, tels que Percival Lowell, Pickering, Douglas, etc, et grâce auxquelles nous connaissons désormais beaucoup mieux ces planètes.

D'après l'enseignement occulte, Mars est quelque peu l'aînée de la Terre et a dû être habitée par une humanité hautement intellectuelle, supérieure à la nôtre et bien plus civilisée qu'elle, humanité au sujet de laquelle les savants et les adeptes de la première époque Aryenne « paraissent en avoir su bien plus » que n'en savent nos anthropologues modernes au sujet des époques primaires de notre propre Terre (D. S. II. 69). Toutefois, les hommes de Mars *étaient* moins denses que nous ne sommes (D. S. I. 602) : nous employons ici le passé, attendu que, d'après la Théosophie, Mars est aujour-

(1) Chapitre extrait d'une nouvelle édition, amplifiée, de l'ouvrage publié sous ce titre, par la *Mercury Publishing C°*.



d'hui en obscuration (D. S. I. 165), c'est-à-dire qu'elle traverse une phase de l'évolution durant laquelle la vie animale est latente, en attendant la manifestation d'une forme supérieure. En tous cas, nos savants disent aujourd'hui que Mars n'a pas de mers et n'a d'eau qu'autour des pôles, durant les saisons d'été, mais qu'elle est couverte de champs, dont l'épaisse végétation, qui les avait d'abord fait prendre pour des mers, est entretenue par l'eau qui provient de la fonte des neiges polaires et qui est distribuée au moyen d'un gigantesque réseau de canaux, qui ont l'air d'être artificiels et sont disposés géométriquement. Cent quatre-vingt-trois de ces canaux ont été photographiés, ainsi que quarante-cinq immenses lacs artificiels ronds, vers lesquels il est évident que convergent de nombreux canaux. On sait que quelques-uns de ces canaux se dédoublent durant les étés de la planète, ce qui prouve que l'on avait pris des précautions pour recueillir l'excédant de la fonte des neiges, afin d'aider à la fertilisation des parties arides de la planète (1). Tout cela implique nécessairement l'existence, sur Mars, de races capables d'efforts gigantesques, très intelligemment dirigés et la tranformation graduelle de la planète elle-même, par la vieillesse qui amena de terribles sécheresses (D. S. II. 503 a). Comme la science se rapproche du lien mystérieux, mais sacré et impossible à révéler, dont l'occultisme affirme l'existence entre Mars et la Terre !

L'étude de Vénus et de Mercure a produit des résultats encore plus saisissants, en prouvant qu'une excessive vieillesse avait modifié ces deux planètes, au point que des êtres humains, comme nous les concevons, ne sauraient y vivre. Leur mouvement de rotation autour du Soleil s'accomplit de telle sorte, que la même partie, la même demi-sphère, de chacune d'elles est constamment tournée vers le Soleil, dont elle reçoit la lumière et la chaleur, tandis que l'autre partie n'en reçoit pas le moindre rayon. Il en résulte, nécessairement, que sur l'un des côtés de ces deux planètes, règne un jour éternel, accompagné d'une inexorable et intense chaleur, et sur l'autre une nuit éternelle et glaciale au plus haut point. Cette même situation se retrouve, comme nous le savons, pour notre Lune, mais, en raison de l'attraction exercée par la Terre, c'est à nous et non pas au Soleil, que notre satellite présente sans cesse le même côté, de sorte que, bien que la Lune puisse être « morte » (c'est un mystère, comme dit H. P. B.), il n'en est pas moins vrai que ses conditions physiques seraient préférables à celles qui règnent sur Mars et Mercure. Quoi qu'il en soit, grâce aux études de M. P. Lowell, nous pouvons nous représenter maintenant les états planétaires de la façon suivante :

(1) Une excellente carte et des vues de ces canaux ont été publiées dans le SCIENTIFIC AMÉRICAN du 29 Février 1896.



TRÈS VIEILLES. (« bien plus vieilles que la Terre » D. S. I. 155, II. 33)

Mercure, *Vénus* et la *Lune* :

Durée de la journée solaire, d'une part, et de la nuit, de l'autre, *infinie* ; couleur, Vénus, *paille* (demi-mort), les deux autres *blanc* et *noir* avec des clairs-obscurs (mort matérielle).

VIEILLES. *Mars* et la *Terre* :

Durée de la journée solaire, 24 h. 39ᵐ1/2 et 24 h. ; couleur, *ocre* et *bleu-vert*, nuances de la végétation et de la vie, mais la prédominance de l'ocre sur Mars indique un âge plus avancé.

JEUNES. *Jupiter* et *Saturne* :

Durée de la journée solaire, 9 h. 55ᵐ et 10 h. 14ᵐ ; couleur *rouge-brique*. Sous leurs nuages, règne une chaleur incandescente.

INCONNUES. *Uranus* et *Neptune* :

Journée vraisemblablement courte ; couleur, *vert-pâle*.

Cet exposé scientifique de la vieillesse relative des planètes, culbute la théorie astronomique de leur formation par les segmentations annulaires successives d'une nébuleuse solaire, car la plus éloignée devrait forcément être la plus vieille, et la plus rapprochée du Soleil la plus jeune, mais ce même exposé n'est nullement en désaccord avec la connaissance théosophique, au contraire. Nous devons, toutefois, mentionner ici que les astronomes de l'ancienne école conservatrice sont tracassés par les découvertes et les conclusions de M. Lowell et qu'ils sont prêts à leur opposer un démenti, dans le seul but d'empêcher l'effrondrement de leurs vieilles théories favorites, sur la similitude qui existe entre les mouvements et la longueur des jours de toutes les planètes, etc. Mais cela fera peut-être plaisir à M. Lowell de savoir que, bien que ses nouvelles conclusions, au sujet des planètes inférieures, aient pour effet inévitable de détruire les anciennes théories astronomiques sur la vie animale, qu'elles considéraient comme probable ou possible sur ces planètes, elles n'en sont pas moins parfaitement d'accord avec les aperçus de notre « Doctrine Secrète ».

Ainsi, sur Mercure, qui a été longtemps engourdie physiquement et commence à « sortir du Pralaya » (D. S. I. 165), — elle commence probablement sa septième Ronde — les hommes sont *immortels* (D. S. II. 44), c'est-à-dire ont, de beaucoup, dépassé la situation physique mortelle que nous occupons et, par suite, sont aptes à



vivre sur leur planète, dans des conditions physiques que nous ne saurions supporter.

En parlant de Vénus, M. Lowell dit : « Nous contemplons un monde qui a parcouru sa carrière et qui demeure immobile, invariable, mort. » : la D. S. dit que cette planète achève sa *dernière* Ronde (I. 165), qu'elle est, par suite, *mourante*, après quoi elle cessera d'être visible sur notre plan (I. 153) et il est probable qu'elle se prépare, actuellement, à transférer son âme et sa vie à sa progéniture et à son successeur, auquel elle servira ultérieurement de Lune. Combien mieux nous pouvons comprendre maintenant, grâce aux observations de M. Lowell, ce que signifiaient les enseignements occultes disant que Vénus « était un petit Soleil, dans lequel le globe solaire *emmagasinait* sa lumière (D. S. II. 24), qui recevait *deux fois* plus de lumière et de chaleur que notre globe » (II. 28), (puisqu'il n'y a jamais de nuit du côté éclairé) et qui transmettait à la Terre un tiers de ce qu'elle recevait et en gardait les deux autres tiers pour elle-même (II. 29), d'où il résulte qu'elle est notre porte-lumière, physiquement et mystiquement (II. 33). Tout changement qui se produit sur *Sukra* (Vénus) est ressenti et réfléchi par la Terre (II. 31). Vénus, la « sœur occulte et l'alter-ego de notre globe » (I. 305) reproduit simultanément nos changements, parce qu'elle a « adopté la Terre, cette progéniture de la Lune, qui *s'était élevée au-dessus* de sa mère et avait causé beaucoup d'ennuis » (II, 32). Il nous faut admettre que, dans son état actuel, Vénus reçoit plus de lumière et de chaleur et, faisant constamment face au Soleil, doit les emmagasiner, de sorte que tout en nous en renvoyant un peu, elle en conserve plus que sa part. Son évolution avancée nous permet aussi de comprendre comment il se fait que « tout en étant très voisine du Soleil, Vénus soit moins dense que la Terre » (I. 593), attendu que sa « matière », « dans sa dernière Ronde », doit être devenue plus éthérée que la nôtre qui achève sa quatrième. En même temps, l'humanité qui l'habite doit avoir atteint un degré d'évolution, qui la rend physiquement indifférente aux conditions matérielles de sa planète, conditions que nous ne pourrions endurer. Nous ne devons pas oublier que « la Terre traverse la phase durant laquelle elle est habitable, SEULEMENT pour *l'ordre actuel* des choses et en ce qui concerne le genre humain actuel avec son « enveloppe de chair » et le phosphore qui forme sa cervelle et ses os » (D. S. II. 72) et que la Théosophie nous affirme que la vie existe partout : vie appropriée au milieu. De ce qui nous est prouvé par notre Lune, Vénus et Mercure, nous pouvons conclure que les planètes modifient, en vieillissant, leur mode de rotation, de façon à présenter constamment la même face au Soleil ; il en sera donc ainsi de notre Terre, à une époque déterminée de ses Rondes futures, époque à laquelle « l'Eau-Mère montera de nouveau et disparaîtra » (II. 64). Ceci, toutefois, est admis par la science, depuis les études de J. C. Adam, Helmholtz



et Darwin, qui affirment que « le frottement des marées doit allonger graduellement, mais inexorablement, notre période diurne, jusqu'à la porter à un mois, puis à une année, alors que notre Terre présentera, elle aussi, éternellement le même côté au Soleil ». C'est pourquoi, comme le dit Dr H. S. Williams dans *Harper* (Mars 1897), « les calculs modernes, basés sur l'inévitable frottement des marées, suffisent à eux seuls à révolutionner les idées qui avaient jadis cours, sur la stabilité du système planétaire. Le mathématicien du 18e siècle considérait ce système comme une vaste machine céleste, qui existait depuis environ 6.000 ans et qui était destinée à tourner à jamais. L'analyste de nos jours suppute le passé et le futur de ce système en millions, au lieu de milliers d'années, et n'en reste pas moins convaincu que le système solaire ne présente aucune contradiction à ces lois de croissance et de dépérissement qui semblent représenter partout l'ordre immuable de la nature ». Aucun Théosophe n'aurait pu mieux exprimer l'aspect occulte de l'évolution Kosmique, dans laquelle un Soleil en suit un autre, à des intervalles réguliers séparés par des repos nécessaires, comme l'explique H. P. B. dans sa « Doctrine Secrète ». Ainsi la science elle-même finit par partager l'opinion de la Théosophie, au sujet de la vieille illusion biblique du « fixe, inchangeable et éternel comme les cieux », que l'on doit remplacer par l'idée de la vie éternelle et du dépérissement qui l'accompagne — mouvement et évolution — partout.

La conception bien plus grandiose de la Théosophie, au sujet des lois de l'évolution qui embrassent le Kosmos tout entier, est vérifiée tous les jours davantage, grâce aux recherches et aux découvertes récentes qui ont été faites dans la Voie Lactée et dans le système nébulaire. Les nouvelles connaissances ont été condensées par M. S. N. Lokyer dans ce qu'on appelle « l'hypothèse météorique » qui, sauf quelques détails sans importance, est absolument théosophique. Cette théorie, développée par la connaissance que l'on a acquise, grâce au spectroscope, des diverses phases de développement et des divers mouvements des différents corps stellaires, a fait admettre aux astronomes modernes que « la croissance d'une étoile a pour point de départ une nébuleuse à l'état gazeux (le centre Laya et la poussière Cosmique de la D. S.), qui se condense graduellement en une étoile auto-lumineuse qui passe ensuite par un état dans lequel elle ne peut que réfléter une lumière qui lui est étrangère, puis finit par devenir un corps sans éclat et invisible, dont l'existence cosmique a pour phase finale la désagrégation, soit par l'action lente des forces naturelles, soit par suite de collisions avec d'autres masses stellaires », comme le pense le Dr Troll. « Ces collisions peuvent se faire longtemps attendre ; l'étoile sans éclat peut être entraînée, parmi des milliers de masses stellaires, dans un orbite du genre de ceux que décrivent les comètes, avant qu'une collision ne se produise, mais peu importe, *l'arithmétique*



de l'Eternité a pour unité le billion (précisément comme l'enseigne la D. S.) et, tôt ou tard, cette collision doit se produire et le choc mutuel doit réduire les corps qui se sont rencontrés, en simple vapeur, ou en vapeur mélangée de fragments météoriques, en un mot, doit en faire une véritable nébuleuse, la matrice de mondes futurs. De cette façon, l'étoile sans éclat, qui représente le dernier terme d'une série de transformations cosmiques, devient le premier terme d'une autre série » (*Harper, ibid*). Tout ceci, à quelques petits détails près, concorde si parfaitement avec les enseignements d'H. P. B. (D. S. I. 144, 155, 200, 201, etc.), que l'on ne saurait nous en vouloir de continuer à citer des extraits des « Progrès Astronomiques du Siècle » de *Harper* : « Dans cette manière de voir plus large, les nébuleuses et les étoiles lumineuses ne représentent, dans l'histoire de la vie de l'entité cosmique, que les phases de l'enfance et de l'adolescence ; l'étoile sans éclat représente l'état adulte ou la phase de la vraie virilité (époque de la décrépitude, disons-nous). On peut aussi considérer l'étoile amoindrie et sans éclat comme la cellule germinale, le grain de pollen, de l'organisme cosmique. Rapetissée, comme cela arrive pour la cellule germinale, jusqu'à devenir une simple fraction du corps nébulaire d'où elle a jailli, elle n'en conserve pas moins dans son corps, en apparence sans vie, toutes les potentialités de l'organisme original et n'a besoin que de se mélanger avec une autre cellule de son genre, pour donner naissance à une nouvelle génération. La race cosmique, dont l'ensemble constitue l'univers stellaire, peut ainsi se perpétuer. Des systèmes solaires individuels, dans le genre du nôtre, naissent, vieillissent et meurent *pour revivre dans leurs descendants*, tandis que l'Univers, en général, conserve son intégrité unifiée durant tous ces changements internes et s'avance, peut-être, par une succession de phases infinitésimales, vers un but final qui dépasse, hélas, toute compréhension humaine » et que la Théosophie, seule, peut atteindre et atteint d'une façon satisfaisante.

Si nous comparons toute cette citation avec la théorie nébulaire de la D. S. (I. 588 à 600) nous pouvons nous demander si, en y ajoutant l'idée de forces intelligentes, ou de gouvernants Kosmiques, cachés derrière la vie sidérale, les opinions exprimées dans *Harper* ne sont pas du pur enseignement occulte, bien qu'elles aient été présentées par un homme qui ne connaît évidemment rien de la Théosophie ! A quoi n'arriveraient pas nos astronomes, s'ils se laissaient seulement guider par nos déductions occultes. Beaucoup d'autres théories astronomiques nouvelles concordent avec les enseignements d'H. P. B. et nous pouvons en faire rapidement l'énumération.

A. — PRIMO, SUR LA GRAVITATION. Tous ceux qui ont lu la D. S. doivent se souvenir des remarques, si puissamment intéressantes, bien qu'excessivement sarcastiques, auxquelles se livre H. P. B. dans le chapitre qui traite de cette question (I. 527 à 589



et dans d'autres parties mentionnées dans l'index). Ces remarques lui ont attiré de virulentes attaques, de la part de celui qui a fait, le premier, la critique de son chef-d'œuvre et, aussi, d'*Iris Dévoilée*. Or, au commencement même de l'année courante, le Dr St. H. Emmens a fait parvenir, à différents corps savants, un travail dans lequel il attaquait, d'une façon saisissante, les fameuses lois de Newton sur la gravitation, lois jusqu'alors si sacrées — dans l'opinion de ses successeurs — et faisait connaître une « étonnante théorie sur les lois naturelles, qui attaquait les lois reconnues de la gravitation et invitait les savants à modifier leurs idées afin d'arriver à faire cadrer la théorie acceptée avec des faits brutaux » que la gravitation seule est incapable d'expliquer (N. Y. *Herald*, 3 Février 1897). La théorie du Dr Emmens semble principalement basée sur l'idée de la force centrifuge, considérée comme une force parallèle à la gravitation et cela peut paraître incomplet, spécieux ou hasardeux, étant donné surtout qu'il entend (le pauvre homme!) nier l'existence de l'Ether, qu'il appelle un « fantastique fétiche ! », mais le fait même de son attaque contre la science reconnue, prouve qu'il existe une tendance, inconsciemment grandissante, à accepter les idées nouvelles, telles qu'elles ont été suggérées dans la D. S. et établit que les théories occultes se répandent, insensiblement, mais sûrement.

B. — SECUNDO, SUR LA LUNE. Il était universellement admis parmi les astronomes que la Terre était la mère de la Lune, que cette dernière avait été séparée de la Terre, et qu'elle en était issue, et la science officielle accueillait avec un sourire ironique l'opinion contraire affirmée dans la D. S. (I. 156, 149, note, 415, II. 64). Mais voici que M. W. J. Lyun, membre de la société royale d'astronomie, écrit audacieusement, à propos de déductions scientifiques, que si fort que cela puisse surprendre quelques-uns de ses lecteurs, la Lune n'est *pas* un satellite de la Terre, mais doit être considérée comme une *planète sœur* qui accompagne la nôtre dans son parcours annuel autour du Soleil, et que chacune des deux jette la perturbation dans les mouvements de l'autre », tout comme H. P. B. a dit que la Lune agit « comme une mère qui circule autour du berceau de son enfant, pour le surveiller » (D. S. I. 180). De plus, le singulier fait, que la prétendue domination ou la prétendue action de la Terre sur la Lune se borne, en réalité, à une attraction physique suffisant tout juste à produire un mouvement circulaire (D. S. I. 16), est aussi confirmé par le même écrivain, qui déclare que le Soleil exerce sur la Lune une attraction double de celle qu'exerce la Terre, de sorte que si le mouvement de translation dans l'espace dont est animée la Lune venait à être arrêté subitement, celle-ci tomberait *sur le Soleil* et non sur la Terre, comme on le suppose généralement. *Astronomy made Easy*, Lloyd Weekly, 23 Août 1896).

A. Marques.



L'HOMME ET SES CORPS

(*Suite.*)

Voyons comment les choses se passent avec l'homme pensant, par l'intermédiaire de ses véhicules physique et astral. C'est toujours du Corps Mental que la pensée tire son origine: celui-ci la transmet à l'astral, lequel, à son tour, la transmet au physique. Nous ne pensons jamais que par le Corps Mental, véritable médiateur de l'état conscient que la presque généralité des hommes considère comme étant son « Je » son « Moi ». A la vérité, ce « Je » ou « Moi » est illusoire, bien que l'immense majorité n'en reconnaisse pas d'autre. Cependant, lorsque nous avons étudié l'état conscient dans le corps physique, nous avons dû reconnaître que quantité de choses se passaient dans les limites de l'organisme qui échappait à la conscience de son possesseur, que de nombreux actes de la vie physique se produisaient en dehors de sa participation volontaire, et qu'il lui était impossible de faire descendre son stage de conscience au niveau spécial du milieu conscient où se meuvent les innumérables cellules de son corps physique, toutes séparées, indépendantes les unes des autres. En définitive, nous avons reconnu que la conscience de l'homme et celle de son corps, considéré comme un tout, étaient deux choses entièrement distinctes. Mais, dès que nous touchons au Corps Mental, nous pénétrons en une région, en un état d'être, si étroitement identifié avec l'homme, qu'il semble qu'on ait atteint le centre du « Soi » — « Je pense », « Je sais » — pouvons-nous raisonnablement dépasser cette limite?... Le Mental est bien la représentation du « Soi » habitant dans le Corps Mental, et c'est là, pour la plupart de nous, ce qui paraît être le terme du voyage à la recherche du « *Soi* ».

Mais ceci n'est vrai qu'autant que nous restons confiné à la conscience du plan physique durant l'état de veille. Quiconque est arrivé, dans la connaissance, à ce point de savoir que la conscience à l'état de veille (aussi bien que l'état conscient qui résulte des sensations transmises par le corps astral) ne constitue qu'une étape de notre voyage à la recherche du « Soi », quiconque a appris à dépasser ce stage, ne se méprendra pas sur ce fait que le véhicule de mentalité n'est qu'un simple instrument à la disposition de l' « *homme réel* ». Que nous sommes loin de l'état d'âme qui permet de distinguer l'homme réel de ce qui n'est en somme que l'une de ses enveloppes! Est-il possible qu'il en soit autrement? Aux yeux de la généralité, le corps mental représente le véhicule le plus par-



fait, l'expression la plus haute, la plus sublimée du « Soi » qu'il soit possible d'atteindre, de réaliser. Il est naturel qu'il en soit ainsi, inévitable même, étant donné le stage d'évolution que nous sommes en train de parcourir, puisque nous ne faisons que commencer à vivifier le corps mental, à le placer au premier rang dans le champ de nos activités. Les temps passés furent le témoin de la transformation du corps physique en véhicule de conscience ; aujourd'hui le fait est accompli, à ce point passé dans le domaine des faits, qu'il ne viendrait à personne l'idée qu'il pût en être autrement. Un travail analogue à l'égard du corps astral se poursuit concurremment parmi les membres à l'arrière-garde de notre humanité, et l'on peut dire que, chez le plus grand nombre, l'œuvre est en bonne voie. Mais c'est dans notre Cinquième Race que l'homme est en travail de corps mental ; la construction et l'évolution de ce véhicule sont l'œuvre spéciale en laquelle est engagée notre humanité.

Par là nous voyons de quelle importance, pour nous, est de savoir sur quoi repose l'édification de ce véhicule et comment il grandit. Par la pensée grandit le Corps Mental ; pour le construire il n'est d'autres matériaux que nos pensées. C'est par l'exercice de nos énergies intellectuelles, par le développement de nos facultés dans le domaine des arts, des sentiments élevés que, — dans l'acception littérale du terme — molécule à molécule nous édifions ce corps, jour par jour, heure par heure, durant le cours des années et des vies successives. Si nous ne nous mettons pas à l'œuvre pour générer les capacités du Mental, si, satisfaits de nous constituer de simples réceptacles à l'égard dés idées courantes, au lieu de devenir créateurs à notre tour, nous nous enfermons dans cette attitude passive, qui accepte les idées d'autrui, pour échapper au labeur d'en former nous-même, abandonnés au courant de la vie sans autre provision que les idées toutes faites, qui pullulent en notre ambiance, si tel est notre bagage d'intellectualité, telle la limite au delà de laquelle nous ne pouvons rien concevoir en fait de progrès mental, alors nous ne devons pas nous attendre à nous retrouver sensiblement plus avancés à chaque retour que nous ferons sur ce plan d'existence, sûrs de rester indéfinement l'être rudimentaire que nous avons été dans le passé. Il faut donc mettre notre mental résolument sur le chantier, le travailler, l'exercer, nous appliquer à développer en lui les facultés créatrices, les éprouver par des efforts constants, sans quoi, le corps mental ne peut pas se développer, et nous arrêtons les progrès de l'évolution humaine dans sa véritable voie.

Dès l'instant qu'on reconnait le fait, qu'on en a touché du doigt la réalité, presqu'irrésistiblement on est amené à un changement de front dans son attitude mentale, dans la façon de juger les choses, telles qu'elles se présentent au jour le jour. A partir de ce moment, on se tient sur ses gardes, on s'observe, et l'on ne tarde pas à cons-

tater que nous avions dit vrai en affirmant que la plupart des pensées que nous hébergeons — les croyant nôtres — ne nous appartiennent pas en propre, qu'elles sont d'importation étrangère, et, qu'en réalité, nous n'avons jamais fait acte de penseur : idées qui entrent en notre cerveau, idées qui passent, nous quittant comme elles sont venues, sans que l'on sache d'où, ni comment, ni pourquoi. Alors commence à se produire en nous une sorte de désappointement, comme un sentiment de détresse, à mesure que nous nous apercevons que ce mental superbement évolué que nous nous flattions de posséder n'est, après tout, qu'un lieu de passage, ouvert à toutes les banalités courantes.

Faites-en l'expérience vous-même, et vous verrez à quoi se réduit l'apport de notre conscience, en comparaison de la masse encombrante des idées empruntées. Prenons l'habitude, durant le jour, de nous surprendre de temps en temps, comme à l'improviste, et demandons-nous à quoi nous pensons... Il arrivera probablement de deux choses l'une : ou bien nous aurons constaté que nous ne pensions à rien du tout — le cas n'est pas rare — ou bien que nos pensées sont si vagues, si superficielles qu'il est impossible qu'elles laissent une empreinte appréciable sur ce que nous appelons un peu pompeusement *notre mentalité*. Après avoir tenté l'expérience un bon nombre de fois — et ce simple effort répété nous aura déjà avancé d'un pas dans la soi-conscience — on se met à observer les pensées qui se trouvent avoir élu domicile en notre fort intérieur, comment elles ont profité de leur séjour en notre mentalité, si elles ne s'y sont pas enrichies de quelque manière ; cette simple pratique suffit pour développer un centre d'activité, pour faire germer les facultés créatrices. On fera sagement de suivre une méthode dans le genre de celle-ci : faire un choix, tout d'abord, des pensées qui fréquentent le mental et auxquelles on veut bien en permettre l'accès; chaque fois que l'on y découvre une pensée dirigée vers le bien, on s'y arrête, on la nourrit, on la fortifie, s'efforçant d'y ajouter quelque chose, pour la laisser s'épandre dès lors, en qualité d'agent bienfaisant dans le monde de l'astral. S'il s'agit d'une idée mauvaise, procéder instantanément à son expulsion. Peu à peu, à mesure que nous prenons l'habitude d'accueillir avec faveur les bons éléments, refusant d'entretenir les mauvais, nous obtenons ce résultat de faire affluer de plus en plus les uns et de faire refluer les autres. Par ce moyen, le mental, saturé de pensées bonnes et utiles, agit comme un aimant à leur égard, attirant à soi toutes celles de même nature, qui flottent en notre ambiance, et, par une action automatique, en sens contraire, repoussant le mal, auquel nous avons cessé de donner accès sous quelque prétexte que ce soit. Alors le Corps Mental acquiert la propriété de repousser dans un sens et d'attirer de l'autre, agissant sur les bonnes idées, pour les revêtir d'une forme plus efficace, augmentant, sans cesse, le matériel mental dont il constitue l'en-



veloppe immédiate, laquelle grandit elle-même à mesure que s'accroît la richesse de son contenu. Et lorsque, pour l'homme, arrive l'heure de se séparer définitivement de ses enveloppes physique et astrale, et de passer dans le monde de la mentalité, la somme des matériaux ainsi accumulés n'est pas perdue pour lui ; il emporte avec lui le trésor de son *être-conscient*, il l'emporte dans cette région qui lui est précisément congénère, et il emploiera sa vie dévachanique à transformer en facultés, en puissance de réalisation ces éléments acquis et mis en réserve. A la fin de la période dévachanique, le Corps Mental transmet au Corps Causal permanent, et à titre de dépôt, l'ensemble des caractéristiquss ainsi façonnées, et que l'homme aura à utiliser en sa prochaine incarnation. Et lorsque le moment approche, pour l'homme, d'effectuer son retour, ces facultés acquises, revêtues de la matière sublimée des plans dits rupa du Monde Mental, concourent à la construction d'un nouveau véhicule — corps mental d'autant plus évolué et hautement organisé que l'apport est plus important. Aussi les voyons-nous réapparaître sous l'écorce physique et astrale du nouveau-né portant le nom de *facultés innées*, à juste titre, puisque l'enfant qui vient au monde les apporte avec lui.

Nous avons indiqué à grands traits comment, au cours de la vie présente, s'accumulent les matériaux de mentalité. Leur utilisation est l'œuvre de la vie dévachanique. C'est là que nos aspirations, nos pensées fragmentaires, nos efforts isolés se transforment en facultés mentales, en potentialités destinées à de futures réalisations ; et cette transformation est l'œuvre inappréciable de notre passage en dévachan — étant données les conditions de vie terrestre, si restreinte, si limitée dans ses résultats, nous ferions bien de n'épargner aucun effort, tandis que nous sommes encore dans le monde des causes.

Le Corps Mental de la prochaine incarnation dépend donc de la façon dont nous gouvernons celui qui est nôtre durant la présente vie. Là est la question qui prime toutes les autres, là le nœud de l'évolution humaine. En amoindrissant sa sphère d'action au stage dévachanique, l'homme limite, par le fait même, les qualités mentales avec lesquelles il lui faudra revenir ici-bas : nous ne pouvons pas faire qu'une vie ne soit la conséquence d'une vie antérieure, et, d'un autre côté, il est impossible d'admettre que quelque chose se crée miraculeusement de rien. Karma apporte la moisson en raison de la semence qui lui a été confiée; maigre ou abondante est la récolte, selon que le laboureur a cultivé son champ.

Peut-être saisira-t-on plus clairement l'action automatique dont nous avons parlé comme inhérente au Corps Mental, si l'on considère l'essence même dont il est constitué. Par sa nature intime, ce véhicule tient du Mental Universel, et c'est de ce réservoir, — considéré sous son aspect matériel — qu'il emprunte les matériaux entrant dans sa composition. Ces matériaux se prêtent



à toute sorte de vibrations, la qualité et les propriétés de ces dernières variant suivant la nature des combinaisons générées. A quelque degré qu'il soit de son développement, c'est donc de ce réservoir que le Corps Mental tire la matière propre à maintenir en activité les combinaisons qui constituent ses caractéristiques particulières : ce faisant, il agit automatiquement. Or, ce travail s'accomplit par voie d'échange — le va-et-vient constant des particules composantes, tel qu'il a lieu pour le corps physique — les particules sortantes étant remplacées par d'autres de nature similaire. Si l'homme, conscient de ses tendances mauvaises, se met à l'œuvre pour les modifier, il lui faut mettre en branle une nouvelle série de vibrations, auxquelles le Corps Mental se refuse d'obéir, n'étant que trop enclin de par sa conformation, à répondre aux anciennes, de là conflit et souffrance. Mais à mesure que les anciennes particules cèdent la place aux nouvelles — et le pouvoir attractif de ces dernières augmente en raison de leur nombre — graduellement se modifie le caractère du Corps Mental, par le fait même que se modifie la nature de ses éléments constitutifs, graduellement se manifeste l'antagonisme de ses vibrations à l'égard des tendances mauvaises, son synchronisme pour les bonnes. Et c'est ce qui donne la raison de l'extrême difficulté des premiers efforts, incessamment combattus, assaillis par l'ancienne *forme-aspect* du mental ; de là aussi la facilité croissante pour tout ce qui touche à la droiture mentale, à mesure que s'évanouissent les vieux moules de nos pensées ; de là, enfin, la spontanéité et même le plaisir qui accompagnent l'exercice de la nouvelle mentalité.

Il est une autre voie ouverte pour aider à la croissance du Corps Mental : c'est la pratique de la concentration. Pour ce faire, on s'applique à tenir le mental fixé fermement sur un point, sans lui permettre de s'en distraire, ni de s'égarer ; on s'exerce ainsi à penser consécutivement, avec persistance ; ne pas tolérer que l'esprit saute subitement d'un objet à un autre; éviter, en un mot, le gaspillage de l'énergie mentale par diffusion sur une foule d'objets insignifiants. Une pratique éminemment utile, aussi, est de s'habituer à suivre une ligne consécutive de raisonnement, de façon à ce que l'idée naissante soit la conséquence naturelle de l'idée qui lui a servi de base. Par là, nous développons, peu à peu, en nous, les qualités qui donnent l'esprit de suite, la droiture intellectuelle, attitude essentiellement raisonnable, propre à fortifier notre mentalité humaine, à en faire l'instrument digne du « Soi » dans ses rapports avec le Monde Mental. Dès que nous avons pris le pli de progresser avec suite et mesure, de concentrer toutes nos forces sur un point, de façon à poursuivre l'idée dans ses conséquences logiques, le Corps-Mental ne tarde pas à en éprouver les bienfaits, ses formes, dessinées en lumière, s'accusent et se développent, s'équilibrent et se balancent. De toute façon, nos efforts se trouvent amplement rémunérés.

(*A suivre*) **Annie Besant.**



LA RELIGION AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

(*Suite et fin.*)

Lorsqu'un homme veut étudier une science quelconque ; chimie, physique astronomie, il est obligé de se servir d'instruments et d'appareils spéciaux, qui viennent compléter et confirmer les appréciations imparfaites que lui fournissent ses sens.

L'étudiant de la science physique construit les instruments qui lui sont nécessaires à l'aide de matériaux qu'il emprunte au plan physique ; mais l'étudiant de la science hyperphysique ne peut avoir ses instruments et son laboratoire qu'en lui-même.

Les instruments physiques ne peuvent contrôler que des faits d'ordre physique ; ils sont impuissants à enregistrer des faits hyperphysiques.

Cependant il est possible de rencontrer des instruments pouvant traduire les faits hyperphysiques : Ces instruments sont les médiums et les sujets somnambuliques ou hypnotiques. Ces médiums et ces sujets sont doués d'organismes spéciaux, pouvant être influencés par des forces plus subtiles que les forces physiques.

Par eux vous pouvez reconnaître indirectement l'action des forces hyperphysiques ; mais vous ne pouvez atteindre à la connaissance directe de ces forces.

Vous voyez, par exemple, un phénomène de matérialisation. L'effet constaté est un effet physique. Vous dites : Cet effet est produit par une cause supra-physique ; mais comme vous n'avez pas la perception directe de cette cause vous ne savez rien en réalité du monde hyperphysique.

Supposons que vous obteniez dans une séance spirite de l'écriture d'un de vos amis décédés. Ce que vous voyez est de l'écriture, et, d'après la similitude des caractères, vous concluez qu'elle a été produite par votre ami, qui s'est mis en rapport avec le médium.

Cependant le médium peut donner un échantillon de cette écriture sans que votre ami y ait eu la moindre part.

Si moi, je connais les lois qui régissent le monde hyperphysique, je puis influencer le médium à son insu et au vôtre, de telle sorte que la communication qu'il obtiendra par mon intermédiaire vous paraisse réellement être un message de votre ami défunt.

Tous ces phénomènes ne constituent pas des preuves absolues, puisque les causes diverses qui sont capables de les produire vous échappent.



Pour obtenir la connaissance directe il faut pouvoir vérifier soi-même les phénomènes du monde hyperphysique, comme le savant vérifie les phénomènes du monde physique, et cela ne peut se faire que par le développement de nos facultés intérieures, qui sont nos moyens d'investigation, développement qui exige le plus grand travail et la plus grande constance.

Les faits du monde hyperphysique deviennent alors pour nous des phénomènes sensibles ; nous ne dépendons plus de simples théories émises par d'autres mais de notre propre connaissance des lois qui gouvernent le monde visible et les mondes invisibles. C'est ainsi que la Religion devient pour la direction de notre vie une affaire de connaissance.

Je vous donnerai un exemple afin de mieux éclaircir la question.

Prenons une des grandes vérités religieuses : l'idée fondamentale de la survivance de l'âme.

Cette vérité est acceptée sur parole par l'homme inférieur, qui n'est guidé que par le commandement. L'homme spéculatif qui réfléchit, après avoir examiné un grand nombre de faits, parvient à cette conclusion qu'il doit y avoir une autre vie après la mort ; mais tous ses raisonnements ne peuvent lui fournir que des probabilités.

Puis vient le degré, qui permet à l'homme de vérifier personnellement ces probabilités et de constater directement la survie.

Je ne puis vous traiter toute la question comme elle est exposée dans l'Inde ; mais je tiens à vous donner quelques indications sur ce sujet.

L'âme est. Voilà ce qu'il faut démontrer et vous n'avez aucune preuve de son existence.

Vous avez déduit de votre raisonnement que cette existence est la chose la plus probable et votre conclusion a été confirmée par un certain nombre de témoignages. Maintenant il vous reste à constater directement l'existence de l'âme.

Comment vous y prendrez-vous? Est-ce en assistant à une expérience spirite ou en suivant des expériences hypnotiques? Vous n'obtiendrez encore que des probabilités.

Ces phénomènes sont produits par des causes mal définies et vous supposez qu'ils sont dus à des âmes désincarnées.

Il y a certainement quelque chose derrière ces phénomènes ; mais ce quelque chose ne peut être perçu par vous, et par conséquent vérifié d'une manière directe, que si vous êtes parvenu à élargir les limites de votre conscience.

Il faut pour vous expliquer cela que je vous donne quelques indications sur la conscience.

La conscience n'est autre chose que la réponse de notre sensibilité à des incitations extérieures.

La cause des objets existe en dehors de nous, mais l'objet est



perçu par nous en raison des modifications que ses vibrations nous font subir.

Si nous répondons aux vibrations d'un objet, nous percevons cet objet mais si les vibrations qu'il émet sont trop subtiles pour nos sens nous n'avons pas conscience de cet objet, qui pour nous n'existe pas.

Il y a une foule de vibrations que nous enregistrons ; mais il y en a bien plus encore qui nous échappent. Nous pouvons, par l'éducation de notre faculté de conscience, étendre et compléter le champ de nos perceptions.

Voici un exemple emprunté à la vie ordinaire.

Prenons deux personnes ; l'une qui possède une éducation musicale, l'autre qui en est dépourvue. Menons-les toutes deux à un concert. La première, dont l'oreille a été cultivée, percevra un bien plus grand nombre de notes et de nuances que la seconde. Et si cette dernière venait à affirmer que les vibrations, qu'elle ne distingue pas, n'existent pas, cela serait vrai pour elle, mais faux pour celle qui les distingue.

Si nous pouvons augmenter, par l'éducation, l'étendue de nos sens physiques, par un enseignement bien compris nous pouvons arriver à répondre graduellement à des vibrations d'ordre plus élevé que les vibrations physiques.

Par exemple, nous pouvons devenir sensibles à des vibrations plus subtiles que celles de l'éther. Et, bien que l'éther représente, dans son état le plus élevé, la limite du plan physique, personne n'a le droit de dire qu'au delà de l'éther il n'y a plus de vibrations. On peut dire : je ne sais pas, mais la négation absolue n'est que le signe du raisonnement faux et de l'ignorance.

Ceux qui savent vous diront qu'il y a des vibrations au-dessus de l'état éthérique, et que ces vibrations pénètrent l'éther comme l'éther pénètre le monde physique.

Ces vibrations subtiles manifestent le règne de la mentalité et de l'intelligence et elles comprennent même les passions et les émotions. Ce règne mental de la Nature a ses divisions et ses subdivisions.

Tous ces degrés de l'échelle peuvent être perçus par l'homme lorsque celui-ci répond aux vibrations du règne mental. C'est alors qu'il devient conscient de la nature hyperphysique et qu'il prend contact, d'abord avec ce que nous appelons l'astral, puis avec des plans de plus en plus élevés.

Mais il n'est pas besoin d'aller jusqu'au degré le plus élevé de l'Univers pour reconnaître que l'âme existe indépendamment du corps.

Quand l'homme est capable de répondre aux vibrations qui se produisent en delà de l'éther, il voit par lui-même les entités qui ont quitté leur corps, et bien que ceci ne soit que le commencement de son développement spirituel, l'âme devient pour lui une réalité absolue et non une simple croyance.



Pour arriver à étendre sa conscience, l'homme doit suivre deux voies parallèles. L'une qui est destinée à l'accroissement de sa perception, l'autre à augmenter la valeur de son esprit.

Pour entendre une note subtile, il faut que notre être soit dans le calme le plus absolu.

Ce calme n'est pas celui du repos ou de la solitude, le sommeil de l'âme, puisqu'au contraire notre conscience doit être intense et notre attention complète. C'est le calme qui naît dans l'âme lorsque celle-ci a fait taire la voix de ses passions et de ses émotions.

Il faut, pour obtenir ce calme, apprendre à travailler sans mettre en jeu l'intérêt personnel.

Tant que vous pensez au moi votre esprit est agité. Il faut que vous arriviez à détruire la pensée du moi pour atteindre véritablement au développement de vos facultés supérieures.

Travaillez donc pour l'humanité, pour Dieu, si vous préférez ce mot, travaillez pour le Maître, comme nous le dirions nous-mêmes.

Quand nous apprenons à exercer toutes les parties de notre nature et que nous travaillons, non pour le moi, mais pour l'universalité, alors, d'une part notre perception s'accroît, et d'autre part nous acquérons la paix du cœur et de l'esprit.

Et c'est lorsque ces deux éléments se sont suffisamment combinés que la méditation devient possible.

Alors, par le calme, par l'attention aiguë, notre âme toute entière se verse en quelque sorte dans notre oreille et voilà que nous arrivent les subtiles vibrations des régions transcendantes. Notre nature calme les perçoit et y répond et nous devenons conscients des choses qui échappaient avant à notre attention.

C'est ainsi que nous arrivons à connaître les vérités religieuses comme des faits scientifiques, et toutes les vérités religieuses peuvent être perçues par l'étudiant sincère.

Il peut savoir d'une manière positive qu'il a existé sur terre, non pas une fois, mais plusieurs fois, il peut rappeller en lui le souvenir de ses existences passées, il peut enfiler sur un même fil toutes les perles de ses vies successives égrénées dans les mondes et ainsi s'unifier en des personnalités différentes.

Puis, faisant un pas de plus, il trouve que toutes ces races, tous ces peuples, tous ces êtres, qui composent l'humanité, ne sont que les aspects multiples de l'intelligence suprême. Il reconnaît ainsi la fraternité de tout ce qui existe, non plus comme une impulsion de l'âme ou un rêve du penseur, mais comme un fait dans la Nature.

La conscience s'identifie peu à peu avec l'universel et l'homme arrive à un point où sa conscience individuelle s'évanouissant, les barrières qui le séparaient de Dieu tombent et il devient un Maître comme le Christ ou Bouddha.

Comme eux, il s'est identifié avec tous, et, pour lui, la croyance



religieuse que Dieu est au cœur de chacun cesse d'être une hypothèse pour devenir une puissante réalité.

Il n'est plus qu'un avec son père et avec ses frères, et c'est ainsi qu'il accomplit le cycle de l'évolution humaine et qu'il devient un Maître parfait.

Pour lui, la Religion et la Science se sont fondues en une seule chose : la Connaissance.

L'homme lui-même devient alors la Loi, c'est-à-dire que toutes ses actions, toutes ses pensées se sont identifiées avec Dieu, avec la Loi Universelle, dont il est devenu une vivante formule ; et par cette évolution de l'homme se termine la lutte séculaire de la Religion et de la Science.

C'est pour hâter la fin de ce grand malentendu, qui divise le monde pensant, que la Société Théosophique est apparue sur la terre.

En lui-même le mouvement théosophique est aussi vieux que le monde, car la théosophie est venue de Dieu même. C'est le salut de l'Humanité, courant d'eau vive dont la source est aux origines de l'univers et dont les ondes ont toujours abreuvé les hommes.

La société Théosophique n'est qu'une des manifestations de cette vie spirituelle qui s'est toujours infusée dans l'Humanité. Elle est venue en son temps pour satisfaire aux exigences de la société, comme le Christ, ce grand Maître, était venu au sien pour répandre la lumière de la vérité.

Mais le sombre Moyen-Age, étouffant la connaissance, l'enseignement du Christ se perdit et l'ignorance régna en maîtresse. Puis vint la révolte de l'esprit contre une religion dogmatique et étroite. Le scepticisme grandit, le matérialisme nia tout, les révolutions bouleversèrent le monde.

Cependant, comme pour préparer la voie au réveil de l'esprit humain, la connaissance de la littérature hindoue se répandit. Des savants comme William Person des philosophes comme Schopenhauer et tant d'autres étudièrent et propagèrent la philosophie orientale.

Le chemin commençait déjà à s'aplanir quand le mouvement spiritualiste appliqué fit irruption, forçant l'attention des savants et entraînant leur conviction.

Petit à petit, pas a pas, l'humanité fut conduite à un degré où elle devint prête à recevoir l'enseignement des maîtres.

Les simples phénomènes du mouvement ne pouvant plus satisfaire l'esprit du penseur, il fallait quelque chose de plus que les sciences matérielles.

Il fallait une science divine celle de la Religion, et pour satisfaire à cette exigence de l'humanité la Société Théosophique fut créée pour servir d'intermédiaire aux Maîtres qui sèment de nouveau dans les âmes les germes féconds de la connaissance.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, d'avoir bien voulu m'écouter ce soir avec une si bienveillante attention.



Si j'ai pu, modeste représentant de cette race, de cette nation qui a cultivé pendant des âges sans nombre la science transcendante, si j'ai pu contribuer de mon obole à ce grand travail en venant vous parler des hauts enseignements de la Religion ; si j'ai réussi en quoique ce soit à vous donner quelque lumière sur cette sublime question, le mérite n'en est pas à moi, mais à Ceux dont je ne suis que l'humble interprète.

Et si vous avez pu relever dans ce que je vous ai dit de nombreuses défectuosités, j'ose espérer cependant que vous me les pardonnerez et que vous parviendrez à découvrir, malgré l'insuffisance de mes explications, la vérité qui se cache derrière les faibles paroles que j'ai eu l'honneur de prononcer devant vous.

J. C. Chatterjî.



MADJI

A Bénarès, la cité sainte du Brahmanisme, vit une femme célèbre dans toute l'Inde parmi les disciples de la philosophie védantine.

Cette femme se nomme Madji ; elle vit dans une retraite studieuse ; elle habite un *gouha*, grotte creusée dans une des berges du Gange, à un mille et demi (2400 mètres) au-dessous du Bénarès. Au-dessus de sa grotte, se trouve sa maison, avec une terrasse donnant sur le cours du Gange. Madji est riche ; elle est restée célibataire et fut instruite par son père dans la philosophie des Védas ; elle est disciple de Sankaracharya et possède une des plus riches bibliothèques sanscrites de l'Inde pour la valeur des ouvrages.

Devant la grotte, le *gouha*, se trouve une plate-forme ombragée de grands arbres, dominant le Gange, d'une hauteur de 40 à 50 pieds.

De nombreux Indous, venus de loin pour accomplir quelque pèlerinage aux temples renommés de la ville sainte, sollicitent la faveur d'une entrevue avec Madji qui ne montre les trésors de sa bibliothèque qu'aux rares philosophes qui en sont dignes — dans ce pays où tant de monde nait avec l'aptitude métaphysique.

A leur premier voyage à Bénarès, H. P. B. et le colonel Olcott firent une visite à Madji qui était alors une femme de 40 ans, à l'aspect gracieux et digne, parlant d'une voix douce avec des yeux brillants d'intelligence.

Chose inouïe, le lendemain Madji rendit sa visite à H. P. B. alors qu'elle ne quittait jamais sa demeure que pour aller voir son Gou-

vou et n'avait, de mémoire d'homme, jamais rendu une visite à un Européen.

Questionnée sur l'étrangeté de ce fait par les compagnons de voyage de H. P. B., Madji leur expliqua que le corps de H. P. B. était occupé par un Yogui qui s'en servait pour répandre, autant qu'il le pouvait, la connaissance de la philosophie orientale. Ce corps était le troisième, leur apprit Madji, dont ce Yogui faisait usage depuis cent cinquante ans.

Elle leur apprit, sur son propre compte, qu'à l'âge de sept ans, son corps était devenu la demeure d'un Sanyasi (ascète) qui n'avait pas encore achevé son étude de Yoga, en sorte qu'elle se trouvait dans le même cas que H. P. B. — un homme dans un corps de femme.

A l'énoncé de tels faits, nul doute que nos matérialistes haussent les épaules et ricanent de pitié ; à leur point de vue, en effet, rien de plus absurde ; si l'individu consiste uniquement en son organisme physique comment un autre individu, organisme physique différent, pourrait-il se loger en lui ?

Leur raisonnement est très logique ; cela ne veut pas dire qu'il ait grande valeur ; sont-ils aussi sûrs qu'ils croient l'être (les matérialistes sont des croyants à la foi aussi robuste que celle des disciples de Mahomet, sans qu'ils s'en doutent), sont-ils bien sûrs que l'individu consiste uniquement en son organisme physique? Ils le supposent ; c'est une hypothèse simplement à laquelle leur croyance attribue gratuitement la qualité de certitude.

Pour les orientaux philosophes, le corps physique est un habit pour l'homme, habit dont il peut parvenir à se dépouiller à volonté et qu'il remet quand cela lui convient.

L'homme est fait de matière plus subtile que la matière physique, et il est fait de plusieurs matières subtiles qu'on désigne, en bloc, sous le nom d'âme, comme on désigne le sang, les os, les muscles, les nerfs, la peau sous le nom de matière physique, ce qui ne renseigne guère sur leurs qualités particulières.

Les matières subtiles composant l'homme peuvent être séparées les unes des autres sans pour cela perdre leur vitalité. Elles n'entrent pas toutes en jeu en même temps dans la constitution humaine ; ainsi à la naissance, il entre dans le corps de l'enfant une matière subtile qui auparavant ne s'y trouvait pas dans le même état ; à sept ans, une autre matière subtile entre dans le corps humain et, quand celui-ci n'est pas bien préparé à la recevoir, elle y occasionne souvent des désordres amenant la mort ; l'enseignement occulte des religions dit que tout enfant qui meurt avant 7 ans n'est pas un humain complet ; à la puberté, une autre matière subtile entre dans la constitution humaine, et, là encore, son introduction a souvent pour conséquence des désordres amenant la mort. A sept ans, les enfants meurent du croup ou de la méningite ; à la puberté, c'est fréquemment la phthisie qui se met à germer.

Les deux dernières matières subtiles qui entrent dans la constitution de l'homme sont celles qui le font spécialement homme ; ces matières étant isolables des autres et contenant les facultés humaines peuvent être introduites, porteuses de ses facultés, dans un corps d'enfant où ces deux matières n'ont pas encore pénétré, car les éléments de l'homme ne sont pas comme l'imaginent les matérialistes des vaporisations successives de la matière physique constituant son corps ; l'homme est un groupement, un mélange, une combinaison de divers ordres de matière ou substance, dont chacune a ses propriétés.

Nombreux sont les hommes en qui les deux matières essentiellement humanisantes restent amorphes durant toute leur vie ; au vrai sens du mot, ces êtres-là ne sont pas des hommes, mais simplement des animaux comme les autres n'en différant que par la forme humaine extérieure.

La substance humaine évoluée, porteuse d'une conscience connaissant les lois naturelles et d'une volonté capable de les mettre en action, peut se loger dans un organisme physique et astral bien conditionné, ne contenant pas de substance humaine ou ne la contenant qu'à l'état amorphe, ce qui revient à peu près au même, pour éviter les chances d'échec qui accompagnent la naissance physiologique et pour éviter autre chose encore.

La substance humaine suffisamment développée vit indépendamment du corps physique et peut se servir des corps physiques de tous les êtres humains non développés.

Il y a même des cas où deux humains habitent simultanément le même corps physique et les mêmes organismes astraux inférieurs, faisant plus ou moins bon ménage ensemble.

Pour avoir le droit de crier à l'invraisemblance et à l'absurdité, il faudrait connaître la nature humaine complètement, et où sont ceux qui la connaissent en dehors des possesseurs du savoir occulte ?

Ce n'est pas notre psychologie, simple projection symbolique sur un plan horizontal, qui peut fournir la connaissance de la nature humaine, cubique comme toute réalité.

Avant la connaissance de cette nature, tout ce qu'on en dit a de grandes chances pour n'être que du verbiage vide. C'est pourquoi les critiques de ceux qui ne savent rien, contre les données de l'Occultisme, nous émeuvent si peu.

Ils ont beau nous accuser d'être des gens superstitieux, des croyants aveugles, nous restons calmes, pensant qu'ils sont encore plus aveugles que nous ceux qui décrètent que leur ignorance est du savoir, ceux qui prennent pour principe de connaissance des hypothèses latentes dont ils n'ont pas conscience ou des hypothèses patentes faites avec les fumées s'échappant de leur fantaisie surchauffée par l'orgueil et alimentée par le non-savoir, chose plus pondérable et plus répandue que le savoir.

G. Millot.

VARIÉTÉS OCCULTES

LES DOMPTEURS DU FEU

Nul, parmi ceux qui ont vécu dans l'Inde et pénétré un peu sa vie interne, ne peut nier que ce ne soit une étrange contrée.

Le courant vital y est d'un calme charmant et, même dans l'agitation d'une foule de deux millions d'âmes assemblées pour un grand festival, — et ces masses humaines ne sont pas difficiles à trouver dans ce pays, — l'on peut ressentir une impression de quiétude que ne peut donner, en France, la plus bourgeoise de nos petites villes.

Les Indous sont, devant les calamités et devant la mort, d'un calme incroyable, héroïque : une foi vive les soutient. Ils ne croient pas que Dieu soit un père capricieux, laissant les forces de la nature ou la folie humaine tourmenter sans raison ses enfants ; un autocrate créant des âmes nobles et pures à côté d'âmes inintelligentes et dégradées, et donnant à ces créatures déjà si arbitrairement douées, des corps noirs, jaunes ou blancs, grands ou petits, beaux ou laids, pour les séparer finalement après la mort en des catégories tout aussi injustement rétribuées.

Ils disent que l'âme est une étincelle de Dieu, un germe divin contenant en potentialité tous les possibles ; que l'incarnation de cette étincelle dans des formes et des milieux différents, réveille ces potentialités et les transforme progressivement en sens et facultés ; que ces facultés s'élèvent graduellement, jusqu'à ce que la divinité latente soit devenue divinité manifestée, jusqu'à ce que l'homme, conscient de son origine et de ses destinées, soit devenu un centre capable de conserver éternellement, dans le sein de l'Etre suprême qui est sa source, sa vie et sa fin, l'individualité qu'il a péniblement acquise au cours de sa longue évolution.

Une vie et un corps ne suffisent point, ajoutent-ils, pour réaliser ce magnifique développement ; des existences sans nombre, dans des formes sans nombre sont nécessaires, et, au cours de ces incarnations multiples, la Loi — Dieu — distribue à chacun le produit de ses actes passés, c'est-à-dire ce qu'on appelle généralement du bonheur ou du malheur.

Quand la famine ou la peste éclatent, l'Indou se résigne, certain que la Force de Dieu est en œuvre, que ses coups seront l'exécution des arrêts de sa justice, et que, par la douleur, sa bonté rappelle les âmes au devoir. Quand la mort frappe à sa porte, il la re-



garde sans frayeur ; la libératrice arrive et va le débarrasser pour un temps de la lourde enveloppe de chair.

Le calme mental qui résulte de ces croyances est imprimé sur tous les visages, et si, comme les plus avancés des psychologues européens le soupçonnent aujourd'hui, les vibrations de la pensée sont capables d'agiter l'éther et de se propager au loin, on pourrait peut-être trouver dans cette quiétude mentale du peuple une explication au calme frappant de l'atmosphère psychique et physique de l'Indoustan.

Une autre caractéristique de l'Indou c'est l'amour d'*Iswara* (Dieu) et des dieux mineurs qui sont ses ministres et forment une immense hiérarchie gouvernant les mondes, donnant aux éléments leurs qualités, aux modes divers de la matière leur énergie. C'est pourquoi il personnifie ces éléments et rend des hommages à la divinité particulière qui les anime. Ainsi, quand il pense au Gange, il songe surtout à « Ganga », la déesse tutélaire qui bénit ses eaux et leur donne la qualité purifiante que leur attribuent les livres sacrés du pays, — et, chose curieuse, un savant bien connu, le Dr E.-H. Hankin, bactériologiste du gouvernement à Allahabad, a reconnu à ces eaux une inexplicable propriété destructive des bacilles du choléra ; ses recherches ont été publiées dans l'un des numéros du *Nineteenth Century* de fin 1896 ou 1897 et ont été répandues dans le pays sous forme de brochure, aux frais du gouvernement anglais. La foi et la dévotion à ces divinités sont intenses, et des prodiges répétés les entretiennent dans le cœur des populations. Ceci nous mène au sujet traité ici.

Le feu, auquel le dieu *Agni* donne ses propriétés, peut, disent les Indous, perdre son pouvoir destructeur par l'intervention bienveillante d'un autre dieu, — *Virabhadra*. Quelle que puisse être la valeur de cette explication, le fait suivant, dont le narrateur a été le témoin, et qu'il expose avec toute la précision et toute la sincérité dont il est capable, étonnera plus d'un lecteur et le fera se demander en quoi réside cet étrange pouvoir de certains hommes sur les forces de la nature.

C'était à Benarès-la-Sainte, *Kashi*, le 26 octobre dernier. Un riche vaisha, universellement connu et respecté dans la ville, M. Govinda Das, désireux de prouver une fois de plus sa gratitude envers la Société théosophique qui a donné une immense impulsion à ce que les journaux du pays appellent la Renaissance indoue, avait prié le grand-prêtre attaché au palais du Maharaja de vouloir bien montrer aux membres de cette société, assemblés à ce moment en leur Convention annuelle, le phénomène de la domination du feu.

Une fosse rectangulaire de 9 mètres de long sur 2 de large et 75 centimètres de profondeur, avait été creusée dans un coin du vaste jardin de la villa Gopal Lal (Orderly Bazar), siège de la Convention. Une quinzaine de troncs d'arbres y brûlaient dès deux



heures de l'après-midi et répandaient autour du foyer une chaleur intense. Vers les 7 heures et demie du soir, les grands charbons ardents étaient brisés à coups de longs bambous énormes, et l'on en faisait un lit régulier de braise flamboyante. Ce lit avait 5 mètres de longueur, 2 mètres de largeur et 20 centimètres d'épaisseur moyenne.

A 8 heures, tout était prêt. Une foule d'environ 2.000 personnes entourait la fosse, car le bruit du phénomène s'était répandu et l'envahissement du jardin n'avait pu être empêché. Un certain nombre des invités, dans lequel l'écrivain se trouvait, avaient été placés sur un tertre de terre, à trois mètres de l'excavation, et pouvaient examiner sans difficulté ce qui allait se passer.

Bientôt la foule s'agite, des cris se font entendre et une petite procession s'avance, précédée par un indou vêtu de blanc, coiffé d'un turban et brandissant une espèce de bâton de commandement un peu semblable à celui de nos tambours-majors. Deux thuriféraires suivent, portant chacun une petite corbeille entourée d'une rangée de minuscules drapeaux rouges et verts, avec une flamme assez forte s'échappant du centre ; quelques porte-flambeaux les escortent. On remarque surtout deux hommes qui se démènent convulsivement au milieu du cortège et poussent des cris de possédés. Enfin, arrive un sanctuaire à parois vitrées, porté par six individus ; on peut voir dans son intérieur trois images, quelques plaques avec inscriptions, deux épées en croix placées verticalement au milieu de sa face postérieure et divers petits objets que nous n'avons pu identifier. Le brâhme termine le cortège.

La procession s'arrête à quelques mètres du brasier ; le prêtre se place à gauche, s'assied et commence les incantations qui doivent produire le phénomène, mais le bruit de la foule ne laisse arriver aucun son à notre oreille. Le maître des cérémonies, porté en avant du brasier, s'agite et prononce à intervalles réguliers quelques syllabes brèves auxquelles la procession répond énergiquement par certains mots. Les deux énergumènes continuent leurs contorsions de crisiaques et hurlent comme si on les mettait à mort. A un moment donné, l'on donne à chacun d'eux l'une des épées du sanctuaire et l'on jette à terre quelques noix de coco ; ils se précipitent avec fureur sur ces dernières et les brisent à coups d'épée. La procession fait deux fois le tour du foyer, et, à plusieurs reprises, l'on asperge le feu avec de l'eau consacrée. Enfin, l'une des noix de coco mutilées est lancée dans le brasier : c'est le signal.

Le plus agité des crisiaques s'élance aussitôt sur la braise, brandissant son épée et poussant des cris terribles ; il traverse rapidement la fosse, suivi de près par son camarade ; et ils passent et repassent, horriblement agités. L'un d'eux — le premier — devient dangereux ; on le désarme avec peine et quatre hommes le contiennent. Un certain nombre d'assistants se sont déjà élancés, à



leur tour, dans le feu, — une cinquantaine environ, — et le traversent à maintes reprises ; l'on remarque parmi eux des hommes du peuple, des enfants, et quelques indous de haute éducation.

Les uns courent avec rapidité ; l'un d'eux s'arrête un instant au milieu du brasier, plonge sa main dans les charbons, en saisit une poignée et les emporte de l'autre côté de la fosse. Un autre en sort avec un charbon enflammé, gros comme un petit œuf de poule, collé au bas de sa jambe et il cause pendant 6 ou 7 secondes avec les assistants sans être incommodé ; on l'avertit enfin et il s'en débarrasse. Les enfants surtout sont joyeux ; ils passent et repassent le foyer et montrent avec orgueil leurs petits pieds respectés par le feu. Enfin la procession repart et le brâhme quitte les lieux. Quelques personnes continuent à traverser la fournaise, mais bientôt tout est fini, car, dit-on, après le départ du prêtre et du sanctuaire, le « charme » cesse rapidement et le feu reprend son empire. Un certain nombre d'indigènes remplissent alors de charbons ardents les récipients qu'ils ont apportés et vont procéder à la cuisson de leurs aliments avec un feu qu'ils considèrent comme sacré.

(*A suivre*). **Dr Th. Pascal.**

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTION. — *Il est dit que « l'individualité » n'existe pas tant que le corps causal n'est pas évolué et que le corps causal est l'égo réincarnant. Il paraît, d'autre part, que le corps causal n'était pas formé avant la descente des Manasaputras, durant la quatrième Ronde. Comment, dans ces conditions, peut-on considérer les Pitris Lunaires comme des individus ? De quel véhicule se servaient-ils pour agir durant les périodes inter-physiques et inter-manvantariques ?*

RÉPONSE. — Toute la dificulté semble se borner à une question de mots — toujours la vieille histoire de notre terminologie théosophique, si imparfaite.

Régulièrement, dans les écrits théosophiques soignés, le terme « individualité » implique l'existence du « corps causal » et il en résulte que, strictement, on ne saurait parler, dans ce sens, d'un « individu » tant que le corps causal n'est pas formé. Mais, dans le langage ordinaire, on emploie le mot « individu » en lui donnant une signification bien plus étendue, lorsque, par exemple, un savant parle des « individus composant une espèce » — de poissons, ou d'insectes, si l'on veut. Si l'on a cela présent à la mémoire et si l'on se souvient que les écrivains théosophiques sont souvent dans



l'obligation d'employer un mot, en lui attribuant, aussi bien sa signification technique que sa signification commune, la difficulté disparaîtra.

Ainsi — pour éclaircir un autre point obscur qu'implique la question — on nous enseigne qu'il y a diverses classes de pitris produits par l'évolution lunaire et que parmi celles-ci il n'y en a qu'une qui ait développé le corps causal ; une deuxième classe n'a atteint qu'une phase rudimentaire de sa formation ; dans une troisième, bien que la formation du corps causal ne soit même pas commencée, la différenciation de l'essence monadique évoluante de la seconde effluence, a atteint un état dans lequel chaque forme physique est animée par un bloc distinct d'essence, qui peut donc être considéré comme un « individu » dans le sens populaire du mot, quoiqu'il n'en soit pas ainsi dans son sens technique, puisqu'aucun corps causal n'a encore été formé et que le « bloc d'essence » qui constitue l'entité en voie d'évolution, n'ayant pas encore reçu la troisième effluence, ne peut se trouver que sur le niveau rupique du plan manasique et non pas sur le plan arupique.

Autant qu'on le sache, les deux premières classes de pitris dont nous venons de parler peuvent, seules, être considérées comme ayant été « en fonction », dans le sens actif du mot, durant la période inter-manvantarique. Cela devient évident par le fait qu'ils font preuve, au moment de leur apparition sur la chaîne terrestre, d'un développement et d'un progrès marqués, eu égard à la condition dans laquelle ils se trouvaient à la fin de l'évolution lunaire. Leur véhicule, durant la période inter-manvantarique, fut, très certainement, le corps causal nouvellement formé, mais on n'est pas encore fixé sur la question de savoir si durant cette période entière, ou une partie de cette période, ils jouissaient en outre d'un corps mental sur les niveaux rupiques.

En ce qui concerne la troisième classe — ceux qui sont des entités réincarnantes, bien qu'ils ne soient pas encore « individualisés » au sens technique du mot — il reste douteux qu'ils aient joui le moins du monde d'une « période inter-manvantarique ». En effet, comme l'évolution de la chaîne terrestre a commencé avant que celle de la chaîne lunaire ne fût achevée, ainsi que cela se passe sur la terre pour les races-mères successives, il est fort possible qu'elle ait continué à évoluer sans interruption aucune. Cette question, toutefois, n'a pas encore été approfondie, de sorte que la solution que nous en proposons n'est qu'une simple suggestion.

En ce qui concerne les périodes « inter-physiques » ou « intervalles entre deux incarnations » sur la lune, la première classe cessa de s'y incarner aussitôt que se forma son corps causal, de même qu'un animal, aussitôt qu'il acquiert, maintenant, un corps causal, cesse de s'incarner plus longtemps comme animal et attend une occasion d'entrer dans le courant humain.

Les deux autres classes ont dû, entre leurs périodes d'incarna-



tion, habiter un véhicule formé de matière astrale et mentale, peut-être à l'état atomique, analogue à celui qui renferme les différents blocs d'essence monadique dont l'évolution, ou la différenciation, a été observée dans les différents règnes qui nous entourent.

Mais il serait peut-être bon de prévenir tout malentendu en faisant remarquer que ce n'est que durant une période comparativement récente, qu'ont commencé les longues périodes qui séparent les incarnations — durant la seconde, ou, peut-être, la troisième — au moins sur notre propre chaîne terrestre. Et puisque l'évolution lunaire, du moins en ce qui concerne les pitris, se faisait sur un niveau encore plus bas, il est peut-être permis d'en conclure que le « Kamaloka » et le « Devachan », comme nous les connaissons, ne faisaient pas partie de l'ordre de choses qui nous intéressait alors. Nous savons que même les plus élevés parmi nos animaux actuels, ne pouvant se former maintenant un corps causal en recevant la troisième effluence, n'ont qu'une très courte existence sur le plan astral, après leur mort, avant de se replonger dans l'âme collective à laquelle ils appartiennent. Et, au bout du compte, la majorité, au moins, des pitris de l'évolution lunaire, paraît n'avoir même pas atteint un niveau d'intelligence et de moralité semblable à celui d'un animal domestique de premier ordre de nos jours. Cela semblerait donc confirmer la manière de voir que nous suggérions plus haut, c'est-à-dire que tous les détails des incarnations et des périodes intermédiaires ont dû être, sur la lune, radicalement différentes pour ces entités, de celles qui nous sont familières dans la phase actuelle de notre propre évolution.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Au début de la présente année civile la Direction nous prie d'adresser ses meilleurs souhaits à tous les abonnés et lecteurs de notre revue.

Le premier dimanche de novembre, le comm^t Courmes a réuni, dans son appartement de la rue Tronchet, les Théosophes et les amis de la Théosophie, qui avaient bien voulu répondre à son invitation.

Devant un auditoire choisi, deux lectures intéressantes ont été faites. Tout d'abord, le comm^t Courmes a cru devoir résumer, dans un langage aussi clair que lui permettait le sujet, les principales lignes de la conférence précédente. Après cet exposé, qui était une vivante démonstration de l'amélioration de la santé de l'orateur, lecture a été donnée de la



savante et par suite un peu abstraite conférence de Mme Besant sur la *Trinité et l'incarnation divine.*

Cette lecture terminée, le commt Courmes a de nouveau pris la parole au sujet du discours de Mme Besant au congrès spiritualiste de Londres. Il a profité de l'occasion pour raconter les circonstances qui l'avaient amené, comme officier, à protéger, en 1870, rue de Lille, les bureaux de la *Revue Spirite,* et quelques jours après, l'atelier du sculpteur, auquel on doit le buste d'Allan Kardec. Après de nouvelles réflexions, tendant à établir les nombreux liens de sympathie pouvant réunir les Théosophes aux spirites, la parole fut donnée à Mlle J. D., qui, d'une voix claire et sympathique, lut tout entier le discours si intéressant que Mme Besant fit aux spiritualistes de Londres, mais qui, en réalité, s'adressait aux spirites du monde entier et témoigne d'un grand désir de concorde entre deux groupements si bien faits pour s'entendre.

*
* *

On a dit dans l'une des conférences théosophiques de l'an dernier, que certains peuples semblaient marquer actuellement dans leurs idées de singulières similitudes avec celles de leur propre passé. C'est ainsi qu'on a pu dire qu'il se faisait dans le peuple français une sorte de retour vers l'esprit celtique. De tels faits, s'ils se confirment, sont dûs sans doute au fonctionnement cyclique de la loi des réincarnations. Voici, quoiqu'il en soit, une certaine réalisation dans cet ordre de choses. Il se serait fondé actuellement, sous le titre de l'*Etendard Celtique,* une société d'études et d'action dont le programme a été mis sous nos yeux. Nous y relevons les points suivants : Cette société se donnerait pour mission d'étudier les origines nationales de la France au triple point de vue philosophique, religieux et social ; de prouver que le peuple français tient de ses ancêtres un héritage moral trop longtemps dédaigné ; de rendre justice à qui a fait de la France une nation humanitaire et altruiste ; de glorifier la mémoire de Vercingétorix et de Jeanne d'Arc, etc., etc. Pour plus de renseignements s'adresser au docteur Maurice Adam, rue St-Georges, 39, à Paris.

*
* *

M Jules Bois a donné le mois dernier, à la salle de la Bodinière, une série de Conférences qui étaient des sortes d'applications de psychisme élémentaire. Il présentait au public deux sujets magnétiques endormis sur la scène dont l'un vibrait aux mélodies musicales qu'il entendait, rendait merveilleusement sans mot dire, dans ses attitudes, l'expression même des airs exécutés, et l'autre, sur la suggestion de l'opérateur ainsi que des éléments qui lui étaient propres, représentait fort bien aussi, par le discours cette fois, telle ou telle personnalité signalée. M. Jules Bois, ne voulant sans doute point s'écarter des chemins battus officiels, s'en tenait comme explication aux à peu près dits « scientifiques » du jour sur ces questions. La donnée théoso-

phique seule peut les expliquer simplement et complètement. Le phénomène relatif à l'audition musicale, par exemple, exige, pour son explication, la connaissance du mécanisme des formes pensées, que l'avisé conférencier n'aurait pu donner sans dire que cette connaissance ne provenait actuellement que des travaux rigoureux de théosophes avancés : mais tel n'était évidemment pas le thème qu'il s'était donné.

*
* *

Nous enregistrons avec tristesse, le décès survenu à Marseille, le 16 décembre dernier, dans un âge avancé, du baron Spedalieri, membre de la Société théosophique. C'était un sage et un érudit en occultisme théosophique. Il avait été l'élève puis l'ami l'Eliphas Lévi ; il avait été très lié aussi avec Mme Blawatsky et le colonel Olcott, qu'il avait reçus à Marseille de concert avec le commandant Courmes, son ami, lors de leur premier voyage en Europe, en 1884. Il était d'une grande bonté et c'est parce qu'ils n'auront plus le plaisir de converser avec lui dans cette vie que ceux qui l'ont connu sont peinés de son départ.

Angleterre.

Le 12 novembre eut lieu, à Harrogate, la réunion générale de la Fédération du Nord de l'Angleterre, présidée par M. Cuffe, secrétaire général de la Section Européenne, qui donna, à la Branche Harrogate, une conférence sur la *Théosophie du Taoisme*, et visita les branches de Bradford, Leeds et Manchester.

Ce fut sous la présidence de Mme Cooper-Oakley que s'ouvrit la session d'hiver de la Fédération de l'ouest de l'Angletterre. Mme Cooper visita ensuite les théosophistes d'Exeter et de Plymouth, où elle fit des conférences devant un nombreux auditoire.

L'usage des réunions dites de conversation se généralise de plus en plus ; et, à Londres, il vient d'en être établi une série sous la direction de Mme Hooper et de MM. Cuffe et Leadbeater.

Les conférences données le dimanche soir par M. Leabeater au quartier central font salle comble. Le programme en est d'ailleurs excellent et nous regrettons de ne pouvoir le donner ici, faute de place.

M. Mead poursuit toujours le cours de ses études archaïques. Il a donné, en novembre, deux intéressantes conférences, dans lesquelles il a fait connaître, à un public attentif, des morceaux tirés de la plus ancienne littérature trismégiste.

Amérique.

Aux Etats-Unis du Nord les nouvelles reçues de Chicago indiquent que les réunions y sont de plus en plus suivies et cela, avec un intérêt qui ne fait qu'augmenter. Il vient de se former une classe pour l'étude de la *Doctrine Secrète*.

D'autres réunions ont été inaugurées le 15 novembre par la doctoresse Mary Burnett, qui a fait à son auditoire une conférence sur la *Théosophie considérée comme plan rationnel d'évolution.*



Dans l'Amérique du Sud, le principal foyer théosophique est à Buenos-Ayres, capitale de la République-Argentine, dont l'activité, dans cet ordre d'idées, s'irradie jusque de l'autre côté des Indes. La revue *Philadelphia*, fondée depuis quelques mois à peine, a déja acquis une valeur notable et divers ouvrages publiés témoignent également du bon travail de nos amis argentins. On a déjà annoncé dans cette revue, la traduction en langue espagnole faite et publiée à Buenos-Ayres du *Questionnaire théosophique élémentaire*. Voici maintenant, *La Mort et l'Au-delà*, d'Annie Besant, qui, sous le titre de *La Muete y el Mas Alla*, vient également de paraître à La Plata et qui ne se distingue pas moins par l'exactitude du travail et la clarté ainsi que l'élégance du style. Les deux traductions sont dues à Lob-Nor, que nous devons présenter à nos lecteurs.

Lob-Nor est le nom de plume d'un officier supérieur distingué, de la marine argentine, qui a même servi au titre étranger durant sa jeunesse dans les rangs de la Marine Française. Comme le commandant Courmes, dont il est l'ami, Lob-Nor s'occupe depuis longtemps de théosophie et a aussi l'intention de quitter de bonne heure le service actif de la marine de son pays, pour se consacrer entièrement à celui de l'Humanité.

Indes.

Près de 200 délégués ont assisté à la 18e Convention annuelle de la section Indienne de la Société Théosophique, tenue cette année à Bénarès. Le dernier numéro de notre Revue en a du reste parlé.

Le grand événement de l'année, pour l'Inde, a été certainement la fondation, par la Société Théosophique, d'un Collège à Bénarès. L'avenir de ce grand pays est tout entier dans ses enfants, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent. Si le collège de Bénarès est réservé aux enfants des classes élevées, ceux des parias n'ont pas été oubliés ; car le colonel Olcott a fondé pour eux une école, où il fait donner à ces déshérités une instruction et une éducation, destinées à favoriser leur évolution vers les castes supérieures.

Autres Pays

La section Néerlandaise a repris en septembre le cours ordinaire de ses travaux d'hiver, de ses conférences et de ses classes d'étude.

La première conférence publique, donnée à Harlem par M. Lauwerike, a eu pour titre : *Confucius et son Enseignement*. Elle fut écoutée avec intérêt par un auditoire bien composé.

A La Haye, M. Fricke a fait une autre conférence, le 5 octobre, devant une salle comble. La conférence dura une heure et demie, et, pendant ce temps, l'attention des auditeurs ne fut pas un seul instant distraite. La réunion se termina par un long et intéressant débat entre l'orateur et le public.

Nous avons d'excellentes nouvelles d'Italie, où les réunions de la Branche de Rome attirent un public de plus en plus nombreux et de plus en plus intéressé à ses travaux.

Paul Gillard.



REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Décembre 98. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Agissements du double, par A. Wilder. — Axiomes théosophiques, par W. A. Mayers. — Guérison mentale, par H. F. Kenal. — Ce que la Théosophie a fait pour le monde, par J. Sorabji.

Vahan. *Section européenne.* Décembre 98. — Note sur la possibilité des matérialisations *post mortem*, par Leadbeater. — Réponse de A. M. G. à la question de savoir si la religion des Shakers a un côté occulte ou mystique. — De la punition de l'égoïsme dans les vies successives, par Leadbeater. — Diverses études intéressantes, que l'espace ne nous permet pas de signaler.

Theosophical Review. *Angleterre.* Décembre 98. — Clairvoyance, suite, par Leadbeater. — Le développement de la conscience, par Knox. — Le berger des hommes, par Mead. — La prière et le sacrifice expiatoire, par A. Besant. — Aux sources secrètes de la Franc-Maçonnerie, par Mme Cooper-Oakley.

Prasnottara. *Bénarès.* Novembre 98. — Catéchisme bouddhiste, suite. — Rapport de la 18e Convention annuelle de la Section Indienne.

Théosophic Gleaner. *Bombay.* Octobre et Novembre 98. — Destinée de l'homme et loi de son être. — La tristesse et le mal, leur cause et leur remède. — Gnana Yoga. — Le Maître. — Le végétarisme de Mme Besant. — Amour et immortalité.

Mercury. *San Francisco.* Novembre 98. — La science de l'âme, par Chatterji. — Les mystères chrétiens, par Titus. — Les Mayas et les Quiches, par A. H. T. — Note sur la section Esotérique de la S. T., par A. Fullerton.

Theosophy in Australasia. *Sidney.* Octobre 98. — L'Ego qui se réincarne. — Histoire de deux incarnations. — La fabrication d'une religion.

Teosophia. *Rome.* Novembre 98. — Volonté et désir, par Decio Calvari. Eroici Furori, par Giordano Bruno. — La Réincarnation, par le Docteur Pascal.

Theosophia. *Hollande.* Novembre 98. — L'école de Pythagore. — Dans la cour extérieure, par A. Besant. — La Théosophie et ses preuves, Le Tao te-King, avec commentaires. — Vers dorés de Pythagore.

Philadelphia. *Buenos-Ayres.* Novembre 98. — Unité, par Louis Dramard. — Croyances fondamentales du Bouddhisme, par Arnould. — Un charmeur de serpents, par H. S. Olcott. — Ignorance moderne au sujet de la force vitale, par H. P. Blavatsky.

Revue Spirite. *Paris.* Décembre 98. — Cinquantenaire du Spiri-



tisme, par Roger des Varennes. — Congrès de l'association britannique, par W. Crookes. — Précis historique de la doctrine ésotérique, par E. Bosc. — L'hypothèse spirite et M. Olivier Lodge. — Découverte préhistorique, par E. P. Bloche.

L'Humanité intégrale. *Paris.* Décembre 98. — A travers la mort, par Divers. — Spiritisme et médiumnité, par Chaigneau. — A propos d'un article de la Fronde.

La Paix Universelle. *Lyon.* Novembre et décembre 98. — A propos d'une affirmation de M. Jules Bois, par Bouvéry. — Cure mentale, par A. Bouvier. — De la politique, par Guymiot. — Au gui l'an neuf! par G. Morvan.

Echo du Merveilleux. *Paris.* Décembre 98. — Enquête sur le Merveilleux. Lettres de divers personnages connus. — Souvenirs d'une voyante, par Cl. Vautier. — L'homme aux pieds fourchus, par G. Mery. — A Tilly, par Y. — Reportages dans un fauteuil, par G. Malet.

Annales des sciences psychiques. — *Paris.* Septembre-octobre 98. — Etrange révélation obtenue par l'écriture automatique, par Gordigiani. — Suggestion mentale, par le Dr Paul Joire. — Les progrès des sciences physiques, par Crookes.

Reçu également les feuilles suivantes : *Bulletin des sommaires*, *arbitrage entre nations.* Verdade e Luz, Revista Espirita, Theosophischer Wegweiser, Werde Light, etc.

P. G.

BIBLIOGRAPHIE

La Philosophie Esotérique Indoue par le Brâhmâcharin J. C. Chatterji. — Ce volume renferme les conférences que l'éminent et sympathique conférencier, bien connu des lecteurs de notre Revue, avait faites à Bruxelles avant de venir à Paris. Comme celles de Paris, elles avaient eu lieu en anglais, et furent admirablement interprétées par un traducteur dévoué, qui, paraît-il, désire continuer à garder l'anonyme.

Les questions, traitées dans ces conférences, ne sont autres que celles qui servent de base à l'enseignement théosophique, et quelques références y sont faites aux travaux de Mme Besant et de M. Leadbeater. Les principes constitutifs de l'homme, la Réincarnation et Karma, tels sont les principaux thèmes sur lesquels M. Chatterji a appliqué son talent oratoire, avec le charme que chacun sait. Si nous ne savions dans quel esprit cet oriental accomplit sa mission en occident, nous exprimerions le regret de ne point voir le mot même de théosophie inscrit en tête de ce livre, bien fait cependant pour en répandre les enseignements. Mais M. Chatterji, bien qu'il fasse partie de la Société théosophique, croit mieux faire en ne se recommandant d'aucune école ni d'aucune société. Il espère ainsi faire pénétrer plus aisément nos doctrines dans des milieux indifférents, hostiles ou réfractaires.



Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux de pouvoir annoncer ce livre si intéressant (1) et nous avons la conviction que ceux qui le liront, théosophes ou non, trouveront beaucoup à y apprendre. **P. G.**

L'Ego e i suoi veicoli. — Sous ce titre, M. Decio Calvari, président de la Branche théosophique établie à Rome, a publié un livre dans lequel il étudie la constitution occulte de l'homme. Il prend, l'un après l'autre, les divers corps subtils de l'homme et indique leur rôle dans l'évolution de la conscience humaine sur les divers plans de la nature.

Cet essai de philosophie ésotérique, écrit naturellement en italien, est accompagné d'un glossaire, qui en facilite l'intelligence aux non initiés.

Nous signalons aussi une petite brochure intitulée : *Conscience et automatisme.*

Cette brochure, extraite de la *Revue Philosophique*, a été écrite par M. Paul Thévenin, et étudie la solution du problème de la conscience dans la doctrine automatique. **P. G.**

(1) Prix 2 francs. Edité à Bruxelles, mais peut se procurer à la librairie de M. Bailly, rue St-Lazare, 10, à Paris.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE JANVIER 1899.

D. A. Courmes.	50 »»	(*Lotus Bleu*)
Dr Th. Pascal.	50 »»	(id.)
Dr Salvy.	50 »»	(id.)
Mme A. (Marseille).	5 »»	(id.)
M. Renard.	5 »»	(id.)

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.



27 FÉVRIER 1899

NEUVIÈME ANNÉE NUMÉRO 12

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

SPIRITISME ET THEOSOPHIE

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MADAME ANNIE BESANT A LA RÉUNION DE L'ALLIANCE SPIRITUALISTE DE LONDRES (1).

Mes amis (si vous voulez me permettre de vous parler ainsi), je suis venue ici en réponse à l'invitation que le Conseil de l'Alliance spiritualiste de Londres m'a adressée, et aussi parce que, depuis quelques années, j'ai fait mon possible pour réunir les deux sociétés, actuellement représentées par votre président et par moi. Je me suis efforcée de réunir nos deux partis en provoquant leur mutuelle entente. Je sens très profondément que beaucoup des difficultés ayant surgi entre nous dans le passé, provenaient de malentendus; que des paroles irréfléchies prononcées des deux côtés ont rendu difficile toute espèce d'association et qu'il y a eu un peu de mauvais vouloir, d'autant plus regrettable que nous sommes en minorité et que nous avons un commun ennemi dans le matérialisme. Mon intention, en me trouvant parmi vous ce soir, est de vous exposer simplement et franchement les points que nous avons en commun et ceux par lesquels nous différons ; et cela, dans l'espérance que nous puissions réveiller des sentiments meilleurs et plus amicaux pour l'avenir. Et je puis dire que ce n'est pas un sentiment superficiel de ma part. Si vous voulez bien parcourir les nombreux exemplaires de la Revue que j'édite avec M. Mead, vous n'y trouverez pas une parole âpre contre le mouvement spiritualiste. Ceci a

(1) Traduit de l'Anglais par Mlle Blech, M. S. T. pour la *Revue Spirite* qui a bien voulu l'insérer dans son numéro de Novembre 1898.



été reconnu en Amérique, et pendant que j'y faisais un voyage théosophique, je fus invitée par une des plus grandes associations de spirites à donner des conférences. J'en donnai deux, entrant en relations amicales avec des spirites arrivés de toutes les parties des Etats-Unis ; et je répétai là — ce que j'avais déjà dit ailleurs — qu'ayant tant de points en commun — comme nous en avons en réalité — nous devrions au moins témoigner de la sympathie au Mouvement que nos deux partis représentent ; et que s'il est vrai — et je ne le cache pas — qu'il y a des diffférences entre nous sur certains points importants, il y a pour les spiritualistes et pour les théosophes instruits beaucoup plus de points de contact que de dissemblances. J'appuie sur ce mot *instruits*, parce que vous trouverez toujours de l'exagération chez les ignorants des deux côtés; c'est pourquoi il est improbable que toute tentative d'union entre nos associations puisse réussir, à moins d'être dirigée par les étudiants les plus sérieux du spiritisme et de la théosophie. Ce sont, en réalité, les théosophes cultivés qui reconnaissent le mieux le grand nombre de vérités affirmées par les spirites, et ce sont, d'un autre côté, les spirites les plus instruits qui comprennent le mieux les dangers accompagnant leur genre spécial d'études. J'ai remarqué, par la lecture de vos journaux, que ces dangers sont de plus en plus reconnus, et je vois avec satisfaction que les plus compétents d'entre vous donnent toujours une plus grande importance aux précautions à prendre dans les réunions, et au point de vue des médiums, si l'on veut obtenir des résultats satisfaisants et des enseignements d'un ordre spirituel. Les choses étant ainsi, bien que vous puissiez ne pas être d'accord avec moi dans les commentaires auxquels je me livrerai, je sens qu'un grand nombre d'entre vous ne me fera pas une opposition manifeste. Je désire ardemment que nous soyons amis et que nous discutions avec un esprit amical les divergences qui existent entre nous, évitant de nous déclarer antagonistes ou rivaux et de nous voir dans notre plus mauvais jour au lieu de nous encourager — ce qui est notre devoir.

Je traiterai d'abord de quelques points sur lesquels nous sommes assez d'accord, me semble-t-il, pour nous en servir de trait d'union. Je commencerai par un point qui, je le crains, ne nous rapprochera pas encore ; un point sur lequel existent des divergences ; mais au lieu de le considérer comme une cause d'antagonisme, il nous faut nous en servir comme d'un moyen possible d'attraction entre nous. Je veux parler de la question des forces qui guident nos deux Mouvements spiritualistes et théosophiques.

Je considère ces deux Mouvements comme une partie de la même tentative faite pour pousser le monde à lutter contre le matérialisme et à diriger la pensée humaine vers une direction spirituelle. C'est pourquoi je les regarde comme provenant, tous les deux, de ceux qui travaillent pour l'élévation morale et pour le progrès de l'Humanité. Nous croyons, en somme, que ces deux Mouvements pro—



cèdent d'hommes très développés, vivant sur le plan physique, mais ayant le pouvoir de passer à volonté dans le monde invisible, et étant, par là, en communication avec les désincarnés. Nous considérons le corps physique comme un facteur d'une très petite importance ; ce dont nous avons à nous occuper c'est de l'esprit et de l'âme de l'homme, qu'ils se trouvent ou non dans un corps physique, car nous croyons que l'esprit et l'âme sont des agents qui coopèrent à tout mouvement ayant pour but l'avancement de l'Humanité. Nous ne donnons point, comme vous le *faites*, une excessive importance à ce *fait*, à savoir que ceux qui agissent dans ce Mouvement ne vivent plus dans des corps physiques. Cette question nous est indifférente. Nous ne nous occupons pas de savoir, quand nous recevons des communications, si elles nous viennent d'âmes présentement incarnées ou désincarnées. Nous disons qu'il y a un certain nombre d'âmes très évoluées, dont quelques-unes ont atteint le summum de la perfection humaine, et qui vivent cependant incarnées dans des corps physiques, parce qu'elles trouvent, en bien des manières, l'emploi du corps physique extrêmement utile, en vue de l'œuvre de dévouement qu'elles ont à accomplir envers l'humanité. Selon nous, le Mouvement spiritualiste a été provoqué par une loge d'Adeptes — pour employer le terme habituel, — ou d'occultistes d'une haute élévation, d'hommes vivant dans un corps, mais dont les âmes se sont développées bien au-delà du présent stage de l'évolution humaine. Ces Adeptes formèrent la première loge d'occultistes, laquelle, dans ce siècle, fit une tentative marquée pour amener le public à concevoir la vie spirituelle. Ils adoptèrent un système de manifestations exceptionnelles, se servant des âmes des morts, et les associant à leurs efforts de manière à donner au monde la pleine assurance que la mort ne termine pas la vie de l'homme et que l'homme n'est point changé par le passage de la vie à la mort, sauf par la perte de son corps physique. Et nous pouvons observer que tandis qu'au commencement du Mouvement, on mettait une importance extraordinaire aux manifestations de tous genres que l'on obtenait, peu à peu, à mesure que la foi dans l'immortalité de l'âme s'affirmait, ces Adeptes enseignaient une philosophie plus haute et plus profonde à tous ceux qui voulaient l'étudier.

J'arrive maintenant à un point qui, probablement, sera le sujet de contestations entre nous. Selon les théosophes, le Mouvement spirite se restreint trop exclusivement à la production des phénomènes et ne se concilie pas assez avec le côté philosophique de la vie. L'espoir des Maîtres fut donc trompé dans une grande étendue sur ce point-là et les principes philosophiques enseignés dans les premiers jours menacèrent d'être étouffés par une masse de phénomènes se produisant de tous les côtés — phénomènes qui auraient été d'une inestimable valeur et le seraient encore aujourd'hui, comme question d'évidence. Malheureusement, on en abusa et on



perdit un temps précieux à la répétition continuelle de phénomènes pratiquement inutiles. Ainsi le mouvement fut bloqué par les moyens mêmes destinés à en favoriser le progrès. Nous dirons que l'on est arrivé à ce résultat, peut-être inévitable, par le manque de discipline dans les rangs des étudiants qui ne comprirent pas que, pour obtenir de plus hautes manifestations, certaines conditions étaient strictement nécessaires ; et que c'est seulement dans les cas où ces conditions ont été réalisées (comme dans le cas de M. Stainton Moses) qu'il a été possible de réunir, avec l'aide de sensitifs, des enseignements philosophiques d'une portée très élevée.

Je désire revenir sur ce point un peu plus tard ; je vous le signale seulement pour l'instant comme étant d'une sérieuse importance quant à la nature des communications que nous recevons.

Nous croyons, pour notre part, que le Mouvement théosophique actuel doit son impulsion à une loge de grands occultistes. Et nous croyons que ces grands occultistes — comme ceux de la loge dont j'ai précédemment parlé — bien qu'ayant toujours travaillé dans le monde, n'avaient fait, pendant une longue période de temps, aucune tentative pour donner naissance à ce grand Mouvement, se limitant à aider, à instruire, à entraîner psychiquement, çà et là, quelques individus qui formèrent, pour ainsi dire, de petits systèmes sporadiques dans lesquels il était fort difficile de pénétrer à cause du secret de ces enseignements. Ce n'est que de notre temps qu'il fut résolu de donner un caractère public et bien défini à ce Mouvement.

Et ici nous touchons à un autre point sur lequel nous différons nécessairement. Nous croyons que cette seconde impulsion a été rendue nécessaire par le fait même que l'attention des partisans du premier Mouvement était trop complètement attirée par un nombre énorme de phénomènes d'un caractère trivial. Et nous ajoutons que lorsqu'on projeta la fondation de la Société théosophique, il était entendu qu'elle devait travailler de concert avec la Société spirite.

Les spirites commencèrent à se détacher de Mme Blavatsky lorsqu'elle s'éleva contre l'abus des phénomènes. Elle assurait qu'il n'était point nécessaire de croire que les âmes des morts fussent les seuls agents de toute manifestation spirite ; que beaucoup d'autres agents pouvaient provoquer ces phénomènes ; que les plus insignifiants d'entre eux étaient produits par des élémentaux (ou esprits de la nature), entités appartenant au monde astral ; que quelques-unes seulement des communications pouvaient être l'œuvre des désincarnés ; que le plus grand nombre de ces phénomènes pouvaient être causés par la volonté d'un homme psychiquement entraîné, avec ou sans l'aide des âmes des morts ou celui des élémentaux. Mais lorsqu'en outre, elle affirma que l'âme humaine, dans le corps autant que hors du corps, a le pouvoir de provoquer beaucoup de ces conditions ; que ce pouvoir lui est inhérent et qu'elle n'a pas besoin de le gagner par la mort, pouvant l'exercer dans son corps



physique aussi bien que lorqu'elle en a été séparée, un grand nombre de spirites protestèrent et refusèrent d'avoir désormais aucune communication avec elle.

Voilà, selon moi, quelle fut l'erreur initiale. Il eût été bien préférable, je pense, que ces pouvoirs inhérents à l'âme fussent universellement reconnus. Il faudrait pouvoir réaliser que l'âme est une puissance active, contrôlant toutes les forces inférieures de la nature ; qu'elle ne perd pas ses dons parce qu'il lui arrive de vivre dans un corps physique ; et qu'elle peut les exercer dans ce corps physique aussi librement qu'après la mort. Je parlais tout à l'heure *des âmes des morts*, expression stupide et ennuyeuse qu'il est impossible d'éviter si l'on veut être bien compris. Quant à nous, je suppose que nous sommes d'accord pour nier ce qu'on appelle la mort. Pour nous, l'âme constitue l'homme réel : et elle vit toujours, qu'elle soit dans un corps physique ou qu'elle en soit séparée...

Puis il se présenta naturellement quelques questions de théories qui rendirent nos désaccords plus marqués ; en particulier la doctrine de la Réincarnation.

Dans l'école française du Spiritisme, la réincarnation a toujours été enseignée : l'école qui a suivi les enseignements d'Allan Kardec a toujours considéré cette doctrine comme fondée. Elle a été propagée par les Esprits qui travaillaient dans cette Ecole, bien que ce fût d'une manière différente de celle enseignée par les théosophes. Selon Kardec le retour de l'âme sur la Terre est beaucoup plus rapide que nos propres expériences ne nous portent à le croire. Nous pensons que ce retour rapide est un cas rare, et non un cas universel ainsi que le considère l'Ecole de Kardec.

En opposition à l'Ecole française se trouve la plus grande majorité des spiritualistes anglais et américains qui sont entièrement contraires à l'idée de la Réincarnation.

A notre point de vue, ceci est très naturel, car si cette idée n'a pas été acceptée par les âmes quand elles se trouvent encore dans leur enveloppe matérielle, elles ne l'accepteront pas davantage quand elles en seront libérées. Je pense que peu de spirites expérimentés s'imaginent que l'âme sait tout, comprend tout et devient omnisciente à partir du moment où elle quitte son corps. Nous savons que l'âme, une semaine un mois ou une année après la mort, est exactement ce qu'elle était auparavant ; et si elle avait certaines opinions pendant sa vie terrestre, elle les conservera encore quelque temps après la mort. Nos investigations personnelles, dans leur ensemble, nous ont permis de reconnaître, qu'après avoir abandonné leur enveloppe terrestre, les âmes traversent différents états d'existence — états désignés comme des sphères par les Spirites. Si donc ces âmes passent d'une sphère à l'autre, il nous paraît tout naturel, qu'ayant abandonné leurs corps, elles emportent avec elles leurs croyances et les communiquent à leurs médiums. En outre, dans



ces communications médiamnimiques, elles disent qu'en atteignant des sphères plus élevées, elles ne pourront plus se trouver en rapport avec des vivants. Il nous semble donc très naturel que cette idée de la Réincarnation ne puisse être enseignée par les âmes qui se communiquent à nous au moyen des médiums : elles n'ont point acquis encore de nouveau savoir. Il est bon aussi de remarquer cela ; depuis que la doctrine de la Réincarnation s'est répandue parmi les âmes incarnées, elle a commencé à paraître dans les commnnications données par les âmes désincarnées ; preuve nouvelle que l'on emporte avec soi, dans l'Au-delà, tout son bagage d'anciennes croyances. J'espère que les communications dont je viens de parler constitueront une partie de ce pont auquel votre Président a fait allusion ; pont qu'il serait si nécessaire de jeter entre les spirites et les théosophes.

Il me faut encore attirer votre attention sur un point — très important selon moi — pour l'édification de ce pont dont il a été question. Et voici ce point : Vous êtes d'accord avec nous en ce qui concerne l'évolution de l'âme ; vous admettez comme nous que la connaissance s'accroît à mesure que l'âme vieillit, si je puis m'exprimer ainsi ; vous admettez que de l'autre côté de la mort l'âme grandit et continue à augmenter son savoir. Ce qui nous sépare donc, ce n'est pas la question de la croissance et du développement de l'âme, mais seulement cette question comparativement secondaire : l'évolution se produit-elle par des expériences répétées sur la terre, ou a-t-elle lieu dans différentes sphères en dehors du monde, que l'âme traverse, les unes après les autres, au fur et à mesure qu'elle se développe en connaissance et en pouvoirs? S'il est reconnu que cette question est secondaire un grand pas aura été fait pour réunir. Et certes, nous pouvons reconnaître ici que cette divergence d'opinions est bien petite si on la compare à celles qui nous séparent du poiut de vue chrétien orthodoxe. L'orthodoxie chrétienne, déclare l'âme comme étant immédiatement créée avec son caractère, comme venant au monde avec ce caractère qui lui est approprié ; comme traversant certaines expériences qui déterminent son avenir pour arriver enfin et subitement au bonheur parfait ou à la plus complète misère, sans avoir la possibilité de sortir de cette misère, et d'améliorer les tristes conditions où elle se trouve. C'est là une idée barbare à laquelle nous nous opposons tous ; une conception qu'il est urgent de dissiper dans l'esprit humain, car elle entrave, elle paralyse tous les pouvoirs de l'âme ; elle rend l'homme impuissant en face de la tentation et le prive de toute confiance en lui-même.

Aidez l'homme à réaliser qu'il vit dans un Univers gouverné par des lois ; que tout ce qu'il sème il le récoltera, soit dans ce monde, soit dans un autre. Faites-lui comprendre qu'il n'atteindra au Bien que s'il travaille uniquement pour le Bien ; qu'il ne s'approchera de la perfection que s'il lutte pour arriver à la Perfection. Si nous



nous plaçons à ce point de vue, si sain et si rationnel quant au développement de l'âme, point de vue en accord avec toutes les Lois de l'Univers ; si nous nous sentons véritablement unis dans ce principe fondamental de l'évolution de l'âme, il ne sera sûrement plus nécessaire de nous quereller les uns les autres afin de décider si cette évolution s'accomplit dans *un* ou dans *plusieurs* mondes.

C'est ce point que je tenais à vous faire remarquer : lien réel, et qui nous unit, nous théosophes et spirites, bien plus étroitement que nous ne pourrons jamais l'être à ceux qui croient à une Création miraculeuse et à une perfection miraculeuse de l'âme... ce qui équivaut presque à son annihilation.

Je ne discuterai pas la question de la Réincarnation. Je la tiens pour absolument et définitivement fondée ; et j'ose dire que toutes mes investigations personnelles ont affermi en moi cette conviction, puisque, comme vous le savez, on peut, par un entraînement spécial, hâter le développement de l'âme pendant la vie terrestre, de manière à permettre à la mémoire de tout le Passé de se transférer dans la conscience physique. L'âme peut ainsi reconstruire toute l'histoire de son passé, siècle par siècle, millénaire par millénaire ; et lorsqu'elle se retrace tous les chemins qu'elle a parcourus, la doctrine de la Réincarnation n'est plus pour elle une simple hypothèse intellectuelle, mais une certitude absolue et définitive.

Je vous ai montré notre accord possible au sujet de ce principe fondamental. Passons maintenant à un autre point qui me semble d'une importance vitale au point de vue du développement moral de l'homme. Je parle de la loi de Karma. Le nom importe peu à la chose ; appelez-la, si vous voulez, la Loi par laquelle l'homme récolte ce qu'il a semé. Quand ceci sera reconnu un jour, lorsqu'il sera compris que la mort ne porte aucune altération à l'accomplissement de cette loi ; quand tous les hommes seront convaincus comme le sont, dès à présent, les spirites et les théosophes — que lorsqu'une âme abandonne son corps après une vie de dissolution, d'ivrognerie et de cruauté, cette âme passe dans un état temporaire de misère, de souffrances et de ténèbres, dont elle ne réussira à sortir que par ses propres efforts, et avec l'aide de ses frères ; — quand tout ceci sera reconnu, nous aurons alors un levier puissant pour la moralisation de la société... théosophes et spirites, nous ne pouvons nous empêcher d'en convenir même si nous différons sur d'autres points. La mort n'est pas une espèce de tribunal de banqueroute, où pour éviter de payer leurs dettes les débiteurs se déclarent insolvables, — si nous ne faisons pas comprendre cette vérité au monde, nous verrons toujours des hommes prêts à jouer avec leur conscience, absolument comme ils le font avec leur argent, espérant toujours pouvoir échapper à leurs obligations au dernier moment — chose impossible dans des Mondes gouvernés par la Loi.



J'en arrive maintenant à un argument où vous serez certainement d'accord avec moi, quoique je ne sache pas jusqu'à quel point vous le serez tous. Pour faire plus aisément comprendre ce dont j'aurai à vous parler tout à l'heure, je vous dirai d'abord que je reconnais la pleine réalité des phénomènes qui peuvent se produire dans une séance : ceci pas un moment je ne le récuserai. Ainsi que d'autres le savent, je sais que ces phénomènes se produisent. Je mets de côté naturellement tous les cas de fraude ; car aucun cas frauduleux ne peut dénaturer la réalité des phénomènes restants. C'est un point sur lequel j'ai toujours appuyé, en parlant au public.

Il est nécessaire d'insister sur le fait que le nombre des cas frauduleux ne peut altérer en rien la réalité des phénomènes spirites, phénomènes dont tout étudiant a connaissance. C'est pourquoi il faut enlever aux spirites l'idée que nous nions la réalité de leurs phénomènes. Dans le Passé une importance exagérée a été donnée à la théorie des Coques ou cadavres astraux. Vous trouverez, il est vrai, quelques écrivains déclarant que presque tous les phénomènes spirites sont dus à l'action des coques ou cadavres astraux ; mais permettez-moi de vous dire que ceci est l'opinion d'une très petite minorité de théosophes. M. Judge a fait une déclaration qu'il est impossible à tout théosophe instruit d'accepter ; car il affirme que toutes les communications spirites sont l'œuvre de ces agents. Ce n'est pas là l'opinion de la majorité des théosophes ; et certainement ce n'est pas celle des théosophes instruits, ni de tous ceux qui, depuis Mme Blavatsky, ont quelque prétention à la connaissance de l'Occultisme. Nous avons toujours affirmé que, tandis que quelques-unes de ces communications pouvaient être de cette nature, la plus grande partie d'entre elles provenait des désincarnés.

Maintenant que cette question a été éclaircie, laissez-moi vous parler de nos objections contre ce genre de communications. Nous prétendons que, pour suivre la méthode expérimentale, il faut exiger les conditions les plus rigoureuses ; et toutes les autorités des sociétés spirites et théosophiques devraient insister sur ce point. Je ne parle pas d'autorité dans le sens de commandement ; j'entends dire l'autorité qui dérive de l'expérience et d'un savoir reconnu. — Voici donc notre opinion bien définie : c'est que les âmes qui se communiquent en grande majorité, par ce que j'appellerai le canal de la médiumnité ordinaire, sont des âmes qui n'ont point atteint un très haut degré de développement ; on pourrait les appeler les âmes de l'humanité moyenne, et ces âmes seules peuvent entrer en rapports avec les vivants, à moins que les conditions observées ne soient des conditions du genre le plus scrupuleux.

Je lisais l'autre jour un intéressant volume ; « Au pays de l'Ombre » de Mme d'Espérance ; et j'ai remarqué dans le livre des observations dont tout théosophe, ayant étudié la question, devrait



se pénétrer, observations qui n'ont point encore attiré l'attention qu'elles méritaient. Les voici : c'est que les manifestations quelconques se produisant dans une séance ne dépendent pas du médium seul; que ces manifestations sont provoquées par le cercle des assistants, et qu'elles procèdent largement de tous ceux qui prennent part à la réunion ; qu'il n'est pas juste de rendre le médium seul responsable du résultat des séances ; que lorsqu'il y a fraude, cette fraude est souvent une conséquence de l'impulsion provenue des assistants, autant que de quelque autre cause dont le médium serait responsable. Réunissez au médium des personnes qui croient à la fraude et qui sont déterminées à la découvrir — à moins que le médium ait un caractère exceptionnel, à moins qu'il soit un occultiste plutôt qu'un simple moyen de transmissions dominé par des influences externes — il commettra la fraude et il en sera blâmé ; il ne faut pas oublier que le médium est sensible à tous les courants magnétiques de la chambre, et influencé par toutes les pensées des membres de la réunion. Et cependant ce malheureux, que sa sensitivité rend victime des influences de son milieu, est beaucoup moins coupable que ce milieu privé des précautions nécessaires à la protection des sensitifs, précautions sans lesquelles il n'est pas possible d'obtenir des manifestations satisfaisantes.

Et ce n'est pas tout. Si la médiumnité est destinée à former, à l'avenir, un moyen reconnu de communications entre notre monde et le monde astral, elle devrait désormais être sauvegardée par les mesures qu'on employait dans le passé, lorsque l'Occultisme était mieux compris qu'il ne l'est de nos jours. Qu'étaient les vierges-vestales, sinon des médiums d'un type très élevé? elles étaient cependant traitées tout différemment de la manière dont sont traités actuellement les médiums. Aussitôt qu'on découvrait en elles les facultés spéciales requises, encore enfants, elles étaient séparées de toute influence qui aurait pu les dégrader en quelque nature. Nulle créature au magnétisme impur n'avait la permission de s'approcher d'elles ; nulle personne mangeant de la viande ou buvant du vin n'était autorisée à s'approcher de ces organisations sensitives, avec le risque de leur apporter de mauvais éléments de l'Astral. Et non seulement ces vestales étaient strictement surveillées, mais elles étaient en outre entourées de tout ce qui pouvait les instruire, les développer, les élever ; la musique, la peinture, la sculpture... tout ce qu'il y a de beau et d'harmonieux leur était prodigué. Il ne leur était point permis de se mêler au vulgaire monde matériel, ni de se trouver avec des êtres grossiers, parmi tous ceux qui luttent pour la vie de chaque jour...

Si donc vous voulez obtenir des communications d'une réelle valeur, il vous faut avoir recours à ces anciennes mesures ; il vous faut traiter vos sensitifs comme ils demandent à l'être. Seulement alors des intelligences plus hautes prendront part au Mouvement spiritualiste, et les médiums deviendront les canaux par lesquels



des enseignements spirituels pourront être transmis. Et vos communications ne seront plus les redites de quelque vulgaire compère de l'Astral... comme cela arrive trop souvent dans les séances actuelles.

La médiumnité devrait donc, avant tout, être protégée de ces dangers de l'Astral, dont les mauvaises influences constituent notre plus grande objection à ce qui s'appelle la méthode expérimentale spirite. C'est contre cette méthode que beaucoup d'écrivains théosophes se sont élevés, en partie parce qu'étudiant, comme nous le faisons, la nature complexe de l'homme, nous réalisons très-fortement les conditions nécessaires à son plus haut type de sensitif, et la complète impossibilité de le posséder dans des conditions ordinaires de la civilisation occidentale, qui relèguent au même plan les sensitifs et ceux qui ne le sont pas.

Supposons donc qu'un projet semblable soit accepté... Je connais d'ailleurs beaucoup de spirites autorisés qui voudraient l'introduction d'une certaine politique dans leurs rangs. Si ce dont je viens de parler pouvait être réalisé, je n'ai pas le moindre doute que des communications du caractère le plus instructif et le plus utile seraient obtenues — obtenues par des âmes vivant dans un corps comme par des âmes désincarnées, car je ne fais aucune distinction entre elles. Et je crois que les médiums, formés dans ces conditions, pourraient renouer le lien — presque brisé aujourd'hui — entre la loge des Adeptes qui donna au Mouvement son impulsion initiale et le Spiritisme de l'avenir qui commence déjà à se développer maintenant.

Il existe encore un autre genre de péril, en connection avec le sujet dont je vous parle en ce moment, et que je me crois obligée de vous signaler. Nous pensons que cela constitue un dommage pour les âmes désincarnées d'être rappelées constamment dans l'atmosphère terrestre, comme cela se pratique dans les séances spirites ordinaires.

Nous croyons que les âmes, après avoir quitté le corps physique, arrivent à un stage dans le cycle de leur évolution ; stage dans lequel elles doivent progresser en montant dans des sphères de plus en plus élevées. Nous croyons donc qu'en les entretenant de leurs intérêts terrestres passés, et de tous les incidents journaliers de notre existence physique, nous tendons à les matérialiser dans le sens le plus littéral du mot, et à retarder leurs progrès et leur possibilité de croissance spirituelle. Nous croyons que la manière la plus certaine de communiquer avec elles n'est point d'utiliser les facultés d'un médium pour les ramener à nous par l'écriture automatique, par la possession ou par d'autres moyens ;... il faut plutôt entraîner nos propres âmes à entrer en communications directes avec elles, sans l'intermédiaire du corps physique. Nous croyons donc qu'il vaut mieux spiritualiser nos propres âmes qu'obliger les âmes désincarnées à employer, pour entrer en rela-



tion avec nous, des moyens physiques qu'elles peuvent laisser de côté. Et nous prétendons qu'il serait bien préférable pour chacun de nous de travailler à développer ses pouvoirs personnels, afin de pouvoir passer à volonté dans le monde astral, de voir ses habitants et de leur parler, parce qu'on s'y trouve soi-même et non parce que les habitants utilisent pour un moment le corps physique de quelque médium. Voici le point sur lequel nous différons. Mais ce n'est sûrement pas un point ayant matière à querelles ; il nous faut le considérer plutôt comme une question de conscience.

J'ai essayé de vous dire franchement quelles sont les divergences qui nous séparent.., et qui ne devraient pas nous séparer. Et voici ce que je vous demanderai. Depuis quelques années nous avons adopté la politique de ne jamais dire un mot hostile ou dédaigneux à nos frères spirites. Pourquoi n'adopteriez-vous pas la même manière d'agir, venant ainsi à notre rencontre à mi-chemin, sur ce pont que nous voulons édifier de concert?

Pourquoi, dans vos journaux, ne pourriez-vous nous traiter comme nous vous traitons nous-mêmes? Pourquoi vous créer une habitude de toujours dire quelque parole dure, blessante ou amère, même quand vous faites allusion à nos livres et à nos revues? Je vous demande d'adopter notre politique car je pense avoir le droit de vous le demander, me l'étant imposée à moi-même depuis tant d'années. Je ne vous demande pas de faire les premiers pas vers la réconciliation ni de vous tendre les premiers une main amie... car cette main nous vous la tendons depuis longtemps. Mais je vous prie de ne plus nous considérer désormais comme des rivaux et comme des ennemis, mais de nous traiter en frères dont les méthodes sont différentes de vos méthodes, mais dont le but est identique au vôtre. Car nos deux partis ne désirent-ils pas que l'immortalité de l'homme soit imposée par une évidence telle que chacun pourrait l'accepter? Nos deux partis ne souhaitent-ils pas que le matérialisme devienne impossible à tout homme raisonnable et réfléchi? Ne désirons-nous pas également que la vie de l'homme soit purifiée, et que le monde invisible devienne une réalité? que la mort soit considérée sous son véritable aspect? Ne désirons-nous pas faire une réalité de ces paroles: « O mort où est ton aiguillon? ô sépulcre où est ta victoire». La mort pour nous n'a pas d'aiguillon ; le sépulcre n'a pas de victoire. Lorsqu'un ami traverse le changement de la mort nous pouvons l'accompagner dans l'autre monde, et là le connaître aussi intimement, plus intimement même que lorsque le voile de la chair nous séparait. Est-ce une illusion de croire que par le pouvoir des spirites comme par celui des théosophes une foule de bénédictions se répandront sur la terre? et qu'un jour, hommes et femmes, quittant leur corps à volonté, prendront la tâche d'aider et de consoler les âmes épouvantées qui passent à travers « La vallée de l'ombre de la mort », sans rien savoir de la vie qui les attend?



Je suis venue à vous ce soir dans le but de rendre notre union possible à l'avenir ; et si elle n'est pas possible, dans celui de nous débarrasser au moins de tous les sentiments hostiles. Et j'espère que notre réunion n'aura point été complètement inutile.

Annie Besant.

A PROPOS DE « SPIRITISME ET THÉOSOPHIE »

Le discours où Mme Annie Besant traite des différences entre le spiritisme et la Théosophie sur les questions courantes, et aussi de la nature des relations qui devraient exister entre spirites et théosophes, discours que notre Revue publie dans le présent numéro, a reçu un accueil satisfaisant de la part des organes spirites français. Quelques-uns, comme la vieille *Revue Spirite* qui en a eu la primeur, lui ont ouvert leurs portes toutes grandes, d'autres l'ont simplement apprécié avec courtoisie. Une seule, sans le reproduire aucunement, de peur, sans doute, de ne pas voir approuver sa conclusion par ses lecteurs, y a répondu par un *non possumus* significatif.

Voici les principales objections relevées et les réponses qu'on peut y faire.

Quelques personnes ont affecté de croire que Mme Besant avait prêché la *fusion* entre spirites et théosophes. Ni le mot, ni la chose ne sont dans ses paroles. Une fusion impliquerait l'abandon de l'une au moins des opinions, et nous n'avons pas plus la prétention de demander cet entier sacrifice aux autres, que nous ne voulons le faire nous-même. Mme Besant a simplement recommandé la tolérance et la largeur de vue, recommandation non inutile, certes !...

L'énonciation que le mouvement sipirite des cinquante dernières années a été imprimé par une loge d'adeptes — question moins importante que l'on affecte de le dire, — a naturellement rencontré de l'opposition chez les spirites et l'on en a demandé la preuve.

A vrai dire, cette preuve ne peut pas plus être donnée au grand public que celle du récit d'un voyageur, qui revient le premier d'un pays jusqu'alors inexploré.

Cette preuve ne réside d'abord que dans le degré de confiance que l'on peut accorder au voyageur, elle n'est donc que relative, et le dire en question comporte parfaitement des confirmations ultérieures. Mais, a ajouté Mme Paul Grendel (1), le distingué écrivain

(1) Ne lire les paroles de Mme Paul Grendel, paroles toutes courtoises,



bien connu, comment se fait-il que « les esprits » n'aient pas témoigné de cette assertion?... La réponse s'en trouve implicitement dans le discours même de Mme Besant, à savoir que « les esprits » qui se communiquent ne témoignent généralement que des choses dont ils avaient au moins idée de leur vivant, parce que la mort ne donne pas immédiatement l'omniscience, et la preuve en est qu'en Angleterre et en Amérique, « les esprits » ne témoignent pas davantage de la réincarnation.

Par ailleurs, quelques personnes ont paru croire qu'en attribuant à des adeptes la mise en train du mouvement spirite, on faisait intervenir directement ces adeptes dans les communications obtenues. Rien de moins exact. Les adeptes n'ont rien fait de pareil; ils se sont borné à *eveiller* les défunts de certaines régions du Kama Loka, sur le plan physique.

Enfin, relevant le conseil de Mme Besant de ne pas évoquer les morts, mais d'entrer plutôt en communication avec eux, en élevant notre propre état de conscience à la perception du plan astral, ce qui est la méthode théosophique, un autre écrivain, de beaucoup de valeur, du reste, a émis la crainte qu'un tel procédé suscitât l'orgueil chez les personnes qui pourraient l'appliquer. Cette crainte serait effectivement fondée si l'initiation théosophique ne prémunissait absolument contre tout danger de ce genre parce qu'elle vise en première ligne l'évolution de l'âme, que les pouvoirs ne viennent qu'ensuite, par surcroît, et qu'il est dès lors impossible d'abuser de ces pouvoirs, aussi bien que d'être entraîné dans les fondrières du monde astral.

Pour terminer, nous devons dire que les théosophes français se rallient complètement à la manière de voir de Mme Besant, quant à ce qui est de la nature des relations à conserver avec leurs frères des autres écoles. La *Revue théosophique française*, notamment, dans sa présente direction surtout, n'a pas laissé d'en donner la preuve en n'offrant que des paroles de conciliation, de courtoisie et de sympathie aux spiritualistes de toutes nuances avec qui elle peut être en rapport. Nous ne cesserons pas de suivre la même ligne de conduite, nous en remettant à la bonne Loi des conséquences à venir.

D. A. Courmes.

du reste, que dans la *Revue Spirite* qui les contient, et non dans certaine autre feuille qui, soi-disant pour les résumer, les a dénaturées au moins dans la forme et accompagnées de commentaires désobligeants.



L'ENSEIGNEMENT THÉOSOPHIQUE

L'enseignement théosophique s'offre à nous dans toutes les circonstances de la vie ; il n'est pas de menus faits journaliers dont l'esprit attentif ne puisse tirer une instruction. Sans chercher, sans faire effort plus dans une direction que dans une autre, en observant seulement les contingences et sans nous détourner de nos occupations, notre esprit peut trouver une nourriture plus que suffisante. Nul ne peut dire, dès qu'il a saisi le sens de *l'enseignement théosophique*, qu'il ne se trouve pas dans les conditions favorables pour travailler à son perfectionnement moral et à celui de ses semblables.

La théosophie ne s'apprend pas dans les livres, ceux-ci peuvent seulement nous montrer que nous n'avons pas erré ; ils sont un contrôle du résultat de nos observations et ils étendent, par une analogie que nous établissons nous-mêmes, la compréhension *intellectuelle* des plans pour lesquels nous ne sommes pas encore prêts : nous ne pouvons atteindre ces plans que par notre travail personnel, par le développement de notre spiritualité.

Nous devons chercher la raison de tous les faits, de tous les événements, de tous les petits accidents, même les plus vulgaires, qui se manifestent dans notre sphère d'activité ; nous devons constamment nous exercer à vivre selon la raison pure et nous pouvons tous y arriver, sans exception, depuis celui qui occupe les hauts sommets de la société jusqu'à l'être que son Karma condamne à évoluer au milieu des occupations les plus grossières et les plus matérielles de la vie.

L'employé ou l'ouvrier, qu'une besogne rebutante et machinale attache dix à douze heures par jour à son bureau ou à son établi, peut et doit trouver là, dans son occupation, le plus bel enseignement théosophique.

En dehors des devoirs auxquels chacun de nous est astreint par sa position sociale, il y a d'autres devoirs personnels, mais cependant communs à tous les êtres, quelle que soit leur situation, ce sont les devoirs envers l'humanité, la patrie et la famille. La raison de ces devoirs est la même pour tous, que l'on soit appelé à contribuer au gouvernement d'un état ou réduit à un humble emploi de domesticité ; et lorsque l'homme de haut rang et le modeste serviteur se sont tous deux assimilés la raison de ces devoirs, ils sont devenus égaux sur le *plan mental.*

L'enseignement théosophique repose donc, pendant le stage humain, sur la conquête de la raison, et lorsque l'être y est arrivé, il est mûr pour un plan plus avancé ; mais pour atteindre ce point de perfection, toute la vie de l'homme doit être utilisée, jusque dans



ses manifestations en apparences les plus banales et les plus vulgaires. Tant que nous considérons un détail comme indigne de notre attention, nous ne sommes pas à même de recevoir l'enseignement théosophique dans son intégralité.

*
* *

Vivre selon la raison et rien que la raison, vont dire beaucoup de personnes, mais c'est vivre en égoïste. La vie, guidée par la seule raison, c'est la vie desséchante, sans amour, sans affection. Un préjugé s'attache en effet au mot raison, quand on dit d'une personne qu'elle vit plus par la raison que par le cœur, cela signifie qu'elle est froide et dure pour autrui. C'est que dans ce sens, on oppose la raison à la passion, et que celui qui comprend ainsi la raison, est souvent un être que ses passions personnelles ont effrayé et qui, au lieu de les harmoniser en se fondant dans la vie désintéressée, a préféré les étouffer et briser ainsi les ressorts de son existence pour vivre dans le calme et dans la paix. Paix factice, hélas, car il a remplacé ses passions par une autre plus forte, l'égoïsme, l'amour de soi, et qu'il viendra un moment où, obligé de reconnaître son erreur, il sera leur jouet, leur esclave.

La raison, dans le bon sens, s'allie à la manifestation de l'intelligence, à l'harmonie des passions disciplinées par l'esprit. Par exemple, pour trouver la raison de nos occupations journalières et chercher les éléments de *l'enseignement théosophique* dans l'accomplissement d'une besogne infime, il faut d'abord vaincre l'ennui que nous cause cette besogne, c'est-à-dire une passion, et nous ne pouvons y parvenir qu'en élevant notre esprit, alors l'intelligence perçoit clairement l'opération qu'elle accomplit, une multitude de petits détails qui s'y rattachent apparaissent, ils se fixent dans la mémoire, et la raison, soudainement éclairée, s'enrichit de mille principes nouveaux qui deviennent autant de forces agissantes.

Lorsque l'intelligence s'élève à la compréhension des affections, l'homme qui *comprend*, qui voit la raison d'être de la famille, aime, non plus seulement sa famille, mais *la famille*, dans son principe et sa généralité. Alors, fût-il isolé au monde, il posséderait en lui les forces agissantes de la famille et ces forces le mettraient à l'abri de tout dessèchement, de tout égoïsme ; il aurait aussi acquis le pouvoir de communiquer ces principes fortifiants à ceux qui souffrent d'être abandonnés, qui n'ont plus de lien sur terre, et qui, ne *sachant* pas encore, cherchent en vain une consolation.

De la raison de la famille, l'homme passe ensuite à la raison de la patrie, puis à la raison de l'humanité ; à ce point il devient l'humanité elle-même, il est Christ.

La raison ainsi envisagée est une force expansive pour celui qui l'a acquise, et sur les degrés qui sont actuellement à la portée de la généralité des humains, elle fait les hommes de bien et les altruistes.



Si nous nous observons, nous verrons que toutes les déterminations fructifiantes que nous avons prises, ont été élaborées dans le calme, alors qu'aucune passion ne nous agitait. Chacun est à même de faire cette observation sur soi, car nous n'avons jamais été sans nous conformer à la raison pure, et on peut même observer que ce qui constitue la partie vraiment secourable et utile de notre personnalité pour autrui, est dû aux motifs dictés par la raison. Au contraire, tout acte commis sous l'impulsion du désir, nous a toujours fait revenir momentanément sur nos pas.

Pour arriver à notre complet développement humain, il est nécessaire que nous comprenions la raison de toutes choses, la raison d'être, dans le monde moral, du père, de la mère, du frère, de l'épouse, de la patrie, enfin la raison de tous les mouvements nobles du cœur. Tant que nous n'aurons pas acquis ces connaissances, nous souffrirons dans nos affections : douleur de se sentir isolé, désespoir causé par les liens qui se brisent, sacrifice douloureux de notre personne et de nos biens pour la défense du sol.

L'être complètement évolué ne souffre plus ; mais il devient à la fois humanité, patrie et famille pour ceux qui n'ont pas encore conquis la raison.

Nous pouvons tous, et nous devons tous, nous mettre d'ors et déjà en marche vers ce but, et *l'enseignement théosophique* nous y conduit.

Tous les êtres peuvent, s'ils le veulent, marcher à cette conquête ; mais le chemin est long et pénible. Bien des fois nous trébucherons, nous retomberons, mais qu'importe, nous voulons quand même. Une vie pénible, dès que l'on a compris cela, ne devient plus pour nous un obstacle, une excuse pour ne pas apprendre ; au contraire, elle est un indice que nous trouvons en face de nos possibilités et que nous avons le devoir de souffrir.

Charles Pahon.

L'HOMME ET SES CORPS

(*Suite.*)

L'Homme

Et maintenant nous avons à nous mettre en présence de l'homme lui-même, à le considérer non plus au travers de ses véhicules de conscience, mais en son état conscient, non plus dans les corps qui l'enveloppent, mais comme l'entité qui y fonctionne. Quand nous

disons *l'homme* nous entendons cette individualité qui se perpétue identique à elle-même à travers les cycles de vies successives, qui se revêt de corps multiples, pour les quitter ensuite, les reprendre à nouveau et les abandonner de même, qui, lentement, se développe durant le cours des âges, grandit et s'instruit à l'école de l'expérience, recueille ses enseignements et graduellement les assimile, et dont les niveaux supérieurs du Plan Mental, étudiés au chapitre précédent, constituent la résidence.

L'homme commence la série de ses expériences sur le plan physique par le développement de ce que nous appelons la *soi-conscience* . C'est sur ce stage, en effet, que commence à poindre cette propriété qu'on s'accorde généralement à reconnaître sous le nom de conscience *à l'état de veille*, laquelle se manifeste au moyen de l'activité cérébrale et du système nerveux et qui nous permet de raisonner selon la voie normale, de penser consécutivement et avec logique, de conserver en notre mémoire le souvenir d'événements passés dans la limite de la présente incarnation, en un mot, d'user de jugement pour tout ce qui concerne les choses de la vie. Tout ce que nous reconnaissons en nous, en fait de facultés mentales, est le résultat d'un travail antérieur, effectué par l'homme au cours de précédents stages de son pèlerinage. A mesure que l'entité se développe, à mesure qu'elle progresse en raison d'efforts réalisés dans les existences antérieurement vécues, plus sa conscience se fait active et présente, plus elle se *vitalise*, si on nous permet l'image.

Quand nous considérons de quoi se compose la soi-conscience — disons, l'activité mentale — de ceux d'entre nous qui sont encore à l'état rudimentaire — les non développés — nous sommes forcés de reconnaître que celle-ci se réduit à peu de chose, qu'elle fonctionne, tout au moins, dans des limites fort restreintes. Comment en serait-il autrement, puisque l'instrument même de la pensée chez eux — le cerveau physique et l'éthérique — est composé de la matière la plus grossière. Ce n'est pas qu'il y ait, dans leur cas, absence totale d'activité mentale, loin de là ; c'est la qualité du mouvement qui est rudimentaire et qui, partant, donne des résultats à peine ébauchés, cela se manifeste par l'absence de discernement, de toute délicatesse dans le doigté mental. Le peu qu'ils témoignent d'activité mentale porte le cachet de la puérilité. Comme ces enfants dont un rien suffit à attirer l'attention, ils s'amusent de l'incident le plus futile ; le petit côté des choses est le seul qu'ils perçoivent ; c'est l'objet qui passe devant leurs yeux qui les possède tout entiers ; aussi, leur passe-temps préféré est-il de s'accouder à une fenêtre pour jouir du mouvement de la rue, voir les voitures qui se croisent et critiquer les passants. Si, par une rare bonne fortune, quelqu'un de bien mis, faisant un faux pas, vient à tomber dans le ruisseau, alors, c'est du délire, leur joie ne connaît plus de borne, « ils se sont bien amusés ». N'ayant intérieurement que de

minces sujets pour retenir, pour occuper le « Penseur », ils sont attirés irrésistiblement à toutes les apertures des sens; ne faut-il pas qu'ils se sentent vivre! A ce bas niveau d'évolution mentale, le trait caractéristique est la recherche de la sensation quand même; et ne perdons pas de vue que les sensations éprouvées entrent comme facteur important dans l'œuvre de transformation, d'appropriation des corps physique et éthérique en véhicules de conscience; c'est un stage par où l'homme doit passer, et les secousses violentes que produisent les sensations lui sont nécessaires pour parvenir à la conscience d'être sentant, pour apprendre à reconnaître les objets extérieurs, à les distinguer les uns des autres, par l'excitation même exercée sur l'organisme : stage élémentaire, sans doute, mais indispensable à son progrès. Sans ce travail préléminaire, tout, dans l'être, ne serait que désordre et confusion; il nous serait impossible de faire la différence entre le phénomène intérieur — l'action qui a son origine au centre du véhicule — et ceux de provenance extérieure. Il faut bien commencer par l'a, b, c, du soi et du non-soi, pour apprendre à distinguer les objets qui excitent notre sensibilité des sensations diverses dont elles sont le résultat. L'observateur désireux de descendre tout au bas de l'échelle, n'aura qu'à parcourir les carrefours d'une ville pour reconnaître des types arriérés de ce stage, que l'on voit assemblés, par groupes, le long des murailles, *musant* avec force éclats de voix et le rire gros et bruyant de l'être rudimentaire. S'il est doué de vision mentale et qu'il veuille se rendre compte du travail qui s'opère dans de telles cervelles, il constatera le peu d'impression que font les objets extérieurs sur ces organes, et à quel point sont confuses les idées générées de ce chef; de telles impressions, s'il fallait les dépeindre par une image, tiendraient plutôt du désordre d'un monceau de galets que de la symétrie d'une mozaïque.

Pour comprendre le processus en vertu duquel les cerveaux physique et éthérique s'élèvent au rang de véhicules de conscience, il est nécessaire de retracer nos pas sur le chemin de l'évolution, de remonter à la genèse de l'ahamkara — le moi — (l'êtreté : l'état d'être moi) stage dont on peut suivre les modes d'expression chez les animaux inférieurs autour de nous. Du contact des objets extérieurs résultent des vibrations que le système nerveux transmet au cerveau par l'intermédiaire du corps astral et acceptées par le soi-conscient à titre de sensations. En dehors de ce médiateur, aucune relation n'existe entre la sensation d'une part et les objets qui les ont occasionnées, de l'autre; or, ce lien — cette action médiatrice — est la cause immédiate d'une opération mentale déterminée, que nous nommons perception. Le service des perceptions une fois assuré, l'état conscient se sert du cerveau physique et de l'éthérique comme de véhicules à son usage : ce sont de véritables miroirs qui reflètent à son usage les images du monde extérieur. Il va sans dire que ce stage appartient à un passé lointain de notre huma-



nité ; néanmoins on peut en retrouver l'image en raccourci chez l'enfant, dans les premières années de son jeune âge, alors que l'état-conscient (l'Ego sous un autre aspect) renaît en un nouveau cerveau ; on peut constater alors ce qu'observe la mère, lorsqu'elle dit que l'enfant commence à *remarquer* ce qui veut dire, qu'en présence de l'objet extérieur qui produit une impression sur sa nouvelle enveloppe, il relie cette impression à la sensation intérieurement évoquée, en vertu de quoi il *prend note* de l'objet, il le perçoit.

Lorsque, par la répétition des perceptions, l'état-conscient a appris à connaître l'objet, la faculté lui vient de le concevoir sans l'intermédiaire des sens ; la présence de l'objet n'est plus indispensable pour qu'il en évoque l'image. Or, refléter sur le miroir mental l'image d'une impression reçue, c'ess se souvenir, c'est faire acte de mémoire : telle est l'origine des idées, premiers concepts de perceptions antérieures. Le monde extérieur présente les objets avec lesquels les sens se mettent en contact, d'où résultent, d'abord les perceptions, puis les images mentales, autrement dit, les idées que la conscience récolte et dont elle s'approvisionne. Sur ce fonds, l'état conscient du premier stage commence à opérer par un travail de classement — préliminaire obligé de toute opération subséquente — il faut avoir appris à distinguer les idées avant de pouvoir en *raisonner* . Le raisonnement apparaît dès qu'il y a comparaison entre deux concepts, puis, inférence de relations entre ceux-ci, résultant d'expériences antérieurement éprouvées et coïncidant avec certaines impressions immédiates ou subséquentes, maintes fois perçues. Durant ce processus, la Conscience s'est repliée en son centre, entraînant en son sanctuaire les idées générées par elle, et qui ne sont autre chose que des perceptions mentalisées, auxquelles elle ne tarde pas à ajouter quelque chose de son propre fonds — tel est le fait qu'on appelle vulgairement déduire une conséquence, établir entre deux concepts quelque relation de cause et d'effet. Peu à peu, l'état conscient s'habitue à tirer des conclusions de cette nature, et même à prévoir le fait qui, vraisemblablement, doit s'en suivre, si peu qu'il ait, pour s'y appuyer, quelqu'observation antérieure ; si bien que la perception considérée comme *cause* se produisant, celle qu'on a déduite comme devans être l'*effet* est légitimement attendue. A force de comparer les idées entre elles, l'état conscient s'aperçoit que parmi les éléments dont se composent ces idées, plusieurs ont des rapports de similitude, tandis que d'autres se distinguent par leurs différences ; ce qui lui permet de séparer les uns des autres, de les ranger ensemble suivant leurs caractéristiques communes, de telle sorte qu'un nonveau concept se présentant dans le champ de ses perceptions, il n'est plus embarrassé pour lui attribuer la classe qui lui convient. C'est ainsi que graduellement la conscience parvient à établir le cosmos dans le chaos de perceptions confuses au milieu desquelles elle commença



sa carrière mentale, et à inférer un ensemble de lois de l'observation des phénomènes ordonnés de la nature et des types qu'elle y rencontre.

Dans la série d'opérations que nous venons de parcourir, il n'est rien qui excède l'action de la conscience dans le cerveau et par l'intermédiaire de cet organe ; et cependant on y relève la présence d'un quelque chose que ce dernier ne saurait fournir. Le cerveau n'est simplement qu'un récepteur de vibrations, et les vibrations ne deviennent des sensations qu'après avoir passé par le véhicule astral, c'est alors que le corps mental s'en empare pour les transformer en perceptions. La perception mentalisée est l'origine et le point de départ des facultés intellectuelles, grâce auxquelles — nous ne pouvons assez le répéter — ce qui n'était que chaos et confusion devient pour le cerveau humain ordre, clarté et cosmos. Durant ce travail d'enfantement, le soi-conscient n'est pas abandonné à lui-même, il reçoit la lumière qui rayonne d'un plan plus élevé, la lumière qui descend jusqu'à lui sous forme d'idées ; et celles-ci ne doivent rien aux matériaux que fournit le monde physique, car elles sont la réflexion directe du Mental-Universel. Les lois de la pensée règnent souveraines sur l'étendue du monde mental, si rudimentaire qu'en soit la manifestation ; le simple acte d'émettre une pensée révèle la pré-existence du Mental-Universel, et rien ne se fait sur le plan de la Pensée, rien n'est possible qu'en vertu de ses Lois et par leur intermédiaire.

Les premiers efforts de la conscience pour s'extérioriser dans son véhicule physique et faire usage des facultés de la raison naissante, ne vont pas, est-il besoin de le dire, sans d'innombrables erreurs de jugement, résultat de l'insuffisance de ses perceptions, de l'incorrection de ses inférences. Incessamment les conclusions sur lesquelles elle se fonde se trouvent viciées par des déductions hâtives, pour avoir généralisé sur le témoignage d'une expérience limitée. De là, la nécessité des principes de la logique, lesquels ont été formulés expressément à cette fin de discipliner le Penseur novice, de lui permettre de trouver son chemin à travers le dédale des erreurs où il est exposé à tomber, par suite de son inexpérience. Il n'est pas moins vrai que l'effort de raison que fait un être, lorsqu'en présence de deux concepts, il s'essaye à en tirer une conséquence, dénote — si imparfait qu'en soit le résultat — un progrès marqué dans sa croissance, pouvant par là qu'il est enfin capable d'ajouter quelque chose de son propre fonds aux impressions qu'il reçoit de la nature extérieure.

Ce travail d'application mentale aux matériaux recueillis du dehors, réagit sur le véhicule physique même — étant donné que tout mouvement de l'intellect provoque dans le cerveau des vibrations correspondantes. C'est pourquoi, lorsqu'entre deux perceptions données un lien de relation a été établi, l'action mentale ne s'arrête pas à son propre plan, elle agit par influence sur les di-



verses séries de vibrations cérébrales provoquées par les dites perceptions, établissant entre ces vibrations certains liens, certaines affinités, destinés, plus tard, à produire de nouvelles modifications. Le corps mental en action, tous les autres véhicules sont en branle : l'astral, l'éthérique et le corps dense ; et la matière nerveuse de ce dernier se met à vibrer sous les impulsions qui partent du sommet. Cette action se manifeste en un crépitement analogue aux décharges électriques, d'où naissent des courants magnétiques à travers les molécules de la matière nerveuse et les groupes de ces molécules, déterminant ainsi des vibrations compliquées. Ces courants laissent après eux comme un sillage d'essence nerveuse, le long duquel — par influence, et mettons que ce soit par mouvement contraire — un nouveau courant est sollicité de se former. Supposons qu'un groupe de molécules de cette espèce, ayant déjà vibré dans une circonstance précédente, se trouve être mis en branle par un acte de conscience — par la répétition de l'idée même dont il a conservé l'empreinte — Que se produira-t-il alors ? il arrivera que la vibration moléculaire, prise entre deux courants — l'un direct, l'autre par influence — profitera de l'éventualité pour se former elle-même en un nouveau courant le long du chenal établi — par la raison mécanique que deux courants parallèles déterminent la formation d'un troisième — et que sera ce nouveau contact ? l'expression spontanée du jeu des facultés mentales que l'on nomme une association d'idées, en d'autres termes, une idée qui, après avoir passé par la filière des transformations normales, portera l'empreinte des diverses influences qui lui ont donné naissance.

Les associations d'idées ont une grande importance, elles ont aussi leur inconvénient en ce sens qu'elles permettent au cerveau d'intervenir d'une façon souvent très inopportune dans les méditations du mental : par exemple, lorsqu'une idée grotesque ou risible vient spontanément se glisser au milieu de pensées graves et sérieuses; le Penseur a concentré son attention sur un sujet de l'ordre le plus élevé, et voilà que, soudainement, sans que la volonté y soit pour rien, la figure grimaçante de l'intrus — produit d'une association fortuite, d'un mouvement mécanique de la cervelle — se présente sur le seuil du sanctuaire pour le profaner. Aussi le sage tient-il constamment son attention en éveil sur le danger des associations, il ne parle qu'avec la plus extrême réserve des choses sacrées, pour ne pas exposer les idées de cet ordre à des rapprochements niais ou grossiers de la part des sots et des ignorants, crainte qu'il ne se forme ainsi des liens destinés à se répéter fatalement, plus tard, dans la conscience. Utile est le précepte du grand Instructeur nazaréen : « Ne donnez pas les choses saintes en pâture aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux ».

Le signe d'un développement plus marqué chez l'homme, c'est lorsqu'il commence à diriger sa conduite non plus sous l'empire



des impressions reçues du dehors, mais d'après les données que lui suggère son Soi-intérieur, lorsqu'il met à contribution les trésors de son expérience, le souvenir des événements passés, lorsqu'il se met à comparer les résultats obtenus suivant les différents mobiles auxquels il a obéi naguère, libre désormais de choisir, en connaissance de cause, la ligne d'action qu'il entend suivre dans le présent. Il en est à cette phase d'évolution où l'homme s'essaye à projeter, à prévoir, à juger de l'avenir par le passé, à raisonner sur ce qui doit arriver, en s'appuyant sur ce que lui ont enseigné les résultats antérieurs : tels sont les indices certains d'un progrès sensible dans la croissance de l'homme réel.

Cela ne veut pas dire qu'il soit encore en état de penser indépendamment des cerveaux physique et éthérique, de fonctionner sur d'autres plans en dehors de leur intermédiaire ; il n'est pas moins vrai qu'il est, par cela même, sur une voie de développement et de conscience en rapport avec l'individualité qui est en lui, libre de se diriger comme il l'entend, au lieu de s'abandonner au gré des circonstances, d'obéir à la pression qu'exercent sur lui les objets extérieurs. C'est par là que se manifeste la croissance de l'homme, qu'il développe de plus en plus ce qu'on appelle le *caractère*, sa puissance de volonté.

Les caractères forts se distinguent des faibles, selon qu'ils se rapprochent de cette ligne d'action, ou s'en éloignent. Ces derniers sont le jouet des circonstances, vont aveuglément vers tout ce qui les attire, cèdent le pas à tout ce qui leur résiste, tandis que l'homme au caractère fort trouve en son centre le mobile de ses actions, maîtrisant les contingences extérieures, en leur opposant les forces appropriées, guidé en cela par la somme d'expérience accumulée, d'autant plus utilisable que le cerveau physique et son double éthérique se sont affinés par l'éducation, qu'ils ont accru en réceptivité. Ce n'est pas que l'homme réel manque d'expérience, mais il ne peut la mettre à profit qu'autant que sa conscience physique lui permet d'en manifester ; il en est de même de la mémoire, de même du raisonnement, en ce sens que l'homme intérieur est capable de juger, de choisir, de se déterminer, mais pour traduire ce potentiel sur le plan de matière, il doit en pénétrer la substance cérébrale physique et éthérique, il ne peut agir que par l'intermédiaire d'organes matériels, d'un mécanisme nerveux et du double-éthérique qui y est connexe. Plus il parvient à rendre le cerveau sensible à ses impulsions, à en améliorer les matériaux, à en contrôler les actes, plus l'instrument de la pensée devient, sur ce plan de matière, l'expression fidèle de lui-même.

Quel est donc pour nous — êtres vivants en notre monde physique — quel est le moyen de faire de nos véhicules les meilleurs instruments à cet usage? Il ne s'agit plus ici de développement physique ; le sujet a été traité ailleurs, nous n'y reviendrons plus, mais



de l'éducation du cerveau comme intermédiaire de la pensée, à l'usage du Soi-conscient. Quiconque est résolu et veut poursuivre, sur le plan mental, l'œuvre de rénovation du véhicule qui est sien — et cela ne saurait se faire qu'autant qu'est reconnue la nécessité de mener de front la purification physique — doit exercer l'organisme cérébral à répondre promptement et consécutivement aux impulsions du mental. Mais pour transmettre quelque chose, il faut en posséder au moins les éléments. Il faut donc s'astreindre à penser avec logique, avec esprit de suite, pour habituer le cerveau à fonctionner de même, par mouvements ordonnés, imprimés aux groupements moléculaires, et non par vibrations isolées et fortuites. L'homme seul *initie*, le cerveau *imite* ; c'est pourquoi la paresse mentale, le manque de suite ne produisent qu'une cérébration vicieuse, aux vibrations éparses, aux groupements dissociés.

Le travail se divise en deux stages : l'homme résolu à atteindre ce but commence, d'abord, par introduire de l'ordre dans son corps mental, à imprimer à ses pensées le caractère consécutif, d'où résulte l'enchaînement logique des idées, et non l'intrusion de combinaisons fortuites. Parvenu à ce point, il procède à l'éducation du cerveau pour obtenir le synchronisme des vibrations. C'est ainsi que le double organisme physique — le système nerveux et l'éthérique — prennent l'habitude de fonctionner systématiquement, prêts à répondre à toutes les exigences, à portée de la main du maître — le Penseur. Un véhicule de conscience exercé se reconnaît d'un autre qui ne l'est pas, comme les outils d'un manœuvre sans soin, de ceux d'un ouvrier habile : les uns sont émoussés et couverts de rouille, les autres ont le brillant de l'acier, le tranchant aiguisé, ce quelque chose enfin qui indique qu'ils sont bien en main ; ainsi doit-il en être du véhicule physique pour répondre à l'appel du mental.

Les résultats d'un travail aussi assidu pour développer les capacités du cerveau ne s'arrêtent pas à la limite du véhicule physique, loin de là. Toute impulsion transmise à ce dernier ayant à faire son chemin au travers de l'astral, le véhicule y congénère doit nécessairement en ressentir la salutaire influence, d'autant plus que la matière astrale est plus sensible aux *vibrations-pensées*, que ne l'est le physique. Sous l'action mentale équilibrée, le dessin de l'astral s'accuse et se précise, le corps se proportionne et s'harmonise. Tout homme possédant la maîtrise d'un cerveau exercé dans l'art de la concentration, capable, par cela même, de penser comme il veut, quand il veut et suivant la ligne de son choix, pourrait constater — s'il en avait physiquement conscience — un développement analogue et parallèle dans cette portion de sa vie qu'il passe en état de rêve ; il s'apercevrait — qu'il en garde ou non le souvenir au réveil — que ses rêves deviennent plus animés, plus soutenus et même plus instructifs. C'est qu'à partir de ce point, l'homme commence à fonctionner en un véhicule plus élevé — le second vé-



hicule de conscience : le corps astral — il a pénétré dans une nouvelle région, le second plan cosmique, et y agit revêtu du véhicule astral, indépendamment du physique. Considérons pour un moment la différence entre deux hommes à *l'état de veille*, autrement dit, fonctionnant l'un et l'autre en leur véhicule physique, dont l'un est ignorant des services que lui rend l'astral, en qualité d'intermédiaire entre le mental et le cerveau, tandis que l'autre s'en sert consciemment à titre de véhicule. Le premier, chez qui le corps astral n'est pas encore monté au grade de véhicule de conscience, ne voit du monde qui l'entoure que ce qu'en voit le commun des mortels, c'est-à-dire, fort peu de chose, tandis que le second dispose de la vision astrale que la matière physique est impuissante à limiter. Il voit, par conséquent, au travers de tous les corps physiques, derrière lui aussi bien que devant, les murs et autres substances dites OPAQUES, ont à ses yeux, la transparence du cristal ; il voit les formes astrales ainsi que les couleurs, auras, élémentals et autres entités appartenant à ce plan de matière. S'il assiste à un concert, il perçoit, à mesure que se déroulent les phrases musicales, de glorieuses symphonies de couleurs ; s'il s'agit d'une conférence, il voit, tandis que parle l'orateur, chaque pensée se détacher dans la forme spéciale, dans la modalité de couleur qui lui appartient sur le plan astral, et obtient ainsi une *épreuve* plus complète des pensées de l'orateur que ne saurait le faire celui qui n'entend que par le seul moyen des mots articulés. Car les pensées qui s'expriment sur notre plan de matière à l'aide des symboles que nous appelons des mots, se traduisent, en la matière astrale, par des sons et des couleurs et des formes dont est impressionné le véhicule astral. A toute conscience pleinement éveillée à l'astral, aucune de ces impressions cumulatives n'échappe ; celle-ci les perçoit toutes et les enregistre. Il arrive parfois, au sortir d'une séance où parlait un orateur, qu'on s'aperçoive — pour peu qu'on s'examine avec attention — avoir saisi sensiblement plus de sa pensée que ne le comportait le sens attaché aux paroles ; souvent, cela ne nous revient qu'après coup, avec la sensation très nette que le phénomène est postérieur à l'audition. Plus d'un, alors, retrouve en sa mémoire ce que l'orateur n'a pas dit ; cela se présente comme une sorte de suggestion, qui a pour effet de continuer, d'achever la pensée ; on dirait qu'il se dégage des mots un sens qui n'y était positivement pas au moment où ils frappaient notre oreille. Ce phénomène et autres semblables sont la preuve que le véhicule astral est en voie de développement ; cela prouve aussi que l'homme est en relation plus directe avec le monde de la pensée, qu'inconsciemment il met le véhicule astral à contribution, d'où résulte nécessairement, au profit de ce dernier, progrès et organisation.

Ce que nous nommons *inconscience* durant le sommeil tient, soit à l'insuffisance de développement du corps astral, ou bien à l'absence de liens conscients pour relier ce dernier au cerveau phy-



sique endormi. A l'état de veille, le corps astral sert d'intermédiaire entre les courants de mentalité générés par le Penseur et l'organe cérébral ; mais, lorsqu'engourdi par le sommeil, le cerveau a cessé de fonctionner, lorsque l'organe physique au moyen duquel l'homme est habitué à recevoir les impressions du monde extérieur, ne lui transmet plus rien, ce dernier se trouve un peu dans l'attitude du « Roi David dans l'armure qu'il n'avait pas éprouvée » il est comme frappé d'impuissance, par cette raison qu'endormi sur le plan physique, il n'est pas encore éveillé en astral. N'ayant pas encore conquis l'usage indépendant de son véhicule sur ce plan, il reste étranger aux impressions y régnantes. D'autant plus que l'apprentissage de l'astral se fait, le plus souvent, à notre insu : Tel homme qui, durant les heures du sommeil, s'est exercé à se servir de ce véhicule indépendamment du physique, peut très bien, au réveil, n'avoir gardé souvenance du travail accompli — encore un autre stage du lent progrès de l'homme ! — Il n'est pas moins réel que l'œuvre se poursuit, et que le véhicule astral apprend à voler de ses propres ailes en son élément, avant que notre personnalité ne soit à même d'établir de conscientes relations entre le monde astral et celui d'ici-bas.

Enfin les relations se sont établies; l'homme a conquis le libre usage de l'un et de l'autre corps; désormais affranchi de l'astral, ce monde est entré définitivement en son aire de conscience à l'état de veille; il a la facilité de vivre de la vie astrale, sans sortir de son corps physique ; on peut dire qu'il participe à la fois et simultanément de la vie de deux mondes, qu'aucune solution de continuité, aucun gouffre ne sépare désormais. Tel qu'un aveugle-né, dont les yeux viennent de s'ouvrir à la lumière, ainsi l'homme, dessillé en présence du monde physique, le découvre pour la première fois.

(*A suivre*) **Annie Besant.**

AUTO-SUGGESTION

Les pensées sont des choses. Ce qu'un homme désire être il le devient.

Les Indous connaissent bon nombre de proverbes exprimant ces idées qui descendent des âges lointains comme des échos répétant les paroles des Sages, et leur application pratique est la base de la Raja Yoga.

En notre siècle, l'Occident est arrivé à reconnaître jusqu'à un cerpoint l'influence exercée par la pensée sur le corps, influence dé-



montrée par les expériences de Charcot, de Richet, de Hack Tuke et de beaucoup d'autres.

Mais ni en Orient ni en Occident on n'avait jusqu'à ces derniers temps songé à faire une application utile du pouvoir qu'a la pensée de modifier les états corporels.

A l'heure actuelle les occidentaux commencent à prendre conscience de la puissance mentale contenue dans la nature humaine et de son efficacité pour déterminer les états de santé et de maladie.

C'est sous le nom de suggestion que cette puissance a été reconnue.

Par exemple un médecin dit à un malade : « Dès que le remède que je vous ordonne commencera à produire son effet, vous vous sentirez mieux. »

C'est là une suggestion venant de l'extérieur, le malade, s'il a confiance dans l'habileté du médecin, se met aussitôt à penser : « J'irai mieux dès que le remède commencera á produire son effet. »

Il prend ainsi l'opinion du docteur pour la faire sienne et cette idée agissant sur son organisme physique y produit ce qu'on appelle les effets de l'auto-suggestion.

Les guérisons de ce genre dépendent de la vigueur avec laquelle le médecin peut implanter son opinion dans l'esprit du malade, et ensuite de l'aptitude de celui-ci à maintenir cette idée présente dans sa conscience avec une énergie telle qu'aucun doute ne la puisse contrecarrer.

Par contre les suggestions des parents et des amis que la maladie empire, que le malade va mourir produisent souvent leur effet naturel.

L'homme, qui refuse de venir en aide à la nature par le concours de son *vouloir vivre* et qui établit en sa conscience la conviction de sa mort, a beaucoup plus de chances de succomber que celui qui est fermement convaincu qu'il doit continuer à vivre.

Les exemples des effets des suggestions néfastes ne furent que trop nombreux dans la dernière épidémie de peste de Bombay.

Il y a des malades qui meurent surtout de peur, d'autres meurent de résignation ; frappés par la maladie, ils la considèrent comme un arrêt du destin devant aboutir aux dernières conséquences et n'entreprennent pas de résister à cet arrêt qui a marqué leur dernière heure.

Une autre suggestion qui augmente beaucoup le nombre des victimes dans les épidémies, c'est l'opinion populaire que les malades sont conduits aux hôpitaux pour y être tués.

Cette opinion assez répandue est convertie en auto-suggestion par nombre des individus qu'on transporte aux hôpitaux pour les soigner ; cette suggestion fait apparaître en leur conscience un état d'horreur qui a parfois pour effet de les tuer avant même qu'ils soient arrivés à la porte de l'hôpital.



La suggestion joue un rôle très important dans la vie de l'humanité, sans que le grand nombre des humains s'en doute.

Nos sens sont des canaux qui conduisent en nous le contenu du monde extérieur ; par notre mentalité et notre sentimentalité, ce contenu est plus ou moins transformé, puis renvoyé dans le monde extérieur dont la première couche rencontrée est notre corps. De là résulte que c'est d'abord et surtout sur notre corps que nos opinions ont de l'influence, surtout celles qui s'occupent directement de lui.

Le seul moyen d'éviter les funestes effets qui peuvent résulter de là, c'est d'opposer aux suggestions qui nous sont fournies par le monde extérieur, des suggestions fabriquées par nous-mêmes et de les faire agir avec énergie contre celles qui nous seraient pernicieuses. C'est surtout en Amérique qu'on s'est mis à pratiquer cette méthode de guérison et de sauvegarde pour la santé. Les auto-suggestionnistes américains en sont arrivés à dire : « Ce qu'un homme veut être avec persistance, il le devient. »

Et ils ne se contentent pas de l'énonciation de cette idée, ils la mettent en pratique.

Ceux qui instruisent l'enfance et la jeunesse depuis les maîtres des salles d'asile jusqu'aux professeurs de l'Université, s'avancent à grands pas vers la compréhension de ce fait et en inculquent la connaissance à leurs élèves.

Les hommes et les femmes aussi apprennent à se servir de l'auto-suggestion pour leur avantage ; et ce sont des hommes et des femmes de toutes les classes de la société qui pratiquent l'entraînement conscient de leur volonté.

« Il n'y a pas de remède aussi puissant que l'auto-suggestion pour rendre de la vigueur au système nerveux épuisé », disait dernièrement un homme de Chicago à qui la direction d'un grand journal impose un formidable travail physique et mental.

« Puisqu'un homme peut s'affaiblir par auto-suggestion, pourquoi ne pourrait-il pas se fortifier ? Alors que les autres, pour se remonter, prennent de l'alcool, disait ce directeur de journal, je tends mes nerfs vigoureusement, reste en repos pendant quelques instants puis me suggère que je suis en très bon état. Et presque aussitôt je me trouve en effet en très bon état. Par ce moyen on peut se guérir de l'insomnie ; pour obtenir cette guérison, je me suggère simplement que je m'assoupis, que je sommeille, que je m'endors profondément, et presqu'immédiatement je m'endors pour de bon. Je me suis ainsi guéri de l'insomnie après avoir échoué avec tous les autres remèdes. »

Il n'y a pas que les hommes à caractère énergique qui soient aptes à mettre ce remède en pratique ; de délicates femmes nerveuses réussissent tout aussi bien. Une dame, pourvue d'un tempérament de ce genre, disait :

« Quand je rentre épuisée après une journée de visites ou de

courses dans les magasins, je ne prends plus ni thé, ni autres stimulants, comme c'était auparavant mon habitude. Je me couche simplement et me suggère qu'au bout d'une demi-heure ou d'une heure, suivant les cas, je vais me réveiller fraîche et réconfortée. »

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples, mais ceux qui précèdent sont suffisants pour faire comprendre la chose. Le secret du succès est dans le succès même ; une fois que vous avez réussi à effectuer une guérison quelconque, vous prenez confiance en vous et la confiance en soi est la grande porte qui conduit au domaine des résultats.

Si nous examinons la question du point de vue théosophique, nous voyons d'abord que dans l'homme ordinaire l'égo est actif principalement dans le fourreau physique (*Sthoula charira*) et dans le fourreau passionnel ou émotionnel (*Kama*) et que, de ces deux fourreaux, il aspire par les sens ce que peut lui fournir le monde extérieur pour peupler ou occuper son champ de conscience ; en pareil état identifié avec ses émotions et ses états de santé physique, il est impuissant à agir sur ces fourreaux dans lesquels il se trouve submergé comme un bateau coulé au fond d'une rivière.

Mais s'il prend conscience de la valeur et de la situation de sa faculté pensante, il peut se loger dans le fourreau manasique qui est comme un poste élevé du haut duquel il domine les deux autres fourreaux ; pour continuer la comparaison du bateau, il est alors comme une barque qui flotte sur l'eau et peut y être dirigée à volonté avec un gouvernail, des rames et une voile.

(*Glaneur théosophique*) A. R.

VARIÉTÉS OCCULTES

LES DOMPTEURS DU FEU (*Suite et fin*).

Nous descendons sur les bords du foyer pour juger de la chaleur. Il est difficile de la supporter ; nous sommes obligés de détourner la face et de nous écarter. Quelques dames placées sur le tertre éprouvent une telle chaleur à la figure qu'elles se font un écran avec leurs fichus. Il s'agit de commencer l'enquête, et d'examiner les résultats. Impossible d'obtenir beaucoup de renseignements, car la plupart des expérimentateurs sont déjà mêlés à la foule.



Nous examinons pourtant la plante des pieds du frère de M. Govinda Das, un homme instruit (bachelier B. A.) de l'université d'Allahabad) et de parfaite éducation. Nous l'avions vu traverser deux fois le brasier; la première fois rapidement, la deuxième assez lentement. Sa plante des pieds est souple et l'épiderme, soigneusement inspecté, est intact. Une deuxième personne est examinée : la plante des pieds est souple et intacte. Mais la foule se retire peu à peu et nous ne pouvons poursuivre nos informations.

Le lendemain matin, à 8 heures, nous revenons sur les lieux. Les charbons sont réduits en çendres très chaudes dont le rayonnement peut être nettement perçu à plus de deux mètres de la fosse ; une dizaine d'indigènes s'y réchauffent. La nuit a été froide : apparemment 15° centigrades à 8 heures du soir, 18° au soleil à 8 heures du matin, et 10° au plus dans le milieu de la nuit.

Nous nous rendons ensuite à la villa Gopal Lal.

Parmi les délégués, des branches diverses de la société théosophique, quelques-uns ont traversé le feu. Ce sont des hommes instruits, très intelligents et de bonne foi. La plante de leurs pieds est fine comme chez tous les Indous qui se servent de souliers. L'un d'eux (licencié (M. A.) de l'université de Calcutta), est absolument indemne ; un autre (bachelier de l'université d'Allahabad) est indemne également. Quatre autres se présentent ; ils ont traversé le feu peu après le départ du brâhme.

Le premier offre à la partie moyenne de la plante du pied une surface d'un centimètre carré un peu brune, la première lame d'épiderme est enlevée ; le deuxième et le troisième présentent une brûlure, un peu plus importante, mais très superficielle encore, grande comme l'ongle d'un petit doigt, l'un à la partie interne du gros orteil gauche, l'autre à la plante du pied ; le quatrième, — qui est le *dernier* de la foule qui soit entré dans le brasier, — a attendu deux ou trois minutes après le départ de la procession pour y pénétrer ; il l'a traversé cinq ou six fois, à pas comptés. Sous les extrémités des orteils de l'un de ses pieds, l'on aperçoit de petites cloches, d'un centimètre carré, à peine, de superficie, comme si de petits vésicatoires y avaient été appliqués. L'autre pied n'a rien. La peau des surfaces plantaires est souple. Ces brûlures sont guéries le surlendemain.

Nous avons omis de dire que tous ceux qui ont franchi la fosse étaient nu-pieds, mais cela va de soi.

La sensation éprouvée en traversant le foyer, de l'avis de tous ceux que nous avons interrogés, est semblable à celle que l'on ressent en marchant sur du sable fin et modérément chaud. L'un des expérimentateurs a remarqué que la sensation de chaleur était plus forte devant le foyer que dans son milieu. L'impression de l'air chaud sur la respiration serait, dit-on, peu marquée, mais la durée de la traversée était insuffisante pour en juger.

Le brâhme dit, le lendemain, à M. Govinda Das, que le contrôle



du feu n'avait pas été aussi complet que d'habitude, parce que les images du sanctuaire avaient été touchées par des mahométans et quelques autres personnes de la foule. Un assistant, qui a précédemment traversé le feu, dans une opération semblable, dirigée par le même prêtre, avait fait, la veille et spontanément, la déclaration que la sensation de chaleur à la plante des pieds était notablement plus grande que dans sa première expérience, — ce qui tendrait à confirmer l'allégation de l'opérateur, et ce qui explique, peut-être, pourquoi la portion la plus concluante de la cérémonie a été omise, au grand mécontentement de la foule habituée à la voir exécuter. Cette partie de l'opération consiste en un combat singulier, *sur le brasier*, entre les deux hommes armés d'épées.

*
* *

Ce phénomène est fréquent dans l'Inde. Un festival annuel est spécialement célébré dans le temple de Dharmajara, à Mulapet, à cet effet. Il vient d'être accompli, vers le 20 octobre dernier, à Nagpur, au moyen d'un foyer circulaire permettant une course indéfinie. Plusieurs indous aussi honorables qu'instruits, et personnellement connus de nous, nous ont affirmé avoir assisté plusieurs fois à ces cérémonies et avec des foyers de 10 à 15 mètres de long. L'un d'eux, un licencié de l'université d'Allahabad, a vu le prêtre dont nous venons de raconter l'exploit, marcher inpunément, à pas lents, dans un brasier de 10 mètres de longueur ; un autre a pu traverser lui-même, douze fois consécutives, un foyer de même longueur ; plusieurs autres assistent chaque année à de pareils phénomènes ; en résumé, presque aucun Indou n'a le moindre doute sur la possibilité de ces faits.

En Europe, l'épreuve du feu subie victorieusement par les sorciers, il y a quelques siècles, était considérée comme une preuve de possession et ces malheureux étaient mis à mort ; on ne songeait point que le démon, avec les pouvoirs qu'on lui accordait, aurait pu, s'il l'avait voulu, arracher ses fidèles non-seulement à l'action du feu, mais à n'importe quel genre de mort, — mais la logique n'était pas la qualité dominante à cette époque.

Dans les histoires de possédés et des convulsionnaires, on rencontre de nombreux exemples d'immunité contre le feu. De nos jours, les médiums Eglington, Home et bien d'autres, on pu prendre des charbons ardents dans leurs mains et les conserver assez longtemps sans être brûlés. Tout récemment, les indigènes des îles Fidji ont montré devant MM. Mamica et Delcasse, une preuve de leur pouvoir remarquable sur l'élément igné ; le récit en a été donné dans le *World Wide Magazine* d'avril ou mai de la présente année et a été commenté par une partie de la presse britannique.

Le phénomène n'est donc pas nouveau. Celui auquel nous avons assisté est, *pour nous*, une preuve suffisante de l'existence d'un



pouvoir capable de dompter à un degré considérable l'énergie destructive du feu ; celui-ci n'est pas atteint, mais il ne brûle pas. Nous estimons qu'une fournaise semblable à celle que nous avons eue sous les yeux, ne peut être traversée nu-pieds, dans les conditions exposées, sans que de graves brûlures en soient chaque fois le résultat.

Nous pensons, également, que deux ou trois minutes après la cessation des incantations, le contrôle était encore intense puisque les expérimentateurs cités à ce sujet, n'ont présenté que des brûlures insignifiantes. La contre-épreuve aurait été intéressante : traverser le foyer avant les incantations ou longtemps après le départ de l'opérateur ; mais nul n'a voulu la faire et nous ne la conseillerions à personne.

*
* *

Quel peut être le *modus agendi* du phénomène.

La foi ! Non. La foi qui peut accomplir des prodiges, — qui peut transporter des montagnes, — est plus rare qu'on ne l'imagine, et les quelques individus qui, encouragés par le nombre et le succès de ceux qui essayaient, ont traversé impunément, n'étaient point sous son influence ; le dernier, en particulier, à touché d'abord le feu, dit-il, et quand il s'est convaincu qu'il ne brûlait pas, il a marché lentement, laissant le pied posé pendant deux secondes environ sur les charbons.

L'état crisiaque ? Cela peut certainement s'appliquer aux deux énergumènes qui ont servi à l'opération, — et leur état était nécessaire au succès, a-t-on dit, — mais non à la foule, non aux enfants, et moins encore à un certain nombre de personnes bien connues qui ont traversé le foyer.

Nous laissons à de plus experts la résolution du problème.

Dr Th. Pascal.

QU'EST-CE QUI DOMPTE LE FEU ?

Plusieurs théosophistes se demandent pourquoi le narrateur du récit intitulé : *Les Dompteurs du Feu* a terminé son exposé sans donner l'explication du phénomène. Plusieurs raisons en ont été la cause, raisons sur lesquelles il est inutile de nous attarder, mais pour satisfaire nos lecteurs nous leur adressons les présentes lignes.

Disons-leur tout d'abord, à titre de renseignement complémen-

taire, que ce même narrateur, signataire du présent article, a été témoin, à deux reprises, du phénomène en question, et qu'il a traversé lui-même, nu-pieds, le foyer, *dix minutes* environ après la cessation des incantations, sans autre effet que deux petites vésicules, larges chacune comme l'ongle d'un petit doigt, à la plante du pied gauche, et une vésicule de même dimension à la plante du pied gauche, ce qui prouve, nous semble-t-il, que l'effet du « charme » persiste un temps très appréciable après que la force qui le produit a cessé d'agir.

Deux faits doivent être considérés dans cette explication.

1° Toutes les forces de la nature sont le résultat de l'action divine, — la Volonté de Dieu, disent les chrétiens, avec raison, — servie par une hiérarchie d'êtres dont les plus bas, — les agents immédiats, — sont à peine conscients de leur fonction, tandis que les plus élevés sont des Intelligences radieuses, dirigeant, avec une conscience si grande que nous ne pouvons l'imaginer, le processus qui, sur le plan physique, résulte en ce que nous appelons une force cosmique. Entre la tête et les pieds de ces hiérarchies s'interpose toute une chaîne d'anneaux formant la transition.

2° Non seulement toute force repose sur une force opposée qu lui fait un levier vital qui permet son existence, — la force électrique, par exemple, qui ne peut être produite sans la formation des deux pôles opposés qui constituent la condition *sine quâ non* d'un courant, — mais il existe, pour toutes les forces, des antagonistes proprement dits, des forces spéciales et variées, qui n'ont rien à faire avec celles qui jouent le rôle de condition d'existence d'une force quelconque, mais qui sont des *neutralisants* nécessaires dans les opérations de la Nature.

Pour manier une force cosmique sur notre plan, il faut soit des appareils physiques permettant de la canaliser et de l'utiliser plus ou moins pour tel ou tel effet, — cela rentre dans le champ des sciences physiques; — soit agir sur elle par l'intermédiaire des êtres qui la manifestent, qui en sont l'âme cachée, — ceci fait partie du domaine de la science des choses invisibles à l'œil physique, la science occulte. Dans le cas en question, il fallait soit dominer ceux des agents inférieurs de transmission de la force qui sont susceptibles d'être contrôlés par la volonté humaine, soit obtenir la faveur de ceux qui sont au-dessus du pouvoir de l'homme; car, *lorsque nulle restriction karmique n'est en cause*, les têtes des hiérarchies laissent une assez grande latitude aux désirs des magiciens, qui, dès lors, par faveur obtenue par la prière, ou par action de leur volonté peuvent diriger la force et en faire un bon ou mauvais usage. Le brâhme, dont il est parlé dans le récit, par le pouvoir des *mantrams*, des prières, des offrandes et des actes de bienfaisance (1) qui pré-

(1) 100 pauvres et 100 brahmes doivent être nourris le jour de la cérémonie.



cèdent la cérémonie, obtient l'assistance volontaire de certains êtres faisant partie de la chaîne antagoniste à la chaîne qui produit les phénomènes de l'ignition, et le feu cesse de brûler.

Quels sont ces agents, et quel degré de la chaîne occupent-ils ?

Pour répondre à cette question, c'est-à-dire pour juger d'un phénomène occulte, il ne suffit pas d'une connaissance théorique, il faut la connaissance exacte des plans invisibles, et les sens voulus pour les examiner avec précision et à n'importe quel moment. Dans la première des deux cérémonies, deux occultistes de haut grade, tous les deux membres de la S. T., étaient présents et ont pu voir ce qui se passait derrière l'écran physique, et le narrateur de l'article sur *Les Dompteurs du feu* a eu la faveur de recevoir de la bouche de l'un d'eux l'explication désirée.

L'opérateur n'agissait point par la force de sa volonté, mais sous l'influence des moyens dont nous avons parlé, il obtenait le concours gracieux et amical d'êtres peu élevés dans l'échelle de leur hiérarchie, des êtres qu'on pourrait comparer à des élémentals, mais qui appartiennent, en réalité, à une classe très différente, et qui ont été créés spécialement, pour ainsi dire, pour empêcher le feu de brûler. Un certain nombre de ces êtres avaient pris possession du corps des hommes armés d'épées et ceux-ci, ainsi protégés par ces forces, passaient impunément sur le brasier qui, à leur contact, perdait son pouvoir destructeur. La neutralisation persiste un certain temps, et ce temps varie avec le nombre des êtres momentanément incarnés et avec la durée de leur contact avec le feu.

Voilà tout ce qui peut être dit dans une Revue lue par des étudiants au courant de la théorie sinon de la pratique occulte, mais ce qui ne pourrait être exposé ailleurs sous peine de provoquer le rire ou de faire croire à la folie.

D^r Th. Pascal.

Le XXIIIe Anniversaire de la fondation de la Société Théosophique, à Adyar.

Voici le récit que le D^r Th. Pascal, présent à cette réunion, où il représentait notre pays, nous envoie pour la *Revue théosophique française :*

Le XXIIIe Anniversaire de la fondation de la S. T. a été célébré à Adyar, au Quartier général de la Société, les 27, 28, 29 et 30 décembre dernier, au milieu de l'affluence habituelle et avec l'enthousiasme accoutumé.



Notre quartier général est une charmante propriété de 14 hectares, pleine de belles pelouses naturelles ombragées par de grands arbres; une petite forêt de gracieux cocotiers, une jolie rivière et les eaux bleues de la mer qu'on aperçoit non loin à l'ouest ornent le paysage ; de multiples constructions, portant toutes ce cachet particulier de l'élégance orientale, l'animent ; et les doux et grandioses souvenirs de notre grand Instructeur, H. P. B., y sont restés comme l'âme du lieu, pénétrant jusqu'au cœur ceux qui ont le privilège d'accomplir le pèlerinage.

Ce qui nous a frappé, et ce qui a causé notre joie, c'est de constater les progrès que notre Société a fait actuellement dans l'esprit public. Nous ne voulons point parler des 530 chartes qu'elle a délivrées depuis sa fondation, ni des 450 Branches qui la composent aujourd'hui ; cela n'est qu'un résultat interne, un constituant de notre organisme, visible seulement à ceux qui lisent nos comptes rendus, et n'exprimant rien au sujet du rayonnement extérieur que nous pouvons avoir ; nous avons en vue cette action externe qui se traduit, dans l'Inde, par des articles fréquents, dans tous les quotidiens, sur la S. T. et sur la Renaissance si marquée produite, par ses efforts, dans la masse de la nation. Quand H. P. B. et le Président fondateur arrivèrent, il y a 20 ans, notre mère aryenne agonisait, tout était en léthargie, et le matérialisme occidental commençait l'œuvre de désagrégation finale ; aujourd'hui les fils de l'Aryavarta se sont réveillés, les pandits ont repris leur œuvre ; l'énergie revient dans ces brillants enfants de l'Orient, l'agonisante a repris le souffle, — un souffle faible mais normal, le râle a cessé et le mouvement vital se rétablit. Et le moment peut être prévu où, grâce aux Collèges hindous, dont Mme Annie Besant a fondé le modèle à Bénarès, — des collèges où l'instruction occidentale sera unie à l'éducation et à la religion nationales, — la nation revivra de sa vie propre et cessera de croupir dans les effluves malsains, impropres à sa constitution, de la civilisation que ses conquérants y ont importée. Cette œuvre des Collèges hindous nous paraît d'une importance extrême et d'une fécondité que l'avenir ne démentira pas, nous en avons la conviction, et tout appui — pensée ou argent — qu'elle recevra sera pour celui qui le donnera une précieuse semence déposée dans son karma, car l'Inde doit être régénérée, doit reprendre sa place parmi les nations ; bien plus, — et c'est une grande Ame qui nous l'affirme — elle doit développer une civilisation plus grande que la merveilleuse civilisation de son passé glorieux !

Les signes si éclatants de la Renaissance indoue sont une constatation bien douce pour le cœur du théosophe, mais d'autres faits se présentent qui sont de consolants et d'encourageants témoignages, montrant que ce n'est pas en vain que le grand cœur inconnu ou méconnu, H. P. Blavahky, a sacrifié sa vie, a accepté l'agonie physique, morale et mentale, — qui a duré jusqu'à ce

qu'elle ait quitté son enveloppe visible, cette agonie du mépris, du mensonge, de la calomnie, du scandale, des complots, de la trahison, cette agonie qui résulte de l'action de toutes les forces obscures s'efforçant d'éteindre le flambeau que le Ciel vient d'allumer sur la terre pour éclairer une race en péril. Non, ce martyre n'a pas été subi en vain ! Le moment n'est plus où des espions du gouvernement filaient les deux prisonniers, — les deux glorieux fondateurs de notre Société, — le long de leurs voyages dans cette immense contrée pour y déposer les semences que nous voyons germer maintenant. Aujourd'hui, la ville de Madras met sa mairie à notre disposition, à chacune des célébrations de nos anniversaires; les gouvernants demandent la faveur d'assister à nos réunions, et, nous avons pu voir, à nos côtés, aux conférences données au quartier général par M[me] Annie Besant, des officiers de l'armée anglaise, de hauts fonctionnaires et le gouverneur de Madras : voilà un témoignage suffisamment concret de l'influence de la Société théosophique dans l'Inde pour qu'il nous dispense de commentaires.

L'influence de nos doctrines sur la pensée du monde est déjà si profonde qu'on peut en voir la marque sur toutes les productions élevées de l'esprit humain : science, art, littérature, philosophie, psychologie, recherches sur les phénomènes occultes, religion. Mais nous n'avons point à traiter ce chapitre et nous revenons au sujet.

L'assistance a varié de 600 personnes dans les réunions d'affaires, à un millier pour les conférences. L'Inde théosophique avait envoyé 400 délégués ; la France, l'Angleterre, l'Amérique, la Nouvelle-Zélande étaient directement représentées.

Quatre admirables conférences ont été données par M[me] Annie Besant : la première, sur la *Science antique et moderne*, la deuxième sur la *Fonction des dieux dans l'évolution*, la troisième sur l'*Evolution de la Vie,* la quatrième sur l'*Evolution des formes.*

La grande réunion tenue à l'Hôtel de ville, le 29 décembre, a été particulièrement brillante; chacun des représentants de la théosophie dans les autres parties du globe y a parlé. Le représentant de la France a été traduit, — et admirablement — dans cette occasion par M. Bertram Keightley, secrétaire général de la section indienne de la S. T., l'un des premiers, des plus dévoués, et des plus éclairés parmi les travailleurs théosophiques; et les quelques paroles d'affection que le même représentant adressa à nos frères indous, à la réunion qui ouvrit le XXIII[e] Anniversaire, à Adyar, furent traduites par le Président Fondateur.

La Direction.

DEMANDES ET RÉPONSES

(a) *Les archives de l'âkâsa sont-elles imprimées partout et sont-elles éternelles (du moins tant que dure l'âkâsa lui-même) et, si oui, comment se fait-il que l'entassement des tableaux successifs ne produise pas de confusion ?*

(b) *D'autre part, les archives sont-elles localisées autour de leur lieu d'origine et l'investigateur doit-il se transporter mentalement là, pour les trouver ?*

(c) *Les images* astrales *ou tableaux sont-ils localisés à l'endroit où ils ont été produits ?*

(d) *Les impressions astrales auriques, qui donnent naissance à la mémoire ordinaire, sont-elles très durables ?*

(e) *L'oubli est-il dû à la désagrégation de ces images, ou bien à un dérangement ou à un trouble vibratoire de la cellule du cerveau physique qui y correspond ?*

(f) *Les* bons *psychomètres lisent-ils dans les archives de l'âkâsa, ou voient-ils simplement des images astrales ?*

(a) Cette question paraît dénoter un peu de confusion dans l'esprit du questionneur, confusion probablement due à ce que les termes de comparaison qui ont été employés pour expliquer les faits, ont été pris comme représentant littéralement les faits eux-mêmes. Le point fondamental qui doit être dûment établi, en ce qui concerne les archives de l'âkâsa, c'est que lorsqu'on les étudie sur le plan manasique, comme le font habituellement les investigateurs, ils ne sont que la réflexion ou la reproduction, dans la matière de ce plan, de quelque chose qui vient d'un plan beaucoup plus élevé et qui ne serait autre chose, nous avons des raisons de le croire, que *la mémoire consciente du Logos de notre système.* On ne doit donc pas considérer les archives âkâsiques comme une série de tableaux ou de reproductions d'événements, existant d'une manière permanente dans le plan astral ou le plan manasique, superposés les uns aux autres, ou se suivant à la file, comme une pile de photographies ou le ruban d'un cinématographe.

Mais, s'il n'en est pas ainsi, que sont donc ces « archives » ? Ici l'on se heurte à l'éternelle difficulté que l'on éprouve lorsque l'on veut tenter d'expliquer, si peu que ce soit, les faits qui se produisent sur un plan supérieur, en se servant des termes en usage sur un plan inférieur. De là proviennent ces expressions, « archives », « tableaux » âkâsiques, etc., etc., employées dans le présent cas, et les malentendus qu'a eus pour résultat la matérialisation de ces termes de comparaison. Nous allons donc fairé une nouvelle tenta-



tive, mais, cette fois, en nous abritant derrière cette déclaration catégorique, que tout ce qui pourra être dit ne saurait donner, par la nature même des choses, qu'une image très lointaine et très affaiblie de la vivante réalité.

Tout d'abord il semble, lorsque l'on interroge le passé au moyen de ce que l'on appelle les archives âkâsiques, que ce soit la mémoire consciente du Logos qui constitue leur source première. Du moins, ce que l'investigateur paraît faire, c'est — au moyen d'un acte de sa part qu'il est littéralement impossible de décrire ici-bas — de permettre à la mémoire du Logos de se réfléchir sur la matière du plan manasique et de reproduire ainsi devant ses yeux, non seulement tout ce qui s'est passé sur le plan physique, mais encore tout ce qui est advenu, simultanément, sur les plans Astral et Manasique. Lorsque l'investigateur cesse d'exercer son action, le tout disparaît et la matière du plan manasique revient à son état normal. Il est, toutefois, indispensable de bien établir que les scènes tirés de la mémoire du Logos et reproduites sur la matière du plan manasique sont *objectives* et seraient tout aussi clairement visibles et tangibles pour une autre entité, soi-consciente sur ce plan, dont l'attention serait appelée sur ce qui se passerait, que pour l'investigateur lui-même.

En ce qui concerne la seconde partie de la question, il résulte évidemment de ce qui précède, que les archives n'existant dans la matière du plan manasique, ni à l'état de « tableaux », ni à l'état d' « images », il ne peut se produire, ni entassement, ni confusion.

(*b*) Ce que nous venons de dire répond aussi à cette question. Puisque le système *est* le Logos et vit en Lui, Sa mémoire est présente partout et le lieu d'origine n'a rien à faire avec la découverte, par l'investigateur, de ce qu'il cherche.

Jusqu'à présent, nous avons traité des archives âkâsiques proprement dites, de celles qui ont été utilisées au cours des investigations auxquelles nous devons le plus clair de nos récents enseignements théosophiques. Pour éviter tout malentendu, il est peut-être bon de dire quelques mots, au sujet de certains autres genres de mémoire, placés tout à fait à l'autre extrémité de l'échelle par rapport à celle du Logos, qui ont attiré l'attention, qui, dans un certain sens, peuvent aussi être utilisés comme « archives » et qui paraissent, en effet, jouer ce rôle dans certaines expériences psychométriques. Tout d'abord, la possibilité même des « expériences » implique nécessairement l'existence d'une grande loi générale, qui est celle-ci : le torrent de vie déversé par le Logos est apte, dans tous ses états et dans toutes ses phases, à recevoir et à conserver des impressions, c'est-à-dire à acquérir de l'expérience. Ceci étant vrai pour tout, est vrai pour l'atôme, qui n'est qu'un centre vital, de sorte que nous avons une mémoire « atomiqne ». Ensuite, puisque les combinaisons des atômes, pour former les tissus moléculaires qui constituent les divers sous-plans de notre plan, sont pro-



duites par l'action du torrent vital — le premier torrent de vie déversé par le Logos — nous aurons une « mémoire moléculaire » distincte de la mémoire atomique et le véhicule, le siège et le réservoir de cette « mémoire moléculaire » ne sera autre que la vague de vie du premier torrent vital. Plus haut encore, nous trouverons une « mémoire cellulaire », puis différentes phases et différents degrés de mémoire, associés à des tissus organiques de plus en plus complexes, jusqu'à et y compris le corps physique de l'homme, mémoire qui aura pour véhicule ou siège les différents genres d'essence monadique qui font partie du second torrent vital. Encore plus haut nous avons la mémoire humaine, c'est-à-dire l'éternelle mémoire du corps causal, dépendant *en dernier lieu* du troisième torrent vital comme son siège ou véhicule.

Maintenant, quelque difficile à admettre que ce soit, il ne faut pas oublier qu'il s'agit là de mémoires *véritables*, conservant, toutes, l'impression de tout ce qui leur est venu de l'extérieur. De sorte que nous pourrions — ou, plutôt, nous pouvons — découvrir dans l'essence qui constitue, par exemple, l'âme d'une cellule végétale faisant partie d'un tronc d'arbre, les impressions, plus ou moins claires ou effacées, de tout ce qui s'est passé dans un certain rayon autour d'elle, depuis qu'elle existe à l'état de cellule. Ces impressions ou ces souvenirs pourraient être, et sont pratiquement retrouvés dans chacune des cellules de cet arbre, tant qu'elle subsiste comme cellule. Lorsque la cellule cesse d'exister comme telle, c'est-à-dire lorsqu'elle est détruite par le feu ou par un dépérissement effectif, l'essence monadique qui l'animait est mise en liberté et retourne au bloc auquel elle appartient et cette mémoire spéciale ne pourrait plus être retrouvée que comme une fraction du tout qui est emmagasiné dans ce bloc d'essence ; mais ce n'est possible qu'au pouvoir de vision de l'Adepte.

C'est avec ces mémoires « cellulaires » ou « moléculaires » que les psychomètres entrent souvent en contact et ce sont les tableaux ou souvenirs imprimés dans l'essence monadique cellulaire ou moléculaire qui frappent souvent leur vue. Mais, dans ces cas, ce n'est *en aucune façon* avec les vraies archives âkâsiques que nous avons affaire.

(*c*). En ce qui concerne les images astrales qui sont souvent vues par les clairvoyants, il faut établir, avec soin, quelques distinctions. Une vision quelconque peut être expliquée, au moins, de quatre manières différentes : — (1) Ce que le clairvoyant voit peut être la reproduction, plus ou moins déformée, sur le plan astral, d'une scène ou d'un fragment de scène tiré des véritables archives âkâsiques, c'est-à-dire de la mémoire du Logos. Comment et pourquoi ces reproductions, ou « réflexions » comme on les appelle parfois, se montrent-elles, cela nous conduirait trop loin pour le moment, si nous voulions le rechercher, car cela peut s'expliquer d'une très grande quantité de façons. — (2) La vision peut être due



à des facultés psychométriques involontaires, presque inconscientes, c'est-à-dire être due à ce que le clairvoyant entre momentanément en contact avec une phase quelconque de la mémoire moléculaire, ou d'un des autres genres de mémoire auxquels nous venons de faire allusion. — (3) Elle peut être due à un mode de réflexion ou de réfraction sur la lumière astrale, analogue à celui qui produit les mirages dans le monde physique. — (4) Enfin le cas suivant peut se produire : nous avons tous entendu parler de maisons, de chambres et même de localités, où les sensitifs sont invariablement obsédés par des scènes d'horreur qui semblent se dérouler devant leurs yeux. Ces scènes sont la reproduction d'événements qui se sont réellement déroulés dans l'endroit en question, et le résultat des recherches démontre que l'impression qui donne naissance à ces scènes a été produite sur le double astral des *objets matériels* qui se trouvent là, comme par exemple, les murs et le mobilier d'une pièce, les matériaux d'une maison, les rochers, la terre, les arbres, etc., d'une localité. C'est là un cas où les images imprimées sont entassées et confondues, et il faut faire grande attention et procéder à un triage soigneux, si l'on veut que les détails soient exacts et que les faits se déroulent dans leur ordre chronologique. Les images de cette catégorie sont, naturellement, tout à fait localisées et, pour les étudier, il est indispensable que le voyant se transporte sur l'emplacement en question, soit dans son corps physique, soit autrement.

(*d*) La mémoire ordinaire nécessite l'intervention, plus ou moins grande, d'un certain nombre de facteurs. Nous avons d'abord les mémoires moléculaire et cellulaire de chacune de nos enveloppes ; celles du corps mental constituent l'élément principal de notre mémoire « personnelle ». C'est, dans la majeure partie des cas, grâce à elles que nous « rappelons » le passé. Mais *nous*, c'est-à-dire nos Egos revêtus du corps mental, nous sommes aussi en contact direct avec les véritables archives, c'est-à-dire avec la mémoire du Logos, puisque, dans un sens tout à fait spécial, *nous* sommes Ses rayons ou facettes. Cet élément joue donc un rôle même dans la mémoire ordinaire ; mais ce rôle il nous est toutefois impossible de le décrire pour le moment.

(*e*) En ce qui concerne la persistance des diverses impressions, il ne faut pas oublier, qu'au point de vue strictement exact, toute impression produite sur la vie du Logos est *éternelle* ; c'est-à-dire que cette impression, qu'elle soit produite sur Elle dans sa phase atomique, moléculaire, cellulaire, ou dans une phase encore supérieure, est aussi immortelle et aussi ineffaçable que cette vie divine elle-même. Mais, bien que ceci soit vrai, cependant, en raison du but pratique que nous poursuivons, il est inutile d'en tenir compte, sauf pour bien graver dans notre pensée que, s'il n'en était pas ainsi, tout le reste serait non seulement impossible, mais encore absurde. Pratiquement donc, à notre point de vue, les impressions

d'un genre quelconque sont utilisables, c'est-à-dire peuvent être retrouvées, tant que ce genre persiste, ce qui revient à dire que produites sur la mémoire atomique, elles durent tant qu'existe l'atome impressionné ; sur la mémoire moléculaire, tant que la molécule dure elle-même ; sur la mémoire cellulaire, tant que la cellule ne s'est pas désagrégée ; sur la mémoire d'un organisme, tant que celui-ci reste à l'état d'unité ; sur notre corps mental, tant qu'il dure, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il se désagrège, à la fin de la période dévachanique qui suit chaque existence ; sur notre Corps Causal, pendant toute la durée du Manvantara et au-delà.

Il est bon de ne pas perdre de vue que l'expression d' « impressions astrales auriques » que nous trouvons dans la question, est de nature à induire en erreur et, bien qu'employée très souvent, ne doit pas être prise matériellement et littéralement, sous peine d'aboutir à de sérieux malentendus.

(*f*) L'oubli est dû à bien des causes, dont un petit nombre peut être mentionné ici. 1° Imperfection dans la transmission du corps mental au cerveau physique, due à un défaut ou à un état d'obstruction du corps astral, du corps éthérique ou du cerveau matériel. C'est généralement le cas, lorsque nous éprouvons la sensation de connaître quelque chose, par exemple, un nom, un mot ou une figure qui nous sont familiers, sans pouvoir « rappeler » ce quelque chose, c'est-à-dire le mettre en contact avec notre état de conscience physique. 2° Impuissance de l'Ego à retrouver ou à ramener la question sur le plan mental, impuissance due à un défaut du corps mental, à un manque d'attention ou à la faible intensité de l'impression originale.

Comme il n'existe, au sens habituel du mot, aucune « image » qui puisse se désagréger, la théorie sur laquelle la question semble se baser s'écroule d'elle-même. Ce qui s'en rapprocherait le plus, paraît être la désagrégation et la mort d'une cellule déterminée, sur la mémoire de laquelle l'événement en question aurait été imprimé avec force, de telle sorte qu'il deviendrait impossible de le retrouver de ce côté, en même temps que sa recherche dans la mémoire d'une autre cellule, présenterait des difficultés presque insurmontables. Cela veut dire que quelqu'un ne réussirait à retracer l'événement en question, qu'à la condition d'être capable de hausser son état de conscience au point d'y rappeler la mémoire en le mettant en contact avec celle du Logos.

(*g*) En dehors des étudiants de l'occulte qui sont réellement instruits, aucun psychique ou psychomètre, quelque « bon » qu'il soit, ne peut lire les vraies « Archives de l'Akâsa », parce qu'à moins d'être dirigé, il ne peut savoir comment il faut s'y prendre pour le faire. Mais un bon psychomètre peut atteindre une histoire du passé, en se mettant en rapport avec une mémoire moléculaire ou cellulaire qui en renfermerait les impressions, bien que ses aperçus soient, naturellement, susceptibles d'être très peu exacts et

très peu dignes de confiance, à cause de son impuissance à contrôler, guider ou vérifier ce qu'il voit.

Bertram Keightley.



DISTIQUES VÉGÉTARIENS

Respectueusement dédiés à Mme Annie Besant.

Frères ! ne mangeons pas la chair des animaux :
Pour nous, ce ne serait qu'une source de maux !

—

Si nous voulons en nous, tuer la bête infâme ?...
Frères ! alors pourquoi s'en assimiler l'âme ?...

—

Enfin les animaux sont nos frères, aussi,
Mais nos frères puînés, — d'eux, donc, ayons souci !

—

Leurs désirs deviendraient nos désirs, et leur haine
Serait nôtre : évitons à l'Ego cette peine !...

—

Ne les immolons pas, d'eux tous ayons pitié,
Inspirons-leur au lieu de crainte, l'amitié !...

—

D'ailleurs, le pur froment, les fruits et le laitage,
Ne suffisent-ils pas ?... Que faut-il davantage ?...

—

Frères ! Ne mangeons plus la chair des animaux :
Que tous les êtres soient en Brahm exempts de maux !...

Maurice Largeris.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

La troisième conférence mensuelle, qui eut lieu chez le Comt Courmes le deuxième dimanche de février, fut principalement consacrée à la lecture de la magistrale étude de la Loi du Sacrifice, faite par Mme Annie



Besant, avec son éloquence habituelle et l'élévation de pensées qui caractérise ses conférences publiques.

Une réunion d'élite s'était donné rendez-vous chez le Com^t Courmes, et c'est avec un véritable recueillement que fut écoutée cette belle étude, qui donne une haute idée de la portée de l'enseignement théosophique. Certains auditeurs ont pu ressentir quelque découragement en entendant développer un idéal aussi élevé. Il est évident que l'idée d'abnégation, qui sert de base à la loi du sacrifice, est bien difficile à mettre en pratique d'une façon complète ; mais la Théosophie ne se maintiendra à la hauteur où la veulent tenir les Maîtres qui l'ont fondée, qu'à la condition de s'appuyer sur l'altruisme et toutes les vertus qui en découlent.

Avant de donner la parole au lecteur, le Com^t Courmes avait résumé en quelques mots le sujet traité dans la conférence du mois précédent; et quand la lecture fut terminée, il annonça qu'il allait être fait, au sujet du comte de Saint-Germain, une communication, qui ne pourrait manquer d'intéresser ses auditeurs; avant de donner la parole à M. Renard, il parla des nombreuses recherches que Mme Cooper-Oakley avait faites, au sujet de cet énigmatique personnage, dans les bibliothèques publiques de Paris et de Berlin.

Ce curieux document, écrit par Mme d'Adhémar, dame l'honneur de la reine Marie-Antoinette, sera ultérieurement publié dans notre Revue.

*
* *

A l'encontre de nos désirs et de nos espérances, Amo vient de se désister de l'initiative qu'il avait prise du *Congrès de l'Humanité*. Nous en avons reçu la nouvelle par la seule lecture de la *Paix Universelle*. Quels que soient les motifs qui aient fait prendre cette décision à notre ami, nous la respectons tout en la regrettant profondément. Une œuvre d'un ordre aussi élevé que celle du *Congrès de l'Humanité* ne suit pas le cours commun des choses. Sa préparation se fait dans les esprits avant de se réaliser dans les contingences ordinaires. Il ne faut donc pas s'attendre à ce qu'elle rencontre avant l'heure l'adhésion des masses, mais il ne faut jamais cesser l'action mentale nécessaire et celle-ci n'implique que de la constance sans entraver aucunement les agissements courants de la vie. Il est à craindre que l'interruption dans les vibrations imprimées dès le début ne nuisent à leur reprise puisque nous savons que quelques esprits généreux veulent s'atteler à nouveau à la grande œuvre du *Congrès de l'Humanité*. Les Théosophes français, dont le labeur théosophique est la première tâche, ne croient point posséder assez de force pour reprendre par surcroît le travail d'Amo. Mais ils restent acquis, dans toute la mesure de leurs moyens, aux efforts désintéressés et sincères qui pourront surgir pour mener à bonne fin une aussi noble entreprise.

La théosophie préconisant la suppression de l'alcoolisme et, au contraire, l'usage du végétarisme, nous croyons intéressant d'informer nos



lecteurs que le Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques aura lieu à Paris, le 4 avril prochain, et qu'il est, d'autre part, question de fonder une Société végétarienne en France. Pour le dit Congrès s'adresser au Secrétariat, rue de Condé, 18. La Revue parlera à nouveau de la Société végétarienne en voie de formation.

Le docteur Th. Pascal, l'un des directeurs et le rédacteur en chef de notre Revue, est incessamment attendu de l'Inde où il aura séjourné pendant plus de six mois. Il nous revient plein de santé, riche d'enseignements directs et prêt à reprendre à la *Revue théosophique française* la tâche qu'il n'avait du reste que partiellement quittée puisqu'il n'a pas cessé de nous envoyer, pendant son absence de France, de nombreux et intéressants articles qui ont paru dans nos colonnes.

Angleterre.

La Revue théosophique, de Londres, nous donne les meilleures nouvelles de l'activité de nos frères d'outre-Manche.

M. Leadbeater a fait, chaque dimanche soir, une série de conférences, dont les titres sont donnés. Terminées avec l'année qui vient de finir, elles ont repris de plus belle en janvier, avec un programme des plus captivants. Ces conférences ont d'ailleurs le plus grand succès et la salle est toujours comble. L'ensemble des questions qui y sont traitées concerne la vie de l'homme dans les plans astral et dévachanique, avec lesquels l'orateur est si familiarisé et dans lesquels il fait de continuelles observations.

La *Revue Théosophique* anglaise a d'ailleurs donné, de M. Leadbeater, une suite remarquable d'articles sur la clairvoyance contenant, sur cette belle faculté, les renseignements les plus précis et les plus techniques. Notre Revue en donnera certainement la traduction, aussitôt que les circonstances le permettront.

Allemagne

Le mouvement théosophique a fait de grand progrès en Allemagne. Des branches se sont fondées à Hambourg, Hanovre, Leipzic, Munich et Nuremberg.

Un nouveau journal, *Thosophischer Weigweiser* (guide théosophique) vient de paraître à Leipzic, sous la direction de M. Arthur Weber. « Il est destiné, dit la Théosophic Gleaner, à attirer l'attention du peuple allemand sur la nécessité de faire revivre le véritable esprit de cette fraternité théosophique internationale, qui exista pendant des milliers d'années sur les plans supérieurs. La vraie fraternité n'est possible que sur les bases de la Théosophie, qui reconnaît l'unité et l'indivisibilité de la lumière de la Sagesse divine qui brille en tout. »

Indes.

Pendant son séjour à Bénarès, au moment de la Convention dont nous avons parlé dans le précédent numéro de cette Revue, M[me] Besant a fait neuf conférences sur le grand poème épique hindou, intitulé le *Mahabharata*, et dont est extraite la Baghavad Gîta.



Ces conférences ont été faites devant les élèves du nouveau collège Hindou fondé sur l'initiative des principaux membres de la Société Théosophique.

La vingt-troisième réunion pour l'anniversaire de la Société Théosophique a eu lieu à Adyar, les 27, 28, 29 et 30 décembre dernier. Le compte-rendu en est donné d'autre part.

Australie

Une nouvelle branche vient de se former à Sydney, sous le nom de Loge Egyptienne. C'est un rejeton fleuri de la branche déjà existante à Sydney. Ce nouveau centre augmentera d'autant les chances de contact du public australien avec l'enseignement théosophique.

Nouvelle Zélande.

L'activité est grande chez les Théosophistes de ce pays. De nombreuses conférences y sont données continuellement sur les sujets les plus importants de la Théosophie. Elles attirent de nombreux auditeurs. Une branche nouvelle est sur le point de se former.

Ce pays, comme tous ceux d'ailleurs où la langue anglaise est parlée, a sur nous le grand avantage de pouvoir étudier directement les ouvrages théosophiques publiés en anglais. Cet état de choses joue un grand rôle dans le progrès de la Théosophie dans les pays d'origine anglaise, et sert à expliquer la lenteur de son développement en France.

Autres Pays

Rien de particulier à signaler.

Paul Gillard.



REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Janvier 99. — Feuilles d'un vieux Journal, par H. S. Olcott. — Axiomes théosophiques, par Mayers. — Métaphysique pratique, par Mills. — Remarques sur l'Evolution, par Tepper. — Visions de Swedenborg, par Ward.

Vahan. *Section européenne.* Janvier 99. — La conservation du corps physique après la mort peut-elle avoir une influence sur la durée du corps astral ? Etude par C. W. Leadbeater. — De la clairvoyance au sujet des formes-pensées, par le même. — Du pardon des fautes, par divers. — Au sujet du sacrifice du Logos, par G. R. S. Mead.

Theosophical Review. *Angleterre.* Janvier 99. — Suite du remarquable article de C. W. Leadbeater, sur la clairvoyance. — Traces de continents submergés, par Worsdell. — L'échelle de la vie par Ward. — La coupe mystique, par Mead. — Aux sources secrètes de la Franc-Maçonnerie, *fin*, par Mme Cooper-Oakley.



Mercury. *San Francisco*. Décembre 98. — La religion de la Chaldée, par Leadbeater. — La voie qui mène au sentier, par Brainard. — Les Mayas et les Guiches, par A. H. T.

Theosophic Gleaner. *Bombay*. Décem. 98. — La destinée de l'homme et la loi de son être. — La Science et l'occultisme. — La tristesse et le mal, leur cause et leur remède.

Prasnottara, *Section indienne*. *Bénarès*. Novem. 98. — Catéchisme d'hindouisme (*suite*).

Theosophy in Australasia. *Sydney*. Novem. 98. Le Soi supérieur, par S. Studd. — Chez les Philistines (*suite*). Adresse de Crookes à l'association Britannique.

Sophia. *Madrid*. Décem. 98. Caractère ésotérique des Evangiles (*suite*), par H. P. B. — Genèse (*suite*), par Soria y Mata. — Nos ancêtres théosophiques, par Isabel Cooper-Oakley. — Les eaux de renonciation, par Herbert Kitchin.

Ce numéro est particulièrement intéressant par les tableaux synoptiques qu'il donne pour résumer les études de Genèse si curieuses, faites par Soria y Mata. C'est une bonne fortune pour cette revue d'avoir donné la primeur de ces remarquables travaux.

Teosofia. *Rome*. Décem. 98. — La vie Théosophique, par A. Besant. — Corroboration, scientifique de la Théosophie, par A. Marques. — La Réincarnation, par le Dr Pascal.

Philadelphia. *Buenos-Aires*. Décem. 98. — Action de la Théosophie, par L. Lugones. — L'amour, par Frascara. — Croyances fondamentales du Bouddhisme (*suite*), par Arnould. — Entêtement des Académies en présence de certains phénomènes de la Nature, par H. P. Blavatsky.

Theosophia. *Hollande*. Décem. 98. — Dans la cour extérieure, par A. Besant. — Tao-te-King. — L'aura, par Leadbeater. — Le sentier aux huit pas, par Chatterji.

La Paix Universelle. *Lyon*. Décem. 98. — Amo et le congrès de l'humanité, par A. Bouvier. — Le congrès de l'humanité par Amo.

Comme il est dit dans les Echos, c'est avec une véritable peine que nous voyons notre sympathique collaborateur abandonner l'œuvre dont il avait pris l'initiative.

Revue Spirite. *Paris*. Janvier. 99. — Précis historique de la doctrine ésotérique, par L. Bosc. — A propos du discours de Mme A. Besant, par Grendel. — Les sentiments, la musique, le geste, par de Rochas. — Identité des esprits, par de Kronhelm. — Les oiseaux ont-ils une âme immortelle, par Bloche.

Jounal du magnétisme. *Paris*. Janvier 99. — La divination, par Alban Dubet. — La réalisation hypnotique, par Questor Vitœ. — Séance avec Eusapia Palladino, par A. Brisson.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Janvier 99. — Enquête sur le mer-



veilleux (suite). — Le rôle de l'hypnotisme dans les arts, par de Rochas. — Le mystère, par J. Claretie. — Les prédictions de Mlle Couedon.

Réforme alimentaire. *Bruxelles.* Janvier 96. — Le végétarisme, par un végétarien français. — Guérison de la phthisie, par une alimentation purement végétale, par Carlotto-Schulz.

Bulletin des sommaires. *Paris.* — Mentionne tout ce qui se publie.

Nous avons également reçu Verdade e Luz, Theosophische Gesellschaft, Theosophischer Wegweiser, Revista espirita, etc.

P. G.

BIBLIOGRAPHIE

—

L'Etre Subconscient, par le Dr E. Gyel.

La Vérité n'est le monopole d'aucune Religion, d'aucune Société ; et elle est à la disposition de tout homme de bonne volonté, dont les yeux peuvent la percevoir. La Théosophie, s'inspirant de ce principe, ne prétend pas la monopoliser ; elle se contente, quitte à passer pour une science de visionnaire, de la présenter au Monde sous forme d'hypothèses et de théories séduisantes, jusqu'au moment où le monde la découvre lui-même, et s'en croit l'inventeur.

Le livre, dont le titre précède cette analyse, est écrit par un homme, qui est théosophe sans le savoir. Il est d'ailleurs franchement réincarnationniste et il a en outre émis des idées et formulé des principes, qui sont de la pure théosophie, à la terminologie près.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire quelques passages de son livre, reproduits plus loin.

L'être subconscient, tel que le comprend le Dr Geyl, est la cause profonde de l'activité humaine. C'est l'homme intérieur, l'Ego, tel que nous le concevons en général.

D'après lui, c'est de l'étendue, du développement de cet être subconscient et de son degré évolutif que dépend *en partie* le plus ou moins d'élévation et de capacité de la conscience.

« On ne peut pas, dit-il, juger rigoureusement, d'après la personnalité, de l'état d'avancement réel de l'individualité ; mais c'est à cette dernière que la personnalité doit, très généralement, ses principales facultés, ses qualités les plus éminentes, la possibilité de faire œuvre de grand talent ou de génie. »

Le Dr Geyl croit à un principe unique comme base du mouvement qui a engendré ce qui est et engendrera ce qui sera.

Il admet l'*involution* et l'évolution.

Nous citerons, à son honneur, les belles pensées suivantes :

« Les Etres élevés ont compris leur origine et leur fin ; ils *savent et sont libérés* proportionnellement à *leur développement conscient.*



« Conscience, avec ses dépendances, liberté, amour, bonheur, tel est le sommet que l'évolution permet d'atteindre.

« L'individu est simplement la somme des personnalités incarnées.

« L'altruisme est une nécessité évolutive ; les êtres ne peuvent évoluer que solidairement. »

L'espace nous manque pour citer tous les passages renfermant des idées courantes en théosophie ; cependant, pour terminer, nous reproduirons certain paragraphe dans lequel le Dr Geley fait songer à notre conception du corps causal.

« Après la mort, dit-il, l'être conscient disparaît ; mais son souvenir *intégral* persiste dans l'être subconscient... ses éléments psychiques *restent unis, dans la Synthèse subconsciente*, aux éléments psychiques des consciences antérieures qui l'ont constituée. »

Le Dr Geley est vraisemblablement un positiviste intuitif, mais sa ferme résolution de ne se laisser guider que par la science fera peut-être du tort à ses facultés intuitives et arrêtera l'essor de ses ailes. Quel dommage !

Paul Gillard.

La Langue sacrée, par Emile Soldi.

Sous ce titre, M. Soldi, sculpteur de grand talent, vient de publier le second volume d'une série, dont l'ensemble constituera l'une des plus vastes et des plus sublimes épopées du symbolisme, qui soient publiées.

Le volume, qui vient de paraître, est particulièrement intéressant pour les symbolistes épris d'art ou d'occultisme, parce qu'il leur parle du temple et de la Fleur au point de vue des origines de l'Art. Ses études, pleines d'originales conceptions, vont des pyramides au Parthénon, et, à propos de signes idéographiques, nous initient aux mystères du voyage de l'âme dans l'autre Monde.

« La langue sacrée, écrit M. Soldi, c'est la Magie, l'occulte d'aujourd'hui, acceptée et comprise jadis par tous les pleuples comme une loi de nature... La magie est l'esprit de toute l'antiquité, et partout elle emploie les mêmes formules, les mêmes signes, les mêmes images, la même langue. D'un bout du monde à l'autre, elle relie les sciences, c'est-à-dire les religions sous le même geste et par les mêmes miracles, pour en appeler de la vie à la résurrection. »

L'œuvre entreprise par M. Soldi est grandiose, et il est désirable qu'il la puisse mener à bonne fin. Son esprit, dénué de préjugés, lui fait citer, pour appuyer ses dires, aussi bien Appollonius de Tyane, Eliphas Levy, et H. P. Blavatsky, parmi les occultisles, que Beulé, Champollion et Chipien, parmi les archéologues.

Paul Gillard.

Karma, par Annie Besant. **Le Plan Astral**, par C. W. Leadbeater.

C'est avec un bien vif plaisir que nous annonçons, aux lecteurs de notre Revue, l'apparition en librairie de la traduction française de ces deux œuvres magistrales, qui doivent être dans toutes les mains de ceux qui s'intéressent sincèrement à la recherche de la Vérité, sans distinction de secte, ni d'école.



Ces deux ouvrages sont, il est vrai, de deux théosophes éminents ; mais ils s'adressent en général à tous ceux qui acceptent l'idée de la Justice immanente et croient à la vie de l'au-delà.

Ils ont été publiés dans notre Revue, mais cela ne suffisait pas.

Grâce à une générosité, qui veut garder l'anonyme, tous les chercheurs sincères pourront désormais se procurer ces deux traités si importants, à la librairie théosophique (1). **P. G.**

Les voix de l'Esprit, par L. Digues.

C'est un recueil de productions *dites médianimiques*, comprenant des poésies et de la prose, signées des noms les plus illustrés de la philosophie et de la littérature de tous les temps. Productions de valeurs diverses, sans doute, mais dont quelques-unes ne laissent point d'être assez remarquables. Si nous imitions la manière d'un genre spécial dont le plus autoritaire des écrivains spirites actuels, a récemment accueilli, dans sa revue, le plus conciliant des documents théosophiques, nous pourrions dire, nous aussi, « où sont les fameux grands esprits » qui ont dicté ces productions !... Mais il nous convient mieux de penser que l'honorable auteur du livre en question, M. L. Digues, a plus d'esprit propre qu'il n'a la modestie de s'en attribuer.

Henry Courmes.

(1) Chez M. Bailly, rue Saint-Lazare, 10, Paris. — *Karma*, 1 fr. — *Le Plan Astral*, 1 fr. 50.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

LISTE DE FÉVRIER 1899.

Fond Parmelin, par la section européenne.	137 50	(*Lotus Bleu*)
Mme Beliard.	10 »»	(id.)
Mlle Van Prehn Wiese	14 »»	(id.)

La publication de la Doctrine secrète, momentanément interrompue, sera reprise dans le prochain numéro.

AVIS

Les personnes dont l'abonnement expire en fin février, et c'est la plus grande partie de nos abonnés, sont priées de vouloir bien le renouveler au plus tôt.

Le Directeur-gérant : **D. A. Courmes.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

